



**HAL**  
open science

**Fürst Pückler- Muskau (1785-1871) als interkulturelle  
Mittlerperson zwischen Frankreich und Deutschland :  
Studie unter besonderer Berücksichtigung seiner  
unveröffentlichten französischen Briefwechsel**

Andrea Micke-Serin

► **To cite this version:**

Andrea Micke-Serin. Fürst Pückler- Muskau (1785-1871) als interkulturelle Mittlerperson zwischen Frankreich und Deutschland : Studie unter besonderer Berücksichtigung seiner unveröffentlichten französischen Briefwechsel. Literature. Université d'Angers; Universität Bielefeld, 2021. German. NNT : 2021ANGE0082 . tel-03941121

**HAL Id: tel-03941121**

**<https://theses.hal.science/tel-03941121>**

Submitted on 16 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# THESE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE BIELEFELD (ALLEMAGNE) ET DE  
L'UNIVERSITE D'ANGERS (FRANCE)

ECOLE DOCTORALE N° 595

*Arts, Lettres, Langues*

Spécialité : *Langues, Littératures et civilisations germaniques*

Par

**Andrea MICKE-SERIN**

**« Fürst Pückler- Muskau (1785-1871) als interkulturelle Mittlerperson  
zwischen Frankreich und Deutschland. »**

« Studie unter besonderer Berücksichtigung seiner unveröffentlichten französischen  
Briefwechsel »

**Thèse présentée et soutenue à Angers (par visioconférence), le 18 février 2021.**

**Unité de recherche : 3L.AM (UA) / LEMIC et CHUS (UCO).**

## Rapporteurs avant soutenance :

Holger DAINAT Professeur, Faculté de Linguistique et Littérature à Université de Bielefeld  
Kirsten KRAMER Professeure, Faculté de Linguistique et de Littérature à l'Université de Bielefeld

## Composition du Jury :

Présidente :	Andrea BRÜNIG	Maîtresse de conférences, Université d'Angers
Examineurs :	Holger DAINAT	Professeur apl. Université de Bielefeld
	Walter ERHART	Professeur, Université de Bielefeld
	Kirsten KRAMER	Professeure, Université de Bielefeld
	Gwénola SEBAUX	Professeure, Université catholique de l'Ouest, Angers
	Katrin ZUSCHLAG	Maîtresse de conférences, Université de Mainz
Dir. de thèse :	Walter ERHART	Professeur, Université de Bielefeld
Co-dir. de thèse :	Gwénola SEBAUX	Professeure, Université de Bielefeld

## Invitée

Astrid PILAR Secréariat de direction, Université de Bielefeld

**Pückler sagt einmal in den Briefen eines Verstorbenen : „Es ist ein so süßes Gefühl, beim Tode zu wissen, daß man auch jetzt noch Jemand zurückläßt, der unser Andenken mit Liebe pflegen wird, und auf diese Art, so lange Jenes Augen sich dem Lichte öffnen, noch gleichsam fortzuleben in und mit ihm.“**

Ludmilla Assing: *Fürst Hermann von Pückler-Muskau. Eine Biographie*, Berlin 1874, Bd 2, S. 304.

**„Und bietet nicht gerade unsere Zeit die allerbesten Voraussetzungen, sich der handschriftlichen Vergangenheit Europas noch einmal bewusst zu werden, heute, an der Schwelle zu einer Zeit, in der das Schreiben mit der Hand schon Geschichte zu werden droht ?**

**Ich meine, dass wir jetzt dazu aufgerufen sind, in Europa dieses Erbe endlich so der Welt zu zeigen, dass unsere Sammlungen in ihrem Kontext und in ihrer Geschichte sichtbar werden. “**

Jutta Weber, stellvertretende Leiterin der Handschriftenabteilung und Leiterin des Referats Nachlässe und Autographen der Staatsbibliothek zu Berlin: « Die Sammlung Varnhagen » in: Jana Kittelmann (Hg): *Briefnetzwerk um Hermann von Pückler-Muskau*, Dresden 2015, S. 185-196, hier S. 195.

**« Tu consultes chaque matin quatre messageries : le répondeur téléphonique de ton domicile, celui de ton bureau, la boîte vocale de ton téléphone portable, et les e-mails de ton iMac. Seule ta boîte aux lettres reste désespérément vide. Tu ne reçois plus de lettres d'amour. Tu ne recevras plus jamais de feuilles de papier couvertes d'une calligraphie timide et imprégnées de larmes et parfumées par amour et pliées avec émotion avec l'adresse soigneusement recopiée sur l'enveloppe, comportant une apostrophe au facteur : « Ne te perds pas en route, ô facteur, porte cette missive importante à son destinataire tant désiré ... » . Les gens se tuent parce qu'ils ne reçoivent plus que des publicités par la poste. »**

Frédéric Beigbeder : *99 F.* Paris 2000, S. 86f.

## **Danksagung**

Ganz herzlich möchte ich meinen beiden Betreuern Frau Prof. Dr. Gwénola Sebaux und Herrn Prof. Dr. Walter Erhart dafür danken, dass sie von Anfang an an mich und mein deutsch-französisches Cotutelle-Projekt geglaubt haben, sich Zeit nahmen, mich zu beraten und mir neue Perspektiven zu öffnen. Auch in Phasen der Entmutigung waren sie aufbauend für mich da. Gedankt sei auch Herrn Prof. apl. Holger Dainat für seine Literaturtipps und anregenden Gespräche in den Forschungskolloquien am Samstag in Bielefeld.

Zwei Forschungsstipendien, vom DAAD und vom CIERA (Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'Allemagne) haben mir erlaubt, im Branitzer Schlossarchiv die Briefe einzusehen, wofür ich sehr dankbar bin. Nie werde ich den herzlichen Empfang im Archiv vergessen. Gedankt sei Frau Anne Schäfer, meine erste Kontaktperson in Branitz, die mich eingeladen hat, an der ersten Pücklertagung aktiv teilzunehmen und den Aspekt « Pückler und Frankreich » in die Pückler-Forschung mit einzubeziehen. Gedankt sei auch Herrn Christian Friedrich, der mir sein umfassendes und mitunter unveröffentlichtes Wissen bereitstellte und sich mit mir über Überraschungsfunde freute. Herrn Gert Streidt verdanke ich es, auf die Briefwechsel zwischen Pückler und Augusta von Preußen aufmerksam geworden zu sein, die ich in konstruktiver deutsch-französischer Zusammenarbeit mit der ehrenamtlichen Mitarbeiterin des Archivs, Frau Karin Kuhn, transkribiert und übersetzt habe. Auch Dr. Simone Neuhäuser möchte ich danken, mich immer wieder eingeladen zu haben, an Tagungen, Publikationen und Ausstellungen um Fürst Pückler aktiv teilzunehmen.

Meinen Kollegen an der Université catholique de l'Ouest, die inzwischen alle « mon prince » kennen, möchte ich danken für ihr Interesse an meiner Arbeit, ihre moralische Unterstützung und auch die entspannenden Momente, die wir miteinander verbringen konnten. Hedwig Verdure sei für ihr aufmerksames Korrekturlesen herzlich gedankt. Und nicht zuletzt geht ein großes Dankeschön an meine Familie und meine Berliner Freunde, die mich über die Jahre hinweg geduldig und aufmunternd in meiner Pückler-Passion begleitet haben.

## Résumé en français

Le prince de Pückler-Muskau (1785-1871)  
comme médiateur culturel entre la France et l'Allemagne.

Étude de sa correspondance inédite en français.

(Résumé en français de la thèse rédigée en allemand)

1. Présentation de l'objet d'étude
2. Sources - État de la recherche
3. Approche méthodologique
4. Correspondance du prince Pückler
5. Conclusion

### 1. Présentation de l'objet d'étude

Le prince Pückler-Muskau jouissait de son temps d'une notoriété immense, en Allemagne, dans toute l'Europe et même au-delà. Il était non seulement propriétaire de l'une des plus grandes seigneuries de la Haute-Lusace, région à la pointe orientale de l'Allemagne actuelle, mais il comptait aussi parmi les paysagistes allemands les plus célèbres de son époque. Entre 1826 et 1828, il entreprit un voyage en Grande-Bretagne, d'où il envoyait très régulièrement des lettres à son épouse restée en Allemagne, et dans lesquelles il décrivait en détail la société britannique : ses coutumes, ses mœurs et ses modes, mais aussi son développement industriel et l'impact de celui-ci pour les hommes et l'environnement. Sur le conseil de son épouse et de ses amis fins connaisseurs du monde littéraire<sup>1</sup>, le prince Pückler publia ces lettres anonymement sous le titre *Briefe eines Verstorbenen*<sup>2</sup> (*Lettres d'un défunt*), qui eurent un succès immédiat en Allemagne et furent traduites en plusieurs langues, dont l'anglais, le français, le néerlandais et le suédois. Ce fut le début de sa carrière d'écrivain : Le prince écrira ensuite et publiera jusqu'en 1844 dix œuvres en vingt-neuf volumes. Il s'agit pour la plupart de récits de voyage, notamment le voyage en Orient qu'il entreprit entre 1834 et 1840. Son œuvre *Tutti frutti* (1834) témoigne de son vif intérêt pour la politique prussienne, qu'il commenta de façon très critique.

---

<sup>1</sup> Notamment Karl-August Varnhagen von Ense, ancien diplomate, critique littéraire et son épouse Rahel Levin, grande salonnière berlinoise.

<sup>2</sup> Pückler 1830/31.

Parler et écrire le français faisait partie de l'éducation d'un prince allemand du 19<sup>e</sup> siècle : il était d'usage de s'exprimer en français dans la noblesse, y compris dans le cercle familial. Le prince Pückler maîtrisait parfaitement la langue française, d'autant qu'un lien affectif le rattachait à la France : Sa grand-mère maternelle Olympia de la Tour du Pin était française, issue de la grande noblesse. Pückler sentait donc « un peu de sang français dans ses veines »<sup>3</sup> et soulignait déjà dans ses *Lettres d'un défunt* son attachement à la France, où il se sentait presque chez lui, appréciant l'art de vivre des Français, découvrant dans la capitale les prouesses techniques, telles les « Dames blanches » et les omnibus, ou encore au plan culturel le mélodrame alors naissant, qu'il put admirer lors de son « inspection des théâtres », – il assistait en effet à deux, voire trois pièces par jour. Durant sa vie, il se rendit neuf fois en France, où il visita non seulement Paris, mais aussi les régions méridionales, où il se rendit en longeant la Loire, visitant au passage les villes d'Orléans, Blois et Tours ainsi que le château de Chambord. Son plus long séjour en France eut lieu en 1834, année où il fut accueilli et reconnu comme auteur célèbre, reçu par le roi Louis-Philippe et introduit dans la vie culturelle parisienne par la salonnière et écrivaine Sophie Gay, laquelle publia dans sa revue « Causeries » des extraits de ses œuvres. Plusieurs œuvres du prince sont traduites en français<sup>4</sup>.

De nos jours, on peut remarquer un regain d'intérêt pour le prince Pückler en France, notamment dans le domaine de l'horticulture. Ses *Andeutungen über Landschaftsgärtnerei* (1834), un livre pratique sur l'aménagement de parcs, fut déjà traduit et édité en 1998 par Eryck de Rubercy<sup>5</sup>. Une nouvelle édition de cette œuvre vit le jour en 2015, enrichi de plans et d'une description détaillée du parc de Muskau<sup>6</sup>. Celle-ci valut aux trois auteurs le Prix historique J.-P. Redouté pour le meilleur livre de botanique en langue française. En 2019 parut également le livre *Chers jardins*<sup>7</sup>, qui traite des projets ruineux d'aménagement des jardins dans l'Europe des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles ; l'auteur y consacre tout un chapitre au prince de Pückler-Muskau, intitulé « Se ruiner à l'allemande. Le prince Pückler-Muskau<sup>8</sup> ». Un intérêt certain pour ce prince francophile se manifeste donc aujourd'hui en France, même s'il n'est actuellement pas prévu de réédition de ses œuvres.

---

<sup>3</sup> Lettre de Pückler à Sophie Gay du 19 juillet 1833, Pückler 1873-76, p.45.

<sup>4</sup> Pückler 1832/1833.

<sup>5</sup> Pückler 1998.

<sup>6</sup> Pückler 2015.

<sup>7</sup> Masure 2019.

<sup>8</sup> Masure 2019a.

La présente étude se propose de mettre en lumière un autre aspect de l'œuvre du prince : son abondante correspondance en français, qui n'est en grande partie ni publiée, ni même transcrite, et qui est restée jusqu'ici très peu prise en compte dans les travaux de recherche. Ce n'est qu'en 2011 qu'un colloque international a été dédié à « Pückler et la France ». La conclusion en fut que les relations avec la France constituent un élément de haute importance dans la vie et l'œuvre du prince, qui fut un réel médiateur entre les cultures française et allemande. Notre étude s'appuie sur ces recherches et les prolonge en examinant spécifiquement si la correspondance (en français) du prince est également vectrice de transferts culturels. Il s'agit de savoir avec qui le prince entretenait une correspondance, et à quelles fins. Privilégiait-il les contacts au sein de la noblesse ?

Dans un premier temps, il s'agissait de répertorier les lettres et diverses correspondances et de faire un tri. Parmi les documents se trouvent par exemple des missives, donc de brefs écrits, portés par un messenger d'une personne à une autre séjournant dans un même lieu, mais aussi des invitations, mots d'excuse ou de remerciements pour un cadeau reçu, bref, des documents peu exploitables. Nous avons concentré notre attention sur deux grandes thématiques : d'une part la correspondance que le prince entretenait pendant et après son voyage en Orient, et d'autre part celle qu'il entretenait avec la Cour de Napoléon III (1808-1873) et avec la Cour de Prusse, représentée par la princesse Augusta de Sachsen-Weimar-Eisenach (1811-1890), future reine de Prusse (à partir de 1861) et première Impératrice d'Allemagne (à partir de 1871). Nous posons la thèse que le prince, faute de pouvoir obtenir le poste de diplomate dont il rêvait, ait ainsi cherché, même sans mission officielle, à se rendre utile dans le domaine politique.

## 2. Sources – État de la recherche

Les diverses correspondances du prince Pückler-Muskau sont particulièrement intéressantes, puisqu'elles sont souvent complètes, avec leurs parties « active » et « passive »<sup>9</sup> : elles comprennent en effet non seulement les lettres que Pückler a reçues, mais aussi celles qu'il a écrites et dont il a gardé un brouillon. Cela permet de suivre la pensée et l'acte d'écriture du prince : ses autocorrections, ses ajouts, ses modifications de texte, mais aussi ses stratégies. Lui-même avait tout archivé et, vers la fin de sa vie, préparé une sélection de sa correspondance qu'il confia à son amie, l'écrivaine et éditrice Ludmilla Assing (1821-1880). Celle-ci publia entre 1873 et 1876 la correspondance et des extraits du journal intime du prince, en neuf tomes.

---

<sup>9</sup> Grassi 1998, p.2.

Même si cette publication ne correspond plus aux normes éditoriales actuelles<sup>10</sup> et nécessiterait une révision, elle constitue toujours un outil précieux pour la recherche. Tous les originaux des lettres que le prince avait légués dans leur totalité à Ludmilla Assing furent déposés par elle-même à la Bibliothèque Royale (aujourd'hui Bibliothèque Nationale) à Berlin avant d'être mis à l'abri pendant la Seconde Guerre mondiale à la bibliothèque de l'université Jagellonne à Cracovie (Pologne). On croyait cet héritage patrimonial perdu, jusqu'à sa redécouverte en 1977. Après de longues tractations pour une restitution de cet héritage patrimonial à l'Allemagne<sup>11</sup>, les autorités respectives ont convenu de laisser les originaux en Pologne, et de les photographier pour les rendre disponibles à la recherche (sur 30 CD) aux archives du château du prince à Branitz (près de Cottbus, Allemagne) où nous avons pu les consulter. Ces documents, qui représentent en tout environ 80 000 feuillets, constituent la plus grande partie de l'héritage épistolaire du prince Pückler-Muskau.

La correspondance entre Pückler et la princesse Augusta est quant à elle conservée aux Archives Secrètes de l'Héritage Culturel de Prusse (*Geheimes Staatsarchiv*) à Berlin où nous avons pu les consulter. Une copie existe désormais aux archives de Pückler à Branitz où une transcription a été effectuée pour l'allemand (Karin Kuhn) et pour le français (Andrea Micke-Serin).

La recherche proprement dite sur Pückler n'a débuté que dans les années 1990<sup>12</sup>. Elle déboucha sur une série de colloques internationaux<sup>13</sup> : état des lieux de la recherche autour de Pückler (2009) ; Pückler et la France (2011) ; Les réseaux épistolaires autour du prince Pückler (2015) ; Augusta de Prusse à Branitz (2017) ; enfin le voyage en Orient du prince (2018)<sup>14</sup>. Nous ne retiendrons ici que quelques contributions majeures de la recherche autour de Pückler, pour ensuite présenter plus en détail la recherche concernant la correspondance du prince, notamment celle en français. Ensuite seront évoqués les résultats de recherche concernant les transferts culturels franco-allemands dans ses œuvres littéraires.

Sebastian Böhmer<sup>15</sup> a pu démontrer de façon convaincante que Pückler utilise un procédé littéraire spécifique, « l'authenticité feinte » : « Pückler décrit dans ses récits de voyages ce qu'il a réellement vu et vécu, mais il le décrit comme si tout un chacun qui se trouverait à un autre moment au même endroit, pourrait le reproduire. Böhmer a mis en évidence ce procédé

---

<sup>10</sup> Kittelmann 2012, Préface p. 9.

<sup>11</sup> Gatter 2004, p. XXIX.

<sup>12</sup> Jacob 2010.

<sup>13</sup> Ici sont simplement indiquées les dates de parution des actes des colloques, voir bibliographie.

<sup>14</sup> J'ai eu la grande chance d'être invitée à chaque colloque pour y contribuer. Voir bibliographie.

<sup>15</sup> Böhmer 2010.

dans le livre de Pückler *Südöstlicher Bildersaal* (1840/41, œuvre non traduite en français, mais il peut être démontré dans d'autres œuvres du prince.<sup>16</sup>

Jana Kittelmann, dans *Briefe eines Verstorbenen*, retrace le cheminement de Pückler pour transformer ses notes de voyage en ouvrage littéraire<sup>17</sup>. Elle montre que ce serait une erreur de croire, comme le laisse entendre son auteur, que les *Lettres* n'auraient subies aucune modification. Nicole et Michael Brey abondent en ce sens : Ils comparent ainsi, dans une étude de grande envergure, les lettres originales que Pückler avait envoyées de Grande-Bretagne à son épouse aux *Lettres d'un défunt* en y ajoutant les illustrations, cartes, atlas, caricatures etc. que Pückler avait collectionnés dans un album de souvenirs (*Erinnerungsalbum*) pendant son séjour en Grande-Bretagne. Dans son étude, James Bowman se penche sur la traduction effectuée par l'Anglaise Sarah Austin en 1831/32 et examine la réception de Pückler en Grande-Bretagne<sup>18</sup>. L'étude d'Urte Stobbe<sup>19</sup> présente un intérêt particulier pour le présent travail : elle cherche à vérifier si Pückler est à considérer comme « un noble qui écrit » ou comme « un écrivain qui est noble ». Elle démontre à l'exemple de *Briefe eines Verstorbenen* et de *Andeutungen über Landschaftsgärtnerei* (soit les deux premières œuvres du prince), que celui-ci entreprend d'abord tout ce qui est en son pouvoir pour maintenir son statut social quand, suite au congrès de Vienne en 1815, l'Europe et l'Allemagne se réorganisent. Sa seigneurie, anciennement saxonne, sera rattachée à la Prusse et il perd nombre de privilèges dans une société qui se détache de plus en plus du système féodal. Selon Stobbe, Pückler agit et réagit en noble. Cette auteure considère même que l'aménagement du parc de Muskau et la rédaction d'un livre qui décrit le parc non pas tel qu'il est mais tel qu'il serait (peut-être) un jour, traduit la volonté du prince de « rester en haut »<sup>20</sup> de la société. Il fait tout pour assurer son statut de noble, et ce n'est que lorsque cet objectif lui paraît atteint qu'il entame sa carrière d'écrivain, non sans s'assurer du soutien d'un ami, fin connaisseur des cercles littéraires étrangers au prince : Karl-August Varnhagen von Ense (1785-1858), l'oncle propre de Ludmilla Assing. Le prince aura par ailleurs recours aux médias de son temps : le récit de voyage, la correspondance, et la description de son parc, afin de se mettre en scène et asseoir ainsi son statut et sa notoriété au-delà même des frontières allemandes. Stobbe voit ici un parallèle avec l'art épistolaire du prince : selon les circonstances, il utilise la stratégie la plus prometteuse, change de rôle ou

---

<sup>16</sup> Micke-Serin 2010.

<sup>17</sup> Kittelmann 2010.

<sup>18</sup> Bowman 2010.

<sup>19</sup> Stobbe 2015.

<sup>20</sup> Braun 1990.

adopte la perspective de l'autre. La démonstration de Stobbe est très convaincante. Mais il faut, à notre avis, accorder au prince qu'il avait un réel talent : non seulement pour concevoir et réaliser ses parcs, mais aussi pour écrire des récits de voyages appréciés par grand nombre de lecteurs.

Jusqu'en 2012 (colloque « Pückler et la France ») très peu de travaux scientifiques ont eu pour objet la France : Rosemarie Lühr<sup>21</sup> avait examiné l'utilisation de la langue française dans une œuvre de Pückler écrite en allemand. Elle conclut que Pückler intègre facilement des expressions et des mots français dans un texte allemand, lorsqu'il évoque les Français(es), ou quand il lui manque un mot équivalent dans la langue allemande (par exemple, il n'y a pas vraiment d'équivalent du mot « boudoir » en allemand). Lühr conclut à raison que Pückler peut être considéré comme bilingue, car il manipule aussi bien la langue française que la langue allemande ce qui lui permet par exemple de faire des jeux de mots, même en français. Margrit Bröhan examine le récit d'un voyage que Pückler avait entrepris en 1808 dans le sud de la France où il découvrit surtout la France postrévolutionnaire, un autre mode de vivre-ensemble qui a pu inspirer le prince pour ses propres convictions politiques. Finalement, nous avons nous-même pu démontrer que la France et les Français, l'histoire française, les paysages notamment du sud de France, et la gastronomie française sont omniprésents dans les œuvres de Pückler dans lesquelles il mêle récit et fiction selon le principe évoqué plus haut de « l'authenticité feinte ».

Quant à la correspondance du prince en allemand, plusieurs études ont été effectuées. En 2001, Enid et Bernard Gajek<sup>22</sup> avaient regroupé la correspondance complète entre Pückler et Bettine von Arnim<sup>23</sup> (145 lettres en tout, échangées entre 1832 et 1844), qui n'avait été publiée qu'en partie par Ludmilla Assing. Cette correspondance a fait objet de plusieurs études<sup>24</sup>. Pückler et Arnim s'adonnent dans leur correspondance à un jeu de rôle et communiquent dans leur rôles respectifs, déterminés par Arnim. Le prince a le rôle d'un pacha, elle le rôle d'une esclave, complètement soumise. Pückler propose à l'amie d'inverser en outre les genres : lui endosse le rôle féminin, elle le rôle masculin ; il souhaite également qu'elle joue le rôle de mentor. Si ce pacte épistolaire complexe – qui implique aussi de garder cette correspondance secrète – est

---

<sup>21</sup> Lühr 2003.

<sup>22</sup> Gajek/Gajek 2001.

<sup>23</sup> Bettine von Arnim 1785-1859, écrivaine allemande de l'époque du romantisme, surtout connue pour son engagement social, son activité d'éditrice et ses multiples contacts avec les personnalités de son temps, comme Goethe, Tieck, les frères Grimm, Beethoven.

<sup>24</sup> Bunzel 2015, Seidler 2015.

respecté dans un premier temps, il se révèle de plus en plus difficile à tenir. Quand Bettine von Arnim commence à introduire à cette correspondance des lettres, en partie fictives, adressées à Goethe et non pas à Pückler, celui-ci sort de son rôle attribué et prend à son tour le rôle de mentor de la jeune femme à qui il reproche de mêler de la fiction à leur correspondance et d'utiliser celle-ci uniquement pour une mise en scène de sa propre personne. Quand l'amie rend enfin une visite surprise au prince et se présente devant lui, son épouse et leurs invités dans son rôle réservé à la correspondance, le prince la prie de partir. Leur correspondance continue, mais le ton change : On ne se tutoie plus, le ton sensuel des premières lettres est abandonné en faveur d'un ton plus pédagogique de la part du prince qui finalement rompt ce pacte épistolaire en novembre 1833. Bettine von Arnim publiera deux ans plus tard *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*<sup>25</sup>, un grand succès qui marqua le début de sa carrière littéraire à laquelle le prince Pückler avait indirectement contribué. On notera enfin qu'il ne s'agit pas d'un échange de lettres d'amour (comme souvent interprété), mais d'un jeu de rôle dont les règles sont difficiles à maintenir quand les rôles se mêlent et que la fiction s'introduit dans une correspondance authentique.

Avec Ada von Treskow, une jeune noble de 55 ans sa cadette et auteure de romans qu'elle publie sous le pseudonyme Günter von Freiberg, Pückler s'adonne également, entre 1860 et 1870, à un jeu de rôle épistolaire. Pückler joue ici le pacha, elle « le petit poète », lui celui qui sait tout, elle qui a tout à apprendre. Il est intéressant de constater, comme le remarque Urte Stobbe<sup>26</sup>, que dans ce jeu la jeune femme renonce bien à son statut de femme, mais non pas à son statut de noble. Ada von Treskow adopte le style épistolaire qui convient dans la correspondance avec une personne de rang plus élevé, un code qu'elle maîtrise, tout comme Pückler. Comme le prince est trop âgé pour être amant, il adopte le rôle d'un père confesseur. Bien que la correspondance soit imprégnée d'un ton sensuel de la part des deux, Ada et Pückler ne se donneront jamais rendez-vous en privé, même si cette idée est évoquée et par lui et par elle. Cette correspondance non plus n'est pas à considérer comme un échange de lettres d'amour, mais bien un jeu de rôle dans lequel les deux épistoliers font preuve de la maîtrise de l'écriture galante qui n'implique pas obligatoirement une réelle relation d'amour. Stobbe analyse également la correspondance entre Ida Hahn-Hahn et Pückler. Elle y détecte, de la part de Pückler, des structures d'une écriture galante, ainsi lorsqu'il n'arrive pas à convaincre la comtesse de lui rendre visite. Finalement, le prince fâché lui fait remarquer qu'elle n'est que

---

<sup>25</sup> Traduction française : *Echanges de lettres avec un enfant* (1843)

<sup>26</sup> Stobbe 2012a

comtesse, lui prince. Toutes ces analyses de lettres font comprendre que Pückler connaît et maîtrise, de par son éducation, la conversation galante et qu'il l'utilise dans sa correspondance à des fins ludiques.

Dans une autre correspondance il s'agit d'un véritable réseau épistolaire qui se tisse autour de Heinrich Heine (1797-1856), exilé à Paris, et dont Pückler est un fervent admirateur. Par l'intermédiaire d'amis communs, Varnhagen von Ense et l'écrivain Heinrich Laube (1806-1884), Pückler intervient avec succès en 1846 dans un conflit d'héritage entre Heine et sa famille, et en 1854 dans des négociations d'honoraire entre Heine et son éditeur Campe. Bernd Füllner<sup>27</sup> analyse en détail les stratégies que Pückler emploie dans ces négociations d'où il ressort très clairement que le prince peut faire valoir son grand capital social et son prestige pour arriver à ses fins.

Andrea Hübener souligne l'aspect matériel des correspondances en général qui ne sont souvent pas prises en compte lors d'une édition. À l'exemple d'une lettre écrite par Pückler à son épouse Lucie, elle démontre comment une larme, entourée par Pückler, mais qui se trouve seulement sur la deuxième page constitue une partie du contenu de la lettre. Dans une autre lettre, Pückler essaie à l'aide d'un dessin de partager avec Lucie le jeu (éphémère) du spectacle des formes et de couleurs dans le ciel et de partager les émotions que cela provoque en lui<sup>28</sup>. Grâce à une comparaison entre les lettres originales et la publication par Ludmilla Assing, Hübener découvre qu'Assing supprime des passages des lettres originales<sup>29</sup>, altère ainsi leur contenu et discrédite finalement la publication entière des lettres du prince. La publication, si elle doit rester une référence pour la recherche, nécessiterait donc une soigneuse révision.

A ce jour, les correspondances en français du prince Pückler n'ont que rarement fait l'objet d'études. On retiendra l'analyse entreprise par la germaniste française Marie-Ange Maillet<sup>30</sup> sur la correspondance que Pückler entretenait avec la comtesse Stéphanie Tascher de la Pagerie (1814-1905), une parente éloignée de l'impératrice Joséphine. Celle-ci, après avoir passé plusieurs années de sa vie en Allemagne, vécut à la Cour de Napoléon III dans les années 1850. Selon Maillet, elle aurait été le seul contact que Pückler avait à Paris dans les années 1850 – ce qui n'est pas exact, comme le démontrera la présente étude. Maillet soutient que Pückler et

---

<sup>27</sup> Füllner 2015.

<sup>28</sup> On retrouve ici aussi un exemple de « l'authenticité feinte ».

<sup>29</sup> Lucie avait ajouté sur une lettre reçue de Pückler et qui avait provoqué sa colère : « Unvollkommenes Leben. Oft liebt mann dich oft wünscht mann nur dein Ende! » (Vie imparfaite! Souvent on t'aime, souvent on ne souhaite que ta fin »). Assing supprime la deuxième partie et ne retient que « Unvollkommenes Leben. »

<sup>30</sup> Maillet 2015.

Stéphanie Tascher nourrissaient un « culte aveugle et irréfléchi<sup>31</sup> » de Napoléon III, ce que nous nous proposons aussi de nuancer, notamment au regard de l'analyse de la correspondance entre Pückler et la princesse Augusta.

Pückler entretint aussi une correspondance avec l'écrivaine et salonnière célèbre à son époque, Sophie Gay (1776-1852) qui a fait l'objet de nos propres recherches. La correspondance entre elle et Pückler se divise en deux parties : de 1818 jusqu'en 1820 et de 1833 jusqu'en 1835 et une lettre de 1839.<sup>32</sup> Dans un premier temps, Sophie Gay souhaite continuer par écrit les conversations qu'elle a pu avoir avec Pückler à Aix la Chapelle, lors du congrès en 1818. Pückler, tout juste marié et pas encore écrivain, ne répond que peu et la salonnière multiplie les stratégies pour faire réagir le prince. Après un silence de plus de 10 ans, la salonnière reprend contact avec Pückler, désormais écrivain célèbre en Allemagne et au-delà. Lors de sa visite à Paris en 1834, Sophie Gay l'introduit dans la vie culturelle parisienne et lui fait rencontrer entre autres Balzac, Eugène Sue, Juliette Récamier, Châteaubriand et le peintre Gérard. Elle propose aussi au prince de faire traduire et de publier des extraits de ses *Tutti frutti*. Pückler promet à son amie française d'entreprendre des démarches à Berlin pour promouvoir ses œuvres. Sophie Gay et Pückler sont donc deux médiateurs importants dans les transferts culturels entre la France et l'Allemagne dans les années 1830.

Les transferts culturels franco-allemands dans les différentes œuvres du prince firent l'objet d'études approfondies, notamment la perception de Paris par Pückler<sup>33</sup>, Pückler et sa lecture de Champollion<sup>34</sup>, Pückler et la perception de l'art de son temps<sup>35</sup>, Pückler et l'art paysager<sup>36</sup>, Pückler et le Saint-Simonisme<sup>37</sup> pour n'en citer que quelques-unes.

### 3. Approche méthodologique

Les actes du colloque « Pückler und Frankreich » (Pückler et la France) ont comme sous-titre « Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers » (Un chapitre important des transferts culturels franco-allemands). Il est donc désormais certain et prouvé par des contributions scientifiques (voir plus haut) que le prince Pückler fut un acteur des transferts

---

<sup>31</sup> Maillet 2015, p.129.

<sup>32</sup> Les 35 lettres de cette correspondance en français se trouvent dans Pückler 1873-76, t.1, p.3-79.

<sup>33</sup> Espagne 2012.

<sup>34</sup> Peuckert 2012.

<sup>35</sup> Nerlich 2012.

<sup>36</sup> Courtois 2012.

<sup>37</sup> Jabob 2012 et Bodenheimer 2012.

culturels franco-allemands. Mais il restait à approfondir si, comment, et dans quelle mesure des lettres, notamment les lettres inédites du prince, pourraient aussi en témoigner.

Dans la présente étude nous avons donc repris cette approche du transfert culturel, dont nous exposons ici les principaux aspects.

Le concept de transferts culturels fut élaboré en France au milieu des années 1980 dans le champ de la littérature et de la culture, notamment par Michel Espagne<sup>38</sup> et Michael Werner<sup>39</sup>. Ils se distancaient des approches comparatistes prévalant à l'époque, selon lesquelles différentes cultures coexistent et s'influencent mutuellement, sans toutefois préciser comment cela se faisait concrètement. Souvent une hiérarchie entre cultures, et l'influence d'une culture considérée comme supérieure à l'autre, était présupposée. Espagne et Werner considéraient plutôt que les différentes cultures étaient liées les unes aux autres et s'influençaient mutuellement.

Espagne et Werner soulignent dans leurs travaux que lors d'un processus de transfert, la demande est plus importante que l'offre. Cela veut dire qu'une culture ne s'impose pas à une autre, mais qu'à l'inverse, les manques ressentis dans une culture peuvent être palliés par une autre. Ainsi non pas la volonté d'exporter, mais l'envie d'importer des éléments d'une culture paraît primordiale. Même si des expériences individuelles ou collectives, des idées, des textes, des perceptions et des biens matériels occupent une fonction différente dans la culture qui reçoit, il s'agit bien de transferts culturels : ce n'est donc ni une erreur ni un malentendu, mais un acte créatif.

Un rôle primordial revient aux médiateurs qui peuvent être des traducteurs, interprètes, diplomates, critiques littéraires mais aussi des voyageurs, des soldats, des marchands, des artisans, des artistes et des émigrés. Pour procéder à un transfert culturel, le médiateur doit d'abord s'apercevoir de la différence, prendre l'initiative d'en témoigner, de décrire précisément le phénomène et de reconnaître qu'il s'agit de quelque chose de « différent », susceptible d'enrichir sa culture d'origine et/ou équilibrer les déficits constatés dans celle-ci. À l'origine de la perception de la différence se trouve souvent le désir d'apporter des transformations, des modernisations à sa culture d'origine. Mathias Middell<sup>40</sup> souligne que les transferts sont étroitement liés aux médias utilisés qui influent sur la portée du transfert.

---

<sup>38</sup> Espagne 1999. Michel Espagne fut un des organisateurs de ce colloque, voir sa contribution Espagne 2012.

<sup>39</sup> Espagne /Werner 1988.

<sup>40</sup> Middell 2016.

Espagne<sup>41</sup> précise qu'il y a aussi des « vecteurs matériels » comme des livres, des correspondances et des œuvres d'art qui n'impliquent pas forcément la mobilité de celui /celle qui observe et qui décrit, mais qui peuvent circuler indépendamment de la présence de celui-ci/celle-ci. Pour la présente étude cet aspect est d'un grand intérêt, car les lettres que Pückler écrit à son épouse de l'étranger et qu'elle lit et fait circuler dans son entourage peuvent être les vecteurs matériels d'un transfert culturel. Même si en principe tout un chacun peut être médiateur<sup>42</sup>, le statut social de celui-ci peut influencer sur l'acceptation (ou non) d'un transfert<sup>43</sup>. On peut ajouter : le statut social détermine également les perceptions. Pückler en livre un bon exemple : En 1828, à Paris, il entreprend ce qu'il appelle une « wahre Theaterinspektion » (une véritable inspection des théâtres), regarde deux à trois pièces de théâtre par jour dans des théâtres différents et les décrit en détail dans ses lettres, où il présente aussi la nouvelle mode des mélodrames et rend compte des différences constatées en France, par exemple le fait d'ouvrir les rideaux vers le côté et non pas vers le haut.

L'approche des transferts culturels eut rapidement un grand succès en France, mais plus lentement en Allemagne<sup>44</sup>. Une des raisons est probablement un malentendu quant à la terminologie, car « transfert » en allemand (et en anglais) a la connotation de diffusion et extension, tandis que la terminologie française (et d'origine) se réfère plutôt à la théorie du don développée par le sociologue et ethnologue français Marcel Mauss (1872-1950) autour du concept « d'appropriation ». L'analyse des transferts culturels, longtemps cantonnée aux relations franco-allemandes, eu égard à la biographie d'Espagne et de Werner, mais aussi aux contacts culturels particulièrement riches entre la France et l'Allemagne (en devenir) dans la période de 1750 à 1914.

L'approche des transferts culturels suscita beaucoup de discussions, qui servirent à la préciser et élargir. Une critique concernait le recours à la « nation », certes concevable et important pour le 19<sup>e</sup> siècle, mais pas appropriée aux analyses des transferts culturels du Moyen- Age ou ceux du 16<sup>e</sup> siècle, pourtant nombreux<sup>45</sup>. Michel Espagne et Matthias Middell<sup>46</sup> ont pu démontrer aussi des transferts culturels entre la Saxe et la France aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, en l'occurrence donc entre une région et une nation.

---

<sup>41</sup> Espagne 2013, p.5-6.

<sup>42</sup> Espagne 2013, p. 5.

<sup>43</sup> Espagne 1999, p. 27-28.

<sup>44</sup> Middell 2000, p. 31.

<sup>45</sup> Voir les études de Schmale 2003, Klammt/Rossignol 2009, Schilp/Welzel 2012, Kümmel 2013.

<sup>46</sup> Espagne /Middell 1999.

Dans les années 1990, l'approche des transferts culturels a permis l'élaboration du concept d'*histoire croisée* par Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, prônant une présentation des faits historiques en adoptant différentes perspectives, à l'exemple du manuel scolaire d'histoire pour les lycéens en France et en Allemagne, qui présente les faits historiques du point de vue de la France et du point de vue de l'Allemagne.

En France, mais aussi en Allemagne, l'approche des transferts culturels s'est élargie à d'autres époques, d'autres espaces culturels, ainsi qu'à d'autres disciplines comme la musique, la philosophie, la théologie et le sport. Les études de genres ont, elles, souligné le rôle important, mais souvent négligé des femmes dans les processus des transferts culturels.<sup>47</sup>

Andreas Ackermann<sup>48</sup> souligne qu'il faut distinguer entre un transfert culturel horizontal et un transfert culturel vertical. Les premiers sont des transferts qui se font d'une culture à l'autre, d'une langue à l'autre ou d'un pays/d'une région à l'autre tandis qu'un transfert culturel vertical s'opère entre différents groupes d'une même société.

L'évolution de l'approche des transferts culturels est donc multiple. Pourtant, Pückler, le contexte franco-allemand, l'époque du 19<sup>e</sup> siècle et l'importance de la notion de « nation » pour une Allemagne qui ne sera « nation » qu'à partir de 1871 nécessitent, du moins en partie, un retour aux sources de l'approche des transferts culturels.

Le mérite de l'approche des transferts culturels est d'avoir attiré l'attention sur les interdépendances entre cultures, d'avoir mis en lumière des médiateurs souvent oubliés de la grande histoire, et d'avoir montré le besoin d'importations culturelles. Néanmoins, cette approche n'est ni une théorie ou méthode qui exclurait la combinaison avec d'autres approches<sup>49</sup>, au contraire, elle y invite.

Étant donné que Pückler était en contact avec un grand nombre de personnes et était, nous l'avons vu plus haut, impliqué dans plusieurs réseaux épistoliers, nous avons choisi de combiner l'approche des transferts culturels avec l'analyse des réseaux, afin de déterminer si Pückler intégrait des réseaux existants ou s'il était lui-même initiateur de réseaux.

---

<sup>47</sup> Keilhauer 2012, Nolde/Opitz-Belakhal 2008, Stedmann/Zimmermann 2007.

<sup>48</sup> Ackermann 2004.

<sup>49</sup> Middell 2016, p. 13.

La combinaison de l'approche des transferts culturels et de l'analyse des réseaux permet ainsi de ne pas voir le médiateur comme personne isolée, mais de le situer dans un contexte sociétal et interpersonnel.

L'analyse des réseaux est une approche interdisciplinaire qui a vu le jour dans les années 1950 dans l'ethnologie sociale britannique et s'est depuis élargie à d'autres disciplines, notamment la littérature et l'histoire.

Un « réseau » veut dire un groupe d'individus ou aussi des groupes (par ex. un ménage, une famille, un club) qui sont reliés entre eux par des liens de parenté, par l'amitié, mais aussi par un échange d'informations, des transactions de ressources matérielles etc.

L'analyse des réseaux différencie entre un réseau global (englobant tous les acteurs qui se trouvent à un moment donné en relations plus ou moins étroites les uns avec les autres) et un réseau personnel, c'est-à-dire, le réseau d'une personne individuelle. Dans le cadre de la présente étude, nous nous intéresserons au réseau personnel du prince Pückler. La plus petite unité dans un réseau est la dyade, c'est-à-dire la relation de deux personnes seulement. Cette dyade peut s'agrandir et devenir une triade impliquant trois personnes. Pour notre étude la question se pose si Pückler privilégiait des dyades, comme par exemple dans la correspondance avec Bettine von Arnim et Ada von Treskow ou bien s'il était utile de tisser des réseaux plus vastes pour pouvoir effectuer des transferts culturels.

Un élément primordial dans l'analyse des réseaux est la distinction entre *strong ties* (liens forts) et de *weak ties* (liens faibles). Les *strong ties* sont caractéristiques des familles et des groupes d'ami(e)s, basés sur une relation de confiance avec un soutien émotionnel fort, mais aussi exerçant un fort contrôle quant au respect des rôles respectifs, et peu solide en cas de menace de l'extérieur. Les *weak ties* sont, au contraire, des relations moins proches qui fournissent de nouvelles informations et sont donc plus propices aux innovations, aux changements. Le sociologue américain Marc Granovetter souligne même « la force des liens faibles » (*the strenght of weak ties*<sup>50</sup>), et Ronald Burt ajoute que non seulement les *weak ties* sont plus productifs, mais que la personne qui se trouve entre deux réseaux, qui sans lui ne seraient pas

---

<sup>50</sup> Granovetter 1973.

liés, tient une place primordiale en tant que *cutpoint*. Nous pouvons dès à présent supposer que le prince Pückler tint une telle position, notamment pendant son voyage en Orient.

Les sociologues français Claire Bidart, Alain Degenne et Michal Grossetti ont pu analyser dans une étude de longue durée la dynamique des réseaux qui se construisent, se modifient (lors d'un mariage, d'un déménagement par exemple) ou qui cessent d'exister<sup>51</sup>. Les auteurs différencient entre un réseau *dense* versus *dissocié*, et *centré* versus *composite*. Dans un réseau dense les *alteri* d'un *égo* se connaissent les uns les autres, ce qui n'est pas le cas dans un réseau dissocié. *Centré* indique qu'un *alter* est en relation avec les autres *alteri* ; si sa position n'est pas centrale, il est en relation avec peu d'*alteri* ou même isolé dans le réseau (mais en relation avec *égo*). Ces positions peuvent changer, vers plus ou moins de densification d'un réseau et de plus ou moins de centralité d'un alter. À l'intérieur d'un réseau, on peut aussi observer des relations, notamment la *polyvalence* (si les acteurs dans un réseau partagent plusieurs activités), la *singularisation* (une personne d'un grand réseau entretient des relations privilégiées avec une autre personne du réseau), la *spécialisation* (deux personnes font moins de choses ensemble qu'avant) et un *encastrement* (une dyade entre dans un plus grand réseau). Dans la présente étude il sera tout à fait intéressant d'examiner si Pückler mise sur la polyvalence et échange avec les mêmes personnes des activités différentes, ou au contraire sur la singularisation pour entretenir des relations privilégiées avec un petit nombre de personnes.

Un élargissement très intéressant est fourni par la théorie de l'acteur-réseau (aussi ANT pour Actor-Network-Theory) établie dans les années 1980 par Bruno Latour, Michel Callon, John Law et Madeleine Aldrich. La ANT considère que les acteurs d'un réseau ne se limitent pas à des êtres humains, mais peuvent comprendre aussi des animaux et objets qui influent sur le réseau, donc aussi sur le comportement des humains. Michel Callon l'illustre de façon convaincante dans son célèbre article sur la domestication des coquilles St Jacques<sup>52</sup> : Si les pêcheurs et scientifiques veulent réintroduire des coquilles St Jacques dans la baie de St Brieuc, c'est aussi et surtout le « comportement » de ces coquilles qui détermine l'existence du réseau. Si elles ne suivent pas les prévisions des humains, les efforts de ceux-ci sont vains et le réseau s'effondre.

Dans la présente étude, il s'agit donc d'essayer de trouver la réponse à plusieurs questions :

---

<sup>51</sup> Bidart/Degenne/Grossetti 2011. Les auteurs ont gagné en 2020 le prix Georg-Simmel pour cette publication.

<sup>52</sup> Callon 1986.

Pückler en tant que médiateur entre les cultures, créait-il ses propres réseaux, intégrait-il des réseaux d'autres personnes ou réactivait-il ses réseaux existants ? Misait-il sur des contacts privilégiés, des dyades, ou sur un réseau plus vaste ? Voulait-il et pouvait-il utiliser ces réseaux pour effectuer des transferts culturels ? Dans l'affirmative, ces réseaux étaient-ils pérennes ?

#### 4. Correspondance du prince Pückler

Nous présenterons ici un résumé de toute la correspondance du prince Pückler, analysée en détail dans la version allemande de cette étude.

##### 4.1. L'Orient

Le prince Pückler entreprend un voyage en Orient entre 1834 et 1840. Il est tout particulièrement attiré par l'Égypte, dirigée par Mehmed Ali (1760-1849), gouverneur de cette province ottomane. Beaucoup de Français séjournent en Égypte à l'époque, restés après le retrait des troupes napoléoniennes en 1801 ou tombés en disgrâce après la chute de Napoléon en 1815, et occupant des postes importants. Ils soutiennent les efforts de modernisation de Mehmed Ali, considéré en Europe comme un tyran sanguinaire pour avoir massacré 400 mamelouks afin d'assurer son pouvoir. Le prince Pückler est un fervent défenseur de Mehmed Ali et de sa politique, qu'il juge adaptée au pays. Pückler s'applique à transmettre ce qu'il voit et entend, par ses récits de voyages et par les articles qu'il écrit pour le journal réputé *Augsburger Allgemeine Zeitung*. Quand il arrive en Alexandrie, en tant qu'écrivain célèbre, il est accueilli avec des coups de canon, et attendu avec impatience par des Européens qui s'y trouvent.

##### 4.1.1. Clot Bey : Transferts culturels de France

En Égypte, Pückler découvre surtout des transferts culturels déjà effectués par des Français lorsqu'il visite, parfois en compagnie de Mehmed Ali, le pays. Il fait la connaissance d'Antoine Clot alias Clot Bey (1793-1868), un médecin français qui avait créé à Abuzabel, à 22 kilomètres du Caire, une école de médecine donnant des cours d'aide à l'accouchement et pratiquant les autopsies – techniques alors considérées par Mehmed Ali incompatibles avec la foi musulmane, d'où l'installation de cette institution loin de la capitale. Dans une lettre rédigée

en français<sup>53</sup>, Clot Bey remercie le prince Pückler d'avoir su négocier la délocalisation de cette institution vers la capitale, qu'il réclamait lui-même depuis cinq ans sans succès. Pückler se révèle donc n'être pas un simple voyageur observant et rendant compte des transferts culturels en Égypte, mais il intervient concrètement, comme le diplomate qu'il aurait toujours voulu être. Dans son récit de voyage, Pückler vante les mérites du médecin français. Il existe par contre une autre lettre que Pückler adresse à Boghos Bey, ministre de Mehemed Ali et interlocuteur francophone pour le prince, dans laquelle ce dernier critique sévèrement le médecin français, lui reproche du charlatanisme et peu de succès dans la formation de futurs médecins. Il signale en outre avoir entendu le médecin critiquer Mehemed Ali et dire qu'il demanderait, une fois l'Égypte autonome, que les forces européennes interviennent pour mettre fin à la politique sociale défailante de Mehemed Ali, jetant la population dans la plus grande misère. Dans cette lettre, Pückler ne se met pas seulement en scène comme réel défenseur du « vice-roi » égyptien, mais il contredit aussi le portrait très élogieux qu'il fait lui-même de Clot-Bey dans son récit de voyage. Comme pour son œuvre *Lettres d'un défunt* il serait intéressant et instructif de mettre en perspective les lettres et les récits de voyages, afin d'avoir une meilleure compréhension de l'œuvre littéraire du prince.

#### 4.1.2 Delphine de Girardin : Contact avec la presse française

Delphine de Girardin n'est autre que la fille de Sophie Gay, évoquée plus haut. Le prince était considéré comme un ami de la famille. Quand Pückler est en Égypte, il ne s'adresse pas à Sophie Gay, mais à Delphine, entretemps épouse d'Émile de Girardin, propriétaire du journal *La Presse* fondé en 1836, journal pour lequel elle publie des chroniques. Le prince sollicite auprès de Delphine de Girardin de collaborer au journal, en faveur de Mehemed Ali. La Française y répond favorablement et explique les détails au prince, mais Boghos Bey, au nom de Mehemed Ali, refuse cette offre. Pückler essaie de faire comprendre à Boghos Bey comment œuvrer auprès de la presse européenne pour les intérêts de Mehemed Ali, sans succès. Il est intéressant de remarquer que contrairement à la correspondance avec Sophie Gay dans laquelle Pückler évoquait des stéréotypes nationaux pour distinguer les Français des Allemands, il se manifeste ici, aux côtés de Delphine de Girardin comme Européen, Occidental qui voudrait faire comprendre aux Orientaux la façon de penser et d'agir des Européens.

---

<sup>53</sup> Lettre d'Antoine Clot/Clot Bey à Pückler le 12 juillet 1837, CD 27, Film 155, Images 416-418, ici 417.

#### 4.1.3. Röttger von Veltheim : Savoir hippologique de l'Orient

Le prince Pückler, très bon cavalier, s'intéressait beaucoup aux chevaux. Dès son premier voyage en Grande-Bretagne en 1814, il avait acquis plusieurs chevaux qu'il avait fait venir en Allemagne. Avant son départ pour l'Orient, le comte Röttger von Veltheim (1781-1848), éleveur de chevaux dans le nord de l'Allemagne, voyageur, et auteur de livres sur l'élevage de chevaux, lui avait demandé de se renseigner *in situ* sur les chevaux arabes. Il lui avait aussi confié le manuscrit d'un certain Damoiseau (décédé), un vétérinaire français qui avait accompagné déjà en 1810 le directeur du haras de Tarbes pour acquérir des chevaux en Syrie et qui avait noté minutieusement toutes les observations qu'il avait pu faire. Pückler intègre ce rapport, traduit en allemand, dans son récit de voyage et récolte sur place des informations demandées par le comte von Veltheim. Il décide ensuite de ne pas écrire une lettre privée au comte, mais de publier une série de quatre articles dans la *Augsburger Allgemeine Zeitung*, sous forme de lettres adressées au comte de Veltheim, mais à partager en même temps par tous les lecteurs de ce journal de grande renommée. Dans un premier temps, le journal n'avait pas jugé utile de publier les noms et la descendance des différents chevaux que Pückler évoquait dans son article et qui étaient désormais en sa possession, mais les lecteurs les réclamèrent, fort intéressés par l'article et par les chevaux du prince. Veltheim, de son côté, contacta le *Journal des haras* à Paris et leur demanda de publier les articles de Pückler – ce qui fut fait.

Pückler est donc ici intégré dans un vaste réseau, au sein duquel il occupe une place centrale : il détient un savoir exclusif, et de plus, les chevaux qui seront transportés en Allemagne à des fins d'élevage, apporteront la preuve que les chevaux arabes sont beaucoup plus endurants que les chevaux anglais – position défendue par Veltheim et Pückler, contre les autres éleveurs du nord de l'Allemagne. Tous font bien partie du réseau, au même titre que les chevaux.

#### 4.1.4. Bonorand : Noblesse oblige (ou pas)

Bonorand est un noble suisse, engagé dans l'armée en Orient où il est major, très apprécié par Pückler pour son accueil chaleureux, son savoir-vivre et son instruction qui permettent des échanges intéressants. Plusieurs années après son retour d'Orient, Pückler reçoit une lettre de Bonorand<sup>54</sup> l'invitant à venir le voir en Suisse. Pückler lui répond dans une lettre enthousiaste, évoquant les bons moments passés ensemble en Orient, et lui demande de bien vouloir accueillir

---

<sup>54</sup> Cette lettre n'existe plus.

son neveu à Genève et de le faire profiter de ses contacts. Comme Pückler ne peut pas se déplacer en Suisse, il invite Bonorand à venir lui rendre visite. Bonorand vient, est apprécié, même si les anecdotes qu'il raconte de l'Orient ne correspondent pas toujours à la vérité, comme l'indique le prince. Après ce séjour, Bonorand s'adresse et au prince et à la princesse pour réclamer de l'argent et un emploi, parce qu'il est complètement ruiné. Pückler lui accorde une somme d'argent, tout comme la princesse, mais Bonorand continue à réclamer. Le prince – outré par le manque de sincérité de Bonorand – lui écrit donc une lettre qui existe dans deux versions : Dans la première version, il explique tout ce que Bonorand devrait faire et réunir comme documents pour qu'il puisse lui être utile et l'aider à trouver un travail en Allemagne. Mais Pückler ne sait rien de Bonorand et ne peut donc se porter garant pour lui, d'autant que celui-ci n'a pas eu l'honnêteté d'évoquer sa situation délicate pendant son séjour au château. Le prince raye donc tout cette partie explicative de la lettre, qui se limite finalement à sept lignes ; il ne dit plus qu'il se rendra à Berlin sous peu et ne signe plus H. Pr. de Puckler [Hermann Prince de Pückler] mais Le P. de P. Muskau [Le Prince de Pückler-Muskau]. L'initiale du prénom est enlevée, le ton est sec et aucune nouvelle rencontre n'est envisagée. Cette lettre est d'un intérêt particulier parce qu'elle permet de suivre les pensées et l'acte d'écriture du prince, le quémandeur perdant tout crédit et tout appui en raison de son manque de franchise, d'honnêteté, de sincérité, de fortune et finalement, de réseau.

#### 4.1.5. Léotar : Informateur de Paris

La correspondance entre Léotar et Pückler est une trouvaille. Elle n'est répertoriée nulle part, mentionnée dans aucun document sur le prince Pückler. Elle couvre les années 1840 à 1869, donc 29 ans. Elle comprend 28 lettres de Léotar et huit de Pückler. Les deux hommes se sont connus en Orient et même si Pückler signe une de ses dernières lettres par « votre ancien ami des rives du Nil », il est évident qu'il ne s'agit pas vraiment d'une amitié, la différence sociale est trop importante. Léotar, visiblement pas exercé à utiliser sa langue maternelle à l'écrit, voue une grande admiration au prince qui lui, ne dévoile rien, ni de ses pensées, ni de son vécu. Léotar confectionne des statuettes en bronze d'hommes célèbres sur commande. Pückler achète une statuette du maréchal Ney sculptée par Léotar, qui a pu être retrouvée dans le dépôt des archives suite à la découverte de la correspondance. L'artiste offre plus tard une statuette de Napoléon III et une de l'impératrice Eugénie à Pückler (mais disparues aujourd'hui). À plusieurs reprises Léotar incite Pückler à lui fournir des adresses de clients potentiels et des noms célèbres dans l'histoire allemande pour en faire des statuettes, mais le prince ne donne

pas suite. Par contre, il envoie tous les mois de janvier 200 francs à Léotar pour les services qu'il lui rend, pour les courses qu'il fait pour lui à Paris ou bien pour la collecte d'articles de journaux mentionnant le prince. Les lettres de Léotar sont donc, tantôt des remerciements pour les 200 francs envoyés, tantôt des réclamations lorsque le prince est défaillant. Elles sont une source très riche, attestant de l'intérêt de la presse française pour le prince. Ainsi, Léotar y relève le récit de la visite du prince Pückler à Lady Hester Stanhope au Liban, transmis *via* une traduction de l'anglais ; il apprend par une annonce que Pückler a envoyé une contribution de 1000 francs pour la réparation des dégâts causés par les inondations à Paris ; il lui envoie un encart annonçant une vente à Paris de chevaux issus de ceux que le prince avait ramenés de l'Orient. Pückler est donc une personnalité bien présente dans la culture française, encore des années après ses visites : les lettres de Léotar en témoignent.

#### 4.1.6. Caïd Osman : Le « fils oriental »

Caïd Osman, dont Pückler fit la connaissance pendant son voyage en Orient, est un jeune Prussien (de 26 ans son cadet), qui a fui l'Allemagne pour échapper à l'emprisonnement suite à un duel entraînant la mort de son adversaire. Caïd Osman, de son vrai nom Carl Jäger, s'engage à la Légion étrangère et est stationné en Algérie avant de devenir le secrétaire du prince en 1835. En 1836, il ramène en Allemagne les chevaux du prince (après des courses). Il repart à la légion étrangère, puis, grâce à l'intervention de Pückler, il rejoint les Spahis d'Alger. Pückler et Caïd Osman resteront jusqu'à la mort de ce dernier, en 1863, en relation épistolaire. Mais c'est une autre correspondance qui a attiré notre attention dans ce contexte : Malgré les prouesses militaires de Caïd Osman, malgré son courage et son dévouement, ses tentatives d'intégrer l'armée régulière française et d'obtenir la nationalité française échouent. Pückler mobilise alors tout son réseau en France pour plaider en faveur de Caïd Osman. Il en parle en audience à Napoléon III et lui fournit, à sa demande, des attestations écrites. Quand la mère et la sœur de Caïd Osman expriment le désir d'écrire elles-mêmes à l'empereur français, Pückler leur rédige la lettre, les conseille pour le format du papier et l'adresse exacte. Il s'adresse aussi à son amie Stéphanie Tascher de la Pagerie qui connaît personnellement l'épouse de l'ambassadeur de Prusse à Paris pour plaider en faveur de celui qu'il considère comme un fils. Pückler qui se trouve ainsi au centre d'un véritable réseau autour de Caïd Osman, fait en même temps partie du réseau familial de celui-ci auquel appartiennent la sœur, la mère, le frère August Jäger, premier biographe du prince en 1843, Caïd Osman, et enfin, Pückler lui-même, qui remplace le père manquant, mais qui est aussi celui qui dispose des contacts nécessaires pour

faire avancer les intérêts de la famille. En retour, Caid Osman, qui intervient militairement lors la guerre de Crimée, en Chine et au Mexique, peut fournir au prince des informations de première main sur la politique étrangère de la France.

## 4.2. La Cour

### 4.2.1. Stéphanie Tascher de la Pagerie : Contact avec Napoléon III

Pückler avait fait connaissance de Stéphanie Tascher de la Pagerie (1814-1905) lors de sa visite à Paris en 1854, et était resté depuis en contact épistolaire avec elle. Dans un premier temps, le thème de l'amour y est central : Elle, restée volontairement célibataire, défend un amour platonique comme l'idéal selon les Précieuses du temps de Louis XIV. Pückler, quant à lui, plaide pour l'amour libre. Il sera pourtant très rapidement évident que Pückler cherche surtout à entretenir le contact avec Stéphanie Tascher, parce qu'elle fait partie de la Cour et qu'elle est ainsi en contact direct avec le couple impérial. Régulièrement elle prend le thé avec l'empereur. Elle devient pour Pückler la source la plus fiable quant aux nouvelles de la Cour de France. Pückler apprend par elle les détails de l'attentat auquel a échappé l'empereur, et la réaction de celui-ci. Dans chaque lettre il souligne son approbation à la politique de Napoléon III et son grand attachement à l'empereur, qu'il voit comme l'homme providentiel, le seul en mesure d'unir l'Europe. Pückler est loin d'être le seul à apprécier le caractère de l'empereur et à approuver sa politique, comme en attestent les lettres où il rend compte du regard favorable de Wilhelm et Augusta de Prusse, mais aussi de la reine Victoria d'Angleterre à l'égard de Napoléon III.

Très habilement, Pückler trouve des stratégies pour maintenir l'intérêt de Stéphanie (et surtout de Napoléon III) pour sa propre personne. Sachant que l'empereur s'intéresse à l'aménagement des parcs, Pückler évoque la construction de son « tumulus » dans le parc de Branitz, ce qui incite celui-ci à s'enquérir régulièrement de l'avancée des travaux. Pückler sait aussi que l'empereur se croit investi d'une mission : accomplir ce que son oncle avait commencé. Lui-même partage cette vue. Pückler évoque donc qu'il a une mèche de Napoléon dans une vitrine au-dessus de son bureau, qu'il garde précieusement et montre à tous ses visiteurs, tout comme un portrait de Napoléon que son beau-père Hardenberg avait volé à St Cloud en 1813. Par le biais de ces objets fétiches, Pückler affiche donc, notamment envers ses multiples visiteurs, ses opinions politiques et effectue par là-même, nous semble-t-il, une forme de transfert culturel.

#### 4.2.2. Augusta de Prusse : une amie professant les mêmes idées (politiques)

Pückler avait connu la princesse Augusta de Sachsen-Weimar-Eisenach (1811-1890) adolescente en 1826 à la Cour de ses parents et grands-parents. Pückler fut en effet pendant les guerres napoléoniennes attaché au grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, grand-père d'Augusta. Cette Cour fut l'une des premières dans la future Allemagne à se doter d'une constitution. Toute sa vie, Augusta plaidera, à l'instar de Pückler, pour une monarchie constitutionnelle pour la Prusse, et pour l'unité de l'Allemagne.

Pückler entretenait des relations très respectueuses, mais très amicales avec la princesse qui allait devenir reine de Prusse, puis impératrice allemande. Elle de son côté, appréciait cette amitié de longue date qu'elle disait avoir héritée de sa famille et dont elle était fière. Dans les années 1840/50 Pückler fit de fréquents séjours à Coblenche, où résidait la famille princière, la conseillant pour l'aménagement du parc, tout comme il l'avait déjà fait au château de Babelsberg, tout près de Berlin, résidence d'été du couple. Dans la correspondance inédite entre Pückler et Augusta se trouve un « Rapport de Paris », daté de 1854, que le prince fait parvenir à la princesse ; il y rapporte, en discours direct, l'audience qu'il a pu avoir avec Napoléon III, empereur depuis tout juste depuis deux ans. Napoléon III s'étonne de la réaction de la Prusse quant à son avènement au trône, et souligne que le véritable grand souverain de l'Europe ne serait pas celui qui voudrait conquérir l'Europe par la force, mais « celui qui inspirera la confiance par sa loyauté, la fermeté de ses principes et de son caractère et par le respect inviolable qu'il portera aux intérêts légitimes et aux droits des autres puissances<sup>55</sup> ». C'est tout à fait l'opinion de Pückler et d'Augusta, qui souhaitent une unification de l'Europe non-par la guerre, mais par la diffusion d'un modèle moral. Napoléon III exprime aussi sa haute considération de la princesse dont il connaît l'intérêt et l'engagement politiques.

Pückler sert ici de lien entre Napoléon III et Augusta. Il n'est certes pas conseiller politique et n'est investi d'aucune mission. Pour cette raison il ne peut pas, comme il l'écrivit lui-même, poser des questions à l'empereur qui pourraient être importantes pour la princesse. Néanmoins, Pückler peut, à son niveau, entretenir un lien personnel vers la France et se rendre utile, tout comme de son côté Augusta, qui elle aussi pourra juste informer et conseiller son mari, sans toutefois prendre de décisions politiques. Lors de son séjour à Paris en 1855, Pückler a à

---

<sup>55</sup> Lettre de Pückler à Augusta du 26 février 1854.

nouveau une audience auprès de l'empereur français qui, comme en 1854 le questionnera pour mieux comprendre les choix politiques de la Prusse.

#### 4.2.3. Louise von Oriola : Dame d'honneur et médiatrice

Louise von Oriola (1824-1899) fut dame d'honneur auprès d'Augusta. Nous disposons de 17 lettres du prince à Louise von Oriola, et seulement quatre de Louise au prince. Elles datent toutes de novembre 1853 à mars 1855 et sont rédigées en partie en français, en partie en allemand. Louise accompagne la princesse Augusta lors de ses déplacements ; Pückler, qui voyage également, écrit de Coblenche, de Stuttgart, de Lindau et surtout de Paris. Certes, le prince adresse le récit de ses voyages à Louise von Oriola, mais il est évident que Pückler passe par elle pour communiquer ainsi indirectement avec la princesse. À plusieurs reprises il s'enquiert auprès de Louise von Oriola si elle a bien transmis ses lettres, destinées à la lecture pendant les veillées. Lui, en revanche attend d'elle qu'elle le tienne au courant de ce qui se passe à la Cour de Prusse, mais ne reçoit que peu d'informations. Pückler utilise alors plusieurs stratégies pour inciter la jeune femme à réagir : il lui envoie des cadeaux personnalisés, feint d'être heurté par ses propos, la provoque. Si avec la princesse Augusta le prince échange sur la politique, dans la correspondance avec Louise von Oriola il n'en est pratiquement jamais question. Quand Pückler évoque son séjour à Paris, l'accueil très chaleureux dans la famille impériale, sa visite du château à St Cloud, résidence d'été du couple impérial, la visite de la manufacture de porcelaine de Sèvres, des écuries de l'Empereur et de l'hippodrome, on comprend facilement que ses lettres se veulent complémentaires de celles qu'il adresse directement à la princesse. Elles renforcent également l'image positive de la cour impériale, de Paris et de la France, que le prince a déjà pu transmettre à la princesse dans son « rapport de Paris » et qu'il destine désormais à un cercle élargi. Pückler n'omet pas d'évoquer le fait qu'il est apprécié partout, à l'étranger comme en Allemagne. Il écrit, toujours à Louise von Oriola qu'il a eu le privilège de visiter la 'Wilhelma' à Stuttgart<sup>56</sup>, un ensemble de bâtiments que le roi Wilhelm I du Wurtemberg (1781-1864) avait fait construire en style oriental, normalement fermé au public et rarement accessible. Pückler rédige un petit texte sur une feuille annexe surcette « Wilhelma », en français, qui sera lu aussi dans le cercle autour de la princesse Augusta.

---

<sup>56</sup> La 'Wilhelma' existe toujours. Elle est intégrée dans le zoo de Stuttgart.

Pückler effectue donc des transferts culturels franco-allemands, voire aussi germano-allemands. Ces réminiscences de son propre voyage en Orient lui servent aussi à se mettre en scène comme grand voyageur, médiateur culturel, et écrivain.

#### 4. 3. Transfers matériels

Les correspondances du prince Pückler témoignent également de transferts culturels par l'entremise d'objets. Une multitude de factures atteste que le prince commandait très régulièrement des vivres directement en France, sans passer par des négociants allemands. Il se faisait ainsi envoyer du vin, du champagne, mais aussi de la moutarde Maille, des câpres, des dattes, des anchois, du roquefort, des artichauts, de la compote de cerises et d'abricots et des truffes. Il servait ces spécialités françaises à ses nombreux invités et faisait tenir des carnets de réception (*Tafelbücher*), conservés dans les archives, répertoriant les convives et les mets servis afin d'éviter de servir deux fois la même chose aux invités.

Pückler commandait aussi à Paris des fruits et fleurs en verre, électrifiés, pour illuminer son parc lors des réceptions qu'il donnait, ce qui lui assurait une authentique originalité.

En outre, le prince rapporta d'Orient grand nombre d'objets, dont un « enghareb », une sorte de lit d'appoint pliant utilisé pendant son séjour en Orient, dans l'intention d'utiliser cet exemplaire comme modèle pour le reproduire. Au château de Branitz, il dédia une pièce pour accueillir tous ces objets, en faisant à la fois un lieu de mémoire personnel, et une vitrine pour ses visiteurs – lui permettant ainsi évoquer avec eux des souvenirs de son voyage. Les transferts culturels matériels du prince sont donc nombreux et attestés par une correspondance abondante.

#### 5. Conclusion

Notre étude cherchait à élucider les apports de la correspondance inédite du prince Pückler, et plus particulièrement celle rédigée en français. Se servit-il de sa correspondance pour effectuer des transferts culturels, comme il le fit avec ces récits de voyages ?

Le grand nombre de documents trouvés dans les archives (que nous avons retranscrits pour une meilleure lisibilité), nous a contraint à identifier et sélectionner la correspondance qui nous paraissait la plus significative : en premier lieu les lettres qui concernent le voyage en Orient du prince, de 1834 à 1840 ; en second lieu celle que Pückler entretenait avec la Cour de Napoléon III ainsi qu'avec la Cour de Prusse, notamment dans les années 1850. Ces deux époques paraissent d'abord intéressantes de par leurs contextes politiques ; elles n'ont de

surcroît fait jusqu'ici que très rarement l'objet d'études scientifiques.

Les correspondances de ces deux époques font apparaître que Pückler suit le principe de l'utilité, inspiré par la philosophie des saint-simoniens, qui inspira toute la vie du prince, comme l'a pertinemment démontré Ulf Jacob<sup>57</sup>. En Orient, Pückler veut se rendre utile au « vice-roi » Mehemed Ali, et s'efforce d'améliorer l'image que les puissances européennes se faisaient de lui. En Allemagne, le prince s'attèle à présenter Napoléon III comme partenaire fiable pour la construction européenne. Ses stratégies diffèrent selon le contexte géographique : En Orient, il mise sur un vaste réseau incluant tous les médias qui sont à sa disposition ; en Allemagne il mise, au contraire, sur un petit réseau pour diffuser des informations exclusives dont lui seul est détenteur.

En Orient, le prince Pückler témoigne d'une part de transferts culturels déjà entrepris, notamment par les Français en Égypte ; il prend d'autre part des initiatives pour effectuer lui-même des transferts culturels. A cette fin, il fait appel à la presse qui assure une plus grande diffusion qu'une correspondance privée. Cette dernière fournit surtout des informations complémentaires – voire même contradictoires (Clot Bey).

En Allemagne, Pückler est en contact direct avec la *Augsburger Allgemeine Zeitung*, journal de grande renommée et de grande diffusion pour lequel il écrit régulièrement des articles. En France, Pückler fait appel à Delphine Gay/de Girardin et peut s'appuyer sur un réseau familial de longue date, donc sur la confiance et l'appréciation mutuelle (*strong ties*). Il gagne, par l'intermédiaire de Delphine de Girardin, la presse française à la cause de Mehemed Ali – même si ce dernier refuse finalement cette collaboration. Le grand réseau « hippique » européen, dans lequel Pückler et ses chevaux arabes occupent une place centrale, implique également la presse allemande et la presse française.

D'autres correspondances du prince sont d'ordre privé. Surtout la correspondance avec le statuaire français Léotar témoigne de la forte présence du prince dans la presse française entre 1840 et 1869. Pückler paie en effet Léotar pour récolter tous les articles de presse le concernant ; le Français le mentionne ou intègre dans ses lettres les encarts ou articles correspondants. Ceci constitue un précieux fonds d'archives pour notre sujet.

Dans les articles de presse (réseau hippique), Pückler se met en scène en tant que noble qui a

---

<sup>57</sup> Jacob 2012.

du temps, de l'argent, des contacts intéressants et des documents inédits<sup>58</sup>. Mais Pückler ne se met pas toujours en scène, comme en témoigne le réseau qui s'établit autour de Carl Jäger / Caïd Osman, réseau jusqu'ici inconnu que nos recherches ont pu mettre au jour.

Un autre aspect méconnu, mis en lumière par nos recherches, est celui des réseaux familiaux autour de Caïd Osman d'une part, avec la princesse Augusta d'autre part, en vertu cette fois d'un « héritage » amical familial.

Les correspondances avec les Cours française et prussienne ne visent nullement une large diffusion, mais tout au contraire la confidentialité et l'exclusivité. Ainsi, Pückler entretient une correspondance avec Stéphanie Tascher surtout parce que celle-ci peut lui fournir des informations de première main sur Napoléon III : Pückler peut à son tour les transmettre à la Cour prussienne. En Allemagne, Pückler établit et entretient donc un petit réseau, auquel il communique ses impressions de Paris : s'agissant d'informations politiques, il les adresse à la princesse Augusta et à elle seulement ; s'agissant d'informations générales sur Paris (ou par exemple, le bon accueil qui lui est réservé à la Cour), il s'adresse à Louise von Oriola en lui recommandant expressément d'en faire la lecture lors des veillées, pour une diffusion plus large, quoique toujours limitée à la Cour.

Nous voudrions, pour terminer, souligner les trois aspects qui ressortent de notre étude et qui, nous l'espérons, enrichiront la recherche autour de Pückler :

- Pückler fournit un transfert considérable de savoir autour des chevaux arabes. Il intègre des textes français inédits dans ses récits de voyage, et met ce nouveau savoir à disposition de tous, *via* la presse allemande, mais aussi française. Il fait ainsi un pas en direction d'une *Verschmelzung* (fusion), qu'il ne souhaite pas seulement pour la France et l'Allemagne, mais aussi pour l'Orient et l'Occident.
- Pückler, ainsi le démontre notamment et uniquement sa correspondance inédite, n'est pas exclusivement avide de « représentation », de mise en scène. Il était impliqué dans plusieurs réseaux familiaux ou amicaux pour lesquels il sollicita tous ses contacts, notamment en France.
- Pückler, enfin, entretint des relations intenses et variées avec les Français(es), dont témoigne l'ampleur de sa correspondance en français.

---

<sup>58</sup> Voir les études de Stobbe 2012 et 2012a.

# INHALT

<b>1. Einleitung</b> .....	<b>1</b>
1.1 Pücklers Wirkungsbereiche: Adel, Landschaftsgestaltung, Literatur, Orient .....	4
1.2 Pückler und Frankreich .....	14
1.3 Medium Brief .....	27
1.4 Editorische Notiz .....	31
<b>2. Quellenlage und Forschungsstand</b> .....	<b>32</b>
2.1 Quellenlage : Briefwechsel des Fürsten Pückler .....	38
2.2 Forschungsstand : Briefwechsel des Fürsten Pückler .....	41
2.3 Forschungsstand: Französische Briefwechsel des Fürsten Pückler .....	56
2.4 Forschungsstand: Pückler und der deutsch-französische Kulturtransfer .....	66
<b>3. Methodisch-theoretische Vorüberlegungen</b> .....	<b>74</b>
3.1 Kulturtransfer .....	75
3.2 Netzwerkanalyse .....	85
<b>4. Pücklers (Brief)Netzwerke im Dienste des Kulturtransfers</b> .....	<b>94</b>
4.1 Pücklers Orient-Netzwerke .....	94
4.1.1 Antoine Clot: Kulturtransfers aus Frankreich .....	116
4.1.2 Delphine de Girardin: Kontakt zur französischen Presse .....	123
4.1.3 Röttger von Veltheim: Hippologisches Wissen aus dem Orient .....	133
4.1.4 Bonorand: Adel verpflichtet (nicht) .....	150
4.1.5 Léotar: der Informant aus Paris .....	155
4.1.6 Caïd Osman: der orientalische „Sohn“ .....	167
4.2 Pücklers Netzwerke am Hof .....	189
4.2.1 Stéphanie Tascher de la Pagerie: Die wertvolle Informantin am französischen Hof .....	197
4.2.2 Augusta von Preußen: Freundin und Gleichgesinnte .....	215
4.2.3 Louise von Oriola: Palastdame und Mittelsfrau .....	229
4.3 Materielle Kulturtransfers .....	234
<b>5. Fazit</b> .....	<b>245</b>
<b>6. Zusammenfassung auf Deutsch</b> .....	<b>255</b>
<b>7. Literaturverzeichnis / Bibliographie</b> .....	<b>281</b>

## 1. Einleitung

Das Interesse für das Leben und Werk des Fürsten Hermann von Pückler-Muskau (1785-1871) als extravaganter Adliger, innovativer Parkgestalter, wissbegieriger Europa- und Orient-Reisender, erfolgreicher Reiseschriftsteller, aber auch Frauenheld, Feinschmecker und Namensgeber des heute noch bekannten Fürst-Pückler-Eises<sup>1</sup> ist im 20. Jahrhundert nie ganz abgebrochen und hat sich im 21. Jahrhundert intensiviert, sowohl in der allgemeinen Öffentlichkeit als auch in der Forschung.

Wurde Fürst Pückler in literarischen Werken seiner Zeit zur Kunstfigur stilisiert und zum Teil auch verspottet<sup>2</sup>, erscheint er in den 1940er und 1950er Jahren als positive Romanfigur.<sup>3</sup> Besonders standen jedoch im 20. Jahrhundert seine gartenschöpferischen Werke um seine Schlösser in Muskau (Oberlausitz) und Branitz (Brandenburg, Nähe Cottbus) im Vordergrund: 1930 wurde in Berlin die Fürst Pückler-Gesellschaft gegründet die bis 1945 existierte<sup>4</sup> und sich um den Erhalt der fürstlichen Parkschöpfungen bemühte. 1979 wurde sie als Pückler-Gesellschaft neugegründet und erweiterte ihr Interesse auf historische Gärten im In- und Ausland. Schon ab 1988 begann die Wiederherstellung des Muskauer Schlossparks, durch den - aufgrund der ihn durchfließenden Neiße - nach dem im Zweiten Weltkrieg die Grenze zu Polen verlief, in deutsch-polnischer Zusammenarbeit.<sup>5</sup> Das 1945 völlig ausgebrannte Muskauer Schloss wurde ab 1986 wiederaufgebaut und der nach historischen Vorlagen wiederhergestellte Park 2004 in die Liste des UNESCO-Weltkulturerbes aufgenommen. Die Stiftungen Fürst-Pückler-Park Bad Muskau und Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz haben es sich zur Aufgabe gemacht, das Gesamtkunstwerk des Fürsten zu erhalten, zu pflegen,

---

<sup>1</sup> Pückler ist nicht der Erfinder des Eises, sondern es handelt sich um ein Widmungsgericht. Siehe Friedrich 2007.

<sup>2</sup> Siehe auch S. 15 dieser Studie.

<sup>3</sup> Siehe Grabein 1943, Neuauflagen 1944 und 1953 und Meyer 1944. In der umfangreichen, mehr als 606 Titel umfassenden Pückler-Bibliographie, die der Cottbuser Buchhändler, Antiquar und Heimatforscher Walter Drangosch (1899-1985) im Jahre 1955 erstellt hatte und die unter dem Schlagwort „Pückler“ im Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung (1955) aufgenommen wurde, werden insgesamt 39 „Dichtungen um Pückler“ in der deutschen Literatur angegeben, Jacob 1995, siehe auch Friedrich 2019.

<sup>4</sup> Abrufbar unter: [pueckler-gesellschaft.de/geschichte.html](http://pueckler-gesellschaft.de/geschichte.html)

<sup>5</sup> Der Park gehörte nach 1945 zu zwei Dritteln zu Polen, wurde im deutschen Teil versucht, als Landschaftspark erhalten zu bleiben, verwilderte aber im polnischen Teil völlig. Schon 1988 unterzeichneten deutsche und polnische Denkmalpfleger einen Vertrag zur gemeinsamen Wiederherstellung des Muskauer Parks als Gesamtkunstwerk. 1989 wurde der Park auf polnischer Seite dem Kulturministerium in Warschau unterstellt, der deutsche Teil ging aus dem Eigentum der Stadt Muskau an das Land Sachsen über. Die Wiederherstellungsarbeiten wurden dann gemeinschaftlich und systematisch angegangen. Siehe: [muskauer-park.de](http://muskauer-park.de)

wissenschaftlich zu erforschen und der Öffentlichkeit zu präsentieren. Nicht zuletzt ehrte die Internationale Bauausstellung den ideenreichen, weder Kosten noch Mühen sparenden Landschaftsgestalter Pückler, indem sie ihrem ambitionösen, zwischen 2000 und 2010 durchgeführten Projekt der Rehabilitierung alter Lausitzer Braunkohleabbaugebiete den Namen „Fürst-Pückler-Land“ verlieh.<sup>6</sup> Fürst Pückler ist damit in einem internationalen Kontext verankert, der auch in der kürzlich erschienenen, umfassenden Bildbiografie unterstrichen wird.<sup>7</sup>

Gerade in diesem europäisch-internationalen Kontext erscheint das Thema dieser Studie vielversprechend. Der in der Forschung lange vernachlässigte Aspekt „Pückler und Frankreich“<sup>8</sup> soll vertieft und Pückler in seiner Rolle als Vermittler zwischen den Kulturen näher betrachtet werden. Als in Frankreich lebende Deutsche fühle ich mich dem Thema der deutsch-französischen Kulturkontakte besonders nahe, die ich auch in ihrer kulturhistorischen Dimension erfassen möchte.

In dieser Studie werden besonders Pücklers auf Französisch verfassten Briefe des insgesamt über 80 000 Blatt umfassenden<sup>9</sup> Nachlasses untersucht, die zu einem großen Teil noch unveröffentlicht und unerforscht sind. Um diese in Pücklers Gesamtwerk zu situieren, wird hinführend auf Pücklers besondere Beziehung zu Frankreich und zu den Franzosen eingegangen und auf Kulturtransfers verwiesen, die Pückler in seinen literarischen Werken vornimmt (Kapitel 1.2). Es gilt vorab auch, das Medium Brief als favorisierte schriftliche Ausdrucksform des Fürsten zu beleuchten (Kapitel 1.3).

Da es in vorliegender Studie weniger um eine linguistische Untersuchung geht als vielmehr um eine kulturhistorische, wurde der Ansatz der Kulturtransferforschung aufgegriffen, denn dass Pückler Kulturtransfers aus Großbritannien, Frankreich und dem Orient leistete, ist unbestritten (Kapitel 2.3), aber wie er diese unternahm, wurde bisher hauptsächlich an seinen literarischen Werken nachgewiesen und weniger<sup>10</sup> an seinen Briefwechseln. Angesichts der Tatsache, dass Pückler mit ungefähr 500 Personen<sup>11</sup> in epistolarem Kontakt stand, bietet es sich an, den Ansatz des Kulturtransfers zu erweitern um die Netzwerkanalyse. Diese erlaubt zu untersuchen, ob die

---

<sup>6</sup> Vgl. IBA Fürst-Pückler-Land 2010.

<sup>7</sup> Jacob/Neuhäuser/Streidt 2019, S.7.

<sup>8</sup> Am 21. und 22. Oktober 2011 fand in deutsch-französischer Zusammenarbeit die erste wissenschaftliche Tagung zu dieser Thematik in Branitz statt. Siehe Friedrich/Jacob/Maillet 2012.

<sup>9</sup> Siehe Kittelmann 2015, S.8. (Vorwort der Herausgeberin).

<sup>10</sup> Vgl. Maillet 2015.

<sup>11</sup> Vgl. Kittelmann 2015, S.7 (Vorwort der Herausgeberin).

Briefwechsel des Fürsten hauptsächlich aus Dyaden bestanden, also Briefwechseln mit einzelnen Personen, oder aus Netzwerken, in die mehrere Akteure einbezogen waren.

Aus der Fülle der im Pückler-Archiv eingesehenen, auf Französisch verfassten Schriften des Fürsten musste eine Auswahl getroffen werden, denn es befinden sich im Nachlass auch viele Schriftstücke, die keiner näheren Analyse wert sind wie zum Beispiel Kurznachrichten, die von einem Boten an eine Person überbracht wurden, die sich am gleichen Ort aufhielt. Darin handelt es sich um Einladungen, Entschuldigungen für ein Nicht-Erscheinen und Danksagungen für Geschenke. Es kann zwar so im besten Fall<sup>12</sup> rekonstruiert werden, wo sich Pückler wann aufhielt und wen er traf, aber wenig mehr. Auch befinden sich in Pücklers Nachlass auf Französisch verfasste Denkschriften von unbekannter Hand, Empfehlungsschreiben, Einkaufslisten, Rechnungen und einmalige Schreiben wie das von einer Französin, die als erste Frau den Mont Blanc bestiegen hatte und sich 1860 mit der Bitte um ein Autograph an Pückler wendete. Der Fürst kam dieser Bitte nach, aber es folgte kein weiterer epistolarer Austausch.<sup>13</sup> Auch erotische, auf Französisch gehaltene Briefwechsel zwischen dem betagten Pückler und jungen Frauen aus den 1860er Jahren bleiben hier unberücksichtigt.

Für die vorliegende Studie wurden unter den umfangreicheren Briefwechseln zwei große Themenkomplexe ausgewählt: Pücklers Briefwechsel, die während oder nach seiner von 1834 bis 1840 durchgeführten Orientreise entstanden und Briefwechsel, die Pückler sowohl mit dem französischen Hof des Kaisers Napoleon III. (1808-1873) als auch dem preußischen Hof ab den 1850er Jahren führte, besonders mit der Prinzessin Augusta von Sachsen-Weimar-Eisenach (1811-1890), die 1861 Königin von Preußen und 1871 erste Deutsche Kaiserin werden sollte.

Der « Orient », ein im 19. Jahrhundert benutzter Sammelbegriff, der die Gegenden bezeichnete, „welche - vom jeweiligen Standort des Sprechers aus - in Richtung der aufgehenden Sonne liegen“,<sup>14</sup> stand in enger Beziehung zu Frankreich durch den Ägyptenfeldzug (1798-1801) von Napoleon Bonaparte (1769-1821) und die 1830 erfolgte Eroberung Algiers durch französische Truppen, was die Präsenz vieler Franzosen in Nordafrika zur Folge hatte. Besonders interessiert im Rahmen der vorliegenden Studie, wie Pückler Kulturtransfers wahrnimmt, selbst vornimmt, dazu bestehende Kontakte nach Frankreich nutzt oder auch neue aufbaut und wie sich dies in

---

<sup>12</sup> Oft sind Kurznachrichten ohne Angabe von Datum und Ort.

<sup>13</sup> Pückler an Henriette d'Angeville am 02. November 1860, siehe CD 16, Film 66, Bild 252 und 253 und der Dank der Dame CD 16, Film 66, Bild 257 und 258 als Autograph, um das Pückler seinerseits in seinem Brief gebeten hatte.

<sup>14</sup> Polaschegg 2008, S. 16. Polaschegg bezieht sich dabei auf Martin Luthers Übersetzung des Begriffs « Morgenland », der bis ins 20. Jahrhundert synonym zu « Orient » gebraucht wurde.

seinen Briefwechseln nachvollziehen lässt. Da er während seiner Orientreise auch gut bezahlter Korrespondent<sup>15</sup> der renommierten Augsburger *Allgemeinen Zeitung* war, sollen seine journalistischen Produktionen - zumeist Vorabdrucke seiner später erscheinenden Reiseberichte - dabei nicht unberücksichtigt bleiben.

Pücklers Briefwechsel mit dem französischen und preußischen Hof erscheinen insofern interessant, als Pückler durch seine hohe soziale Position in Kontakt zu beiden Höfen stand und obwohl oder gerade weil er kein politisches Amt inne hatte, Hintergrundinformationen einholen und weitergeben konnte, die potenziell das Bild des jeweils Anderen beeinflussen konnten und somit auch als eine Art des Kulturtransfers bezeichnet werden können.

Die vielfältigen persönlichen und epistolaren Kontakte, die Pückler unterhielt, hängen immer mit seinen verschiedenen Wirkungsbereichen als Adliger, Landschaftsgestalter, Schriftsteller und Orientreisender zusammen, die hier kurz umrissen werden sollen, da sie nicht zuletzt den Hintergrund seiner Briefwechsel darstellen.

### 1.1 Pücklers Wirkungsbereiche: Adel, Landschaftsgestaltung, Literatur, Orient

Pückler gehörte als Standesherr und Reichsgraf dem Adel an. Seine Mutter war die Gräfin Clementine von Callenberg (1770-1850), sein Vater Graf Ludwig Carl Hans Erdmann von Pückler (1754-1811). Nach dem Tod des Vaters wurde der junge Pückler als einziger männlicher Nachkomme 1811 neuer Standesherr von Muskau. Die Standesherrschaft umfasste um 1780 auf gut 100 Quadratkilometern das Schloss mit Burglehen und Niedervorwerk, die Stadt Muskau (mit Papiermanufaktur, Wachslicht- und Wachsstockmanufaktur, Bäckern, Bierbrauern, Büchsenmachern, Fleischhauern, Pfeifenmachern, Schmieden, Schneidern, Schuhmachern, Tuchmachern, Töpfern), 39 Dörfer, 2 Marktflecken, 22 Vorwerke, 83 Fischteiche, 2 Hohe Öfen, 17 Mühlen, 6 Ziegelöfen, 10 Pechöfen.<sup>16</sup> Muskau war damit die größte der vier Oberlausitzer Standesherrschaften, mit unmittelbarer Gerichtsbarkeit, Kirchenpatronat und Oberaufsicht über das Schulwesen.<sup>17</sup> Pückler war also als Standesherr ein wichtiger und bekannter Akteur in Politik und Wirtschaft.

---

<sup>15</sup> Vgl. Friedrich/ Neuhäuser 2018, S. 13.

<sup>16</sup> Vgl. Vaupel 2005, S. 34.

<sup>17</sup> Vgl. Arnim/Boelcke 1992, S. 114.

Nach seinem in Leipzig begonnenen und abgebrochenen Jurastudium hatte Pückler in der Dresdner Garde du Corps gedient, die jungen Adligen vorbehalten war, und hatte diese 1804 mit der Beförderung zum Rittmeister (Hauptmann) verlassen.<sup>18</sup> In den Befreiungskriegen 1813/14 hatte er als Major und Oberstleutnant gegen die napoleonischen Truppen gekämpft und war dann als Adjutant des Großherzogs von Sachsen-Weimar-Eisenach in den Niederlanden, wo er als Verbindungsoffizier zum russischen Zaren Alexander tätig war. Kurzzeitig war Pückler auch Gouverneur von Brügge.<sup>19</sup> Als die Siegermächte Preußen, Österreich und Russland 1814 triumphierend durch Paris zogen, war Pückler dabei, und es ergab sich für ihn die Gelegenheit, im Gefolge der Siegermächte, doch auf eigene Initiative, im August nach London zu reisen.<sup>20</sup> Nicht zuletzt durch seine militärische Laufbahn hatte er also persönlichen Kontakt zu einflussreichen Politikern seiner Zeit.

Kurz bevor 1815 infolge des Wiener Kongresses Muskau Preußen angegliedert wurde, richtete Pückler einen Appell an die Muskauer Bevölkerung, in der er sie dazu aufrief, ihn tatkräftig beim Ausbau des Schlossparks durch Landverkäufe und Arbeitsdienste zu unterstützen. Im gegenteiligen Fall würde er Muskau verkaufen und die Region verlassen. Geschickt hatte Pückler, der 1822 als Entschädigung für die verlorenen Privilegien gefürstet wurde, damit die Bevölkerung an sich gebunden und ökonomischen Einbußen durch die anstehenden Reformen zur Abschaffung der Feudalgesellschaft entgegengewirkt. Daran wird deutlich, dass Pückler sich vornehmlich als Adliger verstand und sich erst dann den Parkschöpfungen und der Schriftstellerei widmete, als er alle Register des „Obenbleibens“<sup>21</sup> gezogen hatte.<sup>22</sup>

Als preußischer Fürst hatte Pückler Pflichten: Er musste regelmäßig am Hof in Berlin erscheinen, wurde selbstverständlich zu Krönungsfeierlichkeiten geladen und durfte nur aus triftigen Gründen wie schwerer Krankheit oder einem Auslandsaufenthalt Festlichkeiten am Berliner Hof fern bleiben. Im europäischen Ausland konnte Pückler - musste aber nicht - Kontakt zu den jeweiligen Herrschern aufnehmen.<sup>23</sup> Pückler war also auch am Hof bekannt und

---

<sup>18</sup> Vgl. Mähly 1888, S. 692.

<sup>19</sup> Vgl. Assing 1873, S. 150.

<sup>20</sup> Vgl. Vaupel 2008, S. 636.

<sup>21</sup> Vgl. Braun 1990.

<sup>22</sup> Vgl. Stobbe 2015, S. 48.

<sup>23</sup> Am 14. Juli 1834 hatte Pückler es vorgezogen, sich nicht am französischen Hof melden zu lassen, sondern sich unter das Volk zu mischen und zu hören, was das Volk über den „Bürgerkönig“ Louis-Philippe sagte. Vgl. Außerordentliche Beilage zur *Allgemeinen Zeitung* Nr. 435 und 436 vom 30. Oktober 1835.

unterhielt allein durch seine gesellschaftliche Stellung privilegierte Kontakte. 1863 wurde er vom preußischen König zum erblichen Mitglied des Herrenhauses ernannt.<sup>24</sup>

Frankreich als kulturelles Vorbild des Adels war am Hof Muskau sehr präsent - der junge Pückler lernte durch französische Präzeptoren die französische Sprache, hatte Zugang zu der umfangreichen Schlossbibliothek und den Tagebüchern seines Großvaters mütterlicherseits, Georg Alexander Heinrich Hermann Graf von Callenberg (1744-1795), der selbst ab 1763 eine fünfjährige Kavaliertour durch Frankreich unternommen<sup>25</sup> und in Paris die französische Gräfin Marie Henriette Olympia de La Tour-du-Pin (1746-1771) aus dem Dauphiné kennengelernt hatte, die er 1769 in Vienne (Nähe Lyon) heiratete,<sup>26</sup> bevor er mit ihr nach Muskau zurückkehrte. Pücklers Großmutter war also Französin und ihre Tochter, Pücklers Mutter, Halbfranzösin. Pückler sah sich daher nicht nur aus gesellschaftlichen, sondern auch aus familiären Gründen mit Frankreich verbunden und fühlte „etwas französisches Blut in seinen Adern fließen“.<sup>27</sup> Er kommunizierte mit seinen Eltern und Schwestern<sup>28</sup>, und auch mit seiner Frau Lucie (zumindest teilweise)<sup>29</sup> auf Französisch.

Das Einhalten der Etikette gehörte zum adligen Habitus, der den „feinen Unterschied“<sup>30</sup> ausmachte. Dazu zählte die der Situation angemessene Kleidung, aber auch die Umgangsformen unter Ebenbürtigen und mit Untergebenen, eine umfassende Bildung,<sup>31</sup> das Beherrschen von Fremdsprachen und nicht zuletzt auch sprachliche Gewandtheit, die sich wiederum auch im Briefverkehr offenbart. Pückler achtete streng darauf, dem Ereignis und der Tageszeit angemessen gekleidet zu sein, gab Feste für seine Angestellten, färbte sich selbst die Haare und war umfassend belesen.

---

<sup>24</sup> Vgl. Mähly 1888, S. 694.

<sup>25</sup> Genauerer zu dieser Kavaliertour bei Friedrich /Herold 2012, S. 67.

<sup>26</sup> Zu Pücklers französischer Familie siehe Rosen-Prest 2012.

<sup>27</sup> Pückler schreibt in seinem Brief an Sophie Gay vom 19. Juli 1833: „[...] je sens un peu de sang français dans mes veines“, Pückler 1873-76, Bd 1, S. 45.

<sup>28</sup> Vgl. Pückler 1873-76, Bd 4: Pückler an seine Mutter (S. 380-385 und 388-390, 403-404, 438-440) und Briefe von Pücklers Mutter an ihn (S. 397-399, 402), Brief an seine Schwester Clementine (S. 390f., 404-406).

<sup>29</sup> Vgl. Pücklers Briefe an Lucie in: Pückler 1873-76 Bd 4 (S. 193, 308f.), Bd 5 (S. 104-106, 129f., 153-155, 182-185, 222-223), Bd 8, S. 178.

<sup>30</sup> Vgl. Bourdieu 2018. Bourdieu unterscheidet „innerhalb der herrschenden Klasse“ drei Konsumstrukturen, die sich auf drei Hauptposten verteilen: Ausgaben für Nahrung, für Kultur und für Selbstdarstellung/Repräsentation (Kleidung, Schönheitspflege, Toilettenartikel, Dienstpersonal). S. 299.

<sup>31</sup> Der junge Pückler wurde von Hauslehrern in Theaterspielen, Klavierspielen, Tanzen, Latein, Französisch und Religion unterrichtet. Während seiner Studienzeit in Leipzig lernte er dazu Fechten und Pistoleschießen. Vgl. Gröning 2008, S. 54.

Obgleich Pückler nie den schon 1818 ersehnten diplomatischen Auftrag als Gesandter in Konstantinopel<sup>32</sup> erhielt, den er sich durch das Dazutun seines Schwiegervaters, dem preußischen Staatskanzler Karl-August von Hardenberg (1750-1822) erhofft hatte,<sup>33</sup> so interessierte er sich besonders nach 1815 intensiv für Politik und deren gesellschaftliche Konsequenzen. In seinem vierbändigen *Tutti frutti* (1834), kleinen vermischten Schriften, geht er hart ins Gericht mit der in Preußen überhand nehmenden Bürokratie und den - so Pückler - für die Lausitz zu plötzlich kommenden Reformen. Er plädierte offen für eine konstitutionelle Monarchie nach englischem Vorbild, eine Stärkung des Adels als konsolidierendes Element der Staatsgewalt und eine Reformierung des adligen Erbrechts.<sup>34</sup> Bewunderten die einen den frechforschenden Ton des Fürsten, der dem König Wilhelm III. (1770-1840) mitunter auf satirische Weise „harte Nüsse zu knacken“<sup>35</sup> gab, so sahen andere in ihm den Vaterlandsverräter und Blasphemiker.<sup>36</sup> Durch seine *Tutti frutti*, die einerseits Gefahr liefen, der Zensur zum Opfer zu fallen, andererseits jedoch auch am Berliner Hof gelesen wurden,<sup>37</sup> war Pückler im Gespräch. Zwar erhöhte das bekannte Berliner Café Kranzler den Absatz seines Tutti frutti-Eises,<sup>38</sup> politisch ernst genommen wurde Pückler jedoch nicht. Festgehalten werden aber kann, dass Pückler für die seinen Stand eher unübliche politische Einstellung und deren offene Bekundung bekannt war, die durch die Forderung nach einer Verfassung der Haltung der Liberalen nahekam. Die Frage stellt sich, ob Pückler Briefkontakte mit Adligen privilegierte, bzw. für welche Anliegen er seine Kontakte zum Adel vorteilbringend einsetzen konnte.

---

<sup>32</sup> Assing 1873, S. 179.

<sup>33</sup> Der dem Staatskanzler Hardenberg nahestehende Arzt David Ferdinand Koreff (1783-1851) setzte sich bei diesem für Pückler (ergebnislos) ein. Auch an einem Gesandtschaftsposten in Spanien wäre Pückler interessiert gewesen. Vgl. Assing 1873, S. 179.

<sup>34</sup> Vgl. Pückler 1834, Bd.1, „Trocknere Variation auf ein früher berührtes Thema“ S. 229-242, besonders S. 236-242.

<sup>35</sup> Vgl. Micke-Serin 2011.

<sup>36</sup> Vgl. zur Rezeption den Brief von Wulffen an Pückler vom 15. März 1834 in Pückler 1873-76, Bd 8, S.391f. und den Brief von Friedrich Förster an Pückler vom 12. März 1834, Ebd, S.387-389.

<sup>37</sup> Vgl. den Brief von Alexander von Wulffen an Pückler vom 08. März 1834: „Mein Prinz fragte sogleich den König, ob an dem Verbote [der *Tutti frutti*, A.d.V.] etwas sei? „Gott bewahre!“ erwiderte der König, „ich habe sie holen lassen, und lese darin.“ in: Pückler 1873-76, Bd 8, S. 382. Siehe auch den Brief von Wulffen an Pückler vom 15. März 1834: „Dem Zauber Ihrer Feder, sowie dem Geist Ihrer Produktionen läßt übrigens Feind wie Freund Gerechtigkeit widerfahren, unter den Freundinnen aber niemand mehr als die Prinzeß Wilhelm [Augusta, A.d.V.], die Ihr Buch über's andere „reizend“, „meisterhaft“, „unübertrefflich“ nennt. Ich hätte gern eine Aeußerung oder ein Urtheil des Königs erfahren, aber die „Tutti“ werden noch vorgelesen, und mit Unterbrechung und Ueberhüpfung mancher Abende. » Ebd, S. 391f. (Hervorhebung im Original).

<sup>38</sup> Brief von Friedrich Förster an Pückler vom 14. Februar 1834: „Der Ihnen wohlbekannte Kranzler (Konditor) unter den Linden hatte noch in keinem Winter so viele Bestellungen auf sein beliebtes ' Tutti frutti', in welchem sich neben den süßen Früchten hier und da noch eine scharfe Eiskante findet. » Pückler 1873-76, Bd 8, S. 369.

Pücklers zweiter großer Wirkungsbereich war die Landschaftsgestaltung. Schon bei seinem ersten Engländeraufenthalt 1814/15 sammelte er Wissen um neue Gestaltungskonzepte und Techniken, ja ließ sogar seinen Muskauer Hofgärtner Jakob Heinrich Rehder (1790-1852) nachkommen, damit dieser vor Ort einschätzen konnte, welche Elemente auf Muskau übertragbar wären, was auf einen gewünschten und programmierten Kulturtransfer schließen lässt. Das schon erworbene Wissen wurde durch Erkenntnisse der zweiten Englandreise 1826-1828 noch erweitert und bildete die Grundlage zu der umfassenden, von Pücklers Vorfahren schon in Grundzügen begonnenen Gestaltung des Schlossparks Muskau, die Pückler gemeinsam mit seiner Frau, der Fürstin Lucie von Pückler-Muskau (1776-1854) in Angriff nahm. Konkrete Tipps zur Anlage von Pleasuregrounds und Sichtachsen, von Wegen und Inselgruppen hielt Pückler in seinen *Andeutungen über Landschaftsgärtnerei* (1834) fest. In diesem einzigen Werk, das Pückler unter Angabe seines Namens herausgab, führt er den Leser nach seinen gartentheoretischen Ausführungen in drei virtuellen Spazierfahrten durch den Muskauer Park und zeigt ihm dabei neben Realisiertem auch vieles, was schließlich über die Planung nie hinausgehen sollte. Das weist auch darauf hin, dass das „Bekanntmachen und Bekanntwerden im Schrift- und Textmedium“<sup>39</sup> für den adligen Parkgestalter aus Gründen der Statussicherung mindestens genauso wichtig war wie das konkrete Gestalten. Sein gartengestalterisches Können stellte Pückler auch in den Dienst der preußischen Herrscherfamilie, zu der er unterschiedlich intensive Verbindungen hatte. Eine besondere, freundschaftlich-respektvolle Beziehung verband Pückler mit Augusta, die er schon 1827 als 16-Jährige am Hof ihres Großvaters, dem Großherzog von Sachsen-Weimar-Eisenach kennen und schätzen gelernt hatte, ebenso Augustas ältere Schwester Marie (1808-1877). Die beiden Schwestern vermählten sich mit den beiden Brüdern Wilhelm (1797-1888) und Carl von Preußen (1801-1883), denen Pückler ebenfalls freundschaftlich zugetan war. Als Freund und Gartenspezialist übernahm Pückler dann gerne die von Augusta geleitete und vom General-Gartendirektor der königlich-preußischen Gärten Joseph-Peter Lenné (1789-1866) begonnene Gestaltung des Parkes um Schloss Babelsberg, welches ab 1834 die Sommerresidenz von Wilhelm und Augusta war. Pückler beriet<sup>40</sup> das Prinzenpaar auch bei der ab 1856 erfolgenden Gestaltung der Gartenanlagen ihres Residenzschlosses in Koblenz, wo Pückler oft zu Gast war. Der Park um Schloss Ettersburg (Thüringen), dessen Ausbau Pückler zu einem Landschaftsgarten in englischem Stil ab 1845 betreute, gehörte als erbherzogliche Sommer-

---

<sup>39</sup> Stobbe 2015, S. 199.

<sup>40</sup> Die hauptsächliche Planung lag aber auch hier in Lennés Hand.

residenz dem jüngeren Bruder der beiden Prinzessinnen, Carl-Alexander (1818-1901, ab 1853 Großherzog von Sachsen-Weimar-Eisenach). Seine *Andeutungen über Landschaftsgärtnerei* hatte Pückler dem preußischen Prinzen Carl gewidmet, der 1824 das Landhaus Glienicke von Fürst Hardenberg abgekauft hatte und von Schinkel ab 1826 zu einem Schloss umbauen ließ. Fürst Pücklers Wirken als Landschaftsgestalter war also eng verbunden mit seinen persönlichen Kontakten zum preußischen und sächsisch-weimarischen Hof, die wiederum auf seine adlige Herkunft zurückzuführen waren. Der erste und zweite Wirkungsbereich des Fürsten hängen also eng zusammen.

Nach dem Verkauf von Muskau im Jahre 1845 schuf Pückler auch, nun bereits sechzigjährig, um sein vom Vater geerbtes Schloss Branitz einen Park aus dem Nichts, womit er nochmals die Blicke der Öffentlichkeit auf sich zog. Königin Augusta stattete dem Fürsten, der extra ein Zimmer für sie hatte einrichten lassen, 1864 einen - wenn auch kurzen - Besuch ab.<sup>41</sup> Sowohl den Muskauer als auch den Branitzer Schlosspark legte Pückler als einen persönlichen Erinnerungsort an, wobei im letzteren besonders der für seine letzte Ruhestätte gestaltete und heute noch existierende Tumulus auf die von ihm besuchten ägyptischen Pyramiden referiert.

Pücklers dritter Wirkungsbereich war die Literatur. Zwischen 1830 und 1848 veröffentlichte er insgesamt 10 Werke in 29 Bänden. Neben den beiden schon oben genannten *Tutti frutti* (1834) und *Andeutungen über Landschaftsgärtnerei* (1834) war besonders Pücklers Erstlingswerk *Briefe eines Verstorbenen* (1830/31) ein Bestseller, der kurz nach seinem Erscheinen in Stuttgart ins Englische, Französische, Schwedische und Niederländische<sup>42</sup> übertragen wurde und Pückler so schlagartig der Öffentlichkeit auch im Ausland bekannt machte. Interessant erschienen diese Briefe, die Pückler während seiner schließlich doch erfolglosen Brautschau in England fast täglich an seine von ihm *pro forma* geschiedene Frau Lucie geschickt hatte, durch die genaue Beschreibung der britischen Gesellschaft (hauptsächlich die aristokratischen Kreise), deren Sitten, Mode, Pferderennen, Grünanlagen sowie die wirtschaftliche Entwicklung des Landes und deren Konsequenzen. Zu dem großen Erfolg hatte nicht zuletzt Pücklers Freund und Berater, der Diplomat, Literaturkenner und „Netzwerker“<sup>43</sup> Karl-August Varnhagen von Ense (1785-1858) beigetragen, der Pückler dazu angehalten hatte, diese Briefe in redigierter Form zu veröffent-

---

<sup>41</sup> Vgl. Neuhäuser 2017.

<sup>42</sup> Genaue Hinweise zu den Übersetzungen bei Jacob 1995.

<sup>43</sup> Vgl. Jacob/Neuhäuser/Streidt, S. 143.

lichen.<sup>44</sup> Auf Varnhagens Veranlassung schrieb auch Goethe eine sehr positive Rezension über Pücklers Erstlingswerk, die er beginnt mit „Ein für Deutschlands Literatur bedeutendes Werk.“<sup>45</sup> Auch Heine hatte sich sehr positiv zu Pücklers Erstling geäußert und im Vorwort zu seinen *Reisebildern* geschrieben:

Was Reisebeschreibung betrifft, so giebt es außer Archenholz und Göde, gewiß kein Buch über England, das uns die dortigen Zustände besser veranschaulichen könnte, als die, dieses Jahr, bey Franck in München erschienenen ‘Briefe eines Verstorbenen. Ein fragmentarisches Tagebuch aus England, Wales, Irland und Frankreich, geschrieben in den Jahren 1828 und 1829’.<sup>46</sup>

Später hat Heine allerdings zugegeben, dass er Pücklers Werk zu diesem Zeitpunkt noch gar nicht gelesen hatte. Am 19. November 1830 schrieb er an Varnhagen:

Von den Briefen des Verstorbenen habe ich jetzt, mit Vergnügen, den 1. Theil gelesen. Vorher las ich Ihre Rezension, und wie ich mich denn immer blindlings auf Sie verlassen kann, habe ich in der Vorrede meines Buches jener Briefe auf eine Weise erwähnt, die gewiß zu ihrem Bekanntwerden am förderlichsten ist. Jetzt sehe ich, dass Sie recht haben und ich bin mit meinem eigenen Lobe ganz einverstanden.<sup>47</sup>

Heinrich Heine hat auch 1854 das Vorwort zum zweiten Band seines Werkes „Vermischte Schriften - Lutezia“ betitelt mit „Zueignungsbrief an seine Durchlaucht den Fürst Pückler Muskau“, in dem er Pückler als seinen „hochgefeierten und wahlverwandten Zeitgenossen“<sup>48</sup> bezeichnet und als der „vielverehrte und viel theure Verstorbene“.<sup>49</sup> Pückler war also in ein prestigieöses literarisches Netzwerk eingebunden, das nicht unwesentlich zu seinem schriftstellerischen Erfolg beigetragen hat.

1835 ließ Pückler auf seine ersten Veröffentlichungen *Jugend-Wanderungen* folgen, die auf eine schon 1808/09 von ihm unternommene Fußreise durch Deutschland, die Schweiz,<sup>50</sup> Südfrankreich und Italien zurückgreifen und die er in Form von Tagebucheintragungen präsentierte. Alle anderen Werke des Fürsten stehen in engem Zusammenhang mit seiner

---

<sup>44</sup> Zu diesem Netzwerk gehörten auch Lucie Pückler, der in Muskau lebende bekannte Dichter und während Pücklers Abwesenheit „Generalinspektor“ Leopold Schefer (1784-1862) und Varnhagens Ehefrau, die berühmte Berliner Salonnière Rahel Levin (1771-1833).

<sup>45</sup> Vgl. Goethe 1830, auch in Friedrich/Herold/Kohlschmidt 1995, S. 66.

<sup>46</sup> Siehe Heine 1831, S. VII.

<sup>47</sup> Brief von Heine an Varnhagen vom 19. November 1830, in: Varnhagen von Ense 1865, S. 221.

<sup>48</sup> Heine 1854, S. 15 -21, hier S. 15.

<sup>49</sup> Ebda S. 19.

<sup>50</sup> Die *Jugend- Wanderungen* beziehen sich nur auf Frankreich und Italien.

Orientreise und sind Reiseberichte, ebenfalls zumeist in Briefform. Pückler reihte sich damit in die besonders im 18. aber auch noch im 19. Jahrhundert beliebten Reisebrieffolgen<sup>51</sup> ein.

Als vierter großer Wirkungsbereich des Fürsten, eng mit dem literarischen verbunden, ist der Orient zu nennen. Pückler war einer der ersten Orientreisenden aus deutschsprachigem Gebiet, der ohne diplomatischen, kommerziellen oder wissenschaftlichen Auftrag Nordafrika und den Nahen Osten erkundete und daher von seinen Widersachern mitunter auch abfällig als „Tourist“ bezeichnet wurde.<sup>52</sup> Zeitlich waren ihm - ein adliges Privileg - keine Grenzen gesetzt, so dass seine Reise insgesamt fast sechs Jahre dauerte. Die alt-bewährten „Netzwerker“ Lucie Pückler, Schefer, Varnhagen und Heinrich Laube ermöglichten es auch jetzt, dass Pücklers Reiseberichte zum Teil schon während seiner Abwesenheit publiziert werden konnten und neue Geldmittel einbrachten. Im Sudan drang er in Gebiete vor, die vorher kaum jemand gesehen hatte und konnte so vor Ort neues Wissen einholen. Pückler hatte dank seiner sozialen Stellung auch hier entsprechende Empfehlungsschreiben, um die Herrscher in Tunesien und Ägypten aus nächster Nähe kennen zu lernen. Diese wiederum wussten besonders durch Pücklers literarische Erfolge um sein Interesse an Politik, überhäufte den Fürsten mit Geschenken und kamen für seine Reisekosten auf, wohl auch, wie Pücklers Kritiker wahrscheinlich nicht zu Unrecht vermuteten, um damit Pücklers Wohlwollen zu erlangen und auf ein durch ihn bewirktes positives Echo in der europäischen Presse hoffen zu dürfen.<sup>53</sup> Wie dem auch sei, Pückler stellte sich selbst nach seiner Reise als Orient-Begeisterter dar, kleidete sich zu Hause orientalisch und legte in seinem Branitzer Schlosspark orientalische Erinnerungsorte an, von denen eine See- und eine Landpyramide besonders zu erwähnen sind.

Deutlich wird einerseits, wie eng verwoben Pücklers verschiedene Wirkungsbereiche miteinander waren und andererseits, dass er je nach (epistolarem) Gesprächspartner aus einem immensen Fundus von Wissen, Erfahrungen und Interessen schöpfen konnte, um Kontakte zu knüpfen, aufrecht zu erhalten und zu nutzen.

Betont werden soll an dieser Stelle auch Pücklers sehr hoher Bekanntheitsgrad unter seinen Zeitgenossen, der sich nicht zuletzt in zeitgenössischen literarischen Werken widerspiegelt, in

---

<sup>51</sup> Vgl. Nickisch 1991, S.117.

<sup>52</sup> Heine nimmt dies in seinem „Zueignungsbrief“ auf, vgl. Anm. 49.

<sup>53</sup> Pückler schreibt in der Einleitung zu *In Mehemed Alis Reich*: „Man hat in mehreren öffentlichen Blättern behauptet, ich nähme nur deshalb so leidenschaftlich Mehemed Alis Partie, weil er mich mit Geschenken und Gnaden überhäuft, ja man gab beinahe zu verstehen, ich stünde so gut wie in seinem Solde.“ (S.23). Pückler weist das zurück, merkt an, dass auch der Bey von Tunis ihn reich beschenkt hatte und die Geschenke ihm mitunter mehr Kosten bereiteten als das Geschenk wert war. Auch sei die Beziehung zu Mehemed Ali nicht immer unkompliziert gewesen. Siehe Pückler 1985, S.23.

denen sowohl Pücklers adliger Status als auch seine Wissbegierde und ausgeprägte Phantasie und Originalität in den Vordergrund gestellt werden. Bereits längere Zeit bevor Pückler selbst als Schriftsteller tätig wurde, weiß in E.T.A. Hoffmanns (1776-1822) Novelle *Das öde Haus* (1817) ein dem Erzähler in vieler Hinsicht „geistesverwandter“<sup>54</sup> „Graf P.“<sup>55</sup> um die vermeintliche Geschichte dieses verlassenem Hauses:

Graf P. war viel weiter gegangen als ich, aus manchen Bemerkungen, Kombinationen etc. hatte er die Bewandnis herausgefunden, die es mit dem Hause hatte, und eben diese Bewandnis lief auf eine solche ganz seltsame Geschichte heraus, die nur die lebendigste Phantasie des Dichters ins Leben treten lassen konnte. [...] Wie war aber dem guten Grafen zumute, als er, mit der Geschichte fertig, erfuhr, daß das verödete Haus nichts anders enthalte als die Zuckerbäckerei des Konditors, dessen prachtvoll eingerichteter Laden dicht anstieß.<sup>56</sup>

Noch deutlicher ist Pückler in Ludwig Tiecks (1773-1853) Novelle *Der Jahrmarkt* (1831)<sup>57</sup> als Gutsbesitzer Graf Titus zu erkennen, der nicht nur seine Gesprächspartner zum Reisen und Welt-Entdecken anhält, sondern auch als „sinniger Botanist“<sup>58</sup> ein Buch schreibt, in dem ein ganzes Kapitel der Gartenkunst gewidmet ist<sup>59</sup> und über den es heißt :

[...] der Herr Titus war ein lustiger Gesellschafter, ein muntre, aufmerksamer Mann, der mit allen sprach, was sie gern hörten, bald Anekdoten bald Klätschereien vortrug, die Chronik der ganzen Gegend kannte, in Büchern belesen war, und in der Politik der Höfe nicht unerfahren.<sup>60</sup>

In Karl Immermanns (1776-1840) *Münchhausen. Eine Geschichte in Arabesken* (1838/39) tritt Pückler schließlich unverkennbar unter seinem eigenen Erzählerpseudonym der Reiseberichte aus dem Orient, dem „Semilasso“, als standesbewusster, fremdartige Kleidung tragender „berühmter Reisende“ auf, als ein Halbtürke, der Französisch spricht, und von Affen, Papageien und einem gebrochen Deutsch sprechenden Schwarzen begleitet wird.<sup>61</sup>

Nicht zu vergessen sind auch die Karikaturen, die Alexander Freiherr von Ungern-Sternberg (1806-1868) in seinen Illustrationen zu *Tutu. Phantastische Episoden und poetische*

---

<sup>54</sup> Hoffmann 1817, S. 39. E.T.A. Hoffmann und Pückler kannten sich aus dem Berliner literarischen Café „Spreetunnel“ und waren miteinander befreundet. Pückler schenkte dem Mozartverehrer Hoffmann auch einen Brief, den Mozart an Pücklers Großvater Callenberg adressiert hatte. Siehe Ehrhard 1927/28), Bd 1, S. 99. Es handelt sich hierbei allerdings nicht um eine Anspielung auf das Fürst-Pückler-Eis, das erst 1839 entstand.

<sup>55</sup> Ebd.

<sup>56</sup> Hoffmann 1817, S.39.

<sup>57</sup> Tieck 1846, S. 1-188.

<sup>58</sup> Ebd, S. 18.

<sup>59</sup> Ebd.

<sup>60</sup> Ebd, S. 5.

<sup>61</sup> Immermann 1839, zitiert aus der 2. Auflage, Berlin 1864.

*Exkursionen (1846)*<sup>62</sup> von Pückler anfertigt. Der Fürst wird dort als weltreisender Snob gezeigt, begleitet von einer jungen, halbnackten Schwarzen, die ein Krokodil an der Leine mit sich führt. Ungern-Sternberg spielt hier auf die junge Abyssinierin Machbuba (um 1826 - 1840) an, die Pückler vom Sklavenmarkt aus Kairo mitgebracht hatte, die seine Reisebegleiterin und Geliebte war, jedoch in Europa von ihm als seine Pflgetochter ausgegeben wurde, und die kurz nach der Ankunft in Muskau 1840 erst sechzehnjährig verstarb. Aber nicht nur in der deutschsprachigen Literatur wurde auf Pückler angespielt, sondern auch in der fremdsprachigen. So lässt Charles Dickens (1812-1870) in seinem ersten und sehr erfolgreichen Feuilletonroman *The Posthumous Papers of The Pickwick Club* (1836/1837) und als Riposte auf die *Briefe eines Verstorbenen* Pückler als „Count Smorltork“ (Graf Smalltalk) auftreten, einen schlecht Englisch sprechenden deutschen Adligen, der in Windeseile die britische Gesellschaft durchstreift, sich in allen Lebenslagen Notizen macht und dann die (doch nur) persönlichen Eindrücke in seiner Heimat verbreitet und damit das Englandbild seiner Zeitgenossen (negativ) beeinflusst.<sup>63</sup>

In der zeitgenössischen Literatur war Pückler also als ein etwas oberflächlicher, weltfremder, mit überbordender Phantasie ausgestatteter Adliger vertreten, der auch Klatsch und Tratsch vom Hof verbreiten konnte und sich sowohl als Gartengestalter als auch als Pseudo-Orientele selbst inszenierte. Auch wenn Pückler selbst nicht unwesentlich zu diesem Bild, das er der Öffentlichkeit lieferte, beitrug, bleibt zu hinterfragen, ob nicht seine Briefe, und im Besonderen die unveröffentlichten, ein anderes Bild von ihm aufzeigen.

Einige bürgerliche Vormärzautoren gingen mit Pückler hart ins Gericht und sprachen ihm als Adligem sowieso jedes ernst zu nehmende politische Engagement ab. Georg Herwegh (1817-1875) antwortete auf Pücklers *Briefe eines Verstorbenen* mit dem zweibändigen *Gedichte eines Lebendigen* (1841 und 1843). In seiner Widmung „An den Verstorbenen“ wirft er dem Fürsten vor, selbstgefällig durch die Welt zu reisen, anstatt sich für das deutsche Vaterland zu engagieren.<sup>64</sup> Heinrich Laube hingegen, der besonders auf Lucie Pücklers Einsatz die gegen ihn verhängte Festungshaft auf Schloss Muskau verbringen konnte, war dem Fürsten, ebenso wie Heine, freundschaftlich verbunden, und unterstützte ihn tatkräftig bei der Herausgabe seiner Reiseberichte.<sup>65</sup>

---

<sup>62</sup> Ungern-Sternberg 1846. Siehe auch Krönert 2002, S. 76f.

<sup>63</sup> Dickens 1986 [1836/1837] S. 188f. Die deutsche Fassung trägt den Titel: Die Pickwickier, Leipzig 1839.

<sup>64</sup> Herwegh 1841, S. 7-11.

<sup>65</sup> Siehe den umfangreichen Briefwechsel zwischen Pückler und Laube, Pückler 1873-76, Bd.6, S. 2-146.

## 1.2 Pückler und Frankreich

Bevor die auf Französisch verfassten Briefe des Fürsten näher untersucht werden, erscheint es auch sinnvoll festzuhalten, wann Pückler selbst Gelegenheit hatte, sich in Frankreich aufzuhalten, welches Bild er sich von Land und Leuten machte, und welches Frankreichbild er in die Heimat vermittelte.

Pückler hat sich insgesamt mindestens neun Mal<sup>66</sup> in Frankreich aufgehalten. Schon 1801 hatte er sich als Sechzehnjähriger in einem auf Französisch verfassten Brief an seinen Onkel Armand François de la Tour du Pin, Marquis de Soyans<sup>67</sup> mit der Bitte gewendet, eine gewisse Zeit bei ihm verbringen zu dürfen, um sich - so begründet er seine Anfrage - in der französischen Sprache und den gesellschaftlichen Umgangsformen der hohen Gesellschaft zu üben, was der Vater jedoch angesichts des unsteten und um die Finanzen unbekümmerten Lebenswandels des Sohnes abgelehnt hatte.<sup>68</sup> So bereiste Pückler Frankreich<sup>69</sup> zum ersten Mal erst 1808. Er dokumentiert diese Reise fast dreißig Jahre später in *Jugend-Wanderungen* (1835): Mit seinem Jugendfreund Alexander von Wulffen (1784-1861) hatte der junge Pückler meist zu Fuß das südliche Frankreich erkundet und Lyon, Valence, Avignon, Orange, den Pont du Gard, Nîmes, Montpellier, Lunel, Arles, Marseille, Saint Rémy, Aix en Provence, Nizza, Fréjus und Toulon, besucht und besonders die durch die Französische Revolution entstandenen Schäden und Veränderungen beschrieben.<sup>70</sup> Bevor Pückler nach Muskau zurückkehrte, verbrachte er die Monate April bis Juni 1810 in Paris und konnte so die Festlichkeiten um die Hochzeit von Napoleon I. und Marie-Louise von Österreich miterleben.<sup>71</sup> Ein Paris-Besuch galt damals

---

<sup>66</sup> Siehe Vorwort von Gert Streidt, Direktor der Stiftung Fürst-Pückler-Muskau Park und Schloss Branitz, in Friedrich 2012, S. 1-17, hier S.17. Vgl. auch Friedrich /Herold 2012, S. 70.

<sup>67</sup> Siehe Brief von Pückler an seinen Onkel in Frankreich (o.D.o.O.) in Pückler 1873-76, Bd.4, S. 334-336 auf Französisch; Vaupel 2005 datiert den Brief auf Juni 1801, S. 85-87. Siehe auch Pücklers Brief an den Vater aus dem Jahre 1803 auf Deutsch in Pückler 1873-76, Bd. 4, S. 336-340, ebenso bei Vaupel 2005, S. 91-94.

<sup>68</sup> Bröhan kommentiert zu Recht, dass dieser Brief in exzellentem Französisch verfasst ist und Pücklers Gründe fadenscheinig erscheinen, er wohl eher dem ungeliebten Jura-Studium und den angehäuften Schulden entkommen wollte. Vgl. Bröhan 2010, S. 172.

<sup>69</sup> Diese Reise wurde schon 1806 begonnen und führte auch durch die Schweiz und Italien. In *Jugend-Wanderungen* wird allerdings nur der Aufenthalt in Frankreich und Italien aufgenommen. Pücklers erster Eintrag der Reise durch Südfrankreich ist auf den 5. September 1808 in Avignon datiert (S.1), sein letzter Eintrag auf den 12. November 1809 in Nizza (S. 94). Die Reise wird dann fortgesetzt nach Italien (Genua, Parma, Rom, Neapel, Tolentino, Ancona, Bologna und Venedig). Vgl. auch Assing 1873, S. 85 und 92-94 und Pückler 1873-76, Bd 2 mit Tagebucheinträgen, S. 1-289.

<sup>70</sup> Vgl. Bröhan 2010.

<sup>71</sup> Vgl. Ehrhard 1927/28, Bd 1, S. 42.

neben dem von London für alle an modernen Errungenschaften und Mode-Neuheiten Interessierte<sup>72</sup> fast als eine Pflicht.<sup>73</sup>

Von Pücklers drittem Aufenthalt in Frankreich, seiner Präsenz in Paris beim Einzug der Siegermächte der Befreiungskriege 1814<sup>74</sup>, existieren keine schriftlichen Dokumente aus seiner Hand.<sup>75</sup>

Auch von der Hochzeitsreise mit Lucie in Paris sind keine schriftlichen Dokumente von Pückler vorhanden, wohl aber in den erst im Jahre 2009 wiederentdeckten Briefen von Lucie Pückler an ihre Tochter Adelheid [von Carolath-Beuthen] aus erster Ehe (1797-1849), in denen die Mutter aus Frankreich berichtet. Das Paar war demnach über Metz und St. Etienne nach Paris gereist, wo es von Ende April bis Mitte Juli 1818 verweilte, über eine Wohnung mit Garten und einen Wagen verfügte, das Palais Royal, die Champs-Élysées, die Tuilerien-Gärten, den Botanischen Garten besuchte und die Rutschberge von Paris ausprobierte.<sup>76</sup> Von Paris fuhr Pückler dann alleine weiter nach Aachen (Hauptstadt des von 1794 bis 1814 französischen „Département de la Roer“ deutsch: der Ruhr), wo von September bis November 1818 der Aachener Kongress stattfand, bei dem die europäischen Monarchen zusammenkamen und auch Pückler nicht fehlen wollte. Er wurde in das Gefolge des preußischen Königs Friedrich Wilhelm III. aufgenommen, erhielt eine Audienz beim österreichischen Kaiser Franz I. und verkehrte in den verschiedenen Salons, in denen er mit dem britischen Herzog von Wellington, dem französischen Herzog von Richelieu, dem österreichischen Staatskanzler Metternich und dem preußischen Staatskanzler Hardenberg zusammentraf. Wichtig ist hierbei festzuhalten, dass Pückler auch bei dieser Gelegenheit mit den in Europa tonangebenden Politikern und Diplomaten in Berührung kam und neben dem Ziel des Sehen-und-Gesehen-Werdens auch politisches Interesse an der Neuordnung Europas bekundete.

---

<sup>72</sup> Friedrich/Herold 2012, S. 69.

<sup>73</sup> Brief von Pückler an Wolff vom 22. Januar 1810, in: Pückler 1873-76, Bd 5, S.440: „Ich renoncire gern (weil es nicht anders sein kann) Paris in gesellschaftlicher Hinsicht kennen zu lernen, aber so nahe dabei zu sein, und seine Merkwürdigkeiten, Meisterstücke und Kunstschatze jeder Art nicht einmal gesehen zu haben, wäre in der That unverantwortlich, und ein Regret für mich, der mir meinen Aufenthalt in Muskau immerwährend verbittern würde.“Ähnlich äußert sich auch die Schriftstellerin Ida-Hahn-Hahn, (1805-1880) die keine Lust verspürte, Paris zu besuchen, es aber doch tat, da sie es nicht verantworten konnte, Freunden und Bekannten von ihrer Frankreichreise zu berichten und zugeben zu müssen, Paris nicht besichtigt zu haben. Vgl. Hahn-Hahn 1842, S.107f.

<sup>74</sup> Ehrhard 1927/28, Bd 1, S. 51.

<sup>75</sup> Über Pücklers militärischen Einsatz in den Jahren 1813/1814 siehe Vaupel 2008, S. 618 - 635.

<sup>76</sup> Vgl. Schneider 2010, S. 23f.

In seinen *Briefen eines Verstorbenen (1830/1831)* schildert Pückler seinen fünften Aufenthalt in Frankreich<sup>77</sup> und gibt nach dem Übersetzen von Dover nach Calais erstmals öffentlich seinen überaus positiven Empfindungen Frankreich gegenüber Ausdruck. Er betont besonders seine affektive Bindung<sup>78</sup> zu Land und Leuten, wenn er schreibt:

Endlich sehe ich mich wieder in dem geliebten Frankreich! So wenig vorteilhaft auch der erste Kontrast auffällt, doch begrüße ich, fast mit dem Gefühl eines aus langer Gefangenschaft Zurückgekehrten, den halb heimischen Boden, die reinere Luft, die ungezwungener, freundlichere, vertraulichere Sitte.<sup>79</sup>

Pückler fühlt sich in Frankreich fast zu Hause und spielt mit dem „halb“ heimischen Boden auch auf seine Herkunft bzw. die seiner Mutter an. Er muss den gewohnten Komfort entbehren, den er durch eine unbequeme, an sich langweilige Kutschfahrt illustriert, auf der er jedoch neben dem Kutscher sitzend über die französische Geschichte und besonders Napoleon sinnieren kann. In Paris unternimmt er eine „wahre Theaterinspektion“<sup>80</sup>, beschreibt im Detail die in Mode kommenden Melodramen, und die moderne Pariser Art, die Theatervorhänge - anders als in Deutschland - zur Seite zu öffnen.<sup>81</sup> Er beschreibt das Funktionieren der „Dames Blanches“ und der in Paris gerade eingeführten, für alle gegen eine fixes Entgelt zugänglichen Omnibusse.<sup>82</sup> Pücklers bildlicher, scharf beobachtender und humorvoller Stil wird besonders deutlich, wenn man seinen Bericht über den Besuch des Pariser Leichenschauhauses mit dem von August Hermann Niemeyer (1824) vergleicht.<sup>83</sup>

Die *Briefe eines Verstorbenen* erschienen Ende 1832/Anfang 1833 auch auf Französisch in fünf Teilen unter dem Titel *Mémoires et voyages du prince Puckler-Muskau. Lettres posthumes sur l'Angleterre, l'Irlande, la France, la Hollande et l'Allemagne*,<sup>84</sup> übertragen von Jean Cohen (1781-1848), dem Bibliothekar der Pariser Bibliothek Sainte-Geneviève. Es handelt sich eher um eine Übertragung als eine Übersetzung, denn Cohen entfernte - zum großen Ärgernis des Fürsten - Passagen, die ihm langweilig oder anstößig erschienen, kommentierte das von Pückler Geschriebene und deckte Identitäten auf, die Pückler aus Gründen der Diskretion nur mit Initialen versehen hatte.<sup>85</sup> Auch Pücklers eigene Identität wurde schon im französischen Titel

---

<sup>77</sup> Er kommt am 02. Januar 1829 in Calais an, bleibt vom 5. bis 26. Januar 1829 in Paris und reist am 27. Januar 1829 von dort ab. Vgl. Pückler 2006, S. 351-397.

<sup>78</sup> Vgl. dazu auch Micke-Serin 2010.

<sup>79</sup> Pückler 2006, S. 351.

<sup>80</sup> Pückler 2006, S. 378.

<sup>81</sup> Ebd., S. 394.

<sup>82</sup> Ebd., S. 388. Siehe diesen Textauszug auch in: Kaiser 2017, S. 112f.

<sup>83</sup> Ebd., S. 104f.

<sup>84</sup> Pückler 1832/33.

<sup>85</sup> Vgl. Maillet 2012, S. 23f.

preisgegeben, was das französische Publikum verwirrte: Wer war dieser „prince“<sup>86</sup> und war er nun tot oder nicht? Die Nachlieferung einer Biographie Pücklers, sowie das spielerisch-vehemente Bestreiten der Autorenschaft durch Pückler selbst und auch der in den französischen Zeitungen offen ausgetragene Streit zwischen Cohen und Pückler brachten Letzteren neben der Publikation von Auszügen der *Briefe* in französischen Zeitungen ins Gespräch.<sup>87</sup> Der Erfolg der *Briefe* in Deutschland und der Skandalserfolg in England<sup>88</sup> hatten sich in Frankreich schon vor dem Erscheinen der französischen Ausgabe herumgesprochen - einzelne Briefe waren in französischen Zeitungen erschienen, so dass Pückler in den 1830er Jahren auch in der Pariser Öffentlichkeit kein Unbekannter mehr war.<sup>89</sup>

Bevor Pückler sich 1834 auf den Weg in den Orient machte, verbrachte er zunächst mehrere Monate in Paris und durchreiste dann das Land bis nach Toulon, wo er sich nach Algerien einschiffte. Es handelt sich hierbei um seinen längsten und den am besten dokumentierten Frankreichaufenthalt, denn Pückler widmet drei Bände seines Orient-Reiseberichtes allein der Hinfahrt.<sup>90</sup>

Eine überaus große Bedeutung kommt 1834 in Paris der damals sehr bekannten Salonnière, Journalistin, Opernlibrettistin und erfolgreichen Schriftstellerin Sophie Gay (1776-1852) zu, die mit ihren zwischen 1802 und 1849 insgesamt 14 erscheinenden Romanen als eine Wegbereiterin des französischen historischen Romans nach der Vorlage Walter Scotts gilt.<sup>91</sup> Pückler hatte sie und ihre Töchter Delphine (1804-1855) und Isaure (nach 1804 - ?)<sup>92</sup> schon beim Aachener Kongress<sup>93</sup> kennen gelernt und war mit ihr in Briefkontakt geblieben.<sup>94</sup> Sie führte den Fürsten in das Pariser Kulturleben ein, besuchte mit ihm das Atelier des Hofmalers François Gérard (1770-1837)<sup>95</sup> und machte ihn mit Alfred de Musset bekannt. Im Salon der sehr bekannten Juliette Récamier (1777-1849), der Pückler schon in Aachen begegnet war, traf

---

<sup>86</sup> Im Französischen entspricht „prince“ sowohl den deutschen Bedeutungen „Prinz“ als auch „Fürst“.

<sup>87</sup> Marie-Ange Mailet konnte insgesamt 48 Rezensionen zu Pücklers Werken in verschiedenen französischen Zeitungen und Zeitschriften zwischen 1832 und 1848 ausmachen. Vgl. Mailet 2012, S. 31f.

<sup>88</sup> Zu dem Skandalserfolg der *Briefe eines Verstorbenen* in England vgl. Mailet 2012, S. 24.

<sup>89</sup> Ausführlich zur Rezeption von Pücklers Werken und Aufhalten in Frankreich Mailet 2012, bes. S. 23-33.

<sup>90</sup> Pückler 1835, Neuausgabe in einem Band unter dem Titel *Vorletzter Weltgang. Semilasso in Europa* 2007.

<sup>91</sup> Allmendinger 1913, S. 54.

<sup>92</sup> Genaue Lebensdaten konnten nicht ermittelt werden. Isaure war jünger als Delphine und 1818 „noch ein Kind“, vgl. Ohff 1991, S.115.

<sup>93</sup> Sophie Gays zweiter Mann Sigismond Gay (1768-1822) war in der ersten Kaiserzeit Gouverneur des Département de la Roer (der Ruhr) und sie sozusagen Landesmutter. Pückler hatte mit der Komponistin Sophie Gail, Sophie Gay und ihren beiden Töchtern Delphine und Isaure einen Ausflug in die Aachener Umgebung gemacht, über den Pückler humorvoll in einem Brief vom 9. Oktober 1818 an Lucie berichtet. Vgl. Pückler 1873-76, Bd 5, S. 154f. und ihn auch in *Tutti frutti* integriert.

<sup>94</sup> Zum Briefwechsel zwischen Pückler und Sophie Gay vgl. auch Mücke-Serin 2014.

<sup>95</sup> Vgl. Gay 1837, S. 177.

er René de Chateaubriand (1768-1848).<sup>96</sup> Auch Honoré de Balzac (1799-1850) und Alexandre Dumas den Älteren (1802-1870) lernte Pückler über Sophie Gay persönlich kennen.

Sophie Gays Tochter Delphine, inzwischen selbst erfolgreiche Poetin und Salonniere, macht Pückler ebenfalls mit den Größen des Pariser Kulturlebens bekannt. An ihren Freund, den Literaten Jules de Rességuier (1788-1862), in dessen Salon neben Balzac, Eugène Sue und Alexandre Dumas auch Alfred de Vigny, Alphonse de Lamartine und Victor Hugo zu Gast waren, schrieb sie:

Si vous êtes à Paris, mercredi soir, venez me voir ; j'ai promis de lire quelques vers au prince Buckler-Maskard [sic] qui arrive de Berlin et qui part pour les Etats-Unis. Vous le verrez, c'est un homme très aimable et fantastique [...].<sup>97</sup>

Während seines Parisaufenthalts 1834 lernt Pückler auch den Bürgerkönig Louis-Philippe persönlich kennen und wird von ihm zum gemeinsamen Essen mit der königlichen Familie in die Gärten des Tuilerien-Palastes eingeladen.<sup>98</sup> Pückler revidiert daraufhin sein aus der deutschen Presse gewonnenes, wenig vorteilhaftes Bild des französischen Königs und tut dies in seinen Artikeln in der Augsburger *Allgemeinen Zeitung* öffentlich kund. Pückler trägt damit dazu bei, ein positiveres Bild des „Bürgerkönigs“ zu vermitteln, dem die anderen europäischen Mächte misstrauisch gegenüber standen. Pückler tritt also vermittelnd ein, auch wenn er sich dessen bewusst war, dass seine Stimme in Preußen - besonders nach dem Erscheinen der *Tutti frutti* - nicht viel galt.<sup>99</sup> Er bat Varnhagen zu veranlassen, dass seine Lobrede auf den französischen Bürgerkönig auch in Frankreich publiziert würde, was auch geschah.<sup>100</sup> Pückler versprach sich davon ebenfalls, die von dem französischen Gesandten in Berlin, Graf von Bresson, in Aussicht gestellte Medaille der französischen Ehrenlegion zu bekommen. Und in der Tat wurde er 1837 von Louis-Philippe zum Kommandanten der Ehrenlegion ernannt - eine auch heute noch eher seltene Auszeichnung für Nicht-Franzosen.

Pückler reiste dann von Paris über das Loire-Tal nach Bordeaux und besuchte Orléans, Blois, Chambord, Amboise, Tours, Chenonceaux und Poitiers. Kulturgeschichtlich interessant sind besonders seine Beschreibungen der Loire-Schlösser. Diese waren wie viele andere historische

---

<sup>96</sup> Vgl. Micke-Serin 2010.

<sup>97</sup> Vgl. Lafond 1910, S. 310 (Brief ohne Datum).

<sup>98</sup> Vgl. Assing 1874, S.40f.

<sup>99</sup> Brief von Pückler an Bresson vom 15. September 1834 in: Pückler 1873-76, Bd 8, S.438. Pückler erwähnt in diesem Brief auch mehrere persönliche Gespräche mit dem König Louis-Philippe und die freundliche Aufnahme in der königlichen Familie. Ebd, S.438.

<sup>100</sup> Brief von Pückler an Varnhagen vom 10. Januar 1835, in: Pückler 1873-76, Bd.3, S. 277f. Genauerer siehe Maillet 2012, Anm. 48, S.35.

Bauten in ganz Frankreich dem Verfall und Plünderungen ausgeliefert und wurden von Prosper Mérimée (1803-1870) - seit 1834 erster Generalinspektor für Denkmalschutz - erst ab 1842 in einer Liste zu schützender Denkmäler erfasst und nach und nach restauriert.

Die Reise ging dann weiter nach Südfrankreich. Der Fürst besuchte Tarbes, Argelès, Bagnère de Bigorre, Lourdes, St. Sauveur, Barèges, Gavarnie. Pückler knüpft hier an seine schon 1826 geäußerte Liebe zu Frankreich an und schreibt Lucie aus Südfrankreich begeistert:

Jetzt, meine theure Lucie, habe ich das Land gefunden, wo ich leben und sterben will. Hier laß uns, wenn ich nur ein wenig noch vorher die Welt gesehen, unsere friedliche, letzte Hütte bauen, in diesem Lande, das jede Bequemlichkeit der Ebne und jeden Vollgenuß des Gebürges gewährt, dessen Bewohner die Gutmüthigkeit unserer Deutschen mit südlicher Lebhaftigkeit und kaum anderswo mehr anzutreffenden patriarchalischen Natürlichkeit und Einfachheit vereinigen; ein Land, dessen Clima so lieblich ist, daß man an tausend Fuß hohen Schneewänden durch Maisfelder und Weingärten hinfährt, wo sonnige Wiesen schimmernd grün unter den dunklen Baumgruppen wie der Harnisch des Goldkäfers glänzen, und wo ich heute am 3ten November, bei uns schon des rauhen Winters Anfang, noch unter dem Schatten einer majestätischen Kastanie im Freien frühstücke, während über die zerfallne Gartenmauer ein Feigenbaum seine fruchtreichen Aeste breitet und blühende Rosen um seinen Stamm sich winden – ein Land voll historischer Erinnerungen und Denkmäler alten Kampfes, wo dennoch in heutiger Zeit, fern von der bewegten Hauptstadt, die ungetrübte Ruhe herrscht, und kein Parteigeist noch die besten Freuden der Gesellschaft verdarb; wo man überdieß dreifach wohlfeiler lebt als in unserm Vaterlande, [...] wo man mit allen Raffinements des Luxus, wie man mit allen gepriesenen Delicatessen der Tafel sich auf das reichlichste in bequemer Nähe versehen kann, wo die Provence, Spanien und das Meer Dir die Hand reichen – das Land Heinrich des Vierten, das Land romantischer Schönheit, das Land der Trüffeln und des Bordeaux-Weins, der Wachteln und Ortolane, der Forellen und der Seefische, der terrines de Nérac und der pâtés de Toulouse ... o, nach diesem Land laß uns, Geliebte, ziehen !<sup>101</sup>

Südfrankreich, das wie die französische Provinz im Allgemeinen und ganz im Gegenteil zu Paris, in den frühen 1830er Jahren nur selten Gegenstand von deutschsprachigen Reiseberichten war,<sup>102</sup> wird von Pückler als ein *locus amoenus* beschrieben, wo sich nicht nur alle Kontraste harmonisch zusammenfinden, sondern wo auch die „deutsche Gutmütigkeit“ und die „französische Leichtigkeit“, zwei nationale Stereotype, als sich ergänzend erscheinen. Das wirft auch die Frage auf: Empfindet der frankophone und frankophile Pückler Frankreich überhaupt

---

<sup>101</sup>Pückler 1835, S. 5-7. Hervorhebung im Original.

<sup>102</sup>Vgl. Mailliet 2012a, S. 75-76, hier S. 76 und Anm.5, S. 76.

als „anders“ und „fremd“ oder handelt es sich eher um das Feststellen von Ähnlichem, durchaus miteinander Vereinbarem?

Pücklers Berichte über Paris und die Reise durch die Provinz erschienen 1836 auf Französisch unter dem Titel *Chroniques, lettres et journal de voyage, extraits des papiers d'un défunt, 1ère partie : Europe*.<sup>103</sup> Auch diese Publikation des Fürsten wurde in der französischen Presse besprochen, wobei besonders Pücklers Bericht über Paris im Vordergrund stand, aber für die überschwängliche Lobpreisung von Land, Leuten und vor allem des französischen Königs oft getadelt und als uninteressant abgetan wurde.<sup>104</sup>

Pücklers Reise durch Nordafrika wurde in der französischen Presse ebenfalls aufmerksam mitverfolgt, Auszüge aus *Semilasso in Afrika* (1836) wurden schon vor dem Erscheinen der französischen Übersetzung *Semilasso en Afrique* (1837) in französischen Zeitungen und Zeitschriften publiziert und zumeist positiv kommentiert.<sup>105</sup> Ebenso wurden Berichte des Fürsten von seiner Reise durch Ägypten schon 1838 und 1839 übersetzt<sup>106</sup> in französischen Zeitungen gedruckt, die vorher in der englischen Zeitung *Atheneum*<sup>107</sup> erschienen waren, obwohl Pückler sein *Aus Mehemed Ali's Reich* erst 1844 auf Deutsch herausbrachte. Als Basis dienten hier die Berichte, die Pückler aus dem Orient für die Augsburger *Allgemeine Zeitung* als Auszüge aus seinem entstehenden Werk verfasst hatte.

Pücklers *Vorläufer* (1838) erschien in Frankreich 1840 unter dem Titel *Entre l'Europe et l'Asie: Voyage dans l'archipel*,<sup>108</sup> aus dem aber keine Auszüge mehr in der französischen Presse gedruckt wurden und nur eine Rezension bekannt ist.<sup>109</sup> Das Interesse am Fürsten schien in Frankreich trotz der fortbestehenden Brisanz der „Orientfrage“ nachgelassen zu haben, denn seine nach 1840 erscheinenden Werke wurden nicht mehr ins Französische übersetzt. Mögliche Gründe dafür könnten sein, dass die vorherigen französischen Übersetzungen auf Kritik gestoßen waren, Jean Cohen nicht mehr als Übersetzer zur Verfügung stand oder auch der Verleger Fournier in finanzielle Schwierigkeiten geraten sein mag.<sup>110</sup>

---

<sup>103</sup> Pückler 1836.

<sup>104</sup> Vgl. ausführlich dazu Maillet 2012, S. 27.

<sup>105</sup> Vgl. Maillet 2012, S. 28.

<sup>106</sup> Ebd., S. 29.

<sup>107</sup> Ebd.

<sup>108</sup> Pückler 1840.

<sup>109</sup> Maillet 2012, S.29.

<sup>110</sup> Ebd.

Zum siebenten Mal ist Pückler erst wieder von Januar bis April 1854 in Paris, wo er Napoleon III (1808-1873), seit 1852 französischer Kaiser, und dessen spanische Gemahlin, die Kaiserin Eugénie de Montijo (1826-1920) persönlich kennen und schätzen lernte. In seiner Eigenschaft als berühmter Landschaftsgestalter beriet Pückler den sehr an Landschaftsgestaltung interessierten französischen Kaiser auch bei der Neuanlage des Pariser Bois de Boulogne, wobei bis heute nicht ganz geklärt ist, ob er die Pläne, von denen eine Kopie im Branitzer Archiv erhalten ist, mitgestaltete oder nur kommentierte.<sup>111</sup> Da Pückler zu dieser Zeit nicht mehr schriftstellerisch und auch nicht mehr journalistisch tätig war, kann - dies liegt nahe - hauptsächlich Pücklers unveröffentlichter Briefwechsel über seine Erfahrungen, Begegnungen und Einschätzungen Aufschluss geben.

Von Pücklers Frankreichreisen im Sommer 1855 und im September 1860<sup>112</sup> sind kaum Dokumente überliefert.<sup>113</sup> Von seinem letzten Parisaufenthalt im August/September 1862 mit seiner Nichte Ida Gräfin von Seydewitz,<sup>114</sup> einer Tochter seines Halbbruders Max Graf von Seydewitz (1800-1872),<sup>115</sup> notiert Pückler in seinem Tagebuch:

Wir blieben acht Tage in Paris, in denen ich mich diesmal besser als je amüsierte, weil ich ohne irgend eine Gesellschaft zu besuchen, so ungenirt wie der Vogel in der Luft, am Tage nur interessante Gegenstände besah, dann ein vortreffliches Diner bei Philippe einnahm, und jeden Abend ein anderes Theater besuchte.<sup>116</sup>

Er bemerkt die in kurzer Zeit vollbrachten Verschönerungen und Veränderungen in der französischen Hauptstadt, den Wiederaufbau der verfallenen Kathedrale Notre-Dame und die sorgfältig gepflegten Grünanlagen in den Tuileries, auf den Champs-Élysées, im Jardin du Luxembourg und besonders im Bois de Boulogne.<sup>117</sup>

Hätte es sein Gesundheitszustand erlaubt, wäre Pückler 1867 wahrscheinlich auch zur Weltausstellung nach Paris gefahren, denn er war auf Wunsch des preußischen Königs zum

---

<sup>111</sup> Siehe Gügel 2012, S. 225.

<sup>112</sup> Siehe Maillet 2012, S. 22. Pückler schreibt allerdings in seinem Tagebuch 1862, dass er Paris schon fünf Jahre nicht gesehen habe. Siehe Pückler 1873-76, Bd.9, S. 340.

<sup>113</sup> Vgl. Maillet 2012, S. 22.

<sup>114</sup> Ida von Seydewitz wurde 1862 die Hofdame von Prinzessin Friedrich Carl, siehe Pückler 1998, S. 148.

<sup>115</sup> Pücklers Mutter Clementine von Pückler-Muskau hatte sich scheiden lassen und 1799 Karl Friedrich August Graf von Seydewitz geheiratet, mit dem sie den gemeinsamen Sohn Max hatte. Die beiden Halbbrüder hatten ein freundschaftliches Verhältnis zueinander.

<sup>116</sup> Pückler 1873-76, Bd.9, S. 339f.

<sup>117</sup> Ebd., S. 340f.

Vize-Präsidenten der Gartenabteilung ernannt worden.<sup>118</sup> Zu dieser Reise kam es allerdings nicht mehr.

Bemerkenswert ist, dass Pückler nicht nur in der deutschen und britischen, sondern auch in der französischen Literatur als Kunstfigur auftritt. Darauf macht vor allem der Fürst selbst aufmerksam, wenn er 1839 in sein Tagebuch schreibt: „Einen sehr guten Roman ‘Arthur’, von Eugène Sue gelesen, der mich schildert.“<sup>119</sup> In der Tat verleiht Eugène Sue (1804-1857), der später besonders durch seine sozialen Feuilletonromane *Les Mystères de Paris* (1842/1843)<sup>120</sup> und *Le Juif errant* (1844/1845)<sup>121</sup> bekannt werden sollte, die auch Pückler las,<sup>122</sup> in dem vierbändigen Roman *Arthur* (1839) dem Grafen Alfred de Cernay unverkennbar Züge von Pückler.<sup>123</sup> Der Graf wird als groß, schlank, elegant, wenn auch etwas eigensinnig originell gekleidet dargestellt.<sup>124</sup> Noch dazu ist der sehr reiche, in großem Luxus lebende Graf nicht nur ein exzellenter Pferdekennner und Pferdebesitzer<sup>125</sup>, sondern auch ein guter Geschäftsmann mit juristischen Kenntnissen.<sup>126</sup> Er beherrscht perfekt die Verhaltensformen des alten Adels<sup>127</sup> und ist ein guter Spieler,<sup>128</sup> der „Ordnung im Überflüssigen hält und Sparsamkeit im Luxus“<sup>129</sup> walten lässt. Hatte der sich selbst altern fühlende Dreißigjährige früher großen Erfolg bei den Frauen gehabt, so hat er sich nun neben einer „Spielbörse“ mit einer nicht zu überschreitenden Summe des beim Spiel einzusetzenden Geldes auch eine „Herzensbörse“ angelegt, um etwaige überschwängliche Gefühle im Zaum zu halten. Diese Börse legt er einmal pro Jahr einer der schönsten Frauen in einem der drei großen Theater zu Füßen, zieht es aber ansonsten vor, ungebunden zu leben.<sup>130</sup> Der Graf de Cernay sucht auch Kontakt zu durch Paris reisenden Arabern, Persern und Indern,<sup>131</sup> wobei sich der Erzähler fragt, ob dies dazu dienen sollte, die eigene Person noch mehr ins öffentliche Licht zu stellen oder seinen Namen auch am Ganges und am Nil bekannt zu machen. Pücklers Inszenierungspraktiken werden hier klar erkannt und

---

<sup>118</sup> Siehe Pückler 1998, S. 149.

<sup>119</sup> Pückler 1873-76, Bd 9, S. 121.

<sup>120</sup> Eugène Sue : *Les Mystères de Paris*, Paris 1842/1843 ; Deutsch « Die Geheimnisse von Paris » übersetzt von August Diezmann Bd 1-8, Berlin 1843.

<sup>121</sup> Eugène Sue : *Le Juif errant*, Paris 1844/1845 ; Deutsch « Der ewige Jude », übersetzt von Ludwig Eichler, 10 Bde, Leipzig 1844/1855.

<sup>122</sup> Vgl. Pückler 1873-76, Bd 9, S. 256, 271

<sup>123</sup> Eugène Sue: *Arthur*, Paris 1839, Bd 1, S. 234 -242.

<sup>124</sup> Ebd. S. 234.

<sup>125</sup> Ebd. S. 235.

<sup>126</sup> Ebd. Pückler hatte Jura in Leipzig studiert.

<sup>127</sup> Ebd.

<sup>128</sup> Ebd. S. 237.

<sup>129</sup> Ebd. S. 236.

<sup>130</sup> Ebd. S. 239f.

<sup>131</sup> Ebd. S. 242.

humorvoll thematisiert. Beachtenswert ist jedoch besonders, dass der Pückler so ähnliche Graf de Cernay kein ausländischer Reisender ist, sondern ein Franzose, der sich in der französischen Gesellschaft auskennt und sich trotz aller Originalität den entsprechenden Verhaltensformen der modernen französischen Gesellschaft völlig konform verhält.

Pückler war in französischer Literatur sehr belesen und hatte eine Vorliebe für Voltaire, den er gerne und oft zitierte mit „Tous les genres sont bons, sauf le genre ennuyeux“<sup>132</sup>, das ihm selbst den Weg öffnete für die größtmögliche Freiheit in Inhalt und Form seiner literarischen Werke. Literaturtipps erhielt er oft von den Varnhagens, die ihm beispielsweise die Lektüre von Victor Hugos *Notre Dame de Paris* (1831) ans Herz legten. Neben Eugène Sues Werken las er die Romane von George Sand,<sup>133</sup> Balzac,<sup>134</sup> seinem Lieblingsromancier Alexandre Dumas (der Ältere)<sup>135</sup> und vielen zeitgenössischen Schriftstellern, die heute völlig in Vergessenheit geraten sind wie Louis Denoyer (1802-1868), Léon Gozlan (1803-1866), Charles de Bernard (1804-1850) und Jules Sandeau (1811-1883). Oft machte sich Pückler zu diesen Werken Lesenotizen in sein Tagebuch<sup>136</sup> und versah diese mit kurzen Kommentaren, was eine eigene Untersuchung wert wäre.

Alexandre Dumas fertigte von Pückler ein literarisches Porträt an, das von Pückler weitergeführt wurde, denn am Ende des Textes liest man „Par Alexandre Dumas et par le Pr. de Pückler Muskau tout ce qui est souligné.“<sup>137</sup> Diese deutsch-französische Zusammenarbeit, in deren Zentrum sich der Fürst befindet, soll hier im Ganzen wiedergegeben werden, nicht zuletzt auch, um Pücklers Wirkung auf seine Mitmenschen und sein eigenes Auftreten zu erfassen:

En voyant le Prince Pückler on sent une de ces organisations puissantes, que souvent la nature comme par caprice s’amuse à enfermer dans un corps qui semble trop faible pour la contenir. Aussi le Prince parait-il composé de contrastes.

Pour ceux qui ne le connaissent pas il a l’apparence [rayé: faible et] languissante ! Pour ses amis et ses compagnons c’est un homme de fer ; il [rayé : résisterait] résiste à toutes les fatigues, surmonte toutes les émotions.

---

<sup>132</sup> Pückler zitiert Voltaire unter anderem in seinem Brief „An Julie“ (o. D.o.J) in: Pückler 1873-76, Bd 1, S. 432f, hier S.433. Übersetzung der Verfasserin, [fortan Ü.d.V.:] „Alle Gattungen sind gut, außer die langweilige.“

<sup>133</sup> Siehe Pückler 1873-76, Bd.9, S. 190,

<sup>134</sup> Ebd, S. 190, 227, 238-240.

<sup>135</sup> Ebd, S. 203.

<sup>136</sup> Ebd, S.190- 240. Siehe auch Pücklers Anmerkungen zu dem Roman *Elle et Lui* (1859) von George Sand im Brief von Pückler an Assing vom 20. November 1859 in Pückler 1873-76, Bd 4, S. 16f.

<sup>137</sup> Alexandre Dumas über Pückler [1834] CD 24, Film 124, Bild 485-487. Ü.d.V.: „Von Alexandre Dumas und von Fürst Pückler Muskau für alles, was unterstrichen ist.“

Il paraît beaucoup plus jeune qu'il ne l'est ! Sa taille est élégante. Son teint est pâle. Ses mains blanches et effilées. Dans son regard, la douceur et la force. Rien de plus admirable que ses beaux yeux d'un bleux foncés [sic], lorsque quel qu'objet [sic] l'aura impressionné vivement, ils deviennent hûmides et scintillants. Quel front! La majesté, le génie y réside ! Et sa bouche sérieuse; un léger sourire de dédain l'effleure quelquefois [rayé: légèrement]. Mais qu'elles sont éloquentes ou gracieuses, les paroles qu'elle exprime! Que d'esprit, que de finesse, que d'originalité dans chaque observation ! Et quelle élévation ; en mesurant ces grandeurs immenses et éternelles qui nous enivrent. Ces beautés incomparables de la nature ! Puis retour sublime de candeur et d'innocence, pour jouir, tel qu'un enfant, avec ce qu'on pourrait nommer: les bouquets de son imagination fleurie. <sup>138</sup>

Pückler hatte in dem französischen Literaturbetrieb der 1830/40er Jahre also durchaus seinen Platz. Auch darüber hinaus wurde er als fester Bestandteil der französischen bzw. europäischen Kultur des 19. Jahrhunderts angesehen, wie der Eintrag im *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle*, das 1875 in Paris erschien, belegt:

Elles [les *Lettres*] renferment d'intéressants tableaux de mœurs et de caractères et ont d'autant plus de valeur que l'auteur, grâce à sa haute position sociale, était reçu dans les cercles les plus aristocratiques et voyait de près les personnages les plus hauts placés des contrées qu'il visitait ; le style de cet ouvrage est vif et coloré, et, dans ses appréciations, l'auteur fait preuve d'une indépendance et d'une hardiesse qui s'allient à une grande justesse de jugement. <sup>139</sup>

Bezieht sich der Eintrag vor allem auf die *Briefe eines Verstorbenen*, so wird sehr deutlich herausgestellt, dass Pückler durch seine hohe gesellschaftliche Position Zugang zu Sphären

---

<sup>138</sup> Ebd. Ü.d.V.: „Sieht man den Fürsten Pückler, spürt man eine dieser starken Organisationen, die die Natur oft wie aus Launenhaftigkeit sich amüsiert in einen Körper einzuschließen, der zu schwach erscheint, um sie zu fassen. So scheint sich der Fürst aus Kontrasten zusammenzusetzen. Für diejenigen, die ihn nicht kennen, erscheint er [gestrichen: schwach] träge. Für seine Freunde und Kameraden ist er ein Mann aus Eisen, der allen Anstrengungen [gestrichen: standhalten würde] standhält und alle Gefühlsanwallungen zügelt. Er sieht viel jünger aus als er ist. Sein Äußeres ist elegant, seine Haut blass. (Die Streichungen in dunklerer Tinte könnten von Lucie Pückler stammen). Seine Hände sind weiß und lang. In seinem Blick Sanftheit und Kraft. Nichts ist bewundernswerter als seine schönen dunkelblauen Augen, wenn etwas ihn stark berührt, werden sie feucht und glänzend. Welch eine Stirn! Das Erhabene, das Genie wohnt dort! Und sein ernster Mund, ein leicht geringschätzendes Lächeln streift ihn manchmal [gestrichen: leicht]. Aber wie redengewandt oder anmutig sind die Worte, die aus diesem Mund kommen. Nur Geist, Finesse, Originalität in allen Beobachtungen! Und welch eine Erhöhung, wenn er die immensen und ewigen Größen abmisst, die uns bezaubern. Diese unvergleichlichen Schönheiten der Natur! Und dann gekonnt zurück zu Arglosigkeit und Unschuld, um wie ein Kind zu genießen, was man nennen könnte: die Blumensträuße seiner blumigen Phantasie.“ (Für Dumas siehe auch den Übersetzungsvorschlag in Jacob/Neuhäuser/Streidt 2019, S. 375).

<sup>139</sup> Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle, Bd 13, Paris, Larousse 1875, S. 394f. Ü.d.V. : « Sie [Die Briefe eines Verstorbenen, A.d.V.] bieten interessante Sitten- und Charaktergemälde und sind umso wertvoller, als der Autor durch seine hohe soziale Stellung Zugang zu den aristokratischsten Kreisen hatte und die hochstehendsten Persönlichkeiten an den Orten sah, die er besuchte. Der Stil dieses Werkes ist lebendig und farbig und in seinen Einschätzungen legt der Autor eine Unabhängigkeit und Kühnheit an den Tag, die mit sehr treffenden Urteilen gepaart sind.“

hatte, die Anderen verschlossen blieben und sich Urteile erlaubte, die bei einem Adligen überraschten.

Nach einer längeren Stille um den Fürsten brachte der französische Germanist und Dekan der geisteswissenschaftlichen Fakultät der Universität Lyon Auguste Ehrhard (1861-1933) 1927 und 1928 eine zweibändige Biographie<sup>140</sup> des Fürsten heraus, die 1935 auch in ihrer deutschen Fassung<sup>141</sup> erschien. Dem französischen Publikum vermittelt Ehrhard nicht nur Pücklers persönlichen Werdegang, sondern fasst auch die Inhalte seiner einzelnen Werk zusammen, referiert auf Pücklers Briefwechsel und das Echo seiner Bücher in der deutschen und französischen Presse. Er beklagt das mäßige Interesse der Franzosen an der „französisierten“<sup>142</sup> Fassung der *Tutti frutti* und betont die Rolle, die der frankophile Pückler in einem deutsch-französischen, ja europäischen Kontext hätte spielen können :

C'est dans l'intégralité de cinq volumes de l'édition allemande qu'un Français relèvera aujourd'hui encore nombre de choses dignes de retenir son attention. Il verra par exemple de quel prestige Napoléon a continué de jouir en Allemagne longtemps après sa chute, quelle part la France a prise à l'éducation politique de l'Allemagne et quelles sympathies elle y a rencontrées auprès d'un des esprits les plus ouverts. Si cet homme qui rêvait être chargé, selon le voeu de la future impératrice Augusta, de la direction des affaires publiques, quelle serait aujourd'hui la face du monde ?<sup>143</sup>

Das Werk wurde von der französischen Presse sehr positiv aufgenommen,<sup>144</sup> allerdings nicht von einer Neuauflage von Pücklers Werken gefolgt.

In Frankreich ist Pückler heute als Schriftsteller nicht mehr bekannt. In den letzten Jahren sind aber besonders seine gartengestalterischen Leistungen wieder auf größeres Interesse gestoßen. 1998 erschien von dem französischen Germanisten, Essayisten und Literaturkritiker Eryck de

---

<sup>140</sup> Ehrhard 1927/28.

<sup>141</sup> Ehrhard 1935.

<sup>142</sup> Ehrhard 1927/28, Bd 1 schreibt: „*Tutti frutti* francisé“, S. 207.

<sup>143</sup> Ehrhard 1927/28 Bd 1, S. 207f. Ü.d.V.: „In diesen fünf Bänden der deutschen Ausgabe wird ein Franzose heute noch viel finden, was seine Aufmerksamkeit weckt. Er wird zum Beispiel sehen, was für ein Prestige Napoleon I. noch lange nach seinem Sturz in Deutschland hatte, welchen Anteil Frankreich an der politischen Erziehung Deutschlands hatte und auf welche Sympathien Frankreich bei einem der offensten Geister gestoßen ist. Wenn dieser Mann, der davon träumte, so wie es sich die künftige Kaiserin gewünscht hat, die Leitung öffentlicher Angelegenheiten [Gesandter zu werden, A .d.V.] zu übernehmen, wie würde die Welt heute aussehen?“ - Ehrhard referiert hier auf die Zustimmung, die Augusta zu den *Tutti frutti* kundtat und die er S. 202 folgendermaßen wiedergibt: „La princesse Guillaume, la future impératrice Augusta, manifesta hautement son approbation, avec le regret, qu'un homme aussi remarquable que Pückler fût tenu éloigné des fonctions publiques.“ Ü.d.V.: „Die Prinzessin Wilhelm, die künftige Kaiserin Augusta, sprach offen Ihre Zustimmung aus und bedauerte, dass ein so bemerkenswerter Mann wie Pückler von öffentlichen Ämtern ferngehalten wurde.“

<sup>144</sup> Maillet 2012, S. 30 und Anm. 76, S. 38. Maillet schreibt, dass Ehrhards Biographie keine Neuauflage von Pücklers Werken zur Folge hatte.

Rubercy eine neue französische Übersetzung der *Andeutungen* unter dem Titel *Aperçus sur l'art du jardin paysager*,<sup>145</sup> wobei der Bildteil des Originals durch ein Essay von de Rubercy über die Ästhetik des englischen Landschaftsgartens ersetzt wurde. Als separater Auszug aus diesem Werk veröffentlichte er zusätzlich 2014 unter dem Titel *Petite revue de parcs anglais*<sup>146</sup> die Briefe aus Pücklers *Briefen eines Verstorbenen*, die die von ihm zwischen 1826 und 1828 in England besuchten Gärten zum Thema haben.<sup>147</sup> Auch 2014, nach dem Auffinden des einzigen Exemplars der schon 1847 in Stuttgart anonym erschienenen französischen Fassung der *Andeutungen*, erfolgte eine um insgesamt 49 Farbillustrationen angereicherte französische Fassung der *Aperçus* unter dem Titel *Aperçus sur l'art du jardin paysager assortis d'une description détaillée du parc de Muskau*,<sup>148</sup> für den die drei Herausgeber Eryck de Rubercy, Marie-Ange Maillet und Stéphanie de Courtois 2015 den „Prix historique J-P. Redouté“, eine Auszeichnung für das beste Buch über Botanik und historische Gärten in französischer Sprache gewonnen haben. Und erst kürzlich, 2019, widmete Patrick Masure in seinem reich illustrierten *Chers jardins. Quand la passion mène à la ruine*,<sup>149</sup> in dem er kostspielige, ruinöse Parkprojekte im Europa des 18., 19. und 20. Jahrhunderts präsentiert, dem Fürsten ein ganzes Kapitel unter dem Titel *Se ruiner à l'allemande. Hermann von Pückler*.<sup>150</sup> Das Leben und Werk des Fürsten werden umfassend dargestellt und seine Anleitungen zur Landschaftsgestaltung als immer noch stichhaltig<sup>151</sup> eingeschätzt. Allerdings kann der Autor nicht umhin, Pücklers Pflanzenornamente als überholt, ja lächerlich und der Begrünung eines städtischen Kreisverkehrs ähnlich, abzuwerten.<sup>152</sup> Das Buch hat aber immerhin das Verdienst, dass Pückler überhaupt in einer französischen Publikation seinen Platz findet.<sup>153</sup> Patrick Masure ist in Fachkreisen bekannt für die Anlage seines „Parc de la Javelière“ (100 km südlich von Paris), der 2012 vom französischen Kultusministerium mit dem Label „Jardin remarquable“ ausgezeichnet wurde. Auch seine herausragende Wildrosensammlung wurde 2014 prämiert. Masure weist außerdem darauf hin, dass 2015 in Erinnerung an den Fürsten Pückler von dem deutschen Amateur-Rosenzüchter Ewald Scholle eine „Rose Machbuba“ kreiert wurde,<sup>154</sup> über die auch die Lausitzer Presse

---

<sup>145</sup> Pückler 1998.

<sup>146</sup> Pückler 2014.

<sup>147</sup> Diese *Petite revue* wie auch Rubercys Essay waren auch schon Teil seiner ersten Publikation 1998.

<sup>148</sup> Pückler 2015.

<sup>149</sup> Masure 2019.

<sup>150</sup> Masure 2019a.

<sup>151</sup> Ebd, S. 152.

<sup>152</sup> Ebd, S. 145.

<sup>153</sup> Der Vollständigkeit halber sei auch auf einen kurzen Beitrag auf Französisch von mir selbst über Pücklers Landschaftsgestaltung hingewiesen, Micke-Serin 2011.

<sup>154</sup> Vgl. Masure 2019 S. 146 mit Foto der Rose.

berichtet hatte.<sup>155</sup> Neben dieser erfreulichen deutsch-französischen Annäherung kann beobachtet werden, dass im Bereich der Landschaftsgestaltung eine „Pückler-Renaissance“<sup>156</sup> in Frankreich begonnen hat, die es nun gilt, auch für seine Werke und Briefe anlaufen zu lassen.

Festzuhalten bleibt, dass Pückler ein überaus positives Bild von Frankreich zeichnet und eindeutig zu den „Frankreichfreunden“<sup>157</sup> gehört. Seine pro-französische Haltung vermittelt er durch seine in den 1830er/1840er Jahren entstehenden Reiseberichte. Für die Zeit davor und danach dienen hauptsächlich seine Briefwechsel als Quellen.

### 1.3 Medium Brief

Gegenstand der folgenden Untersuchung sind Pücklers reale, authentische<sup>158</sup> Briefwechsel aus seinem Nachlass. Das Besondere an Briefen ist die Tatsache, dass sie sich aufgrund ihres ästhetischen und gleichzeitig instrumental-pragmatischen Aspekts zwischen Literatur und Kommunikation situieren.<sup>159</sup> Im Gegensatz zu der Briefform, die Pückler - wie viele seiner Zeitgenossen<sup>160</sup> - für seine Reiseberichte wählte, ist ein wesentliches Element bei realen Briefwechseln die Gegenseitigkeit.<sup>161</sup> Das abwechselnde Schreiben und Erhalten von Briefen bestimmt den Rhythmus der epistolaren Kommunikation, wobei in der Brieftradition gewisse Regeln galten: Man schrieb nicht, bevor man nicht die Antwort auf seinen vorherigen Brief erhalten hatte und ließ selbst den Anderen nicht lange auf eine Antwort warten.

Der Briefschreiber musste sich auch den gesellschaftlich-sozialen Regeln unterwerfen, die im Brief materialisiert werden,<sup>162</sup> das heißt, dass auf dem Papier der soziale Rang reproduziert wird. Ein auffälliges Beispiel ist dabei die Vier-Finger-Regel: je größer der Abstand zwischen Anrede und Briefanfang (mit einem Maximum an vier Fingerbreiten), desto höher die Hochachtung des Adressaten.<sup>163</sup> Bei der Beschäftigung mit Briefen geht es dann auch darum

---

<sup>155</sup> Vgl. Artikel in der Lausitzer Rundschau „Eine Rose für eine Sklavin“ vom 4. April 2015. Link im Literaturverzeichnis.

<sup>156</sup> Maillot 2012, S.30.

<sup>157</sup> „Frankreichfreunde“ - Begriff in Abgrenzung zu den „Franzosenfressern“, besonders verkörpert durch die anti-französische Einstellung von Ernst Moritz Arndt (1769-1860). Siehe auch Espagne 1996.

<sup>158</sup> Grassi unterscheidet zwischen dem „realen Brief“, der wirklich geschrieben und abgeschickt wird und dem „fiktiven Brief“, der in verschiedenen Formen die Literaturgeschichte durchzieht. Grassi 1998, Vorwort S.X.<sup>159</sup> Grassi 1998, S. 5.

<sup>160</sup> Nickisch 1991, S. 117.

<sup>161</sup> Grassi 1998, S. 2.

<sup>162</sup> Ebd, S. 5.

<sup>163</sup> Grassi 1998, S.44. Die Autorin referiert hier auf Eléazar de Mauvillon : *Traité général du style* (1751).

zu untersuchen, wie und in wie fern sich der Briefschreiber von den vorgegebenen Zwängen löst, sich Freiheiten nimmt, sich seine eigene Lexik schafft, seinen eigenen Stil formt.

Vorgegeben ist allerdings der Aufbau eines Briefes, der eng an die Rhetorik, an die Redekunst, angelehnt ist. So unterscheidet man mindestens drei Teile in einem Brief (Einleitung, Mittelteil, Schluss), genauer aber fünf: die Eröffnung (Anrede, Datum, Ort), die Hinführung, den Mittelteil, den Endteil und den Schluss (Grußformel und Unterschrift).<sup>164</sup>

Auch eine gewisse, dem Brief eigene Dramaturgie lässt sich ausmachen, die oft thematisiert und in den Briefanfang integriert wird: das ungeduldige Warten auf einen Brief, die Befürchtung, keine Antwort zu bekommen, das freudige Empfangen des Schreibens, das Wiedererkennen des Briefpapiers und/oder der Handschrift, die vom Schriftbild abgeleitete Interpretation des Gemütszustandes des/der Anderen. Am Briefende wird oft darauf verwiesen, dass kein Papier mehr vorhanden ist oder kein neues Blatt mehr angefangen werden soll/kann oder auch, dass die Post abgeht und der Brief vorher fertig werden soll.

Was die Briefwechsel des Fürsten besonders auszeichnet,<sup>165</sup> ist die Tatsache, dass sie in großen Teilen als symmetrische Briefwechsel vorliegen. Pückler hob nämlich nicht nur erhaltene Briefe auf, er fertigte auch oft Vorschriften seiner eigenen Briefe an, denn nach eigenen Aussagen war er nicht, wie etwa Varnhagen oder Assing, dazu fähig, in einem Fluss, ohne Änderungen, Korrekturen und Zusätze direkt ins Reine zu schreiben.<sup>166</sup> Er gibt Einblicke in seine Schreibgewohnheiten, wenn er an Assing schreibt:

Zuletzt nochmalige Entschuldigung der übermäßig vielen Korrekturen, so vielfach geflickter Seiten, aber das ist auch eine meiner üblen Eigenheiten. Ich schreibe nämlich äußerst schnell, und lese drum stets das Geschriebene noch einmal aufmerksam durch, wo ich dann immer viele Korrekturen nöthig finde. Ist der Brief nun an höchste und allerhöchste Herrschaften gerichtet, so muß ich ihn freilich des Decorums wegen noch einmal abschreiben, aber von Freunden und meinesgleichen setze ich freundliche Nachsicht genug voraus, um mir nebst manchen anderen Fehlern auch diesen gütig zu verzeihen.<sup>167</sup>

---

<sup>164</sup> Adam 1998, S. 42f.

<sup>165</sup> Rainer Baasner unterstreicht, dass einen Entwurf oder eine Abschrift für das eigene Archiv zu behalten im privaten Briefverkehr eher unüblich war/ist. Siehe Baasner 1999, S.29.

<sup>166</sup> Brief von Pückler an Assing vom 10. November 1859. Pückler schreibt, Assings Handschrift ähnele der von Varnhagen und sei „[...] ohne Makel und Korrektur; also die Gedanken immer gleich classisch fertig auf den ersten Wurf, und zugleich, ich möchte sagen, plastisch geformt. Varnhagen und Sie sind die Einzigen, die das konnten und können. » in: Pückler 1873-76, Bd 4, S. 14-16, hier S. 14.

<sup>167</sup> Brief von Pückler an Assing vom 7. Januar 1860, in Pückler 1873-76, Bd 4, S. 25f.

Seine Entwürfe ordnete er selbst direkt dem entsprechenden Briefwechsel bei, so dass sich seine Denk- und Schreibprozesse mitverfolgen lassen. Auch erbat sich Pückler häufig seine eigenen Briefe zurück,<sup>168</sup> um seine Briefsammlung zu vervollständigen,<sup>169</sup> was erneut belegt, wie wichtig ihm seine eigenen Produktionen waren und nicht auszuschließen ist, dass er vielleicht schon früh eine Publikation seiner verschiedenen Briefwechsel erwog. Außerdem lassen sich durch den symmetrischen Briefwechsel die Wirkung seiner Briefe an den Reaktionen der Korrespondenzpartner ablesen, seine Strategien ausmachen, den/die Andere(n) zum erneuten Schreiben zu veranlassen und auch die Entwicklung der Beziehung beider Briefpartner mitverfolgen.

Gerade die Tatsache, dass korrigiert, gestrichen, umformuliert und hinzugefügt werden kann, belegt, dass ein Briefwechsel nicht nur als „Gespräch unter Abwesenden“<sup>170</sup> aufzufassen ist, sondern als eine besondere Art der Interlokution und Interaktion.<sup>171</sup> Die Interaktion erfolgt über den schriftlichen Kanal, muss also auf Intonation, Mimik und Gestik verzichten. Sie erfolgt zeitlich und örtlich versetzt und wird von dem Briefschreiber allein geführt.<sup>172</sup> Der Schreibakt ist noch dazu vorausgeplant und erlaubt die Nacharbeitung. Die (Schreib)Situation wird auch nicht geteilt und zwingt den Briefschreiber im Paratext (Umschlag, Angabe von Datum und Ort, Unterschrift) sich selbst und den Adressaten zu identifizieren und in Zeit und Raum zu verankern. All dies sind Elemente, die den Briefwechsel von einem Gespräch unterscheiden und zu einer spezifischen Art der Kommunikation machen.<sup>173</sup>

Dass aber dennoch Briefe sehr wohl von den Briefschreiber(inne)n auch als eine Fortsetzung des persönlichen Kontaktes und des anregenden Gesprächs aufgefasst wurden, das nur die geographische Distanz überbrücken soll, macht Sophie Gay deutlich, wenn sie an Pückler schreibt:

---

<sup>168</sup> Siehe Brief von Pückler an Assing vom 25. Juni 1867 in: Pückler 1873-76, Bd 4, S. 145f.

<sup>169</sup> Das Sammeln von Autographen war Mode. Besonders Varnhagen war ein großer Sammler und bekannte Persönlichkeiten übergaben ihm eigene Briefe für seine Sammlung. Vgl. Gatter 2004.

<sup>170</sup> Adam 1998. Adam referiert auf den französischen Literaturhistoriker Gustave Lanson (1857-1934) und seine Einleitung zu „Choix de Lettres du XVII siècle“, die in viele Handbücher übernommen wurde und in Frankreich weit verbreitet war. Lanson definierte den Brief als „conversation avec une personne absente“. Vgl. Adam, S.39.

<sup>171</sup> Vgl. Siess 1998, S. 111.

<sup>172</sup> Ebd.

<sup>173</sup> Kerbrat-Orecchioni 1998, S. 15-36, hier 16f.

Vraiment, cette manière de penser tout haut, que nous avons adoptée dans nos entretiens, m'en rend la privation cruelle ; j'espère que vous les regrettez aussi, mais pour en être sûre, j'ai besoin que vous m'écriviez comme nous causions.<sup>174</sup>

Wie die Briefschreiberin betont, soll der Ton - auch in Anlehnung an das bis ins 19. Jahrhundert gültige Modell der Madame de Sévigné - möglichst natürlich und lebendig sein, wie in einem Gespräch, auch wenn der Briefschreiber dies als Monolog führen muss und Reaktionen des Adressaten / der Adressatin nur errahnen oder vorwegnehmen kann.

Pückler verstand jedoch zumindest Teile seiner Privatbriefe als kleine auch rhetorisch ausgefeilte, literarische Kunstwerke. Das wird deutlich, wenn er seine Briefe als „Schätze“ bezeichnet<sup>175</sup> und bei einer späteren Sichtung um eine Briefsammlung mit 38 Briefen aus jungen Jahren (1804-1809, die meisten Briefe sind undatiert) eine Banderole anbringt mit der Beschriftung „Konzepte alter Liebesbriefe, bei Gelegenheit wieder zu benutzen“.<sup>176</sup> 25 der Briefe sind auf Französisch verfasst, 13 auf Deutsch. Sie belegen, dass Pückler mit den Gestaltungsregeln eines (Liebes)Briefes<sup>177</sup> vertraut war, die er sowohl im Deutschen als auch im Französischen anzuwenden wusste. Gleichzeitig wird daran auch ersichtlich, dass nicht alle Liebesbriefe von Pückler als solche zu verstehen sind, sondern von ihm auch als adressatenunabhängige Stilübungen angesehen wurde.

Ein weiterer Vorteil bei der Beschäftigung mit Pücklers Briefwechseln ist ihr guter Erhaltungszustand. Nur in wenigen Briefen ist die Tinte verblasst, sind einzelne Wörter nicht zu entziffern oder fehlen Seiten. So kann auch der Materialität der Briefe (Briefpapier, Verzierungen) Rechnung getragen werden. Schreibt Pückler seine auf Deutsch gehaltenen Briefe in der für deutschsprachigen Briefverkehr bis Mitte des 20. Jahrhunderts üblichen Kurrentschrift, so benutzt er, ebenfalls wie allgemein üblich, für Briefe in anderen Sprachen die lateinische Schreibrift,<sup>178</sup> was einem heutigen Leser den Zugang wesentlich erleichtert.

---

<sup>174</sup> Brief von Sophie Gay an Pückler vom 04. Dezember 1818, in: Pückler 1873-76, Bd.2, S.11. Ü.d.V.: „Wirklich, diese Art, laut zu denken, die wir in unseren Gesprächen walten ließen, fehlt mir schrecklich. Ich hoffe, dass Sie sie auch vermissen, aber um dessen sicher zu sein, brauche ich es, dass Sie mir so schreiben, wie wir miteinander geplaudert haben.“

<sup>175</sup> Vgl. Brief von Pückler an Ludmilla Assing vom 25. Juni 1867 in Pückler 1873-76, Bd 4, S. 145 f.

<sup>176</sup> Siehe Ludmilla Assings einleitende Worte zum Kapitel „Liebesbriefe aus Pückler's Jugendzeit“, in Pückler 1873- 76, Bd 1, S. 406, darunter auch französische Briefe.

<sup>177</sup> Siehe Adam 1998, S. 42f.

<sup>178</sup> Gutzwiller 1992.

Im Folgenden sollen zunächst die Quellenlage beschrieben und die wichtigsten Forschungsergebnisse genannt werden, an die sich die vorliegende Studie anschließt. Der in der Pückler-Forschung schon bewährte methodische Ansatz des Kulturtransfers wird aufgegriffen, in seinen wichtigsten Merkmalen dargestellt und um die Netzwerkanalyse erweitert, um dann anhand von zwei ausgewählten Briefnetzwerken des Fürsten zu untersuchen, in wie fern auch sie Medien des Kulturtransfers sein können. Da sich Kulturtransfers besonders gut an Objekten nachweisen lassen, die von einer Kultur in eine andere befördert werden, soll auch dieser Aspekt nicht unberücksichtigt bleiben.

#### 1.4 Editorische Notiz

Alle Briefe werden in ihrem französischen Original zitiert und von der Verfasserin ins Deutsche übersetzt. Dabei werden grammatikalisch und orthografisch von der heutigen französischen Norm abweichende Schreibungen beibehalten, ohne diese gesondert hervorzuheben. Mit [sic] gekennzeichnet werden allerdings offensichtliche „Fehler“, die zumeist dann erfolgen, wenn französische Muttersprachler phonetisch schreiben oder ganz offensichtlich ungeübt im Schreiben sind. Denn besonders durch immer wiederkehrende grammatikalische Irrtümer lassen sich oft auch die Briefschreiber identifizieren und werden soziale Unterschiede deutlich. Kommata und Punkte wurden da, wo sie zur Strukturierung des Textes nötig wären, aber auf vergilbtem oder beflecktem Briefpapier nicht immer deutlich als solche zu erkennen sind, hinzugesetzt und die Großschreibung am Satzanfang rekonstruiert.

Unleserliches wird mit [...] markiert oder - so weit möglich - rekonstruiert und in diesem Fall auch in eckige Klammern gesetzt. Unerschließbares wird mit einem Fragezeichen in eckigen Klammern [?] versehen. Von Pückler selbst vorgenommene Textänderungen werden in eckigen Klammern hinzugesetzt, Streichungen als solche gekennzeichnet [gestrichen/ hinzugefügt]. Die unveröffentlichten Briefe vom Fürsten und an den Fürsten entstammen größtenteils der Varnhagen-Sammlung, wurden im Branitzer Schlossarchiv eingesehen und werden in den Zitaten mit der entsprechenden CD-Nummer, der Film-Nummer und der Bild-Nummer angegeben. Einige Briefe wurden in der Krakauer Jagiellonen-Bibliothek eingesehen und nur mit der entsprechenden Kastenummer der Varnhagen-Sammlung gekennzeichnet. Der untersuchte Briefwechsel von Augusta und Pückler befindet sich im Geheimen Staatsarchiv zu Berlin und steht jetzt auch im Branitzer Schlossarchiv für Forschungszwecke auf einer CD zur Verfügung.

## 2. Quellenlage und Forschungsstand

Die Pückler-Forschung im eigentlichen, wissenschaftlichen und systematischen, „qualitativ neuen“<sup>1</sup> Sinne begann erst Mitte der 1990er Jahre.<sup>2</sup> Eine Bestandsaufnahme der Forschungsarbeiten zu Pücklers Leben und Wirken, seinen Landschaftsgärten, Reisen, Kontakten zu Zeitgenossen und auch die aktuelle Quellenlage erfolgte auf der ersten, von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz 2009 ausgerichteten interdisziplinären, internationalen Tagung.<sup>3</sup> Zu den bis dahin publizierten Forschungsarbeiten sei auf die umfassende, auch mit Bildmaterial versehene Zusammenfassung des Soziologen, Kunstwissenschaftlers und profunden Pückler-Kenners Ulf Jacob verwiesen.<sup>4</sup> Für die danach entstandenen Forschungsbeiträge liefert besonders Urte Stobbe<sup>5</sup> eine gute Übersicht und die kürzlich erschienene Bildbiografie des Fürsten,<sup>6</sup> in die die neusten Forschungsergebnisse mit eingeflossen sind. Zugunsten einer ausführlicheren Einsicht in den Forschungsstand der hier im Vordergrund stehenden Briefwechsel des Fürsten im französischen Kontext soll neben den Tagungsdokumentationen, auf die später im Einzelnen zurückzukommen sein wird, nur auf einige Meilensteine innerhalb der jüngeren Pückler-Forschung hingewiesen werden:

Für Pücklers literarische Werke konnte Sebastian Böhmer<sup>7</sup> beispielhaft am Reisebericht aus Griechenland, dem *Südöstlichen Bildersaal* (1840/41), die für Pückler charakteristische Technik der „fingierten Authentizität“ festmachen, mit der der Fürst reel Erfahrenes so beschreibt, als sei es jederzeit für jeden genau so reproduzierbar, und damit seinen Reisebericht literarisiert. Jana Kittelmann<sup>8</sup> belegt anhand konkreter Textvergleiche aus den *Briefen eines Verstorbenen* und der dem literarischen Werk vorausgehenden Originalbriefe Pücklers an seine Frau Lucie, wie Pückler eine Reisenotiz zum literarischen Text verarbeitet. Wie wichtig und die Forschung bereichernd der Vergleich der Originalbriefe an Lucie Pückler mit der literarisierten Fassung der *Briefe eines Verstorbenen* ist, wurde auch 2005 von Nicole und Michael Brey<sup>9</sup> herausgestellt. Unter zusätzlichem Einbezug der unveröffentlichten und zeit-

---

<sup>1</sup> Vgl. Jacob 2010, S. 15.

<sup>2</sup> Vgl. den ersten Band der Reihe „Edition Branitz“ von Friedrich/Herold/Kohlschmidt 1995. Bis 2019 erfolgten 15 Bände in der Reihe.

<sup>3</sup> Friedrich/Jacob 2010.

<sup>4</sup> Vgl. Jacob 2010.

<sup>5</sup> Stobbe 2015, bes. Einleitung, S. 7-22, hier S. 18-22.

<sup>6</sup> Jacob/Neuhäuser/Streidt 2019.

<sup>7</sup> Böhmer 2007.

<sup>8</sup> Kittelmann 2010.

<sup>9</sup> Brey/Brey 2005, S. 31.

gleich von Pückler angelegten „Erinnerungsalben“, die Bildmaterial wie Karikaturen, Postkarten und Porträts enthalten, konnten die Autoren einige Irrtümer richtigstellen, die besonders Heinz Ohff unterliefen. Sein *Der grüne Fürst*,<sup>10</sup> eine anschauliche und heitere Einstiegslektüre in die Beschäftigung mit Pückler, hat unter anderem mit der von einem (unbenannten) Zeitgenossen übernommenen Behauptung, Pückler solle „mehr Liebschaften gehabt haben als Don Juan und Casanova zusammengenommen“,<sup>11</sup> Pücklers Ruf als Frauenheld besiegelt, den es durch fundierte Forschungsbeiträge auf der Basis von Originalquellen zu hinterfragen galt. In diesem Sinn hat auch Peter James Bowman mit seinem *The Fortunate Hunter. A German Prince in Regency England*<sup>12</sup> einen bedeutenden Beitrag zur internationalen Pückler-Forschung geleistet: Auf der Grundlage der Originalbriefe aus England, den *Briefen eines Verstorbenen*, verbunden mit unveröffentlichtem Archivmaterial und auch britischen Quellen gibt Bowman Einblicke in die durch Sarah Austin 1831/1832 vorgenommene Übersetzung der *Briefe eines Verstorbenen* ins Englische<sup>13</sup> und in die Rezeptionsgeschichte des Werkes aus der britischen „Betroffenenperspektive“.<sup>14</sup>

Besonders interessant für die vorliegende Studie erscheint Urte Stobbes Forschungsbeitrag:<sup>15</sup> Sie geht anhand von Pücklers *Briefen eines Verstorbenen* und *Andeutungen über Landschaftsgärtnerei* der Frage nach, ob Pückler eher als adliger Schriftsteller oder als schreibender Adliger einzuschätzen sei und kommt zu dem überzeugenden Schluss, dass Pückler auf seinem Weg zum Schriftsteller und Gartenkünstler, in der Art, wie er Medien zur Selbstdarstellung nutzte und durch Strategien seinen Nachruhm sicherte, durchweg als Adliger agierte: Durch seine Lebensführung und die Gestaltung des Muskauer Parks, die Stobbe als adlige Selbstkonstruktionsversuche und Selbstvergewisserungsstrategien<sup>16</sup> identifiziert, wollte Pückler in Adelskreisen auf sich aufmerksam machen, was Stobbe schließen lässt, dass Pückler mehr daran lag, dass über seine Parkanlagen gesprochen werde, als dass diese auch wirklich so wie in den *Andeutungen über Landschaftsgärtnerei* beschrieben, ausgeführt würden. Wenn Pückler in eigenen Aussagen dem nicht widerspricht,<sup>17</sup> darf dennoch, so denke ich, sein großes Talent und sein fundiertes Wissen um Parkgestaltungen nicht ausschließlich als Teil einer

---

<sup>10</sup> Ohff 1991.

<sup>11</sup> Ebd., S. 29.

<sup>12</sup> Bowman 2010 und 2015 (deutsche Fassung).

<sup>13</sup> Pückler 1832.

<sup>14</sup> Vgl. Jacob 2010, S. 18.

<sup>15</sup> Vgl. Stobbe 2015, S. 197.

<sup>16</sup> Ebd.

<sup>17</sup> In seinem Brief vom 17. Februar 1834 schreibt Pückler an Sophie Gay: „Je suis charmé que les vues de Muskau vous plaisent. Cependant je ne dois pas vous cacher qu’il y a un peu de poésie dans les détails. Cela représente

Insenzierungsstrategie betrachtet werden. Nicht nur aufgrund seines (literarischen) Gartenwerks, sondern auch durch konkrete Parkgestaltungen in Muskau und Branitz, in Babelsberg, Ettersberg, Altenstein, Wilhelmstal bei Eisenach und auf Schloss Sagan zählte und zählt Pückler mit dem schon erwähnten Peter Joseph Lenné und dem bayerischen Friedrich Ludwig von Sckell (1750-1823) zu den drei „bedeutendsten deutschen Landschaftsgestaltern des 19. Jahrhunderts“.<sup>18</sup> Dem ungeachtet reagierte Pückler jedoch in der Tat auf den durch den Wiener Kongress bedingten Statusverlust offensiv, legte sein ganzes Agieren auf eine „kulturelle, politische und finanzielle Stattsicherung“<sup>19</sup> aus und verfolgte die Strategie der „offensiven Verstärkung durchweg adliger Repräsentationselemente“.<sup>20</sup> Erst als diese in Gang war, begann Pückler, schriftstellerisch tätig zu werden. Pückler füllte zwar durch seinen „adligen Schreibgestus“<sup>21</sup> eine Lücke in der damaligen Literaturlandschaft, war aber nicht mit deren bürgerlichen Spielregeln vertraut. Diese beherrschte der Literaturkenner und -kritiker Karl August Varnhagen von Ense (1785- 1858), der dem Fürsten zu Recht als ein Garant für schriftstellerischen Erfolg erschien. Pückler bediente sich auch des Mediums der Literatur, indem er sich in seinen Reisewerken, seinen Briefwechseln und seiner Gartenbeschreibung nicht nur selbst darstellte und seinen kulturellen Status (selbst über die deutschen Grenzen hinaus) sicherte,<sup>22</sup> sondern auch seinen Nachruhm mitorganisierte. Urte Stobbe zieht bei dem „geschickten Medienjongleur“<sup>23</sup> Pückler, der je nach Umständen die Strategie wählte, die die größte Resonanz versprach, eine Parallele zu Pücklers epistolarer Kommunikation, in der er häufig die Rollen wechselte, galant den Gegenpart einnahm oder auch die Meinung des Gegenübers spiegelte, zuweilen auch vorher selbst Geäußertes modifizierte.<sup>24</sup> Die Anpassung Pücklers an sein jeweiliges Gegenüber hatte schon der Kunstkritiker, Schriftsteller und Journalist Paul Fechter (1880-1958) mit dem Hinweis darauf unterstrichen, dass Pückler

---

mon château plutôt tel qu'il sera après l'exécution de tous mes plans, que tel qu'il est en ce moment, mais peu-à-peu nous [y] arriverons.“ Ü.d.V. : „Es freut mich, dass Ihnen die Ansichten von Muskau gefallen. Jedoch darf ich Ihnen nicht verheimlichen, dass ein bisschen Dichtung in den Details steckt. So wird mein Schloss eher aussehen, wenn alle meine Pläne durchgeführt sein werden, als so, wie es jetzt aussieht, aber nach und nach kommen wir dahin.“ in: Pückler 1873-76, Bd 1, Brief Nr. 30, S. 64-68, hier S. 65.

<sup>18</sup> Siehe Baridon 1998, S. 1004. Rein Wolfs schreibt 2016 in der Einleitung zum Katalog der Ausstellung *Parkomanie*: „Seine nach englischen Vorbildern angelegten Landschaftsparks zählen zu den Höhepunkten europäischer Landschaftsgestaltung im 19. Jahrhundert [...]“ S. 16f.

<sup>19</sup> Stobbe 2015, S. 197.

<sup>20</sup> Ebd.

<sup>21</sup> Ebd.

<sup>22</sup> Ebd, S. 198.

<sup>23</sup> Ebd, S. 199.

<sup>24</sup> Ebd, S. 198.

seine Ausdrucksweise vom Hörer, vom Empfänger aus wechsele.<sup>25</sup>

Stobbe versteht Pückler - angesichts der Tatsache, dass er sich in den höchsten Adelshäusern Europas einen Namen gemacht und zu Lebzeiten sehr nachhaltig seinen Nachruhm organisiert hat - als einen „Repräsentationskünstler“<sup>26</sup>, der auch die Literatur dazu nutzte, um sich „auf der adligen Repräsentationsebene Aufmerksamkeit der höchsten adligen Kreise“ zu sichern.<sup>27</sup> Wie dies - besonders in Frankreich und durch die epistolare Kommunikation - konkret erfolgte, wird die vorliegende Studie hoffentlich sichtbar machen.

Es wird an diesem kurzen Überblick der Sekundärliteratur deutlich, dass sich das literarische Forschungsinteresse lange (mit Ausnahme von Böhmer) auf Pücklers Englandreise und seinen größten Erfolg, die *Briefe eines Verstorbenen* konzentriert hat. Dass Pücklers Bezug zu Frankreich lange Zeit gar nicht beachtet wurde, mag daran liegen, dass im Gegensatz zu seiner Englandreise und auch seiner Orientreise die Reiseeindrücke aus Frankreich nie als selbstständiges Werk erschienen, sondern immer in andere Werke integriert wurden,<sup>28</sup> auch keine handschriftlichen Dokumentationen von Pücklers Frankreichreisen erhalten sind<sup>29</sup> und Forscher und Forscherinnen, „die mit dem politischen, sozialen und kulturellen Leben Frankreichs im 19. Jahrhundert vertraut sind und zudem französische oder auf Französisch verfasste Quellen entziffern können, sich bisher wenig für dieses Thema interessiert haben.“<sup>30</sup>

Zu den wenigen Forschungsarbeiten mit Frankreichbezug gehört die Untersuchung von Rosemarie Lühr<sup>31</sup> zu Pücklers Gebrauch der französischen Sprache in einem seiner deutschsprachigen Berichte über eine Fußreise durch Franken im Jahre 1834.<sup>32</sup> Lühr kommt zu dem Schluss, dass Pückler einzelne französische Wörter, französische Sprichwörter, Dialoge und Redewiedergaben in seine deutschsprachigen Texte oft dann einfließen lässt, wenn er sich über Frankreich oder Franzosen bzw. Französinen äußert, Lokalkolorit vermitteln will<sup>33</sup> oder ihm für französische Einrichtungen wie z.B. einem „Boudoir“ kein deutsches Pendant zur Verfügung steht oder einfällt.<sup>34</sup> Lühr fällt allerdings einer Fehlinterpretation zum Opfer: In der

---

<sup>25</sup> Siehe Fechter 1935, S. 29, zitiert bei Stobbe 2015a, S. 138.

<sup>26</sup> Stobbe 2015, S. 199.

<sup>27</sup> Ebd., S. 199.

<sup>28</sup> Pückler 1830/31, 1834, 1834a, 1835 und 1846-1848.

<sup>29</sup> Vgl. Maillot 2012, S. 22.

<sup>30</sup> Ebd.

<sup>31</sup> Vgl. Lühr 2003.

<sup>32</sup> Siehe auch Reise-Journal (Erste Abtheilung) in Pückler 2007, S. 70-133.

<sup>33</sup> Vgl. Lühr 2003, S. 440.

<sup>34</sup> Ebd., S. 436.

Wiedergabe eines Gesprächs zwischen Napoleon I. und Zar Alexander, in dem Ersterer fragt „Eh bien, Sire, Votre Majesté a-t-elle passée [sic] une bonne nuit ? [...] avez-vous enfin eu une bonne selle?“ übersetzt Lühr „selle“ mit „Sattel“ und vermutet hinter der Homophonie mit „celle“ (diese) ein „frivoles Wortspiel“.<sup>35</sup> „Selle“ muss hier jedoch - wie es auch der Kommentator in der Neuausgabe von *Vorletzter Weltgang* tut<sup>36</sup> - mit „Stuhlgang“ übersetzt werden, was Pückler als Beispiel für Napoleons „gemeine Erziehung“<sup>37</sup>, anführt, was aber keinesfalls als eine erotische Anspielung zu verstehen ist. Lühr schließt jedoch zu Recht, dass Pückler über eine „bilinguale Kompetenz“<sup>38</sup> verfügte, die ihm erlaubte, spielerisch und sehr reflektiert mit beiden Sprachen umzugehen und sie miteinander zu verflechten. Der Vorwurf, der Anfang des 20. Jahrhunderts gegen den französischen Sprachgebrauch in deutschen Texten allgemein und bei Pückler im Besonderen laut wurde, und das Französische als „das Streben nach einer ständischen Sondersprache und Snobismus“<sup>39</sup> aburteilte, erscheint ihr als nicht gerechtfertigt. An Lucie schreibt Pückler:

Es ist mir oft, und namentlich von Dir, vorgeworfen worden, meinen Styl durch französische und andre fremde Phrasen zu verunstalten, daß ich ein Wort darauf erwidern muß. Es thut mir nur leid, nicht mehr Kenntniß fremder Sprachen zu besitzen, sonst würde ich in den schon gerügten Fehler absichtlich noch viel öfter verfallen. Wenn ich Briefe schreibe, oder auch für das Publicum, so ist meine Absicht keineswegs, deutsche Stylübungen zu dreheln, sondern auszudrücken, was ich fühle und denke. Wenn dies nun sich im Geist eines fremden Idioms in mir entwickelt, so verliert oft ein Gedanke alle Grazie, seinen feinsten Duft, so zu sagen, wenn er übersetzt wird. In solchem Fall lass ich ihn in seiner ursprünglichen Form. Gewisse Ausdrücke gehören auch einer Nation sprüchwörtlich an, und klingen immer fader in der Übertragung.<sup>40</sup>

Auch Margrit Bröhan<sup>41</sup> wählt eine frühe, 1808 durchgeführte Reise von Pückler für ihre Untersuchung. Sie zeichnet Pücklers Wanderung durch Südfrankreich nach, die die Grundlage für die *Jugend-Wanderungen* bildete. Bröhan glaubt in Pücklers „Aussagen über Charakter und

---

<sup>35</sup> Lühr 2003, S. 443.

<sup>36</sup> Pückler 2017, S. 41, Anm. 6.

<sup>37</sup> Ebd, S. 41.

<sup>38</sup> Lühr 2003, S. 444.

<sup>39</sup> Lühr 2003 zitiert hier August Langen: „Deutsche Sprachgeschichte vom Barock bis zur Gegenwart“, in: Wolfgang Stammeler (Hg), *Deutsche Philologie im Abriss*, Bd 1.2, 1957, Sp. 931-1336, hier Sp. 1279. Siehe auch Gatter 2012, der auf den Literaturhistoriker Eduard Engel, verweist, der den Gebrauch fremdsprachlicher, vor allem französischer Wörter 1911 in seinem Werk *Deutsche Stilkkunst* 1911 (S.53) als « Franzosenkrankheit » bzw. « Pücklerei » bezeichnete. Pückler wird von Engel, der ihm zufolge gar nicht zur deutschen Literaturgeschichte gehöre, als « halbgebildeter, sittenloser Hochadliger dargestellt, der zwar zum Schein den Demokraten gegeben, aber durch Fremdwortgebrauch seine Verachtung der Masse unter Beweis gestellt habe.» Gatter, S. 335.

<sup>40</sup> Lühr 2003, S. 445. Der Brief wird bei Lühr ohne nähere Angaben angegeben.

<sup>41</sup> Bröhan 2010.

Kultur der Franzosen ein praktisch erfahrenes Freiheits- und Bildungsideal<sup>42</sup> ausmachen zu können, wobei sie in Frankreich „eine geistige Revolution, eine freiheitliche Ordnung des Zusammenlebens und eine leitende Funktion in der Bildung“<sup>43</sup> als Postulate sieht, die auch Pückler stimulierten.

Außer diesen Beiträgen sei noch meine auf Französisch verfasste, allerdings unveröffentlichte Master-Arbeit<sup>44</sup> genannt, in der herausgestellt werden konnte, dass ein Frankreichbezug fast alle literarischen Werke des Fürsten durchzieht. Mein Beitrag zur ersten Pückler-Tagung 2009 mit dem Titel *Frankreich und die Franzosen in den Schriften des Fürsten Pückler. Reiseberichte, Fiktion oder fingierte Authentizität?*<sup>45</sup> greift diese unveröffentlichten Forschungsergebnisse auf und weist nach, dass das Konzept der „fingierten Authentizität“ bei Pückler auch im Bezug zu Frankreich zum Tragen kommt. Gerade durch dieses Vorgehen vermittelt Pückler seine Liebe für Frankreich an das deutschsprachige Publikum<sup>46</sup> und erotisiert sowohl Begegnungen mit jungen Französischen als auch seine Naturbeschreibungen.<sup>47</sup> Mit Verweis auf die von Nicole und Michael Brey erbrachten Forschungsergebnisse<sup>48</sup> hebt Ulf Jacob hervor, dass die Erotisierung von Natur und Landschaft und die lustvollen Projektionen auf agierende oder bloß imaginierte Personen ein Topos darstellt, das sich in nahezu allen Schriften Pücklers wiederfinden lässt. Er betont, dass das Profane sexualisiert und das Sexuelle (bis hin zum Pornografischen) versachlicht wird und Pückler sich sowohl in seinen Korrespondenzen als auch seinen Publikationen immer wieder als „Sprach-Erotomane“ auslebte.<sup>49</sup>

---

<sup>42</sup> Ebd, S. 176.

<sup>43</sup> Ebd.

<sup>44</sup> Micke-Serin 2009.

<sup>45</sup> Micke-Serin 2010.

<sup>46</sup> Als Beispiel sei hier folgende Textstelle genannt aus dem elften Brief von Pückler an die Fürstin Pückler-Muskau vom 26. Oktober 1834 aus Argelès: „Setze Dich nun zu mir. Wir ruhen auf dem Rande einer tief herabgehenden Mauer [...] aber vor Dir, welche Pracht, welch ein traumartiges Paradies! [...] Hast Du Dich hieran satt gesehen, so wende dich links, und folge mit dem Auge dem gewundenen Laufe der Gave im geräumigen Thal [...]“. Pückler 2017, S.358.

<sup>47</sup> Als Beispiel sei hier folgende Textstelle genannt (Elfte Brief an die Fürstin Pückler-Muskau aus Bagnère de Bigorre, den 25. Oktober 1834: „Da lag endlich in glänzender Pracht die Pyrenäenketten vor mir, und wie wunderbar gestaltet! Noch war ihre Mitte durchgängig mit einem dichten Wolkengürtel umschlossen (dem letzten Theil des Gewandes, den die spröde Jungfrau zu lösen gestattet), der in weiten Nebeldraperien bis auf die Wiesenebene herabhing [...]“. Pückler 2017, S. 349.

<sup>48</sup> Brey/Brey 2015 können anhand des Vergleichs der *Briefe eines Verstorbenen* mit dem Originalbrief an Lucie Pückler vom 30. März 1827 überzeugend nachweisen, dass Pücklers unverfänglicher Gemäldebeschreibung in den *Briefen* Eindrücke von einem Bordellbesuch zugrundeliegen, S. 41f.

<sup>49</sup> Vgl. Micke-Serin 2010, Anm. 47 von Ulf Jacob, dem für diese Bereicherung meines Artikels gedankt sei.

## 2.1 Quellenlage: Briefwechsel des Fürsten Pückler

Pückler stand mit einer Unzahl von Personen in epistolarem Verkehr,<sup>50</sup> korrespondierte mit Schriftstellern, Verlegern, Kunsthistorikern, Künstlern, Gartenspezialisten, Adligen und Bürgerlichen, Konservativen und Revolutionären, Angehörigen der europäischen Adelshäuser, Naturwissenschaftlern und Gärtnern.<sup>51</sup>

Autographe von Pückler befinden sich hauptsächlich im Deutschen Literatur Archiv Marbach, im Freien Deutschen Hochstift in Frankfurt am Main, im Weimarer Goethe-und-Schiller-Archiv, im Brandenburgischen Landeshauptarchiv, im Branitzer Pückler-Archiv, im Geheimen Staatsarchiv zu Berlin und in geringerem Umfang an anderen Standorten, die durch die Verbunddatenbank Kalliope erschließbar sind. Als Hauptquelle und immer noch „aktuelles Standardwerk“<sup>52</sup> für Pücklers Briefwechsel gilt das zwischen 1873 und 1876 von Ludmilla Assing (1821-1880) herausgegebene neunbändige Werk *Briefwechsel und Tagebücher des Fürsten Hermann von Pückler-Muskau*.<sup>53</sup> Auch wenn es den heutigen Editionsnormen keinesfalls mehr entspricht,<sup>54</sup> dringend überarbeitet, korrigiert, ergänzt und in seiner Chronologie teilweise neu geordnet werden müsste, bleibt die Ausgabe von Assing, deren Herausgeberin keinen Anspruch auf Vollständigkeit erhob,<sup>55</sup> eine wertvolle Quelle und Referenz für die Pückler-Forschung. Diese, wie auch die nicht publizierten Briefe aus dem Nachlass des Fürsten, die dieser ihr testamentarisch vermacht hatte, übergab Ludmilla Assing, Nichte und enge Mitarbeiterin von Varnhagen von Ense, als Teil der von ihrem Onkel geerbten „Sammlung Varnhagen“ der Königlichen Bibliothek zu Berlin (heute Staatsbibliothek), die der damalige Direktor der Handschriftenabteilung Ludwig Stern 1911 geordnet und repertoriert hat.<sup>56</sup> 1942 wurde die Sammlung aus Sicherheitsgründen nach Krakau in die Bibliothek der Jagiellonen-Universität ausgelagert. Erst 1977 wurde bekannt, dass der verloren geglaubte Briefnachlass des Fürsten die Kriegswirren überstanden hatte.<sup>57</sup> Nach anfänglichen

---

<sup>50</sup> Vgl. Kittelmann 2015, Vorwort der Herausgeberin S. 7 und Anm.4, S.7. Kittelmann bezieht sich auf Stern 1911, S. 614-627 und die in *Kalliope* erfassten Korrespondenzen Pückler-Muskau.

<sup>51</sup> Kittelmann 2015, S. 8.

<sup>52</sup> Ebd, S. 9.

<sup>53</sup> Pückler 1873-76.

<sup>54</sup> Kittelmann 2015, S. 9.

<sup>55</sup> Das liegt z.T. auch an dem materiellen Zustand der Dokumente. Assing schreibt z.B. einleitend zum Kapitel *Liebesbriefe aus Pücklers Jugendzeit*: „Viele der Konzepte sind so unleserlich durch die Fülle der Korrekturen, daß ganze Briefe und Bruchstücke nicht hier mit aufgenommen, sondern nur eine Auswahl getroffen werden konnte.“ Pückler 1873-76, Bd 1, S. 406.

<sup>56</sup> Stern 1911.

<sup>57</sup> Siehe Kittelmann 2015, S.8.

Traktationen über die eventuelle Rückführung des Briefnachlasses aus Polen nach Deutschland<sup>58</sup> konnte man sich darauf einigen, dass alle Originale in Krakau bleiben, jedoch abfotografiert werden konnten und nun auf insgesamt 30 CDs im Archiv Branitz zu Forschungszwecken bereit stehen. Die Briefwechsel werden im Archiv transkribiert, eine vollständige Veröffentlichung derselben ist jedoch noch nicht erfolgt. Ein gesteigertes Forschungsinteresse am wiederentdeckten Briefnachlass, wie man es sich hätte vorstellen können, blieb jedoch, mit einigen Ausnahmen, auf die später noch eingegangen wird, lange aus.<sup>59</sup>

Pückler selbst hatte die schriftstellerisch und publizistisch tätige Ludmilla Assing damit beauftragt, Teile seiner Briefwechsel - allerdings erst nach seinem Tod - herauszugeben. Aus den im vierten Band abgedruckten über hundert Briefen des Fürsten an die zukünftige Herausgeberin wird deutlich, wie intensiv Pückler selbst dazu Vorarbeit geleistet und damit das Bild, das er der Nachwelt von sich hinterlassen wollte, in hohem Maße (mit)geprägt hat. Er schreibt schon 1859: „Ich amüsire mich jetzt oft mit der Durchsicht meiner Korrespondenzen, eigener und fremder Briefe, die ich Ihnen alle zum Behuf Ihres projektirten Pasquill's zu vermachen gedenke.“<sup>60</sup>

Pückler hatte Ludmilla Assing mehrere Pakete ausgewählter Briefwechsel nach Berlin geschickt,<sup>61</sup> allerdings nur zur Ansicht, mit der dringenden Bitte, diese umgehend zurückzuschicken,<sup>62</sup> einer Bitte, der Ludmilla Assing auch nachkam.<sup>63</sup> Pücklers Vorsicht und ausdrückliche Vorgabe, seine Briefe erst nach seinem Tod, herauszugeben,<sup>64</sup> rührte daher, dass Ludmilla Assing 1860 sowohl Varnhagens Tagebücher als auch seinen Briefwechsel mit Alexander von Humboldt (1769-1859) unbearbeitet publiziert und damit einen öffentlichen Skandal ausgelöst hatte.<sup>65</sup> Sie wurde der Diffamation und Majestätsbeleidigung bezichtigt und von der Polizei steckbrieflich gesucht, was sie dazu veranlasste, 1862 ins Exil nach Italien zu gehen.

---

<sup>58</sup> In diesem Sinne äußerte sich auch noch Gatter 2004, S. XXIX: „[...] und sollte dieses gewaltige Erbe [die Sammlung Varnhagen, A.d.V.] einst, wenn sich Polen und Deutsche ausgesöhnt haben, nach Berlin zurückkehren, wird auch das Andenken des Fürsten Hermann von Pückler-Muskau und das seiner Biographin wiederbelebt werden.“

<sup>59</sup> Kittelmann 2015, S. 8.

<sup>60</sup> Brief von Pückler an Assing vom 28. Juli 1859, Pückler 1873-76, Bd 4, S. 7-9, hier S. 8.

<sup>61</sup> Brief von Pückler an Assing vom 25. Juni 1867, Pückler 1873-76, Bd 4, Brief Nr. 75, S. 145f.

<sup>62</sup> Brief von Pückler Assing vom 30. Dezember 1864, Pückler 1873-76, Bd 4, Brief Nr. 56, S. 107-109, hier S. 106.

<sup>63</sup> Brief von Pückler an Assing vom 02. Juli 1867, Pückler 1873-76, Bd 4, Brief Nr. 76, S. 146-148, hier S. 147.

<sup>64</sup> Brief von Pückler an Assing vom 27. August 1859, Pückler 1873-76, Bd 4, Brief Nr. 10, S. 9-10, hier S. 9.

<sup>65</sup> Vgl. Gatter 1996.

Dennoch vertraute der Fürst gerade Ludmilla Assing, der er sich als „politisch Ihr Gegner, persönlich Ihr Freund und Ihrer vielfachen Talente Bewunderer“<sup>66</sup> bezeichnete, die Herausgabe seiner Briefe an und gestattete ihr auch durchaus eine hagiographische Haltung:

Machen Sie dann daraus was Sie wollen, nur zur Vermehrung Ihres litterarischen Ruhmes durch geistreiche und pikante Bearbeitung; denn das allein hat dabei Interesse für mich, da ich es doch jenseits schwerlich zu lesen bekomme, meinen Tod aber mehr als je herbeisehne, weil ich, so alt und krank und anderweit bedrängt, dieser Existenz vollkommen satt bin.<sup>67</sup>

Pückler, der sich Zeit seines Lebens selbst inszeniert hatte, übergab also Assing diese Aufgabe, wobei ihm besonders an der „Bearbeitung“ lag, weniger an der Vollständigkeit und dem Wahrheitsgehalt.

Sie sind eine künstlerische Natur, das heißt eine bildende, schaffende, ich auch ein wenig von derselben Art, und da aus mir, wenn ich todt bin, Sie etwas machen wollen, so darf ich glauben, daß Sie mich vorläufig so genau als möglich kennen lernen wollen, als Wahrheit, um nachher die Dichtung hinzuzusetzen, deren Ihr mageres Sūjet bedarf.<sup>68</sup>

Ausdrücklich bat Pückler also - mit Anspielung auf Goethe, in dessen Nähe er sich rückt - um die Literarisierung seiner eigenen Person. Sein langes und schillerndes Leben bot dabei keineswegs ein „mageres Sūjet“. Auch seine Tagebücher, von denen Ludmilla Assing allerdings nur wenig Einträge übernehmen wird, erwartete er eine intensive Bearbeitung ihrerseits und schrieb:

Auch meine Tagebücher enthalten leider mehr Notizen, Exzerpte u.s.w. als Eigenes, doch findet sich vielleicht in der Spreu auch hie und da ein besseres Korn. Sie mögen prüfen und das Beste behalten. Den rohen Stoff liefere ich, die Kraft muß von Ihnen kommen.<sup>69</sup>

Der Fürst beauftragte Ludmilla Assing ebenfalls damit, seine Biographie zu schreiben, wobei auch hier davon auszugehen ist, dass er selbst erhebliche Vorarbeit dazu leistete, denn schon 1861 schrieb er an Ada von Treskow:

Verzeihen Sie auch alle meine affreusen Korrekturen beim wieder Durchlesen dieses langen Briefes, an dem ich nur von Zeit zu Zeit schreiben konnte, einmal weil ich schon lange leidend an einer hartnäckigen Grippe bin, die mich seit 5 Wochen hier gefangen

---

<sup>66</sup> Brief von Pückler an Assing vom 05. Juni 1864, Pückler 1873-76, Bd 4, Brief Nr. 52, S. 98 -100, hier S. 98f.

<sup>67</sup> Brief von Pückler an Assing vom 24. Mai 1860, Pückler 1873-76, Bd 4, Brief Nr. 34, S. 57-58, hier S. 57f.

<sup>68</sup> Brief von Pückler an Assing vom 02. Juli 1867, Pückler 1873-76, Bd 4, Brief Nr. 76, S. 146-148, hier S. 147. (Hervorhebungen im Original).

<sup>69</sup> Ebd, S. 148 (Hervorhebungen im Original).

hält - zweitens, weil ich die Muße benutze, um an meinen posthumen Memoiren zu schreiben. Dichtung und Wahrheit versteht sich.<sup>70</sup>

Pückler lieferte also - davon darf man ausgehen - einen erheblichen Beitrag zu seiner posthum erscheinenden Biographie und selektierte auch die zu veröffentlichenden Briefwechsel. So konnte es Ludmilla Assing bewerkstelligen, in der relativ kurzen Zeit von nur neun Jahren (von Pücklers Tod 1871 bis zu ihrem eigenen 1880) neun Bände von jeweils über 400 Seiten Briefen und Tagebucheintragen und eine zweibändige Biographie des Fürsten herauszugeben.<sup>71</sup>

Das Interesse der vorliegenden Studie liegt nicht zuletzt auch darin, Pücklers Briefwechsel in ihrer Originalform zu untersuchen, ohne eine auf Publikumswirkung bedachte Nachbearbeitung durch ihn selbst oder die Herausgeberin. Abgesehen von der sprachlichen Hürde, die die Publikation französischsprachiger Briefe des Fürsten den deutschsprachigen Lesern stellen musste, bleibt auch zu hinterfragen, warum gerade die in dieser Studie untersuchten Briefwechsel nicht publiziert wurden.

## 2.2 Forschungsstand: Briefwechsel des Fürsten Pückler

Eine erste intensive Auseinandersetzung mit einem ausgewählten, bis dahin nur in Teilen von Assing veröffentlichten Briefwechsel des Pücklerschen Nachlasses,<sup>72</sup> der sowohl durch seinen Umfang (insgesamt 145 Briefe) als auch durch seine Originalität einen Sonderstatus<sup>73</sup> in Pücklers Briefnachlass einnimmt, erfolgte im Jahre 2010 durch Enid und Bernhard Gajek. Sie brachten unter dem Titel *Die Leidenschaft ist der Schlüssel zur Welt*<sup>74</sup> den kompletten, zwischen 1832 und 1844<sup>75</sup> durchweg auf Deutsch gehaltenen Briefwechsel zwischen Pückler und Bettine von Arnim (1785-1859) heraus, mit einer Erläuterung und einem Kommentar zu

---

<sup>70</sup> „Nachschrift entre nous“ von Pückler an Ada von Treskow vom 03. Februar [1861] aus Frankfurt, in: Seitz 1986, S. 48f.

<sup>71</sup> Zur Entstehung der Biographie des Fürsten siehe auch Gatter 2004.

<sup>72</sup> Assing druckte im ersten Band der *Briefwechsel und Tagebücher* insgesamt 75 Briefe dieses Briefwechsels ab, S. 81-271.

<sup>73</sup> Ebenfalls einen Sonderstatus nehmen - auch schon durch den Umfang - Pücklers Briefe an seine Ehefrau Lucie von Pückler-Muskau ein, darunter die ursprünglich an sie adressierten Briefe, die bearbeitet als *Briefe eines Verstorbenen* publiziert wurden und die an sie adressierten Liebesbriefe, Hübener 2008.

<sup>74</sup> Gajek/Gajek 2001.

<sup>75</sup> Der eigentliche Briefwechsel bezieht sich auf die Jahre 1832 bis 1835. Es schließt sich ein Brief von Pückler aus dem Jahr 1836 an, sowie sieben Briefe von ihm aus den Jahren 1843 und 1844.

jedem Brief. <sup>76</sup> Dieser Briefwechsel war auch Gegenstand mehrerer Forschungsbeiträge u.a. von Wolfgang Bunzel<sup>77</sup> und Miriam Seidler.<sup>78</sup>

Originell ist der Briefwechsel insofern, als Pückler mit der gleichaltrigen Bettine von Arnim, die er 1821 im Berliner Salon von Rahel und Karl-August von Varnhagen kennen gelernt hatte, einen epistolaren Pakt einging: Die schon im epistolaren Rollenspiel geübte<sup>79</sup> Bettine von Arnim schlug Pückler vor, sich von ihrer jeweiligen realen Person zu lösen und ausschließlich in vorher abgesprochenen Rollen miteinander zu kommunizieren, wobei der Brief als ideales Medium einer „Hermetisierung und Intimisierung“<sup>80</sup> diene und keinesfalls für eine Netzwerkarbeit eingesetzt werden sollte, denn es gehörte zum Pakt, die Briefe weder (im Salon) vorzulesen, noch an Dritte weiterzureichen. Bettine von Arnim schlug Pückler die Rolle eines Herrschers vor und wollte sich selbst in der einer ihm völlig unterworfenen und ergebenen Sklavin sehen. Pückler nahm diese Rolle an und ging noch weiter, indem er zusätzlich einen geschlechtlichen Rollenwechsel vorschlug:

Ich habe keinen schaffenden Geist, sondern nur einen empfänglichen. Sie sind das männliche Prinzip in unserem Verhältnis, ich das Weibliche. Daher wird es, als umgekehrte Welt, eine Weile dauern ehe wir uns ganz gemächlich einrichten. Ich mache es mir bequem, denn ich habe als Weib mehr Verstand als Sie, wenngleich weniger Geist, ich darf Launen haben, inconsequent seyn, Sie vernachlässigen, wieder zu Ihnen zurückkommen, ganz wie es mir beliebt. – Sie aber haben den Beruf, etwas aus mir zu machen, und mögen sehen, wie Sie es zu Wege bringen. Es ist, beym Himmel! kein leichtes Stück Arbeit, so weit ich es zu beurtheilen im Stande bin.<sup>81</sup>

Wurde der komplexe epistolare Pakt von beiden anfänglich eingehalten, so verließ Pückler diese Rolle immer häufiger und gefährdete damit den Briefwechsel an sich. Als Bettine von Arnim dann (zum Teil fiktive) Briefe, die sie eigentlich an Goethe gerichtet hatte, vor der geplanten Veröffentlichung an Pückler schickte, nahm er, der inzwischen berühmte Verfasser der *Briefe eines Verstorbenen*, die Rolle eines literarischen Mentors für die von ihm als sehr begabt eingeschätzte, angehende Schriftstellerin ein. Pückler, der ja eigentlich Bettine von Arnim die erziehende Rolle zugewiesen hatte, beklagte sich bald über ihren herrischen Ton. Er warf ihr auch vor, den Briefwechsel mit ihm nur zur Inszenierung ihrer selbst zu benutzen.

---

<sup>76</sup> Der Briefwechsel Pückler-Arnim befindet sich in zwei Archiven: Der größere Teil im Freien Deutschen Hochstift - Frankfurter Goethemuseum in Frankfurt am Main und der kleinere in der ehemaligen Preußischen Staatsbibliothek zu Berlin bzw. der Biblioteka Jagiellonska in Krakau. Vgl. Gajek/Gajek 2001, S. 400.

<sup>77</sup> Bunzel 2015.

<sup>78</sup> Seidler 2015.

<sup>79</sup> Vgl. Bunzel 2015, S. 16.

<sup>80</sup> Ebd., S. 17.

<sup>81</sup> Brief von Pückler an Bettine von Arnim vom 26. Februar 1832 in: Gajek/Gajek 2001, S. 17-18, hier S. 18.

Bettine von Arnim reicherte in der Tat selbst Erfahrenes und Erlebtes mit fiktiven Elementen an, was einer Autofiktion nahe kommt, im Privatbrief aber nicht vorgesehen ist<sup>82</sup> und den Adressaten verwirrt. Als Bettine von Arnim dann uneingeladen nach Muskau reiste und sich dort vor dem Fürstenpaar und dessen Gästen unangemessen (da ihrer eigentlich nur epistolaren Rolle entsprechend) verhielt, nötigte Pückler sie zur Abreise, wies sie zurecht und verlangte fortan einen konventionellen oder gar keinen Briefkontakt mehr. Sie wechselt dann von dem vertraulichen „Du“ zurück zum förmlicheren „Sie“. Die folgenden Briefe sind von der Asymmetrie zwischen Vertraulichkeits- und Distanzsignalen charakterisiert,<sup>83</sup> jegliche Verbalerotik verschwand zugunsten eines pädagogischen Tons<sup>84</sup> seitens des Fürsten. Im November 1833 kündigte er Bettine von Arnim den epistolaren Pakt auf; sie versuchte auch nicht, diesen wieder aufleben zu lassen. 1835 veröffentlichte sie dann *Goethe's Briefwechsel mit einem Kinde*, was ein großer literarischer Erfolg werden sollte und den Beginn ihrer schriftstellerischen Karriere bedeutete, zu der Pückler nicht unwesentlich beigetragen hatte. Eine trotz des Bruchs hohe Wertschätzung attestierte sie ihm, indem sie dem Fürsten dieses Werk widmete.

Wie Wolfgang Bunzel und auch Miriam Seidler überzeugend darstellen, ist der Briefwechsel zwischen Bettine von Arnim und Pückler kein Austausch von Liebesbriefen, sondern ein intensives, aber nur kurz andauerndes literarisches (Rollen)Spiel, dessen Regeln von beiden zwar festgelegt, dann aber nur mit Schwierigkeiten eingehalten werden, da sich die Rollen ebenso mischen wie Realität und Fiktion, was einen langanhaltenden Briefaustausch unmöglich werden lässt.

Ein ebenfalls epistolares Rollenspiel unterhält der über 70jährige Pückler zwischen 1860 und 1870 mit der jungen Ada von Treskow (1840-1918), die unter dem männlichen Pseudonym Günther von Freiberg erste Werke veröffentlicht<sup>85</sup> und den Fürsten im gesellschaftlichen Zirkel der Familie Treskow in Berlin kennengelernt hatte. Der Briefwechsel, der von Urte Stobbe<sup>86</sup> untersucht wurde, beginnt mit einem Schreiben von Ada von Treskow, die als „kleiner Dichterling“, als „der werdende“ dem Fürsten, dem berühmten Schriftsteller, dem „Fertigen“, der auf seinem „Zauberschloss“ umgeben von seinem „Zauberpark“ in Branitz sitzt, ihre neuen

---

<sup>82</sup> Vgl. Seidler 2015, S. 53.

<sup>83</sup> Bunzel 2015, S. 25

<sup>84</sup> Ebd.

<sup>85</sup> Unter ihrem männlichen Pseudonym Günther von Freiberg veröffentlichte Ada von Treskow *Aquarelle* (1860). Es folgten später u.A. *Aus dem Süden* (1870), *Dijonrosen. Gedichte* (1888), *König Phantasmus* (1886), *Thorwaldsens Liebe* (1895).

<sup>86</sup> Stobbe 2015a. Bei den Schriftstellerkolleginnen handelt es sich um Ada von Treskow und Ida Hahn-Hahn.

literarischen Produktionen zur Ansicht und Kritik schickt. Damit ist auch schon die das Rollenspiel beherrschende Hierarchie benannt, die sich zwischen ihr und dem - so sie selbst - „Pascha“, dem „wundertätigen Magnus und Freudenspender“, dem „durchlauchtigsten Caesar“ etabliert. Pückler nennt sie neben „Biondetta“, auch „meine Feuergnomin“, „verehrte Gnomenkönigin“, „Ma petite folle“, „holder Page“ und unterschreibt derweilen mit „Senex“. Ada von Treskow lädt also den Fürsten zu einem Spiel mit sozialen Rollen ein, wobei sie, wie Stobbe treffend bemerkt, zwar ihr Geschlecht verleugnet, aber nicht ihre Zugehörigkeit zum Adel<sup>87</sup> und sich gleichzeitig, indem sie sich unterwürfig gibt, an den üblichen Schreibcode im Briefverkehr mit Höherstehenden hält.<sup>88</sup>

Da Pückler aus Altersgründen für die junge Gräfin nicht mehr als Liebhaber in Frage kommt, möchte er ihr „Beichtvater“ sein, dem sie alles, ohne Rückhalt berichten soll, was das gehorsame „Beichtkind“ auch tut und fortan als „liebes Beichtkind“, „geliebtes Beichtkind“ oder sogar „innig geliebtes Beichtkind“ angesprochen wird. Obwohl der Briefwechsel auf beiden Seiten erotisch konnotiert ist,<sup>89</sup> kommt es infolge dieses Briefwechsels, der sich hauptsächlich auf die Jahre 1861 bis 1864 erstreckt und insgesamt 89 Briefe umfasst,<sup>90</sup> nie zu einem privaten Treffen, weder im Berliner Hotelzimmer, wo der kranke Pückler weilt, noch in Branitz, wo er (so wie auch sie) sich vorstellt, sie würde als Jüngling Günther verkleidet überraschend im Schloss aufkreuzen. Damit erweist sich dieser streng geheim zu haltende Briefwechsel - darauf weist Pückler immer wieder hin - als ein literarisches Spiel (und keine Liebesbeziehung), als eine erotisch aufgeladene Konversation, die sich „von beiden Seiten bewusst nah an der Grenze der Anstandsverletzung bewegt, zumal galante Liebesbriefe keinesfalls zwingend von echten Gefühlen zeugen müssen“.<sup>91</sup> Urte Stobbe unterstreicht, dass beide (adlige) Briefschreiber durchaus die Codes der galanten Kommunikation beherrschen, zu dem sowohl der sprachlich „typisch adlige Überbietungs- und Variationsgestus“<sup>92</sup> gehört als auch der thematisierte, aber schließlich nicht erfolgende Besuch einer jungen unverheirateten

---

<sup>87</sup> Vgl. Stobbe 2015a, S. 141.

<sup>88</sup> Ebd., S. 142.

<sup>89</sup> Ebd.

<sup>90</sup> Der Briefwechsel ist recht ausgeglichen, denn er umfasst 41 Briefe von ihr und 48 Briefe von ihm. Die epistolare Kommunikation zwischen Pückler und Ada von Treskow ist auch in anderen, von der Pückler-Forschung bisher noch nicht untersuchten Aspekten interessant: Die junge Frau hatte z. B. gemeinsam mit ihren Eltern 1864 eine Reise nach Konstantinopel unternommen, das Pückler zwanzig Jahre zuvor ebenfalls bereist hatte (siehe Brief von Ada v. Treskow an Pückler vom 06. August 1864 (Seitz, S. 144 -149) und seine Antwort vom 25. August.1864 (Seitz, S. 149-153). Die junge Adlige war mit dem Tunesier Ibrahim ben Sadoun verlobt, verzichtete schließlich jedoch auf die geplante Heirat. Pückler kommentiert diesen Bruch und ergreift Partei für den Orientalen in seinem Brief vom 14. September 1863 (Seitz 1986, S. 100-102).

<sup>91</sup> Stobbe 2015a, S. 143.

<sup>92</sup> Ebd.

Frau bei einem älteren Mann.<sup>93</sup> Stobbe schließt daraus, dass bei diesem Briefwechsel keineswegs, wie man es hätte erwarten können, auf die Einhaltung der Etikette verzichtet wird. Ganz im Gegenteil: Besonders Pücklers Adelsverständnis konturiert sich an diesem wie auch noch verstärkt an seinem Briefwechsel mit der Gräfin Ida Hahn-Hahn (1805-1880),<sup>94</sup> die er nach erfolglosen Annäherungsversuchen schroff auf den „inneradligen Statusunterschied“<sup>95</sup> hinweist: Sie ist nur Gräfin, er ist Fürst.

Bis es dazu kommt, vollzieht sich zwischen beiden ein „Beziehungsdrama in fünf Akten“.<sup>96</sup> Pückler wendet in seinen Briefen, die er 1844 an die als Schriftstellerin schon sehr bekannte und erfolgreiche, aber skandalumwitterte<sup>97</sup> Gräfin Hahn-Hahn richtet,<sup>98</sup> ebenfalls Strategien an, die dem Adelshabitus zugeschrieben werden können: Nachdem er ihr in einem ersten Brief schreibt, dass er sein eher negatives Urteil über sie nach der Lektüre ihres Werkes *Sigmund Forster* (1843) revidiert hat und ihre schriftstellerische Leistung bewundert, erwähnt er in einem zweiten Brief sein eigentliches Anliegen: Sie publiziert ihren Bericht über ihre Orientreise zur gleichen Zeit wie er seinen und er möchte Kontakt aufnehmen zu der Autorin, um beide Werke nicht als Konkurrenz, sondern als gegenseitige Ergänzung angesehen zu wissen. Dass Pückler, wie er behauptet und Stobbe schreibt, Hahn-Hahns Werk nicht gekannt habe, bevor er sich zum Druck seines *Aus Mehemed Ali's Reich* (1844) entschied, wird allerdings im Briefwechsel zwischen Pückler und seinem Verleger Hallberger widerlegt.<sup>99</sup> Wenn Pückler dies in seinem von Stobbe analysierten Brief nicht erwähnt, sondern der Gräfin ein vorsorgliches Friedensangebot macht, handelt es sich auch um eine, wenn auch nicht dem adligen Habitus, sondern eher der Unterstützung des bürgerlichen Laube zuzuschreibende Strategie. Der Briefwechsel, der hiermit enden könnte, wird durch einen dritten Brief Pücklers weitergeführt, in dem er die Gräfin nach Muskau einlädt, „denn Parks wurden nicht zuletzt auch deshalb angelegt, um sie standesmäßigen Gästen zu präsentieren“.<sup>100</sup>

---

<sup>93</sup> Ebd, S.144.

<sup>94</sup> Stobbe 2015a, S. 146.

<sup>95</sup> Ebd.

<sup>96</sup> So die Zwischenüberschrift von Stobbe 2015a, S. 135.

<sup>97</sup> Ida Hahn-Hahn hatte nach der Scheidung von ihrem Mann ihr behindertes Kind in Berlin gelassen und unternahm mit ihrem Liebhaber Lord Bystram eine Reise durch den Orient. In den 1850er Jahren trat die Gräfin zum katholischen Glauben über und war - wie die Register belegen - einige Monate lang Novizin im Mutterhaus des Ordens „Zum Guten Hirten“ in Angers (Frankreich), bevor sie in Mainz ein Kloster gründete.

<sup>98</sup> Der Briefwechsel zwischen Pückler und Ida Hahn-Hahn befindet sich in Pückler 1873-76, Bd 1, S. 275 - 346 und erfolgt in ständigem Wechsel mit 13 Briefen von ihr und 11 Briefen von ihm, geschrieben zwischen September 1844 und März 1845. Vgl. zum Briefwechsel zwischen Ida Hahn-Hahn und Pückler auch Stamm 2015.

<sup>99</sup> Brief von Pückler an Hallberger vom 18. März 1844, zitiert bei Heicker 2018, S.52. Siehe auch Kapitel 4.1. dieser Studie.

<sup>100</sup> Stobbe 2015a, S. 136.

Offen bleibt bei der Formulierung seiner Einladung, ob er das Gestalten seines Gartenwerks, wie er betont, wirklich über sein schriftstellerisches Können stellte oder es sich um einen adligen Bescheidenheitsgestus handelt.<sup>101</sup> Ebenfalls bleibt offen, ob der Fürst nur seine Parkanlage zeigen möchte, in dem er sein Leben nachzeichnet<sup>102</sup> oder ob er eine emotionale und physische Annäherung an die Gräfin beabsichtigte.<sup>103</sup> Als die Gräfin die Einladung in ihrem erst zwei Monate späteren Antwortschreiben ausschlägt, da sie von Gärten nichts verstehe und sowieso den französischen dem Landschaftsgarten vorziehe, versucht Pückler - ganz dem adligen Gestus folgend - nicht „pedantisch und philisterhaft sein Gegenüber von der Richtigkeit *einer* Meinung oder *eines* Geschmacks zu überzeugen“<sup>104</sup>, sondern die Gemeinsamkeiten hervorzuheben. In der nächsten Phase dieses Briefwechsels zieht Pückler „alle Register der galanten Werbung um Aufmerksamkeit“<sup>105</sup>, um die Dame für sich zu interessieren. Pückler inszeniert sich als das Gegenteil von Ida Hahn-Hahn, als der Flatterhafte gegenüber der scharfen Analytikerin, als der (vermeintlich) dilettantische Schriftsteller gegenüber ihrer Professionalität. Er wechselt dann die Strategie, erklärt ihr seine schwere Kindheit als Grund seiner ihm von ihr vorgeworfenen Herzlosigkeit. Die Antwort der Gräfin verstimmt Pückler, doch die erwartete gegenseitige Aufklärung eines Missverständnisses bleibt aus. Als Ida Hahn-Hahn es schließlich verweigert, den Fürsten, der zufällig im selben Hotel in Dresden abgestiegen ist wie sie, persönlich zu treffen, beginnt Pückler sie nicht nur als Schriftstellerin herabzuwürdigen, sondern ihr auch ihre - schon erwähnte - ständische Unterlegenheit zu signalisieren. Der briefliche Kontakt ist damit beendet. Stobbe zeigt anhand des Briefwechsels zwischen Pückler und Ada von Treskow einerseits und Ida Hahn-Hahn andererseits sehr überzeugend die verschiedenen epistolaren Strategien auf, die Pückler anderen Adligen gegenüber anwendet, ohne jedoch dabei immer erfolgreich zu sein.

Eine ganz andere Funktion, fernab von jeglichem „Spiel mit Rollen und Positionen“<sup>106</sup> nimmt der Briefwechsel zwischen Pückler und Heinrich Heine (1797-1856) ein. Bernd Füllner deckt eine „kommunikative Vernetzung der Korrespondenzpartner Fürst Pückler und Heinrich

---

<sup>101</sup> Ebd.

<sup>102</sup> Pückler legt u.a. eine Sophienallee in Erinnerung an Sophie Gay an, stellt eine Büste der von ihm verehrten und geliebten Sängerin Henriette Sontag und die seines Schwiegervaters Hardenberg auf und zeichnet damit wichtige Etappen seines Lebens nach.

<sup>103</sup> Stobbe 2015a, S. 136.

<sup>104</sup> Ebd. S. 137.

<sup>105</sup> Ebd, S. 138.

<sup>106</sup> Ebd, S. 146.

Heine<sup>107</sup> auf, die sich nicht nur auf den relativ kleinen Briefwechsel der beiden beschränkt,<sup>108</sup> sondern zusätzlich einerseits die Briefwechsel zwischen Pückler und Varnhagen von Ense, Johann Georg von Cotta und Heinrich Laube miteinbezieht, so wie andererseits die Briefwechsel zwischen Heinrich Heine und Julius Campe, Varnhagen von Ense, Heinrich Laube und Ferdinand Lassalle.<sup>109</sup>

Erste indirekte Kontakte zwischen dem Fürsten und Heine erfolgten schon 1830 über Varnhagen von Ense, der Heine nach Paris schreibt „Fürst von Pückler-Muskau hält große Stücke auf Sie. Man muß doch wissen, wie man mit manchen Personen dran ist“<sup>110</sup>, und damit sowohl auf Pücklers gesellschaftliche Position anspielt, die Heine nützlich werden könnte, als auch auf Pücklers Bewunderung Heines literarischer Werke, ja sogar (bei allen Vorbehalten, die er mit den konservativen Heine-Kritikern teilte), sich nicht nur von Heines Talent, seinem schlagenden Witz, sondern auch von seinen politischen und religiösen Einstellungen<sup>111</sup> Varnhagen gegenüber, beeindruckt zeigt. Zu Pücklers *Tutti frutti* äußert sich Heine in einem Brief an seinen Bruder Maximilian vom 21. April 1834 eher negativ - er sieht in Pückler keinen Konkurrenten.<sup>112</sup>

Ein geplantes Treffen mit Heine während Pücklers Parisaufenthalt zwischen Juli und Oktober 1834 kam nicht zustande, da sich Heine oft außerhalb von Paris aufhielt. Erst im März 1854 trafen sie sich in Paris. Aus dieser Zeit stammt auch über die Hälfte der Briefe, die sich Pückler und Heine austauschten. In der Zwischenzeit (1834 bis 1854)<sup>113</sup> bleibt die Verbindung nur über Dritte bestehen, wenn Pückler zwischen 1841 und 1845 immer wieder an Heine über den gemeinsamen Freund Heinrich Laube Grüße ausrichten lässt und Heinrich Laube seinerseits den Fürsten über Heines literarische Produktionen informiert. Laube, als aktiver Vormärz-Literat, teilt 1842 dem Freund in Paris auch mit: „Unsere Gegner können fast alle nichts als kritisieren. Aber im Wesentlich allein sind wir beiden [...] Pückler ist für uns, aber ist leider nicht Producent genug.“<sup>114</sup> Auf Anregung von Heinrich Laube bemüht sich Heine - letztlich

---

<sup>107</sup> Füllner 2015, S. 34.

<sup>108</sup> Der Briefwechsel zwischen Pückler und Heine umfasst nur insgesamt 21 Briefe, davon 14 von Pückler an Heine und sieben von Heine an Pückler. Sie gehen alle auf die Jahre 1834 bis 1854 zurück, allerdings mit einer vierzehnjährigen Unterbrechung. Siehe Füllner 2015, S. 28. Heines gesamter Briefwechsel befindet sich auf [www.heine-portal.de](http://www.heine-portal.de).

<sup>109</sup> Füllner 2015, S. 27 f.

<sup>110</sup> Varnhagen von Ense an Heine, 21. September 1830, HSA XXIV, S. 63, zitiert bei Füllner 2015, S. 31.

<sup>111</sup> Pückler an Varnhagen, 02. November 1830, Pückler 1873-76, Bd 3, S. 31, zitiert bei Füllner 2015, S. 31.

<sup>112</sup> Füllner 2015, S. 29.

<sup>113</sup> Pückler schrieb 1837 einen Brief von seiner Orientreise an Heine, der aber ohne Antwort blieb.

<sup>114</sup> Laube an Heine, 12. November 1842, HSA XXVI, S.45, zitiert bei Füllner 2015, S. 34. (Hervorhebung im Original).

allerdings doch erfolglos - in Paris darum, Pücklers *Andeutungen über Landschaftsgärtnerei* ins Französische übersetzen zu lassen.

Durch Varnhagen von Enses Vermittlung engagiert sich der Fürst 1846 erneut erfolgreich für Heinrich Heine in einem schon zwei Jahre anhaltenden Erbschaftsstreit mit dessen Cousin Carl Heine (1810-1865), der zu Heinrich Heines Vorteil geschlichtet werden konnte.

Ebenso trat der Fürst 1854 in Folge seines nun endlich erfolgten persönlichen Treffens am 2. April 1854 mit Heine in Paris für diesen in einem Honorarstreit mit dem Verleger Campe ein. Heine und Pückler entwickelten gemeinsam eine Strategie, der zufolge Pückler von Heine die Vollmacht erhielt, das eingereichte Manuskript der *Vermischten Schriften* von Campe zurückzuholen und es einer Person Pücklers Wahl (sprich einem anderen Verleger) auszuhändigen.<sup>115</sup> Das Eingreifen des Fürsten bewirkte vorerst nur, dass der bis dahin schweigende Campe - der das Manuskript nicht zurück gab - wieder in brieflichen Kontakt mit Heine trat, den er dazu nötigen wollte, zuerst einen ihn beleidigenden Brief zurückzunehmen.<sup>116</sup> Die gleiche Forderung schickte Campe auch dem Vermittler Pückler und äußerte sich dem Fürsten gegenüber sehr abfällig über Heines Manuskript<sup>117</sup>, was Pückler wiederum gleich Heine mitteilte, der dann ein versöhnliches Schreiben an Campe schickte, von dem er wiederum Pückler unterrichtete.<sup>118</sup>

Heine erhielt schließlich für das Manuskript seiner *Vermischten Schriften* das geforderte Honorar. Dass hier besonders Pücklers soziales Kapital und Prestige als Fürst und auch als inzwischen sehr erfolgreicher Schriftsteller zum Tragen kam, der seine eigenen Honorare zu verhandeln wusste, war auch Heine klar, der an Campe schrieb: „Ich weiß wohl, daß hier der fürstliche Name bezahlt wird.“<sup>119</sup>

Auch hier handelte es sich um ein Spiel, ein strategisches Spiel von Pückler und Heine, welcher nie ernsthaft damit gerechnet hatte, dass Campe ihm sein Manuskript zurückgeben werde, wie aus einem Brief an Pückler hervorgeht.<sup>120</sup> So lässt sich auch Pücklers letzter Brief vor seiner Abreise aus Paris verstehen, wenn er dem sehr kranken Heine schreibt:

Wissen Sie, worin unsere Aehnlichkeit bei so großer Verschiedenheit des Genies besteht? Darin, daß wir Beide hundert Jahre alt werden können, und dennoch immer

---

<sup>115</sup> Heine an Campe, 03. April 1854, zitiert bei Füllner 2015, S. 39f.

<sup>116</sup> Campe an Heine, 08. April 1854, zitiert bei Füllner 2015, S. 40.

<sup>117</sup> Ebd.

<sup>118</sup> Heine an Pückler, 15. April 1854, zitiert bei Füllner 2015, S. 42.

<sup>119</sup> Ebd, S. 320, zitiert bei Füllner 2015, S. 42.

<sup>120</sup> Heine an Fürst Pückler, 08. April 1854, zitiert bei Füllner 2015, S. 40.

Kinder bleiben werden. Diese ewige Kindheit ist eine Größe, und vielleicht die beste Garantie für eine Zukunft nach diesem Leben. [...] Ich für meinen Teil bin mit dieser Natur zufrieden.<sup>121</sup>

Andrea Hübener unterstreicht,<sup>122</sup> dass bei der Behandlung von Briefen allgemein und auch bei den aktuell zur Verfügung stehenden Editionen von Pücklers Briefnachlass<sup>123</sup> der materielle Aspekt oft unberücksichtigt bleibt, wobei doch gerade dieser das Spezifische eines Briefes ausmacht:

Was Literatur im engeren Sinne nicht in direkter Weise vom Brief übernehmen kann - ja sogar, falls überhaupt, dann nur in sehr eingeschränktem Maße darf, wenn sie sich nicht dem Verdacht der Trivialität aussetzen möchte -, sind die im Objektcharakter des Briefes liegenden Möglichkeiten, außer der Schrift auch weitere seiner Elemente semantisch aufzuladen und zum Teil der Botschaft zu machen.<sup>124</sup>

An einer ausführlichen Untersuchung ausgewählter früher Briefe von Pückler an seine Ehefrau Lucie macht Hübener deutlich, wie eine (vermeintliche, da am oberen Rand der zweiten Seite des Briefes befindliche) Träne, die dem Briefschreiber beim Schreiben auf das Briefpapier getropft sein soll und von ihm dann mit der Feder umkreist wird, Teil des Briefinhalts wird.<sup>125</sup> Auch eine Zeichnung, die Pückler in einen anderen Brief an Lucie integriert<sup>126</sup> und durch die er versucht, ihr das (vergängliche) Farb- und Formenspiel der Wolken nahezubringen und die in ihm dadurch ausgelöste Emotion mit ihr zu teilen, belegen, wie diese Briefe durch materielle Aspekte semantisch verdichtet werden. Besonders interessant sind auch die - wie Hübener heraushebt - in verschiedenen Weisen zu interpretierenden Zeilen, die Lucie Pückler quer über einen erhaltenen Brief von Pückler schreibt, Wörter streicht, wodurch auch die „Lebendigkeit eines schriftlich geführten Gesprächs“<sup>127</sup> dokumentiert wird. Dass gerade dieser Brief von Pückler an die erst seit einem Jahr mit ihm verheiratete Lucie diese wohl besonders empört hat, ist leicht zu verstehen: Pückler schildert darin die Avancen einer ehemaligen (verheirateten) Geliebten, Madame Apoläus, denen er inzwischen zu widerstehen weiß, allerdings fügt er hinzu, habe er von Lucies Pflgetochter Helmine „so verführerisch geträumt, que j’en étais au désespoir, et je n’ai trouvé d’autre moyen pour me calmer que de faire 3+ pendant deux

---

<sup>121</sup> Pückler an Heine, Mitte April 1854, HSA XXVII, S. 168 f., zitiert bei Füllner 2015, S. 42.

<sup>122</sup> Hübener 2015.

<sup>123</sup> Sie nimmt dabei die Edition von Gajek/Gajek 2001 aus.

<sup>124</sup> Hübener 2015, S. 61 f.

<sup>125</sup> Es handelt sich um einen undatierten [1818] Brief von Pückler an Lucie. Vgl. Hübener 2015, S. 66.

<sup>126</sup> Brief von Pückler an Lucie vom 17. - 21. [Juli 1828]. Vgl. Hübener 2015, S. 79.

<sup>127</sup> Vgl. Hübener 2015, S. 77.

heures“<sup>128</sup> und er bittet Lucie, ihm die junge Frau nicht ganz vorzuenthalten, denn dieser Leidenschaftsausbruch erfasse ihn nur alle drei Monate und dauere nur 14 Tage, wenn er denn befriedigt werde.<sup>129</sup> Hübener macht bei dieser Textstelle aufschlussreiche Beobachtungen: Zunächst sind die Zeilen von Lucie eine der wenigen Zeugnisse ihrer selbst in diesem asymmetrischen Briefwechsel, denn auf Lucie Pücklers Wunsch wurden alle Briefe von ihr zwischen 1817 und der Scheidung 1826 vernichtet und auch aus der Folgezeit sind bei Assing nur einige wenige Briefe von ihr abgedruckt (womit Lucie Pückler auch das Gegenstück einer Selbstinszenierung darstellt und eine Erklärung für ihre lange unterschätzte, da unbekannte Rolle in Pücklers Werdegang und auch der Gestaltung des Muskauer Parks geliefert wird).<sup>130</sup> Pückler benutzt hier die französische Sprache, „die stereotypisierte Sprache der Galanterie, der Verstellung und der erotischen Leidenschaft“<sup>131</sup> zum Geständnis seiner inzestuösen Gefühle, wohingegen er das Deutsche, mit dem er diese Passage umrahmt, als das „Idiom der Liebe, der Aufrichtigkeit und des Herzens“<sup>132</sup> benutzt und an Lucies Wohlwollen und Großherzigkeit appelliert. Ludmilla Assing hat in ihrer Edition - so stellt Hübener beim Abgleichen des Originals mit der von Assing herausgegebenen Fassung fest - die ganze französische Passage ohne eine entsprechende Anmerkung gestrichen und auch Lucies Grußformel „Unvollkommenes Leben. Oft liebt mann [sic] dich oft wünscht mann nur dein Ende“ auf „Unvollkommenes Leben!“ gekürzt. Hübener schließt daraus, dass damit Assings gesamte Ausgabe der *Briefwechsel und Tagebücher* heute „eigentlich nicht mehr zitierfähig ist“.<sup>133</sup>

Zu Assings Entlastung kann man entgegenhalten, dass sie selbst nie den Anspruch erhoben hat, Pücklers Briefwechsel vollständig herauszugeben, geschweige denn der Wissenschaft eine zuverlässige Textbasis zur Verfügung zu stellen. Pückler selbst hatte sie ja dazu eingeladen „Dichtung und Wahrheit“ zu mischen, um ihren eigenen Ruhm als von ihm verehrte Schriftstellerin zu vermehren. Auch mag es der als von Pückler des Öfteren als „boutonnierte“ (zugeknöpfte) Dame bezeichneten Herausgeberin fern gelegen haben, den Fürsten als in schon jungen Jahren moralisch zweifelhaft darzustellen, ja vielleicht „zu französisch“, was sich in den 1870er Jahren für den Fürsten, der nicht in Vergessenheit geraten wollte und sollte, negativ ausgewirkt hätte. Dass Pückler selbst diesem - allerdings erst nach seinem Tod - nichts

---

<sup>128</sup> Ü.d.V.: „[...] dass ich ganz verzweifelt war und kein anderes Mittel der Beruhigung gefunden habe als 3+ innerhalb von zwei Stunden zu machen.“

<sup>129</sup> Brief von Pückler an Lucie vom 17. September [1818], bei Hübener 2015, S. 70.

<sup>130</sup> Zu Lucie Pückler-Muskau besonders Kittelmann 2013, Kittelmann 2015a und Ziesak 2010.

<sup>131</sup> Vgl. Hübener 2015, S. 72.

<sup>132</sup> Ebd.

<sup>133</sup> Hübener 2015, S. 62.

einzuwenden gehabt hätte, ja dies sogar zur Vervollständigung seiner „Karakterschilderung“<sup>134</sup> gewünscht hätte, geht aus einem Brief an Ludmilla Assing hervor, in dem er schreibt, dass er nach Dresden reisen werde, „[...] wo ich Sie aufsuchen werde und Ihnen den Rest der ‘unglaublichen’ Korrespondenz nebst noch unglaublicheren anderen mitbringen werde.“<sup>135</sup>

Im selben Brief findet sich auch ein Hinweis, der zu der Antwort auf Hübener's Frage führt, ob die Chiffrierung „+“ im Brief an Lucie auf die Liebschaft mit einer anderen Frau hinweisen soll oder auf Onanie. Pückler schreibt, Im Zusammenhang mit dieser „unglaublichen“ Korrespondenz:

Machen Sie doch, liebe Ludmilla, mir zu Liebe die Bekanntschaft mit S., und bringen Sie ihr (als meine treuste Freundin) eine recht übertriebene Beschreibung von den Reizen von Branitz, dem dort herrschenden comfotablen Luxus und der Liebenswürdigkeit des Wirthes ! – um Reue bei ihr zu erwecken, daß sie im Winter nicht hat herkommen wollen, wozu sie nun auch keine Einladung mehr erhalten wird. Diese kleine Lüge über meine Wüste können Sie schon ohne Gewissensbisse zu meiner Satisfaktion sich gestatten. [...] Apropos, versuchen Sie doch, Liebste, von der S. meine Briefe zu erhalten. Strengen Sie Ihren prächtigen Verstand an, dies auf das Schlaueste vorzubereiten.<sup>136</sup>

Assing hat entweder diese Briefe nicht zurückerhalten können oder sie nicht veröffentlichen wollen. Aus einem von mir eingesehenen, noch unveröffentlichten, ganz auf Französisch gehaltenen Briefwechsel<sup>137</sup> geht hervor, dass sich hinter „S“ die junge Opernsängerin<sup>138</sup> ungarischer Herkunft Sarolta von Bujanovics (1839-1926), verbirgt, mit der der über 80jährige Pückler ein (nicht nur epistolares) Liebesverhältnis hatte<sup>139</sup> und sie zur Onanie anhielt, wenn beide voneinander getrennt waren. In ihren Briefen verweist die junge Frau darauf mit + als abgesprochenem Zeichen.<sup>140</sup> Abzuleiten ist daraus, dass die noch unveröffentlichten Briefwechsel durchaus Schlüssel zum Verständnis anderer, auch veröffentlichter Briefe liefern können - ein nicht zu verachtender Nebeneffekt.

---

<sup>134</sup> Vgl. Pückler in seinem Brief an Assing vom 06. Dezember 1859, Pückler 1873-76, Bd 4, Brief Nr. 15, S. 17-18, hier S. 18.

<sup>135</sup> Brief von Pückler an Assing, 25. Juni 1867, Pückler 1873-76, Bd 4, Brief 75, S. 145 -146, hier S. 145.

<sup>136</sup> Brief von Pückler an Assing, 25. Juni 1867, Pückler 1873-76, Bd 4, Brief 75, S. 145-146.

<sup>137</sup> Siehe CD 29, Film 138, Bild 73-202.

<sup>138</sup> Die heute völlig in Vergessenheit geratene Sarolta von Bujanovics begann ihre Karriere als Opernsängerin 1859 in Paris und trat in den 1860er Jahren sehr erfolgreich in London, Madrid, Neapel, Brüssel, Baden-Baden, Berlin, Kopenhagen, Hamburg, Stettin und Moskau auf. Siehe Gänzl 2018, S. 606-608.

<sup>139</sup> Siehe Brief von Pückler an Sarolta von Bujanovics vom 01. Oktober 1866, CD 29, Film 138, Bild 108 und 115.

<sup>140</sup> Siehe Brief von Sarolta von Bujanovics an Pückler aus Paris vom 22. November 1866, CD 29, Film 138, Bild 162 und 163.

Um Briefe ganz anderer Art handelt es sich bei den von Anne Schäfer und Rainer Matthes<sup>141</sup> ausfindig gemachten „Gärtnerbriefen“. In ihnen steht Pückler im brieflichen Austausch mit seinen Obergärtnern, den Potsdamer Hofgärtnern und dem Potsdamer Gartendirektor Lenné, dem Muskauer Parkinspektor Petzold, Thüringer Hofgärtnern und verschiedenen Handelsgärtnern. Die insgesamt ca. 360 Briefe der verschiedenen Gartenspezialisten an Pückler und ca. 100 Briefe von Pückler an diese belaufen sich auf die Zeit von 1820 bis zum Tod des Fürsten und sind in der Sammlung Varnhagen an verschiedenen Stellen eingeordnet, was zwar das Auffinden erschwert, aber auch immer wieder zu Überraschungsfunden führt.<sup>142</sup> Die „Gärtnerbriefe“, die alle auf Deutsch gehalten sind, sind eine wichtige Quelle für die Entstehungsgeschichte der von Pückler angelegten Gärten und dessen gartenkünstlerisches Verständnis.<sup>143</sup> Dienen die Briefe seitens der Gartenspezialisten dazu, dem Fürsten Bericht unternommener Arbeiten zu erstatten, so erlauben sie ihm selbst, Gesehenes und Erlebtes zu reflektieren und kreativ umzusetzen oder umsetzen zu lassen.<sup>144</sup> Es besteht hier also eine enge Verbindung zwischen Briefkultur und Gartenkunst, die so - zumindest in Deutschland - nirgendwo anders zu belegen ist.<sup>145</sup> Briefe von Gartenkünstlern außerhalb Deutschlands an Pückler liegen nicht vor.<sup>146</sup> Auch wenn Pückler versichert, dass er trotz seiner Vorliebe für englische Landschaftsgärten Versailles hochschätzt,<sup>147</sup> nimmt er keinen Kontakt auf zu französischen Landschaftsgärtnern, ja nennt sogar keinen mit Namen.<sup>148</sup> Ganz im Gegenteil, als er 1834 Paris besucht, beurteilt und kritisiert er die verschiedenen Gartenanlagen in Paris.<sup>149</sup> Bei seinem Aufenthalt 1854 wird er selbst als der große Spezialist für Gartenkunst empfangen, der Napoleon III. berät. Der Muskauer Garteninspektor Petzold ließ bis Juli 1857 im Auftrag des Fürsten das gesamte, zwischen 1794 und 1818 entstandene Werk des englischen Gartenkünstlers Humphry Repton (1752-1818) ins Deutsche übersetzen, musste dann aber -

---

<sup>141</sup> Schäfer/Matthes 2015, S. 149.

<sup>142</sup> Ebd, S. 150.

<sup>143</sup> Ebd, S. 151.

<sup>144</sup> Ebd, S. 155.

<sup>145</sup> Ebd.

<sup>146</sup> Die französische Gartenhistorikerin Stéphanie de Courtois bedauert, dass Pückler sehr wenig über die von ihm eventuell besuchten Gärten in Frankreich schreibt (Courtois 2012, S. 197). Die Pariser Gärten, die Pückler 1818 und 1829 sehen konnte, boten sich weniger als Modell für die viel größere Anlage in Muskau an als die 1826 und 1829 in England besichtigten Parks. (Ebd, S. 202). Pückler beschreibt allerdings ausführlich die in seinen Augen mehr oder weniger gelungenen Veränderungen der Tuilerien (Ebd, S. 203).

<sup>147</sup> Brief von Pückler an Ida Hahn-Hahn vom 24. Januar 1845, zitiert bei Stobbe 2015a, S. 137.

<sup>148</sup> Vgl. Courtois 2012, S. 208.

<sup>149</sup> Vgl. Courtois 2012, S. 203-205.

fünfzig Jahre nach Erscheinen des Originals - feststellen, dass dies in vielen Aspekten schon überholt war.<sup>150</sup>

Die Gartenbriefe sind im Rahmen dieser Arbeit noch unter einem anderen Gesichtspunkt aufschlussreich: Wurde Ludmilla Assing oft vorgeworfen, sie habe eigenmächtig die zu publizierenden Briefe selektiert,<sup>151</sup> so bittet der Parkdirektor Petzold umgekehrt in seinem Antwortschreiben auf Assings Nachfrage nach einigen Gartenbriefen darum, mit gewissen Briefen des Fürsten vorsichtig umzugehen. Er schreibt:

Dagegen bitte ich Sie aber in dem Briefe vom 21. April 1830 den Satz wegzulassen oder zu ändern, wo der Name Rehder vorkommt, weil der Fürst einen Tadel über den verdienten Mann ausspricht. Rehder war mein Lehrer, seine hochgeachtete Witwe ist meine Nachbarin, ich bitte Sie also, daß Sie die Güte haben den Namen Rehder in diesem Zusammenhange wegzulassen. Dagegen ersuche ich Sie solchen bei anderer Gelegenheit lobend aufzuführen, der Mann hat es ehrlich um den Fürsten und Muskau verdient, er war kein gewöhnlicher Mensch, sonst würde er dem Fürsten nicht so lange Jahre genügt haben ja ihm unentbehrlich gewesen sein.<sup>152</sup>

Petzold, der über 40 Jahre lang mit Pückler in Kontakt stand, hätte selbst gerne ein Buch über Pückler geschrieben, wofür es ihm aber, so schreibt er, an Zeit gefehlt habe.<sup>153</sup> Er stellte sich jedoch Assing zur Verfügung, um ihr bei Bedarf noch mehr Informationen zum Fürsten und seinen Gartenkünsten zukommen zu lassen. Assing nahm schließlich die Gartenbriefe doch nicht in ihre neunbändige Ausgabe auf, wohl weil sie sie nicht als ergiebig genug ansah<sup>154</sup> oder als für ein breites Publikum zu spezialisiert.

Auch nicht von Assing aufgenommen, aber sehr aufschlussreich für die Forstwirtschaft im Muskau des frühen 19. Jahrhunderts sind die 17 erhaltenen, auf Deutsch verfassten Briefe des Forstwissenschaftlers Wilhelm Pfeil (1783-1859) an Lucie und Hermann von Pückler-Muskau aus dem Jahr 1819,<sup>155</sup> mit denen sich Jana Kittelmann befasst.<sup>156</sup> Das Fürstenpaar war, so kann den Briefen Pfeils entnommen werden, daran interessiert, ihren Muskauer Wald ökonomischer und nachhaltiger zu nutzen und holte sich Rat beim Spezialisten Pfeil, der in Diensten des

---

<sup>150</sup> Siehe Schäfer/Matthes 2015 und den dort vollständig abgedruckten Brief von Petzold an Pückler vom 07. Juli 1857, S. 161 f.

<sup>151</sup> Zu den Kritiken an Assings Herausgabe der *Briefwechsel und Tagebücher* siehe besonders Gatter 2015. Assing wurde Unübersichtlichkeit vorgeworfen, die Publikation von Belanglosem ohne jede Auswahl oder auch, umgekehrt, eine tendenziöse Auswahl. (Gatter 2015, S. 211 und 219)

<sup>152</sup> Brief von Petzold an Assing vom 05 September 1872, vollständig abgedruckt bei Schäfer/Matthes 2015, S. 163f.

<sup>153</sup> Ebd, siehe dort auch Anm.31 auf S. 164.

<sup>154</sup> So die Annahme von Schäfer/Matthes 2015, S.152.

<sup>155</sup> Ein Brief stammt vom Januar 1820.

<sup>156</sup> Kittelmann 2015b.

Fürsten Carolath, dem Schwiegersohn Pücklers, stand. Pfeil erfasste den genauen Wildbestand des Muskauer Tiergartens und unterbreitete Vorschläge zum Flößen. Die ihm angebotene feste Anstellung bei Lucie und Hermann Pückler schlug er jedoch aus. Dadurch, dass die Gegenbriefe des Paares Pückler nicht mehr existieren, kann Jana Kittelmann nur - durchaus interessante - Spekulationen anstellen, auf welche konkreten Fragen man durch sie eine Antwort finden würde<sup>157</sup> und inwiefern eventuell der spezifische Fall Muskau die theoretischen Überlegungen des Forstwissenschaftlers Pfeil beeinflusst haben.<sup>158</sup>

Dass auch Lucie von Pückler-Muskau sich intensiv und erfolgreich mit Gartengestaltung beschäftigte, geht aus dem Briefwechsel zwischen Lucie Pückler und ihrer Tochter Adelheid, der verheirateten Fürstin Carolath-Beuthen (1797-1849) hervor.<sup>159</sup> Auffällig an diesem Briefwechsel ist, dass Pückler als Gesprächsthema zwar omnipräsent, aber kein aktiver Teilnehmer ist. Ganz im Gegenteil: Lucie weist sehr ausdrücklich darauf hin, dass dieser Briefwechsel unter Frauen bleiben soll und unter keinen Umständen in die Hände eines Mannes, auch nicht in die des Fürsten, fallen soll. Die Tochter Adelheid bezeichnet das Verhältnis der Eltern als „Wahlverwandte“, worin Kittelmann eine Strategie der Literarisierung und Inszenierung im brieflichen Austausch zwischen Mutter und Tochter erkennt.<sup>160</sup> Pückler selbst erscheint dort mitunter als Kunstfigur, wobei die Rollen, die er sich selbst geschaffen und „kontinuierlich literarisch popularisiert und ritualisiert hat“<sup>161</sup> in den Briefen der Mutter und Tochter aufgegriffen und auf verschiedene Weise reflektiert werden. So wird in den Briefen aus dem Jahr 1834 das Thema der erotischen Anziehungskraft, die neben Lucies Pflgetochter Helmine auch Adelheid auf Pückler ausübte, so inszeniert, dass ein Dreieck zwischen der erotisierten Tochter Adelheid, der ent-erotisierten und kuppelnden Mutter Lucie und dem Draufgänger Pückler gebildet wird, was noch dazu durch erhaltene Gemälde unterstrichen wird, die keineswegs der Wirklichkeit, sondern eher diesen literarisierten Rollen entsprechen: Von der in Anmut der Tochter in den 1830er Jahren keineswegs nachstehenden Lucie<sup>162</sup> existiert auch heute noch nur ein Porträt: das einer ältlichen Dame mit weißer Spitzenhaube. Dichtung und Wahrheit werden also auch hier auf subtile Weise vermischt.

---

<sup>157</sup> Ebd, S. 181 f.

<sup>158</sup> Ebd, S. 182.

<sup>159</sup> Zum Bild Pücklers im Briefwechsel zwischen Lucie von Pückler-Muskau und Adelheid von Carolath-Beuthen, Kittelmann 2015a. Seit dem Jahr 2009 befindet sich dieser Briefwechsel, der insgesamt mehr als 1500 Briefe umfasst, als Dauerleihgabe im Pückler-Archiv Branitz und wurde in den Jahren 2012 und 2013 komplett erfasst und wissenschaftlich erschlossen. Siehe Kittelmann 2015a, S. 81.

<sup>160</sup> Kittelmann 2015a, S. 85.

<sup>161</sup> Ebd.

<sup>162</sup> Ebd, S. 91.

Abschließend kann festgehalten werden, dass Briefen bei Pückler eine Fülle von Funktionen zukommen und er diese in ihrer literarischen wie auch kommunikativen Dimension voll ausschöpft: Sie dienen einerseits dem Rollenspiel, das Pückler bevorzugt mit Damen spielt (Arnim, Treskow). Dabei wird in vielen Forschungsbeiträgen darauf verwiesen, dass Pückler den aus Frankreich überlieferten galanten Schreibcode des 17. /18. Jahrhunderts beherrschte. Das verweist einerseits auf seine adlige Herkunft und die damit einhergehende literarische Bildung (Hahn-Hahn), und lässt andererseits die Vermutung zu, dass Pückler diesen Code nicht nur im Deutschen, sondern auch im Französischen zu handhaben wusste.

Pückler benutzt den Brief aber (natürlich) auch als ein geographische Distanzen überwindendes Kommunikationsmittel, das noch dazu für eine Netzwerkarbeit eingesetzt werden konnte. Geradein dem Netzwerk um Heine kam Pückler - nicht zuletzt auch wegen seines Standes und seines hohen Bekanntheitsgrads - eine zentrale Stellung zu, die ihm ermöglichte, das anstehende Problem (Heines Honorare) erfolgreich zu lösen. Dass eine Netzwerkarbeit - noch dazu im Ausland - nicht immer selbstverständlich und von Erfolg gekrönt war, belegt der Misserfolg von Heine und Laube, in Frankreich eine Übersetzung von Pücklers *Andeutungen über Landschaftsgärtnerei* zu initiieren. Die vorliegende Studie sollte darüber Aufschluss geben können, in wie fern es Pückler selbst gelang, Briefnetzwerke in Frankreich aufzubauen bzw. in solche eingebunden zu werden.

Briefe - so haben die Forschungsarbeiten um die "Gartenbriefe" ergeben - sind auch informative Zeitdokumente. Was Pückler wie aus welchen Gründen und wann in seinen Parks anlegte, wurde in den „Gartenbriefen“ festgehalten, eine Tatsache, die sie für die historisch genaue Wiederherstellung der Parks zu überaus wichtigen Dokumenten macht.

Nicht zuletzt wurde auch auf die Materialität der Briefe hingewiesen, die durchaus Trägerin wichtiger Informationen ist, die bei der Edition meist unberücksichtigt bleiben (müssen), aber bei der Arbeit mit Archivmaterial durchaus berücksichtigt werden sollten. Auch der Brief als Objekt wird in den oben genannten Forschungsarbeiten betont: Er kann vorgelesen, weitergereicht oder - ganz im Gegenteil - vor Dritten geheim gehalten werden. Briefwechsel können zur Publikation vorbereitet, aber dann doch nicht öffentlich gemacht (Gartenbriefe) oder auch zurückgehalten werden.

Beziehen sich die oben genannten Forschungsbeiträge auf Pücklers auf Deutsch verfasste Briefe, so geht es nun darum zu untersuchen, ob Ähnliches auch in Pücklers französischen

Briefwechseln nachzuvollziehen ist, wobei der besondere Fokus auf dem Kulturtransfer durch Briefnetzwerke gerichtet bleiben soll.

### 2.3 Forschungsstand: Französische Briefwechsel des Fürsten Pückler

Beim Nachspüren auf Französisch gehaltener Briefwechsel des Fürsten, lässt sich feststellen, dass nur ein Bruchteil <sup>163</sup> davon von Ludmilla Assing aufgenommen wurde. Neben wenigen auf Englisch und sehr vereinzelt auf Italienisch verfassten Briefen stellen jedoch die französischen Briefwechsel den größten fremdsprachlichen Teil dar. Es lassen sich nach meiner Berechnung insgesamt 86 komplett auf Französisch verfasste Briefe von und an Pückler ausmachen (nicht mitgezählt sind einzelne Wörter, Sätze oder Abschnitte auf Französisch in deutschsprachigen Briefen), die Assing ohne Übersetzung ins Deutsche aufnimmt.<sup>164</sup> Der relativ geringe Anteil an französischen Briefen in dem neunbändigen Werk von Assing mag darauf zurückzuführen sein, dass dieser einer hauptsächlich deutschsprachigen Leserschaft nur schwer zugänglich war und auch dem Fürsten so kurz nach dem deutsch-französischen Krieg von 1870/71 nicht von Vorteil gewesen wäre.<sup>165</sup> Jedoch stellt Ludmilla Assing ausgerechnet Pücklers Briefwechsel mit der französischen Schriftstellerin Sophie Gay (1776-1852) und der französischen Komponistin Sophie Gail (1775-1819)<sup>166</sup> an den Anfang des ersten Bandes der *Briefwechsel und Tagebücher*. Als Grund gibt sie an, Pücklers Briefwechsel „aus verschiedenen Epochen seines Lebens mit vier ausgezeichneten und berühmten Frauen, alle Schriftstellerinnen, nämlich Sophie Gay, Bettina von Arnim, Gräfin Ida Hahn-Hahn und Eugenie John-Marlitt“<sup>167</sup> präsentieren zu wollen. Gefolgt werden diese vier Briefwechsel von einer „Sammlung Liebesbriefe aus seiner Jugendzeit“.<sup>168</sup> Assing stellt so schon auf den ersten Seiten ihres Werkes Pückler programmatisch als einen international agierenden, mit Adligen und auch Bürgerlichen in Kontakt stehenden Schriftsteller und Frauenhelden vor.

---

<sup>163</sup> Pückler fügt auch in seine auf Deutsch abgefassten Briefe des Öfteren französische Wörter, Satzteile oder ganze Sätze ein, die bei der Zählung nicht berücksichtigt wurden.

<sup>164</sup> Die Briefe befinden sich hauptsächlich in Pückler 1873-76, Bd 8, aber auch in Bd 6, 7 und 1. Die umfangreichsten Briefwechsel auf Französisch sind die mit Sophie Gay (35 Briefe, Bd 1) und Melanie von Metternich (von den insgesamt 24 Briefen sind sieben komplett auf Französisch gehalten, Bd 8).

<sup>165</sup> So auch Maillet 2015, S. 120.

<sup>166</sup> Der kurze Briefwechsel mit Sophie Gail umfasst allerdings nur zwei Kurznachrichten von Sophie Gail an Pückler und zwei von Pückler an sie. Dadurch, dass beide Frauen Freundinnen waren und mit Pückler zeitgleich in Kontakt standen, sind sie hier wohl von Assing zusammen präsentiert worden.

<sup>167</sup> Pückler 1873-76, Bd 1, Vorwort von Assing, S. V-VI, hier S.VI.

<sup>168</sup> Ebd.

Eine systematische Präsentation von Briefen aus Pücklers Jugendzeit, der sich auf die Jahre 1800 und 1815 beläuft, erfolgte durch Günter J. Vaupel in dem 2005 bzw. 2008 erschienen zweibändigen *Entre chien et loup*.<sup>169</sup> Der Herausgeber, der Pücklers Werdegang anhand chronologisch angeordneter Briefe nachzeichnet, eine historische Einführung in die Lebenswelt des jungen Pückler auf der Standesherrschaft Muskau liefert und seine Ausgabe mit vielen aufschlussreichen Anmerkungen versieht, nimmt zwar die auf Französisch gehaltenen Briefe des Fürsten unter der Kennzeichnung „F“ mit auf, allerdings - ganz im Gegensatz zu Ludmilla Assing - nur in ihrer deutschen Übersetzung, was ein sofortiges Nachprüfen derselben leider unmöglich macht. In der vorliegenden Arbeit werden daher alle Briefe oder Briefauszüge im Original mit der jeweiligen Übersetzung präsentiert.

Eine Transkription und Analyse der anderen französischen Briefwechsel des Fürsten Pückler ist bisher nur spärlich erfolgt. Auch gibt es noch keine Publikation seiner gesamten auf Französisch gehaltenen Briefwechseln, was die Forschung um Pückler wesentlich bereichern würde. Vorliegende Studie mag als eine Vorarbeit dazu angesehen werden.

Die französische Germanistin Marie-Ange Maillet hat als Erste den kompletten, von Ludmilla Assing völlig unberücksichtigten und bisher unveröffentlichten Briefwechsel zwischen Pückler und der französischen Gräfin<sup>170</sup> Stéphanie Tascher de la Pagerie (1814-1905), die am Hofe Napoleons III. lebte, präsentiert. Maillet hebt in ihrem Beitrag hervor, dass Pückler in seinem Hang zu großen Männern der Geschichte sowohl ein Verehrer des Bürgerkönigs Louis-Philippe (1773-1850, König von 1830-1848) als auch - und ganz besonders - des Kaisers Napoleon III. (1808-1873) gewesen ist, den er in einer „blinden, unreflektierten Bewunderung“<sup>171</sup> verehrte, wobei seine politische Haltung, so Maillet in Übereinstimmung mit Wolfgang Greiling,<sup>172</sup> eine „kontemplative“<sup>173</sup> gewesen sei. Daneben sei Stéphanie Tascher, die direkten Kontakt zum französischen Kaiserpaar hatte, Pücklers „hauptsächliche bzw. einzige Verbindung zum geliebten Frankreich“.<sup>174</sup> Diesen beiden Aspekten soll in der vorliegenden Arbeit nachgegangen werden: Dass Stéphanie Tascher eine äußerst wichtige Informantin für Pückler über den französischen Kaiserhof war, ist unumstritten, war sie aber die einzige? Handelt es sich bei

---

<sup>169</sup> Vaupel 2005 und 2008.

<sup>170</sup> Stéphanie Taschers Bruder Graf Charles Tascher de la Pagerie (1811-1869) erhielt 1859 den erblichen Titel „Duc“ (Herzog), weshalb wohl Marie-Ange Maillet Stéphanie Tascher als Herzogin bezeichnet. Pückler nennt sie aber immer „Comtesse“ (Gräfin) und nicht „Duchesse“ (Herzogin), weshalb auch hier der Grafentitel beibehalten wird.

<sup>171</sup> Vgl. Maillet 2015, S. 129.

<sup>172</sup> Greiling 2012.

<sup>173</sup> Ebd., S. 278.

<sup>174</sup> Maillet 2015, S. 127.

Pücklers Haltung zu Napoleon wirklich nur um eine kontemplative oder versuchte er, politisch konkret eine deutsch-französische „Verbrüderung“<sup>175</sup> mitzugestalten und wenn ja, wie?

Im (ausgewogenen) Briefwechsel der beiden, der insgesamt 50 Briefe (25 von Stéphanie Tascher und 25 Entwürfe oder Abschriften von Pücklers Briefen an sie) über 12 Jahre hinweg umfasst (1854-1866), stehen sich thematisch das (glänzende) Hofleben in Paris und die (schöpferische) Einsamkeit in Branitz<sup>176</sup> gegenüber. Beide Briefschreiber bezeichnen sich schon durch ihren Lebensstil, der mit den gesellschaftlichen Normen ihrer Zeit bricht, als „Originale“ und vertreten eine Rolle: sie, die der Verteidigerin der platonischen Liebe nach Vorbild der Präziösen aus der Zeit Ludwig XIV., er, die des Verteidigers der freien Liebe. Der Austausch erfolgt in einem für die aristokratische Briefkultur des 18. Jahrhunderts charakteristischen leichten, etwas frivolen Konversationston mit Nachlässigkeitsattitüde, auf die Maillet, sich auf die Analyse von Kittelmann stützend, hinweist.<sup>177</sup> Auch wenn es sich hier nicht um ein Rollen-Spiel im engeren Sinne handelt wie im Briefwechsel mit Bettine von Arnim oder Ada von Treskow, so prägt die Inszenierung der unterschiedlichen lebensphilosophischen Einstellungen diesen deutsch-französischen Briefwechsel und belebt ihn immer wieder aufs Neue.

Jana Kittelmann<sup>178</sup> greift das Zitat Pücklers „... ein Kind meiner Zeit bin ich, ein ächtes“, das auch der Titel der ersten Pückler-Tagung war, auf, und stellt diesem Ludmilla Assings Aussage gegenüber, der zufolge Pückler sich eher als „einen ächten Sohn des 18. Jahrhunderts“ präsentierte.<sup>179</sup> Pückler fühlt sich in der Tat Voltaire (1694-1778) und dessen kritisch-satirischem Blick auf die Gesellschaft nahe. Auch das häufige Anspielen auf Goethes *Wahlverwandtschaften* (1809) verweist auf das zu Pücklers Wirkungszeit gerade zu Ende gegangene 18. Jahrhundert. Kittelmann zeigt jedoch überzeugend auf, dass besonders die Briefe der Madame de Sévigné (1626-1696) an ihre Tochter, die zwischen 1734 und 1754 in Frankreich veröffentlicht wurden, ab 1807 auch in Deutschland auf den Markt kamen und sich überall immenser Beliebtheit erfreuten, Pücklers Schreibstil beeinflussten. Mit Madame de Sévigné verbindet Pückler nicht nur die Tatsache, dass auch sie weder Gelehrte noch Dichterin war.<sup>180</sup> Vielmehr findet er bei der Französin ein „aristokratisches Kommunikationssystem“.<sup>181</sup>

---

<sup>175</sup> Siehe dazu auch Maillet 2015, S. 119 und Maillet 2012, bes. S.19.

<sup>176</sup> Vgl. Maillet 2015, S.124.

<sup>177</sup> Maillet 2015, S. 125 und Kittelmann 2012.

<sup>178</sup> Kittelmann 2012.

<sup>179</sup> Ebd, S. 11 und Assing 1873, S. 3.

<sup>180</sup> Kittelmann 2012, S. 116.

<sup>181</sup> Ebd.

vor, auf das er sich schon in seinen *Briefen eines Verstorbenen* explizit beruft: Er setzt die Beziehung von Madame de Sévigné zu ihrer Tochter, der sie Briefe in die Ferne schreibt, parallel zu seiner Beziehung zu Lucie, die er « Lucie Sévigné » nennt, wobei die Rollen austauschbar sind und Pückler sowohl aus der Perspektive der Mutter als auch der Tochter schreibt. Der große Erfolg der Briefe der französischen Marquise scheint ihm dabei den Erfolg auch seiner Briefe zu garantieren. Bei Mme de Sévigné findet Pückler nicht nur den „aristokratisch nachlässigen Ton graziöser Plauderhaftigkeit“<sup>182</sup>, sondern auch literarische Topoi wie die Evokation der Gesprächssituation, die Nähe zum Adressaten suggeriert.<sup>183</sup> Als besonderes Merkmal dieses von der adligen Sévigné beeinflussten Schreibstils des Fürsten hebt Kittelmann die « Négligence », die Nachlässigkeitsattitüde hervor, die sich durch das Fehlen von Datum, Ort und Unterschrift, durch den Verzicht auf Interpunktion und eine Gliederung in Abschnitte auszeichnet, aber auch durch abrupte Übergänge, den sprunghaften Wechsel von Themen und Tempora, die Spontaneität suggerieren sollen, sowie das Setzen auf Spannung und Dramatik.<sup>184</sup> Kittelmann bezieht sich hierbei jedoch vor allem auf die *Briefe eines Verstorbenen*. Es bleibt zu prüfen, ob diese Nachlässigkeitsattitüde auch in Pücklers Briefen nachweisbar ist, die hier Gegenstand der Untersuchung sein sollen: Dagegen spricht, dass Pückler alle seine Briefe durchgehend datiert und den Ort angibt und dies zur besseren Orientierung (und Archivierung) auch von seinen Briefpartnern einfordert. Fehlende Interpunktion und besonders im Französischen fehlende Akzentsetzung ist in Pücklers Briefen zwar zu bemerken, allerdings handelt es sich dabei auch um Konzepte bzw. Abschriften, die ja nicht in dieser Form dem Adressaten zukamen. Auch diktierte Pückler seine Briefe oft, so dass Fehler und Nachlässigkeiten in Orthographie, Grammatik und Interpunktion nicht immer ihm selbst anzulasten sind.

Mit Madame de Sévigné teilt Pückler (im Gegensatz zum bürgerlichen Gellert und zu Heinrich Heine und dessen Reisebeschreibungen) auch „die ritualisierte Beschwörung eines gemeinsamen aristokratischen Weltbilds und Bildungskanons“.<sup>185</sup> Exklusives Wissen, auch im Bereich der Literatur, aus der immer wieder zitiert werden kann, ist ebenso eine Geste der aristokratischen Briefkultur.<sup>186</sup> Auch die Teilnahme an Adligen vorbehaltenen Festivitäten, die Gestaltung von Landschaftsgärten und die Skepsis gegenüber dem eigenen Stand sind beiden

---

<sup>182</sup> Kittelmann 2012, S. 116.

<sup>183</sup> Ebd., S. 122.

<sup>184</sup> Ebd., S. 123.

<sup>185</sup> Kittelmann 2012, S. 123.

<sup>186</sup> Ebd.

gemeinsam, wobei Letztere eine Bedingung der Poetisierung darstellt und damit Topoi liefert wie den Rückzug in die Einsamkeit, das Schildern von Träumen und die Sehnsucht danach, einer Gesellschaft zu entfliehen, der man doch eigentlich fest angehört.<sup>187</sup> Sowohl Madame de Sévigné als auch Pückler befriedigen mit ihrem Hang zu Klatsch, Indiskretion und Skandal die Sensationsneugier der Leser,<sup>188</sup> was Pückler zwar von der kritisch-bürgerlichen Presse als typisch aristokratisch vorgeworfen wird, wozu er aber steht, ja sie sogar kultiviert, wie auch Urte Stobbe in ihrer Untersuchung zu Pücklers Briefwechsel mit Ida Hahn-Hahn betont hat. Pückler zählt damit zum „letzten Vertreter der aristokratischen Briefkultur, die im 19. Jahrhundert längst von ihren bürgerlichen Nachfolgern abgelöst worden war“.<sup>189</sup>

Der Briefwechsel, den Pückler mit der schon erwähnten und heute völlig in Vergessenheit geratenen Sophie Gay unterhielt, ist Gegenstand meiner eigenen Untersuchungen gewesen.<sup>190</sup> Der insgesamt 35 Schreiben umfassende Briefwechsel gliedert sich in zwei Teile. In einer ersten Phase, zwischen 1818 und 1820, versucht besonders Sophie Gay mit dem (noch) Grafen Pückler in Kontakt zu bleiben, den sie bei den Festlichkeiten um den Aachener Kongress 1818 im Salon der berühmten Juliette Récamier (1777-1849) kennen und schätzen gelernt hatte,<sup>191</sup> und mit dem sie höchst anregende Gespräche führen konnte. Die zweite Phase wird nach einer zwölfjährigen Pause ebenfalls von Sophie Gay initiiert, die auf Pücklers literarischen Erfolg reagiert. Der symmetrische Briefwechsel, der sich zwischen beiden über die Jahre 1832 bis 1834<sup>192</sup> erstreckt, steht fortan ganz im Zeichen des deutsch-französischen Kulturtransfers.

Sophie Gay schätzt Pücklers „Esprit“ und seine geistige Beweglichkeit, die ihr - ganz dem gängigen Stereotyp entsprechend - Pückler wie einen Franzosen erscheinen lassen. Pückler liefert ihr auch einen Beweis, wenn er sich auf Französisch einem Wortspiel mit den Nachnamen der beiden Freundinnen Sophie Gay und der Komponistin Sophie Gail (1777-1819), hingibt: Bei einem gemeinsamen Ausflug in die Umgebung von Aachen, bei dem ein kleiner Bach übersprungen werden muss, erweist sich Sophie Gail behender als Sophie Gay, was Pückler schließen lässt, das sei normal, denn sie habe schließlich ein „L“ (frz. „aile“ =

---

<sup>187</sup> Ebd, S. 125.

<sup>188</sup> Ebd, S. 126.

<sup>189</sup> Ebd.

<sup>190</sup> Vgl. Micke-Serin 2012 und 2014.

<sup>191</sup> Sophie Gay schreibt in ihrem Brief vom 16. Januar 1819 : „Cette pauvre Mme Récamier que j’aimerai toujours pour vous avoir vu la première fois chez elle [...]“ und widerlegt damit Ludmilla Assing, die in ihren den Briefwechsel einleitenden Worten schreibt, Pückler habe die Bekanntschaft von Sophie Gay zufällig in Brüssel auf einer Gemäldegalerie gemacht. Vgl. Pückler 1873-76, Bd 1, S. 2.

<sup>192</sup> Es folgen ein Brief von Pückler aus Algier 1835 und ein Brief von Sophie Gay aus dem Jahr 1839.

Flügel) mehr als die andere Sophie. Durch das Wortspiel in der Fremdsprache belegt Pückler nicht nur seinen Humor, sondern auch seine hohe sprachliche Kompetenz.

Sophie Gay sieht den epistolaren Austausch mit Pückler als eine angenehme Notwendigkeit an, die anregenden und offenen Gespräche weiter zu führen. Auch wenn Pückler diesen epistolaren Pakt einzugehen scheint,<sup>193</sup> muss die Französin oft lange auf eine Antwort warten und versucht, ihn mit allen Mitteln zum Reagieren zu bewegen: Sie greift Themen auf (Pferde), über die er auch geschrieben hat, berichtet von ihm bekannten Personen aus den Pariser Salons, über Klatsch aus der französischen Gesellschaft, politischen Unruhen und dem persönlichen finanziellen Ruin, sogar vom überraschenden und frühzeitigen Tod der gemeinsamen Freundin, Sophie Gail, ihrem eigenen anhaltenden schriftstellerischen Erfolg und dem ihrer Tochter Delphine. Sophie Gay ist keine Adlige, beherrscht aber als ehemalige Hofdame Napoleon I, als Salonnière und Schriftstellerin historisierender Romane, die sie besonders im französischen 17., 18. und frühen 19. Jahrhundert ansiedelt,<sup>194</sup> den aristokratischen Code und inszeniert sich als schmachtende, den Grafen schmerzlich vermissende und liebende Frau, auch wenn sie gleich zu Beginn des Briefwechsels dem erst seit Oktober 1817 verheirateten Pückler eine „amitié romanesque“<sup>195</sup> anbietet, eine romanhafte, nichts erwartende, nur poetische Freundschaft, der sie in jedem ihrer Briefe Ausdruck verleiht. Dass es aber bei der heutigen Analyse dieser Briefe nicht immer einfach ist, das galante Schreiben von der Wirklichkeit zu trennen, wird an einem Brief von Pückler an Lucie deutlich, in dem er ihr schreibt, dass Sophie Gays Verhalten in Aachen nicht nur Spiel war. Er schreibt auf Deutsch: „Ehe ich zur Salm ging, ist mir etwas geschehen, was ich noch nicht erlebt habe. Mad. Gay hat mir eine vollkommene Liebeserklärung gemacht wie einer Frau.“<sup>196</sup> Er fügt dann unmittelbar auf Französisch hinzu:

Mais j'en suis déjà dégoûté. Il faut dire ce qu'est Mad. Gay. Une femme de trente-six ans, qui est encore jolie. Elle est riche, et une des Elégantes de Paris. Il est impossible d'être mieux mise et de meilleur goût. C'est avec cela le plus bel esprit en vérité qu'on puisse trouver. Sa conversation n'est composée que de bons-mots, et sa politesse est parfaite. Elle a les plus beaux yeux du monde, et sa grande réputation d'auteur fait,

---

<sup>193</sup> Sophie Gay referiert darauf in einem nicht mehr vorhandenen Brief von Pückler, in dem sie schreibt, sie habe verstanden, welchen Platz sie in Pücklers Herzen einnehmen kann: nur den einer Freundin. Siehe Brief von Sophie Gay an Pückler o.D. [1818], Pückler 1873-76, Bd 1, Brief Nr. 6, S. 5-6, hier S. 6.

<sup>194</sup> Neben dem schon erwähnten Roman und Drama *La Duchesse de Châteauroux* (1834, 1839, 1843), in dem Sophie Gay das Leben und Leiden von Marie-Anne de Mailly-Nesle (1717-1744), einer Favoritin von Ludwig XV. in den Mittelpunkt stellt, sei der Roman *Une aventure du chevalier Gramont* (1822) genannt, der im Frankreich Ludwigs XIV. angesiedelt ist und der Roman *Un mariage sous l'Empire* (1832), in dem das erste Kaiserreich den politischen Hintergrund bietet.

<sup>195</sup> Brief von Sophie Gay an Pückler o.D. [1818], Pückler 1873-76, Bd 1, S.5.

<sup>196</sup> Brief von Pückler an Lucie Pückler vom 14. Oktober 1818, Pückler 1873-76, Bd 5, S. 165. Das „wie einer Frau“ ist wohl zu verstehen als „wie ein Mann einer Frau machen würde“.

qu'on est bien flatté de son approbation. Elle aurait pu me tourner un peu la tête (car elle a aussi de très belles mains, la gorge superbe, et un pied charmant), mais malheureusement il lui manque une chose physique très essentielle. Ce sont les dents. Cette partie est si mal organisée, que je ne serai pas bien tenté de lui donner un baiser, et voilà ma vertu expliquée, qui me fait résister à toutes ses avances. Cependant on ne peut passer son temps plus agréablement qu'avec ces deux dames, Mad. Gay et Mme. Gail, qui sont inséparables. Ce n'est que de saillies, bons-mots, contes agréables et la plus aimable satire, qui n'est jamais mordante.<sup>197</sup>

Neben dem detaillierten Portrait, das Pückler von der Französin liefert, stilisiert er sich wiederum Lucie gegenüber als der potenzielle Liebhaber aller schönen und interessanten Frauen bzw. Französinen, wenn nicht äußerliche, von seinem Willen unabhängige Elemente (wie hier die Zähne) ihn davon abhielten.

Schon in diesem ersten Teil des Briefwechsels bahnt sich der zweite Teil an: Pückler, 1818 noch gar nicht schriftstellerisch tätig, hält Sophie Gay zum Schreiben einer Romanze an,<sup>198</sup> unterbreitet ihr dann Verbesserungsvorschläge, die sie auch annimmt. Ebenso lässt er sich von ihr in Paris Damenhüte und Schuhe anfertigen, deren Kosten sie ihm auslegt und die er durch ein Mandat begleicht, und lässt sich durch sie einen kompetenten französischen Koch suchen. Anfänge eines sowohl literarischen als auch kultureller Transfers lassen sich also schon in dieser ersten Phase des Briefwechsels ausmachen.

Im zweiten Teil des Briefwechsels entspinnt sich zwischen beiden Schriftstellern ein lebendiger Austausch: Sie schickt ihm nicht nur ihre eigenen Werke, die er zu ihrem Erstaunen zum großen Teil schon kennt und gelesen hat, sondern auch die ihrer ebenfalls dichtenden und immer erfolgreicher werdenden Tochter Delphine de Girardin. Sophie Gay bittet Pückler um die

---

<sup>197</sup> Ebd., Ü.d.V.: „Ich bin davon schon ganz angewidert. Ich muss aber sagen, wer Madame Gay ist. Eine Frau von sechsunddreißig Jahren, aber noch hübsch. Sie ist reich, eine der Eleganten von Paris. Man kann nicht besser gekleidet und von besserem Geschmack sein als sie. Dazu hat sie den lebendigsten Geisteswitz, den man finden kann. Ihre Konversation besteht immer aus treffenden Bemerkungen und sie ist äußerst höflich. Sie hat die schönsten Augen der Welt und ihr exzellenter Ruf als Schriftstellerin schmeichelt einem, wenn sie einen schätzt. Sie hätte mir etwas den Kopf verdrehen können (denn sie hat auch sehr schöne Hände, ein wunderschönes Dekolleté und schöne Füße), aber leider fehlt ihr etwas Wesentliches an ihrem Körper: die Zähne. Diese sind so schlecht angeordnet, dass ich nicht geneigt bin, sie zu küssen, und so erklärt sich meine Tugend, die mich all ihren Avancen widerstehen lässt. Dennoch kann man seine Zeit nicht angenehmer verbringen als mit diesen beiden Damen, Madame Gay und Madame Gail, die unzertrennlich sind. Es gibt mit ihnen nur Geistesblitze, treffende Bemerkungen, angenehme Erzählungen und die netteste Satire, die nie beißend ist.“ Siehe auch Micke-Serin 2010, S. 99f und Micke-Serin 2014.

<sup>198</sup> In ihrem Brief vom 04. Januar 1819 schreibt Sophie Gay : „J'ai recours à M. de Bartholdi pour vous faire parvenir la romance que j'ai faite sur votre demande. Je souhaite qu'elle obtienne autant de succès chez vous, qu'elle a maintenant à Paris. » Ü.d.V.: „Ich habe mich an Herrn Bartholdi gewendet, um Ihnen eine Romanze zukommen zu lassen, die ich auf Ihre Anfrage hin geschrieben habe. Ich hoffe, dass sie bei Ihnen genauso viel Erfolg haben wird wie sie gerade in Paris hat. » (Eine Romanze ist ein gefühlvolles Lied in mehreren Strophen, begleitet von einer einfachen Musik. A.d.V.)

Übersendung selbst ausgewählter Seiten seiner *Tutti frutti*, die sie ins Französische übersetzen lässt und als Herausgeberin ihrer „Causeries“, einer Zeitschrift für Kunst, Literatur und kulturelle Aktualität publiziert. Ebenso bemüht sich Pückler darum, die „Causeries“ in Berlin bekannt zu machen und neue Abonnenten zu finden. Bis auf das Spiel, das Pückler wie in Deutschland auch in Frankreich um seine fingierte Herausgeberschaft des „Verstorbenen“ spielen will und von dem Sophie Gay ihm dringend abrät, basiert die Freundschaft der beiden eher auf Ähnlichkeit als auf Differenz. Pückler verkörpert eine adelige Lebenswelt, die so in Frankreich nicht mehr existierte und auch in Deutschland dem Ende zugeht, aber von Pückler kultiviert wurde. Er schreibt, auf seinem Muskauer Schloss finde man noch

[...] plus que nullepart en France, les allures de l'ancienne aristocratie, des vassaux gentils-hommes, et d'autres gentils-hommes de très-bonne famille à mon service, ainsi qu'une foule d'employés, auxquelles [sic], sans compter les gens de ma maison, je paye 50 mille fr. d'appointement par an. [...] Dans vos soi-disant châteaux en France, où l'intendant entre, le chapeau sur la tête, chez M. le Duc, pour lui souhaiter le bon jour, un tel état des choses doit paraître une agréable nouveauté.<sup>199</sup>

Pückler schickt Sophie Gay auch eine Frauenstatue aus Porzellan, die vom Zoll zurückgehalten wird und deren (Nicht) Eintreffen immer wieder thematisiert wird. Pückler erfindet hier eine erotisierende Geschichte, die er (so wie es Sophie Gay in ihren Werken tut), mit der Geschichte seiner Heimat in Verbindung bringt und die ebenfalls dem galanten Schreiben<sup>200</sup> zuzuweisen ist:

Je commence à croire que c'est une princesse enchantée, et prenez garde, quand enfin vous l'aurez, qu'elle ne passe [fasse, A.d.V.] pas encore de scènes. Il faut vous dire que cette princesse était jadis une jeune dame d'honneur de la cour du roi Auguste de Pologne, maîtresse également du dit roi, héros de la Saxe galante. Surpris par son mari au moment où elle reçoit un billet doux de son maître, elle n'a que le temps nécessaire pour le cacher dans son beau sein, et tombe évanouie [sic], dans son fauteuil. C'est dans cette position au moins que je l'ai laissé [sic]. Dieu sait si les douaniers belges et français

---

<sup>199</sup> Brief von Pückler an Sophie Gay vom 19. Juli 1833, Pückler 1873-76, Bd 1, Brief Nr. 23, S. 41-46, hier S. 44. Ü. d.V.: „[...] mehr als sonstwo in Frankreich Allüren des alten Adels, Edelmänner als Vassallen und andere Edelmänner aus sehr guter Familie in meinen Diensten, sowie auch eine große Anzahl von Bediensteten, ohne das Personal meines Hauses dazu zu zählen, die ich mit 50 Tausend Franken pro Jahr entlohne [...] In Ihren sogenannten Schlössern in Frankreich, wo der Intendant mit dem Hut auf dem Kopf beim Herzog eintritt und ihm einen guten Tag wünscht, müssen solche Zustände wie eine angenehme Neuheit erscheinen.“

<sup>200</sup> Siehe Grassi 1998, S.87. Die Autorin führt ein analoges Textbeispiel des französischen Vertreters des galanten Schreibens Vincent Voiture (1597-1648) an, der 1633 der geliebten Frau aus Afrika als Anspielung auf ihre Haarpracht mehrere Löwen aus rotem Wachs schickt und in einem Begleitbrief eine Geschichte zu diesem Geschenk erfindet. (S.87).

si fameux pour la rudesse ne l'ont pas depuis éveillée en la fouillant avec indécence. Après tout je crains encore moins pour sa pudeur que pour son élégant costume en points d'Alençon trop délicat pour résister à d'aussi vilaines mains. Quoi qu'il en soit, tout est passé maintenant, car mes dernières nouvelles l'annoncent en route pour Paris, et sans de nouvelles aventures [sic] elle doit en ce moment se reposer dans votre cabinet.<sup>201</sup>

Es findet dabei immer wieder ein Spiel zwischen Realität und Poetisierung statt, das seinen Höhepunkt dann findet, wenn Pückler durchaus glaubwürdig versichert, nach der erfolgten Scheidung von Lucie auf der Suche nach einer jungen, gutaussehenden Französin zu sein, deren Mitgift so hoch sein müsse, dass er Muskau von den es belastenden (vom Vater geerbten) Hypotheken befreien und es zum Fürstentum und Majorat machen könne, was auch der preußische König befürworte. Er wolle dann, wenn noch Geld übrig sei, das Schloss seiner Mutter im französischen Dauphiné aufkaufen. Vor allem wolle er aber durch diese Heirat, die nur eine Konvenienz-Ehe sein soll, die französische Staatsangehörigkeit erlangen. Sophie Gay macht sich dann wirklich auf die - nicht einfache und schließlich erfolglose - Suche nach einer passenden Partnerin, auch um damit Pückler in ihre Nähe zu holen. Gleichzeitig sprechen beide aber auch über ihr „großes Projekt“ wie ein Theaterstück, in dem Sophie Gay nun die Rolle einer Kupplerin übernehmen und dem inzwischen 48jährigen Pückler eine junge Französin nach vorgegebenen Kriterien suchen soll. Pückler schreibt :

Ne serait-ce pas assez singulier, si je me mariais effectivement à la suite et par l'effet de cette correspondance ? Plus la chose est originale, plus elle me tente, d'autant plus encore, que c'est vous qui devez y jouer le rôle principal. Vous voyez au moins quelle confiance aveugle j'ai en votre bonté - mais en tout cas je crois que cela nous amusera.<sup>202</sup>

---

<sup>201</sup> Brief von Pückler an Sophie Gay vom 17. Februar 1834, Pückler 1873-76, Bd 1, Brief Nr. 30, S. 64-68, hier S. 65. Die Französischfehler mögen auf Assings Transkription zurückgehen. Ü.d.V.: „Ich fange an zu glauben, dass es sich um eine verzauberte Prinzessin handelt, und geben Sie Acht, wenn Sie sie dann haben, dass nicht noch mehr passiert. Ich muss Ihnen sagen, dass sie früher eine junge Hofdame am Hof des Königs August von Polen war und auch Mätresse dieses Königs, diesem Helden des galanten Sachsen. Sie wurde von ihrem Ehemann gerade dann überrascht, als sie ein Liebesbriefchen ihres Herrn bekam und gerade noch Zeit hatte, es in ihrem schönen Busen zu verbergen, bevor sie ohnmächtig in einen Sessel sank. In dieser Stellung habe ich sie jedenfalls verlassen. Gott weiß, ob die belgischen und französischen Zöllner, die so bekannt sind für ihre Rohheit, sie nicht inzwischen aufgeweckt und unsittlich durchsucht haben. Im Grunde Sorge ich mich weniger um ihre Scham als um ihr elegantes Gewand aus Spitze von Alençon, zu zart für so üble Hände. Wie dem auch sei, jetzt ist alles überstanden, denn meinen letzten Nachrichten zufolge ist sie auf dem Weg nach Paris, und wenn keine weiteren Abenteuer passiert sind, wird sie sich wohl jetzt in Ihrem Arbeitszimmer ausruhen.“

<sup>202</sup> Brief von Pückler an Sophie Gay vom 19. Juli 1833, Pückler 1873-76, Bd 1, Brief Nr. 23, S. 41-46, hier S. 45 f. Ü.d.V.: „Wäre es nicht recht eigenartig, wenn ich mich wirklich infolge dieser Korrespondenz und durch sie verheiratet würde? Je origineller diese Sache ist, desto mehr reizt sie mich, umso mehr als Sie dabei die Hauptrolle spielen müssten. Sie sehen jedenfalls, welch blindes Vertrauen ich in Ihre Güte setze - aber auf jeden Fall glaube ich, werden wir uns gut amüsieren.“

Neben diesem Spiel zwischen Wirklichkeit und Poesie, dem sich beide hingeben, ist Sophie Gay für Pückler ein wichtiges, wenn nicht sogar - zumindest in den 1830er Jahren - das wichtigste Verbindungsglied zu Frankreich. Hauptsächlich durch sie, ihren Salon, ihre publizistische Tätigkeit, ihre feste Einbindung ins Pariser Kulturleben und ihre Kontakte wird Pückler mit den - zum Teil erst angehenden – französischen Literaten der Zeit bekannt. Sophie Gay öffnet Pückler ihr umfassendes Netzwerk, in dem er in ihren Augen durchaus einen Platz beanspruchen darf:

Tous les gens d'esprit seraient heureux de vous connaître. Mr. de Balzac à qui je parlais de vous dernièrement, vous aurait amusé par la manière, dont son esprit si vif, si fin comprend le vôtre ! Eugène Sue est aussi un homme de bonne compagnie, qui vous plairait, d'abord parcequ'il a comme vous la passion des chevaux, et qu'il a été ce printemps tout exprès à Londres, pour en ramener d'admirable, et qu'il parle de l'Angleterre à faire crever de rire.<sup>203</sup>

Anhand der wenigen bisherigen Untersuchungen der auf Französisch gehaltenen Damen-Briefwechsel des Fürsten konnte festgestellt werden, dass der Schreibcode, unabhängig von der Sprache, darin ders

elbe ist wie in Pücklers deutschsprachigen Briefwechseln. Mit französischen Adligen (Stéphanie Tascher de la Pagerie) oder dem Adel nahestehenden Bürgerlichen (Sophie Gay) kommuniziert Pückler im Schreibstil des französischen 18. Jahrhunderts. Es bleibt zu untersuchen, welche anderen Kontakte Pückler in Frankreich herstellen konnte bzw. ob er die durch Sophie Gay hergestellten Beziehungen im Pariser Kulturleben für eigene Anliegen nutzte, besonders in der Zeit nach seinem Briefwechsel mit ihr, der nach seinem Paris-Besuch 1834 von nur einem Brief aus Algier im Februar 1835 gefolgt wird.<sup>204</sup>

---

<sup>203</sup> Brief von Sophie Gay an Pückler vom 27. [?]. 1833, Pückler 1873-76, Bd 1, Nr. 24, S. 46-49, hier S. 48. Ü.d.V.: „Alle Leute mit Witz wären froh, Sie kennen zu lernen. Herr von Balzac, mit dem ich kürzlich über Sie sprach, hätte Sie amüsiert, denn sein so lebendiger, so feiner Geisteswitz versteht den Ihren! Eugène Sue ist auch ein geselliger Mann, der Ihnen gefallen würde, denn er ist so wie Sie ein Pferdenarr. Im Frühjahr ist er extra nach London gereist, um ein wunderschönes Pferd zu kaufen, und er spricht von England so, dass man sich totlacht.“ Hervorhebung im Text, wobei unklar bleibt, weshalb Assing den Namen von Eugène Sue hervorhebt, den von Balzac jedoch nicht. - Eugène Sue (1804-1857) wurde erst in den 1840er Jahren für seine sozial engagierten Forstetzungsromane bekannt, besonders *Mystères de Paris* (1843, deutsch: *Die Geheimnisse von Paris*). In den 1820er Jahren war er als Marinearzt, Maler und Journalist tätig. Er lebte in den 1830er Jahren als Dandy in Paris. Wohl durch sein schillerndes, abwechslungsreiches Leben sah Sophie Gay eine Ähnlichkeit mit Pückler.

<sup>204</sup> Pückler 1873-76, Bd.1, S. Brief Nr. 38, S. 76f. Gefolgt wird dieser Brief von einem letzten Brief von Sophie Gay an Pückler, datiert auf den 16. Mai 1839, Pückler 1873-76, Brief Nr. 39, S. 77-79.

## 2.4 Forschungsstand: Pückler und der deutsch-französische Kulturtransfer

Welch große Rolle Fürst Pückler im deutsch-französischen Kulturtransfer des 19. Jahrhundert zukam, wurde besonders in der interdisziplinären Tagung im Oktober 2011 mit dem Titel *Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers*<sup>205</sup> herausgestellt. Dabei beziehen sich die einzelnen beitragenden Forscher hauptsächlich auf Pücklers literarische Werke. Da im Rahmen dieser Studie jedoch untersucht werden soll, wie Pückler Kulturtransfers durch seine Briefwechsel vornimmt, erscheint ein Blick auf die Forschungslage in Bezug auf Pückler und Kulturtransfer unabdingbar.

Michel Espagne selbst, (Mit)Begründer des Ansatzes des Kulturtransfers, betont, dass Pückler in Bezug auf Heinrich Heine diesem nicht nur aus Dankbarkeit seine „Reisebilder“ (1840) gewidmet hat, sondern auch auf Grund einer geistigen Verwandtschaft, der gerade durch diese Widmung Rechnung getragen wird.<sup>206</sup> Espagne weist darauf hin, dass Pückler schon vor Heine Erfolg mit seinen Reiseberichten aus Frankreich hatte und sich im Gegensatz zu Heine nicht nur auf Paris beschränkte, sondern weite Teile von Frankreich bereiste und beschrieb. Seine von den Literaturhistorikern attestierte Nähe zu dem frankreichorientierten „Jungen Deutschland“ als auch die positive Rezension von Goethe, begünstigten - so Espagne - die frühe, schon 1832, also zwei Jahre nach dem Erscheinen in Deutschland erfolgte Übersetzung der *Briefe eines Verstorbenen* ins Französische.<sup>207</sup> Espagne betont, dass Pückler, auch wenn er in Paris auf der für Besucher üblichen Route die verschiedenen Sehenswürdigkeiten ablief, insofern eine Neuerung einführte, als er - noch vor der Erfindung der Fotografie und auch des Daguerreotyps und inspiriert durch Georama, Neorama und Diorama - Bilder von der Stadt Paris präsentiert, die sich nicht auf einzelne Szenen beziehen, sondern von einem zum anderen übergehen, was seiner Beschreibung eine besondere Dynamik verleiht. Espagne sieht auch in dieser „methodischen Erbschaft“, die Heinrich Heine antreten kann, einen Grund für Heines Widmung.<sup>208</sup> Auch möchte Espagne Pückler als Mitgestalter des Paris-Mythos verstanden wissen, der in der Gattung Stadtbeschreibung durchaus seinen Platz neben Heine und Börne beanspruchen darf.<sup>209</sup>

---

<sup>205</sup> Friedrich/Jacob/Maillet 2012.

<sup>206</sup> Vgl. Espagne 2012, S. 77.

<sup>207</sup> Ebd., S. 78.

<sup>208</sup> Ebd., S. 79.

<sup>209</sup> Espagne 2012, S. 79 f.

Pückler, der der adligen Tradition folgt und an jeder Reisesstation wichtige lokale Persönlichkeiten besucht, hat einen besonderen Hang zum Kleinen, Alltäglichen, er will Frankreich erfassen und verstehen, er sucht nach Symptomen, an denen sich die gesellschaftlichen Veränderungen bemerkbar machen:<sup>210</sup> Anekdoten über Napoleon I. oder auch Chateaubriands Auftreten im Salon der Madame Récamier interessieren ihn, in der Kunst (besonders der historischen Malerei) sucht er die Bewegung, und nach seinen vielen Besuchen der verschiedensten Theater und Theatervorstellungen in Paris sagt er den Durchbruch des sich ankündigenden romantischen Theaters in Frankreich voraus. Indem er dies alles, besonders in seinen *Briefen eines Verstorbenen* an das (dann nicht nur) deutschsprachige Publikum weitergibt, leistet Pückler laut Espagne einen erheblichen Beitrag zum deutsch-französischen Kulturtransfer.

Die Kunsthistorikerin France Nerlich kommt in Bezug auf Pücklers Vorliebe zu dynamischen, aufeinanderfolgenden „Bildern“ und seinem Hang zum Kleinen, Alltäglichen, Menschlichen zu einem ähnlichen Schluss: Pückler ist wenig interessiert daran, die berühmten in Paris ausgestellten Kunstwerke zu beschreiben oder seinen Lesern einen tieferen Einblick in die kunsttheoretischen Debatten der Zeit zu liefern. Er hat eher einen „subjektiven und ungeordneten Umgang mit Bildern“,<sup>211</sup> lässt sich emotional von Kunstwerken und besonders von dort im Mittelpunkt stehenden Personen (wie König Louis-Philippe) oder historischen Begebenheiten (wie die Schlacht von Austerlitz) anziehen. Die von Nerlich bei Pückler ausgemachte „tiefe Verflechtung [der] Kunsteindrücke in einen breiter angelegten kulturellen Erfahrungshorizont“<sup>212</sup> steht in Einklang mit den von Espagne erwähnten ineinander übergehenden Bildern, die Pückler sowohl von der Stadt Paris allgemein wiedergibt als auch den von ihm gerne besuchten Pariser Theatervorstellungen. Auch die „fingierte Authentizität“ lässt sich hier wiederfinden: Was Pückler beschreibt, ist authentisch.<sup>213</sup> Wie er jedoch Erlebtes wiedergibt ist fingiert, denn Pückler suggeriert dem Leser /der Leserin, dass er/sie alles genauso wie er gefühlt und empfunden hätte.

Sylvia Peuckerts Untersuchungsergebnisse in Hinblick auf Pücklers Champollion-Lektüre<sup>214</sup> lassen einen ähnlichen Schluss zu wie die von France Nerlich in Bezug auf Pücklers Haltung

---

<sup>210</sup> Ebd, S.88.

<sup>211</sup> Nerlich 2012.

<sup>212</sup> Ebd, S. 183.

<sup>213</sup> Nerlich stellt allerdings fest, dass Pückler sich des Öfteren in der Zuordnung von Maler und Werk irrt, siehe Nerlich 2012, S. 187f.

<sup>214</sup> Peuckert 2012.

zur französischen Kunst: Pückler überprüft die damals noch im Entstehen begriffene Entschlüsselung der Hieroglyphen durch Champollion (und Andere) nicht in einer gelehrten Abhandlung, sondern bleibt der interessierte Laie, der informieren, aber auch unterhalten will. Er möchte seinen Lesern Champollions Ideen nahe bringen, oft gegen den Forscher geäußerte Einwände entkräften, dessen Ägyptenreise ins rechte Licht rücken und den deutschen Ägyptologen Richard Lepsius (1810-1884) als Champollions legitimen Erben einführen.<sup>215</sup> Auch im Bereich der Wissenschaft beschäftigt Pückler mehr das Menschliche und das dynamische Element der Forschung denn konkrete Forschungsergebnisse. Pückler freut sich jedoch, wenn er durch Informationen, die er einholen kann, und durch eigene Beobachtungen mitunter zu Schlussfolgerungen kommt, die sich später als durchaus zutreffend herausstellen werden.

Leslie Brückner stellt in ihrer Untersuchung<sup>216</sup> Pücklers Orient-Reiseberichte *Semilasso in Afrika* (1836) und *Die Rückkehr* (1846-48) denen der beiden zeitnahen Hauptvertreter des französischen Orientreiseberichts gegenüber, dem *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) von François-René de Chateaubriand und *Voyage en Orient* (1835) von Alphonse de Lamartine. Bei allen dreien handelt es sich um adlige Reisende, die sich ohne besondere Mission einen relativ langen Aufenthalt im Orient leisten können. Alle drei folgen auch in etwa derselben Reiseroute, obwohl Pückler sie in umgekehrter Richtung einschlägt. Pückler, der beide Reiseberichte kennt, lobt Chateaubriands Werk für seine Treffsicherheit, die den Reisebericht als Reiseführernutzbar macht und von Pückler weiteren Reisenden empfohlen wird. Dagegen verwirft der Fürst Lamartines Reisebericht und dessen poetische Impressionen und Stimmungsbilder, durch die der real bereiste Orient „im Kern ein poetischer und letztlich imaginärer Sehnsuchtsort“<sup>217</sup> bleibt. Pückler ist nicht wie die beiden französischen Romantiker auf der Suche nach den Stätten des Christentums, sondern will mit „aufklärerischem Skeptizismus“<sup>218</sup> Neues entdecken und vermitteln, sich im Gegensatz zu den anderen beiden auf die Gegenwart einlassen, wobei er allerdings bei seinen Lesern durch Chateaubriand und Lamartine schon auf bekannt Gemachtes zurückgreifen und darauf aufbauen kann.

Walter Greiling hinterfragt Pücklers politisches Engagement durch die Jahrzehnte hindurch und bestätigt, dass Pückler zwischen den Schlachten von Jena (1806) und Sedan (1870), in denen sich das Bild Frankreichs zum deutschen „Erbfeind“ herausbildete, keineswegs zu den

---

<sup>215</sup> Ebd, S. 158.

<sup>216</sup> Brückner 2012.

<sup>217</sup> Ebd, S. 138.

<sup>218</sup> Ebd, S. 139.

„Franzosenfressern“ wie z. B. Ernst Moritz Ernst gehörte. Ganz im Gegenteil, er stand Frankreich nicht nur biografisch nahe, sondern schätzte das Land, auch besonders für seine kulturellen Leistungen. Einig war er sich darin mit Varnhagen von Ense, der allerdings politisch sehr viel engagierter durch Artikel in diversen Zeitschriften auftrat, in denen er zum Beispiel forderte, dass französische Bücher ungehindert Zugang zum deutschen Markt haben sollten, da sie wesentlicher Teil der europäischen Bildung seien,<sup>219</sup> oder dazu aufrief, alle wechselseitigen Einflüsse von Frankreich auf Deutschland und umgekehrt aufzulisten, um sich dieser engen Verflechtung bewusst zu werden.<sup>220</sup> 1835 veröffentlichte Varnhagen in der Augsburger *Allgemeinen Zeitung* drei Artikel über den Saint-Simonismus, um diesen auch in Deutschland bekannt zu machen. Im Gegensatz zu Varnhagen - so Greiling - ist Pücklers Politikinteresse in Bezug auf Frankreich als ein „kontemplatives“ einzuschätzen, das er zwar „im privaten Gedankenaustausch“<sup>221</sup> kundtut, aber nicht öffentlich vertritt. Greiling bezieht sich dabei besonders auf die 1830er Jahre. Es bleibt jedoch zu untersuchen, ob sich Pücklers politische Engagement während und auch nach seiner Orientreise und im zweiten französischen Kaiserreichs der 1850er und 1860er Jahre ändert und wie Pückler sich die gegenseitige Durchdringung, Einigung und Verbrüderung der deutschen und französischen Nation konkret vorstellt.

Ulf Jacob, der Pückler in einem Brief an Bettine von Arnim geäußerten „Apropos, ich bin Saint-Simonianer geworden“<sup>222</sup>, auf den Grund geht, stellt fest, dass der Fürst keineswegs zum Theoretiker, Dogmatiker oder blinden Vertreter des Gedankenguts des französischen Grafen Claude Henri de Saint-Simon (1760-1825) wurde, jedoch die Auseinandersetzung mit dessen Doktrin die „Modifizierung seines Welt- und Selbstbildes“<sup>223</sup> zur Folge hatte, die sich auch in seiner „künstlerischen Produktion als eine symbolische Praxis sozialen Handelns“<sup>224</sup> niederschlug. Saint Simon und vor allem die (nach seinem Tod) ab 1830 seine Doktrin verbreitenden Saint-Simonisten unter der Führung von Saint-Armand Bazard (1791-1832) und Barthélémy-Prospér Enfantin (1796-1864) vertraten die Auffassung, dass die Menschen perfektibel seien und auf der Grundlage wissenschaftlicher Erkenntnisse den Fortschritt der Gesellschaft anstreben sollten, in Frieden und Harmonie, ohne Gewalt, ohne gegenseitige

---

<sup>219</sup> Varnhagen von Ense in „Versuch einer Buchhändler-Anzeige“ in: Morgenblatt für gehobene Stände, Nr. 15 vom 18. Januar 1815, S.59, zitiert bei Greiling 2012, S. 275.

<sup>220</sup> Ebd.

<sup>221</sup> Ebd, S. 278.

<sup>222</sup> Brief von Pückler an Bettine von Arnim vom 26. Februar 1832, Gajek/Gajek 2001, S. 17-18, hier S. 18.

<sup>223</sup> Jacob 2012, S. 283.

<sup>224</sup> Ebd.

Ausbeutung, ohne Rivalität. Jeder, seinem Talent und seinen Fähigkeiten entsprechend, sollte sich nützlich machen und zum gemeinschaftlichen Wohl beitragen. Eine Weltgemeinschaft der Menschen sollte entstehen, nicht nur ideell, sondern auch ganz praktisch durch zum Beispiel den Ausbau von Kanal- und Eisenbahnnetzen. Ulf Jacob, der in den *Briefen eines Verstorbenen*<sup>225</sup> und *Tutti frutti*, aber auch *Andeutungen zur Landschaftsgärtnerei* Pücklers explizite Auseinandersetzung mit dem Saint-Simonismus belegt, verschweigt auch nicht dessen Kritik an den saint-simonistischen Ideen, die der Fürst zum Teil für übertrieben oder (zumindest zu seiner Zeit) undurchführbar hielt. Sie stießen jedoch auf die schon durch Pücklers Sozialisation in Bildungsanstalten in Halle, Dessau, Leipzig und durch die „geistigen Paten“ wie Kant, Rousseau und die Philanthropen geprägte Überzeugung, sich selbst und die Umwelt ständig verbessern zu müssen, wobei aber - so Jacob - die standestypische Komponente nicht vergessen werden darf, denn Pückler hatte „trotz gewisser demokratischer Zugeständnisse [...] der traditionellen Adelsmacht und Herrschaft keineswegs abgeschworen“, <sup>226</sup> sondern war - auch in seinen Kreationen - darauf bedacht „zu lenken, zu leiten, zu manipulieren und väterlich zu erziehen, wenn auch nur in ästhetischer Hinsicht“.<sup>227</sup> In Zeiten des sich ankündigenden Niedergangs des Feudalismus hatte Pückler als Künstler in der Literatur und der Landschaftsgestaltung die Möglichkeit, die „Realisierung des großen Ganzheits- und Harmonieprojektes der Menschheit schon [...] anzubahnen und mitzugestalten“<sup>228</sup> und so „vor dem Hintergrund des Übergangs von einer ständischen zu einer bürgerlich verfassten Gesellschaft und [...] im Habitus des Künstlergenies [...] am Privileg aristokratischer Sonderstellung und Dominanz festzuhalten.“ <sup>229</sup>

Auch wenn die in Deutschland besonders durch den Varnhagen-Kreis initiierte Rezeption der saint-simonistischen Ideen, die mit einem Goethe-Kult kombiniert wurde (der ja auch Pückler ergriff) schon 1832 abebbte, blieb der Fürst, wie Jacob an einem Tagebucheintrag des Fürsten aus dem Jahr 1863 belegt, zeitlebens tief geprägt vom saint-simonistischen Gedankengut, vom Bestreben nach Nützlichkeit, Fortschritt, Vervollkommnung und ordnender Harmonie.

---

<sup>225</sup> Dabei muss offen bleiben, so Jacob, ob Pückler sich schon sehr früh mit dem Saint-Simonismus beschäftigt hat (die entsprechende Brieftextstelle ist auf 1827 datiert) oder ob Pückler Textstellen später um aktuelle Debatten bereichert hat. Siehe Jacob 2012, S.293.

<sup>226</sup> Jacob 2012, S. 287.

<sup>227</sup> Ebd, S. 287f.

<sup>228</sup> Ebd, S. 291.

<sup>229</sup> Ebd, S. 288.

Nina Bodenheimer<sup>230</sup> geht in diesem Kontext der Frage nach, ob es zu einer persönlichen Begegnung der Saint-Simonisten und Pückler kam. Pückler bemühte sich zwar 1834 in Paris darum, die Vertreter dieser Doktrin zu treffen, hatte jedoch keinen Erfolg, da Prosper Enfantin selbst in Haft war und die meisten anderen Anhänger schon nach Ägypten geflüchtet waren, wo sie sich im Rahmen der von Mehemed Ali begonnenen Modernisierungen ein neues Wirkungsfeld versprachen. Pückler tritt dort allerdings in Kontakt mit dem Franzosen Charles Lambert (1802-1864). Der Franzose hatte eine Ausbildung als Ingenieur und war zum theologischen Kopf der Saint-Simonisten in Ägypten geworden. Nachdem schon wieder viele Saint-Simonisten nach Frankreich zurückgekehrt waren, blieb Lambert und gründete im Auftrag Mehemed Alis eine Ingenieurschule nach französischem Vorbild, deren Direktor er wurde. Besonders anhand eines Briefes vom 27. März 1837 von Lambert an Enfantin geht hervor, dass Pückler öffentlich und vor einem zahlreichen Publikum in Alexandria geäußert hatte, dass der Saint-Simonismus in weniger als 50 Jahren in Europa herrschen werde.<sup>231</sup> Lambert berichtet Enfantin von mehreren Dinern mit dem Fürsten und dessen Wunsch, Enfantin persönlich zu treffen, auch von Pücklers Lektüre der Schriften Enfantins und seiner Befürwortung von dessen Ausführungen über das ewige Leben und das neuzuregelnde Erbrecht.<sup>232</sup> Enfantin hätte also in Pückler einen schon überzeugten Anhänger finden und von Pücklers Kontakten profitieren können, um den Saint-Simonismus in Europa zu verbreiten. Allerdings geht Enfantin in seiner Korrespondenz mit Lambert nicht auf die Präsentation des Fürsten ein und sucht auch keinen epistolaren Kontakt zu Pückler. Eine potenzielle Netzwerkarbeit erfolgte also nicht.

In seiner Frage nach Pücklers Beitrag zum Napoleon-Mythos kommt Gerhard Kaiser<sup>233</sup> zu dem Schluss, dass Pücklers Napoleonbild zwar sehr facettenreich, aber im Gegensatz zum deutschen Napoleon-Mythos allgemein - der je nach politischen Umständen großen Schwankungen unterlag - ein durchgehend positives und recht kritikloses, von jedem moralischen Anspruch abgekoppeltes Bild sei. Pückler verhandelt die Größe Napoleons „auf einer ganz anderen Ebene als die Konkurrenz der sich in der Führungsrolle abwechselnden größeren europäischen Staaten“,<sup>234</sup> was auch erklärt, dass er trotz aller Verehrung sowohl an den Befreiungskriegen

---

<sup>230</sup> Bodenheimer 2012.

<sup>231</sup> Bodenheimer 2012, S. 314. Aus diesem Brief stammt auch das von Bodenheimer als Titel gewählte Zitat von Lambert über Pückler „Je ne vois pas pourquoi je ne dirai [sic] pas qu’il est St. Simonien.“ [Ü.d.V.: „Ich sehe nicht, warum ich nicht sagen sollte, er sei St. Simonist.“]

<sup>232</sup> Vgl. Bodenheimer 2012, S. 316.

<sup>233</sup> Kaiser 2012.

<sup>234</sup> Kaiser 2012, S. 259.

1813 gegen Frankreich teilnahm und dies, trotz seines hohen Alters, auch gerne 1870 noch getan hätte.

Laut G. Kaiser sieht Pückler Napoleon I. als einen zu früh wie zu spät gekommenen Helden, einen unzeitgemäßen Riesen, der Europa einen und neu ordnen wollte, aber von den Mächten des neuen bürgerlichen Zeitalters in Fesseln gelegt wurde. Pückler greift Anekdoten um Napoleon I. auf, um den Großen auch als Menschen nahe zu bringen, ohne ihn jedoch jemals zu verkleinern. Pückler trägt damit zu einer „anekdotischen Verklärung“<sup>235</sup> des französischen Kaisers bei. Auch sich selbst rückt Pückler in die Nähe des Kaisers, wenn er zwar Großes (in seiner Parkgestaltung) plant, jedoch die Zeit nicht reicht und die Umstände nicht immer gegeben sind, dieses auch zu vollenden.

Die Verehrung Napoleons I. überträgt Pückler auch auf den zweiten französischen Kaiser, den Neffen, Napoleon III., dessen tatkräftige Modernisierung von Paris und Frankreich ihm allgemein imponiert, ebenso wie die „gemäßigte und wohlwollende Despotie“<sup>236</sup>, die die Franzosen - so Pückler - zu brauchen scheinen,<sup>237</sup> mit der er regiert und sich auf der internationalen Bühne (ganz im Gegenteil zu den preußischen Machthabern) durchzusetzen versteht. Kaiser kommt zu dem Schluss, dass Pücklers Gesamtbild Napoleons in hohem Maße unkritisch und „wie schon Ludmilla Assing in Übereinstimmung mit Varnhagen richtig sah, seinem Hang zu vorbehaltloser Bewunderung durch unbändige Kraft herausragender - insofern ‘poetischer’ - Persönlichkeiten geschuldet“<sup>238</sup> sei. Es bleibt zu untersuchen, ob sich diese Schlussfolgerung in Pücklers bisher noch unveröffentlichten französischen Briefwechseln bestätigen lässt oder in Bezug auf Napoleon III. differenziert werden muss.

Zu Pücklers Rolle im deutsch-französischen Kulturtransfer kann man aufgrund der bisherigen Forschungsbeiträge Folgendes festhalten: Pückler bereist Frankreich als Adliger, der der Tradition gemäß mit lokalen Persönlichkeiten, besonders den französischen Herrschern, in

---

<sup>235</sup> Ebd, S. 255.

<sup>236</sup> Vgl. den Brief von Pückler an Varnhagen vom 06. Juli 1857, Pückler 1873-76, Bd 2, S. 73, zitiert bei Kaiser 2012, S. 260 f.

<sup>237</sup> Ebd.

<sup>238</sup> Kaiser (2012), S. 262. Kaiser spielt dabei auf Assings viel zitierte Bemerkung an „Geblendet von den Erfolgen dieses Mannes überließ Pückler sich der zügellosesten, blindesten Bewunderung für ihn. Er fand die beeifertste [sic] Aufnahme, die ihm schmeichelte. Pracht, Luxus, Vergnügungen unterhielten ihn einmal wieder eine zeitlang wie ein junges Mädchen, das zuerst in die Welt eintritt.“ Pückler 1873-76, Bd 2, S. 267, zitiert bei Kaiser 2012, S. 260. In Bezug auf Varnhagen führt Kaiser einen schon am 20. März 1853 getätigten Tagebucheintrag Varnhagens an, der schreibt: „Besuch vom Fürsten Pückler. Sehr liebenswürdig, politisch unsicher, gleichgültig, geneigt, das Schlechte anzuerkennen, sich von sogenannter Kraftäußerung imponieren zu lassen, und die wahre Kraft und Größe, die der Gesinnung, entgeht ihm!“, Pückler 1873-76, Bd 2, S.457, zitiert bei Kaiser 2012, S. 261.

Kontakt tritt. Zur französischen Kultur hat Pückler vor allem einen emotionalen Zugang, wählt bei seinen Beschreibungen nicht die großen Kunstwerke und von allen Paris-Reisenden besuchten kulturellen Stätten auf, sondern richtet auch hier sein Interesse auf das Alltägliche, Kleine, sich Bewegende, Originelle, Aktuelle. Auch in seinem Orientreisebericht hebt er sich insofern von den französischen Vorbildern Chateaubriand und Lamartine ab, als er sich mehr mit der Gegenwart auseinandersetzt als mit der (religiösen) Vergangenheit. Pücklers Zugang zur französischen Kultur ist auch visueller Art - er reiht Bilder wie in einem Film aneinander, was seinen Beschreibungen Dynamik verleiht und auch einen Erklärungsansatz für seinen großen Hang zum Theater und zu Theatervorstellungen bieten mag.

Die französischen Herrscher, sei es Louis-Philippe, Napoleon I. oder Napoleon III., verehrt Pückler, weil er in ihnen tatkräftige Männer sieht, die Frankreichs Geschicke lenken. Seine Haltung ist - so die aktuelle Forschungslage - eine unkritisch-bewundernde, die von konkreten politischen Entscheidungen oder moralischen Ansprüchen unabhängig erscheint. Es gilt nun zu untersuchen, ob die unveröffentlichten französischen Briefwechsel dieses Urteil bestätigen oder eine differenziertere Einschätzung zulassen. Sollte Pücklers oberstes Ziel nur sein zu informieren und zu unterhalten, würde dies eine dezidierte, öffentliche Stellungnahme zu Politik (französisch-deutsche Beziehungen) und Forschungen (Ägypten) und ein gesellschaftliches Engagement ausschließen. Sein in *Tutti frutti* bezeugtes Interesse für die preußische Politik, seine Anwesenheit bei großen europäischen Treffen wie dem Aachener Kongress, sein Bestreben um einen Gesandtenposten und seine engen Kontakte zu Politikern aller Couleur lassen jedoch vermuten, dass Pücklers politisches Interesse nicht nur ein kontemplatives, sondern - im ihm gesetzten Rahmen - ein sehr viel aktiveres war.

Ein überaus wichtiges Element in Pücklers Leben und Wirken ist die Saint-Simonistische Doktrin, die sich Pückler zueigen macht: Nützlich zu sein, sich nützlich zu machen und die eigenen Kompetenzen einzusetzen, um eine dauerhaft bessere Welt mitzugestalten, bleibt Pücklers Lebensmotto. Es ist daher anzunehmen, dass der Fürst als Frankreichfreund und Frankreichkenner seine Kontakte auch während und nach seiner Orientreise nutzte und ausbaute, um sich im Sinne des Kulturtransfers nützlich zu machen. Ein vertiefender Blick in seine französische Korrespondenz sollte darüber Aufschluss geben können.

### 3. Methodisch-theoretische Vorüberlegungen

„Die Frankreichwahrnehmung von Pückler-Muskau war eine Lücke in der im Entstehen begriffenen transnationalen Kulturgeschichte Europas. Die Erforschung seines Frankreichbezugs war ein klares Bedürfnis der Kulturtransferforschung.“ So schreibt Michel Espagne in seinem Geleitwort zum 2012 erschienenen Tagungsband *Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers*.<sup>1</sup> Nicht nur in seiner Funktion als Leiter der Forschungsgruppe „Groupe de recherche sur les transferts culturels“ am Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS, UMR 8547) in Paris, die in Zusammenarbeit mit der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz diese Tagung organisiert und ausgerichtet hat, und auch als aktiver Teilnehmer an dieser, sind diese Worte von Michel Espagne gewichtig. Er selbst nämlich gilt gemeinsam mit Michael Werner als Begründer der in Frankreich entstandenen Kulturtransferforschung. Auch die schon mehrmals zitierte französische Germanistin Marie-Ange Mailet, spezialisiert in der deutschen Geschichte und Literatur des 19. Jahrhunderts unter besonderer Berücksichtigung des deutsch-französischen Kulturtransfers und der Reiseliteratur dieser Zeit, arbeitet an einem auf Französisch verfassten Habilitationsprojekt zu Pücklers Frankreichreisen,<sup>2</sup> in dem sie sowohl Pücklers Parisaufenthalte, als auch seine Beziehungen zur Pariser Gesellschaft, insbesondere zur französischen Adelskultur und zu den französischen Adelskreisen und seine Beschreibungen der Provinz vertiefen wird. Sie will damit einen Beitrag leisten, Pückler auch wieder in Frankreich bekannt zu machen.

Die vorliegende Studie reiht sich in diese Forschungsanliegen ein und legt den Ansatz des Kulturtransfers als methodologische Basis zugrunde, um Pücklers Rolle zwischen den Kulturen zu vertiefen, denn der Fürst hatte in Frankreich und vornehmlich in Paris „alle führenden Politiker getroffen, war allen tonangebenden Schriftstellern begegnet und hatte alle wichtigen Theaterstücke gesehen“.<sup>3</sup> Dabei geht es nicht um die Frage, ob Pückler ein Mittler im deutsch-französischen Kulturtransfer gewesen sei, denn dies gilt inzwischen als eindeutig bejaht und belegt. Vielmehr geht es um die Frage, wie Pückler Kulturtransfers bewerkstelligte und ganz besonders darum, welche Aufschlüsse seine unveröffentlichten französischen Briefwechsel dabei geben können.

---

<sup>1</sup> Espagne 2012a, S. 15.

<sup>2</sup> Mailet 2013, S. 218.

<sup>3</sup> Espagne 2015, S. 15.

Da es sich bei dem Ansatz des Kulturtransfers „nicht um eine abgeschlossene Theorie oder um eine auf Ausschließlichkeit setzende Methode“<sup>4</sup> handelt, sondern ihr eine „bemerkenswerte methodische Offenheit“<sup>5</sup> eigen ist, soll der Ansatz hier mit der Netzwerkanalyse kombiniert werden, was erlaubt, den Mittler nicht als isolierte Person zu betrachten, sondern in Beziehung und Interaktion zu Anderen.

### 3.1 Kulturtransfer

Das Konzept des Kulturtransfers wurde Mitte der 1980er Jahre im Bereich der Literatur- und Kulturwissenschaften entwickelt.<sup>6</sup> Ausgehend von den Kulturkontakten zwischen Frankreich und dem (werdenden) Deutschland im Epochenbruch zwischen der Mitte des 18. Jahrhunderts und 1914 distanzieren sich Espagne und Werner von der Komparatistik<sup>7</sup> und der bis dahin dominanten, von Anhängern diffusionistischer Ansätze vertretenen Auffassung eines Nebeneinanders der Kulturen, der Suche nach Wirkung und Einfluss auffälliger kultureller Muster, der „Beeinflussung“ einer (National)Kultur durch eine andere, wobei oft ein Kulturgefälle, sprich eine Überlegenheit der beeinflussenden Kultur impliziert wurde<sup>8</sup> und die Art, wie sich genau der Einfluss vollzieht, unberücksichtigt blieb, bzw. davon ausgegangen wurde, dass dieser „automatisch“ erfolge.<sup>9</sup> Espagne und Werner gingen ganz im Gegenteil davon aus, dass Kulturen durch vielfältige Verflechtungen miteinander verbunden seien und sich gegenseitig beeinflussten. Besonders im 19. Jahrhundert, im Zeitalter der Nationenbildung<sup>10</sup>, war sowohl die Aufnahme von „Fremdem“ als auch die Abgrenzung des „Eigenen“ gegenüber dem „Fremden“ ein wichtiges Element der Herausbildung der (nationalen) Identitäten.

---

<sup>4</sup> Middell 2016, S.13.

<sup>5</sup> Ebd.

<sup>6</sup> Espagne/Werner 1985; Espagne/Werner 1987.

<sup>7</sup> Siehe Middell 2000 und Paulmann 1998. Paulmann sieht es als notwendig an, den Vergleich mit der Kulturtransferforschung zu kombinieren.

<sup>8</sup> Vgl. Middell 2016, S.2 und Espagne/Werner 1985 und 1987.

<sup>9</sup> Middell 2016, S.1.

<sup>10</sup> Schmale 2012: „Die Kulturtransferforschung übersieht die wirkungsmächtige Existenz der Nationen zwar nicht, hat aber den Anspruch, diese zu überwinden.“ - Aust/Schönflug 2007, S. 11f.: „Wo andere getrennte nationale Entitäten sahen, entdeckten sie [die Kulturtransferforscher, A.d.V.] Kommunikationsströme, Vermittler, Medien und Übersetzungen; die ‚transnationale Geschichte‘ radikalisiert diese Sichtweise noch, indem sie verflochtene Räume jenseits der Nationen in den Blick nimmt.“

Die Kulturtransferforschung hat sichtbar gemacht, dass bei Transferprozessen weniger das „Angebot“ ausschlaggebend ist, als vielmehr die „Nachfrage“. Es erfolgt also kein Überstülpen von fremdem, ggf. sogar unerwünschtem Kulturgut, sondern eine Übernahme, die eine unbesetzte Stelle in der eigenen Kultur füllt. Nicht der Wille zum Export, sondern die Bereitschaft zum Import steuert Kulturtransferprozesse.

Individuelle und kollektive Erfahrungen, Ideen, Texte, Konzepte, Anschauungen, aber auch materielle Kulturgüter können infolge eines Transfers auch eine ganz andere Funktion im neuen - dem Aufnahmekontext - bekommen und können durchaus als „Fremdes dem Eigenen inkorporiert werden.“<sup>11</sup> Es gilt auch zu beachten, dass die Übernahme eines fremden Kulturguts immer auch ein schöpferisches Verfahren<sup>12</sup> darstellt. Das bedeutet, dass mögliche Umdeutungen nicht als Fehldeutungen oder Missverständnisse interpretiert werden sollten, sondern durchaus auch als Kulturtransfers anzusehen sind.

Eine tragende Rolle spielen in der Kulturtransferforschung die Mittler.<sup>13</sup> Sie können sowohl professionell mit Sprache beschäftigte Mittler sein wie Übersetzer, Dolmetscher, Diplomaten und Literaturkritiker als auch Reisende, Soldaten, Händler, Handwerker, Künstler und Emigranten. Dabei muss der Mittler das „Fremde“ überhaupt wahrnehmen, die Initiative ergreifen, darüber zu kommunizieren, das erfahrene Phänomen genau beschreiben und erkennen, dass es sich hierbei um etwas „Fremdes“ handelt, was das „Eigene“ bereichern bzw. Defizite in diesem ausgleichen kann.<sup>14</sup> Oft ist das Ziel des Verweises auf Fremdes, das es anzueignen gilt, der Wunsch nach Veränderung und Modernisierung der eigenen Kultur.<sup>15</sup> Dieses Motiv steuert dann die Auswahl der Transfergüter und die Art und Weise ihrer Modifikation für die eigenen Zwecke.<sup>16</sup>

Ein Mittler ist oft schon durch seine Biographie, seinen Beruf oder seine „kulturelle Positionierung“<sup>17</sup> dazu prädestiniert „die für die Perzeption/Aneignung notwendige Übersetzung zu leisten“,<sup>18</sup> was im Fall Pücklers, wie schon ausreichend dargelegt, durchaus zutrifft. Matthias Middell unterstreicht, dass die Vermittlung eine nicht zu unterschätzende

---

<sup>11</sup> Vgl. Middell 2000, S. 20 f.

<sup>12</sup> Espagne/ Werner 1988, S.21.

<sup>13</sup> Siehe Espagne u. A. 2003, S. 33.

<sup>14</sup> Vgl. Middell 2016. Middell zeichnet in seinem Artikel sehr klar und übersichtlich die wesentlichen Elemente und die Weiterentwicklung der Kulturtransferforschung nach.

<sup>15</sup> Matthias Middell 2001, S. 18.

<sup>16</sup> Ebd.

<sup>17</sup> Middell 2016.

<sup>18</sup> Ebd.

mediale Seite hat, die deren Art und Reichweite mitbestimmt<sup>19</sup> und Espagne selbst zählt zu den Mittlern auch „materielle Vektoren“ wie Bücher, Briefwechsel und Kunstwerke,<sup>20</sup> die nicht unbedingt die Mobilität des Beobachtenden, des Beschreibenden impliziert, da sie auch ohne seine Anwesenheit zirkulieren können. Diese Aspekte erscheinen für die vorliegende Studie besonders wichtig, denn es gilt herauszufinden, welche Rolle Briefe und Briefwechsel alleine oder in Kombination mit anderen Medien im Kulturtransferprozess überhaupt spielen können. Erfolgt der Kulturtransfer direkt über die Briefe und Briefwechsel oder können diese nur Hintergrundinformationen zu Kulturtransfers liefern, die über andere Medien erfolgen?

Auch wenn prinzipiell durch alle sozialen Gruppen Kulturtransfers geleistet werden können,<sup>21</sup> kann der soziale Status eines Mittlers durchaus Einfluss nehmen auf die Akzeptanz eines Kulturtransfers<sup>22</sup> und spielt, so kann man hinzufügen, auch schon bei der Auswahl der beobachteten Phänomene eine Rolle.

In einer engen Auslegung des Kulturtransfers kann dieser eigentlich erst als solcher gelten, wenn der Mittler das „Fremde“ in die eigene Kultur integriert und dies dann dort auch einen dauerhaften Platz einnimmt. Handelt es sich lediglich um die Präsenz eines Kulturguts, zum Beispiel Kontakte, die jemand auf Reisen knüpft, Vorlieben, die er/sie entwickelt, so können das zwar Elemente einer Kulturtransferkette<sup>23</sup> sein, aber selbst noch keine Kulturtransfers darstellen.<sup>24</sup> Diese sehr restriktive Definition würde aber eine Unmenge von Verflechtungen auch wegen ihrer schwierigen konkreten Nachweisbarkeit ausschließen. Wie in den meisten Untersuchungen von Kulturtransfers<sup>25</sup> soll daher in der vorliegenden Studie auch eher eine weitgefaste Definition zugrunde gelegt werden.

Durch eine Vielzahl von Einzelstudien auf der Basis von zum großen Teil unerforschtem Archivmaterial<sup>26</sup> möchte die Kulturtransferforschung langfristig eine Geschichte des Kulturtransfers entstehen lassen. Dass dabei auch Pückler ein wichtiger Platz zukommt, wurde in dem oben genannten Zitat von Michel Espagne schon deutlich. Etwas provokativ fragen Gerogiorgakis u. A., was denn die Kulturtransferforschung leiste, was die Rezeptions- und

---

<sup>19</sup> Middell 2016.

<sup>20</sup> Espagne 2013, S. 5f.

<sup>21</sup> Espagne 2013, S. 5.

<sup>22</sup> Espagne 1999, S. 27 f.

<sup>23</sup> Vgl. Middell 2001, S.18.

<sup>24</sup> Vgl. Zwierlein 2003, S.107.

<sup>25</sup> Vgl. Mitterbauer 2003 und Brückner 2011.

<sup>26</sup> Siehe Espagne 1996 und 1997.

Kontaktgeschichte, die Literaturwissenschaften, die Soziologie und die Kultur- und Historische Anthropologie mit ihren Akkulturationsforschungen oder auch die Geschichtswissenschaften nicht schon thematisiert, eingeführt oder erprobt hätten und kommen zu dem Schluss, gerade sie ebne den Weg für allgemeine und epochenübergreifende Fragestellungen mit der Perspektive für prozess- und vergleichsorientierte Analysen, die einer strukturgeschichtlichen Synthese zuarbeiten. „Denn differenzierte Erkenntnisse über die Verhältnisse aufeinander bezogener Kulturräume lassen sich abschließend nur durch die Inbezug-Setzung zugrunde liegender Transferprozesse gewinnen.“<sup>27</sup>

Die Kulturtransferforschung hat sich in Frankreich schnell durchgesetzt, in Deutschland dagegen nur zögerlich.<sup>28</sup> Sie blieb lange auf den deutsch-französischen Kontext beschränkt, was wohl auf den Biografien der beiden Begründer und deren Arbeitsgebieten beruht, aber auch auf einem terminologischen Missverständnis: Während im englischen und deutschen Sprachgebrauch *Transfer* mit „Ausbreitung“ oder „Diffusion“ verknüpft wird, wird im Französischen - wo die Terminologie der *Transferts culturels* eingeführt wurde - von den Begründern eher die Konnotation „Aneignung“<sup>29</sup> beabsichtigt, in Anlehnung an die Gabentheorie (1923) des französischen Soziologen und Ethnologen Marcel Mauss (1872-1950).<sup>30</sup> Auch ist die französische Germanistik stärker auf die Kulturgeschichte und Mentalitätsgeschichte ausgerichtet, wogegen sich in der deutschen Romanistik und Kulturgeschichte eine eher auf Texte und kulturelle Praktiken ausgerichtete Kulturtransferforschung herausgebildet hat, „die sich von einem sozialgeschichtlich grundierten Verständnis von Kulturwissenschaft eher fernhält als abgrenzt.“<sup>31</sup>

Die Kulturtransferforschung hat zahlreiche Diskussionen ausgelöst, die dazu geführt haben, das Konzept zu präzisieren, zu differenzieren und weiterhin anwendbar zu machen. Besonders der Bezug auf eine „Nation“ wurde in Frage gestellt, der zwar für das 18. und 19. Jahrhundert zum Tragen kommen konnte, aber weder für das 16. Jahrhundert noch für das Mittelalter greift, ja anachronistisch wäre. Mehrere Studien belegen jedoch<sup>32</sup>, dass gerade das Mittelalter und das 16. Jahrhundert reich an Kulturtransfers waren. Wolfgang Schmale weist darauf hin, dass auch

---

<sup>27</sup> Vgl. Gerogiorgakis u. A. 2011.

<sup>28</sup> Vgl. Middell 2000, S.31.

<sup>29</sup> Vgl. Middell 2016, S.1.

<sup>30</sup> Mauss 1925. Mauss geht davon aus, dass man beim Geben bzw. Schenken einen Teil von sich selbst gibt und beim Nehmen dadurch die Fremderfahrung des Anderen gemacht wird. Die Anknüpfung an den Kulturtransferansatz besteht also in der Betonung der Gegenseitigkeit.

<sup>31</sup> Middell 2016, S. 6.

<sup>32</sup> Neben vielen anderen seien hier erwähnt Ute Kümmel 2013; Schilp/Welzel 2012; Fried/Grebner 2009; Klammt/Rossignol 2009; Schmale 2003; Berger/Sick 2002.

jede Epoche ihre spezifischen Referenzen hatte: für das 16. Jahrhundert Italien, für das 18. und 19. Jahrhundert Frankreich und für die Zeit nach 1945 die USA.<sup>33</sup> In von Michel Espagne (zum Teil gemeinsam mit Matthias Middell) geleiteten Studien über den Kulturtransfer zwischen Sachsen und Frankreich wurde deutlich, dass ein Kulturtransfer durchaus nicht immer zwischen zwei Nationen stattfinden muss, sondern auch zwischen einer Region und einer Nation möglich ist. Ihre Ergebnisse dokumentieren sie sowohl auf Deutsch als auch auf Französisch.<sup>34</sup>

Auch die von Espagne und Werner strikte Ablehnung der Komparatistik wurde kritisiert, da doch ein als Mittler fungierender Beobachter immer einen vergleichenden Blick einnehmen muss, um überhaupt das „Fremde“ wahrzunehmen, mit dem das „Eigene“ angereichert werden kann. Heute gilt die scharfe Abtrennung in der Kulturtransferforschung von der Komparatistik als überwunden. Die genaue Abgrenzung vom „Eigenen“ und „Fremden“ mag mitunter schwierig erscheinen, kann jedoch dahingehend gelöst werden, zwischen dem als „eigen Empfundene“ und „fremd Empfundene“ zu unterscheiden, wobei Espagne davon ausgeht, dass bei einer zu großen Diskrepanz das Fremde nicht mehr aufgenommen, sondern „bestenfalls als etwas Exotisches betrachtet“ wird.<sup>35</sup>

Ab den 1990er Jahren lieferte die Kulturtransferforschung sowohl in den Literatur- als auch den Geschichtswissenschaften Anregungen, mit Fragestellungen, die sich mit Studien im Bereich der Interkulturalität, der Transkulturalität, der Hybridität, der Kreolisierung und Studien um *cultural encounters* überschneiden.<sup>36</sup> Auf den deutsch-französischen Kontext bezogen, der in der Kulturtransferforschung immer noch von großem Interesse ist,<sup>37</sup> haben Michael Werner und Bénédicte Zimmermann den Ansatz der *Histoire croisée*<sup>38</sup> entwickelt, der eine multiperspektivische Geschichtsschreibung fordert. Sie findet ihren Niederschlag in dem ab 2006 erschienenen dreibändigen deutsch-französischen Geschichtsbuch, anhand dessen deutschen und französischen Oberstufenschülern historische Ereignisse gleichzeitig aus französischer und deutscher Perspektive nahegebracht werden.<sup>39</sup> Auch die elfbändige „Deutsch-Französische Geschichte“<sup>40</sup>, die das Deutsche Historische Institut unter der

---

<sup>33</sup> Middell 2016, S.4.

<sup>34</sup> Vgl. Espagne 1992 und Espagne /Middell 1999, zugleich Beginn der *Deutsch-Französischen Kulturbibliothek* hg. von Michel Espagne, Etienne François, Werner Greiling, Matthias Middell, Leipzig 29 Bände, 1999-2017.

<sup>35</sup> Espagne u. A. in Wolfgang Schmale 2003, S. 25.

<sup>36</sup> Middell 2016, S. 11.

<sup>37</sup> Siehe zum Beispiel Berger/Sick 2002.

<sup>38</sup> Werner/Zimmermann 2002 und 2004.

<sup>39</sup> Es sei hier betont, dass es sich dabei nicht um ein Buch über die Geschichte der deutsch-französischen Beziehungen handelt.

<sup>40</sup> Maissen /Werner 2005-2011.

Federführung von Thomas Maissen und Michael Werner herausgegeben hat, folgt dem Ansatz der *Histoire croisée*.

Das Konzept des Kulturtransfers wurde in den letzten Jahren sowohl in Deutschland als auch (besonders) in Frankreich in Forschungsbeiträgen auf andere Epochen, andere Kulturräume<sup>41</sup> und andere Regionen ausgeweitet, wobei Michel Espagne auch weiterhin mit tonangebend ist. Aber auch andere, so unterschiedliche Disziplinen wie Musik<sup>42</sup>, Philosophie<sup>43</sup>, Theologie<sup>44</sup>, Anthropologie<sup>45</sup>, Geschichte<sup>46</sup> und Sport<sup>47</sup> benutzen den Ansatz. Die Gender- und Familienforschung hat auch die lange vernachlässigte, aber besondere und wichtige Rolle der Frauen in Kulturtransferprozessen herausgestellt.<sup>48</sup>

Auch der Ansatz des Kulturtransfers selbst wurde um weiterführende Aspekte ergänzt. Ihm müssen zum Beispiel nicht immer freundschaftliche Beziehungen zugrunde liegen, was die Kulturtransferforschung sonst als eine vermeintliche „Erfolgsgeschichte Europas“<sup>49</sup> erscheinen ließe. Gerade in Konfliktsituationen muss der Gegner besonders gut gekannt werden, um sein Funktionieren, seine Absichten und Interessen besser zu verstehen, was wiederum für den eigenen Schutz wichtig ist. Dabei sei angemerkt, dass auch in Kriegen oder bei Feindseligkeiten Kulturtransfers stattfinden können und auch stattfanden.<sup>50</sup> Im Fall von Pückler stellt sich diese Frage nicht, da er, wie schon aufgezeigt werden konnte, ganz eindeutig zu den „Frankreichfreunden“ und nicht zu den „Franzosenfressern“<sup>51</sup> gehörte.

Es wird heute auch unterschieden zwischen einem horizontalen und einem vertikalen Kulturtransfer, wobei sich der horizontale auf die Vermittlung von Wissen über räumliche, kulturelle und sprachliche Grenzen hinweg bezieht und der vertikale Kulturtransfer auf verschiedene gesellschaftliche Gruppen, also auf die Vermittlung von Kulturtechniken über

---

<sup>41</sup>Bouchard/Farinelli 2019 ; Alexeiev/Dmitrieva/Espagne 2018 ; Espagne/Gorshenina/Grenet 2016 ; Aubert-Ngyen/Espagne 2015 ; Capanema/Deluermoz/Molin 2015 ; Benoît/Espagne 2013 ; Gerber/Leucht/Wagner: 2012 ; Stappenbeck 2019.

<sup>42</sup> Erhardt 2009.

<sup>43</sup> Benoît/Espagne 2013.

<sup>44</sup> Mahling 2017.

<sup>45</sup> Kluxen/Krieger/May 2016.

<sup>46</sup> Strunck 2017.

<sup>47</sup> Pfeiffer/Zimmermann 2013.

<sup>48</sup> Keilhauer 2012; Nolde/Opitz-Belakhal 2008; Stedman/Zimmermann 2007.

<sup>49</sup> So lässt es Espagnes Titel „Frankreichfreunde“ (1996) anmuten. Eine Historiographie, die ihre Aufmerksamkeit vor allem den sich austauschenden europäischen Kulturen widmet, würde aber dann drohen, zu einem Baustein einer lang angelegten Erfolgsgeschichte der europäischen Integration zu werden, siehe Aust/Schönpflug 2007, S. 12.

<sup>50</sup> Aust/Schönpflug 2007, S.12.

<sup>51</sup> Vgl. Ludwig Börne, Menzel der Franzosenfresser, Paris 1837.

eine soziale Distanz hinweg,<sup>52</sup> wobei dieser auch *intra*kulturell stattfinden kann.<sup>53</sup> Auch dieser Aspekt wirft die Frage auf, ob Pücklers Kulturtransfers horizontaler Natur waren (Verbreitung von Neuem) oder auch vertikaler Natur (z.B. Vermittlung von Kulturtechniken an Nicht-Adlige).

Die anfangs binär ausgerichtete Kulturtransferforschung wurde dann, wie Michel Espagne es selbst gefordert hatte, in einem weiteren Schritt<sup>54</sup> um einen „Dritten“ und sogar „Vierten“ ergänzt, um Kulturverflechtungen zwischen drei bzw. vier Ländern oder Regionen deutlich zu machen. Es konnte sogar festgestellt werden, dass die meisten Kulturtransfers über Dritte erfolgen.<sup>55</sup>

Die Weiterentwicklungen der Kulturtransferforschung sind also vielfältig. Pücklers Wirken fällt allerdings sowohl thematisch (deutsch-französischer Kontext) als auch zeitlich (19. Jahrhundert) genau in das Gebiet, das die Kulturtransferforschung in ihren Anfängen beschäftigte. Somit kommt der Aspekt des „Nationalen“ bei Pückler doch wieder zum Tragen, ganz besonders, wenn er - wie auch andere bedeutende deutsch-französische Mittler wie Heinrich Heine und Germaine de Staël - auf die sogenannten „Nationalcharaktere“ verweist. Pückler schreibt beispielsweise an Sophie Gay, die sich nicht auf die anonyme Publikation eines Textauszugs aus den *Tutti frutti* in Frankreich und ein Spiel um die Autorenschaft von Pückler einlassen will: „En vérité, mon amie, cette fois-ci nous avons bien du mal à nous entendre. Vous mettez dans votre manière de voir une gravité plus qu'allemande, et moi, à ce qu'il paraît, une étourderie plus que française.“<sup>56</sup>

Gerade im Zusammenhang mit dem Ansatz des Kulturtransfers lohnt sich also ein ergänzender Blick auf die Stereotypenforschung, um zu verstehen, was genau hinter den

---

<sup>52</sup> Vgl. Ackerman 2004.

<sup>53</sup> Vgl. Scherke 2005, S.200.

<sup>54</sup> Als Antwort auf den Vorwurf, dem am Beispiel Frankreich-Deutschland festgemachten Kulturtransfer liege eine binäre Dichotomie vor, die der Komplexität kultureller Gegensätze nicht gerecht werde, betont Michael Werner, dass besonders bei identitären Prozessen von einer Bilateralität ausgegangen werden muss, bei der nach dem „Fremden“ und dem „Eigenen“ gefragt wird. Erst in einem weiteren Schritt können und sollten dann (die Analyse vorerst erschwerende) Dritte und Vierte hinzugezogen werden. Siehe Werner 1998, S. 174 und 179; siehe auch Dmitrieva /Espagne 1996.

<sup>55</sup> Middell 2016; siehe auch Espagne 2013, S.6.

<sup>56</sup> Pückler 1873-76, Bd1, S.59, Brief von Pückler an Sophie Gay vom 15. Dezember 1833. Üd.V.: „Sie legen in Ihre Sicht der Dinge einen mehr als deutschen Ernst und ich, so scheint es, eine mehr als französische Unbeschwertheit.“ Siehe weitere Beispiele besonders in *Tutti frutti*, wo Pückler schreibt, es werde den Deutschen zu Recht ein Mangel an guter Erziehung (Bd1, S.261) und Konversation (Bd 2, S.339) vorgeworfen Sophie Gays Tochter Isaure beschreibt er dagegen als „Abbild eines ächt französischen Mädchens, ausgestattet mit aller Grazie und petillirenden Lebhaftigkeit ihrer Nation.“ (Bd 1, S. 279).

Nationalstereotypen - besonders dem französischen und dem deutschen - steckt und welche Funktion ihnen zugeschrieben werden kann. Wie Ruth Florack an vielen konkreten Textbeispielen belegt, sind nationale Stereotype schon aus dem 16. Jahrhundert überliefert, auch im Fall des Französischen und Deutschen und also schon viel älter als nationalistische Feindbilder, die im 19. Jahrhundert entstanden.<sup>57</sup> So werden schon in Texten des 16. Jahrhunderts Trinkfreudigkeit, Grobschlächtigkeit und Redlichkeit als „typisch deutsch“, Leichtsinn und „Lebensart“ als „typisch französisch“ bezeichnet.<sup>58</sup> Diese Stereotype wurden hauptsächlich über die Literatur vermittelt und gehör(t)en<sup>59</sup> als *loci communes* zum tradierten kollektiven, auch grenzüberschreitenden Wissen, was eine Unterscheidung zwischen Auto- und Heterostereotypen hinfällig macht.<sup>60</sup> Zwar können sich Stereotype wandeln, was aber weniger auf einer Veränderung in der wahrgenommenen Wirklichkeit beruht als vielmehr auf einem kulturellen Normenwandel.<sup>61</sup> So wandelte sich das Bild des „einfachen“ Deutschen als Tölpel, Grobian und Barbar in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts in der französischen Literatur zu dem eines natürlichen Menschen mit tiefen Gefühlsregungen.<sup>62</sup> Der Schotte John Barclay beschreibt zu Beginn des 17. Jahrhunderts die Franzosen als ein Volk, das eine fröhliche Leichtigkeit an den Tag lege, ebenso wie wohlgesittetes Verhalten, Beredsamkeit, Gastfreundschaft, Eleganz in Kleidung und Umgangsformen, Tapferkeit und Geistesschärfe, was aber in der Jugend auch zu Wankelmut, Leichtfertigkeit, Unstetigkeit und Hang zum Ausufern führen könne.<sup>63</sup> Den Deutschen schreibt er Trunksucht, mangelnden Scharfsinn, träge Lebensgeister (die Wein zur Anregung brauchten) und ein offenes Wesen zu. Sie seien gehorsam, hätten eher eine Neigung zum Lehren statt zum Lernen, seien langsam im Verstehen, ausdauernd, geduldig, schmucklos in der Sprache und geradeheraus, treu, ehrlich, weder zu List noch Unzucht fähig.<sup>64</sup> Im Hinblick auf die zu untersuchenden Briefwechsel des Fürsten stellt sich die Frage, ob und zu welchem Zweck dieser sich auch darin auf die gängigen Nationalstereotype bezieht.

---

<sup>57</sup> Florack 2001.

<sup>58</sup> Ebd. S. 6.

<sup>59</sup> Wie Florack auch selbst betont, lassen sich viele der hier genannten Stereotype auch heute noch als Klischees wiederfinden. Vgl. Florack 2001, S. 6.

<sup>60</sup> Ebd. S. 20 f.

<sup>61</sup> Ebd. S. 16.

<sup>62</sup> Ebd.

<sup>63</sup> Ebd. S. 39. John Barclay (1582-1621), Dichter, Sohn einer Französin und eines berühmten schottischen Juristen, beschreibt in seinem auf Lateinisch verfassten „Icon animorum“ (1614), das er dem französischen König Ludwig XIII. widmet, Charakteristika der verschiedenen europäischen Völker.

<sup>64</sup> Florack 2001, S. 39.

Bedeutungsvoller als die Hinterfragung des Wahrheitsgehalts<sup>65</sup> sind nämlich die kommunikativen Funktionen der Nationalstereotype. Als erstes dienen sie der Komplexitätsreduzierung und Orientierung, auch wenn dadurch die unvoreingenommene Begegnung der Andersartigkeit erschwert wird.<sup>66</sup> Darüber hinaus haben sie eine kognitive, eine phatische und eine Appellfunktion.<sup>67</sup> In seiner kognitiven Funktion wird das Stereotyp als universell gültig dargestellt, das, obwohl weder verifizierbar noch falsifizierbar, eine Lücke im logischen Aufbau einer Ausführung schließt. Als Beispiel führt Florack hier Joachim Heinrich Campe an, der als einstiger Anhänger der französischen Revolution die ihm unbegreiflichen Veränderungen in Paris unter Napoleon I. mit der Wankelmütigkeit der Franzosen erklärt. In der phatischen Funktion dient das Stereotyp zur Anknüpfung und Fortsetzung eines Kontakts und kann als *captatio benevolentiae* eingesetzt werden. Mit einer Einführung wie „man sagt nicht ohne Grund“ verleiht sich der Sprecher/Schreiber einen Erfahrungscharakter und „nähert sich vorsichtig dem kollektiven Wissensschatz an.“<sup>68</sup> In seiner phatischen Funktion bietet das Stereotyp auch eine „Anschlussmöglichkeit und den Kontakterhalt“<sup>69</sup> mit dem Partner, was besonders im Briefverkehr von hoher Bedeutung ist. Das oben genannte Zitat aus Pücklers Brief an Sophie Gay erfüllt diese Funktion. Die Appellfunktion der Stereotype ist besonders in ideologisch-politischen Kontexten zu beobachten, wo unterschieden wird zwischen einem „Wir“ und „den Anderen“. Eine emotive Funktion hat das Stereotyp allerdings erst dann, wenn der Sprecher/Schreiber einem der beiden zugeordnet wird.<sup>70</sup> Zu hinterfragen gilt es in dieser Hinsicht, ob Pückler, wenn er im Orient weilt, weiterhin zwischen Franzosen und Deutschen unterscheidet oder beide zusammen in einem „Wir“ Europa bzw. den Okzident vertreten.

Man kann, wenn von mehreren Kulturräumen die Rede ist, eine vergleichende Funktion der nationalen Stereotype ausmachen, wenn sie zum Beispiel in Reiseberichten für die Beschreibung von Neuem und Andersartigem eine Vergleichsbasis bieten<sup>71</sup> oder auch eine vermittelnde Funktion, wenn in Reiseberichten oder fortlaufender Berichterstattung aus dem „fremden“ in das „eigene“ Land - wie es Heine, Börne und auch Pückler tun - Informationen

---

<sup>65</sup> Florack weist darauf hin, dass ein Stück Wahrheit den Nationalstereotypen immer inhärent, aber kaum wissenschaftlich nachweisbar ist.

<sup>66</sup> Florack, 2001, S.1.

<sup>67</sup> Magdalena Telus, Einige kulturelle Funktionen gruppenspezifischer Stereotype, in: *Zeitschrift für Empirische Textforschung* 1, 1994, S. 33 -39, zitiert bei Florack, S. 14.

<sup>68</sup> Florack 2001, S.14.

<sup>69</sup> Ebd.

<sup>70</sup> Ebd. S. 15.

<sup>71</sup> Ebd. S. 45f.

geliefert werden, die an das schon existierende Wissen der Leserschaft anschließt.<sup>72</sup> Florack unterstreicht, dass in (authentischer) Korrespondenz der Rekurs auf nationale Stereotype der Sicherung einer gemeinsamen Kommunikationsebene dient, denn indem zitiert wird, was der Zeitgenosse weiß - über das Eigene so gut wie über fremde Länder und die dort lebenden Menschen - wird Authentizität suggeriert, wobei das Dargestellte nicht unbedingt wahr, aber wahrscheinlich sein muss. So erklärt es sich, dass in Reiseliteratur Stereotype auftauchen, und zwar nicht trotz, sondern gerade wegen des Anspruchs auf Empirie: Nur wenn die besondere, subjektive Erfahrung mit allgemeinem Wissen vermittelt wird, kann sie glaubwürdig wirken.<sup>73</sup>

Eine weitere Frage, die sich im Zusammenhang mit dem Kulturtransfer durch Pückler aufdrängt, ist, ob er sich in Frankreich als Frankophoner und Frankophiler, als Adliger, für den die französische Kultur ohnehin eine kulturelle Referenz darstellte, überhaupt als „fremd“ fühlte. Die Tatsache, dass er Frankreich als einen „fast heimischen Boden“ betritt<sup>74</sup>, lässt eher die Vermutung zu, dass er sich ähnlich, wenn auch nicht gleich fühlt. Dem Aspekt der Ähnlichkeit gehen der indische Germanist Anil Bhatti und die deutsche Literaturwissenschaftlerin Dorothee Kimmich nach, wenn sie dazu anregen, dass es neben dem Konzept der kulturellen Differenz auch ein Konzept der kulturellen Ähnlichkeit geben sollte,<sup>75</sup> dem es im Sinn einer von Anil Bhatti so genannten „hermeneutischen Abstinenz“<sup>76</sup> weniger darum gehe, andere Kulturen verstehend zu interpretieren, als darum, mit ihnen auszukommen, ins Gespräch zu kommen, zu kooperieren, wobei es um eine „partielle, lokale, gefühlte Nähe über Grenzen hinweg“<sup>77</sup> geht, um „Ähnlichkeit, um nachbarschaftliche Verflechtung, die Grenzen überwindet, aber durchaus auch Grenzen hat und respektiert“,<sup>78</sup> was wiederum den Weg ebnet „über Toleranz hin zu sinnvoller Koexistenz“.<sup>79</sup> Es geht in diesem Ansatz also weniger darum, das „Fremde“ oder auch Neue, Interessante zu übernehmen, als es vielmehr zur Kenntnis zu nehmen und mit Empathie aufzunehmen, ansonsten aber die „Indifferenz über die Differenz walten zu lassen“.<sup>80</sup> Pückler spricht oft von „Wahlverwandten“, die er in Heine, Laube und vor allem in Lucie erkennt, deren Tochter Adelheid Pücklers Verhältnis zu ihrer

---

<sup>72</sup> Florack 2001, S.45f.

<sup>73</sup> Ebd. S.46.

<sup>74</sup> Siehe Kapitel 1.2. « Fürst Pückler und Frankreich », S. 16.

<sup>75</sup> Bhatti/Kimmich 2015, S. 9.

<sup>76</sup> Ebd, S. 25f.

<sup>77</sup> Vgl. Assmann 2015, S. 57.

<sup>78</sup> Ebd.

<sup>79</sup> Siehe Mahajan 2015, S. 153.

<sup>80</sup> Ebd. Assmann betont, dass Anil Bhattis Begriff der Ähnlichkeit auf dem Modell der Familienähnlichkeit von Ludwig Wittgenstein basiert. Siehe S. 48.

Mutter ja auch als „Wahlverwandtschaft“ bezeichnet.<sup>81</sup> Man kann also davon ausgehen, dass Pückler sich aufgrund gefühlter Ähnlichkeit eine *Wahlfamilie* aufbaut. Ob das auch mit Franzosen, Orientalen und Nicht-Adligen funktionieren kann, wird herauszufinden sein.

### 3.2 Netzwerkanalyse

Angesichts der hohen Anzahl von Personen, mit denen Pückler in Kontakt stand, erscheint es sinnvoll, das Konzept des Kulturtransfers besonders mit der aus der Soziologie stammenden Netzwerkanalyse zu kombinieren,<sup>82</sup> die auch zu dem gesetzten Zeitrahmen passt, denn „in Netzen und Verbindungslinien zu denken, war eine generelle Eigenschaft des 18. und 19. Jahrhunderts.“<sup>83</sup> Pücklers Agieren innerhalb eines Netzes wurde auch schon im Jahr 2003 von Ulf Jacob als wesentliches Element der Pückler-Forschung benannt, die sich folgende Aufgaben stellte:

[...] erstens die Quellensicherung und -erschließung; zweitens die Entdeckung Pücklers als ‚Exponenten eines Grenzen überschreitenden Kulturtransfers‘ und damit die Internationalisierung der Forschung, sowie drittens die Durchsetzung einer interdisziplinären Perspektive, die Person, Wissen und künstlerisches Werk im Zusammenhang wahrnimmt und den Fürsten als Akteur in einem sozial-kulturellen Beziehungs- und Produktionsnetzwerk zu begreifen versucht.<sup>84</sup>

Die Netzwerkanalyse erforscht „die Einbettung von Akteuren in Beziehungsgeflechte unterschiedlichen Inhalts und unterschiedlicher Form und versucht, die Konsequenzen dieser Netzwerke für das Handeln der Akteure wie auch die Entwicklung der Netzwerke selbst herauszuarbeiten.“<sup>85</sup> Betrachtet man das Netzwerk, in das ein Mittler einbezogen ist, so kann erkennbar werden, mit welchen anderen Personen er in Verbindung steht, aus welchen expliziten oder impliziten Gründen er dies tut und welche - gewünschten oder ungewünschten - Konsequenzen diese Kontakte haben können. In Bezug auf Pückler und Frankreich ist daher die Frage von Interesse, zu wem er Kontakt suchte oder wer ihn als Kontakt suchte, welche

---

<sup>81</sup> Siehe Kittelmann 2015a, S.85.

<sup>82</sup> Kulturtransfer und Netzwerkanalyse werden auch in anderen Forschungsarbeiten als sich ergänzende Ansätze benutzt. Siehe Dana/Savalli-Lestrade 2019; Mitterbauer 2003 und 2005a.

<sup>83</sup> Telesko 2010, S. 206.

<sup>84</sup> Jacob 2013, S. 17, dort Anm.1: Jacob bezieht sich auf seine eigenen, nicht veröffentlichten „Erfurter Anmerkungen zur Pückler-Forschung“. Vortrag anlässlich einer Veranstaltung der Varnhagen-Gesellschaft e.V. am 02. November 2003 im Deutschen Gartenbaumuseum, Erfurt.

<sup>85</sup> Schweizer 1989, Vorwort, S. VII.

Netzwerke Pückler aufbaute oder versuchte aufzubauen, in welche Netzwerke er integriert wurde und welche Position er dabei einnahm.

Die Netzwerkanalyse bzw. Analyse sozialer Ordnungen ist eine interdisziplinär ausgerichtete und international betriebene Forschungsrichtung, die in den 1950er Jahren in der britischen Sozialethnologie als Ergänzung und Gegenbewegung zum damals dominierenden Strukturfunktionalismus entstand, welcher sich primär für das in Rollen standardisierte und somit verfestigte Verhalten von sozialen Gruppen interessierte.<sup>86</sup> Der Ansatz hat sich dann weiterentwickelt und viele Impulse aus anderen Disziplinen erhalten und aufgenommen. Besonders in den Geschichtswissenschaften, aber auch zunehmend in den Literaturwissenschaften wird die Netzwerkanalyse benutzt, um mit einem unvoreingenommenen Blick Strukturen menschlichen Zusammenseins aufzudecken.<sup>87</sup> Sie befasst sich mit dem organisatorischen Aspekt menschlicher Kultur und kann sowohl Beziehungsgeflechte in modernen als auch in historischen Kontexten ausmachen.<sup>88</sup>

Unter einem Netzwerk versteht man eine Vielzahl von individuellen oder kollektiven Akteuren (z. B. Haushalte, Familien, soziale Gruppen), die untereinander durch Beziehungen verbunden sind, wie sie zum Beispiel durch Verwandtschaft, Freundschaft, aber auch Informationsaustausch, Transaktion materieller Ressourcen, politische Hilfeleistungen und Machtausübung zustande kommen.<sup>89</sup> Anfänglich war die Netzwerkanalyse auf die Beschreibung sozialer Strukturen ausgerichtet, wobei weniger die individuellen Merkmale eines Akteurs im Vordergrund standen als vielmehr die relationalen.

Für Pückler lässt sich jetzt schon festhalten, dass er durch seine vielfältigen Interessen und Wirkungsbereiche (Literatur, Reisen, Landschaftsgestaltung), seine große Aufgeschlossenheit und Wissbegierde, aber auch durch seinen sozialen Status und die damit verbundenen Kontaktmöglichkeiten, nicht zuletzt auch durch seine Sprachbeherrschung die besten Voraussetzungen für eine Netzwerkarbeit mitbrachte.

Die Netzwerkanalyse unterscheidet zwischen einem Gesamtnetzwerk (alle Akteure, die zu einem gewissen Zeitpunkt miteinander in mehr oder weniger engen Beziehungen stehen und

---

<sup>86</sup> Vgl. Schweizer 1989a, S. 5.

<sup>87</sup> Siehe u. A. Vobis 1989.

<sup>88</sup> Hier sei verwiesen auf die vielgenannte Untersuchung von J.F. Padgett und C.K. Ansell, Robust Action and the rise of the Medici 1400-1434, 1993, erwähnt bei Schweizer 1996, S. 139 und Jansen 2003, S.208-212. Anhand einer Netzwerkanalyse der Familie Medici konnten deren Heirats- und Wirtschaftsstrategien aufgedeckt und damit die Gründe für den wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Aufstieg der Familie beleuchtet werden.

<sup>89</sup> Siehe Schweizer 1989a, S. 1.

deren Position darin) und einem persönlichen Netzwerk.<sup>90</sup> Im Rahmen der vorliegenden Studie kann es sich nur um das Erfassen von Pücklers persönlichem Netzwerk handeln, wobei darüber hinausgehend natürlich die Einbettung in ein Gesamtnetzwerk und die Rolle Pücklers in diesem durchaus von Interesse wäre, was aber bei der Quellenfülle von einer einzelnen Person nicht zu bewältigen ist.

Die kleinste Einheit in einem persönlichen Netzwerk (auch *Ego-Netzwerk* genannt) ist die *Dyade*, d.h. die Beziehung zwischen zwei Personen, die gerichtet sein kann, d. h. symmetrisch in beide Richtungen verlaufend (z.B. bei Heirat) oder ungerichtet (d.h. in eine Richtung verlaufend, in der eine Person eine andere als Kontaktperson „wählt“,<sup>91</sup> aber von dieser nicht unbedingt auch „gewählt“ wird). Diese Zweierbeziehungen können sich zu einer *Triade* weiterentwickeln, d. h. zu einer Beziehung zwischen drei Personen, die direkt oder indirekt in Beziehung zueinander stehen. In Pücklers Fall könnten das zum Beispiel die Korrespondenz mit einer Person (B) sein, die ihrerseits mit einer anderen Person (C) in Kontakt steht, die Pückler (direkt oder indirekt) kennt und ggf. ebenfalls mit ihr korrespondiert. Weiterhin stellt sich für den untersuchten Zeitraum die Frage, ob Pückler nur dyadische bzw. triadische Verbindungen eingeht, d. h. mit einer Person oder einem kleinen Personenkreis korrespondiert, wie es zum Beispiel sein Briefwechsel mit Bettine von Arnim<sup>92</sup> oder Ada von Treskow<sup>93</sup> nahelegt und ob der Briefwechsel einem beabsichtigten Kulturtransfer dient, der besser durch ein größeres Netzwerk erfolgt.

Weiterhin wird in der Netzwerkanalyse zwischen starken Beziehungen (*strong ties*) und schwachen Beziehungen (*weak ties*) unterschieden. Starke Beziehungen sind enge Beziehungen zwischen Familienmitgliedern oder Freunden, die eine gewisse Zusammengehörigkeit voraussetzen, auf gegenseitigem Vertrauen beruhen, eine hohe emotionale Unterstützung sichern, aber auch einer starken Kontrolle bezüglich der Konformität und Rolleneinhaltung unterliegen und einer Außenbedrohung gegenüber eher schlecht gewachsen sind. Sie lassen sich in Konfliktsituationen weniger gut mobilisieren und haben Tendenz, in isolierte Segmente zu zerfallen.<sup>94</sup> Die schwachen Beziehungen dagegen sind lockerere Außenbeziehungen, die

---

<sup>90</sup> Die folgenden Ausführungen stützen sich auf die Arbeiten von Schweizer 1989, 1996 und die erste deutschsprachige Einführung in die Netzwerkanalyse von Jansen 1999, 2003.

<sup>91</sup> In der Netzwerkforschung werden aufgrund von sogenannten „Wahlen“ Listen erstellt, um das Netzwerk einer Person zu erfassen.

<sup>92</sup> Siehe den Briefwechsel mit Bettine von Arnim, in dem beide ein Rollenspiel etablieren, das keinen Dritten zulässt.

<sup>93</sup> Siehe den Briefwechsel mit Ada von Treskow, in dem der 60jährige Pückler die 20jährige Ada dazu anhält, diesen Briefwechsel streng geheim zu halten, Pückler 1998.

<sup>94</sup> Vgl. Schweizer 1989a, S. 16.

weniger eng sind, aber den Vorteil haben, neue Informationen zu liefern<sup>95</sup> und damit mögliche Innovationen zu initiieren. Der amerikanische Soziologe Marc Granovetter spricht daher von der „Stärke der schwachen Beziehungen“.<sup>96</sup> Dabei sei angemerkt, dass jede(r) in der Regel über eine Mischung aus starken und schwachen Beziehungen verfügt und sich diese im Laufe eines Lebens auch ändern können.<sup>97</sup> Ronald Burt schließt an Granovetter an und betont, dass nicht nur die schwachen Beziehungen an sich produktiver sind, sondern besonders die Person, die sich an einer Schnittstelle (*cutpoint*) zwischen zwei ansonsten unverbundenen Netzwerken befindet, eine bedeutende Brückenfunktion einnimmt und ein „strukturelles Loch“ füllt.<sup>98</sup> Schon vor eingehender Analyse der (Brief)kontakte Pücklers kann man davon ausgehen, dass er zumindest in seiner ersten Lebensphase (bis 1840, Rückkehr aus dem Orient) durch seine Reisen und Auslandskontakte in einer Zeit, in der weder Fotografie noch Eisenbahn existierten und Reisen kostspielig und nicht ungefährlich waren, eine solche Brückenposition innehatte und damit alle Voraussetzungen erfüllte, ein wertvoller Informant zu sein.

Ein Akteur verfügt durch sein Netzwerk auch über ein *soziales Kapital* das heißt „einen Aspekt der Sozialstruktur, der individuellen oder korporativen Akteuren breitere Handlungsmöglichkeiten eröffnet“. <sup>99</sup> Das auf Bourdieu<sup>100</sup> zurückgehende Konzept des „sozialen Kapitals“ hängt im Vergleich zum ökonomischen Kapital und Humankapital nicht nur von dem Akteur selbst ab, sondern von den direkten und indirekten Beziehungen, die er zu anderen Akteuren in einem Netzwerk unterhält, und die ihm dieses soziale Kapital zuweisen. Durch Strategien kann der Akteur aber versuchen, dieses selbst zu optimieren. Dabei ist nicht nur die Menge der Beziehungen, die ein Akteur aufbaut, entscheidend, sondern auch deren Unterschiedlichkeit. Die Kontakte sollten nicht redundant sein, d.h. nicht auf indirektem Weg zu denselben Dritten führen, da sie dadurch keinen Informationsgewinn erzielen.<sup>101</sup> Mehrere Fragen ergeben sich daraus: Welches soziale Kapital können einzelne Akteure aus ihrem Netzwerk beziehen und ggf. strategisch nutzen? Verfügen einzelne Gruppen oder Positionen

---

<sup>95</sup> Vgl. Schweizer 1989a, S. 16.

<sup>96</sup> Granovetter 1973.

<sup>97</sup> Zum Beispiel konnte eine hochadelige europäische Frau durch eine Heirat ins Ausland die starke (familiäre) Beziehung der Ursprungsfamilie hinter sich lassen (müssen) und neben einer starken Beziehung in der neuen Schwiegerfamilie auch zu einer Schnittstelle zwischen zwei verschiedenen Kulturen werden (schwache Beziehung). Somit wurden Frauen oft Vermittlerinnen des Kulturtransfers und „neue Zentren überregionaler, interkultureller (familiärer) Netzwerke“. Siehe Nolde/Opitz-Belakhal 2008, S. 11.

<sup>98</sup> Vgl. Burt 1992, S. 18.

<sup>99</sup> Jansen 2003, S. 26.

<sup>100</sup> Bourdieu unterscheidet zwischen dem ökonomischen, dem kulturellen (oder symbolischen) und sozialen Kapital und untersucht deren Rolle bei der Reproduktion sozialer Ungleichheiten. Siehe Bourdieu 1983, erwähnt bei Jansen 2003, S. 27.

<sup>101</sup> Vgl. Schweizer 1996, S. 121f.

über mehr Kapital als andere, z. B. durch ererbte Privilegien? Können manche Gruppen leichter ihre Interessen organisieren und durchsetzen? Wirkt sich das Existieren des sozialen Kapitals auf die Gesamtgesellschaft aus?<sup>102</sup> In Bezug auf Pückler können wir also die These formulieren, dass er einerseits kein Interesse daran haben konnte, nur Kontakte innerhalb derselben sozialen Gruppe, dem Adel, zu knüpfen, sondern besonders in Zeiten des Umbruchs seine Kontakte weit zu streuen. Andererseits hatte er aber besonders durch sein Eingebundensein in die privilegierte Gesellschaftsschicht (und entsprechende Empfehlungsschreiben auf seinen Reisen) Zugang zu Netzwerken und Informationen, die für Andere, Außenstehende interessant und nützlich sein konnten.<sup>103</sup> Ein hohes soziales Kapital hatte Pückler auch durch seine literarischen und landschaftsgestalterischen Erfolge und seinen damit verbundenen Bekanntheitsgrad. Dennoch bleibt zu fragen, wie groß trotz dieser positiven Voraussetzungen für eine Netzwerkarbeit Pücklers Handlungsspielraum überhaupt war.

Eng verbunden mit dem sozialen Kapital ist die Frage nach Macht und Prestige. Unterschieden wird in der Netzwerkanalyse danach, ob sich die Macht aus vielen Beziehungen zu anderen mächtigen Akteuren ableiten lässt, was einer starken Beziehung entsprechen würde, oder ob die Macht auf die Überbrückung struktureller Lücken zurückzuführen ist, wobei die anderen Akteure gerade nicht mächtig sein sollten.<sup>104</sup> Nimmt ein Akteur eine Führungsrolle ein und verfügt über die notwendige Zustimmung der anderen, wird von „Prestige“ gesprochen. Hat er die erforderlichen Beziehungen im Netzwerk, so spricht man eher von „Zentralität“, wobei beide nicht deckungsgleich sein müssen. Ein hohes Prestige kann ein Akteur nur haben, wenn es im Netzwerk eine minimale Übereinstimmung darüber gibt, wer und was hoch zu bewerten ist. Dagegen weist ein Akteur in der Mitte eines Netzwerks den höchsten Grad an Zentralität auf und nimmt die Rolle eines Vermittlers ein.<sup>105</sup> „Zentral“ bedeutet dabei, dass der Akteur nicht auf Übermittlerdienste Anderer angewiesen ist und Informationen der Ressourcen bei ihm ohne Verzerrungen oder Verluste ankommen, die er direkt weitergeben kann.<sup>106</sup> Ist er noch dazu die kürzeste Verbindungsstrecke zwischen zwei anderen Akteuren, so muss er oft von den Anderen benutzt werden und hat somit Kontrolle über viele Aktivitäten im Netz.<sup>107</sup> Beide

---

<sup>102</sup> Ebd, S.23.

<sup>103</sup> Schweizer fügt hinzu, dass das Konzept der Netzwerkanalyse aufgrund seiner Zwitterstellung zwischen Individuen und Sozialstruktur dazu geeignet ist, die Lücke zwischen Mikro- und Makroebene zu schließen. Siehe Schweizer 1996, S. 22.

<sup>104</sup> Vgl. Jansen 2003, S. 35.

<sup>105</sup> Ebd, S. 129.

<sup>106</sup> Ebd, S. 131.

<sup>107</sup> Ebd.

Aspekte sind insofern von Bedeutung, als sie die gegenseitige soziale Beeinflussung der Akteure widerspiegeln.<sup>108</sup>

Prestige bedeutet auch: Wie stark hat der Akteur Kontrolle über knappe Güter? Inwiefern genießt er Wertschätzung, Autorität und Achtung im Netzwerk?<sup>109</sup> Außerdem stellt sich die Frage, ob er Quelle oder Objekt einer Beziehung ist. Akteure, die überwiegend Objekte positiver, gerichteter Beziehungen sind, haben ein hohes Prestige. Das trifft besonders dann zu, wenn der Akteur in dem Netz über knappe, hoch bewertete Ressourcen verfügt.<sup>110</sup> Dabei trägt jeder wählende Akteur umso mehr zum Prestige des gewählten Akteurs bei, je mehr Prestige er selbst hat. Die Aspekte „Macht“ und „Prestige“ kommen - so sei schon vorausgeschickt - besonders zum Tragen, wenn Pückler sich im Orient intensiv für arabische Pferde interessiert.

Gertrud Vobis<sup>111</sup> weist auch auf den interessanten Aspekt hin, dass der Aufbau eines Netzwerkes nicht nur in der Hand des Akteurs liegt, ja sich in einem Netzwerk befindliche Akteure sogar als hinderlich erweisen können. Auch muss die Qualität der Verbindungen, die *Ego* zu seinen *Alteri* unterhält, berücksichtigt werden: Es gibt sowohl „angeborene“ *Alteri* (Verwandtschaft), „geduldete“ *Alteri*, also Personen, die man nicht vermeiden kann und daher mit ihnen auskommen muss, oder mit denen man den Kontakt aufrecht erhält, um nicht eine andere Person des Netzes zu verlieren. Es können auch „ungeplante“ *Alteri* sein, also Personen, die *Ego* unbeabsichtigt kennen lernt, schätzt und den Kontakt aufrecht erhalten möchte oder auch „abgelehnte“, d. h. nicht erwiderte Kontaktwünsche von *Ego*, wobei diese besonders schwierig nachzuweisen sind, da ein solcher Affront nicht gerne eingestanden wird.

Mehr und mehr interessierte sich die Netzwerkanalyse dann für die Dynamik, für die Stabilität und Instabilität sozialer Strukturen.<sup>112</sup> Besonders die französischen Soziologen Claire Bidart, Alain Degenne und Michel Grossetti, die 2020 für ihr Werk *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*<sup>113</sup> mit dem Georg-Simmel-Preis ausgezeichnet wurden, konnten anhand einer in Caen (Frankreich) durchgeführten Langzeitstudie<sup>114</sup> aufzeigen, wie sich Menschen in veränderten Umfeldern verändern und ebenso ihrerseits das Umfeld verändern. Die drei

---

<sup>108</sup> Ebd, S. 129.

<sup>109</sup> Ebd, S. 142.

<sup>110</sup> Ebd, S. 143.

<sup>111</sup> Vgl. Vobis 1989, S. 173.

<sup>112</sup> Jansen 2003, S. 18.

<sup>113</sup> Bidart/Degenne/Grossetti 2011.

<sup>114</sup> Zwischen 1995 und 2004 wurden 87 bzw. 60 junge Leute alle drei Jahre nach ihrem Beziehungsnetz gefragt. Eine andere Studie wurde 2011 in Toulouse per Fragebogen und der Methode „générateur de noms“ vorgenommen.

Soziologen erstellten klare Merkmale und Kriterien, um die Dynamik von Netzwerken zu beschreiben, innerhalb derer Beziehungen aufgebaut werden, sich verändern, bestehen bleiben oder auch verschwinden. Zunächst unterscheiden sie vier verschiedene Netzwerkstrukturen: *dense* (dicht)<sup>115</sup> versus *dissocié* (nicht dicht) und *centré* (zentriert) versus *composite* (nicht zentriert). In einem dichten Netzwerk kennen sich die *Alteri* eines *Ego* untereinander, in einem nicht-dichten Netzwerk haben zwar die *Alteri* eine Beziehung zu *Ego*, aber nicht untereinander. Ein Netzwerk kann sich ebenso verdichten als auch an Dichte verlieren.<sup>116</sup> „Zentral“ verweist auf die Position eines *Alter* innerhalb eines Netzes. Hat der/die *Alter* viele Verbindungen zu den anderen *Alteri*, ist seine/ihre Position zentral; ein nicht-zentraler *Alter* hat nur wenige Verbindungen zu den Anderen oder steht sogar isoliert (aber natürlich immer mit *Ego* in Beziehung) im Netzwerk.<sup>117</sup> Die Zentralisation oder Dezentralisation eines *Alter* ist genauso zu der Dynamik eines Netzwerkes zu rechnen wie die Verdichtung oder Ent-Dichtung.

Innerhalb der Netzwerke können auch die Dynamiken der einzelnen Beziehungen genau beschrieben werden. Als *polyvalence* (Polyvalenz) gilt, wenn in einer Beziehung die Akteure verschiedene Aktivitäten in verschiedenen Kontexten miteinander teilen, z. B. Arbeit und Freizeit. Um eine *singularisation* (Singularisierung) handelt es sich, wenn eine Person aus einer größeren Gruppe heraus privilegierte Kontakte mit einer einzelnen Person unterhält. Eine *spécialisation* (Spezialisierung) erfolgt, wenn man weniger gemeinsam macht als zuvor, z.B. aus einem Verein austritt, aber mit einer Person oder mehreren Personen weiterhin in Kontakt bleibt. Ein *encastrement* (Einpassung) findet umgekehrt statt, wenn sich eine Dyade in eine größere Einheit einfügt. In Bezug auf die vorliegende Studie ist es durchaus von Interesse nachzuforschen, ob Pückler auf Polyvalenz setzt und sich mit einem festen Personenkreis über verschiedene Thematiken austauscht oder im Sinne einer Singularisierung aus einem größeren Personenkreis einzelne Personen auswählt, zu denen er privilegierte Kontakte unterhält.

Nicht zuletzt können Beziehungen und Netzwerke unter anderem durch Berufseintritt, Trennungen, Familienzuwachs, aber auch Wohnortwechsel und - was besonders bei Pückler zum Tragen kommt - Reisen neu entstehen, aufrecht erhalten werden, verblassen oder sich auch auflösen. Ganz wesentlich ist für Bidart, Degenne und Grossetti, dass Beziehungen und Netzwerke immer auch von kontextuellen, strukturellen und individuellen Faktoren abhängen und nie außerhalb eines sozialen Kontextes entstehen<sup>118</sup>, denn man trifft nicht einfach

---

<sup>115</sup> Die Übersetzungen ins Deutsche wurden von der Verfasserin vorgenommen.

<sup>116</sup> Bidart/Degenne/Grossetti 2011, S. 62.

<sup>117</sup> Ebd., S. 64.

<sup>118</sup> Bidart/Degenne/Grossetti 2011, S. 79.

irgend jemanden irgendwann irgendwie und irgendwo. In ihren Studien mussten die Autoren auch feststellen, dass soziale Unterschiede durchaus sichtbar wurden: Oft finden sich Leute mit ähnlichem Bildungsstand und ähnlichen Lebensbedingungen in einem Netzwerkzusammen, wobei besonders eine höhere Bildung und komfortable Lebensbedingungen dichte Netzwerke entstehen lassen und die Betroffenen aus ihnen größeren Nutzen ziehen. Diese aus Studien aus dem 20. Jahrhundert gewonnene Erkenntnis lässt sich unschwer auch auf Pücklers Situation übertragen, der zu ähnlich Gebildeten und unter ähnlichen Bedingungen Lebenden Kontakt aufnehmen und Informationen einholen kann.

Auch die Vertreter der Akteur-Netzwerk-Theorie (ANT) Bruno Latour, Michel Callon, John Law und Madeleine Aldrich<sup>119</sup> sehen Netzwerke als in ständiger Bewegung befindlich. Diese können sich auch für ganz kurze Zeit ergeben bzw. schlagartig in sich zusammenfallen, wenn eines der am Netzwerk beteiligten Elemente ausfällt oder nicht mehr an Neuerungen beteiligt ist. Bruno Latour zufolge sind daher Abbildungen von Netzwerken wenig sinnvoll, da zu statisch.<sup>120</sup> Was in Netzwerken passiert, sollte ihm zufolge eher in einem Bericht beschrieben werden. Eine interessante Ausweitung der ANT besteht auch darin, in einem Netzwerk nicht nur menschliche Akteure zu berücksichtigen, sondern auch nicht-menschliche, die mit ihrem „Verhalten“<sup>121</sup> Netzwerke und menschliches Verhalten stark beeinflussen können. Michel Callon demonstriert das sehr eindrücklich in seinem berühmten Artikel über die Kammuscheln:<sup>122</sup> Wenn Wissenschaftler und Fischer sich darum bemühen, in der Bucht von St. Brieuc (Frankreich) die vom Aussterben bedrohten Kammuscheln wieder einzuführen und sich über die besten Vorgehensweisen austauschen, kommt in diesem Netzwerk ebenso den Kammuscheln eine überaus wichtige Position im Netzwerk zu, ja sie „entscheiden“ mit ihrem „Verhalten“ darüber, ob das Projekt gelingt und lassen bei Misserfolg auch das ganze (menschliche) Netzwerk zusammenbrechen. Ebenso unterstreicht Bruno Latour anhand des sogenannten Berliner (Durchsteck)Schlüssels, wie Objekte allgemein menschliches Verhalten beeinflussen können.<sup>123</sup> Bei Pückler - so viel sei schon vorausgeschickt - nehmen wiederum

---

<sup>119</sup> Siehe die deutsche Übersetzung der grundlegenden Texte in: Belliger/Krieger 2006.

<sup>120</sup> Vgl. Latour, 2006, S. 247.

<sup>121</sup> Die ANT benutzt absichtlich und ihrem Konzept entsprechend dasselbe Vokabular für menschliche und nicht-menschliche Akteure.

<sup>122</sup> Callon 2006.

<sup>123</sup> Latour 1993. Der Berliner Schlüssel ist ein Durchsteckschlüssel, der in Berliner Mietshäusern den Mieter dazu zwingt, die Eingangstür abends hinter sich abzuschließen, um den Schlüssel wieder an sich nehmen zu können. Ganz eindeutig konditioniert hier das Objekt das menschliche Verhalten, was wiederum ohne das Objekt hinfällig wäre.

die arabischen Pferde einen eminent wichtigen Platz in einem Netzwerk ein (siehe Kapitel 4.1.3).

Bei der Untersuchung der folgenden Briefwechsel geht es nun darum herauszufinden, wie Pückler neben persönlichen Gesprächen und seinen literarischen Reiseberichten auch Briefe dazu nutzen konnte, Kulturtransfer zu betreiben. Durch seinen gesellschaftlichen Rang und seinen literarischen wie auch landschaftsgestalterischen Erfolg hatte er ein hohes soziales Kapital, was ihm dazu verhalf, gesehen, beachtet und gehört zu werden. Es stellt sich nun die Frage, ob er in Frankreich und im Orient besonders Kontakt zu anderen Adligen suchte, schon bestehende Beziehungen aktivierte oder neue, vielversprechende schuf. Weiterhin bleibt zu untersuchen, ob er Kulturtransfers beabsichtigte und Strategien entwickelte, um deren Erfolg zu sichern oder ob diese eher als Nebeneffekt seiner Briefwechsel mit ihm bekannten Personen einzuschätzen sind. Eng zusammen hängt damit auch die Frage, ob Pückler in größere Netzwerke einbezogen war und welche Position er in ihnen innehatte. Singularisierte er sich mit einzelnen Personen aus einem bestehenden Netzwerk, um privilegierte Kontakte zu unterhalten oder bestand sein persönliches Netzwerk hauptsächlich aus Dyaden, die ihrerseits nicht miteinander verbunden waren? Wie konnte er - wenn das denn beabsichtigt war - über die Netzwerke Kulturtransfers betreiben? Auch kann man sich die Frage stellen: Waren Pücklers Netzwerke beständig und gingen über einen Kulturtransfer hinaus oder waren sie von kurzer Dauer und nur zweckbezogen?

#### 4. Pücklers (Brief)Netzwerke im Dienste des Kulturtransfers

Die beiden aus der Fülle des Briefnachlasses des Fürsten ausgewählten thematischen Schwerpunkte sind besonders in gesellschaftlich-kultureller Hinsicht von Interesse, weshalb der eigentlichen Untersuchung jeweils eine kurze Kontextualisierung vorausgeschickt wird. Siesoll es erlauben, den Fürsten in seiner Spezifität zu erfassen.

In den Untersuchungen der einzelnen Briefwechsel geht es dann darum herauszufinden, wie Pückler in den 1830er Jahren (Orientreise) und in den 1850er Jahren (Verbindung zum französischen und preußischen Hof) neue Kontakte knüpfen oder schon bestehende nutzen konnte, um Kulturtransfers zu leisten. Dabei steht besonders die Frage im Vordergrund, welche Rolle seinen französischen, bisher unbekanntem Briefwechseln dabei zukommt.

##### 4.1 Pücklers Orient-Netzwerke

Zunächst sei auf Pücklers Reisepläne, Reiseroute und die politischen Umstände hingewiesen: Im Mai 1834 verließ der Fürst Muskau mit dem vagen Vorhaben, weiterhin zu reisen und seine Kasse durch die Veröffentlichung von Reiseberichten zu füllen,<sup>1</sup> was besonders nach dem internationalen Erfolg der *Briefe eines Verstorbenen* eine lukrative Einnahmequelle zu versprechen schien und dies auch wurde, denn er schrieb am 15. März 1845 an Ida Hahn-Hahn:

Ich glaube, Sie geben mir eine Ohrfeige, wenn ich die Aufrichtigkeit so weit treibe, Ihnen zu gestehen, dass ich sogar ein wenig ums Geld schreibe. Es ist mir so amüsant-ironisch vorgekommen, daß ich für meine bisherigen Scharteken zwischen 30 bis 40000 Taler gezogen habe, ich und in Deutschland, wo es Schiller und Herder und Jean Paul, selbst Vulpius nie so weit gebracht haben, und Goethe erst am Ende seiner Laufbahn. Es war ein Sündengeld, ich habe es aber gut angewandt und meinem eigenen Vergnügen keinen einzigen Taler davon gegönnt, die einzig schickliche Buße bei ungerecht erworbenem Geld.<sup>2</sup>

Im Juni 1834 hatte er Lucie von seinem Plan geschrieben, über Amerika nach Konstantinopel zu reisen, dann über Teneriffa nach Madeira, Lissabon, Madrid, Valencia, Marseille, Paris und im Herbst 1835 wieder in Muskau anzukommen.<sup>3</sup> Da ihn aber ein sich verzögerndes Duell, dem er sich stellen musste, an der Einschiffung nach Amerika hinderte, änderte er seine Pläne und

---

<sup>1</sup> Vgl. Friedrich/Neuhäuser 2018, S. 13.

<sup>2</sup> Pückler 1873-76, Bd 1, S. 327, auch zitiert bei Krönert 2002, S. 45.

<sup>3</sup> Friedrich/Neuhäuser 2018, S. 13.

trat eine Reise in den Orient an, ohne je den amerikanischen Boden zu betreten.<sup>4</sup> Ulf Jacob vermutet allerdings, dass Pückler, obwohl er konkrete Reisevorbereitungen für Amerika getroffen hatte und das Schiffsticket schon besaß, sich nicht ohne Grund für den Orient entschied: Der Orient zog vor allem die Saint-Simonisten an, zu denen er sich hingezogen fühlte und die besonders im Orient neue Lebensmuster ausprobierten.<sup>5</sup> Allgemein war überhaupt der deutsche Orient-Diskurs des 18. und 19. Jahrhunderts nicht von Verachtung und Polemik, sondern ganz im Gegenteil, von „Neugier und Respekt sowie Achtung vor dem Gegenüber“<sup>6</sup> gekennzeichnet und keine „pauschale Ablehnung des Fremden und Anderen“.<sup>7</sup>

Im Januar 1835 verließ Pückler Europa von Toulon aus auf einem Dampfschiff, das ihn nach Algier brachte.<sup>8</sup> Bis Ende Oktober 1835 bereiste er als einer der ersten deutschen Orientreisenden Algerien und Tunesien,<sup>9</sup> wobei ihm der tunesische Landesfürst Husayn Bey (1784-1835) bzw. dessen Bruder und Nachfolger Mustapha Bey (1787-1837) eine Eskorte bereitstellte und sämtliche Reisekosten übernahm. Zum Abschied erhielt der Fürst die Ladung eines ganzen Transportschiffes als Geschenk. Im Oktober 1835 befand sich Pückler auf Malta, im Dezember 1835 erreichte er die Halbinsel Peloponnes, von wo er im Februar auf dem Landweg nach Athen reiste und dort im März 1836 eintraf. Bis Ende Mai 1836 verblieb er in Griechenland, war dort auch zu Gast des aus Bayern stammenden jungen, ersten griechischen Königs Otto (1815 -1867, König von Griechenland 1832 - 1862) und lernte dessen politischen Berater, den österreichischen Diplomaten, Reiseschriftsteller und Orientkenner Anton Prokesch von Osten (1795-1876) kennen.<sup>10</sup> Pückler bereiste dann den Peloponnes und die Städte Patras, Korinth, Sparta, Tegea und Olympia, sowie die Inseln des Archipelagos und die Insel Candia [heute: Kreta]. Im Januar 1837 verließ er dann Candia auf einer Brigg, die ihm der Gouverneur der ebenfalls zum Osmanischen Reich gehörenden Provinz Ägypten, Mehemed Ali, zur Verfügung gestellt hatte. Pückler besuchte dann Alexandria und Kairo, bevor er auf zwei wieder von Mehemed Ali bereitgestellten Schiffen auf dem Nil nach Oberägypten reiste. Pückler besuchte Theben, Assuan und weiter südlich Dongola, Wady Halfa, die Nubische Wüste und Quad Medina [heute: Wad Madani im Sudan], den südlichsten Punkt seiner Reiseroute und

---

<sup>4</sup> Umso erstaunlicher ist die Rezeption von Pücklers *Andeutungen von Landschaftsgärtnerei* in Amerika und den Rücktransfer nach Europa mit amerikanischen Einflüssen. Siehe Duempelmann 2007.

<sup>5</sup> Jacob 2012, S.298f. Zur besonderen Anziehungskraft des Orients für Deutsche, siehe auch Sebaux 2007.

<sup>6</sup> Goer/Hofmann 2008, Einleitung S. 7.

<sup>7</sup> Ebd.

<sup>8</sup> Die Informationen zu Pücklers genauer Reiseroute sind alle dem Artikel von Friedrich/Neuhäuser 2018 entnommen.

<sup>9</sup> Vgl. Polaschegg 2019, S.184.

<sup>10</sup> Bertsch 2018.

damit ein Gebiet, das den Europäern jener Zeit völlig unbekannt war.<sup>11</sup> Ende September 1837 war er zurück in Kairo, wo er bis Mitte September 1837 blieb und sich dann nach Alexandria begab. Im Januar 1838 fuhr er auf einer Korvette des Mehemed Ali nach Jaffa und reiste von dort nach Jerusalem. Im April hielt er sich im Libanon und in Syrien auf, wo er die Städte Damaskus, Homs, Hama und Aleppo besichtigte. Durch Krankheit geschwächt, verweilte er dort drei Monate, bevor er im September 1838 seine Reise per Schiff von Alexandrette [heute: das türkische Iskenderun] aus fortsetzte. Er fuhr nach Rhodos, Kos und auf dem Landweg über Aidin, Smyrna [heute: Izmir] und Burnabat nach Konstantinopel [heute Istanbul], wo er im Juni 1839 eintraf. Er sah dort zwar den Sultan des Osmanischen Reiches Mahmut II (1785 -1839, Sultan ab 1808) und nach dessen Tod den jungen Sohn und Nachfolger Abdülmecid I (1823-1861, Sultan ab 1839), hatte aber keine Audienz bei ihnen.<sup>12</sup> Ende August 1839 verließ Pückler Konstantinopel per Dampfschiff in Richtung Varan am Schwarzen Meer. Ende September befand er sich in Pesth [heute: Budapest], von wo er über Wien, Marienbad und Prag nach Muskau zurückreiste und am 8. September 1840 dort wieder eintraf.

Pücklers besonderes Interesse auf seiner Reise galt Mehemed Ali (um 1770 - 1849)<sup>13</sup>, dem Statthalter der osmanischen Provinz Ägypten, als dessen Gast er 1837 in Alexandria eintraf. Mehemed Ali war in Kavala (Ostmazedonien) geboren und war dann erst Soldat, danach auch Kommandeur in dem Kavala-Kontingent der osmanischen Armee, die das 1798 von Napoleon besetzte Ägypten befreien sollte, was ihr mit britischer Unterstützung 1801 auch gelang. Die darauffolgende Zeit war durch Machtkämpfe gekennzeichnet zwischen der osmanischen Zentralregierung und den Mamelucken. Dies waren ursprüngliche Militärsklaven in islamischen Herrschaftsgebieten, die zentralasiatischer oder osteuropäischer Herkunft waren, als Heerführer aber oft eigene Reiche gründeten und auch bis 1798 zur lokalen Herrscherelite in Ägypten zählten. Dem Osmanischen Reich lag allerdings daran, die Mamelucken als Machtfaktor in Ägypten auszuschalten. Es besaß in Ägypten aber nur wenige Truppen, um dies auch durchzuführen. Nachdem Mehemed Ali - seit 1805 Gouverneur von Ägypten - es 1807, im Bündnis mit den Mamelucken geschafft hatte, die in Ägypten anwesende britische Armee zu besiegen und zum Abzug zu zwingen, wurden die sich noch dort befindlichen Mamelucken auch für ihn eine Gefahr und hinderten ihn am Aufbau einer modernen Armee. Aus diesem

---

<sup>11</sup> Polaschegg 2019, S. 186. Die große preußische Ägypten- und Nubienexpedition unter Leitung von Karl Richard Lepsius (1810-1884) fand erst 1842, also nach Pücklers Rückkehr statt (ebd.).

<sup>12</sup> Siehe Friedrich/Neuhäuser (2018), S. 20.

<sup>13</sup> Es existieren auch anderen Schreibweisen z.B. *Mehmed-Ali*, *Mehemet Ali Pascha* oder auch *Muhammad Ali Pascha*. Hier wird die Schreibung beibehalten, die Pückler (meistens, denn auch bei ihm gibt es die Variante *Mehemet*) benutzt: Mehemed Ali.

Grund ließ er 1811 unter den eigentlich als Gäste in seinen Palast geladenen Mamelucken ein Massaker anrichten und hielt seine Soldaten nicht davon ab, die Häuser der Mamelucken zu plündern und deren Frauen zu vergewaltigen. Für dieses brutale Vorgehen war Mehemed Ali in Europa als Tyrann verschrien.

Hinzu kam, dass Mehemed Ali durch seine militärischen Erfolge und die Zusammenarbeit mit seinen Söhnen sein „Reich“ expandieren lassen konnte: Er war nicht nur 1813 mit der Insel Thesos belehnt und 1824 zum Statthalter von Morea (Halbinsel der Peloponnes) ernannt worden, sondern herrschte ab 1821 auch über den türkisch-ägyptischen Sudan. 1830 unterlag er zwar der britisch-französischen Flotte in der Schlacht von Navarino, die Griechenlands Unabhängigkeit besiegelte, wurde aber 1831 Herrscher über Palästina und Syrien.

Als recht autonom agierender „Vizekönig“, obwohl eigentlich ja nur Statthalter eines Teils des Osmanischen Reiches,<sup>14</sup> wurde Mehemed Ali vom Sultan auch zunehmend als innere Gefahr angesehen. Seinen Truppen gelang es nicht, Mehemed Ali Syrien wieder zu entreißen. Gleichzeitig waren besonders Russland und Großbritannien an dem durch innere Konflikte geschwächten Osmanischen Reich (Unabhängigkeitsbestrebungen von Serbien 1804-13, von Griechenland 1820-26) interessiert. Die Frage stellte sich, ob man das Osmanische Reich weiterhin schwächen, zerfallen lassen und eventuell Mehemed Ali zur Unabhängigkeit Ägyptens verhelfen sollte oder man es im Gegenteil stärken, die Einheit unterstützen und Mehemed Ali in seine Schranken verweisen sollte. Dazu kam es, als 1840 Großbritannien, Russland, Preußen und Österreich intervenierten und 1841 Mehemed Ali dazu zwangen, auf Syrien und Palästina zu verzichten. Als Ausgleich sollte er erblicher Herrscher von Ägypten bleiben und konnte so die Dynastie begründen, die bis 1953 aufrecht erhalten wurde. Der internationale Konflikt um den Orient dauerte noch lange an: 1853-1856 standen sich im Krimkrieg Russland und Frankreich gegenüber, 1877 erklärte Russland dem Osmanischen Reich den Krieg und das Jahr 1918 bedeutete das Ende der „Hohen Pforte“, die 1923 definitiv aus der geopolitischen Landschaft verschwand.

Mehemed Ali war jedoch nicht nur ein blutrünstiger und machtbesessener Herrscher, sondern gilt auch heute noch als der Begründer des modernen Ägypten. Französische Ärzte und Ingenieure, die im Gefolge Napoleons nach Ägypten gekommen und dort geblieben waren oder

---

<sup>14</sup> Jürgen Osterhammel nennt Ägypten als ein besonders gutes Beispiel für eine „sekundäre Reichsbildung“ und schreibt: „Es gehört zu den bemerkenswertesten Tatsachen in der Imperialgeschichte des 19. Jahrhunderts, dass das unabhängige Ägypten zwischen etwa 1813 und 1882 ein eigenes Reich besaß, also einen militärisch kontrollierten Raum, der mehr war als eine bloße Einflusssphäre.“, siehe Osterhammel 2020, S. 640.

auch Militärs, die nach dem Sturz des französischen Kaisers in Ungnade gefallen waren, wurden von Mehemed Ali mit hohen Posten versehen und leisteten tatkräftigen Kulturtransfer. Mit ihrer Hilfe baute der „Vizekönig“ eine moderne Marine und Kavallerie auf, schuf ein umfassendes Erziehungs- und Gesundheitswesen, entwickelte die Baumwollindustrie und förderte die Urbarmachung großer Landstriche. Auch ließ er kompetente junge Ägypter in Frankreich ausbilden, damit sie sich Wissen aneigneten, das der Heimat nützlich sein konnte. Allerdings drangsalierte Mehemed Ali bei aller Modernisierung sein Volk mit Zwangsabgaben, errichtete ein wirtschaftliches Staatsmonopol, das ihm nicht zuletzt selbst nutzte, und blieb daher eine umstrittene Persönlichkeit.

Pückler war zum einen fasziniert von dem „Selfmade-Man“ Mehemed Ali, der sich - wie auch Napoleon I., den er aus denselben Gründen bewunderte - aus dem Nichts durch eigenes Können und kluge Strategien hochgearbeitet hatte. Er wollte als Berichterstatter Mehemed Alis „Reich“ selbst in Augenschein nehmen, mit existierenden, auch älteren Reiseberichten abgleichen und Europa ein aktuelles Bild liefern. Nicht zuletzt sah er, der davon geträumt hatte, preußischer Gesandter in Konstantinopel zu werden, auch eine Gelegenheit, politisch-diplomatisch aktiv zu werden und besonders das bis dahin nicht in das Machtgerangel involvierte Frankreich für Mehemed Ali zu gewinnen.

Eine außerordentlich wichtige Rolle bei der Einstellung, mit der Pückler sich in den Orient begab, spielte der schon erwähnte österreichische Diplomat Anton Prokesch von Osten<sup>15</sup>, der selbst den Orient bereist und 1831 mehrere Reiseberichte und Abhandlungen verfasst hatte.<sup>16</sup> Sechzehn Jahre lang hatte er als österreichischer Gesandter des Osmanischen Reiches gewirkt und bei diplomatischen Verhandlungen zwischen dem Sultan und dem „Vizekönig“ erfolgreich vermittelt. Er gehörte zu denen, die in Mehemed Ali einen innovativen Vorreiter sahen, dessen Modernisierungsbestrebungen ein Modell für das ganze Osmanische Reich hätten sein können und dieses hätte stärken können. Prokesch lud den Fürsten zu einem neutralen Blick ein, frei von Vorurteilen und von einem kolonisierenden, eurozentrierten Blick.<sup>17</sup> Pückler selbst gibt später Prokeschs Ratschläge wie folgt wieder:

Werfen Sie von sich Alles, was Sie über den heutigen Zustand des Landes und seiner Verwaltung gelesen haben, das Wahre und das Unwahre. Sie wagen nichts dabei. Von der früheren Geschichte behalten Sie bloß die unverwischbaren Umrisse, die unbestreitbaren Tatsachen. So ausgerüstet treten Sie ein und lassen Land und Menschen

---

<sup>15</sup> Siehe neben dem schon genannten Artikel von Bertsch 2018, auch Bertsch 2005.

<sup>16</sup> Siehe Prokesch 1828-31; Prokesch 1831; Prokesch 1831a; Prokesch 1836-37; Prokesch 1842-44.

<sup>17</sup> Siehe Said 2009.

auf Sie wirken. Betrachten, ich möchte sagen, erfahren Sie Klima und Natur des Bodens, wie die daraus hervorgegangenen Menschen. Geben Sie Rechenschaft über das seit Jahrtausenden Stabile, so wie über das Schwankende in den Institutionen dieses Landes. Betrachten Sie den Araber, den ackerbauenden, so wie den wandernden. Lernen Sie kennen, was seit zwanzig Jahren geworden ist, was er verspricht und wodurch er sich hält. – Dann schauen Sie sich eben so unbefangen in der Türkei um, mit gleichem Hasse gegen Phrasen und Lügen, mit gleicher Liebe zur Wahrheit.“<sup>18</sup>

Alte Vorurteile abzulegen, selbst - einem Journalisten gleich - den Orient zu erkunden, sich ein differenzierteres Bild von diesem zu machen und dieses nach Europa zu vermitteln, das sollte in der Tat Pücklers Anliegen werden. Geteilt wurde dieses Ziel auch von dem französischen Grafen Joseph d'Estourmel (1783-1853), der kurz vor Pückler den Orient bereist hatte, allerdings seinen Reisebericht *Journal d'un voyage en Orient* <sup>19</sup> - der sich noch heute in Pücklers Schlossbibliothek befindet<sup>20</sup> - erst 1844 veröffentlichte. D'Estourmel hatte eine politische Laufbahn hinter sich<sup>21</sup>, als er von Juni 1832 bis Juli 1833 in Gesellschaft seiner beiden Neffen Kleinasien, Griechenland, Syrien und Ägypten bereiste. Er kritisiert sowohl den europäischen Touristen, der sich nicht auf die orientalische Kultur und Mentalität einlässt als auch die Literatur, die ein verklärtes Bild des Orients vermittelt, dem die Realität nicht standhalten kann:

Le présent ! le conçoit-on bien ? peut-on s'en faire une idée d'après les livres ? C'est vraiment pitié que les contes de l'Occident sur l'Orient. Tel s'exalte en parlant de la beauté des femmes qu'il n'a vues que voilées. Tel autre bâtit des palais là où il m'a été impossible de voir autre chose que des masures. Celui-ci rend en passant d'immenses services à l'agriculture ; toute la végétation est son ouvrage ; à sa voix, des forêts s'élèvent et couvrent le sol, l'herbe verdit, les plantes embaument. Quel dommage que tout cela n'existe que dans le livre ! [...] Il existe dans notre littérature une couleur de

---

<sup>18</sup>Pückler 1840, S. 360f.

<sup>19</sup> Estourmel 1844. D'Estourmel erklärt in seinem Vorwort, dass er 1837 bei einem Schiffbruch beinahe sein Leben und seinen sich auf losen Blättern befindlichen Reisebericht verloren hätte und sich daher zur Publikation entschloss, ohne jedoch inzwischen erfolgte politische Veränderungen zu berücksichtigen bzw. einzufügen. (vgl. Bd 1, S. IV f.)

<sup>20</sup> In Pücklers Schlossbibliothek sind heute noch erhalten: François-René de Châteaubriand: *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, Paris 1830. [Erstausgabe: 1811]; Charles Deval: *Deux années à Constantinople et en Morée (1825-1826) ou Esquisses historiques sur Mahmoud, les Janissaires, les nouvelles troupes, Ibrahim-Pacha, Solyman-Bey, etc.*, London/Paris 1828; eine von Frédéric Cailliaud (1787-1869) erstellte Generalkarte von Ägypten und Nubien aus dem Jahre 1827. Zur Überarbeitung seiner Reisenotizen besaß Pückler folgende, nach 1840 erschienene Werke: Baptistin Poujoulat: *Voyage dans l'Asie mineure, en Mésopotamie, à Palmyre en Syrie, en Palestine et en Égypte, faisant suite à la Correspondance d'Orient*, Brüssel 1841; Joseph d'Estourmel: *Journal d'un voyage en Orient*, Paris 1844; Victor Fialin de Persigny: *De la destination et de l'utilité permanente des pyramides en Égypte et de Nubie*, Paris 1845.

<sup>21</sup> Er war Politiker in der Restaurationszeit (1814-1815 und 1815-1830) und zwischen 1818 und 1824 Präfekt in verschiedenen französischen Regionen. Mit der Julimonarchie endete seine politische Karriere, und er wurde als Orientreisender, Künstler und Schriftsteller bekannt.

convention que nous appelons orientale, avec laquelle on fait de la belle poésie et des voyages inexacts. [...] Le luxe oriental ! j'ai souvent eu l'occasion d'en parler. A bien peu d'exceptions près, qu'ai-je trouvé ? des demeures d'argile où le mobilier se réduit à un coffre ; les lits et les sièges à des paillasons. Il en est de même pour le personnel. Les tailles des nymphes sont de vrais tonneaux. Enfin, les contes arabes sont bien des contes, ce qui ne veut pas dire que, dans des temps plus heureux, ils n'aient été des histoires.<sup>22</sup>

D'Estourmel, der eine zweistündige Audienz bei Mehemed Ali erhalten hatte,<sup>23</sup> war von diesem charismatischen Mann genauso fasziniert wie Prokesch<sup>24</sup> und wünscht dem „Vizekönig“ Erfolg bei seinen Modernisierungen:

J'ai formé des vœux pour la durée du règne de Sa Hautesse, sous qui les sciences et les arts portent de si beaux fruits, de ce règne en un mot qu'on peut appeler l'honneur du siècle où nous vivons.<sup>25</sup>

Noch einige Jahre früher, von 1825 bis 1826, war Charles Deval (1806-1862) durch den Orient gereist. Sein Reisebericht *Deux années à Constantinople et en Morée (1825-1826) ou Esquisses historiques sur Mahmoud, les Janissaires, les nouvelles troupes, Ibrahim-Pacha, Solyman-Bey, etc.* (ebenfalls in Pücklers Schlossbibliothek vorhanden) war für Pückler von besonderem Interesse, denn von einem „Insider“ geschrieben. Deval war als Sohn eines französischen Dolmetschers in Konstaninopel geboren und aufgewachsen, hatte erst auch die

---

<sup>22</sup> Estourmel 1844, Bd 2, S. 490-493. Ü.d.V.: „Die Gegenwart! Versteht man diese? Kann man sich aus den Büchern davon ein Bild machen? Die Märchen des Okzidents über den Orient sind zum Erbarmen! Der Eine rühmt die Schönheit der Frauen, die er nur verschleiert gesehen hat. Der Andere baut Paläste dort, wo es unmöglich ist, etwas Anderes zu sehen als Baufälliges. Noch ein Anderer leistet der Landwirtschaft im Vorübergehen große Dienste, denn die ganze Vegetation ist sein Werk. Seiner Stimme folgend wachsen die Wälder und bedecken den Erdboden, ist das Gras grün, duften die Pflanzen. Wie schade, dass das nur im Buch existiert! Ich persönlich denke, dass, wenn sich die Pflanzenzucht auf den Anbau von Brennesseln beschränkt, es nicht erlaubt ist, in seiner Phantasie Bäume zu pflanzen, Blumen zu säen und Gemüse zu essen. Es gibt doch in unserer Literatur eine abgesprochene Farbe, die wir orientalisches nennen, mit der man schöne Poesie und ungenaue Reisen macht. [...] Der orientalische Luxus! Ich hatte oft Gelegenheit, davon zu sprechen. Was habe ich, bei wenigen Ausnahmen, vorgefunden? Behausungen aus Lehm, in denen sich das Mobiliar auf eine Truhe beschränkt, Betten und Sitze sind Fußmatten. Genauso verhält es sich mit den Menschen. Die Nymphen sind kleine wahre Fässer. Die arabischen Erzählungen sind doch nur Erzählungen, was nicht heißt, dass sie in glücklicheren Zeiten auch nur Erzählungen waren.“

<sup>23</sup> Ebd, Bd 2, S. 485f.

<sup>24</sup> Prokesch 1877.

<sup>25</sup> Estourmel 1844, Bd 2, S. 458 f. Ü.d.V.: „Gott hat Ägypten zu einer neuen Jugend verholfen, indem er es aus der Schande der Unwissenheit geholt und das Joch des Aberglaubens zerbrochen hat, das auf seinen Kindern lastete. Möge Gott demjenigen den Sieg zuschreiben, der diese Wunder bewerkstelligt hat, möge er Ägypten unter seiner Beherrschung wieder ein fröhliches, lachendes Gesicht geben. Seine Hoheit Mehemet Ali, Pascha und Vizekönig von Ägypten, ließ also aus den fernsten Ländern die kostbarsten Bücher, die neusten und perfektsten Instrumente kommen, die erlesensten Produkte der fortschrittlichsten Industrie der Welt. Dies alles wurde den medizinischen Gelehrten, die aus Europa gekommen waren, zur Verfügung gestellt, die damit begannen, die Perlen ihrer Kenntnisse den Kindern der Araber zu vermitteln, die sie begierig aufnahmen. [...] Ich habe den Wunsch geäußert, dass die Herrschaft seiner Hoheit noch lange dauern möge, unter der die Wissenschaften und die Künste so schöne Früchte tragen, diese Herrschaft, die, kurz gesagt, das Jahrhundert, in dem wir leben, ehrt.“

Dolmetscherschule besucht, dann in Paris Medizin studiert und gehörte zu den „orientalischen Ärzten“<sup>26</sup>, die das neue medizinische Wissen (über die französische Sprache) im Osmanischen Reich einführten. Sein Reisebericht ist einer der wenigen, die von der Landessprache mächtigen (Wahl)Osmanen geschrieben wurde, um den Europäern das Osmanische Reich, seine Entstehung und historische Entwicklung nahezubringen.

Den Europäern einen profunderen Blick ins Osmanische Reich zu liefern, erscheint Deval als unabdingbar, um diesen besonders angesichts der großen Mode des Orientalismus und des Einsatzes der europäischen Philhellenen für die Unabhängigkeit Griechenlands von Klischees und Fiktionalem zu befreien:

[...] à l'époque où l'Orient joue un si grand rôle dans la scène du monde, où tout ce qui se rapporte à la Turquie et à la Grèce est, pour les amis des arts et de la liberté, du plus puissant intérêt, et donne l'éveil à toutes les passions nobles et généreuses, j'aime à croire que destiné à répandre un nouveau jour sur ces contrées et à faire connaître d'une manière plus spéciale les principaux personnages qui y figurent en ce moment, et la part active qu'ils y ont prise aux dernières révolutions, mon travail échappera à la critique, et sera accueilli de la plupart des lecteurs avec indulgence, peut-être même avec intérêt.<sup>27</sup>

Es wird also deutlich, dass Pückler sich besonders von französischen Reiseberichten inspirieren und beeinflussen ließ, die sich von einem verklärten Orient-Bild distanzieren und um Aufklärung und Tatsachenberichte bemüht waren. Der Fürst konnte auf seinen hohen Bekanntheitsgrad, seine Publikationserfahrungen und -erfolge bauen, um diese Perspektive auch in der deutschen Heimat publik zu machen.

Schließlich besaß Pückler auch Karten<sup>28</sup> von dem französischen Naturforscher und Geologen Frédéric Cailliaud (1787-1869), der schon ab 1809 unter anderem Griechenland, die Türkei und 1815 Ägypten bereist hatte, wo er von Mehemed Ali damit beauftragt worden war, die Wüsten am Ufer des Nils zu erkunden. Er drang bis nach Nubien vor, bis zu den letzten Katarakten und deckte dort verschüttete und vergessene Monumente auf.<sup>29</sup> Zuvor hatte er schon am Berg

---

<sup>26</sup> Estourmel 1844, Bd 2, S. 458f.

<sup>27</sup> Deval 1828, S.3. Ü.d.V.: „[...] in einer Zeit, in der der Orient eine so große Rolle auf der Bühne der Welt spielt, wo alles, was sich auf die Türken und Griechen bezieht, für die Freunde der Kunst und der Freiheit von höchstem Interesse ist, und Anlass zu den edelsten und großzügigsten Leidenschaften gibt, möchte ich durch mein Werk einen anderen Blick auf diese Landstriche öffnen, ebenso wie auf die wichtigsten Personen, die die Gegenwart beherrschen und eine aktive Rolle in den letzten Revolutionen gespielt haben. Ich hoffe, dass meine Arbeit von der Kritik verschont bleibt und von den Lesern mit Wohlwollen, wenn nicht gar mit Interesse aufgenommen wird.“

<sup>28</sup> In der Schlossbibliothek vorhanden.

<sup>29</sup> Cailliaud 1823-27.

Zabarah Smaragd-Minen aus dem antiken Ägypten wiederentdeckt, mit weitläufigen Galerien und mannigfaltigem Material zum Smaragdabbau aus der Zeit der Ptolemäer (3. Jahrhundert v. Chr.). Auf all seinen Reisen machte Cailliaud minutiöse geologische und mineralogische Beobachtungen, beschrieb die Sitten und Gebräuche, fertigte Zeichnungen von Bekleidungsstücken und sehr genaue Karten an. Cailliaud kam mit einer Unmenge von Dokumenten und vor Ort erworbenen Objekten zurück nach Frankreich, die vom Ministerium für die „Instruction publique“ aufgekauft wurden. Edme François Jomard (1777-1862) gab für die *Commission d’Égypte* 1821 Cailliauds Reisebeschreibungen heraus.<sup>30</sup> Ende 1819 befand sich Cailliaud erneut in Ägypten, diesmal im Auftrag der französischen Regierung und unter Schutz des ägyptischen Paschas, und fand die Stadt Faytoun. Er entdeckte die Pläne von Tempeln und sammelte alles für die Wissenschaften interessante Material. Bei seiner Rückkehr 1820 erfuhr er, dass Mehemed Ali eine von seinem Sohn Ibrahim-Bey (1799-1848) geleitete Expedition nach Obernubien [Sudan] unternehmen ließ und bot seine Teilnahme an. So kam Cailliaud nach Meroe, wo er 1822 die 350 n.Chr. zerstörte Stadt und Königsnekropole (wieder)entdeckte. Cailliaud schrieb viele Inskriptionen ab, brachte auch eine Mumie mit, die bedeckt war mit hieroglyphischen Aufschriften samt griechischer Übersetzung, und die Jean-François Champollion (1790-1832) bei der Entzifferungsarbeit derselben ab 1821 sehr nützlich werden sollte.<sup>31</sup> Cailliaud gehört zu den Orientreisenden, die wesentlich dazu beigetragen haben, das Wissen um den Orient zu bereichern und durch präzise Karten eine bedeutende Vorarbeit für nachfolgende Forschungen zu leisten.

Cailliaud reiste als Wissenschaftler und konnte Pückler als Vorbild für genaue Beobachtungen und Beschreibungen dienen, ein Anspruch, den sich der Fürst auch als Nicht- Wissenschaftler auf die Fahnen schrieb.

Im Bereich der Literatur hatte lange die 1704 bis 1708 von Antoine Galland vorgenommene Übersetzung der „Märchen aus 1001 Nacht“ ins Französische<sup>32</sup> das Bild geprägt, das sich die Europäer vom Orient machten. Die deutsche Übersetzung erschien zwischen 1781 und 1785.<sup>33</sup> Die Leser hatten sich auf dieser Grundlage schon früh ihr eigenes, fantasmagorisches, hoch

---

<sup>30</sup> Der genaue Titel lautete: *Voyage à l’oasis de Thèbes, dans les déserts situés à l’orient et à l’occident de la thébaïde, fait pendant les années 1815, 1816, 1817 et 1818.*

<sup>31</sup> Unter seinem eigenen Namen veröffentlichte Cailliaud : *Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens Égyptiens* (1823), was er dann 1837 erweitert unter dem veränderten Titel *Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens peuples de l’Égypte, de la Nubie et de l’Éthiopie, suivie de détails sur les moeurs et coutumes des peuples modernes des mêmes contrées* nebst Farbtafeln herausgab.

<sup>32</sup> Galland 1704-08.

<sup>33</sup> Die erste Übersetzung ins Deutsche erfolgte von Voß (1781-85).

erotisiertes Orient-Bild von halbnackten willigen Haremsdamen und blutrünstigen zähnefletschenden Herrschern gemacht. Das besonders durch Napoleons Ägyptenfeldzug verstärkte Interesse der Europäer für den Orient schlug sich vor allem in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhundert - also nach Pücklers Rückkehr - in der europäischen Malerei, Architektur, Musik und nicht zuletzt in der Literatur nieder mit den Werken von Gustave Flaubert *Voyage en Orient* (1849-1851), Gérard de Nerval *Voyage en Orient* (1851) und Théophile Gautier *L'Orient* (1877). In dieser Zeit entwickelte sich auch unter wesentlich komfortableren Transportbedingungen als zu Pücklers Reisezeit ein „Orienttourismus“, mit Zugverbindungen, Hotels und Reiseführern.

In der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts waren in der Orient-Reiseliteratur besonders die schon erwähnten Franzosen Chateaubriand und Lamartine tonangebend und gelten als der Inbegriff der romantischen Reiseliteratur. Pückler kannte die Orientberichte der beiden berühmten Autoren, die er zitiert (siehe später im Text). In wie fern er durch diese beeinflusst wurde, sich aber auch von ihnen unterschied, soll im Folgenden kurz dargestellt werden.

François-René de Chateaubriands (1768-1848) *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris* (1811) ist ein Bericht über die Reise, die der Autor von Juli 1806 bis Juni 1807 unternommen hatte.<sup>34</sup> Ihm ging es im Orient nicht darum, diesen an sich zu erkunden, und nichts lag ihm ferner, als sich in orientalische Basars zu begeben.<sup>35</sup> Er wollte vielmehr wichtige Stätten des Christentums mit eigenen Augen sehen, auch um diese als Orte der Handlung in sein entstehendes Werk *Martyrs* einzufügen, das 1809 erschien. Mit Chateaubriand hatte allerdings eine Veränderung des Genres „Reisebericht“ eingesetzt: Zum ersten Mal stand weniger die Reise selbst im Vordergrund als das „Ich“. Auch wenn Chateaubriand dem bis dahin gültigen Modell des weniger auf Ästhetik ausgerichteten Reiseberichts folgt und den referentiellen Pakt<sup>36</sup> eingeht, so kommt der Person des Schriftstellers und dem „Ich“, das auf der Suche nach den eigenen Wurzeln und der eigenen Identität ist, immer mehr Bedeutung zu. Gerade der Stil Chateaubriands galt den zeitgenössischen Kritikern (trotz der Kritik bezüglich einiger Ungenauigkeiten im Inhalt und der Anmaßung, sich die Entdeckung gewisser Örtlichkeiten zuzuschreiben)<sup>37</sup> als herausragend und den mannigfaltigen Reisesituationen angepasst.<sup>38</sup> Auf

---

<sup>34</sup> Dabei war Chateaubriand von elf Monaten Reise nur drei Monate vor Ort und verkörperte für lange Zeit den „voyageur pressé“, den «eilenden Reisenden». Vgl. Berchet 1985, S. 1081.

<sup>35</sup> Berchet 2005, Einleitung, S.10.

<sup>36</sup> Vgl. Antoine 2006, S.1.

<sup>37</sup> Ebd.

<sup>38</sup> Ebd, S. 11.

Chateaubriand und seine religiös motivierte Reise geht auch eine mehr oder weniger festgelegte Reiseroute zurück, die von vielen nachfolgenden Orientreisenden übernommen wurde. Sie umfasste die Reiseziele Ägypten, Palästina, den Libanon, Kleinasien, Konstantinopel, Athen und Griechenland und hob sich durch das Bereisen der immer gleichen, eng mit dem Christentum verbundenen Stätten ab von Reiseberichten der Forscher und ihrer Suche nach immer Neuem.<sup>39</sup> Chateaubriands Reiseroute wurde nicht nur von Literaten (mit Varianten) übernommen, sondern auch von dem ab 1853 erscheinenden französischen Reiseführer „Joanne“, der noch dazu einen Kalender vorschlug: Ägypten sei am besten im Winter zu besuchen, Jerusalem zu Ostern, wodurch die Reise zusätzlich einen symbolischen Charakter erhielt.<sup>40</sup>

Neu ist bei Chateaubriand, dass das Gesehene immer eingebettet wird in einen historischen Kontext, allerdings auch alles Nicht-Christliche eindeutig abgewertet wird. Der große Erfolg von Chateaubriands das Genre erneuerndem Reisebericht war maßgebend für die nachfolgenden Generationen, so auch für Pückler, der den Autor für seinen Stil und besonders für seine Genauigkeit lobt, die ihm als ausschlaggebendes Kriterium gilt:

Ehe ich jedoch zum Einzelnen übergehe, muß ich es als allgemeine Bemerkung vorausschicken, daß [...] Herrn von Chateaubriand's *Itinéraire* der beste und sicherste Führer ist, namentlich für alle Stationen Jerusalems, die er in seinem blühenden Style nicht nur anziehend, sondern auch äußerst wahr beschreibt, was man von vielen Andern, z.B. Herrn v. Lamartine durchaus nicht rühmen kann.<sup>41</sup>

Der Fürst folgt in großen Teilen der Reiseroute Chateaubriands (wenn auch in umgekehrter Richtung)<sup>42</sup>, wobei seine Reise nicht religiös motiviert ist. Er reist als Christ, ohne das Christentum über den Islam zu stellen, erwägt auch nie zum Islam überzutreten. Die Religion ist bei Pückler nur ein Aspekt unter vielen, der ihn am Orient interessiert. Er ist auf der Suche nach Neuem, Aktuellem, wobei dem von Chateaubriand eingeführten „Ich“ durchaus Bedeutung zukommt, das Pückler aber auch schon in seinen *Briefen eines Verstorbenen* angewendet hatte.

Dass Lamartines *Voyage en Orient* (1835) dem Fürsten zumindest formal als Modell diene, belegt ein Brief an Schefer, in dem er ihn bittet, das Manuskript seines Reiseberichts über Griechenland, den *Vorläufer*, dem Verleger zu verkaufen „für 2000 Rth [Reichsthaler] in zwey

---

<sup>39</sup> Vgl. Berchet 1985, S.10.

<sup>40</sup> Ebd.

<sup>41</sup> Pückler 1844-48, S. 37f.

<sup>42</sup> Brückner 2012, S. 133.

Theilen, Druck und Format wie Lamartines Werk über den Orient.“<sup>43</sup> Lamartine war schon ein für seine *Méditations* (1820) und *Harmonies* (1830) gefeierter Dichter und geschätzter Diplomat, der nach politischen Misserfolgen 1832 mit fünfzehn Angestellten, seiner Frau und seiner 10jährigen, an Tuberkulose erkrankten Tochter in den Orient gereist war, in der Hoffnung auf Besserung deren Gesundheitszustandes in milderem Klima.<sup>44</sup> Lamartine interessierte sich auch im Orient - und in diesem Sinne ähnlich wie Chateaubriand - besonders für die Religion, wie an folgender Passage exemplarisch deutlich werden kann:

A considérer le mystère du christianisme en chrétien, c'était là, sous ce morceau de ciel bleu, au fond de cette vallée étroite et sombre, au fond de cette petite colline dont les vieilles roches semblaient encore toutes fendues du tressaillement de douleur qu'elles ressentirent en ensevellissant le Verbe mort ; c'était là le point fatal et sacré du globe que Dieu avait choisi de toute éternité pour faire descendre sur terre sa vérité, sa justice et son amour incarné dans un Enfant-Dieu [...].<sup>45</sup>

Die Familie Lamartine und ihre Begleiter besuchten Athen, Beirut, Jerusalem, Damaskus, Jaffa, Rhodos, Smyrna, Konstantinopel und traten den Rückweg an über Andrianopel [heute: Edirne], Belgrad, Wien und Strassburg, befolgten also im Wesentlichen die von Chateaubriand erstellte Reiseroute. Die kleine Julia verstarb im Dezember 1831, was der Reise ein besonders tragisches Moment verlieh.

Diese Reise in den Orient beeinflusste stark Lamartines politisches Leben. Er war von 1833 bis 1851 Abgeordneter, war 1834 Mitbegründer der Gesellschaft für die Abschaffung der Sklaverei und setzte sich gemeinsam mit Victor Hugo für das serbische Volk und gegen das Osmanische Reich ein. In seinen Reden vertrat er den Standpunkt, das Osmanische Reich der 1830er Jahre gleiche einem „Leichnam“, der sich auflösen werde. Als Rettungsmaßnahme plädierte er für ein allgemeines Protektorat des Okzidents über den Orient, wobei Ägypten England zufallen, Konstantinopel unter Aufsicht von Russland und Griechenland unter die Aufsicht von Österreich gestellt werden sollte. Syrien sollte von Frankreich protektiert werden. Dabei ging es Lamartine um eine friedliche Intervention, bei vollem Respekt der Religionen (wobei das

---

<sup>43</sup> Pückler an Schefer am 26. Februar 1838, zitiert bei Friedrich/Neuhäuser 2018, S. 20.

<sup>44</sup> Berchet 1985, S. 1088.

<sup>45</sup> Berchet 1985, S. 620. Ü.d.V.: „Betrachtet man das Mysterium des Christentums als Christ, dann war es hier, unter diesem blauen Himmel, in diesem engen und dunklen Tal, am Ende dieses kleinen Hügels, dessen alte Felsen noch ganz gespalten schienen von dem bebenden Schmerz, den sie verspürten, als sie das tote Verb begruben. Das war der fatale und heilige Ort der Erde, den Gott für die Ewigkeit ausgewählt hatte, um seine Wahrheit, seine Gerechtigkeit und seine Liebe auf die Welt zu schicken, verkörpert in einem Kind-Gott.“

Christentum allerdings an erster Stelle rangieren sollte), Sitten und Gebräuche und auch der Nationalitäten.<sup>46</sup>

Lamartines ganze Reise hat einen religiösen Charakter: Gottes Werk zu entdecken und zu verstehen ist bei Lamartine nicht nur Grund der Reise, sondern des Lebens überhaupt. Aber auch Lamartines Werk prüft Pückler auf den Wahrheitsgehalt und kritisiert:

Ein Reisewerk ist aber à portée eines Jeden, der das beschriebene Land selbst kennt, und da muß ich gestehen, daß die schiefe, einseitige Weise, mit der hier von Herrn v. Lamartine der erhabene Orient aufgefaßt wird, die fortwährend falsche und unwahre Darstellung der Localitäten, die breiweiche, in ihrer offenbaren Affectation so unerquickliche Frömmerei, die stets auf Stelzen einerschreitende Schilderung imaginärer Naturschönheiten, die so nirgends im heiligen Lande existiren, der gänzliche Mangel an höherem historischen Sinn und einer unpartheiischen gesunden Kritik, in ewiger Verbindung mit Erzählungen von seiner Frau Mutter, seiner Frau Gemahlin und seinem Fräulein Tochter, einem Kleeblatt irdischer Vortrefflichkeiten, denen man gern alle diese Eigenschaften zugesteht, die aber unmöglich das Publicum, sondern höchstens nur intime Freunde interessiren können – daß alles dies, sage ich mir nach Lesung des Werkes, von dem ich früher eine große Erwartung hegte, nur einen widerlichen Eindruck zurückgelassen hat, und ich den letzten Theil allein mit Vergnügen beendigte, der die Übersetzung eines fremden Manuscripts enthält.<sup>47</sup>

Pücklers harsche Kritik an Lamartine mag aber auch als eine Kritik an dessen politischen Vorstellungen über den Orient verstanden werden, die denen des Fürsten diametral entgegenstanden.

Pücklers Reiseberichte aus dem Orient knüpfen also einerseits an die Reiseberichte an, die kurz vor seinen entstanden, aber entweder noch nicht veröffentlicht waren (Estourmel) oder von Autoren stammten, die hauptsächlich andere Wirkungsbereiche hatten (Deval als Arzt). Pückler, so wurde klar, kannte die tonangebenden französischen (adligen)<sup>48</sup> Autoren der romantischen Reiseberichte (Chateaubriand, Lamartine), reihte sich aber - so sei hinzugefügt - auch in die Tradition der Aufklärer und Wissenschaftler des 18. Jahrhunderts ein, die um Wissenszuwachs und Neuentdeckungen bemüht waren und erweist sich damit einmal mehr nicht nur als ein „ächtches Kind“ des 19. Jahrhunderts, sondern auch des 18. Jahrhunderts. Als Vertreter dieser Orientliteratur sei hier Claude-Étienne Savary (1750-1788) genannt, der sich als Orientalist und Übersetzer vier Jahre in Ägypten aufgehalten hatte, wo er - des Arabischen

---

<sup>46</sup> Lamartine 2012.

<sup>47</sup> Pückler 1844-48.

<sup>48</sup> Brückner 2012, S.131. Die Autorin verweist zu Recht auf die Tatsache, dass sich nur wohlhabende und nicht berufstätige Adlige kostspielige und zeitraubende Orientreisen leisten konnten.

mächtig - in direkten Kontakt mit der Bevölkerung treten konnte, sich auch wie sie kleidete, um sich so unauffällig wie möglich in der ägyptischen Gesellschaft zu bewegen und Land und Leute zu erkunden. Seine *Lettres sur l'Égypte (1785/1786)*<sup>49</sup> war einer der ersten Reiseberichte, der (neben dem eigentlichen Adressaten, dem „Frère du Roi“) <sup>50</sup> auch einem breiten Publikum gewidmet war. Die Originalität Savarys lag neben dem fast familiären Ton in der Briefform<sup>51</sup>, die auch Pückler als besonders geeignet für Reiseberichte<sup>52</sup> ansah, wie aus seiner Tagebuchnotiz 1839 deutlich wird:

Mit viel Vergnügen Jaqueminot's Korrespondenz gelesen. Die Briefform (besonders an Verschiedene gerichtet) ist für die Reisebeschreibung gewiß die beste. Man schreibt selbst in dieser Fiktion, oder auch Realität, mannigfaltiger, und fühlt sich mehr stimuliert, als wenn man sich immerfort nur an das Publikum wendet.“<sup>53</sup>

Unter den deutschsprachigen Reiseschriftstellern stand Pückler in Bezug auf die Publikationsdaten zeitlich in direkter Konkurrenz zu der schriftstellerisch sehr erfolgreichen<sup>54</sup> Gräfin Ida Hahn-Hahn (1805-1880), die 1843 bis 1844 in Begleitung ihres Lebensgefährten Adolf Freiherr von Bystram (1792-1849) den Orient über Wien, Konstantinopel, Damaskus, Beirut, Jerusalem, Gaza und Kairo bereist hatte. Sie unternahm eine Fahrt auf dem Nil, kamen nach Assuan, Whadi Halfa, dann zurück nach Kairo und über Alexandria, Piräus und Triest. Gleich nach ihrer Rückkehr veröffentlichte die Gräfin 1844 ihre *Orientalischen Briefe*, einen Reisebericht in Form von Briefen, adressiert an ihre Mutter, ihren Bruder, ihre Schwester und ihre Freundin Gräfin Emilie Schönburg-Wechselburg (1806-1880). Pückler, schon seit mehr als vier Jahren wieder zurück in der Heimat, hatte seinen Verleger 1844 dazu angehalten, seinen Reisebericht *Aus Mehemed Ali's Reich* möglichst schnell zu veröffentlichen „damit mir die

---

<sup>49</sup> Savary 1785-86.

<sup>50</sup> Es handelt sich um einen der beiden Brüder des Königs Ludwig XVI (1750-1793), den späteren Ludwig XVIII. (1755-1824, König von 1814 -1824) oder den späteren Karl X. (1757-1836, König von 1824-1830).

<sup>51</sup> Die Briefform war natürlich auch schon durch Montesquieus *Lettres persanes* (1721) bekannt und beliebt.

<sup>52</sup> In Form von Briefen erfolgte auch die Reisebeschreibung von Joseph-François Michaud und Jean-Joseph-François Poujoulat : *Correspondance d'Orient 1830-1831*, Paris, Ducollet 1833-1835 ; Baptistin Poujoulat: *Voyage dans l'Asie mineure, en Mésopotamie, à Palmyre en Syrie, en Palestine et en Égypte, faisant suite à la Correspondance d'Orient* (1841).

<sup>53</sup> Pückler 1873-76, Bd 9, S. 114, Eintrag vom 26. Dezember 1839. Pückler unterläuft hier allerdings ein Irrtum. Es handelt sich nicht um den napoleonischen General Jean Ignace Jaqueminot (1754-1813), von dem kein Reisebericht existiert, sondern um Victor Jacquemont (1801-1832), der Nordamerika und besonders Indien bereiste. Nach dessen frühen Tod in Bombay erschien posthum die *Correspondance de Victor Jacquemont à sa famille et plusieurs de ses amis*, Paris 1839.

<sup>54</sup> Ida Hahn-Hahns Werke wurden ab 1844 in insgesamt acht Sprachen übersetzt. Einer ihrer größten Erfolge ist der Roman *Gräfin Faustine*, 1841. Interessant für die vorliegende Studie sind auch ihre *Erinnerungen aus und an Frankreich 1842*, wobei die Gräfin ganz im Gegenteil zu Pückler einen eher negativen Eindruck von Frankreich vermittelt. Von November 1852 bis Februar 1853 war Ida Hahn-Hahn in Angers (Frankreich) Novizin im Kloster zum Guten Hirten, dem Stammsitz des Ordens.

Gräfin Hahn mit ihrer orientalischen Reise nicht zuvorkommt“,<sup>55</sup> wobei er allerdings „recht selbstbewusst für die Auflage von 4000 Exemplaren 4000 Reichsthaler erwartete“. <sup>56</sup> Die Gräfin brachte ihren Reisebericht kurz vor Pückler heraus, war darüber eher froh und schrieb dem Fürsten: „Bei manchen Stellen Ihres Buchs sprach ich ganz vergnügt zu mir selbst: Gottlob, daß meine Briefe schon erschienen waren, sonst würden mir die Kritiker gewiß vorwerfen, ich hätte dem Fürst Pückler nachgeschrieben.“<sup>57</sup> Ida Hahn-Hahn war bei weitem nicht die erste weibliche Orientreisende<sup>58</sup>, jedoch eine der ersten deutschen.<sup>59</sup> Frauen-Reiseberichte wurden von den (männlichen) Kritikern oft belächelt oder verspottet,<sup>60</sup> dabei hatten gerade sie Zugang zu den für männliche Reisende verschlossenen weiblichen Sphären, allen voran dem Harem, womit sie einen (weiblichen) Blick auf Neues öffneten und damit den männlichen Reiseberichterstattem Konkurrenz machten. <sup>61</sup>

Eine gewisse Nähe zwischen Pücklers und Hahn-Hahn Reisebericht lässt sich sowohl auf eine ähnliche Reiseroute zurückführen als auch auf den gesellschaftlichen Stand der Autoren (Fürst/Gräfin), der ihnen zeitliche und finanzielle Mittel sicherte. Kritiker, besonders der österreichische Orientalist und Publizist Jakob Philipp Fallmerayer (1790-1861), warfen den beiden Aristokraten jedoch Standesdünkel und damit einhergehendes mangelndes Interesse für soziale Fragen vor. Bei Ida Hahn-Hahn bemängelt Fallmerayer die sich ständig wandelnden Einschätzungen des Gesehenen, was er ironisch kommentiert. So habe sie

[...] unter der gemeinen Volksclasse am Nil einiges Elend bemerkt, und sogar darüber scheinbare Anfänge quälender Eindrücke empfunden, sie hat aber diese unwillkürlichen Regungen ‚gemeiner Empfindsamkeit‘ ungesäumt in der Idee erstickt, daß in Ägypten auch das Gegenteile möglich und denkbar sei. <sup>62</sup>

Klar wird die uneindeutige Haltung der Gräfin in der Tat, wenn sich abfällige, ja rassistisch-antisemitische Bemerkungen wie „Das ganze Schiff war voll Türken, Juden und Wanzen! eine

---

<sup>55</sup> Brief von Pückler an Louis Hallberger am 18. März 1844, zitiert bei Hecker 2018, S. 52.

<sup>56</sup> Ebd, S. 52, Anm. 24.

<sup>57</sup> Ebd, S. 52.

<sup>58</sup> Besonders Britinnen hatten den Orient bereist: Lady Montagu hielt sich 1717 in Konstantinopel auf. Lady Elizabeth Crayen war 1785 dort und publizierte nach ihrer *Rückkehr A Journey Through the Crimea to Constantinople* (1789), Lady Hester Stanhope hatte England verlassen und sich im Libanon niedergelassen. Siehe Hodgson 2004, S. 14 und S. 89; dies. 2006.

<sup>59</sup> Nicht vergessen sei Ida Pfeiffer und ihr vorerst anonym veröffentlichter Reisebericht *Reise einer Wienerin in das heilige Land, unternommen im März bis Dezember 1842*, Wien 1843.

<sup>60</sup> Vgl. Hodgson 2004, S. 8.

<sup>61</sup> Siehe auch Wiedemann 2007.

<sup>62</sup> Fallmerayers Artikel trägt den Titel: „Noch ein Wort über die ägyptischen Fellahs, über den ‚Verstorbenen‘ und über deutsche Kolonien im Orient“ (1845) in Thomas 1861.

charmante Reisegesellschaft, nicht wahr?“<sup>63</sup> neben Äußerungen befinden, die eher auf eine große (Religions)Toleranz schließen lassen:

Ich bin im Gebiet und unter dem Gebot des Islam. Ich bin hergekommen ohne Vorurteil für oder gegen ihn: ich bemitleide nicht den Mohammedaner um seines Glaubens willen, und ich bewundere ihn nicht. Es ist sein Gesetz, das sein Prophet ihm gebracht: das scheint mir kein Grund weder für Verehrung noch für Verabscheuung.<sup>64</sup>

Besonders hart geht Fallmerayer jedoch mit Pückler ins Gericht. In einem 1839 erscheinenden Artikel der *Allgemeinen Zeitung*<sup>65</sup> wirft der bürgerliche Fallmerayer<sup>66</sup> ihm vor, er reise als „Grand Seigneur“<sup>67</sup> durch den Orient und betrachte „die Welt mit ihren Mühen aus der Cavalier-Perspective“,<sup>68</sup> denn

Semilasso will ja nicht die Bestände des ägyptischen Bauernvolkes nach Maß und Zahl correct und philanthropisch untersuchen; er hat nur in einem reizenden Wanderbild zeigen wollen, wie ein Europamüder, ein blasierter Seigneur, mit Eleganz, Pracht und neuen Genüssen durch den Orient pilgern soll. Und in Lösung dieser Aufgabe existirt für Semilasso kein Rival.<sup>69</sup>

Bei aller Kritik muss Fallmerayer jedoch eingestehen, dass Pückler auf dem deutschen Orientliteratur-Markt als deutscher adliger Reisender am Ende der 1830er Jahre eine Besonderheit darstellt.<sup>70</sup> Seine Kritik wendete sich aber nicht nur gegen Pücklers Person, sondern auch und vor allem gegen dessen positive Einschätzung Mehemed Alis, die der seinen diametral entgegensteht, denn, so schreibt er: „Das Schlimmste, was man dem Orient wünschen kann, ist unabhängiger Fortbestand seiner Gebieter, und namentlich Mehemed Ali's, des giftigen Windhauches Afrika's.“<sup>71</sup>

---

<sup>63</sup> Hahn-Hahn 1844, S. 12

<sup>64</sup> Hahn-Hahn 1844, S.48 (Hervorhebungen im Original).

<sup>65</sup> Fallmerayer publiziert 1839 in der *Allgemeinen Zeitung*: „Semilasso und die ägyptischen Fellahs“, in: Thomas 1861, S.53-69.

<sup>66</sup> Jakob Philipp Fallmerayer (1790-1861) hatte den russischen General Ostermann-Tolstoi 1831-1834 auf eine Forschungsreise nach Griechenland und den Vorderen Orient begleitet. Bei seiner Rückkehr konnte er nicht mehr in den Staatsdienst zurück, da sich seine wissenschaftlichen Ansichten nicht mehr mit der allgemeinen Lehrmeinung vereinen ließen. Er wurde daraufhin Privatdozent, veröffentlichte 1845 seine Reiseberichte *Fragmente aus dem Orient* und wurde freier Mitarbeiter der *Allgemeinen Zeitung*, die ihm 1848/1849 eine erneute Reise in den Vorderen Orient finanzierte.

<sup>67</sup> Fallmerayer 1839, Thomas 1861, S. 54.

<sup>68</sup> Ebd.

<sup>69</sup> Ebd., S. 68.

<sup>70</sup> Fallmerayer schreibt seinen Artikel 1839. Ida Hahn-Hahn, die als direkte Konkurrentin des Fürsten angesehen werden könnte, veröffentlicht ihre Orientalischen Briefe erst fünf Jahre später.

<sup>71</sup> Fallmerayer 1839, Thomas 1861, S. 68.

In einem zweiten Artikel in der *Allgemeinen Zeitung*<sup>72</sup> wirft Fallmerayer dem Fürsten sogar vor, das unter Mehemed Ali leidende Volk von der Rebellion abzuhalten:

Daß der ‚Verstorbene‘ dieses Thema [die Lebensbedingungen der Fellahs, A.d.V.] mit dem lechzenden Hungervolk am Nil verhandelt und besprochen habe, findet man im Buch „Aus Mehemed Ali’s Reich“ zwar nicht so gerade ausgedrückt, es muß aber häufiger und umständlicher geschehen sein, als durch irgend einen anderen Touristen oder Caballero andante der Christenheit, weil die Reden des „Sultan Muskof“ (so nennt man in Ägypten den ‚Verstorbene‘) bis in die unteren Volksschichten gedrungen sind, wo man sie von den Leidenden oft als Trost, von den türkischen Plagegeistern gern als Autorität, von den Skeptikern aber zuweilen als Controverse heute noch citiren hört. „Eure Mühseligkeiten“, sagte der Emir zu den klagenden Fellahs, „sind nichts im Vergleich zu den Leiden, welche die Bauern meines Landes, und selbst die unter der milden österreichischen Regierung lebenden zu ertragen haben.“ Dieses Sultan Muskof’sche Dictum hat in Ägypten einen tiefen und bleibenden Eindruck hervorgebracht, und nicht wenig beigetragen, den alten Pascha [Mehemed Ali, A.d.V.] im bisherigen System ‚weiser Milde‘ festzuhalten, ja auf indirectes Anrathen des ‚Verstorbene‘, eher noch weiter zu gehen und es hie und da etwas genauer zu nehmen [...].“<sup>73</sup>

Die *Allgemeine Zeitung* nimmt jedoch Pückler, der dem Blatt ein ebenso wichtiger Informant wie Fallmerayer aus dem Orient ist, in Schutz: Im Gegensatz zu all seinen Kritikern hat der Fürst persönlichen Kontakt zu Mehemed Ali und ist bei weitem nicht der Einzige, der dessen Politik verteidigt und es sich zur Aufgabe gemacht hat, dessen Reformen in Europa bekannt zu machen und ihn somit in seiner Politik zu unterstützen. Das Blatt nennt als eminente Vertreter den Engländer Thomas Waghorn (1800-1850),<sup>74</sup> den französischen Grafen de Laborde (Alexandre de Laborde 1773-1842 und dessen Sohn Léon de Laborde 1807-1869),<sup>75</sup> den

---

<sup>72</sup> „Noch ein Wort über die ägyptischen Fellahs, über den ‚Verstorbene‘ und über die deutschen Kolonien im Orient“, in: Beilage zur Allgemeinen Zeitung vom 28. Mai.1845 Nr. 148, S. 1177-1180, auch in Thomas 1861, S. 70-84.

<sup>73</sup> Ebd, S. 78 f. (Hervorhebung im Original).

<sup>74</sup> Thomas Waghorn entwickelte mit Unterstützung von Mehemed Ali den später als *Overland Route* bekannt gewordenen neuen, zeitsparenden Transportweg für Passagiere und die Post von Großbritannien nach Indien.

<sup>75</sup> Alexandre und Léon de Laborde waren 1826 bis 1828 gemeinsam über Italien und Korfu nach Konstantinopel, Jerusalem und Alexandria gereist. Der Vater kehrte dann nach Paris zurück, der Sohn reiste mit dem Ingenieur und Forschungsreisenden Linant de Bellefonds, den er in Ägypten kennengelernt hatte, weiter in die nabatäische Felsenstadt Petra. Diese Reise dokumentierten sie akribisch und veröffentlichten sie samt Zeichnungen in: *Voyage del’Arabie Petrée* (1830). Das Werk galt zu der Zeit als die umfänglichste Publikation zu der erst 1812 von Burckhardt für die westliche Altertumswissenschaft wiederentdeckten Stadt. Léon de Laborde veröffentlichte auch *Voyage de la Syrie par MM Alexandre de Laborde, Becker, Hall et Léon de Laborde*, Paris 1837 (existiert als Digitalisat) und *Voyage d’Asie mineure*, Paris 1838.

französischen Marschall Marmont (1774-1852)<sup>76</sup> sowie den schon erwähnten Österreicher Anton Prokesch von Osten und schreibt:

Den Zeitungen und Journalen [...], welche Fürst Pücklers Ansicht über Aeypten und dessen Herrscher wie eine Art Verbrecher behandelten, bringen wir in Erinnerung, dass jene Ansicht im Wesentlichen dieselbe ist, welche Prokesch v. Osten, Waghorn, Graf de Laborde, Marschall Marmont und ähnliche bedeutende Männer aus verschiedenen Ländern Europa's ausgesprochen.<sup>77</sup>

Heinrich Laube hatte Pückler in einem Brief mitgeteilt, dass „Semilasso's orientalischer Gegner Fallmerayer“<sup>78</sup> in der *Allgemeinen Zeitung* „rase wie ein Freigelassener“,<sup>79</sup> woraufhin Pückler antwortet: „A propos, meinen Sie, daß ich gelegentlich den Fallmerayer vornehmen soll? Es ist wohl nicht der Mühe werth, und zu viel Polemik in meiner Stellung auch nicht gerathen.“<sup>80</sup>

Auch mit anderen deutschsprachigen Orientreisenden stand Pückler in offenem Konflikt. Der Fürst schreckte nicht davor zurück, angesehene Naturwissenschaftler und Philologen der Ungenauigkeit und Unzuverlässigkeit zu bezichtigen und sie unter Nennung ihres Namens zu kritisieren. Dies kann durchaus als eine Strategie interpretiert werden, um die eigenen Werke anzupreisen und im öffentlichen Gespräch zu bleiben, denn Pückler ging davon aus, „Je mehr Feinde und Freunde ein Buch hat, je besser - nicht das Schmähnen, nur das Schweigen ist tödlich.“<sup>81</sup> Dem deutschen Naturwissenschaftler und Afrikaforscher Eduard Rüppell (1794-1884) warf er falsche Berechnungen und unzutreffende Kilometerangaben vor, die dieser in seinem Antwortartikel in der *Allgemeinen Zeitung* zwar als „bei der Correctur übersehene Fehler des Druckes“ eingestand, aber als kleinlich und diffamierend zurückwies, noch dazu da sie nicht von einem Wissenschaftler, sondern von einem „Touristen“, wie er Pückler nennt, vorgebracht wurden.<sup>82</sup>

Der angesehene Professor für klassische Philologie Friedrich Thiersch (1784-1860) aus München, der dort 1812 das Philologische Institut gegründet hatte und mit der Reformierung des bayerischen Bildungssystems beauftragt worden war, hatte Griechenland nach der

---

<sup>76</sup> Auguste de Marmont ( Herzog von Ragusa ) : *Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transsylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte 1834-1835*. Paris 1837.

<sup>77</sup> Beilage zur Allgemeinen Zeitung Nr.270 vom 27. September 1839.

<sup>78</sup> Brief von Laube an Pückler vom 19. Januar 1841, in Pückler 1873-76, Brief Nr. 31, S. 60-62, hier S. 62.

<sup>79</sup> Ebd.

<sup>80</sup> Brief von Pückler an Laube vom 28. Januar 1841, in: Pückler 1873-76, Bd 6, Brief Nr. 32, S. 63-65, hier S. 65.

<sup>81</sup> Pückler 1873-76, Bd 8, S. 815. Auch bei Krönert 2002, S.71.

<sup>82</sup> Siehe besonders die „Erklärung“ von Rüppell in der Beilage zur Allgemeinen Zeitung (im Folgenden BAZ) Nr. 4 vom 04. Januar 1840, S. 30-31.

errungenen Unabhängigkeit erfolgreich auf einen bayerischen König vorbereitet. Auch er wurde von Pückler mehrmals der Lächerlichkeit preisgegeben,<sup>83</sup> woraufhin der verletzte Philologe sogar mit einer Veröffentlichung reagierte, der *Apologie eines Philhellenen wider den Fürsten Hermann L.G. von Pückler-Muskau*.<sup>84</sup> Er schreibt dort zu Beginn:

Der Herr Fürst Hermann L.G. von Pückler-Muskau hat sich veranlaßt gefühlt, meine Person und meine Thätigkeit mehr als einmal zum Gegenstande seiner Mittheilungen an das Publikum zu machen. Schon in seinem Buche „der Vorläufer“ vom Jahre 1838 berichtet er „zu belehrender Unterhaltung unserer Landsleute“ (S.383), was er von meinem Aufenthalte in Griechenland gehört hat, mit einer Ausführlichkeit, welche es nicht verschmäht, in das Detail der Lakaien herabzusteigen und aus dem Munde meines Wegweisers in Epidaurus zu wiederholen, wie viel ich dort Hühner gegessen und Wein getrunken, oder aus welcher Quelle ich Wasser geschöpft habe (S. 131).<sup>85</sup>

Der sich als „leichtgläubiger, thörichter und eitler Geck“<sup>86</sup> von Pückler diffamiert fühlende Thiersch, der dieses Vorgehen eines Fürsten unwürdig hält,<sup>87</sup> kritisiert seinerseits Pücklers Parteinahme für den ägyptischen Vizekönig Mehemed Ali:

Es war ihm [Pückler] nicht genug, die eigene Schmach zu erneuern, die er dadurch auf sich geladen hat, daß er sich den Lobrednern eines der ärgsten Übelthäter und Peiniger des menschlichen Geschlechtes beigesellt hat, um ihn, wenn es möglich wäre, als den Wohlthäter des Volkes, das in dem furchtbarsten Lande der Welt unter seiner eisernen Ruthe durch Elend, Hunger und Gewaltsamkeit jährlich mehr zusammenschmilzt, und fast als ein Ideal von orientalischer Herrscherweisheit darzustellen.<sup>88</sup>

Deutlich wird, dass Pückler besonders in der Heimat heftig kritisiert wird für seine positive Haltung Mehemed Ali gegenüber und sein mageres Interesse für soziale Missstände, die existieren, von Pückler in der Tat aber wenig thematisiert werden, was auf seinen gesellschaftlichen Rang zurückgeführt wird.

Pückler verteidigt sich in seinem Vorwort zu *Aus Mehemed Alis Reich* gegen den Vorwurf, er erhebe einen Lobgesang auf Mehemed Ali, da dieser für all seine Reisekosten aufgekommen sei und erwähnt, dass er wegen gegen ihn unternommener Intrigen bei Mehemed Ali schließlich in Ungnade gefallen sei, was ihn aber nicht davon abhalte, weiterhin für ihn einzutreten:

---

<sup>83</sup> Siehe auch Pückler 1838, S.131-133, 284 und 289.

<sup>84</sup> Thiersch 1846.

<sup>85</sup> Ebd, S. 1.

<sup>86</sup> Ebd, S. 2.

<sup>87</sup> Ebd, S. 3.

<sup>88</sup> Ebd, S. 129f.

Man sieht also, daß meine Beziehungen zu Mehemed Ali nicht immer ungetrübt geblieben sind und ich, gerade dem Ende nach, aus persönlichen Rücksichten wenig Beruf fühlen könnte, für ihn die Feder zu führen, wenn mich nicht die wahrste Verehrung für die hohen Eigenschaften und die große historische Wirksamkeit dieses Fürsten heute wie damals bewögen, wenigstens unparteiisch das, was ich für die Wahrheit halte, über ihn zu sagen und dadurch, soweit meine schwachen Kräfte reichen, ihn gegen die vielen ungerechten Anklagen und schiefen Beurteilungen zu verteidigen, mit denen namentlich deutsche Schriftsteller und deutsche Berichte ihn zu verfolgen so viel Beharrlichkeit zeigen, was umso auffallender ist, da die ausgezeichnetesten Männer unter den Engländern und Franzosen [...] ihm stets weit mehr Gerechtigkeit widerfahren ließen.<sup>89</sup>

Pückler unterstreicht hiermit, dass er besonders in der deutschen Presse der Kritik ausgesetzt ist, wohl aber mehr Erfolg in der britischen und französischen hätte, um Mehemed Ali in Europa, und nicht nur in Deutschland, Gehör zu verschaffen, denn letztendlich gehe es gar nicht um Mehemed Ali selbst, sondern um Weltpolitik, wie Prokesch, auf den wir noch einmal zurückkommen, sehr deutlich sagt:

Übrigens aus politischen Gesichtspunkten betrachtet, handelt es sich ja nicht um Mehemed Ali; es handelt sich um das türkische Reich. Dieses zu halten, zu stärken, auf eigene Füße zu stellen, ist die Aufgabe der Kabinete [sic], die den Frieden wahren wollen. In dieser Beziehung gibt es nun zweierlei Ansichten, die eine geht zu diesem Ziele durch die Erniedrigung Mehemed Ali's, die andere durch dessen Erhebung. Die erste stützt sich auf rein europäische Denkweise, sie läßt Mehemed Ali denken wie etwa ein Franzose denken würde; die andere auf türkische, die beachtet, wie Mehemed Ali als Muselman denken muß; die eine wirft alle praktischen Fragen, auf die es am Ende ankommt, zur Seite, und stellt den wirklichen Kräften hohle Namen als Kräfte entgegen; die andere nimmt Kenntniß von diesen praktischen Fragen, sie will die wirklichen Kräfte dem Reiche zuführen und dadurch den Hüllen wieder Mark geben; die eine hat, im Falle des Gelingens das Reich in einen Leichnam verwandelt, oder hält zumwenigsten die eine Hälfte desselben gegen die andere in Krieg und Feindschaft gewaffnet; die andere hat, im gleichen Falle des Gelingens, das Reich versöhnt, vereint, der Einwirkung europäischer Industrie und Wissenschaft geöffnet, es auf eigene Füße gestellt.“<sup>90</sup>

Genau dieser Kritik wird sich - wie oben schon beschrieben - Pückler aber aussetzen müssen, wobei er auch selbst nicht zurückhaltend ripostiert. Pückler macht sich hier auch zu Prokeschs Sprachrohr, denn dessen eigenes Werk über Mehemed Ali<sup>91</sup> sollte erst 37 Jahre später erscheinen, als Mehemed Ali, Pückler und auch Prokesch schon tot sind.

---

<sup>89</sup> Pückler 1844.

<sup>90</sup> Pückler 1840-41, S. 269f.

<sup>91</sup> Prokesch 1877.

Festzuhalten bleibt, dass sich Pückler besonders von den tonangebenden französischen Reiseberichten inspirieren ließ und sich dessen bewusst war, dass es nicht darum gehen konnte, nur schon Bekanntes zu beschreiben, sondern darum, dies zu ergänzen und zu aktualisieren und besonders neue Aspekte zu beleuchten. Nur das noch ungeteilte neue Wissen konnte ihm eine privilegierte Stellung in einem Netzwerk sichern und den Autor zu einem wertvollen „Cutpoint“ werden lassen. In Deutschland sind es besonders Pücklers Artikel in der *Allgemeinen Zeitung*, die ihm erlauben, direkt an der politischen Debatte seiner Zeit teilzunehmen, eine kontroverse politische Meinung zu vertreten, kritisiert zu werden, selbst zu kritisieren und somit aktiv am Tagesgeschehen und der Meinungsbildung teilzuhaben. Er schreibt:

Mein Beruf ist: die Wahrheit zu sagen, wie ich sie finde, unbekümmert, wie man sie aufnimmt und ob sie einer Partei schmeichelt oder die andere verdrießt. Mit diesem Grundsatz bewaffnet hatte ich bereits mehr als einmal das Glück, Urteile, die man im Anfang auf das schärfste angriff, bald darauf durch den Erfolg bewährt zu sehen.<sup>92</sup>

Pücklers „soziales Kapital“ als Fürst und international bekannter Schriftsteller leisteten ihm bei Einnahme dieser Rolle Vorschub, auch wenn er gerade als Adliger von bürgerlichen Kritikern angegriffen wurde.

Es bleibt nun die Frage, inwieweit neben Pücklers Reiseberichten und Zeitungsartikeln auch die noch unveröffentlichten Briefwechsel, die den Hauptgegenstand der vorliegenden Studie ausmachen, über seine Netzwerkarbeit in und aus dem Orient Auskunft geben können und ob diese auch in den darauffolgenden 30 Jahren von Bedeutung waren.

Bevor die einzelnen Briefe und Briefnetzwerke im Einzelnen untersucht werden, gilt es zu unterstreichen, dass Pückler auch im Orient nicht als Unbekannter erschien. Als der Fürst im Januar 1837 in Alexandria ankommt, wird er von Mehemed Ali mit fünfzehn Kanonenschüssen begrüßt<sup>93</sup> und von den dort ansässigen Europäern, besonders (namentlich nicht genannten) Diplomaten und Gesandten der verschiedenen europäischen Länder, gespannt erwartet. Ein anonym, mit drei Sternchen signierender Autor<sup>94</sup> eines Artikels in der *Allgemeinen Zeitung* schreibt:

Alexandrien, 19 Januar. Seit ungefähr 14 Tagen besitzen [sic] wir den Fürsten Pückler-Muskau hier, dessen Ankunft schon lange vorher angekündigt worden war und viel neugierige Spannung in den eleganten Circeln, namentlich bei den hier anwesenden Deutschen erregt hatte. Da die Schriften des Fürsten allenthalben eine Lieblingslektüre

---

<sup>92</sup> Pückler 1985, S. 49.

<sup>93</sup> Außerordentliche Beilage zur Allgemeinen Zeitung (im Folgenden ABAZ), Nr. 90 vom 26. Februar 1837.

<sup>94</sup> Dies ist eine durchgängige Handhabung in der Allgemeinen Zeitung.

geworden sind, so waren wir auf eine persönliche Bekanntschaft um so mehr begierig, als allerwärts die widersprechendsten Urtheile über diese im Umlauf sind.<sup>95</sup>

Der Fürst wird nicht nur zum Gespräch erwartet, er wird wie eine Berühmtheit empfangen, denn „Ebenso beeiferten sich die angesehensten Personen der hiesigen europäischen Gesellschaft, den Fürsten durch Dinners, Bälle und selbst eine theatralische Darstellung, zu ehren und zu vergnügen.“<sup>96</sup>

Die in Alexandria anwesenden Europäer besichtigen gemeinsam die Paläste von Mehemed Ali und dessen Sohn Ibrahim, feiern und dinieren zusammen. Pückler schätzt diese Kontakte, sie reichen aber nicht aus, um Neues über den Orient nach außen vermitteln zu können. Er bereist daher Mehemed Alis „Reich“, zum Teil mit dem Herrscher selbst, oder auch mit ihm von diesem zur Verfügung gestellten wechselnden Reisebegleitern, wie zum Beispiel dem Franzosen Emile-Thimotée Lubbert (1794-1859), ehemals Direktor des königlichen Theaters<sup>97</sup> unter dem französischen König Charles X., der seit 1837 in Ägypten lebte, zum Islam übergetreten war, für den Vizekönig Feste organisierte und für den Empfang ausländischer Gäste zuständig war. Pückler erfährt über Lubbert, der über einen „bedeutenden Wirkungskreis“<sup>98</sup> verfügt, über die wesentlichen Modernisierungen, die Mehemed Ali schon eingeführt hatte, z. B. ein zum Bildungszuwachs motivierendes Schulsystem: Die Schüler erhalten nicht nur kostenlosen Unterricht, sondern auch freie Kost, Unterkunft und Kleidung und werden für schulische Leistungen bezahlt: Je höher der erreichte Bildungsstand, desto höher die Bezahlung.<sup>99</sup> Der Vizekönig schickt auch nicht nur seine eigenen Söhne, sondern ebenfalls viele andere junge Leute auf seine Kosten ins europäische Ausland, besonders nach Frankreich, damit sie dort die Sprache lernen und in die Kultur eintauchen, um dann nach ihrer Rückkehr in Mehemed Alis engstem Kreis als Berater, Übersetzer, Dolmetscher und Minister mitzuwirken. Lebendige Beispiele für das Gelingen dieser vom Vizekönig initiierten Kulturtransfers sind Artim Bey, der „Dragoman“ Mehemed Alis, also dessen Übersetzer, Dolmetscher und Mittelsmann, der „einen Theil seiner Erziehung in Paris erhielt und - so Pückler - Französisch wie seine Muttersprache spricht“<sup>100</sup> oder auch Muktar Bey, Generalleutnant und Chef des öffentlichen Ministeriums für Unterricht, welcher „sieben Jahre

---

<sup>95</sup> Ebd.

<sup>96</sup> ABAZ Nr. 90 vom 26. Februar 1837.

<sup>97</sup> Durch diese frühere Funktion galt Lubbert dem Fürsten gleichzeitig auch als Informant über die Zustände am französischen Hof unter Charles X., der von 1824 bis 1830 regierte.

<sup>98</sup> Fürst Pückler über Lubbert in ABAZ, Nr. 199 vom 18. Juli 1839.

<sup>99</sup> ABAZ, Nr. 514 und 515 vom 20. Oktober 1837.

<sup>100</sup> Ebd.

in Europa verweilte und dort nicht Viele zurückgelassen haben wird, die ihn an vornehmem Anstande und Urbanität der Sitten zu übertreffen im Stande seyn mögen.“<sup>101</sup> Bevor also Pückler selbst Kulturtransfers aus dem Orient bzw. Ägypten leistet, kann er über die schon erfolgten berichten.

#### 4.1.1 Antoine Clot: Kulturtransfers aus Frankreich

Unter dem unveröffentlichten Archivmaterial befindet sich ein kurzer, aber aufschlussreicher Briefwechsel zwischen Pückler und dem französischen Arzt Antoine Clot (1793-1868), der vier Briefe des Fürsten und zwei Briefe von Antoine Clot aus dem Jahr 1837 umfasst. Bis auf einen stammen alle Briefe aus Kairo.<sup>102</sup> Besonders an einem Dankschreiben von Antoine Clot an den Fürsten wird deutlich, dass Pückler in Ägypten nicht nur beobachtender Reisender war, sondern durchaus auch tatkräftig in das Tagesgeschehen eingreifen konnte.

Antoine Clot, in Grenoble geboren und schon mit 19 Jahren als Barbier und medizinischer Helfer (Officier de santé) tätig, wurde 1820 Doktor der Medizin an der Universität Montpellier und 1823 Doktor der Chirurgie in Marseille.<sup>103</sup> Ende 1824 hatte ihn Mehemed Ali mit einem Vertrag für ursprünglich fünf Jahre nach Ägypten angeworben,<sup>104</sup> um dort ein umfassendes Gesundheitssystem aufzubauen. Die Priorität des „Vizekönigs“ lag darin, der ägyptischen Armee einen Gesundheitsdienst bereit stellen zu können, diesen dann auf die ganze Bevölkerung auszuweiten, Krankenhäuser und Medizinschulen einzurichten und ein Programm der präventiven Medizin ausarbeiten zu lassen. Die Führung übernahm dabei Antoine Clot, der unter Anpassung an die vorgefundenen Bedingungen das ihm gut bekannte französische medizinische Ausbildungssystem erfolgreich auf Ägypten übertrug.<sup>105</sup> Für seinen hilfreichen und uneigennütigen Einsatz bei Ausbruch der Cholera 1831 wurde er von Mehemed Ali, dessen Leibarzt er war, im selben Jahr mit dem Ehrentitel „Bey“ ausgezeichnet und fortan Clot-Bey genannt.

---

<sup>101</sup> Ebd.

<sup>102</sup> Siehe CD 27, Film 115, Bild 421-424 (aus Kartum), 416-418, 419-420, 425-426, 427, 428 (aus Kairo).

<sup>103</sup> Alle folgenden Informationen sind dem sehr aufschlussreichen Artikel von Daniel Panzac 1989 entnommen. Siehe auch Panzac 1995.

<sup>104</sup> Neben Antoine Clot warb Mehemed Ali noch zehn weitere französische Ärzte an.

<sup>105</sup> Siehe die u.A. auf Clot-Bey's Memoiren basierenden Details bei Panzac 1989.

Wie Pückler in dem Kapitel „Abu-Zabel“<sup>106</sup> seines Reiseberichts *Aus Mehemed Alis Reich* schreibt, erlaubten ihm Empfehlungsschreiben von dem britischen Admiral Sir Sidney Smith<sup>107</sup> und dem deutschen Chirurgen Johann Friedrich Dieffenbach,<sup>108</sup> mit Clot-Bey in Kontakt zu treten und seine Medizinschule in dem 22 km von Kairo entfernten Abu-Zabel zu besuchen:

Der würdige Veteran, Sir Sidney Smith und unser genialer Arzt und berühmter Operateur Tiefenbach [sic] hatten mir beide Empfehlungsbriefe an ihren gemeinschaftlichen Freund Clot Bey mitgegeben, ein günstiger Umstand, dem ich ohne Zweifel den größten Teil des ausgezeichnet gütigen Empfangs zu danken habe, der mir von dem Chef aller Medizinalanstalten, dem jetzigen General Clot Bey, in Ägypten zuteil ward.<sup>109</sup>

Durch die Empfehlungsschreiben, mit denen Pückler diesem kleinen, aber internationalen (Freundes)Netzwerk beiträgt, kann er die Medizinschule besichtigen und setzt sich auch aktiv für Clot-Beys Anliegen in Ägypten ein: Da in der Ausbildungsanstalt Geburtshilfekurse erteilt und Leichen sezirt wurden, was Mehemed Ali mit den religiösen Überzeugungen der muslimischen Bevölkerung unvereinbar erschien, war diese Schule 1827 fernab der ägyptischen Hauptstadt gegründet worden. Inzwischen, zehn Jahre später, gehörten aber schon ehemalige Schüler selbst zum Lehrpersonal, und so erschien Clot-Bey die Zeit reif für eine Annäherung an das bevölkerungsreichere Kairo. Pückler erwähnt in seinem Reisebericht einen sinnvoll erscheinenden Tausch der Gebäude einer Schule in der Nähe von Kairo und der Medizinschule samt Krankenhaus in Abu-Zabel.<sup>110</sup> Dass dies kein einfaches Unterfangen war, jedoch durch Pücklers Dazutun erreicht wurde, belegt ein Brief von Clot-Bey an den Fürsten, in dem er schreibt:

Votre Altesse apprendra avec plaisir que Ses démarches auprès du Vice-Roi au sujet de la translation de l'Ecole de Médecine d'Abouzabel au Caire, ont été couronné d'un plein succès. Quelques conférences ont suffi, ont suffi pour obtenir ce que les efforts du Conseil de santé et les miens en particulier tentaient vainement depuis cinq ans.<sup>111</sup>

---

<sup>106</sup> Pückler 1985, S. 228-238.

<sup>107</sup> Sir William Sidney Smith (1764-1840) war ein britischer Admiral, der durch seinen militärischen und diplomatischen Einsatz in Syrien und Ägypten wesentlich zum Scheitern der Ägyptenexpedition Napoleons beigetragen hatte. Vgl. Pückler 1985, Anm. 155, S. 798.

<sup>108</sup> Der aus Königsberg stammende Johann Friedrich Dieffenbach (1792-1847) ließ sich 1823 als praktischer Arzt und Chirurg in Berlin nieder, war ab 1829 an der Charité tätig, ab 1832 Professor an der Friedrich-Willhelm-Universität Berlin und ab 1840 Lehrstuhlinhaber und Direktor der Chirurgie an der Charité.

<sup>109</sup> Pückler 1985, S. 228. Siehe hier auch das ganze Kapitel « Abu-Zabel » S. 228 -238.

<sup>110</sup> Vgl. Pückler 1985, S. 232.

<sup>111</sup> Brief von Clot-Bey an Pückler am 12. Juli 1837. Ü.d.V.: „Eure Hoheit wird mit Vergnügen vernehmen, dass Ihre Eingaben beim Vizekönig bezüglich der Verlagerung der Medizinschule von Abouzabel nach Kairo von Erfolg gekrönt wurden. Ein paar Besprechungen genügten, sie genügten, um das zu erreichen, was der Gesundheitsrat und besonders ich selbst fünf Jahre lang vergeblich versucht hatten.“ CD 27, Film 115, Bild 416-418, hier 417.

Und er unterstreicht nochmals, einige Zeilen weiter, das Verdienst des Fürsten: „Je prends la liberté de résumer à Votre Altesse dans la narration ci-incluse tous les avantages qui doivent résulter de l'exécution d'une mesure que je hâtais de tous mes vœux, à laquelle votre Altesse a si puissamment contribué.“<sup>112</sup> Diese Intervention seitens des Fürsten, die in keiner anderen Quelle erwähnt wird,<sup>113</sup> belegt, dass Pückler, fest verankert in der Aktualität, das Seine dazu beitragen konnte, innenpolitische Entscheidungen in Ägypten zu beeinflussen. Er nimmt auch damit eine besondere Rolle unter den Orientreisenden seiner Zeit ein.

Seinerseits setzt Pückler Clot-Bey und dessen Lebenswerk in seinem Orientreisebericht ein literarisches Denkmal und schreibt dem Arzt schon im Juni 1837: „[...] j'ai achevé le brouillon de mon premier volume sur l'Égypte, et pour le finir avec éclat, j'ai choisi ma visite à Abou-Zabel avec le portrait de son infatigable et célèbre fondateur.“<sup>114</sup>

Ein unveröffentlichter Brief von Pückler an Mehemed Alis Handels- und Außenminister Boghos-Bey (1775-1844), mit dem er versucht, nach seiner Abreise aus Ägypten in Briefkontakt zu bleiben, liefert jedoch eine ganz andere Einschätzung des Fürsten dem französischen Arzt gegenüber:

Je ne doute pas que cet individu [Clot-Bey, A.d.V.] rende des services à S.A. quoiqu'il ait beaucoup de charlatanerie dans son fait, et que jusqu'ici il n'est gueres sorti un seul bon médecin de son école – mais comme c'est un homme rempli de la plus puérile vanité, un hableur et un bavard infatigable, il tient souvent des propos absurdes et soutient avec la plus grande véhémence des opinions très nuisibles aux intérêts de S.A. et très inconvenantes dans sa position.<sup>115</sup>

Die hier zum Ausdruck kommende sehr negative Haltung des Fürsten Clot-Bey gegenüber erstaunt und steht im Kontrast zu dem freundlichen Ton seiner anderen Briefe an den Arzt und dem Einsatz für dessen Anliegen. Aufschlussreiche Hintergrundinformationen zum von Clot-

---

<sup>112</sup> Brief von Pückler an Clot-Bey am 12. Juli 1837, CD 27, Film 115, Bild 416-418, hier 417. Der beigefügte Bericht ist leider nicht mehr vorhanden.

<sup>113</sup> Panzac erwähnt zwar den Umzug der Medizinschule nach Kairo, aber nicht Pücklers Dazutun.

<sup>114</sup> Pücklers Brief an Clot-Bey vom 01. Juni 1837, CD 27, Film 115, Bild 421-424, hier 424. Ü.d.V.: „[...] ich habe den Entwurf für meinen ersten Band über Ägypten fertig, und um ihn glanzvoll zu beenden, habe ich gewählt, von meinem Besuch in Abou Zabel zu berichten, mit dem Porträt seines unermüdlichen und berühmten Gründers [also Clot-Bey selbst, A.d.V.].“

<sup>115</sup> Pückler an Boghos Bey, o.D.o.O. Es handelt sich um ein Postskriptum zu Pücklers Brief aus Smyrna o.D. CD 24, Film 99, Bild 32-39, in dem er Clot-Bey erwähnt. Postskriptum auf CD 16, Film 69, Bild 400-403, hier 400. Ü.d.V.: „Ich bezweifle nicht, dass dieses Individuum [Clot-Bey] seiner Hoheit gute Dienste erweist, obwohl es dabei auch viel Scharlatanerie gibt, und bisher noch kaum ein guter Arzt aus seiner Schule hervorgegangen ist - aber da er ein Mann voll kindischer Eitelkeit ist, ein Schönredner und unermüdlicher Schwätzer, so äußert er oft absurde Meinungen und vertritt mit der größten Vehemenz Ansichten, die den Interessen Ihrer Hoheit schaden und in seiner Position äußerst unpassend sind.“

Bey eingerichteten ägyptischen Gesundheitswesen liefert Panzac.<sup>116</sup> Bemängelt Pückler, dass noch kein guter Arzt aus der ägyptischen Medizinschule hervorgegangen sei, so lag das daran, dass Clot-Bey mangels einer medizinischen Fakultät in Ägypten keine studierten Ärzte ausbildete, sondern medizinisches Personal. Die sogenannten „Officiers de santé“, wie sie auch in Frankreich existierten<sup>117</sup> und auch Clot-Bey seinen medizinischen Werdegang begonnen hatte, sollten mit Basiswissen ausgestattet, möglichst schnell einsetzbar sein. Nur die kompetentesten Schüler wurden dann für mehrere Jahre an die Fakultät nach Paris geschickt, um dort ihre Studien zu beenden, die Doktorwürde zu erlangen und als Ärzte nach Ägypten zurückzukehren. Das brauchte Zeit. - Die medizinische Schulung, die in Ägypten durch französische Ärzte auf Französisch erfolgte, aber Satz für Satz ins Arabische übersetzt wurde, und von Pückler in seinem Reisebericht wegen des erheblichen Zeitaufwands belächelt wird, diente auch dazu, das angehende medizinische Personal nicht erst Französisch lernen lassen zu müssen, sondern trotz französischer Lehrkräfte in der Landessprache lehren zu können. Clot-Bey zufolge sollte das Arabische den Lernenden dazu dienen, sich Basiswissen anzueignen und eine gleichzeitig zu erlernende europäische Sprache (besonders das Französische), um die erworbenen Kenntnisse zu vervollkommen.<sup>118</sup> Clot-Bey ließ insgesamt 54 Werke der französischen Fachliteratur ins Arabische übersetzen und sich 1832 alle bis dahin in Paris verteidigten, insgesamt 160 Doktorarbeiten schicken, um die Bibliothek der ägyptischen Medizinschule aufzubauen.<sup>119</sup> Auch wenn das ägyptische Gesundheitssystem in den 1830er Jahren bei weitem nicht perfekt war,<sup>120</sup> ist klar, dass Clot-Bey Kulturtransfers in bedeutendem Umfang leistete, die in Pücklers Reisebericht weder umfassend noch objektiv präsentiert werden. Der Fürst setzt bei seiner Beschreibung der Medizinschule in Abu-Zabel mehr auf den Unterhaltungswert als auf Information. Dies wird zum einen daran deutlich, dass in dem Kapitel „Abu-Zabel“ mehr Seiten der Ankunft, der Wohnung des französischen Arztes und der (vermeintlichen) Komik mancher Situationen gewidmet werden als der Medizinschule selbst. Das hier wie auch an anderen Stellen des Reiseberichts von Pückler angewandte Verfahren der

---

<sup>116</sup> Panzac 1989.

<sup>117</sup> In Frankreich, gab es die (elitäre) Ausbildung zum Doktor. Dazu musste man das Abitur abgelegt haben, eine Einschreibgebühr bezahlen, vier Jahre an einer medizinischen Fakultät studieren und eine Doktorarbeit verteidigen. Die sogenannten « Officiers de santé » mussten drei Jahre lang Medizinunterricht an einer einem Krankenhaus angeschlossenen Medizinschule absolvieren und fünf Jahre in einem Krankenhaus tätig sein oder sechs Jahre als Hilfskraft bei einem Doktor. Eine regionale Jury verlieh dann das Diplom, das nur in der jeweiligen Region (bzw. dem französischen Département) gültig war. Siehe Panzac 1989, S. 97.

<sup>118</sup> Vgl. Panzac 1989, S. 104.

<sup>119</sup> Ebd., S. 103.

<sup>120</sup> Siehe besonders Panzac 1989, S. 102.

Ironie<sup>121</sup> wird besonders in seiner Beschreibung der Geburtshilfekurse in der Hebammenschule deutlich:

Nach vielfach fortgesetzten Examinierungen in der Theorie ward zum Schluß auch praktisch an einem ledernen Unterleibe operiert, in dem ein scheußlicher kleiner Magot<sup>122</sup> aus demselben Stoffe stak, und dieses Embryo dann in allen verschiedenen Lagen, die möglich sind, eine halbe Stunde lang immer von neuem zur Welt gebracht, wobei - ich muß es dem Institute zum Ruhme nachsagen - nur selten und nur in den verzweifeltsten Momenten die vollendete Erfahrung der Pariser Demoiselle selbst einzugreifen genötigt war.<sup>123</sup>

Wird die Arbeit der französischen (diplomierten und des Arabischen mächtigen)<sup>124</sup> französischen Dozentin Mademoiselle Fery als durchaus erfolgreich beschrieben, so wird sie selbst ironisch als (kinderlose, aber mit präzisiertem Wissen um den Geburtsvorgang ) „Pariser Demoiselle“ oder einige Zeilen später auch Clot-Beys „Pariser Gebärmamsell“<sup>125</sup>, ebenso wie die jungen Schülerinnen als „Gebärkünstlerinnen“<sup>126</sup> bezeichnet, wodurch neben Pücklers „dezidiert männlichem Selbstbild“<sup>127</sup> auch seine Haltung den ägyptischen Neuerungen gegenüber und damit dem Orient im Allgemeinen - trotz aller gegenseitigen Beteuerungen - uneindeutig bleibt, was Christof Hamann als „doppeltes Einschreiben“<sup>128</sup> bezeichnet und als Charakteristikum besonders von Pücklers Reisebericht *Aus Mehemed Alis Reich* überzeugend herausstellt. Pückler schafft so einen uneindeutigen Zwischenraum, der - so wurde in dieser Studie schon vorher herausgestellt - gerade darauf abzielt, Reaktionen und Widersprüche herauszufordern und so das Beschriebene selbst als aktuellen Gesprächsstoff zu erhalten.

Bisher unbekanntes Briefwechsel oder wie hier auch einzelne Briefe können also durchaus dazu beitragen, die Aufmerksamkeit auf bestimmte Textpassagen bzw. Kapitel von Pücklers Reiseberichten zu lenken und durch entsprechende Hintergrundinformationen Pücklers Weise, bereits erfolgte Kulturtransfers zu beschreiben, beleuchten. Es handelt sich auch hier um eine Art fingierte Authentizität, denn was Pückler beschreibt, ist durchaus zutreffend, wie er es beschreibt, bleibt seine literarische Kreation. Diese Erkenntnis schließt zum einen an schon

---

<sup>121</sup> Vgl. Hamann 2007, S. 196f.

<sup>122</sup> « Magot » ist ein « stummelschwänziger Berberaffe, in Nordafrika und Gibraltar heimisch », vgl. Pückler 1985, Anm.167, S. 799.

<sup>123</sup> Pückler 1985, S. 237.

<sup>124</sup> Vgl. Panzac 1995, S. 106.

<sup>125</sup> Pückler 1985, S. 237.

<sup>126</sup> Pückler 1985, S. 236. Da diese Ausbildung aus sittlichen Gründen Frauen vorbehalten sein sollte, sich aber keine freiwilligen Ägypterinnen finden ließen, schlug Clot-Bey Mehemed Ali vor, zehn Sklavinnen zu « kaufen » und auszubilden, was auch getan wurde. Siehe Panzac 1989, S.106.

<sup>127</sup> Vgl. Polaschegg 2019, S. 185.

<sup>128</sup> Hamann 2007, S. 190 und 197.

erbrachte Forschungsergebnisse an,<sup>129</sup> und macht zum anderen die virulenten Reaktionen von Pücklers Zeitgenossen wie Friedrich von Thiersch<sup>130</sup> verständlich, die sich den Halbwahrheiten und dem Spott des Fürsten ausgesetzt sahen. Eine Reaktion von Clot-Bey auf Pücklers Beschreibung der ägyptischen Medizinschule ist nicht bekannt.

In demselben Brief an Boghos Bey berichtet Pückler - in der Rolle eines Informanten - auch von einem Gespräch, das er mit Clot-Bey in Anwesenheit des deutschen Grafen Tattenbach (1769-1854) hatte:

Il [Clot-Bey] commença par déplorer avec des déclamations les plus outrées le déplorable sort des habitans d’Egypte dont les souffrances infligées par le gouvernement de Mehemet Ali faisait [sic] gémir l’humanité et que le seul moyen pour consolider dans l’opinion de l’Europe le gouvernement de l’Egypte serait de donner des garanties [sic] de liberté et de bien être pour ses sujets qui n’étaient que de misérables esclaves et que si jamais les grandes puissances accordaient à M.Ali l’indépendance, la première chose qui [sic] demanderaient, seraient ces garanties pour le bien être de ses sujets.<sup>131</sup>

Pückler beschreibt den sich für das ägyptische Volk bekümmern den Clot-Bey als potenzielle Gefahr für Mehemed Alis Regime und gibt sich Boghos Bey gegenüber - und im Kontrast zu dem Franzosen - als den „Vizekönig“ bedingungslos unterstützenden Diplomaten, wenn er weiter schreibt:

Je répondis avec beaucoup de modération [...] que les gouvernements étrangers n’avaient jamais ni le droit ni l’usage de se meler des affaires intérieures d’un autre gouvernement, et que par conséquent ce ne pourrait être en tous cas que la politique extérieure qui serait discuté [sic] dans une circonstance pareille. Au reste, j’étais d’avis que les Egyptiens n’étaient nullement si misérables, ni taxés d’impots hors de proportion par le gouvernement.<sup>132</sup>

---

<sup>129</sup> Besonders Brey/Brey, Bowman und Kittelmann 2010 gleichen Pücklers literarische Werke mit Zusatzdokumenten ab.

<sup>130</sup> Siehe Kapitel 4.1.

<sup>131</sup> Pückler an Boghos Bey CD 16, Film 69, Bild 400-403, hier 400-401. Ü.d.V.: „Er begann mit entrüsteten Deklamationen das Schicksal der Einwohner zu beklagen, deren von Mehemed Alis Regierung aufgedrückte Leiden die Menschheit seufzen ließen, und dass das einzige Mittel, die Meinung Europas gegenüber der ägyptischen Regierung zu konsolidieren die sei, den Untertanen, die nur elende Sklaven seien, Freiheit und Wohlergehen einzugestehen, und dass, wenn die großen Mächte Mehemed Ali die Unabhängigkeit zugestehen sollten, die erste Forderung die wäre, seinen Untertanen das Wohlergehen zu garantieren.“

<sup>132</sup> Ebd. 401-402. Ü.d.V.: „Ich antwortete mit großer Mäßigung [am Rand hinzugefügt: fuhr ich fort], dass die ausländischen Regierungen weder das Recht noch die Gewohnheit hätten, sich in innenpolitische Angelegenheiten einer anderen Regierung einzumischen und von daher nur die Außenpolitik Verhandlungsgegenstand sein könne.“

Pückler unterstreicht - ganz im Sinne Prokeschs - dass Mehemed Alis Maßnahmen nicht an europäischen Kriterien gemessen werden dürften, sondern den eigenen Bedingungen angepasst sein sollten.

Pour moi, je crois, [ajouté: continuais-je], que les idées libérales et démocratiques de l'Europe mises en pratique ici, seraient un très mauvais remplacement du gouvernement de Mehemet Ali qui, sans être parfait, est adapté très sagement aux besoins du moment, et poussé constamment, mais sans une imprudente précipitation, vers le mieux par un des plus grands génies de notre tems.<sup>133</sup>

Betont der Fürst hier die gesamtpolitische Einschätzung der Lage und bringt seine persönliche Haltung unzweideutig zum Ausdruck, so kann er selbst ohne politische Einflussnahme konkret nicht viel zu deren Durchsetzung beitragen. Das Fehlen eines diplomatischen Auftrags, das mehrere seiner Zeitgenossen<sup>134</sup> bedauerten, hindert Pückler daran. Dieser Umstand und die Tatsache, dass Pücklers Ausführungen über den in Ägypten hochgeschätzten Clot-Bey von großer Antipathie geprägt sind, mögen dazu beigetragen haben, dass sie von Boghos Bey und damit auch Mehemed Ali unerhört blieben - Pückler bekam auf seine Briefe keine Antwort.<sup>135</sup>

Allerdings blieben auch die negativen Einschätzungen des französischen Arztes unveröffentlicht. Die entsprechenden Briefe wurden weder von Pückler selbst noch von Assing zur Publikation ausgewählt, was wohl auf die veränderte politische Situation in Ägypten und damit den Mangel an aktueller Brisanz in den 1870er Jahren zurückzuführen ist. Sie liefern jedoch aufschlussreiche Zusatzinformationen zu Pücklers Reiseberichten, sowohl zu seinem eigenen Agieren im Orient als auch zu seiner politischen Einstellung zur „Orientfrage“, die in den Briefen weitaus eindeutiger erscheint als in seinen literarischen Reiseberichten.

---

<sup>133</sup> Pückler an Boghos Bey, ebd, Bild 402-403, Ü.d.V.: „Für mich, so glaube ich [am Rand hinzugefügt: fuhr ich fort], wäre die Umsetzung von liberalen und demokratischen Ideen Europas ein sehr schlechter Ersatz für die Regierung Mehemet Alis, die, ohne perfekt zu sein, doch sehr weise an die aktuellen Gegebenheiten angepasst ist und immer weiter, aber ohne unvorsichtige Eile, zum Besseren vorangetrieben wird, von einem der größten Genies unserer Zeit.“

<sup>134</sup> In diesem Sinne äußerten sich sowohl Augusta von Preußen als auch Varnhagen und Léotar.

<sup>135</sup> Brief von Pückler an Boghos Bey o.D.o.O, CD 16, Film 69, Bild 468-481, hier 468. „Mon cher Ministre, Malgré que vous n'avez pas répondu à mes dernières lettres [...]“ Ü.d.V.: „Mein werter Minister, obwohl Sie mir auf meine letzten Briefe nicht geantwortet haben [...]“

#### 4.1.2 Delphine de Girardin: Kontakt zur französischen Presse

Mit der deutschsprachigen Presse stand Pückler, wie oben schon erwähnt, in direkter Verbindung. 1838 versuchte er, aus dem Orient auch mit der französischen Presse in Kontakt zu treten, wobei er glaubte, in Delphine Gay (1804-1855), Tochter von Sophie Gay und selbst erfolgreiche Salonnière und Ehefrau des umstrittenen, aber erfolg- und einflussreichen Journalisten und Herausgebers der 1836 gegründeten *La Presse*, Emile de Girardin (1802-1881),<sup>136</sup> eine geeignete Ansprechpartnerin zu finden. Emile de Girardin hatte das französische Pressewesen modernisiert und rationalisiert: Er verkaufte das Blatt zur Hälfte des Preises seiner Konkurrenten, um die Zahl der Abonnenten zu erhöhen, die er durch Werbeinserate und Feuilletonromane, die ihm hauptsächlich Honoré de Balzac, Alexandre Dumas (der Ältere) und Eugène Sue lieferten, an sich band.

Delphine de Girardin, die in jungen Jahren aufgrund ihrer dichterischen und deklamatorischen Fähigkeiten von den Franzosen zur „Muse der Nation“ ernannt worden und schon dadurch sehr bekannt war, schrieb auch Erzählungen, Romane, Theaterstücke, poetische Abhandlungen, Kinderbücher und Chroniken, die sie unter dem Pseudonym Vicomte de Launay in der *Presse* veröffentlichte.<sup>137</sup>

Sowohl in ihrer Eigenschaft als Journalistin als auch in der der Herausgeber(gatt)in fand Pückler in Delphine de Girardin eine wichtige und einflussreiche Kontaktperson, die für eine Netzwerkarbeit hilfreicher zu sein versprach als deren Mutter. Pückler profitiert hier - wie es noch häufiger der Fall sein wird - von einem generationenübergreifenden sozialen Kapital, das er nutzen konnte, denn er galt als langjähriger Freund der Familie.

Pückler hatte an Madame de Girardin einen leider nicht mehr erhaltenen Brief aus dem Orient geschickt, auf den sie in ihrem (unveröffentlichten) Antwortschreiben vom 7. Mai 1838 Bezug

---

<sup>136</sup> Andere Quellen geben 1802 als Geburtsdatum an. - Armand Carrel, der Herausgeber des Konkurrenzblattes *National* bezichtigte Girardin der deloyalen Konkurrenz und forderte ihn zum Duell heraus, bei dem Carrel umkam. Girardin war auch republikanischer Abgeordneter. Das Blatt verlor wegen Falschmeldungen an Glaubwürdigkeit und sein Erscheinen musste 1935 eingestellt werden.

<sup>137</sup> Diese anfangs wöchentlich, später unregelmäßig erscheinenden und sehr beliebten Chroniken *Courrier de Paris* hatten Neuigkeiten aus Politik, Mode, Kunst und Literatur zum Gegenstand. Zwischen 1836 und 1848 wurden insgesamt 176 *Courriers* in der *Presse* abgedruckt, mit denen Delphine de Girardin so viel Geld verdiente, dass sie finanziell unabhängig sein konnte. Vgl. Lassère 2003, S. 171. Die Chroniken erschienen unter *Lettres Parisiennes* in Delphine de Girardins *Oeuvres complètes* (Bd 4 und 5), die 1860/1861 in sechs Bänden veröffentlicht wurden.

nimmt.<sup>138</sup> Es wird daraus deutlich, dass Delphine de Girardin Pücklers Brief nicht nur als ein Lebenszeichen aus dem Orient ansieht. Sie durchschaut sein eigentliches Anliegen und versteht, dass Pückler sie vor allem kontaktiert, um eine Verbindung zwischen Mehemed Ali und der französischen Presse, besonders Girardins jungen *Presse* herzustellen. Sie schreibt an den Fürsten zurück:

J'ai pensé qu'avec votre finesse habituelle vous ne vous êtes adressé à moi pour la grande négociation dont il s'agit que parce que vous savez très bien que Mr de Girardin était le fondateur d'un journal quotidien la Presse qui avait environ quinze mille abonnés ; aussi je lui ai donné communication de votre lettre, et il m'a répondu que la Presse dont il dispose et qui possède une influence au moins égale à celle du Journal des Débats s'associerait avec empressement aux vues du Vice Roi et à ses intérêts qui sont ceux de la civilisation, qu'on le ferait volontiers, indépendamment de tout arrangement pécuniaire et uniquement par la sympathie qu'elle éprouve pour tout ce qui porte en soi le caractère de la [unleserlich], et ce caractère personne ne le conteste plus à la politique de Mehemed Ali, ainsi donc le Vice Roi peut compter entièrement sur le concours et la discrétion de la Presse.<sup>139</sup>

Delphine und Emile de Girardin bieten Pücker also an, sich in Frankreich zum Sprachrohr des ägyptischen Vizekönigs zu machen und damit auch ihrer jungen Zeitung ein Profil zu geben, in einer Zeit, in der sich Frankreich gegenüber der „orientalischen Frage“ noch recht zurückhaltend gab.

Sollte Mehemed Ali ein unentgeltlicher Einsatz der Tageszeitung widerstreben, so könne er auch einen Korrespondenten - vielleicht sogar Pücker selbst - dafür bezahlen, eine durchaus gängige Praxis, wie Delphine de Girardin präzisiert:

[...] dans le cas où être gratuitement l'obligé d'un journal serait chose qui gênerait Son Altesse dans les relations qu'elle désire établir, Mr de Girardin accepterait la même position que celle que la Goudaloupe fait à Mr Mauguin, député, directeur du journal le Commerce, la Martinique à Mr le baron Dupin. Les colonies donnent à chacun de ces Messieurs 20,000 fr par an pour être le délégué de leurs intérêts. S'il convenait au Vice

---

<sup>138</sup> Der Brief von Delphine de Girardin an Pücker vom 07. Mai 1838, CD 27, Film 116, Bild 514-517 beginnt mit „Mon Prince, Je n'ai reçu qu'il y a deux jours votre aimable lettre [...]“ Ü.d.V.: „Mein Fürst, ich habe Ihren Brief erst vor zwei Tagen erhalten [...]“, Bild 514.

<sup>139</sup> Brief von Delphine de Girardin an Pücker vom 07. Mai 1838, CD 27, Film 116, Bild 514-517, Ü.d.V.: „Ich dachte, dass Sie sich mit Ihrer gewöhnlichen Feinsinnigkeit bezüglich dieser großen Verhandlung nur an mich gewendethaben, weil Sie sehr wohl wissen, dass Herr von Girardin der Gründer der Tageszeitung La Presse ist, die um die 15 000 Abonnenten hat. Ich habe ihm von Ihrem Brief Mitteilung gegeben und er hat mir geantwortet, dass La Presse, über die er verfügt und die einen mindestens ebenso großen Einfluss hat wie das Journal des Débats sich sehr gerne für die Ansichten des Vizekönigs und seine Interessen einsetzen würde, die auch die der Zivilisation sind. Das würde gerne geschehen, unabhängig von jeglichem finanziellen Aspekt und nur aus Geneigtheit für alles, was [unleserlich] ist, und das spricht keiner mehr der Politik Mehemed Alis ab. So kann der Vizekönig völlig auf die Loyalität und die Diskretion der Presse vertrauen.“ [Unterstreichungen im Original]

Roi d'avoir ainsi à Paris un correspondant, il n'y aurait plus qu'à régler alors la forme, dans laquelle devrait avoir lieu cette correspondance pour que le secret en fût parfaitement assuré.<sup>140</sup>

Dass Delphine de Girardin schon Teil eines - allerdings nicht öffentlich zur Schau gestellten - Netzwerks der Befürworter Mehemed Alis war, Pücklers Initiative also durchaus auf fruchtbaren Boden fiel, wird ebenso in Delphine de Girardins Brief deutlich :

J'ai parlé de cette affaire à Mr de Girardin, mais à lui seul. Quant à moi, j'étais depuis longtemps l'admiratrice de V.A. ; j'étais même un peu son amie par ricochet : L'amiral de Rigny que je voyais tous les jours me parlait sans cesse du Roi d'Egypte comme d'un homme de notre siècle, il avait gardé de lui le plus affectueux souvenir. Puis ce pauvre Mr Muneau nous en racontait les merveilles puis enfin Ferdinand de Lesseps qui est aussi un des enthousiastes du célèbre Pacha ; il est peu de français que je connaisse aussi bien que ce royal civilisateur de l'Afrique : chargez vous, je vous prie, de nos remerciements pour lui, si je n'étais malade et d'humeur sombre je dirais dans mon langage tout ce que je pense de son génie, je le ferai peut-être un jour si la poésie me revient, en attendant soyez mon interprète.<sup>141</sup>

Aus Delphine de Girardins Brief geht klar hervor, dass es in Frankreich 1838 schon ein Netzwerk von Mehemed-Ali-Befürwortern gab, das allerdings noch eines Aktanten bedurfte, um auch von der französischen Öffentlichkeit wahrgenommen zu werden.

Aus einem unveröffentlichten Brief des Fürsten an den oben schon erwähnten ägyptischen Minister Boghos Bey geht jedoch hervor, dass dieser keineswegs eine Zusammenarbeit mit der

---

<sup>140</sup> Brief von Delphine de Girardin an Pückler vom 07. Mai 1838, CD 27, Film 116, Bild 514-517, hier 515. Ü.d.V.: „[...] Sollte eine unentgeltliche Abhängigkeit von einer Zeitung Seiner Hoheit in den Beziehungen, die Sie mit dem Blatt aufbaut, missfallen, würde Herr von Girardin das akzeptieren, was, Guadeloupe Herrn Mauguin, Abgeordneter und Direktor der Zeitung Le Commerce angeboten hat oder auch Martinique dem Baron Dupin. Die Kolonien bezahlen jedem der beiden Herren 20 000 Franken pro Jahr, um ihre Interessen zu vertreten. Sollte es dem Vizekönig zusagen, einen Korrespondenten in Paris zu haben, bräuchte man nur noch die Form, die diese Korrespondenz annehmen sollte, besprechen, damit diese völlig geheim bleibt.“

<sup>141</sup> Brief von Delphine de Girardin an Pückler vom 07. Mai 1838, CD 27, Film 116, Bild 514-517, hier 515 f. Ü.d.V.: „Ich habe über diese Angelegenheit mit Herrn von Girardin gesprochen, aber nur mit ihm. Ich selbst bin seit langem eine Bewunderin Seiner Hoheit; ich war sogar ein bisschen, indirekt, seine Freundin: Der Admiral Rigny, den ich jeden Tag sah, erzählte mir unentwegt vom König Ägyptens, den er in herzlicher Erinnerung behielt. Und dieser arme Herr Muneau erzählte uns Wunderbares über ihn, und Ferdinand von Lesseps, der einer der leidenschaftlichsten Anhänger des berühmten Paschas ist; es gibt wenig Franzosen, die ich so gut kenne wie diesen königlichen Zivilisator Afrikas. Bitte überbringen Sie ihm unseren Dank. Wenn ich nicht krank und düsterer Stimmung wäre, würde ich auf meine Weise sagen, was ich von seinem Genius halte. Vielleicht tue ich es eines Tages, wenn die Poesie mir wiederkommt. Bis dahin seien Sie bitte mein Sprachrohr.“ - Henri de Rigny (1782-1835) war französischer Marineoffizier und Politiker. Er kommandierte die französische Flotte in der Schlacht von Navarino (1827), durch die Griechenland nach Jahren des Aufstands seine Unabhängigkeit vom Osmanischen Reich erlangte. Auch Pückler hatte de Rigny in Paris getroffen, wie Pücklers Artikel in der Allgemeinen Zeitung zu entnehmen ist: „Den Helden von Navarin, Hr. von Rigny, sah ich mit Neugier. Er sagte mir, dass er vierzehn Tage lang alle Abende mit Mehemed Ali soupirt habe, was ich ihm sehr beneidete.“ Pückler in: ABAZ, Nr. 437 und 438 vom 31. Oktober 1835, S. 1745. Zu Lesseps siehe Anm. 143.

*Presse* anstrebte und Pücklers Initiative zurückwies, was diesen schmerzlich traf. Pückler schreibt :

Quand je vous ai proposé de faire un cadeau à Madame de Girardin pour gagner sa bonne volonté dans une affaire qui me paraissait de la plus grande importance pour les intérêts de Son Altesse le Viceroi, j'ai en vérité sacrifié mes propres sentiments de délicatesse pour vous être utile – car l'idée seule que la défiance, que vous autres avez tous plus ou moins envers les Européens, pourrait vous faire supposer quelque raison personnelle dans mes propositions, me ferait rougir et me comblerait de dégoût, je vous l'avoue sans détour. Ce qui s'est passé, me prouve au moins évidemment que S.A. ou Votre Excellence n'envisage pas, comme moi, l'utilité de la démarche que j'ai proposée comme urgente.<sup>142</sup>

Pückler hatte sich als Vermittler zwischen Orient und Okzident nützlich machen wollen und wird in seine Schranken gewiesen - sein Einsatz wird von Mehemed Ali nicht gewünscht. Ganz eindeutig mobilisiert der Fürst Stereotype - allerdings ohne näher auf sie einzugehen - in ihrer Appellfunktion, indem er unter „euch Anderen“ (vous autres) und den Europäern unterscheidet. Zu Letzteren zählt natürlich er selbst, aber auch Delphine und Emile de Girardin, wobei zwischen Deutschen und Franzosen nicht mehr differenziert wird. Er wollte zwischen dem Morgenland und dem Abendland vermitteln, Ratschläge geben, wie mit den Europäern umzugehen sei (Geschenke) und den Orientalen ihr Misstrauen den Europäern gegenüber nehmen. Da seine Initiative nicht fruchtet, zieht Pückler sich selbst zurück, beharrt aber auf der Wichtigkeit der Beziehungen zwischen Ägypten und Frankreich, mit dem Ziel, Frankreichs öffentliche Meinung nicht zuletzt durch Medienberichte dazu zu bewegen, für Mehemed Ali und die Unabhängigkeit Ägyptens vom Osmanischen Reich einzutreten. Dieses Anliegen erscheint Pückler angesichts der Neutralität Preußens und der Machtansprüche von Großbritannien und Russland im Mittelmeerraum extrem wichtig, wird aber von Mehemed Ali nicht als solches erachtet. Pückler schlägt als Mittelsmann den Mehemed Ali gut bekannten und auch von Delphine de Girardin erwähnten französischen Diplomaten Ferdinand de Lesseps

---

<sup>142</sup> Brief von Pückler an Boghos Bey vom 26. Dezember [1838, Jahreszahl rekonstruiert, nach D. de Girardins Brief vom Mai 1838] aus Alexandria, CD 16, Film 70, Bild 212-214, hier 212f. Ü.d.V.: „Als ich Ihnen vorgeschlagen habe, Madame de Girardin ein Geschenk zu machen, um Sie für eine Angelegenheit zu gewinnen, die mir von höchster Wichtigkeit für die Interessen Seiner Hoheit dem Vizekönig zu sein scheinen, habe ich mein eigenes Taktgefühl geopfert, um Ihnen nützlich zu sein - denn allein die Vorstellung, dass das Misstrauen, das Sie alle mehr oder weniger den Europäern gegenüber an den Tag legen, Sie denken lassen könnte, dass hinter meinen Vorschlägen persönliche Interessen stecken, ließe mich erröten und anwidern, das gestehe ich ohne Umschweife. Das, was vorgefallen ist, beweist mir jedoch, dass Seine Hoheit oder Ihre Exzellenz diese Schritte, die ich für dringend erachte, nicht als nützlich ansehen.“

(1805-1884)<sup>143</sup> vor, der diese im Netz frei gewordene Stelle übernehmen könnte. Pückler schreibt weiter an Boghos Bey:

Je vous déclare donc d'après cette conviction, que je ne me charge plus de cette affaire – c'est-à-dire que je ne veux pas qu'elle se négocie par mon canal, mais je vous conjure pas moins de la faire traiter par un homme de confiance, car je persiste à croire qu'elle est de la dernière importance pour S.A. Vous avez M. de Lesseps à Paris, qui sans doute est dévoué à S.A. et se trouvant sur les lieux il s'en acquittera peut-être mieux que moi-même.<sup>144</sup>

Ferdinand de Lesseps - so geht schon aus einem Briefwechsel zwischen ihm und dem Fürsten aus dem Jahre 1837 hervor - befürwortete Pücklers Initiative, dessen großen Erfolg in Frankreich er unterstreicht. Er hatte ihm sogar zur Kontaktaufnahme mit französischen Zeitungen geraten, es aber abgelehnt, Pücklers Artikel ins Französische zu übersetzen, da ihm dies mit seiner Eigenschaft als Diplomat - er war seit 1833 französischer Konsul in Kairo und ab 1838 Generalkonsul in Alexandria - unvereinbar erschien.<sup>145</sup> Allerdings hätte er sich, wäre er in Paris gewesen, diskret nützlich gemacht und hatte im Dezember 1837 aus Athen geschrieben :

Votre immense réputation en France ferait accueillir avec empressement tout ce qui sortirait de votre plume. [...] Ecrivez à la Revue des deux mondes. Si j'avais été à Paris, j'aurais porté la dernière lettre que vous m'avez écrite au rédacteur de cette Revue, et la chose eût été faite. Quant à moi, je vous le répète, je suis tenu par l'état, à m'éloigner autant que possible de la presse périodique.<sup>146</sup>

---

<sup>143</sup> Ferdinand de Lesseps (1805-1894) war ein französischer Diplomat und Unternehmer. Er war 1832 Vizekonsul in Alexandria, 1833 Konsul von Kairo, dann Generalkonsul von Alexandria bis er 1837 nach Frankreich zurückging. Er ist der Erbauer des Suezkanals (1854-1869) und der (allerdings erfolglose) erste Erbauer des Panamakanals (1879-1889). Ferdinand de Lesseps war - wie vorher sein ebenfalls in diplomatischen Diensten stehender Vater Mathieu de Lesseps (1774-1832) - oft zu Gast bei Mehemed Ali und dessen Familie, galt also als dessen Vertrauensmann.

<sup>144</sup> Brief von Pückler an Boghos Bey vom 26. Dezember [Jahreszahl 1838 rekonstruiert, nach D.de Girardins Brief vom Mai 1838] aus Alexandria, CD 16, Film 70, Bild 212-214, hier : 213. Ü.d.V. : „Ich erkläre Ihnen also nach gewonnener Überzeugung, dass ich mich nicht mehr um diese Angelegenheit kümmern werde - das heißt, ich möchte nicht, dass sie über mich verhandelt wird, aber ich beschwöre Sie dennoch, dies durch einen Mann Ihres Vertrauens erfolgen zu lassen, denn ich glaube weiterhin, dass sie von höchster Wichtigkeit für Seine Hoheit ist. Sie haben Herrn Lesseps in Paris, der bestimmt Seiner Hoheit treu ergeben ist und sich, da er vor Ort ist, vielleicht besser darum bemühen kann als ich selbst.“

<sup>145</sup> Brief von Lesseps an Pückler vom 09. Dezember 1837, CD 28, Film 127, Bild 43. Insgesamt liegen drei auf Französisch verfasste Briefe von Lesseps an Pückler von September, November und Dezember 1837 vor. Siehe CD 28, Film 127, Bild 40-51.

<sup>146</sup> Ebd, Bild 47. Ü.d.V.: „Ihr immenser Ruf in Frankreich würde dazu führen, dass alles begierig aufgegriffen würde, was aus Ihrer Feder fließt. [...] Schreiben Sie der *Revue des deux mondes*. Wenn ich in Paris gewesen wäre, hätte ich den letzten Brief, den Sie mir geschrieben haben, dem Redakteur dieser Zeitschrift gebracht und die Sache wäre gemacht gewesen. Was mich selbst betrifft, so wiederhole ich Ihnen, dass ich vom Staat gehalten bin, mich von der regelmäßig erscheinenden Presse so weit es geht fern zu halten.“

Der Diplomat Lesseps, der nach einem kurzen Paris-Aufenthalt im Jahr 1837 schon 1838 als Gesandter nach Rotterdam, dann nach Malaga und Barcelona ging, kam als ein für Mehemed Ali tätiger Mittelsmann also doch nicht in Frage.

Pückler verfügte - so wird deutlich - über ein potenzielles Netzwerk mit einflussreichen Franzosen, die sowohl Mehemed Alis Politik als auch die Vermittlungstätigkeit des Fürsten befürworteten, der von seinem hohen sozialen Kapital besonders in Frankreich profitieren konnte, um am öffentlichen politischen Gespräch teilzuhaben.

Noch nach seiner Rückkehr 1840 wendet Pückler sich mit seinen geopolitischen, oft weitsichtigen Einschätzungen und Ratschlägen direkt an Mehemed Ali und bedauert, dass dieser ihm nie das nötige Vertrauen entgegen gebracht habe, um seine vermittelnden Dienste anzunehmen:

Je me flatte d'avoir prouvé depuis par un dévouement inébranlable que je méritais en tous tems la confiance de Votre Altesse, et que ma faible voix, qui cependant a quelque retentissement en Europe, n'a jamais cessée [sic], et ne cessera jamais, de combattre pour les intérêts de mon héros, autant que mes forces le permettent.

Combien de fois n'ai-je pas depuis cette époque douloureusement regretté que Votre Altesse ne vous fiant pas assez à moi, n'ait pu se résoudre à m'employer auprès des gouvernements d'Europe dans le sens que je Lui avais proposé. Je sais positivement à l'heure qu'il est qu'alors j'aurai [sic] pu être d'une utilité éminente pour Votre Altesse et certes je ne manquerais [sic] pas de la meilleure volonté pour vous servir, sans une ombre d'intérêt personnel, car je suis riche et grand Seigneur moi même, et n'ai, grace à Dieu, besoin des bienfaits de personne.<sup>147</sup>

Pückler unterstreicht sein unermüdliches Eintreten und Verteidigen von Mehemed Alis Politik in Ägypten, kämpft für dessen Anerkennung durch die europäischen Mächte und betont die Uneigennützigkeit seiner Initiativen. Das von Pückler beklagte mangelnde Vertrauen seitens des „Vizekönigs“ lässt sich aber auch auf Pücklers (vermeintlich) forsches Verhalten

---

<sup>147</sup> Brief von Pückler an Mehemed Ali, o.D., nach Juni 1839, da er im Brief die Schlacht von Nézib (Juni 1839) erwähnt, möglicherweise auch um 1840. In jenem Jahr wurde Mehemed Ali durch den Londoner Vertrag von Großbritannien, Russland, Preußen und Österreich gezwungen, die von ihm eroberten Gebiete Syrien und Palästina zu räumen. CD 16, Film 69, Bild 95-102. Ü.d.V.: „Ich bin stolz darauf, durch eine unerschütterliche Ergebenheit unter Beweis gestellt zu haben, dass ich schon immer des Vertrauens Seiner Hoheit würdig war, und dass meine schwache Stimme, die jedoch in Europa ein gewisses Echo hat, nie aufgehört hat und nie aufhören wird, sich für die Interessen meines Helden einzusetzen, solange meine Kräfte reichen. – Wie oft habe ich seit dieser Zeit nicht schmerzlich bedauert, dass Ihre Hoheit mir nicht genug vertraut hat, sich nicht dazu entschließen konnte, mich den europäischen Regierungen gegenüber einzusetzen, so wie ich es Ihnen vorgeschlagen hatte. Ich weiß heute mit Gewissheit, dass ich Ihrer Hoheit von höchster Nützlichkeit hätte sein können und es mir nicht an Willen mangeln wird, Ihnen weiterhin zu dienen, ohne jegliches eigenes Interesse, denn ich bin reich, selbst Landesfürst und brauche, Gott sei Dank, Niemandes Wohltaten.“ Der Brief enthält ausführliche, interessante Erörterungen Pücklers über das Verhalten der Großmächte Mehemed Ali gegenüber.

zurückführen, wenn über ihn erzählt wird, dass er in Jerusalem mit Gewalt in das Grab Davids eingedrungen sei.<sup>148</sup> Als ein Artikel von Pückler über Mehemed Alis Sohn von der Augsburger *Allgemeinen Zeitung* mit „Der dicke Prinz“ betitelt wird,<sup>149</sup> kündigt Mehemed Ali Pückler endgültig das Vertrauen auf. Sowohl Pücklers Presseartikel als auch seine Briefe an enge Mitarbeiter des Vizekönigs und den Übersetzer Artim Bey werden alle dem Vizekönig vorgelegt<sup>150</sup>, so dass Pückler zumindest während seines Aufenthaltes in Mehemed Alis Reich unter strenger Kontrolle des Herrschers bleibt. Seine publizistische Freiheit gewinnt der Fürst erst danach wieder. Er beendet seinen Brief an Boghos Bey wie folgt:

Adieu, mon cher Ministre, et soyez bien sur ce que mon amitié sincère m'a fait dire à Vous, ne sera jamais dite à personne d'autres [sic], et des articles que je prépare pour la presse, ainsi que mon ouvrage sur l'Égypte, vous prouveront que je suis de bon aloi, et qu'on peut se fier sur ma parole. Au reste, je suis incapable d'oublier les bontés que Son Altesse et votre Excellence m'ont témoignés [sic] pendant si long tems, quoique les intrigants ont fini par me faire tomber à la fin en disgrâce auprès de votre gouvernement. Je n'ai de souvenirs que pour le bien et j'oublie le mal.<sup>151</sup>

Schon Delphine de Girardin hatte sich neben den politischen Kontakten zu Mehemed Ali Beiträge von Pückler erhofft, die in Briefform als Feuilletons in der *Presse* hätten abgedruckt werden können und von denen sie sich großen Erfolg versprach. Fast mit Enttäuschung bedankt sie sich für den wundervollen Schal, den ihr der Fürst (in Mehemed Alis Namen, auch das durchschaut die Dame) aus dem Orient schickt, denn die Zusendung von erhofften Manuskripten des Fürsten hätte sie noch mehr erfreut:

Lorsqu'on m'a dit que Mr Fabrequette m'apportait une lettre et un paquet de votre part, je me suis imaginé que ce paquet était un manuscrit de Vous, des lettres inédites que vous envoyiez à la Presse pour les publier, et je me suis réjoui de cette bonne fortune. Quand j'ai vû ce magnifique châle, je l'ai admiré, car il est superbe, et d'une blancheur inconnue dans nos magasins, mais je l'avoue, le premier moment de coquetterie passé, j'ai regretté ma première pensée. Oh! Que vos charmantes lettres, si spirituelles, si

---

<sup>148</sup> Siehe Pücklers Brief an Mehemed Ali o.D.o.O, CD 16, Film 69, Bild 422-423, in dem er seine Version der Geschehnisse richtigstellend schildert.

<sup>149</sup> ABAZ Nr. 404 und 405 vom 19.08.1837. Pückler erwähnt darin den liebenswürdigen, wenn auch schüchternen und außerordentlich korpulenten Sohn Said-Bey des Vizekönigs, den der Vater einer strengen Diät unterziehen will, bevor er ihn nach Europa reisen lässt.

<sup>150</sup> Siehe den Brief von Bohos Yousseff an Pückler o.D aus Alexandria, CD 16, Film 70, Bild 42-45.

<sup>151</sup> Pückler an Boghos Bey, o.D.o.O. CD 16, Film 69, Bild 468-479, hier: 479. Ü.d.V.: „Adieu, mein werter Minister, seien sich versichert, dass das, was ich Ihnen aufgrund meiner aufrichtigen Freundschaft gesagt habe, nie einem Anderen mitgeteilt werden wird und die Artikel, die ich für die Presse vorbereitet, sowie mein Buch über Ägypten werden Ihnen beweisen, dass ich ehrlich bin und man sich auf mein Wort verlassen kann. Auch bin ich unfähig zu vergessen, was Seine Hoheit mir so lange Zeit Gutes getan hat, auch wenn Intriganten es erreicht haben, mich Ihrer Refgierung gegenüber in Ungnade fallen zu lassen. Ich behalte nur die guten Erinnerungen und vergesse die schlechten.“

précieuses et si profondes feraient un [unleserlich] dans un feuilleton de la Presse, une lettre de vous datée d'Alexandrie parlant de l'Egypte nouvelle, de sa régénération, des ces palmiers, de ces peupliers et de tous les arbres français que le Roy y fait croître, car il a civilisé le sol comme sa nation. Une lettre semblable serait un trésor.<sup>152</sup>

Da Delphine de Girardin aus Erfahrung weiß, dass Pückler seine Artikel nie auf Französisch verfasst, sondern sie - wenn auch immer zu seiner Unzufriedenheit - von Anderen übersetzen lässt, bietet sie ihm - wie auch schon ihre Mutter - die Korrektur und Überarbeitung an: „Je corrigerais moi-même les épreuves, je prendrais bien soin, votre gloire ne courait [sic] aucun danger sous ma garde : vous devez avoir beaucoup de lettres en portefeuille, envoyez nous quelques fragments, nous serons heureux de vous devoir ce succès.“<sup>153</sup> Dass Pückler tatsächlich für die *Presse* Artikel geschrieben hat, geht aus einem Brief des Fürsten an Boghos Bey hervor: „Monsieur de Girardin vous fera incessamment parvenir quelques feuilles de la Presse qui contiennent des articles sur l'Egypte que j'ai écrit.“<sup>154</sup> Welche Artikel Pückler geschrieben hat, ist nur schwer ausfindig zu machen, da alle Texte in der *Presse* ohne Autorenangabe erscheinen. Aber auch hier gibt sich Pückler als Vermittler zwischen dem Okzident und Orient und erklärt den Orientalen, wie Presseartikel geschrieben sein müssen, um das europäische Publikum zu erreichen:

Je vous prie de les [les articles] lire avec attention et de les communiquer à votre illustre maître, et pour l'amour de Dieu, ne vous laissez pas, ni l'un ni l'autre, éffaroucher par certains passages qui semblent plutôt du blâme que de l'approbation. Croyez moi que je connais mieux le public en Europe que vous autres. L'essentiel est, je ne puis assez vous le répéter, d'intéresser fortement ce public à l'indépendance, dont les Souverains et leurs Ministres font aussi partie, de Mehemet Ali et ce but ne peut être nullement atteint par de plates louanges. Il faut non seulement des éclats de lumière mais aussi de l'ombre au

---

<sup>152</sup> Brief von Delphine de Girardin an Pückler vom 07. Mai 1838, CD 27, Film 116, Bild 514-517, hier 516 f. Ü.d.V.: „Als man mir sagte, dass Herr Fabrequette mir einen Brief und ein Paket von Ihnen bringe, habe ich mir vorgestellt, dass sich in diesem Paket ein Manuskript von Ihnen befinden würde, unveröffentlichte Briefe, die Sie der Presse schicken, um sie zu veröffentlichen, und ich habe mich darüber sehr gefreut. Als ich diesen wunderschönen Schal gesehen habe, habe ich ihn bewundert, denn er ist herrlich, von einer in unseren Geschäften unbekanntem Weiße, aber ich muss zugeben, nachdem die Koketterie des ersten Momentes vorbei war, habe ich meinen ersten Gedanken bedauert. Oh! Ihre charmanten Briefe, so geistreich, so kostbar und so tiefgründig, würden ein Riesenerfolg sein als ein Feuilleton in der Presse, ein Brief von Ihnen, datiert in Alexandria, der über das neue Ägypten berichtet, seine Regenerierung, seine Palmen, und seine Pappeln und andere französischen Bäume, die der König dort wachsen lässt, denn er hat den Boden zivilisiert, wie seine Nation. Ein solcher Brief wäre ein Schatz.“

<sup>153</sup> Brief von Delphine de Girardin an Pückler vom 07. Mai 1838, CD 27, Film 116, Bild 514-517, hier 517. Ü.d.V.: „Ich würde Ihre Blätter selbst korrigieren, ich wäre sehr sorgfältig, Ihr Ruhm wäre unter meiner Obhut keiner Gefahr ausgesetzt: Sie müssen viele Briefe in Ihrem Portefeuille haben, schicken Sie uns ein paar Fragmente, wir wären froh, Ihnen diesen Erfolg zu schulden.“

<sup>154</sup> Pückler an Boghos Bey o.D. [1838] aus Smyrna, CD 24, Film 99, Bild 32-39, hier 32. Ü.d.V.: „Herr von Girardin wird Ihnen unverzüglich einige Blätter der *Presse* schicken, in denen sich Artikel befinden, die ich über Ägypten geschrieben habe.“

tableau, le seul moyen de le rendre dramatique, et ce n'est que de cette manière qu'on peut émouvoir les masses. Chez nous, où les peuples sont plus poétiques que les vôtres, c'est ainsi. Je vous l'ai déjà dit, que la classe des auteurs seuls a su électriser l'Europe pour la Grèce, et arracher son indépendance à la Porte.- Nous ferons tout ce que nous pouvons pour votre intérêt, mais laissez nous faire avec confiance. Ceci n'est qu'un commencement. Arrivé en Europe, je saurais [sic] mettre cent plumes en mouvement pour vous, et la mienne ne s'endormira pas.<sup>155</sup>

Interessant ist hier, dass Pückler sich als Kenner nicht nur der deutschsprachigen, sondern der ganzen europäischen Leserschaft präsentiert. Er agiert im Sinne eines vertikalen Kulturtransfers, indem er Kulturgepflogenheiten erklärt und europäische Publikationsstrategien aufdeckt. Pückler stellt sich eindeutig auf die okzidentale Seite was hier erneut durch das „wir“ und „ihr“ hervorgehoben wird. Das „wir“ umfasst gleichzeitig auch namentlich nicht genannte europäische Schriftsteller, die Pückler für ein Netzwerk gewinnen will und die durch ihre Artikel die Frage nach der Unabhängigkeit Ägyptens ins öffentliche Gespräch bringen sollen. In einer mit 1 bis 7 durchnummerierten Vorschrift zu dem erwähnten Brief an Boghos Bey - mit der Anmerkung « écrire à B.B. »<sup>156</sup> als solche identifiziert - notiert Pückler, dass er sich auch weiterhin für Mehemed Alis Belange einsetzen werde:

[...] tant de vive voix et par mes propres articles que par [rayé : des amis] une ligue d'auteurs [rayé : littéraires] distingués que j'ai formé conjointement avec Mr. de Prokesch [rayé : qui est tout] un partisan également zélé de S. Altesse et mon ami intime.<sup>157</sup>

Interessant sind hier besonders die Streichungen und Neuformulierungen: Pückler streicht „Freunde“ und „literarisch“ zugunsten von „Liga“ und bezeichnet Prokesch als „Partisanen“, was beider Haltung einen kämpferischen Charakter verleiht. Am Beispiel Griechenlands und

---

<sup>155</sup> Brief von Pückler an Boghos Bey o.D. [1838] aus Smyrna, CD 24, Film 99, Bild 32-39, hier 32-33.. Ü.d.V.: „Ich bitte Sie diese [Artikel] aufmerksam zu lesen und sie Ihrem berühmten Herrn vorzulegen und, um Gottes Willen, schrecken Sie nicht auf, weder der eine noch der andere, wenn einige Passagen Ihnen eher wie eine Anklage als eine Anerkennung erscheinen. Glauben Sie mir, ich kenne das europäische Publikum besser als Sie Anderen. Wichtig ist, das kann ich Ihnen nicht genug wiederholen, das Publikum - und zu dem gehören auch die Regierenden und ihre Minister - intensiv für die Unabhängigkeit Mehemed Alis zu interessieren und dieses Ziel kann nicht nur durch platte Lobreden erreicht werden. Es bedarf nicht nur Lichtstrahlen, sondern auch Schatten auf dem Bild, nur so kann man die Masse ansprechen. Bei uns, wo die Völker poetischer sind als Ihre, ist das so. Ich habe es Ihnen schon gesagt, dass nur die Autoren es geschafft haben, Europa so für Griechenland zu elektrisieren, dass der Pforte die Unabhängigkeit abgerungen wurde. Wir werden alles tun, was wir in Ihrem Interesse tun können, aber lassen Sie uns das im Vertrauen tun. Dies hier ist erst ein Anfang. Sobald ich wieder in Europa bin, kann ich hundert Federn für Sie in Bewegung setzen, und meine wird auch nicht ermüden.“

<sup>156</sup> Vorschrift Pücklers für Brief an Boghos Bey, CD 16, Film 69, Bild 480-481, hier 480, o.D.o.O.

<sup>157</sup> Ebd. Bild 480, Ü.d.V.: „[...] sowohl mündlich und meine eigenen Artikel als auch [gestrichen: Freunde] eine Liga von berühmten Autoren [gestrichen: Literaten], die ich gemeinsam mit Herrn Prokesch [gestrichen: der auch] gegründet habe, einem Partisanen, der genauso begeistert auf Seiten Seiner Hoheit steht und mein enger Freund ist.“

dem Einsatz der Philhellenen<sup>158</sup> betont Pückler die Macht der Literaten und der Medien, die er auch dabei ist, für sich zu nutzen, denn "plusieurs de ces articles ont fait une grande sensation tant en Allemagne qu'en France."<sup>159</sup>

Dass es Pückler aber nicht nur um das europäische Publikum ging, sondern sich seine nicht nur positiven Artikel auch gleichzeitig an Mehemed Ali richteten, den er sich nicht anmaßen würde, direkt zu kritisieren, wird deutlich, wenn Pückler seinem Brief an Boghos Bey hinzufügt: „Il est bon au reste que Mehemed Ali lui-même apprenne par ce moyen quelques vérités qu'il est nécessaire qu'il sache, et qu'on ne pourra guères lui dire autrement.“<sup>160</sup>

In die hier offen gelegte literarische Strategie Pücklers, die auf Dramatik und Ironie setzt, schreibt sich auch Pücklers Bericht über die Medizinschule in Abu-Zabel als illustrierendes Beispiel ein und identifiziert die uneindeutig erscheinende Haltung des Fürsten dem Orient gegenüber als absichtsvolles literarisches Verfahren.

Es wurde klar, dass Pückler im Bereich der Presse in Frankreich auf ein bestehendes persönliches Netzwerk zurückgreifen kann, wobei sich zwar die Kontaktpersonen ändert (statt Sophie Gay deren Tochter Delphine), aber ein soziales Kapital vorhanden ist, das eine solide Basis für eine vertrauensvolle und exklusive Zusammenarbeit liefern könnte. Auch wenn Mehemed Ali diesen Kontakt nicht politisch nutzen will, so wird Pückler selbst zu einem Mitarbeiter der Pariser Tageszeitung *La Presse*, deren Herausgeber Mehemed Alis Politik schätzen und durchaus geneigt sind, seine Überzeugung in Frankreich publik zu machen.

Pückler versteht sich auch als Kulturvermittler und versucht, den Orientalen europäische Kulturpraktiken näher zu bringen (Geschenke, nicht nur lobhudelnde Berichte), damit deren Anliegen auf ein positives Echo in Europa stoßen.

Pückler bildet darüber hinaus ein Netzwerk mit gleichgesinnten Orientkennern (besonders Prokesch), um Mehemed Alis Modernisierungsbestrebungen und politische Ambitionen in

---

<sup>158</sup> Der Philhellenismus bezeichnet die Freundschaft zu Griechenland. In den 1820er Jahren bildeten sich Organisationen zuerst in Bern, dann auch u.a. in Stuttgart und München, die zwecks Bewahrung antiker Zivilisationen die Hellenen theoretisch und praktisch im Kampf um die Unabhängigkeit Griechenlands vom Osmanischen Reich unterstützten. Zu den Philhellenen gehörten neben Goethe, Schiller, Hölderlin, Victor Hugo und Alfred de Musset, auch Lord Byron, König Ludwig I. von Bayern, dessen Sohn Otto, der erster König von Griechenland wurde, und der bayrische Philologe Friedrich von Thiersch. Griechenlands Unabhängigkeit wurde 1830 durch das Londoner Protokoll besiegelt.

<sup>159</sup> CD 16, Film 69, Bild 480-481, hier 480, o.D.o.O. Ü.d.V.: „[...] mehrere dieser Artikel haben schon Sensation gemacht in Deutschland und in Frankreich.“

<sup>160</sup> Brief von Pückler an Boghos Bey o.D. aus Smyrna, CD 24, Film 99, Bild 32-39, hier: 33. Ü.d.V.: „Es ist übrigens auch gut, wenn Mehemed Ali auf diese Weise ein paar Wahrheiten erfährt, die er wissen muss und die man ihm kaum anders sagen kann.“

Europa bekannt und nachvollziehbar zu machen und Mehemed Ali im besten Fall zur Unabhängigkeit Ägyptens zu verhelfen. Als Modell dient ihm dazu der erfolgreiche Einsatz der europäischen Philhellenen für Griechenlands Unabhängigkeit.

Pücklers Bestrebungen, ein Netzwerk aufzubauen, das dem ägyptischen Herrscher und mit ihm - zumindest in Pücklers Augen - der Weltpolitik nützlich wäre, wird von Mehemed Ali ausgeschlagen und kommt letztendlich nicht zustande.

#### 4.1.3 Röttger von Veltheim: Hippologisches Wissen aus dem Orient

Pückler, zu dessen Kompetenzen als Adliger selbstverständlich das Reiten gehörte, war unter seinen Zeitgenossen als Pferdeliebhaber und exzellenter Reiter bekannt. Sein erster Biograph August Jäger, der Pückler persönlich kannte und 1843 unter dessen Kontrolle schrieb, weiß zu berichten „[...] daß Pückler schöne Pferde hatte, viel Schulden machte, als tollkühner Reiter galt.“<sup>161</sup> Pückler hatte schon bei seinem ersten Engländeraufenthalt 1814/15 ausgesuchte Pferde gekauft und nach Muskau bringen lassen.<sup>162</sup> Sophie Gay wusste 1833 ebenfalls um Pücklers Passion, denn sie wollte ihm Eugène Sue bekannt machen, da - so schreibt sie dem Fürsten - dieser genauso ein Pferdeliebhaber sei wie er und sich im Frühjahr desselben Jahres zu einem Pferdekauf extra nach London begeben habe.<sup>163</sup> Pückler ritt selbst bis ins hohe Alter<sup>164</sup> und berichtete von einem Sturz im Jahre 1860.<sup>165</sup> Sein Lieblingspferd Adjamé hat ein eigenes Grab im Branitzer Schlosspark.

Im Zusammenhang mit vorliegender Studie ist besonders Pücklers zentrale Rolle in einem sich entwickelnden deutsch-französischen „hippologischen“ Netzwerk von Bedeutung. Im Orient bemüht er sich, Antworten auf konkrete Fragen deutscher Hippologen zu finden, aktualisiert von früheren französischen Orientreisenden eingeholtes Wissen um arabische Pferde und integriert deren bis dahin unveröffentlichte Berichte in seine eigenen Reiseberichte.

Als Grundlage für diesen Kulturtransfer durch ein Netzwerk dienen hier weniger Pücklers unveröffentlichte Briefe aus den Archiven als vielmehr offene Briefe, die Pückler zwar an den

---

<sup>161</sup> Jäger 1843, S. 35.

<sup>162</sup> Ebd., S. 82.

<sup>163</sup> Brief von Sophie Gay an Pückler vom 27. [?]. 1833, Pückler 1873-76, Bd 1, Brief Nr.24, S. 48.

<sup>164</sup> Einem Tagebucheintrag von 1868 ist zu entnehmen, dass Pückler noch im Alter von 83 Jahren allein ausritt. Vgl. Pückler 1873-76, Bd. 9, S.365.

<sup>165</sup> Brief von Pückler an Assing vom 28. März 1860, Pückler 1873-76, Brief Nr. 31, S. 51-53, hier S.52.

Grafen von Veltheim richtet, gleichzeitig aber auch an die Leser seiner Reiseberichte und die der *Allgemeinen Zeitung*, denn diese veröffentlicht Pücklers „Briefe an den Grafen von Veltheim“ in einer vierteiligen Artikel-Serie.<sup>166</sup>

Graf Röttger von Veltheim (1781-1848), widmete sich auf seinem Gut Harbke (Nähe Helmstedt) der Pferdezucht und hatte nach Reisen durch Österreich, Dalmatien und Italien (1803), die Schweiz und Oberitalien (1806), erneut Italien (1812), England und Frankreich (1818) *Bemerkungen über die Englische Pferdezucht mit Beziehung ihrer Grundsätze auf die Veredelung des Pferdegeschlechts im übrigen Europa und besonders in Deutschland* (1820) veröffentlicht.<sup>167</sup> Veltheim vertrat die Meinung, dass die deutsche Pferdezucht auf orientalische Hengste und Stuten setzen sollte anstatt ausschließlich auf das englische Vollblut. Sein Werk widmete er dem König Friedrich Wilhelm von Württemberg (1781-1864), „dem erhabenen Beförderer einer edlen Landespferdezucht zum Wohle Seiner Unterthanen“<sup>168</sup>, der 1816 Vollaraber aus Syrien eingeführt und das erste Gestüt mit ausschließlich arabischen Pferden außerhalb des Orients eingerichtet hatte. Die norddeutschen Pferdezüchter, darunter Herzog August von Schleswig-Holstein (1798-1869) und Graf Magnus Friedrich von Holmer (1781-1857), waren erbitterte Gegner Veltheims. Sie bestanden darauf, nur englische Pferde zur Zucht zu benutzen und sie keinesfalls mit orientalischen zu kreuzen. Sie traten in heftige Kontroverse mit Veltheim, die vor allem in den von Graf Holmer herausgegebenen *Hippologischen Blättern*,<sup>169</sup> ausgetragen wurde, und auch ein Echo in Frankreich, im *Journal des haras*,<sup>170</sup> einem unparteiischen, da beide Meinungen veröffentlichenden Blatt, fand.

---

<sup>166</sup> Siehe auch Micke-Serin 2018.

<sup>167</sup> Gefolgt wurde dieses Werk von einer *Abhandlung über die Pferdezucht Englands, noch einigen europäischen Ländern, des Orients u.s.w. in Beziehung auf Deutschland, nebst einer Revision der seit Mitte des 18. Jahrhunderts aufgestellten Systeme über die Pferdezucht* (1833) und *Neueste Stimmen aus England über den jetzigen Zustand der Zucht edler Pferde daselbst* (1837, mit Conrad von Hochstetter).

<sup>168</sup> Veltheim 1820, S. 7.

<sup>169</sup> Die *Hippologischen Blätter. Eine Zeitschrift für veredelte Pferdezucht* wurden von 1833 bis 1852 herausgegeben und standen in Konkurrenz zu der schon seit 1825 in Altona erscheinenden und auch im Ausland bekannten *Zeitung für Pferdeliebhaber* von Johann Georg Wachenhusen (1781-1833). Dieser war Pferdehändler, besonders für aus England importierte Rennpferde. In den 1820er Jahren ernannte ihn Herzog Christian August von Schleswig-Holstein zum Sekretär der Oldesloer Wettrennen, die zwischen 1830 und 1836 jährlich stattfanden. Zwistigkeiten zwischen beiden Blättern führten schließlich zu einem Duell zwischen Wachenhusen und dem mecklenburgischen Baron von Biel (1789-1876), bei dem ersterer das Leben verlor.

<sup>170</sup> Der vollständige Titel der Zeitschrift lautete: *Journal des haras, des chasses et des courses de chevaux : recueil périodique consacré à l'étude du cheval, à son éducation, à l'amélioration de ses différentes races en France, et à toutes les grandes réunions d'utilité publique ou privée, de luxe ou de plaisir, qui ont lieu en France dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Allemagne, en Hongrie, et dans les autres pays de l'Europe.* / Titelvariante : *Journal des haras, chasses, des courses de chevaux, d'agriculture appliquée à l'élevage du cheval et des bestiaux en général* / Titelvariante : *Journal des haras, des chasses et des courses de chevaux, des progrès des sciences vétérinaires, et de médecine comparée.*

Pückler stand auf Seiten Veltheims und hatte von diesem schon 1833 das Manuskript des auf Französisch verfassten Berichts des Franzosen Louis Damoiseau (1775-1832) erhalten,<sup>171</sup> der wegen dessen frühen und unerwarteten Todes unveröffentlicht geblieben war. Damoiseau hatte 1818 in seiner Funktion als Tierarzt den vom französischen Innenministerium beauftragten Leiter des Gestüts von Pau, Jules de Portes,<sup>172</sup> nach Syrien begleitet. Beide sollten angesichts der 1814 und 1815 aufgrund militärischer Interventionen erfolgten Einbußen von Pferden nach Syrien aufbrechen, um dort neue Araberhengste für die französische Armee zu erwerben. In Frankreich gab es bezüglich der arabischen Pferde keine Kontroverse: Durch Handelsbeziehungen und Kriege mit dem maurischen Spanien und über Mitbringensel bzw. Beute der Kreuzritter waren arabische Pferde schon früh in Frankreich präsent. Napoleon I., der eine Vorliebe für arabische Pferde als Leibrösser hatte, brachte solche auch von seinem Ägyptenfeldzug mit und ließ sie im heute noch existierenden Gestüt *Pompadour* in Südwestfrankreich stationieren.

Graf von Veltheim hatte Pückler gegenüber den Wunsch geäußert, in Erfahrung zu bringen, was inzwischen aus den von de Portes und Damoiseau nach Frankreich importierten Pferden geworden und wie es um die Nachkommenschaft bestellt sei.<sup>173</sup> Auch hier wird deutlich, dass der reisende, pferdebegeisterte Pückler mit seinem Interesse für Frankreich, der perfekten Beherrschung der französischen Sprache und exklusiven Dokumenten aus adliger Hand den idealen Verbindungsmann zur deutschen, französischen und orientalischen Pferdezucht darstellen konnte.

Auf seinem Weg in den Orient besucht Pückler die ebenfalls noch heute existierenden südfranzösischen Gestüte in Pau/Gelos und Tarbes und sieht dort die zwar noch lebenden, gut gepflegten und (etwas zu gut) gefütterten Araberhengste, die aber zu seinem Erstaunen gar nicht mit Vollblutstuten zu Zuchtzwecken genutzt werden. Doch auch bei Kreuzung mit anderen Pferderassen kann Pückler interessante Ergebnisse feststellen. Diese beschreibt er ausführlich in einem Kapitel in seinem *Vorletzten Weltgang* (1835), das er mit „Dreizehnter Brief. An den Grafen v. F...“<sup>174</sup> betitelt und mit H.S. [Hermann Semilasso] unterzeichnet.<sup>175</sup> Es besteht jedoch kein Zweifel, dass sich es sich bei dem „Grafen v. F. ...“ um den Grafen von Veltheim

---

<sup>171</sup> Vgl. Pückler 2017, S. 433.

<sup>172</sup> Über Jules de Portes konnten weder Lebensdaten noch nähere Informationen ausfindig gemacht werden.

<sup>173</sup> Vgl. Pückler 2017, S. 432.

<sup>174</sup> Ebd, S. 432-462.

<sup>175</sup> Ebd, S. 462.

handelt<sup>176</sup> und Pückler wohl mit dieser Verschlüsselungsstrategie die Unvoreingenommenheit seiner (an hippologischen Fragen interessierten) Leserschaft beschwören wollte.

Pückler hat also exklusives Wissen - zum einen durch das Manuskript von Damoiseau, zum anderen durch eigene Anschauung - das er in die Heimat vermitteln kann. Zusätzlich dazu erhält Pückler von dem Tierarzt Pompier<sup>177</sup> des Gestüts in Pau, dem Nachfolger Louis Damoiseaus, ein unveröffentlichtes, auf Französisch verfasstes Manuskript von de Portes, das er auf Deutsch übersetzt in den „Brief“ an den Grafen einfügt. Auf über fünf Seiten werden darin die „Zeichen“ der verschiedenen arabischen Pferde detailliert, die im Aberglauben der arabischen Stämme Glück oder Unglück verhießen: Demzufolge sollen zum Beispiel Flecken unter dem Bauch des Pferdes dem Reiter Sicherheit verleihen, Flecken auf den Schultern allerdings Unglück bedeuten.<sup>178</sup> Wiehern die Pferde, wenn sie Hunger haben, bedeutet das, dass sie selbst bald sterben, ihr Herr aber ein langes Leben haben werde,<sup>179</sup> und die „welche vom Anfang der Mähne bis an ihr Ende eine Linie verdrehtes Haar haben, zeigen ihren Herrn Gefängnis an, aber die Gefängniswärter werden ihm wohlwollen“.<sup>180</sup> Diese dem Koran entnommenen Deutungen hatte de Portes wiederum von der im Libanon lebenden Engländerin Lady Hester Stanhope (1776-1839) erhalten, deren Dragoman (Dolmetscher und sprachkundiger orientalischer Führer) Baudin diesen Text ins Französische übersetzt hatte.<sup>181</sup> Indem Pückler diesen unveröffentlichten Text aus dem Französischen ins Deutsche übertragen in seinen *Vorletzten Weltgang* integriert, macht er dieses Wissen auch einem immer größer werdenden Netzwerk bekannt, das inzwischen Deutschland (Veltheim), Frankreich (Damoiseau, de Portes, Pompier), England (Lady Hester Stanhope) und den Orient einbezieht. Daneben führt der Fürst die von de Portes vorgenommene Aufstellung neun verschiedener arabischer Wüstenstämme an, mit Namen der jeweiligen Scheichs, deren Charakter nebst Angaben, wann und wo die nomadischen Stämme anzutreffen seien. Ein heutiger Leser kann sich die Frage stellen: Wen interessierten denn diese Details überhaupt? - Im 19. Jahrhundert war die Antwort klar: diejenigen, die sich, wie de Portes und Damoiseau in den Orient begaben und dort Pferdeankäufe tätigen wollten oder sollten. Mit dem Wissen um die dem Aberglauben anzulastenden vermeintlichen Makel der Pferde konnten europäische Käufer diese zu günstigeren Preisen verhandeln und erwerben. Und mit dem Wissen, welcher Stamm zu

---

<sup>176</sup> Ebd, Anm. 2, S. 432.

<sup>177</sup> Es konnten weder Vorname noch Lebensdaten gefunden werden, siehe Pückler 2017, S. 434, Anm. 7.

<sup>178</sup> Ebd, S. 442.

<sup>179</sup> Ebd, S. 446.

<sup>180</sup> Ebd.

<sup>181</sup> Ebd, S. 447.

welcher Jahreszeit in welcher Wüste anzutreffen sei und wie man am besten mit den zum Teil als geizig oder spitzbübisch bekannten Scheichs zu verhandeln habe, konnte man Zwischenhändler vermeiden und sicher gehen, wirklich reinrassige Pferde zu erhalten, die allein zu Zuchtzwecken zu gebrauchen waren.<sup>182</sup> Pückler lieferte also hiermit besonders den Pferdekennern seiner Zeit äußerst wichtige, sehr pragmatische und bis dahin unbekannt Informationen, was ihn zum zentralen Element dieses Netzwerkes werden ließ. Durch Ankäufe, die er tätigte, verfügte er nicht nur über theoretisches Wissen, sondern auch über die Pferde selbst, die er zeigen, züchten oder auch weiterverkaufen konnte.

Pückler stellte damit einmal mehr unter Beweis, dass er „ein Kind seiner Zeit, ein ächtes“<sup>183</sup> war, denn der Pferdesport hatte sich besonders in den 1820er Jahren in Deutschland entwickelt.<sup>184</sup> 1820 fand im mecklenburgischen Doberan das erste Galopprennen mit Vollblütern statt. Dass dies ausgerechnet dort erfolgte, lag daran, dass der erfolgreiche englische Pferdehändler und Buchmacher Richard Tattersall (1724-1795)<sup>185</sup> nach der Aufhebung der Kontinentalsperre Norddeutschland bereiste und den dort ansässigen Pferdezüchtern neben Pferden auch die entsprechende „Prüf- und Schauveranstaltung“,<sup>186</sup> nämlich die Pferderennen schmackhaft machte, die als Werbeveranstaltung dienen konnten, um damit den Preis der zu verkaufenden Tiere zu steigern. In Deutschland verbreitete sich daher der Pferderennsport schneller und früher als in den anderen europäischen Ländern. Es entstanden Vereine und Rennplätze: 1829 in Berlin, 1833 in Breslau, 1835 in Hamburg und Königsberg und 1836 in Düsseldorf. Auch deutsche Adlige ließen sich von dem Rennfieber anstecken und förderten den Rennsport oder wurden Züchter.

In diesem Kontext verwundert es also nicht, dass auch in der französischen Monatszeitschrift *Le Journal des haras*, die von dem aus Deutschland stammenden und in Paris lebenden Auguste de Rochau (eigentlich Friedrich August von Rochau, 1786-1843) 1828 gegründet und noch bis 1862 herausgegeben wurde, viele deutsche Pferdezüchter zu Worte kamen. So wurde auch der von Graf Veltheim ausgelöste Streit um die orientalischen Pferde im *Journal des haras* auf internationaler Basis<sup>187</sup> ausgetragen. Dabei steht die Artikelserie, die Pückler 1838/1839 in der

---

<sup>182</sup> Ebd, S. 449-452.

<sup>183</sup> Titelzitat Friedrich/Jacob 2010.

<sup>184</sup> Diese und die folgenden Informationen stammen aus Raulff 2015, S. 166.

<sup>185</sup> Tattersall hatte sich vom Stalljungen zum Stallmeister und Pferdetrainer hochgearbeitet und 1766 das erste Unternehmen zur Unterbringung von Pferden gegründet. Er verlieh und verkaufte Pferde sowie Pferde- und Reitzubehör und gab Reitunterricht. Seine direkten Nachfahren, um die es hier geht, führten das Unternehmen bis 1865 fort.

<sup>186</sup> Raulff 2015, S. 166.

<sup>187</sup> Der Untertitel des *Journal des haras* verweist auf dessen internationale Reichweite.

*Allgemeinen Zeitung* als „Briefe an den Grafen von Veltheim“ herausbrachte,<sup>188</sup> im Zentrum dieser Kontroverse.

Pücklers Artikeln über Pferde ging ein Brief von Veltheim an Pückler voraus, den der Fürst erhält, als er im September 1836 in Griechenland weilt, und über den er in seinem Reisebericht *Der Vorläufer* (1838) berichtet.<sup>189</sup> Veltheim, der um Pücklers Orientreise weiß, stellt diesem ganz präzise Fragen, mit der Bitte, sich vor Ort um die Einholung entsprechender Antworten zu bemühen. So möchte Veltheim wissen, ob man unter den arabischen Pferden wirklich zwei Haupttrassen unterscheiden muss, oder es nur eine gibt oder als edel nur die Pferde bezeichnet werden, die von den fünf Stuten abstammen, auf denen der Prophet Mohammed und seine Gefährten von Mekka nach Medina geritten seien. Auch die davon abstammenden Rassen hätten je nach den Beschreibungen der Orientreisenden Niebuhr, Graf Rezwuisky, Don Badia und Burckhard jeweils verschiedene Bezeichnungen, was Veltheim schließen lässt:

[...] und so waltet über dem Allen große Ungewissheit ob, die Ihnen, verehrter Freund, aufzuklären vorbehalten bleibt, wenn es Ihnen gelänge, selbst in das Nedjedi vorzudringen, was bis jetzt, so viel ich weiß, noch keinem Europäer gelang; und dann würden Sie auch nicht bloß die Nomenklatur aufklären, sondern, was die Hauptsache ist, uns auch sagen können, welches wirklich die edelste und beste Race unter allen diesen so verschieden benannten ist.<sup>190</sup>

Ein zweites Anliegen, über das Veltheim sich mit Pücklers Hilfe Gewissheit verschaffen will, besteht darin, zu erfahren, ob die Drusen im Libanon eine eigene arabische Rasse selbst ziehen oder ob sie es nur verstehen, sich aus dem Nedjedi Pferde besonderer Größe und Knochenstärke zu beschaffen, an denen vor allem Europäer interessiert sind, wie der König von Württemberg, der gerade vierzig Hengste und eine Stute aus dem Stall des Emir Beschir gekauft hatte.<sup>191</sup>

Auch eine erste Antwort fügt Pückler in seinen Reisebericht ein: In Griechenland kommt er mit Zuccoli, dem österreichischen Konsul in Patras, in Kontakt, der 40 Monate lang im Orient geweltet hatte, wo er 1819 Mehemed Alis Sohn Ibrahim auf dessen Kriegszügen durch den Jemen begleitet, Syrien bereist und die Gestüte des Emir Beschir gesehen hatte. Pückler leitet Veltheims Fragen an Zuccoli weiter und integriert auch dessen Antworten in seinen Reisebericht, auf deren detaillierte Darstellung hier verzichtet werden soll.<sup>192</sup> Wichtig ist das

---

<sup>188</sup> Der erste Brief an Veltheim siehe ABAZ vom 14. November 1838 und ABAZ vom 15. November 1838. Der zweite Brief an Veltheim siehe BAZ vom 01. April 1839 und BAZ vom 02. April 1839.

<sup>189</sup> Pückler 1838, S. 1.

<sup>190</sup> Auszug aus Veltheims Brief in Pückler 1838, S. 20f. Hervorhebungen im Original.

<sup>191</sup> Ebd., S. 21.

<sup>192</sup> Siehe für den genauen Bericht Pückler 1838, S. 22-29.

Netzwerk, das sich um eine ganz präzise Fragestellung entwickelt, und Pücklers Mittlerfunktion, die vorerst nur daraus besteht, von Anderen (Zuccoli) eingeholtes Wissen weiterzuleiten, an Veltheim, aber auch an die Leser des *Vorläufer*. Pückler selbst weist in Anmerkungen darauf hin, dass Zuccolis Beobachtungen teilweise denen anderer Orientreisender widersprechen<sup>193</sup> und er selbst vor Ort nähere Informationen einholen wird. Pückler bezieht auch seine Leser in dieses hippologische Netzwerk ein, indem er ihr Interesse weckt, wenn er schreibt: „Der Leser wird nun bei den Nachrichten, die ich später aus den fraglichen Ländern reichlich über diesen interessanten Gegenstand zu geben beabsichtige, auf diese Briefe, als der Basis derselben Bezug nehmen.“<sup>194</sup>

In seinen beiden Briefen, die unter dem Signum der fürstlichen Krone in der *Außerordentlichen Beilage der Allgemeinen Zeitung* unter dem Titel « Einige Bemerkungen über arabische und syrische Pferde. Enthalten in einem Briefe des F.v.P.M. an den Hrn. Grafen R.v.Veltheim » erscheinen, berichtet der Fürst über Europäer, die in Ägypten und Syrien arabische Pferde für europäische Gestüte kauften, allerdings dafür zu hohe Summen zahlten. Sie erstünden mit ihren engen ästhetischen Kriterien nicht immer die besten Pferde, trieben aber die Preise dermaßen in die Höhe, dass der Erwerb eines Pferdes immer kostspieliger werde. Namentlich erwähnt er dabei den Baron von Herbert, der Pferdekäufe für den österreichisch-ungarischen Hof tätigt, und den er für die Wucherpreise verantwortlich macht. Pückler plädiert für den Kauf auch älterer Pferde, die man, um sich ihrer Reinrassigkeit sicher sein zu können, am besten direkt bei den Beduinen erwirbt. Dabei sollte man sich nicht von Brandmarken und Verletzungen an den Gelenken stören lassen, die nur daher rührten, dass die Beduinen die Tiere, wenn sie nicht gebraucht werden, an den Beinen zusammenbinden und zum Liegen zwingen, die aber nicht auf die Genetik zurückzuführen seien. Pückler vermittelt dem Grafen Veltheim sein vor Ort erworbenes Wissen und schließt:

In wie fern es nun unter solchen Umständen vorteilhafter sey, arabische Pferde oder englische Pferde für uns zu wählen, überlasse ich bessern Kennern zu entscheiden, als ich bin. Für die südlichern Gegenden Europa's bleibe ich für meine Person fortwährend der Meinung, dass eine Erfrischung durch arabisches Vollblut von Zeit zu Zeit die Zucht nur verbessern kann; und daß auch im Norden dasselbe stattfinden mag, beweisen die englischen edlen Pferde selbst am besten, in deren Adern ja nur arabisches Blut fließt. Daß die arabischen Pferde, wie sie jetzt sind, weder die Schnelligkeit der englischen Renner erreichen, noch einem englischen Jagdpferde über 5-6 Fuß hohe Mauern, Parkzäune und 20 Fuß breite Bäche zu folgen im Stande sind, ist gewiß – für eben so

---

<sup>193</sup> Pückler 1838, S.29.

<sup>194</sup> Ebd, S. 31.

gewiß aber halte ich es, daß eine gleiche Behandlung dieser arabischen Pferde mit den englischen in wenigen Jahren sie befähigen würde, dasselbe zu leisten. Bringt man aber nur das Agreement, die Sagacität, das liebenswürdige, attachante Temperament und die ganze eigenthümliche Grazie und Anmuth der arabischen Pferde, nebst der Leichtigkeit aller ihrer Bewegungen in Anschlag – alles Dinge, die keine Übung und Erziehung, sondern nur die Natur vollständig zu ertheilen im Stande ist – so übertreffen sie d a r i n ohne Frage die edelsten englischen Pferde noch bei weitem. Zwischen der Individualität beider Racen ist, wenn ich einen solchen etwas seltsamen Vergleich wagen darf, ein Unterschied, wie zwischen Apollo und Mars, wie zwischen Venus und Minerva; die eine repräsentiert die Kraft, die andere mehr Vergnügen. Vornehme und reiche Leute sollten daher, meines Erachtens, nur arabische Pferde reiten, Jäger und Jokeys nur englische.<sup>195</sup>

Im Rahmen der folgenden Untersuchung wäre es zu lang, noch weiter auf die präzisen Ausführungen des Fürsten einzugehen. Von besonderem Interesse erscheinen jedoch hier die verschiedenen Reaktionen, die Pücklers Artikel hervorrufen und ihm eine zentrale Position in diesem neu entstehenden Netzwerk zuschreiben.

Die *Allgemeine Zeitung* hatte Pücklers Artikel gekürzt und angemerkt:

Wir übergehen die beigefügte Beschreibung der von dem edlen Reisenden acquirirten Pferde, an deren Schluß es heißt: Da der Transport zur See, wegen Mangel an großen Fahrzeugen an der syrischen Küste, und der Unbekanntschaft der Capitäne mit Allem, was zur Einschiffung und sichern Unterbringung der Pferde nöthig ist, hier eben so penibel und zeitraubend als gefährlich wird, so habe ich mich entschlossen diese Pferde über Konstantinopel (wo sie den Winter mit mir zubringen sollen) durch Ungarn über Wien zu Lande zu senden, was zugleich eine zweckmäßige Probe für ihre Güte und Ausdauer abgeben wird.<sup>196</sup>

Doch gerade die konkrete Beschreibung der erstandenen Pferde und wohl auch die angekündigte Präsenz dieser Pferde in Europa scheinen auf das Interesse der Leser gestoßen zu sein, was die Redaktion zu einem Nachtrag veranlasst:

Nachtrag zu dem Artikel über arabische und syrische Pferde.

Wir wurden von mehreren Seiten gebeten, die Beschreibung der von Fürst Pückler Muskau acquirirten Pferde, deren der neuliche Aufsatz Erwähnung that, gleichfalls mitzutheilen, da dieselbe die deutschen Hippologen so sehr interessiren werde, als jener Aufsatz selbst. Wir entsprechen diesem Wunsche.<sup>197</sup>

---

<sup>195</sup> ABAZ vom 14. November 1838.

<sup>196</sup> Ebd.

<sup>197</sup> BAZ vom 24. November 1838.

Die (namentlich nicht genannten) an Hippologie interessierten Leser der *Allgemeinen Zeitung* werden durch diese Reaktion ein aktiver Teil des Netzwerkes, ebenso wie die Redaktion der Zeitung, die eine Liste der Pferde publiziert,<sup>198</sup> in der die Namen der Tiere, ihre Abstammung und ihre besonderen Eigenschaften genannt werden.

Aber auch die Pferde selbst werden - im Sinne der Akteur-Netzwerk-Theorie - zu Akteuren in diesem Netzwerk. Sie sind nicht nur Vermittler, sondern sie können in der Heimat gesehen, getestet, für Zuchtzwecke eingesetzt oder auch weiterverkauft werden. Dass dies in der Tat erfolgte, belegt ein kurzer Briefwechsel zwischen Pückler und dem ostpreußischen Pferdezüchter Graf Saucken-Tarputschen: Pückler kaufte 1851 über den Grafen zwei Hengste und überließ ihm seinen arabischen Lieblingshengst zur Zucht.<sup>199</sup> Einem Zeitungsinsert ist außerdem zu entnehmen, dass Pückler zu festen Tarifen seine Hengste zur Beschälung bereit stellte.<sup>200</sup>

In seinem zweiten Brief an den Grafen Veltheim im April 1839 nimmt Pückler Bezug auf eine Kritik, die in den *Hippologischen Blättern*<sup>201</sup> erschienen war, und die im Streit darum, ob englischen oder arabischen Pferden der Vorzug zu geben sei, für die englische Rasse eintrat. Der Fürst verdeutlicht seine Haltung: Es gehe nicht um die Entscheidung, welche Pferderasse die bessere sei, er plädiere jedoch für eine „Regenerierung“ der Pferderasse:

Dies wäre um so mehr zu berücksichtigen da es keinem aufmerksamen Beobachter entgehen kann, daß die englischen Pferde seit geraumer Zeit zu degenerieren anfangen, was näher zu beleuchten mich hier zu weit führen würde, mir aber unzweifelhaft ist.<sup>202</sup>

Pücklers hippologisches Wissen wird noch um das des ehemaligen englischen Generalkonsuls Barker erweitert, den Pückler persönlich kennen lernt, und der ihm den Rat gibt, sich beim Pferdekauf an den Nachkommen derselben zu orientieren:

[...] so scheint es doch, dass bis jetzt Niemand, der in den Orient kam, um dort Pferde zu kaufen, auf diesen Umstand die gehörige Rücksicht genommen hat. Man wählt Pferde immer nur nach ihren persönlichen Eigenschaften, nicht nach denen ihrer

---

<sup>198</sup> Ebd.

<sup>199</sup> Brief von Ernst Friedrich Fabian von Saucken-Tarputschen (1791-1854) an Pückler vom 23. Februar 1851, CD 29, Film 138, Bild 203-204. Der Graf unterhielt ein arabisches Gestüt, während sein Bruder August Heinrich von Saucken (1798-1873), ein enger Vertrauter von Wilhelm und Augusta von Preußen, eines mit englischen Vollblütern eingerichtet hatte. Beide Brüder standen damit in gewisser Rivalität. Siehe Below (1907), S. 713-717, hier S. 715.

<sup>200</sup> Undatierte Zeitungsanzeige, Brandenburgisches Landeshauptarchiv, Rep.37, Lübbenau, Nr. 7626 (Dr. Simone Neuhäuser sei hier für diesen Hinweis herzlich gedankt.)

<sup>201</sup> *Hippologische Blätter. Eine Zeitschrift für veredelte Pferdezucht*, von Graf von Holmer in Kiel herausgegeben, erschienen zwischen 1833 und 1852.

<sup>202</sup> BAZ vom 02. April 1839.

Nachkommen, und ich muß bekennen, daß es mir eben so ergangen seyn würde, wenn mich nicht ein ausgezeichnete Pferdekennner, der seit dreißig Jahren im Orient etablirt ist, der ehemalige englische Generalconsul Hr Barker, darauf aufmerksam gemacht hätte. „Folgen Sie meinem Rath,“ sagte er, „und Sie werden es mir später danken. Wenn Sie ein Lager der Beduinen besuchen, und dort vorzügliche Fohlen im zweiten und dritten Jahr antreffen, so erkundigen Sie sich nach dem Vater dessen, welches Ihnen am besten gefällt, und kaufen Sie diesen blindlings, er mag alt oder jung seyn, Fehler haben oder nicht.“<sup>203</sup>

Pückler vermittelt hier neues Fachwissen in den Okzident, das er durch eigene Beobachtungen vor Ort und exklusive Bekanntschaften erhält und reiht sich neben dem deutschen Grafen von Veltheim und dem englischen Generalkonsul zwischen die Pferdekennner ein, die sich intensiv mit arabischen Pferden befassen.

Aber nicht nur in Deutschland erregen Pücklers Artikel großes Aufsehen. Graf von Veltheim, der dem *Journal des haras* schon durch eigene Artikel bekannt war, wendet sich in einem Brief an den Herausgeber und empfiehlt, die für Pferdekennner hochinteressanten Artikel des Fürsten Pückler aus der *Allgemeinen Zeitung* auch in dem französischen Blatt zu publizieren. In der Zeitschrift wird dieser Brief, datiert auf den 28. Februar 1839, abgedruckt:

[... ] Le prince Puckler-Muscau, mon ami, dont le nom ne vous sera pas inconnu, m'a adressé une lettre datée d'Antioche en Syrie, du 25 septembre 1838, qui contient des détails très-intéressants sur les chevaux arabes. Cette lettre, selon moi, mériterait une place dans le *Journal des Haras*, afin d'être aussi bien connue des amateurs de chevaux en France que de ceux de l'Allemagne : elle se trouve imprimée dans la *Gazette universelle d'Ausbourg*, des 12, 15 et 22 novembre 1838. Ne doutant pas, monsieur le comte, que vous pourrez facilement vous procurer ces feuilles à Paris, comme je les ai trouvées l'année dernière, à mon passage par l'Italie et la France méridionale, dans presque tous les cabinets de lecture, je ne les ajoute pas ici pour ne pas trop augmenter ce paquet que M. le comte de Besson, ministre de France à Berlin, veut bien avoir la bonté de vous faire parvenir. Si cependant vous ne pouviez pas vous les procurer à Paris, je vous prie, monsieur le comte, de vouloir m'en avertir, et je ne manquerai pas alors de vous les envoyer le plus tôt possible.

Agréé, monsieur le comte, etc. Comte de Veltheim<sup>204</sup>

---

<sup>203</sup> BAZ vom 01. April 1839.

<sup>204</sup> *Journal des haras*, Bd 23, April 1839, S. 53. Ü.d.V: „Fürst Pückler-Muskau, mein Freund, dessen Name Ihnen nicht unbekannt sein wird, hat einen Brief an mich adressiert, geschrieben in Antiochia in Syrien und datiert mit dem 25. September 1838, der sehr interessante Details über arabische Pferde enthält. Dieser Brief, so denke ich, verdiente einen Platz im *Journal des Haras*, damit er unter Pferdekennern in Frankreich ebenso bekannt wird wie er es unter Pferdekennern in Deutschland ist: Er befindet sich in der *Allgemeinen Augsburger Zeitung* vom 12., 15. und 22. November 1838. Ich zweifle nicht daran, dass Sie sich diese Blätter in Paris leicht beschaffen können, da ich sie letztes Jahr auf meiner Reise durch Italien und Südfrankreich in fast allen Lesekabinetten fand. Ich füge sie hier nicht bei, um das Paket, das Graf Besson, der französische Gesandte in Berlin, Ihnen freundlicherweise

Das *Journal des haras* fügt dem Brief des Grafen Veltheim hinzu:

Nous possédons depuis quelque temps la lettre de M. le prince Puckler-Muscau, et nous avons résolu de la publier dans ce Journal. La recommandation de M. le comte de Veltheim ne peut donc que nous affermir dans notre projet de la mettre sous les yeux de nos lecteurs.<sup>205</sup>

So erscheinen im April 1839 die beiden Artikel in Briefform in ihrer (nicht von Pückler)<sup>206</sup> übersetzten französischen Version. Graf Veltheim wirkt hier als wichtiger Mittler mit einem hohen sozialen Kapital, der die Verbindung zwischen Deutschland und Frankreich herstellt, und den Fürsten Pückler - den er hier öffentlich als seinen Freund bezeichnet - als Pferdespezialisten auch in Frankreich bekannt macht. Das *Journal des haras* beschränkt sich nicht nur auf das Abdrucken von Pücklers Artikeln, sondern versieht diese mit Anmerkungen, druckt auch Briefe von Pücklers Widersachern, insbesondere dem mecklenburgischen Grafen Wilhelm von Biel,<sup>207</sup> der Pückler zu einer Wette herausfordert:

*L'Hippologique Blätter*, qui se publie à Kiel, contenait, il y a quelque temps, une lettre de l'un des amateurs et éleveurs les plus distingués et les plus connus de l'Allemagne du nord ; nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en leur en donnant connaissance, et en les mettant au courant de ce qui a rapport à un défi et à un prétendu pari dont les journaux français et étrangers ont parlé d'une manière fort inexacte.

Zierow, le 8 juillet 1839

Monseigneur,

Nos nombreux amis et admirateurs sont pleins de reconnaissance pour les bienveillantes communications que, des pays les plus éloignés, vous avez faites au public sur les chevaux orientaux. La plus grande partie de ce que vous dites dans les lettres adressées à M. le comte Veltheim-Harbke était du plus haut intérêt pour moi. Mais ce qui m'a frappé le plus, c'est la description que vous faites du fonds et de la durée des chevaux arabes. Vous paraissez convaincu qu'ils sont bien supérieurs à ceux des chevaux anglais

---

überbringt, nicht zu schwer zu machen. Sollten Sie sie jedoch in Paris nicht finden, geben Sie mir, Herr Graf, bitte Bescheid, und ich werde es nicht versäumen, sie Ihnen so schnell als möglich zu schicken. Hochachtungsvoll usw. Graf von Veltheim.“

<sup>205</sup> Ebd, Ü.d.V.: „Wir besitzen den Brief des Herrn Fürsten Pückler-Muskau seit geraumer Zeit und hatten bereits beschlossen, diesen im Journal zu veröffentlichen. Die Empfehlung des Herrn Grafen von Veltheim bestätigt uns in der Absicht, unseren Lesern diesen Brief vor Augen zu führen.“

<sup>206</sup> Das geht aus einer „Anmerkung des Übersetzers“ S. 350 hervor.

<sup>207</sup> Graf Wilhelm von Biel (1789-1876) war ein mecklenburgischer Gutsherr und Züchter von englischen Vollblütern. Durch seine großen Züchterfolge genoss er internationale Aufmerksamkeit und Anerkennung. Er begründete Pferderennen von Vollblütern auf der Ostseerennbahn in Bad Doberan, sowie in Güstrow, Basedow und Neubrandenburg. Er ist der Autor des 1827 - 1830 in drei Bänden erschienenen Buches *Verzeichnis der in Mecklenburg befindlichen Vollblutpferde*. 1833 verletzte Biel den Herausgeber der *Altonaer Zeitung für Pferdeliebhaber* Johann Georg Wachenhusen (1781-1833), dem er mangelnde Qualität seiner Publikationen vorwarf, tödlich in einem Duell.

de pur sang et vous jetez le gant à qui voudra soutenir le contraire. Permettez-moi de le ramasser.

Je vous offre donc de faire lutter un cheval de pur sang contre un de vos chevaux arabes. Celui des deux qui dans l'espace de six jours aura parcouru la plus grande distance sera proclamé vainqueur. Quant aux poids et aux autres conditions secondaires, on pourra les régler ultérieurement. Cette affaire est assez importante sous le point de vue hippique ; mais l'espérance de passer six jours avec vous est un motif assez puissant pour me faire désirer vivement de vous voir accepter ma proposition.

Au moment de la publication de votre seconde lettre à M. le comte de Veltheim, que j'ai envoyée tout de suite au *Journal des Haras* de Paris, j'espérais pouvoir vous faire personnellement la communication ci-dessus ; mais ayant appris depuis que l'époque de votre retour n'était pas encore fixée d'une manière certaine, j'ai prié M. le comte de Holmer\* d'insérer une lettre dans son journal, que vous recevez, je pense.

Veillez agréer, etc.<sup>208</sup>

Das *Journal des haras* erhält sogar genaue Hinweise zu dieser Wette:

On écrit de Berlin, 5 août : Le prince de Puckler-Muskau va bientôt arriver dans sa seigneurie de Muskau, située dans le Rothembourg de la Silésie prussienne, et immédiatement après il sera donné suite au pari de mille louis d'or (24,000 fr.) qu'il a fait avec M. le baron de Biel, et qui a pour objectif de vérifier lesquels, des chevaux de pur sang arabe ou de pur sang anglais, peuvent résister le plus longtemps à la fatigue. M. de Puckler-Muskau tient pour les premiers, et M. de Biel pour les derniers. Les deux parieurs monteront eux-mêmes les deux chevaux qui doivent servir à l'expérience, et qui sortent, celui du célèbre voyageur, d'un haras des environs d'Alexandrie et celui de

---

<sup>208</sup> *Journal des haras*, Bd 24, Oktober 1839, S. 69f. Ü.d.V.: „Die Hippologischen Blätter, die in Kiel herausgegeben werden, beinhalteten vor einiger Zeit einen Brief eines der herausragendsten und bekanntesten norddeutschen Pferdekennner und -züchter; wir denken, unseren Lesern einen Gefallen zu tun, indem wir ihn ihnen bekannt machen und sie von einer Herausforderung und einer angeblichen Wette unterrichten, über die französische und ausländische Zeitungen sehr unzutreffend berichtet haben. - Zierow, den 8. Juli 1839: Eure Eminenz, zahlreiche Freunde und Bewunderer sind voller Dank für die wohlwollenden Informationen, die Sie aus den entferntesten Ländern dem Publikum über orientalische Pferde haben zukommen lassen. Der größte Teil dessen, was Sie in den an den Grafen von Veltheim-Harbke adressierten Briefen erwähnen, war von sehr hohem Interesse für mich. Was mich aber am meisten erstaunt hat, ist die Beschreibung, die Sie von den Grundzügen und der Ausdauer der Araber Pferde machen. Sie scheinen davon überzeugt zu sein, dass sie den englischen Vollblütern überlegen seien und Sie werfen demjenigen den Fehdehandschuh hin, der das Gegenteil vertritt. Erlauben Sie mir, den Handschuh aufzunehmen. Ich schlage Ihnen also vor, einen Vollblüter gegen eines Ihrer arabischen Pferde kämpfen zu lassen. Derjenige, der innerhalb von sechs Tagen die größere Entfernung zurücklegt, gilt als Sieger. Das Gewicht und andere Bedingungen können wir später regeln. Diese Angelegenheit ist von einem hippologischen Standpunkt aus sehr wichtig; aber die Hoffnung, sechs Tage mit Ihnen zu verbringen, ist Grund genug zu wünschen, dass Sie meinen Vorschlag annehmen. Als Sie Ihren zweiten Brief an den Grafen von Veltheim veröffentlichten, den ich sofort an das Journal du Haras nach Paris gesendet habe, hoffte ich, Ihnen Obiges persönlich übermitteln zu können, da ich aber im Nachhinein erfuhr, dass das Datum Ihrer Rückkehr noch nicht genau feststeht, habe ich den Grafen von Holmer darum gebeten, einen Brief in seiner Zeitschrift abdruckend, die Sie, so glaube ich, beziehen. Hochachtungsvoll usw.“

son adversaire, d'un haras de Sommerset, en Angleterre. Ils se proposent de parcourir sur ces chevaux une grande partie de l'Allemagne septentrionale.<sup>209</sup>

Allerdings war der Fürst zu dieser Zeit noch gar nicht zurück von seiner Orientreise, so dass dies als eine Falschmeldung gelten muss. Pückler hatte von diesem Wettvorschlag auch keine Kenntnis, wie er im November 1839 in seinem Artikel schreibt. Seine eigenen Pferde liebe er übrigens zu sehr, um sie unnötigen Strapazen auszusetzen und eine private Wette habe keine Beweiskraft für die Frage nach der höheren Leistungsfähigkeit englischer oder arabischer Pferde.<sup>210</sup>

In seinem dritten Brief an den Grafen von Veltheim,<sup>211</sup> dem auch obiges Zitat entnommen ist, beschreibt Pückler, der sich auf der Rückreise in Ungarn aufhält, aus Pesth. Veltheim hatte dem Fürsten nahegelegt, das schon seit 1789 existierende kaiserliche und königliche Arabergestüt Bálbona zu besichtigen. Pückler folgt dem Rat des Grafen und wird in Bálbona von dem schon erwähnten Baron Herbert empfangen, der das Gestüt seit acht Jahren leitete, und Pückler die selbst im Orient gekauften Pferde vorführte. Der Fürst, beeindruckt von der Schönheit der Tiere, entschuldigt sich für seine frühere Kritik an Herberts Kaufpraxis, der nicht als Privatmann (wie Pückler) agieren konnte, sondern Weisung (nur junge und schöne Tiere zu kaufen) und Finanzmittel vom Hof erhalten hatte. Pückler fügt dem Grafen Veltheim eine genaue Beschreibung bei, die auf Aussagen des Baron Herbert basieren, der damit auch zu einem Akteur des Netzwerkes wird.<sup>212</sup>

In seinem Artikel wird deutlich, dass Pückler sich inzwischen in dem Streit um englische und arabische Pferde eine feste Meinung gebildet hat: Englische Pferde sind für schnelle Läufe auf kurzen Strecken und für Sprünge geeignet, arabische Pferde jedoch auf Langstrecken unschlagbar, weshalb er (mit dem Grafen Veltheim) für die Einführung von arabischen Hengsten (und auch Stuten) in europäische Gestüte plädiert.

---

<sup>209</sup> *Journal des haras*, Band 24, April 1839, S. 388. Ü.d.V.: „Man schreibt aus Berlin am 5. August: Der Fürst Pückler-Muskau wird bald in seine Standesherrschaft nach Muskau, in Rothenburg in Preußisch-Schlesien ankommen. Gleich danach erfolgt eine Wette über tausend Louis d'Or (24 000 Franken), die er mit dem Baron von Biel eingegangen ist und die zum Ziel hat zu überprüfen, ob die reinrassigen arabischen Pferde oder die reinrassigen englischen Pferde ausdauernder sind. Herr Pückler-Muskau wettet auf die ersteren, der Baron von Biel auf die letzteren. Die beiden Wettbeteiligten reiten bei diesem Experiment selbst die beiden Pferde, das des berühmten Reisenden kommt aus einem Gestüt in der Nähe von Alexandria, das seines Gegners aus Sommerset in England. Sie schlagen vor, auf diesen Pferden einen Großteil Norddeutschlands zu durchqueren.“

<sup>210</sup> BAZ vom 30. November 1839.

<sup>211</sup> „Das Gestüt in Balbona. Brief an den Grafen v. Veltheim.“ Artikel in zwei Lieferungen BAZ vom 29. November 1839 und BAZ vom 30. November 1839.

<sup>212</sup> Indirekt gehörte er schon vorher durch Pücklers Kritik an seiner Kaufpraxis zu dem Netzwerk.

Pückler hat vor allem aufgrund seiner sozialen Position Zugang zu dem Gestüt, das als staatliche Militäreinrichtung weder Pferde zum Verkauf anbot noch Vorführungen für das Publikum durchführte. Durch seine Berichterstattung möchte Pückler diese weitgehend unbekannte Einrichtung bekannt machen, ein kultureller Mittler sein, für diese „Anstalt [...] die ich in ihrem, uns so interessanten und wichtigen Bestreben wie in ihrem Erfolg für einzig in ihrer Art halte, und die dessen ungeachtet im Auslande fast unbekannt geblieben ist.“<sup>213</sup> Er sieht sich auch über das Gestüt selbst hinausgehend als Vermittler von im Verborgenen Gebliebenem Interessantem aller Art und fügt dem Grafen hinzu „[...] denn Sie wissen es ja, wie viel Ausgezeichnetes, Treffliches und allmählich Fortschreitendes hier ununterbrochen in der größten Stille geschieht.“<sup>214</sup>

Auch Teile<sup>215</sup> dieses dritten Briefes an den Grafen von Veltheim werden im französischen *Journal des haras* abgedruckt, in welchem Pücklers Artikel zu einem festen Bestandteil geworden sind.

Es wird deutlich, dass hier eine umfassende Netzwerkarbeit unter Hippologen stattfindet, in der sowohl Pückler als auch Veltheim eine wichtige Position einnehmen, aber auch Hippologen, die eine entgegengesetzte Meinung vertreten, wie der Baron Wilhelm von Biel, der Pückler eine Wette anbietet, oder Graf von Holmer, der Pücklers Artikel in seinen *Hippologischen Blättern* publiziert. Im Mittelpunkt steht dabei ein Kulturtransfer, der sich auf hippologische Fragen bezieht, und hier besonders unter (deutschen) Adligen ausgetragen wird, wobei nationale Grenzen allerdings keine Rolle spielen: Pückler vermittelt vor Ort gewonnene Erkenntnisse aus dem Orient und aus Ungarn nach Deutschland, von wo aus sie durch adlige Vermittler auch in Frankreich publik gemacht werden. Nicht zuletzt durch in Aussicht gestellte Wetten bleibt der Fürst im Fokus des gesellschaftlichen Geschehens, sowohl in Deutschland als auch in Frankreich.

Pückler wählt die Form des Briefes, was ihm erlaubt, sowohl Persönliches (z. B. das Wiedersehen mit Lucie Pückler nach sechsjähriger Abwesenheit in Bálbona) und Fachliches zu erwähnen. Gleichzeitig sind die Artikel offene Briefe, die feuilletonartig in mehreren Lieferungen präsentiert werden. Pückler baut Spannung auf die Fortsetzung auf, wenn er

---

<sup>213</sup> BAZ vom 30. November 1839.

<sup>214</sup> Ebd.

<sup>215</sup> *Journal des haras*, Band 26, Oktober 1839 - März 1840, S. 71-80. Die Ausführungen über die freundliche Aufnahme in Ungarn und das Wiedersehen des Fürsten mit seiner Frau Lucie fehlen in der französischen Version.

schreibt: „[...] es ist aber für einen Reisenden rathsam nicht Alles auszuplaudern, sondern noch immer etwas in petto zu behalten, damit die Neugierde nicht allzu schnell erschöpft werde.“<sup>216</sup>

Es wird deutlich, dass er sich hiermit nicht nur an den Grafen von Veltheim wendet, sondern an seine ganze Leserschaft. Auch wenn sich das Netzwerk ohne Pücklers persönlichen Einsatz auf Frankreich ausdehnt, ist zu vermuten, dass der Fürst durchaus aus strategischen Gründen seine Artikel an den großen Pferdekenner Veltheim adressiert und damit ein Element zur Polemik beiträgt. Ohne die Reaktion der Leserschaft und ohne die der Hippologen wäre diese Ausdehnung jedoch nicht zustande gekommen.

Durch seine Briefartikel leistet Pückler einen ganz deutlichen Beitrag zum Kulturtransfer, und zwar im Sinne der gegenseitigen Bereicherung, was diesem hippologischen Netzwerk auch ein politisches Moment verleiht: Nicht nur der Okzident hat dem Orient etwas zu bieten, sondern auch der Orient dem Okzident. Es geht nicht um Dominanz und Aufdrücken des Eigenen, sondern dem Wahrnehmen von Defiziten im Eigenen und der möglichen Bereicherung durch das Fremde. Dass diese gegenseitige Kulturbereicherung nicht von allen geteilt wird, machen besonders Pücklers eurozentrische Kontrahenten klar, wenn sie anmerken: „Lassen wir daher lieber dem Orient seine unbekanntes Größen, so lange er uns nicht mit der That beweist, daß er etwas Besseres besitzt als wir.“<sup>217</sup>

Dass Pücklers Pferde ebenfalls und für lange Zeit ein hohes Ansehen in Frankreich genossen haben, wird aus der Zeitungsannonce deutlich, die der Franzose Antoine Léotar<sup>218</sup> im Jahre 1870 einem Brief an den Fürsten beilegt:

SONT A VENDRE pour cause de départ, un Etalon arabe pur sang, fils de Mehmet-ben Zarif, amené d'Arabie par le prince Pükler Muskau ;

Deux juments Orloff, trotteuses. Ces trois chevaux sont montés actuellement par une dame. S'informer de dix à deux heures, Cours la Reine, 28, près du valet de chambre Bonardy.<sup>219</sup>

---

<sup>216</sup> ABAZ vom 15. November 1838.

<sup>217</sup> BAZ vom 02. April 1839, S. 706. Pückler nennt den Kritiker nicht beim Namen, sondern bezeichnet ihn nur als „mein geehrter Antagonist“.

<sup>218</sup> Siehe zu Léotar Kapitel 4.1.5.

<sup>219</sup> Brief von Léotar an Pückler, o.D. wohl von Anfang 1870 [aus Briefinhalt rekonstruiert], CD 16, Film 68, Bild 38-41, hier 40. Ü.d.V.: „Zu verkaufen wegen Wegzugs, ein arabischer Vollbluthengst, Sohn von Mehemet-ben Zarif, aus Arabien mitgebracht vom Fürsten Pückler-Muskau; zwei Stuten Orloff, Traberinnen. Alle drei Pferde werden zurzeit von einer Dame geritten. Informationen zwischen zehn und zwei Uhr, Cours la Reine 28, in der Nähe des Kammerdiensers Bonardy.“

Die große, bisher in der Forschung kaum berücksichtigte Bedeutung von Pücklers Ausführungen über Pferde wird auch in (nicht minder unbekannt) Publikationen deutlich, die nach Pücklers Rückkehr von seiner Orientreise erschienen. 1841 schrieb Heinrich Laube, als er erneut bei Pückler in Muskau zu Gast war, einen Aufsatz mit dem Titel *Die arabischen Pferde des Fürsten Pückler*.<sup>220</sup> Laube sieht sich zwar nicht als Pferdekenner, doch schreibt er:

[...] ich kenne die Geschichte dieser Pferde aus den mündlichen Mittheilungen des Herrn Fürsten genau, und habe mir so viel Bemerkungen desselben über diesen Gegenstand aufgezeichnet, dass ich vielleicht doch mit diesen Mitteln den Lesern und der hippologischen Wissbegierde einige brauchbare Haltpunkte bieten kann.<sup>221</sup>

In seinem Nachwort der Neuauflage dieses Aufsatzes aus dem Jahr 1932 schreibt Alfred Richard Meyer,<sup>222</sup> dass er Laubes Artikel im „Sporting Almanach 1844“ aufgefunden habe, illustriert mit drei englischen Stahlstichen und 70 Holzschnitten, und dieser Artikel auch 1920 im von Fritz Gurlitts herausgegebenen „Sportbrevier“ veröffentlicht worden war, was das anhaltend hohe Interesse an Pücklers Pferden selbst belegt.

1842 erschien die deutsche Übersetzung von Louis Damoiseaus in Frankreich viel beachtetem und in einzelnen Kapiteln schon in französischen Zeitungen abgedruckten Bericht unter dem Titel *Hippologische Wanderungen in Syrien und der Wüste*.<sup>223</sup> Im Vorwort verweist der Übersetzer Theodor Heinze auf Pückler bzw. „Semilasso“, der Damoiseaus und de Portes' Berichte bekannt gemacht und darüber „im entzückendsten Enthusiasmus“<sup>224</sup> und „mit der so gewandten Feder“<sup>225</sup> den Verbleib der syrischen Hengste in den Gestüten von Pau und Tarbes beschrieben habe.

Es konnte deutlich werden, dass Pückler im Bereich der Hippologie sowohl durch das Bekanntmachen existierender, aber noch unveröffentlichter (französischer) Texte das Wissen in Europa um arabische Pferde erheblich erweitern konnte. Durch seine eigenen Anschauungen vor Ort wurde das vorhandene Wissen aktualisiert und vervollständigt. Nicht zuletzt sind die von Pückler angekauften und in die Heimat transportierten Pferde wichtig, um das Behauptete unter Beweis stellen zu können. Es handelt sich hier besonders um ein adliges Netzwerk, das sich ausgehend von der Dyade Fürst Pückler - Graf Veltheim ausdehnt auf den Grafen Biel und den Grafen von Rochau in Paris. Diese Adligen verfügen selbst über Pferdewissen, Pferde

---

<sup>220</sup> Laube 1841.

<sup>221</sup> Ebd, S.3.

<sup>222</sup> Meyer (1880-1956) hatte auch den schon genannten Roman *Fürst Pückler in Athen* (1944) herausgebracht.

<sup>223</sup> Damoiseau 1842.

<sup>224</sup> Damoiseau 1842, Vorwort von Theodor Heinze, S. XIII.

<sup>225</sup> Ebd, S. XIV.

bzw. sogar Gestüte, haben nicht nur Kontakte zu anderen Pferdekennern im In- und Ausland, sondern weisen auch auf Interessantes hin, das der Veröffentlichung wert ist, ja sie verfügen mitunter über exklusives, ihnen anvertrautes Material und sind selbst Verfasser hippologischer Schriften. Pückler macht sich auch hier zum Vermittler, indem er Damoiseaus Bericht übersetzt in seinen eigenen Reisebericht integriert. Gleichzeitig vermittelt Pückler damit auch auf sozialer Ebene, denn Damoiseau, dessen Eltern „wenig vom Glück begünstigt waren“, hatte nur eine „wenig umfassende Erziehung“ genossen, sich der Tierheilkunde zugewandt, da er dazu außer seiner Muttersprache keine anderen Sprachkenntnisse brauchte<sup>226</sup> und hatte es nicht gewagt, seine Schrift zu publizieren, da er sich der Qualität seines Ausdrucks nicht sicher war.<sup>227</sup> Pückler übernimmt, wie er es öfter tut, die Rolle des Herausgebers und schlägt eine Brücke zwischen der adligen und der nicht-adligen Welt.

Pückler baute auf dieses Adelsnetz, den direkten Kontakt zu Größen wie Veltheim, und sah sich selbst als ein beobachtender und Neues erfahrender Orientreisender, der sich zwar seine eigene Meinung bildet, aber diese nach seiner Rückkehr nicht zu einem KampftHEMA macht. Als der Pückler-Biograph August Jäger - in Deutschland unter dem Pseudonym August von Schlumb als Schriftsteller bekannt - *Das orientalische Pferd und das Privat-Gestüte Seiner Majestät des Königs von Württemberg. Eine hippologische Monographie für Züchter, Freunde und Kenner von edeln Pferden*<sup>228</sup> (1846) von 208 Subskribenten aus Österreich, der Schweiz, Ungarn, den Niederlanden und Frankreich vorfinanzieren lässt, gehört Pückler nicht zu diesen.<sup>229</sup> August Jäger plädierte ebenso wie Pückler für die Einführung orientalischer Pferde in die deutsche Pferdezucht, eine Frage, die immer noch nicht eindeutig geklärt war, und unsterstreicht diese gemeinsame Einstellung am Ende seines Vorwortes unter ausdrücklicher Nennung des Fürsten und seiner arabischen Pferde:

Wer das orientalische Pferd in seinem Vaterlande und dort in seinen Leistungen hat kennen lernen, wer die trefflichen Thiere jener Race in dem südlichen Frankreich, in Hampton-court, in dem Privatgestüt des Königs von Württemberg, die Araber des Fürsten Pückler-Muskau u.a.m. gesehen und lange beobachtet hat, der wird dem Verfasser seine Vorliebe für das edle orientalische Pferd verzeihen.<sup>230</sup>

---

<sup>226</sup> Damoiseau 1842, darin: „Historische Nachricht über Louis Damoiseau“ von Jean May, S. XI – XIV, hier XII.

<sup>227</sup> Ebd.

<sup>228</sup> Jäger A. 1846. Jäger führt alle Subskribenten namentlich auf und gibt die Anzahl der bestellten Exemplare an. Siehe S. 6-12. Pückler ist darunter allerdings nicht zu finden.

<sup>229</sup> Insgesamt wurde 1846 eine Auflage von 360 Exemplaren gedruckt. 1861 erfolgte eine erneute Auflage.

<sup>230</sup> Jäger 1846, S. 27f.

Wenn Pückler mit seinen politisch-diplomatischen Ambitionen im Orient kaum Erfolg hatte, so bereichert sein sich dort angeeignetes Wissen um Pferde und deren Ankauf die heimische Diskussion um Pferdezucht, mit der er sich in Europa einen Namen machte.

#### 4.1.4 Bonorand: Adel verpflichtet (nicht)

Positive Erinnerungen an gemeinsam erlebte Momente bilden einen gemeinsamen Erinnerungsort.<sup>231</sup> Gepaart mit derselben sozialen Zugehörigkeit und einem auf persönlicher Hochschätzung basierenden Vertrauen könnte das eine solide Basis für intensive Kontakte und ein Netzwerk sein. Dass dies jedoch nicht ausreicht, wird an einem (unveröffentlichten) auf Französisch verfassten Brief von Pückler an Adolphe de Bonorand aus dem Jahre 1843<sup>232</sup> ersichtlich.

Pückler hatte den Major Bonorand,<sup>233</sup> einen gebürtigen Schweizer, der in der französischen Armee als Offizier und Adjutant des Generals Paul Marie Baron Rapatel (1782-1852) diente, im Januar 1835 in Algerien kennen und schätzen gelernt.<sup>234</sup> In seiner Antwort auf einen nicht mehr erhaltenen Brief, den Pückler drei Jahre nach seiner Rückkehr nach Muskau von Bonorand erhält, schwelgt der Fürst - auch wenn er auf dessen Einladung in die Schweiz verzichten muss - in Erinnerungen an den Orient und an Bonorands herzlichen Empfang in der Fremde, auch an dessen moralische Integrität und die vertrauten und instruktiven mit ihm geführten Gespräche:

Avec quel plaisir votre aimable lettre m'a rappelée [sic] cet intéressant séjour à Alger [...]. Mon Dieu, soyez bien sur, mon cher Major, que je n'ai rien oublié de tout cela, ni toutes les bontés non plus avec lesquelles vous m'avez accueilli alors dans la terre lointaine, m'assuré des qualités aimables qui vous distinguent et qui contrastaient si fort avec la trivialité de la plus part des gens qui nous entouraient. Eh bien, comment ne serais-je pas enchanté de renouveler en Suisse d'aussi agréables souvenirs et d'y rattacher des causeries intimes sur le passée [sic] et le futur, plaines [sic] de plaisir et

---

<sup>231</sup> Vgl. Nora 1984-92. Der von dem französischen Historiker Pierre Nora geschaffene Terminus ist hier in seiner übertragenen, symbolischen und damit für eine Gruppe identitätsstiftenden Funktion gemeint.

<sup>232</sup> Es liegt kein genaueres Datum vor.

<sup>233</sup> Über Bonorand sind keine Lebensdaten bekannt. Bonorand, der stets nur mit „A. Bonorand“ unterzeichnet, wird bei Stern 1911, S. 91 mit dem Vornamen Adolphe vermerkt.

<sup>234</sup> Siehe Pückler 2013, S. 39, Fußnote 1. In Sterns Verzeichnis findet sich unter Adolphe Bonorand die Notiz: „7 Briefe und Gedichte an Fürst Pückler und Lucie Pückler 1844 und Briefe über ihn 1845; Notice sur le Chancelier d'Etat Prince de Hardenberg, Copie 1847 [33].“ Im Archiv konnten mehr als sieben Briefe von Bonorand gefunden werden, allerdings keine Gedichte und auch nicht die Notiz über den Fürsten von Hardenberg.

d'instruction pour moi - mais par malheur je suis encore cloué à mes possessions par mille liens qui ne me permettent guères encore de reprendre mon vol.<sup>235</sup>

Auch August Jäger, der unter Bonorands Befehl in Algerien gedient hatte, erinnert sich in ähnlicher Weise an den Major und schreibt in seiner Pückler-Biographie: „[...] Kapitän Bonorand vom Generalstabe, der ihm [Pückler] als Begleiter diente und der früher mein Vorgesetzter war, ein höchst gebildeter, liebenswürdiger Mann, ein geborener Schweizer [...]“.<sup>236</sup>

Der Fürst geht nun davon aus, dass der adlige Bonorand in der Schweiz über ein Netzwerk verfügt, das Pücklers Neffen Louis<sup>237</sup> nützlich werden kann, und schreibt weiter:

En attendant je vous envoie cette lettre par mon neveu le Comte Louis Pückler qui va à Genève pour se perfectionner dans les langues françaises [sic] et anglaises [sic] et que j'ose recommander à votre bienveillance, Mon cher Major. Si vous avez comme c'est probable des connaissances à Genève, veuillez lui être utile auprès d'elles pour l'amour de moi.<sup>238</sup>

Da Pückler seine Besitzungen nicht einfach verlassen kann - wie er selbst schreibt - lädt er Bonorand nach Muskau ein. Der Major verbringt daraufhin einen Monat bei Lucie und Hermann Pückler, die ihn als angenehmen Unterhalter empfinden.

Der Fürst erfährt jedoch im Nachhinein, dass Bonorand inzwischen völlig verarmt ist und sich in akuter Geldnot befindet, weshalb er nach seiner Abreise sowohl den Fürsten als dann auch die Fürstin brieflich um Geld bittet. An eine Netzwerkarbeit zugunsten des Neffen von Pückler ist unter diesen Umständen nicht zu denken. Der Fürst und die Fürstin helfen Bonorand zunächst (unabhängig voneinander) aus der Not, als dieser jedoch immer weitere Summen und eine Anstellung erbittet, um seiner finanziellen Misere ein Ende zu setzen, weist Pückler den

---

<sup>235</sup> Brief von Pückler an Bonorand, aus dem Jahre 1843, CD 16, Film 63, Bild 324-327. Ü.d.V.: „Mit welchem Vergnügen hat mich ihr freundlicher Brief an den interessantesten Aufenthalt in Algier erinnert. [...] Mein Gott, seien Sie sich gewiss, mein werter Major, dass ich nichts von alledem vergessen habe, weder die Güte, mit der Sie mich damals in der Fremde empfangen haben, noch die liebenswürdigen Eigenschaften, die Sie auszeichnen und die in so starkem Kontrast standen mit der Trivialität der meisten Leute, die uns umgaben. Ach, wie entzückt wäre ich, wenn ich in der Schweiz die so angenehmen Erinnerungen wieder aufleben lassen könnte, mit vertrauten Gesprächen über die Vergangenheit und die Zukunft, voller Lehrreichem für mich - aber leider bin ich tausendfach an meine Besitzungen gebunden, die mich davon abhalten, wieder loszureisen.“ Hier 324 -326.

<sup>236</sup> Jäger 1843, S. 233.

<sup>237</sup> Louis Pückler (1816-1847) ist der Sohn von Pücklers Schwester Agnes (1794-1837) und ihrem Mann, dem Königlich Preußischen Oberst Friedrich Pückler Gimmel (1786-1856).

<sup>238</sup> Brief von Pückler an Bonorand o.D. [1843], CD 16, Film 63, Bild 324-327, hier 326-327. Ü.d.V.: „In der Zwischenzeit übersende ich Ihnen diesen Brief durch meinen Neffen, den Grafen Louis Pückler, der nach Genf reist, um sein Französisch und sein Englisch zu verbessern, und den ich Ihrem Wohlwollen, werter Major, anvertraue. Sollten Sie, wie es wahrscheinlich ist, Kontakte in Genf haben, dann seien Sie ihm doch bitte damit nützlich, aus Liebe zu mir.“

Major in einem Schreiben zurecht. Aus dem insgesamt elf Briefe umfassenden Briefwechsel (zwei Briefe von Pückler an Bonorand und die Vorschrift eines davon,<sup>239</sup> drei Briefe von Bonorand an Lucie Pückler<sup>240</sup> und fünf Briefe von Bonorand an Pückler<sup>241</sup>), ist besonders ein Schreiben von Pückler hervorzuheben, das in zwei Versionen existiert.<sup>242</sup> In der ersten Version erklärt der Fürst dem Schweizer, dass ohne solide Empfehlungen aus der Schweiz eine Anstellung in Deutschland kaum in Erwägung gezogen werden kann, und liefert dadurch auch dem heutigen Leser interessante Informationen darüber, wie eine Netzwerkarbeit funktionierte bzw. unter welchen Bedingungen sie nur funktionieren konnte. Hinzu kommt, dass Pückler selbst keine zuverlässigen Informationen über Bonorands Tätigkeiten vor und nach seinem Orientaufenthalt hat und als Garant für Bonorand das eigene Prestige auf's Spiel setzen würde. Sein Netz bleibt dem Schweizer verschlossen. Zu groß ist die Enttäuschung über dessen unaufrichtiges Verhalten, das Verheimlichen seiner wahren, schon vor dem Besuch in Muskau existierenden Situation und sein unwürdiges, nicht endendes Betteln um Geld und Arbeit, was dem adeligen Verhaltenskodex völlig widerspricht und das Vertrauensverhältnis zerstört. Pücklers Denkprozess beim Verfassen seines Briefes wird hier besonders gut sichtbar, weshalb beide Fassungen des Briefes dargestellt werden sollen, wobei das kursiv Gedruckte den Teil darstellt, den Pückler in der Endfassung weglässt:

Berlin ce 29 janvier 1845

Mon cher Major

Je suis fâché d'apprendre que vous vous trouvez dans une position si gênée, d'autant plus qu'il ne peut me rester aucun doute que cette position existait déjà avant votre arrivée à Muskau. Maintenant je dois vous dire avec regret mais avec franchise qu'il m'est impossible de faire davantage pour vous. Je vous ai obligé avec plaisir dans un moment supposé d'embarras, mais je ne peux pas m'établir votre banquier en permanence. Je n'ai aucune place à ma disposition que je pourrais vous offrir et réellement pas assez d'argent de reste pour vous en prêter une seconde fois.

*Si ma recommandation peut vous être utile pour vous placer quelque part, je ferai volontiers sous ce rapport ce que je pourrais, mais pour rendre cette recommandation*

---

<sup>239</sup> Siehe CD 16, Film 63, Bild 324 -327 und CD 16, Film 69, Bild 214.

<sup>240</sup> Brief von Bonorand an Lucie Pückler vom 31. Januar 1845, CD 26, Film 112, Bild 146 -148 ; Brief vom 01. Februar 1845 CD 26, Film 112, Bild 157-159 und Brief vom 02. Februar 1845 CD 26, Film 112, Bild 160-163.

<sup>241</sup> Brief von Bonorand an Pückler CD 26, Film 112, Bild 149 -152; 153 -155 und CD 16, Film 69, Bild 207-209; 210 -212; 215; 216 -217; 218.

<sup>242</sup> Die erste Version ist eine (längere) Vorschrift o.D.o.O. CD 16, Film 69, Bild 207-208. Die zweite Version ist ein auf den 29. Januar 1845 datierter Brief CD 16, Film 69, Bild 214.

*efficace il faudrait en tout cas pouvoir produire de bons certificats et nommer quelques personnes de votre pays ou de votre gouvernement pour répondre de vous. Car en affaires on ne se contente pas de phrases, de lettres de change perdues, de récits quelconques enfin dont on est soi-même le seul garant. Quant à Moi, je ne doute de rien de ce que vous me dites, mais je ne peux le prouver à d'autres. Vous savez, mon cher Major, que je ne suis informé moi-même de vos antécédents avant Alger, ni de ce que vous avez fait depuis. Je sais simplement que vous étiez Capitaine au service de la France à Alger avec la réputation d'un brave officier, et que je vous ai trouvé un homme aussi aimable qu'instruit. Voilà tout et avec la meilleure volonté de ma part, je ne pourrais pas en dire davantage. Il ne vous serait même guères utile, si j'ajoutais le récit exact de ce qui s'est passé entre nous récemment ainsi que les contes extraordinaires que vous avez faits à Mde de B. et à Mademoiselle de P., petites mystifications dont je n'ai fait que rire mais qui effaroucheraient les pédants. Je devrais donc me borner à dire en pareil cas que vous m'avez fait le plaisir de passer un mois chez moi à la campagne et que nous avons été tous enchantés de votre société. Je doute que cela vous mène bien loin, mon cher Major, et si vous voulez que je m'intéresse à votre avenir avec quelque espoir de succès, il faut d'abord, je le répète, m'en fournir des moyens plus solides, car par le tems qui court, le monde est devenu si compliqué qu'il ne croit plus même les prophètes sur leur parole, bien moins les particuliers, surtout s'ils sont étrangers et inconnus dans le pays où ils veulent s'établir.*

*S'il y a réponse à cette lettre, veuillez, Monsieur, l'adresser à Berlin où je me rends incessamment. En attendant agréez, je vous prie, l'assurance réitérée de mes regrets avec celle de mes sentiments les plus distingués. H. Pr. de Puckler*

*Veuillez donc agréer, Monsieur, l'assurance de mes regrets réitérés avec celle de mes sentiments les plus distingués. Le P. de P. Muskau<sup>243</sup>*

---

<sup>243</sup> Die kürzere Fassung des Briefes von Pückler an Bonorand vom 29. April 1845, CD 16, Film 69, Bild 214 : die längere undatierte Version des Briefes von Pückler an Bonorand CD 16, Film 69, Bild 207-209. In der folgenden Übersetzung ist die Endfassung zur besseren visuellen Erfassung unterstrichen. Ü.d.V.: „Berlin, am 29. Januar 1845, Mein werter Major, ich bin verärgert zu erfahren, dass Sie sich in einer solch unangenehmen Lage befinden, noch dazu, da ich keinen Zweifel habe, dass dies schon der Fall war, bevor Sie nach Muskau kamen. Nun muss ich Ihnen mit Bedauern, aber Offenheit sagen, dass es mir unmöglich ist, mehr für Sie zu tun. Ich habe Ihnen gerne in einer, so dachte ich, unpässlichen Lage geholfen, aber ich kann nicht Ihr dauerhafter Banquier werden. Ich habe keine Anstellung, die ich Ihnen anbieten könnte und übrigens auch nicht so viel Geld, dass ich Ihnen ein zweites Mal welches leihen könnte. Sollte meine Empfehlung Ihnen für eine Anstellung an einem anderen Ort nützlich sein, mache ich gerne, was ich kann, aber damit diese Empfehlung etwas nutzt, brauchen Sie gute Zertifikate und müssen Personen aus Ihrem Land oder von Ihrer Regierung nennen, die etwas über Sie aussagen können. Denn im Geschäftsleben begnügt man sich nicht mit Phrasen, verloren gegangenen Wechselln, irgendwelchen Erzählungen, deren einziger Bürge nur man selbst ist. Ich bezweifle nicht, was Sie mir erzählen, aber ich kann es keinem Anderen beweisen. Wissen Sie, meiner guter Major, dass ich selbst nicht weiß, was Sie vor Algier gemacht haben, und auch nichts darüber, was Sie danach getan haben. Ich weiß nur, dass Sie Kapitän im Dienste Frankreichs in Algier waren, mit dem Ruf eines tapferen Offiziers, und dass ich in Ihnen einen so liebenswürdigen wie gebildeten Mann kennen gelernt habe. Das ist alles und beim besten Willen könnte ich nicht mehr über Sie aussagen. Es wäre Ihnen auch kaum nützlich, wenn ich genau berichten würde, was kürzlich zwischen uns vorgefallen ist und die außergewöhnlichen Erzählungen bekannt machen würde, die Sie Frau von B. und Fräulein von P. gegenüber zum Besten gegeben haben, kleine Irreführungen, über die ich nur gelacht habe, die aber Besserwisser aufgeschreckt hätten. Ich müsste mich also darauf beschränken zu sagen, dass Sie mir die

Dieser Brief ist der einzige dieses Briefwechsels, der in zwei Fassungen existiert, wobei die längere Fassung undatiert, die kürzere mit Datum und Fürstensiegel versehen ist. Es ist anhand dieses materiell-formalen Aspekts davon auszugehen, dass die zweite, kürzere Fassung als die definitive anzusehen ist. Der Fürst verwirft den ganzen mittleren Teil schließlich, den er - so ist an vielen Neuformulierungen und Streichungen zu erkennen - sorgfältig vorbereitet hatte. Es wird deutlich, dass Pückler nicht mehr gewillt ist, dem Major sein Netzwerk zu öffnen, sich für ihn einzusetzen oder ihm in irgendeiner Weise nützlich zu sein. Der abweisende Charakter des kürzeren Briefes, der keine Antwort des Majors erwägt, wird auch am Briefende deutlich: Schreibt Pückler in der ursprünglichen Fassung noch „s'il y a réponse à cette lettre“ (Sollte es eine Antwort auf diesen Brief geben) und erwähnt, dass er sich demnächst nach Berlin begeben werde (wo er womöglich sogar persönlich anzutreffen wäre), so streicht er dies in der Endfassung, denn sowohl eine Antwort als auch ein Treffen ist seinerseits unerwünscht. Die epistolare Distanzierung wird auch dadurch unterstrichen, dass Pückler als Unterschrift von „H.de P.M.“ [Herrmann de Pückler-Muskau] in der ersten Version zu einem „Le P. de P. Muskau“ [le Prince de Pückler Muskau] wechselt. Indem er die Initiale seines Vornamens weglässt und seinen Adelstitel (Prince) hinzusetzt, schafft er eine noch größere Distanz zu Bonorand.

Die gemeinsame Orientierung und das in dieser Zeit aufgebaute Vertrauensverhältnis ist zwar die Grundlage für ein Wiedersehen und die mögliche Aktivierung der Netzwerke des Einen und des Anderen, diese muss sich aber in der konkreten Situation neu bewähren, was hier nicht der Fall ist. Bonorand hat kein Netzwerk, das der Fürst für seinen Neffen nutzen könnte und hat sich den Zugang zu Pücklers Netzwerk durch sein eigenes, einem Adligen unwürdiges Verhalten in Muskau verstellt. Deutlich wird hierbei der dynamische Aspekt eines Netzwerkes, das reaktiviert werden kann, wenn die Bedingungen unverändert geblieben sind, so wie Pückler anfangs vermutet. Die neuen Bedingungen (der verarmte Bonorand) und die neue

---

*Freude gemacht haben, einen Monat bei mir auf dem Land verbracht zu haben und dass wir alle entzückt waren von Ihrer Gesellschaft. Ich bezweifle, dass Ihnen das viel nützen würde, mein guter Major, und wenn Sie möchten, dass ich mich mit Aussicht auf Erfolg für Ihre Zukunft interessiere, müssen Sie mir erst, ich wiederhole mich, Solideres vorlegen, denn heutzutage ist die Welt so kompliziert geworden, dass man nicht mal mehr den Propheten aufs Wort glaubt, und noch weniger den Privatleuten, noch dazu, wenn sie Ausländer sind und keiner sie in dem Land kennt, in dem sie sich niederlassen wollen.*

*Sollte es eine Antwort auf diesen Brief geben, senden Sie mir ihn bitte nach Berlin, wohin ich mich sehr bald begeben. Bis dahin bitte ich Sie, den erneuten Ausdruck meines Bedauerns und meiner Hochachtung anzunehmen. H[errmann] Pr[ince] de Puckler // Variante : Bitte nehmen Sie den erneuten Ausdruck meines Bedauerns und meiner Hochachtung entgegen. Der P[rince] de P[ückler] Muskau.“*

Rollenverteilung (Bonorand als Bittsteller) verändern jedoch die Ausgangssituation und führen den Fürsten dazu, die Verbindung abubrechen.

Unabhängig vom Fall Bonorand ist Pücklers erste Version des Briefes auch in kulturhistorischer Hinsicht aufschlussreich: Eine Person musste bekannt und schon in ein Netzwerk einbezogen bzw. einbeziehbar sein, um durch aussagekräftige Empfehlungsschreiben Zugang zu anderen Netzwerken zu bekommen. Pückler selbst, so wird hier abermals deutlich, verfügte als Fürst, bekannter Reisender, erfolgreicher Schriftsteller und origineller Parkgestalter über entsprechende Kontakte und Empfehlungsschreiben, die ihm besonders im Orient Zugang zu politisch wichtigen Persönlichkeiten wie Mehemed Ali oder auch Clot-Bey verschafften.

#### 4.1.5 Léotar: der Informant aus Paris

Ein sehr umfangreicher Briefwechsel zwischen dem französischen Statuettengießer Léotar und Pückler, ein Überraschungsfund in den Archiven,<sup>244</sup> erstreckt sich über insgesamt 29 Jahre (von 1840 bis 1869) und umfasst 27 Briefe von Léotar, acht von Pückler, eine Zollbescheinigung und eine Zahlungsbestätigung.<sup>245</sup> Der Briefwechsel ist unter mehreren Aspekten aufschlussreich, denn er beleuchtet zum einen die Beziehung zwischen dem bürgerlichen Léotar und dem adligen Pückler, zum anderen belegt er die Rezeption von Pückler in der französischen Presse, denn als Bewunderer des Fürsten trägt der Franzose alles, was er über diesen aus den Pariser Zeitungen erfahren kann, zusammen.

Pückler hatte Antoine Léotar<sup>246</sup> im Orient kennen gelernt, wie aus einem Brief hervorgeht, den der Fürst mit „votre ancien Ami des rives du Nil“<sup>247</sup> unterzeichnet. Es zeigt sich aber schon am Volumen der Briefe ein gewisses Ungleichgewicht, das unterstrichen wird durch den sozialen Unterschied: Der bürgerliche Léotar und der adlige Pückler sind - trotz der Bezeichnung „votre ancien ami“, die Pückler in nur einem Brief am Ende seines Lebens benutzt, als ihm klar wird,

---

<sup>244</sup> Der Briefwechsel zwischen Pückler und Léotar ist weder im Archivverzeichnis repertoriert noch in Sterns Katalog angeführt. Die einzelnen Briefe wurden an verschiedenen Stellen des Nachlasses aufgefunden.

<sup>245</sup> Für die Zeit zwischen 1842 und 1852 existieren keine Briefe, wobei davon ausgegangen werden muss, dass diese verloren gegangen sind. Der Abbruch und die Wiederaufnahme der Beziehung nach zehn Jahren erscheint besonders durch die auch danach erfolgende alljährlich Zahlung von 200 Franken durch den Fürsten unwahrscheinlich. In dem ersten erhaltenen Brief von Léotar aus den 1850er Jahren erwähnt dieser auch, dass er zu Jahresbeginn noch nichts vom Fürsten erhalten habe, was die Annahme, dass die Beziehung auch zwischen 1842 und 1852 aufrecht erhalten wurde, bekräftigt. Siehe CD 16, Film 64, Bild 71-72.

<sup>246</sup> In dem Briefwechsel wird „Léotar“ oder auch „Léotard“ orthografiert, wobei im Folgenden die erste Schreibweise beibehalten wird, da der Franzose auch selbst seine Briefe so unterschreibt.

<sup>247</sup> Brief von Pückler an Léotar vom 09. Januar 1869, CD 16, Film 68, Bild 20-21, hier 21.

dass beide sich wohl nicht wiedersehen werden - keine Freunde. Der soziale Unterschied wird auch an Léotars sehr fehlerhaftem Französisch, der inkonsequenten Groß- und Kleinschreibung und der fast abwesenden Interpunktion<sup>248</sup> deutlich, ebenso an dem Fehlen von jeglicher persönlicher Information seitens des Fürsten, der auch trotz mehrmaliger Parisaufenthalte<sup>249</sup> Léotar nie den erbetenen und versprochenen Besuch abstattete, wie aus Léotars letztem (erhaltenen) Brief zum Neujahr 1870 hervorgeht:

Une nouvelle année, bonne et heureuse à notre bien aimé et vénéré Prince de Pückler Muskau que nous avons attendu toute l'année 1869 avec ma vieille Julie dans notre belle ville de paris. C'est avec un grand chagrin que nous voyons les années s'écouler sans avoir le bonheur de recevoir l'illustre Prince dont la réputation est Européenne par ses ouvrages, son bon gout, les voyages et toutes les qualités hors ligne de votre Altesse Sérénissime.<sup>250</sup>

Léotar diente dem Fürsten jedoch nach seiner Rückkehr aus dem Orient als Verbindungsmann in Paris. Er tätigte dort Einkäufe und beglich Rechnungen für ihn. In der Vorschrift seines ersten erhaltenen Briefes aus dem Jahre 1840 sieht Pückler zuerst ein Geldgeschenk für Léotars Bemühungen vor und schreibt: „En attendant voilà un petit présent de Noel pour boire à ma santé [...].“<sup>251</sup> Er streicht diesen Satzanfang und ersetzt ihn durch:

En attendant vous continuerez à faire mes petites commissions à Paris. Voilà 200 fr en recompense de vos peines et 40 que je vous prie de payer au perruquier Petrément pour de la poudre à teindre les cheveux qu'il m'a envoyée. Faites moi venir la quittance à la première occasion.<sup>252</sup>

---

<sup>248</sup> Zur besseren Lesbarkeit wurden Punkte und Kommata in den Zitaten hinzugefügt, die Kleinschreibung bei Eigennamen und die fehlende Akzentsetzung aber beibehalten.

<sup>249</sup> Pückler war im Jahr 1854 in Paris. Léotar schreibt ihm jedoch 1866, dass der Fürst schon dreißig Jahre nicht in Paris gewesen sei. Siehe CD 16, Film 68, Bild 34-37, hier 35.

<sup>250</sup> Brief von Léotar an Pückler o.D. [1870 nach Briefinhalt rekonstruiert], CD 16, Film 68, Bild 38-41, hier 38. Ü.d.V.: „Ein neues, gutes und glückliches Jahr unserem geliebten und verehrten Fürsten von Pückler Muskau, den meine alte Julie und ich das ganze Jahr 1869 in unserer schönen Stadt Paris erwartet haben. Mit großem Kummer sehen wir die Jahre vorübergehen, ohne das Glück zu haben, unseren berühmten Fürsten empfangen zu dürfen, dessen Ruf ein europäischer ist, durch seine Werke, seinen guten Geschmack, seine Reisen und alle guten, außergewöhnlichen guten Eigenschaften Ihrer Hoheit.“ Auch am 01. Januar 1856 hatte Léotar geschrieben „[...] je me fais bien vieux et j'aurais bien désirer [sic] vous revoir une seule fois avant de partir pour l'autre monde.“ Ü.d.V.: „Ich bin schon alt und hätte Sie gerne nur ein einziges Mal wiedergesehen, bevor ich in die andere Welt eintrete.“ Siehe CD 02, Film 04, Bild 15-17.

<sup>251</sup> Brief von Pückler an Léotar aus Wien vom 31. Januar 1840, CD 16, Film 70, Bild 169. Ü.d.V.: „In der Zwischenzeit hier ein kleines Weihnachtsgeschenk, um auf meine Gesundheit anzustoßen [...].“

<sup>252</sup> Ebd. Ü.d.V.: „In der Zwischenzeit erledigen Sie bitte weiterhin meine kleinen Einkäufe in Paris. Hier sind 200 Franken als Belohnung für Ihre Bemühungen und 40, mit denen ich Sie bitte, den Perückenmacher Petrément zu bezahlen für den Puder, den er mir zum Haarefärben geschickt hat. Schicken Sie mir den Beleg der Zahlung dann bei der ersten Gelegenheit.“

Damit ist die Grundlage der Beziehung zwischen Pückler und Léotar gelegt und auch das Hauptanliegen des Briefwechsels: Pückler schickt Léotar zu jedem Jahresanfang 200 Franken, eine Entlohnung für Einkäufe und Informationen, die Léotar in Frankreich über den deutschen Fürsten sammelt und diesem in Form von Abschriften weiterleitet. Léotars Briefe sind vor allem Danksagungen für das erhaltene Geld oder auch Zahlungserinnerungen. Dass es sich hierbei um eine Art Vertrag zwischen beiden handelt, wird klar, wenn der säumige Fürst von Léotar ermahnt wird:

Monsieur,

Je ne comprends pas votre silence. Si vous ne voulez pas tenir vos engagements et rompre, dégagé [sic] moi de ma parole. [...] Si vous ne pouvez m'envoyer les deux cents francs que vous me devez, je me ferai soldé [sic] par une personne de votre famille, je les connais tous parfaitement [...].<sup>253</sup>

Neben der einfachen Anrede „Monsieur“ anstatt dem sonst so ehrfurchtsvoll von Léotar verwendeten „Mon Bienveillant et Généreux Protecteur“<sup>254</sup> oder „Mon Prince“<sup>255</sup> macht Léotar deutlich, dass er die aus Bewunderung für den Fürsten angestellten Recherchen über dessen Familienangehörige<sup>256</sup> auch nutzen könnte, um in das Familiennetzwerk des Fürsten einzudringen. Darauf weist ein materieller Aspekt hin: Léotar verziert diesen Brief mit wohl selbst angefertigten Medaillons, die die Namen naher und ferner Familienangehöriger des Fürsten beinhalten, die er recherchiert hat. An diese könnte er sich mit seinen Zahlungsforderungen wenden und den säumigen Fürsten verunglimpfen. Das Briefpapier verweist also nicht nur auf die künstlerischen und intellektuellen Fähigkeiten des Schreibers, sondern signalisiert auch gleichzeitig eine potenzielle Bedrohung für den Fürsten.

Biographische Angaben zu Antoine Léotar lassen sich kaum finden, aber aus seinen eigenen Briefen rekonstruieren: Er ist demnach 1798 in Paris geboren<sup>257</sup> und nach 1877 gestorben.<sup>258</sup>

---

<sup>253</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 01. Februar 1852, CD 16, Film 61, Bild 79. Ü.d.V.: „Mein Herr, ich verstehe Ihr Schweigen nicht. Wenn Sie sich nicht an Ihr Engagement halten und es brechen wollen, dann entbinden Sie mich von meinem Wort. [...] Wenn Sie mir die zweihundert Franken, die Sie mir schulden, nicht schicken können, werde ich mich von einer Person Ihrer Familie auszahlen lassen, ich kenne sie alle ausgezeichnet [...].“

<sup>254</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 27. April 1842, CD 16, Film 61, Bild 544-545.

<sup>255</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 01. Januar 1856, CD 02, Film 04, Bild 15-16.

<sup>256</sup> Den Brief von Léotar an Pückler vom 01. Januar 1842 umrahmt Léotar mit Medaillons, in die er die Namen von Familienangehörigen des Fürsten schreibt, CD 16, Film 61, Bild 381-383.

<sup>257</sup> In seinem Brief vom 01. Januar 1855 schreibt Léotar er sei 57 Jahre alt. CD 02, Film 04, Bild 20-21.

<sup>258</sup> In der Ausgabe vom 15. September 1877 der politischen Tageszeitung *La Lanterne. Journal politique quotidien* wird ein Léotar im Rahmen einer Subskription für die anstehenden republikanischen Wahlen genannt, siehe S. 3. Angesichts des politischen Interesses und seiner regelmäßigen Zeitungslektüre ist anzunehmen, dass es sich um Antoine Léotar handelt, was aber nicht weiter belegt werden kann.

Er war mit seiner Cousine Julie verheiratet<sup>259</sup> und hatte schon 1842 seine vier Söhne verloren, den kleinsten im Alter von sechs Jahren.<sup>260</sup> Er hatte in den 1820er Jahren in Spanien in der französischen Armee gedient<sup>261</sup> und war in den 1830er Jahren in Algerien im französischen 34. Regiment Unteroffizier,<sup>262</sup> hatte ansonsten Frankreich nie verlassen.<sup>263</sup> Léotar hatte in Paris eine Bronzegießerei und unterschrieb seine Briefe aus den 1840er Jahren immer mit „Léotar le jeune“, woraus man schließen kann, dass er das 1820 von seinem Vater gegründete Unternehmen weitergeführt hat.<sup>264</sup> In den Briefen der 1850er Jahre fällt der Zusatz „le jeune“ weg. Léotar konzipiert und gießt Bronzestatuetten von politischen Persönlichkeiten wie die des Marschall Ney<sup>265</sup>, die der Fürst 1842 käuflich erwirbt<sup>266</sup> und die im Depot der Pückler-Stiftung in Folge der entdeckten Briefwechsel aufgefunden werden konnte.<sup>267</sup> Nach anfänglichen Existenznöten, die Léotar einer mangelnden Patronage zuschreibt,<sup>268</sup> hatte er in den 1850er Jahren großen Erfolg mit seinen Bronzegüssen, die auch öffentlich ausgestellt wurden: „Le Monument ou tableau s’élève à la mémoire du Lieutenant de vaisseau Bellot admis à l’exposition a été fondu et terminé par moi.“<sup>269</sup>

---

<sup>259</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 22. Januar 1842, CD 16, Film 61, Bild 384-387, hier 386.

<sup>260</sup> Ebd, Bild 387.

<sup>261</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 01. Januar 1855, CD 02, Film 04, Bild 20-21.

<sup>262</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 06. April 1841, CD 16, Film 58, Bild 76-79, hier 79.

<sup>263</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 01. Januar 1855, CD 02, Film 04, Bild 20-21.

<sup>264</sup> Im *Annuaire et Almanach du commerce, de l’industrie, de la magistrature et de l’administration*, der ab 1857 herauskam, findet man den Eintrag : „Léotar A. statuaire, fabrication spéciale de candélabres, flambeaux, bouts de table, bras, coupes, vases, statuettes historiques, dorure, bronze, marbre et porcelaine, commissions, exportations, 12 Neuve Ménilmontant “ und unter „Léotar (Vve) et Cie, maison fondée en 1820 par Léotard père, candélabres, flambeaux et bras de cheminées et pendules, coupes montées sur porcelaine et marbres, 2 Tour du Temple.“ Es ist also anzunehmen, dass Antoine Léotar einen Teil des Unternehmens seines Vaters übernommen hat und seine verwitwete Mutter, Schwester oder Schwägerin mit anderen Teilhabern oder auch Familienmitgliedern [Cie = Companie] einen anderen. Teil. Möglich ist auch, dass die Witwe den Betrieb des Gründers weitergeführt und Antoine Léotar einen eigenen Betrieb gegründet hat, der ähnliche Objekte herstellte. Die Tatsache, dass auf der Rückseite der einzigen erhaltenen Bronzestatuetten im Nachlass vermerkt ist „Léotard frères“, lässt diese Vermutung auch möglich erscheinen.

<sup>265</sup> Der Marschall Michel Ney (1769-1815) kämpfte für Napoleon vor allem gegen Preußen und Russland, drängte diesen später zur Abdankung und diente in der Folge dem Bourbonenkönig Ludwig XVIII. Bei Napoleons Rückkehr von Elba 1815 trat er jedoch wieder in dessen Dienste und erhielt den Oberbefehl zur Schlacht bei Waterloo. Ney wurde daraufhin wegen Hochverrats zum Tode verurteilt und erst 46jährig erschossen.

<sup>266</sup> Dies belegen die Bestellung o.D.o.O. CD 16, Film 62, Bild 505-508 und die Rechnung vom 02. April 1842, CD 16, Film 61, Bild 519-522.

<sup>267</sup> Christian Friedrich sei hier herzlich gedankt für die Recherchen und Auffindung der Statuette.

<sup>268</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 22. Januar 1842, in dem er schreibt „[...] je végète depuis si-longtemps faute de patronage [...].“ CD16, Film 61, Bild 384-387, hier 386.

<sup>269</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 10. Mai 1855, Bild 13-15, hier 15. Ü.d.V.: „Das Monument oder Gemälde ist ein Andenken an den Leutnant des Schiffes Bellot und zur Ausstellung zugelassen. Es ist von mir gegossen und fertiggestellt worden.“ In einem anderen Brief erwähnt Léotar dasselbe Werk, das im Marinemuseum des Louvre ausgestellt sei, wovon sich der Künstler die Aufnahme in die französische Ehrenlegion erhoffte. Siehe CD 02, Film 04, Bild 29-31.

Seinen eigenen Angaben zufolge konnte er auch 1856 Bronze-Statuetten im Gesamtwert von 600 000 Franken an das *Musée français* verkaufen<sup>270</sup> und für den spanischen Grafen und Banquier Olimpio Aguado (1827-1884), der sich in Paris niedergelassen hatte, zehn Christus-Statuetten angefertigt, von denen eine Papst Pius IX. (1792-1878) zugeordnet war.<sup>271</sup> Auch Pückler erwarb in den 1850er Jahren von Léotar zwei weitere Bronze-Statuetten, eine von Napoleon I, die andere von Napoleon III.<sup>272</sup> Léotar schenkte dem Fürsten dazu die Statuette der Kaiserin Eugénie.<sup>273</sup> Sogar für den preussischen König erhielt Léotar einen Auftrag : „J’ai reçu ordre de Monsieur Taglioni de l’Ambassade de Prusse à Paris d’envoyer à Sa Majesté le Roi Guillaume 1<sup>er</sup> à Berlin, une statuette en bronze de notre Empereur et une de notre bonne Impératrice.“<sup>274</sup>

Als Künstler versucht Léotar 1842, sich Zugang zu Pücklers Netzwerk zu verschaffen, indem er ihn um die Bestellung von Statuetten und um Namen von Persönlichkeiten bittet, deren Statuetten sich in Deutschland gut verkaufen ließen:

Je viens de terminer la statuette en Bronze du Maréchal Ney et celle du Prince Jérôme de Monfort, en 13 Pouces de hauteur. Je compte sur votre obligeance pour vouloir bien me désigner quelques personnages morts ou vivants que je pourrais [sic] exécuter avec quelques chances d’en vendre en Allemagne en Prusse ou en Angleterre comme vous connaissez ces pays mieux que qui que soit, si vous daignez me renseigner [sic] à ce sujet vous obligerez votre tout dévoué Serviteur.<sup>275</sup>

Ohne eine Antwort des Fürsten und in akuter Geldnot versucht Léotar, Pückler zu einem Vorschuss für zu erledigende Gussarbeiten zu bewegen und schreibt:

[...] je viens supplier votre bonté, d’exercer votre généreuse bienveillance envers moi d’une manière efficace pour que je puisse continuer de travailler, cest [sic] de me

---

<sup>270</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 01. Januar 1856, CD 02, Film 04, Bild 15-17.

<sup>271</sup> Ebd.

<sup>272</sup> Brief von Léotar an Pückler o.O.o.D. CD 02, Film 04, Bild 15-17 und die entsprechende Zollbestätigung CD 02, Film 04, Bild 33. Das Formular ist datiert mit 185\_, die Jahreszahl ist nicht ausgefüllt. Beide Statuetten sind heute nicht mehr auffindbar.

<sup>273</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 01. Januar 1860, CD 03, Film 07, Bild 123. Die Statuette ist heute nicht mehr auffindbar.

<sup>274</sup> Brief von Léotar an Pückler, o.D.o.O., Léotar schreibt, er sei 68 Jahre alt, daher könnte der Brief aus dem Jahre 1866 stammen. CD 16, Film 68, Bild 34-37, hier 37. Ü.d.V.: „Ich habe von Herrn Taglioni, Botschafter der preussischen Gesandtschaft in Paris den Auftrag erhalten, seiner Hoheit dem König Wilhelm I. eine Bronzestatuette von unserem Kaiser und unserer guten Kaiserin nach Berlin zu schicken.“

<sup>275</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 22. Januar 1842, CD 16, Film 61, Bild 384-387, Ü.d.V.: „Ich habe gerade die Bronzestatuette des Marschall Ney und die des Prinzen Jérôme von Monfort in einer Höhe von 13 Zoll [ca. 30 cm] fertiggestellt. Ich hoffe auf Ihre Hilfsbereitschaft, mir einige tote oder lebende Persönlichkeiten zu nennen, von denen ich eine Statuette anfertigen könnte, um sie dann in Deutschland, in Preußen oder in England zu verkaufen, denn Sie kennen diese Länder besser als jeder Andere, wenn Sie mich darüber informieren könnten, wäre ich Ihnen sehr dankbar.“

permettre de tirer une lettre de change sur vous, pour la somme de huit cents francs pour fin décembre 1842 que je m'aquitterez [sic] de la manière suivante, en votre statuette que je vous expédierais pour le jour de votre fête le 12 août prochain de la somme de 600 fr et ce que votre bienfaisance m'envoie chaque année 200 fr, total 800 fr.<sup>276</sup>

Pückler reagiert empfindlich und weist den Künstler auch in seine sozialen Schranken zurück, wenn er ihm schreibt: „[...] contentez vous de ce que je fais volontairement pour vous et songez a la fable du levrier qui laissa tomber un bon morceau de viande qu'il avait entre les dents pour en ramasser l'image dans l'eau qui lui paraissait doublement grand.“<sup>277</sup>

Die Erwähnung einer Fabel, einer besonders in den unteren Bevölkerungsschichten beliebte Literaturgattung, weist den Bonzegießer auf seinen gesellschaftlichen Platz zurück.

So bleibt Léotar auf seine Informationstätigkeit beschränkt, der er regelmäßig nachkommt. Er nimmt damit für den Fürsten eine wichtige Brückenfunktion zwischen Frankreich und Deutschland ein, denn der Fürst bleibt somit darüber informiert, wann, wo und wie die französische Presse über ihn berichtet.

Léotar schreibt im Januar 1842:

Les journeaux [sic] ont donné en feuilleton un extrait de votre visite avec Méhemet-Aly à l'école de cavalerie à Dschisch voici le dire du journal le Commerce :

L'Esquisse du caractère du vice-Roi, tracé par le Prince voyageur et que nous avons mise sous les yeux de nos lecteurs, s'est complétée par quelques traits que Mr de Muskau vient d'y ajouter. L'auteur, il est vrai, ne signe cet écrit ni de son nom ni de la couronne ducale adoptée par lui dans ces derniers [rayé : écrits] temps comme cachet de ses articles ; mais en le faisant suivre d'une tête de mort, il a voulu sans doute cette fois reprendre le signe sous lequel il fit paraître sa première publication Les lettres d'un Décédé.<sup>278</sup>

---

<sup>276</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 13. Juni 1842, CD 16, Film 62, Bild 138-141. Ü.d.V. : „Ich bitte Sie inständig um Ihre Güte und darum, Ihr großzügiges Wohlwollen mir gegenüber auf wirksame Weise anzuwenden, damit ich weiterhin arbeiten kann, das heißt mir zu erlauben, einen Wechsel über 800 Franken auf Ihren Namen bis Ende Dezember 1842 zu ziehen, den ich folgendermaßen abbezahle, in Form Ihrer Statuette im Werte von 600 Franken, die ich Ihnen nächstes Jahr zu Ihrem Namenstag am 12. August schicke und die 200 Franken, die mir Ihre Wohltätigkeit jedes Jahr zukommen lässt, insgesamt 800 Franken.“

<sup>277</sup> Brief von Pückler an Léotar am 03. Juli 1842, CD 16, Film 63, Bild 84-85, hier 84. Ü.d.V.: „Begnügen Sie sich mit dem, was ich Ihnen freiwillig gebe und denken Sie an die Fabel des Windhundes, der ein gutes Stück Fleisch, das er zwischen den Zähnen hatte, fallen ließ, um das Spiegelbild im Wasser, das ihm doppel so groß erschien, zu erhaschen.“ Pückler spielt hier auf die Fabel von Aesop „Der Hund und das Stück Fleisch“ an.

<sup>278</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 01. Januar 1842, CD 16, Film 61, Bild 381-383, hier 383. Ü.d.V.: „Die Zeitungen haben als Feuilleton einen Auszug Ihres Besuches mit Mehemet-Aly in der Kavallerieschule zu Dschisch gegeben. Hier das, was die Zeitung *Le Commerce* schreibt: Die von dem reisenden Fürsten erstellte Skizze des Charakters des Vizekönigs, die wir unseren Lesern präsentiert haben, wird durch einige Bemerkungen, die Herr von Muskau gerade hinzugefügt hat, vervollständigt. Der Autor, das ist wahr, zeichnet dieses Schreiben weder mit seinem Namen noch mit der Fürstenkrone, die von ihm in letzter Zeit als Signum seiner Artikel benutzt wurden.“

Pücklers Artikel erscheinen also in Frankreich wie auch in der *Allgemeinen Zeitung* anonym bzw. unter einem Signum. Dabei ist das Wissen zumindest der Journalisten um Pückler als Person und auch als Schriftsteller so groß, dass sowohl die Fürstenkrone als auch der Totenkopf mit ihm und seinem literarischen Werk in Verbindung gebracht werden können. Deutlich wird hier auch, dass von Pückler nicht nur ein Artikel, sondern eine ganze Artikelserie erschienen ist und dies nicht nur in der *Presse* von Emile de Girardin, sondern auch im *Commerce*. Auch Pücklers Charakterzeichnung von Mehemed Ali und seine Beschreibung dessen Kavallerieschule erscheint dem Blatt von so hohem Interesse, dass entsprechende Artikel des Fürsten noch mehrere Jahre nach seiner Rückkehr aus dem Orient veröffentlicht werden.

Im Juni 1842 kann Léotar Pückler berichten:

J'ai lu dernièrement un article dans les journeaux [sic] français et qui a été répété par tous, que le Prince Puckler qui depuis six mois a pris à son bon service le fameux coureur Mensen la [sic] fait partir pour le Kaire, Mensen passera par Jérusalem, il est chargé par le prince de découvrir les sources du fleuve blanc, ainsi que de déterminer la véritable situation de la montagne de la Lune qui jusqu'à ce jour est resté [sic] pour ainsi dire dans le domaine des fables.<sup>279</sup>

In der Tat hatte Pückler den in Europa berühmten norwegischen Schnellläufer Mensen Ernst (1795-1843) in seine Dienste genommen, der nicht nur in kürzester Zeit mit Botschaften aller Art von Hof zu Hof und Land zu Land gelaufen war und auch schon Wetten gewonnen hatte, und zwar für einen Lauf von Paris nach Moskau in knapp 14 Tagen (1831),<sup>280</sup> einen Lauf von München nach Griechenland mit einer Botschaft des Königs von Bayern an dessen Sohn Otto in 24 Tagen (1833) und einen Lauf von Kalkutta über Zentralasien nach Konstantinopel in 59 Tagen (1836).<sup>281</sup> Nach seiner Rückkehr aus dem Orient nahm Fürst Pückler Mensen Ernst 1841 erst in Muskau in seine Dienste und bot ihm dann an, den Nil abzulaufen, um dessen Quelle ausfindig zu machen, ein Anliegen, das die damalige Afrikaforschung umtrieb.<sup>282</sup> Mensen Ernst

---

Stattdessen signiert er nun mit einem Totenkopf, er wollte wohl diesmal das Zeichen aufnehmen, unter dem er seine erste Veröffentlichung herausgegeben hatte, Die Briefe eines Verstorbenen.“

<sup>279</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 13. Juni 1842, CD 16, Film 62, Bild 138-141, hier 141. Ü.d.V.: „Ich habe vor kurzem einen Artikel in den französischen Zeitungen gelesen, der von Allen wiederholt wurde, dass der Fürst Pückler seit sechs Monaten den berühmten Läufer Mensen in seine Dienste genommen hat, ihn nach Kairo geschickt hat, Mensen wird über Jerusalem laufen, er ist vom Fürsten beauftragt, die Quellen des weißen Flusses ausfindig zu machen und die wahre Lage des Mondberges herauszufinden, die bis heute sozusagen im Bereich der Fabeln geblieben ist.“

<sup>280</sup> *Die Zeitung für die elegante Welt* Nr. 253 vom 29. Dezember 1837 datiert den Lauf von Paris nach Moskau auf das Jahr 1826, S. 1012.

<sup>281</sup> Ebd.

<sup>282</sup> Schon ab dem 17. Jahrhundert und besonders im 19. Jahrhundert, angespornt durch die Missionsbewegung und die geographischen Gesellschaften wurde nach den Nilquellen gesucht, die erst definitiv 1875 von dem

lief im Mai 1842 in Muskau los, kam bis nach Jerusalem und Kairo, starb aber im Januar 1843 an der Ruhr (Darminfektion) und wurde am ersten Katarakt des Nils begraben.<sup>283</sup> Nicht nur die französischen Zeitungen berichteten über seinen Lauf im Dienste des Fürsten Pückler, sondern auch die amerikanische *Times* in ihrer Ausgabe vom 23. März 1879, also lange nach Pücklers Tod:

Prince Pückler Muskau, who had himself traveled extensively in Egypt and had made several unsuccessful attempts to penetrate to the head-waters of the Nile, offered to defray all expenses and reward Mensen handsomely if he would undertake the trip.<sup>284</sup>

Erkennbar wird, dass Pückler mit seinem anhaltenden Interesse am Orient, dem Einsatz ungewöhnlicher, spektakulärer und kostspieliger Mittel im Dienste der Erforschung der Welt und damit der Bereicherung des allgemeinen Wissens um diese, auch auf der internationalen Bühne seinen Platz fand.

Ein weiteres Beispiel für das internationale Interesse an Pücklers Orientberichten ist sein 1838 erfolgter Besuch bei Lady Hester Stanhope (1773-1839) im Libanon. Léotar erwähnt in einem Brief an den Fürsten im Jahr 1852 einen französischen Presseartikel:

Dans les journeaux [sic] que je conserve, pour vous les soumettre un jour, si vous voulez bien m'honorer [sic] de votre visite. Dernièrement c'était au sujet de Lady Esther Stanhope en Syrie dans le mémorial de Djounn, résidence de Sa Seigneurie dans le Liban [,] il est question de la visite du célèbre Prince de Puckler-Muskau et Sa Suite, et de la conversation, que vous avez eu [sic] a cette époque avec Milady.<sup>285</sup>

Und noch 1869, über 30 Jahre nach Pücklers Orientreise, kann Léotar Pückler Abschriften aus französischen Zeitungen zukommen lassen, die über seinen Besuch bei Lady Stanhope berichten:

Vous n'ignorez pas bon Prince combien vous êtes illustre et immortel par vos ouvrages traduits en plusieurs langues, vos voyages en Syrie et votre séjour chez Lady Hester Stanhope, j'ai même en ce moment sous les yeux une relation de la visite de votre Altesse à Djounn résidence de My Lady, Chapitre XI traduit de l'anglais « Visite du

---

Britten Sir Mortan Stanley ausgemacht werden konnten. Auch Mehemed Ali hatte 1820 eine allerdings erfolglose Expedition finanziert. Link siehe Literaturverzeichnis.

<sup>283</sup> In *Bohemia, ein Unterhaltungsblatt* Nr. 35 vom 21. März 1843, 3. Seite (nicht nummeriert). Siehe auch Wolfert 1996 und den Roman von Buhl 2005, der das Leben des Schnellläufers zum Gegenstand hat.

<sup>284</sup> *The New York Times* vom 23. März 1879, Link siehe Literaturverzeichnis.

<sup>285</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 01. Januar 1852, CD 16, Film 64, Bild 71-72, hier 72. Ü.d.V.: „In den Zeitungen, die ich aufhebe, um Sie Ihnen eines Tages zu übergeben, wenn Sie mich mit Ihrem Besuch beehren. Kürzlich ging es um Lady Esther Stanhope in Syrien in der Gedenkstätte von Djounn, Residenz Ihrer Hoheit im Libanon, es geht darin um den Besuch des berühmten Fürsten von Pückler-Muskau und Seinem Gefolge, und dem Gespräch, das Sie damals mit der Milady geführt haben.“

Prince Puckler-Muskau à Yoûn en 1838, il y a trente ans de cela. » Opinion du Prince sur les Sinécures. – Mort de Lady Hester Stanhope »

« Le Prince Puckler-Muskau arriva pour passer quelques jours chez Lady Hester le 18 Avril 1838. Son costume était pittoresque et quoi qu'il eut conservé des droits à se présenter habillé à l'Européenne, il produisit de l'effet. Un immense chapeau de Livourne ombrageait son très remarquable visage. Un keffyak arabe était jeté sur ses épaules en guise d'écharpe, des pantalons très larges semblaient faire de la transition avec nos pantalons d'Europe et les Shervals Turcs, ces incroyables culottes dont la largeur inconcevable nécessite des kilomètres d'étoffe ! <sup>286</sup>

Es handelt sich bei der von Léotar (oder auch der französischen Presse) nicht näher bestimmten Quelle um die von Lady Hester Stanhopes Arzt und Biographen verfassten Memoiren der Lady,<sup>287</sup> in denen über mehrere Kapitel hinweg<sup>288</sup> über den Besuch des Fürsten aus Sicht der Dame berichtet wird. Diese Darstellung ergänzt Pücklers eigene in *Aus Mehemet Alis Reich* und stellt ihn selbst dabei in den Mittelpunkt. Dieser Perspektivwechsel erlaubt der (französischen) Leserschaft, sich ein umfassendes Bild dieses Zusammentreffens zu machen.

Die sehr wohlhabende Nichte des ehemaligen britischen Premierministers William Pitt (1759-1806) hatte nach dem Tod des Onkels, dessen Haushälterin sie war, der Heimat den Rücken gekehrt. Nachdem sie ab 1806 durch Europa gereist war, unternahm sie eine Reise in den Orient, wo sie Jerusalem, Damaskus, Aleppo, Homs, Baalbeck und Palmyra besuchte, Arabischlernte und ab 1810 zurückgezogen in einem verlassenen Bergkloster im Libanon lebte, das sie sich nach eigenem Geschmack eingerichtet hatte, und wo sie in orientalische Gewänder gehüllt, pfeiferauchend, umgeben von einer Vielzahl orientalischer Bediensteter, nobler Pferde und Katzen lebte. Sie hatte im Orient aktiv an politischen Machtkämpfen gegen die Hohe Pforte

---

<sup>286</sup> Brief von Léotar an Pückler o.D. [Januar 1869], nach Briefinhalt rekonstruiertes Datum], CD 16, Film 68, Bild 16-19, hier 17. Ü.d.V.: „Sie wissen, guter Fürst, wie berühmt und unsterblich Sie durch Ihre Werke sind, die in mehrere Sprachen übersetzt worden sind, Ihre Reisen durch Syrien, und Ihr Aufenthalt bei Lady Hester Stanhope, ich habe gerade die Erzählung des Besuchs Eurer Hoheit in Djounn, der Residenz der Lady vor Augen, Kapitel XI, übersetzt aus dem Englischen « Besuch des Fürsten Pückler-Muskau in Yoûn im Jahre 1838, vor 30 Jahren.“ - Meinung des Fürsten über Sinekuren - Tod der Lady Hester Stanhope.“ - „Fürst Pückler-Muskau kam am 18. April 1838 an, um einige Tage bei Lady Hester Stanhope zu verbringen. Seine Kleidung war pittoresk und obgleich er die Erlaubnis erhalten hatte, sich europäisch zu kleiden, erregte sein Äußeres Aufsehen. Ein enormer Livourne-[Stroh]Hut beschattete sein bemerkenswertes Gesicht. Ein arabischer Keffyak war wie ein Schal über seine Schulter geworfen, die sehr weiten Hosen schienen ein Mittelding zu sein zwischen unseren europäischen Hosen und den türkischen Shervals, diesen unglaublichen Beinkleidern, für deren unvorstellbare Breite Kilometer von Stoff nötig sind [...].“

<sup>287</sup> Meyron 1846, siehe Kapitel 1- 5, S. 1-127.

<sup>288</sup> Im Kapitel 1 ( S. 1-28) : Prince Pückler Muskau - His letter to Lady Hester Stanhope - Letter from Lady Hester to the Prince ; Im Kapitel 2 (S. 29-49) : Mehemet Ali's hospitality to travellers - Prince Pückler Muskau's appreciation of it - His reception of the Author ; Im Kapitel 4 (S. 73-106): Prince Pückler Muskau's arrival at Joön - His costume - The Prince's remarks on Lady Hester - Lady Hester's remarks on the Prince; im Kapitel 5 (S. 107-127): Prince Pückler Muskau's style of writing - The Prince's self-invitations to dine out.

teilgenommen und bedrohten Beduinenstämmen Schutz geboten, die sie als Prophetin feierten. In Europa wurde das Leben der „Königin der Wüste“, der Abenteurerin und Exzentrikerin von der englischen Gesellschaftspresse mitverfolgt und europäische Reisende bemühten sich um eine Audienz bei der Lady. Vor Pückler hatte Alphonse de Lamartine im Jahre 1833 die Dame besucht und ihr ein Kapitel in seinem *Voyage en Orient*<sup>289</sup> gewidmet, in dem er ihre Exzentrizität als eine „folie volontaire“ (freiwillige Verrücktheit) bezeichnet hatte. Will man Pückler Glauben schenken, so hat Lady Stanhope Lamartines Bericht über seinen Besuch keineswegs geschätzt und daraufhin noch seltener europäische Gäste als vorher empfangen. Pückler schreibt:

Schon ehe ich diese Gegend betrat, wo in der Entfernung weniger Stunden Lady Hester Stanhope im Gebirge hauste, hatte ich mir fest vorgenommen, Syrien nicht eher zu verlassen, bis ich diese merkwürdige Frau gesehen und gesprochen, obgleich sie in den letzten Jahren, besonders seit dem Besuche des Herrn von Lamartine, dessen Relation ihr zu Gesichte gekommen und sehr mißfällig gewesen, beharrlich jede Annahme eines Fremden unbedingt ablehnte; wie dies denn unter anderem auch von Clot Bey und Doktor Browning, trotz aller angewandter Mühe nicht besser ergangen war.<sup>290</sup>

Pückler hatte es schließlich geschafft, von Lady Stanhope empfangen zu werden. Dazu hatte er eine wahre Briefstrategie angewendet, die hier zitiert werden soll, um darzulegen, wie Pückler gerade Briefe als strategische Medien einsetzte:

Ich fing damit an, der mir als sehr exaltiert geschilderten Lady einen ziemlich wunderlichen, halb leidenschaftlichen, halb unterwürfigen Brief zu schreiben, auf den ich acht Tage lang ohne alle Antwort blieb. [...] Ich beauftragte ihn [den Leibarzt der Lady, A. d.V.] daher mit einem zweiten *billet doux* an die unsichtbare Lady, das ich so originell als möglich einzurichten suchte, und worauf ich zu meiner großen Freude diesmal auch eine allerliebste Antwort voll Laune und Witz erhielt, die aber immer noch, Krankheit vorschützend, abschlägig blieb. Von da an schrieb ich mit studierter Zudringlichkeit fast jeden Tag an Lady Hester, mitunter die extravagantesten Dinge, bis sie sich endlich überwunden gab, wiewohl mit halb im Ärger, halb im Scherz geschriebenen Zusätze, daß ich völlig närrisch (*quite foolish*) sein müsse, eine alte Frau wie sie mit so unglaublicher Hartnäckigkeit zu verfolgen, und daß sie, nur um mich los zu werden, einwillige, mich am morgenden Sonntag in Daër-Dschun (ihrem

---

<sup>289</sup> Lamartine 1835 und die Ausgabe des Werkes von Basch 2011 Kapitel „Visite à Lady Ester Stanhope“, S. 221-251.

<sup>290</sup> Wiemken 1963, Kapitel „Besuch bei Lady Hester“, S. 378-409, hier S. 378. Es mag aber auch sein, dass das ein persönlicher Seitenhieb Pücklers gegen Lamartine gewesen ist, den er schon für seine geopolitische und biologische Unkenntnis gerügt hatte. Siehe dazu auch Brückner 2012, S. 138. Der Orientreisebericht Lamartines, den Pückler mit sich führte und auf Realitätsgehalt prüfte, erhielt von ihm ein schlechtes Urteil, da viel zu lyrisch und zum Teil falsch. Châteaubriands Reisebericht hingegen lobte Pückler und bestätigte Beschriebenes. Siehe Pückler 1846-48, S. 37-38.

Felsenschloß) zu empfangen. – Dies genügte mir jedoch nicht völlig, weil mir daran lag, von dieser eigentümlichen Frau nicht bloß geduldet, sondern womöglich gewünscht zu werden.<sup>291</sup>

Pückler schrieb also mit vorgetäuschter Leidenschaft, mit Demut, Exrtavaganz und Originalität, ist zudringlich und hartnäckig und schafft es so schließlich, Lady Stanhope nicht nur einen kurzen Besuch abzustatten, sondern acht Tage lang ihr Gast zu sein. Der Fürst wurde von Lady Stanhope und dem ebenfalls anwesenden Leibarzt sehr positiv beurteilt: „[...] he was a fine man, whose exterior denotes a high birth, and could not but leave a favourable impression.”<sup>292</sup> Lady Stanhope nutzte auch die Gegenwart des Fürsten und dessen Ruf als bekannter Schriftsteller, um ihm Mitteilungen über den Orient zu machen, die er im Sinne eines Kulturtransfers weiterleiten konnte. Meryon schreibt:

I informed the prince Lady Hester was ready to receive him, and he went to her. He remained from two o'clock until half-past six, writing, as she told me afterwards, from her dictation, several things that she wished to be known, in order that she might not forget them.<sup>293</sup>

Die Exklusivität dieses Besuchs, über den Pückler in seinem Reisebericht schreibt, die direkt von Lady Hester Stanhope erworbenen Informationen über den Orient, aber auch der gemeinsame Hang zur Überschreitung vorgegebener Normen und der nur zehn Jahre später erfolgende Tod dieser außergewöhnlichen Frau haben mit dazu beigetragen, dass Pücklers Bericht sowohl die Zeit überdauern als auch die nationalen Grenzen überschreiten konnte.

Léotar berichtet dem Fürsten auch schon 1841, dass man sich in Frankreich fragt, warum Pückler, noch dazu als Schwiegersohn des bekannten Fürsten Hardenberg, kein diplomatisches Amt inne habe, ganz besonders in Frankreich. Er schreibt:

J'ai l'honneur de vous dire que le monde littéraire et politique s'étonne qu'un homme de votre mérite d'une aussi haute naissance, ne remplisse auprès d'une cour souveraine, aucune fonctions [sic] diplomatique. Le gouvernement français serait très flaté [sic] de vous avoir à Paris comme ambassadeur. On ne sait pourquoi vous restez dans l'isolement depuis longtemps, vous vous effacer [sic] du monde. La presse s'occupe toujours de vous et vous êtes pour elle l'illustre Prince voyageur, le gendre du Prince de Hardenberg.<sup>294</sup>

---

<sup>291</sup> Pückler 1846-48, Bd 2, S. 378-380.

<sup>292</sup> Meryon 1846, S. 75.

<sup>293</sup> Ebd, S. 82.

<sup>294</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 06. April 1841, CD 16, Film 58, Bild 76-79, hier 77. Ü.d.V.: „Ich habe die Ehre Ihnen zu sagen, dass die literarische und politische Welt sich wundert, dass ein Mann Ihres Verdienstes und von so hoher Geburt keine diplomatische Funktion an einem Herrscherhof einnimmt. Die französische Regierung

Léotar fügt sogar hinzu, dass Pückler Frankreich seine Dienste schulde: „Veuillez donc vous occuper un peu de notre belle France votre seconde patrie, car tout membre de la légion d’honneur doit quelque chose à la capitale du monde civilisé.“<sup>295</sup>

Pückler geht jedoch darauf ebenso wenig ein wie auf den mehrfach von Léotar geäußerten Wunsch, eine Fotografie des Fürsten zu bekommen, die ihm als Vorlage für eine Statuette dienen könnte, die er nicht nur als persönliches Erbstück an seine Neffen weitergeben,<sup>296</sup> sondern mit der er dem Fürsten auch ein kultur-militärisches Denkmal setzen möchte :

J’aurais cependant désiré exécuter votre statuette en bronze, sous l’uniforme de Major Général, mais votre Altesse ne daigne pas m’envoyer sa photographie pour exécuter cet [sic] œuvre d’Art qui serait un beau sujet historique et un immortel souvenir militaire et de famille.<sup>297</sup>

Léotar ist ein „Deutschlandfreund“, verehrt wie Pückler sowohl König Louis-Philippe<sup>298</sup> als auch Napoleon III.<sup>299</sup> und wünscht sich ebenso wie der Fürst eine Annäherung zwischen Deutschland und Frankreich, „deux pays et deux peuples si bien fait [sic] pour se comprendre ». <sup>300</sup> Léotar versucht mit verschiedenen Anfragen, das Netzwerk des Fürsten mit dem seinen zu verbinden: Er sucht einen jungen Deutschen, der seine Bronzegießerei übernehmen könnte,<sup>301</sup> einen Käufer für sein Landhaus,<sup>302</sup> eine Frau, die willig wäre, sich mit einem normannischen Grafen und Baron (einem Kunden von Léotar) zu verheiraten.<sup>303</sup> Pückler antwortet jedoch nie darauf, sein Netzwerk bleibt Léotar verschlossen. Der Standesunterschied ist so hoch, dass Pückler dem Künstler zwar Aufträge (Einkäufe, Presseberichte, Statuetten) zukommen lassen kann, ihm aber weder sein Netzwerk öffnet noch

---

wäre sehr geschmeichelt, Sie als als Botschafter in Paris zu haben. Man versteht nicht, weshalb Sie seit so langer Zeit in der Isolation sind, Sie halten sich von der Welt fern. Die Presse beschäftigt sich weiterhin mit Ihnen und Sie sind für sie der berühmte reisende Fürst, der Schwiegersohn des Fürsten von Hardenberg.“

<sup>295</sup> Ebd. Ü.d.V.: „Kümmern Sie sich doch ein wenig um unser schönes Frankreich, Ihre zweite Heimat, denn jedes Mitglied der Ehrenlegion schuldet der Hauptstadt der zivilisierten Welt etwas.“

<sup>296</sup> Brief von Léotar an Pückler o.D. o.O. [Anfang 1870], CD 16, Film 68, Bild 38-41.

<sup>297</sup> Brief von Léotar an Pückler o.D.o.O. [L. gibt im Brief an, 62 Jahre alt zu sein, was den Brief auf 1860 datieren lässt], CD 03, Film 07, Bild 124-125, hier 124 f. Ü.d.V. : „Ich hätte so gerne Ihre Bronze-Statuette angefertigt, in der Uniform eines Generalstabschefs, aber Ihre Hoheit schickt mir Ihre Fotografie nicht, um dieses Kunstwerk auszuführen, das ein schönes historisches Thema und eine unsterbliche militärische und familiäre Erinnerung wäre.“

<sup>298</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 06. April 1841, CD 16, Film 58, Bild 76-79, hier 77. „[...] notre bon Roi Louis Philippe qui vous aime.“ Ü.d.V.: „[...] unser guter König Louis-Philippe, der Sie liebt.“

<sup>299</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 01. Januar 1855, CD 02, Film 04, Bild 20-21, hier 20 „[...] notre Empereur que nous aimons chaque jour davantage“, Ü.d.V.: „[...] unser Kaiser, den wir jeden Tag mehr lieben.“

<sup>300</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 06. April 1841, CD 16, Film 58, Bild 76-79, hier 78. Ü.d.V.: „[...] zwei Länder und zwei Völker, die dazu geschaffen sind, sich zu verstehen.“

<sup>301</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 10. Mai 1855, CD 02, Film 04, Bild 13-15, hier 14.

<sup>302</sup> Ebd.

<sup>303</sup> Brief von Léotar an Pückler vom 01. Januar 1860, CD 03, Film 07, Bild 124-125.

an einem von Léotar unternommenen Kulturtransfer in Form der Verbreitung seiner eigenen Statuette interessiert ist. Abgesehen davon hat Pückler in den 1840er/1850er Jahren auch andere Anliegen: Abfassung seiner Reiseberichte, Verkauf Muskaus, Anlegen des Branitzer Parks.

Auch am Beispiel von Léotar wird deutlich, dass gemeinsame Erinnerungsorte (der Orient) keine ausreichende Bedingung dafür liefern, in einem Netzwerk zugelassen zu werden und Standesunterschiede für Pückler von hoher Bedeutung sind, die wohl Dienstleistungen gestatten, aber keine Freundschaft zulassen. Andererseits dient jedoch die Dyade mit Léotar Pückler dazu, über seine Präsenz in der französischen Presse informiert zu bleiben und den durch ihn initiierten Kulturtransfer - besonders den Orient betreffend - mitzuverfolgen, ja auch zu erfahren, dass er selbst (besonders durch die Einstellung des Schnellläufers und den Besuch bei Lady Stanhope) jahrzehntelang in der europäischen Presse als Mittler eines Kulturtransfers angesehen wurde.

#### 4.1.6 Caïd Osman: der orientalische „Sohn“

In Verbindung mit dem Orient, aber auch im deutsch-französischen Kontext sind die unveröffentlichten Briefwechsel von besonderer Bedeutung, die Pückler führte, um sich für die Belange des Preußen Carl Jäger (1811-1863) einzusetzen, der später bei den Spahis<sup>304</sup> von Oran (Algerien) den Namen Caïd Osman annehmen sollte.<sup>305</sup> Für ihn mobilisiert der Fürst alle ihm zur Verfügung stehenden Kontakte, besonders in Frankreich, was durch noch unveröffentlichte Briefwechsel belegt werden kann.

Pückler hatte Carl Jäger 1835 auf dem Schiff, mit dem er nach Algier reiste, unter den 60 mit eingeschifften Soldaten bemerkt, da der junge Mann zu einem Kameraden Deutsch sprach. In seinem Reisebericht *Semilasso in Afrika* schreibt der Fürst, dass ihm „seine ganze Art und Weise eine Bildung über seinen Stand zu verrathen schien.“<sup>306</sup> Er spricht den jungen Mann an und fordert ihn zu einem Besuch in seinem Gasthof auf. In einem wenige Tage darauf folgenden Gespräch erfährt Pückler,<sup>307</sup> dass Jäger „einer angesehenen Familie und reichen Verwandtschaft aus dem Hannoverschen [...]“<sup>308</sup> angehöre, studiert habe, dann beim Militär

---

<sup>304</sup> Spahis hießen im Osmanischen Reich die dem Sultan von lokalen Fürsten zu stellenden Reiter. (Vgl. Pückler 2013, Kommentar Fußnote 6, S.30)

<sup>305</sup> Bernard 1917. Ein herzlicher Dank gilt auch Christian Friedrich für die mir zur Verfügung gestellten Informationen.

<sup>306</sup> Pückler 2013, Eintrag vom 20. Januar 1835, S. 98.

<sup>307</sup> Ebd.

<sup>308</sup> Ebd.

gedient und sein Offiziersexamen erfolgreich abgelegt habe, bevor er um seine Entlassung gebeten habe, um sein Studium wieder aufzunehmen.<sup>309</sup> Nach einem Duell, das er kurz darauf für einen Freund sekundiert habe<sup>310</sup> und das für den Kontrahenten, einen Grafen, von tödlichem Ende war, habe er mit dem Freund - um einer Verhaftung zu entgehen - die Heimat verlassen und sei über Holland nach Frankreich geflohen, wo er in die 1831 vom französischen König Louis-Philippe gegründete Fremdenlegion eingetreten war.<sup>311</sup> In diesem Militärcorps konnte jeder Nicht-Franzose unabhängig von seiner sozialen Herkunft und seiner Vorgeschichte Frankreich dienen. Viele deutsche Offiziere wählten diese Lösung nach fatalen Duellen, dramatischen Liebesgeschichten oder hohen Spielschulden, bis sie begnadigt wurden, in ihre Heimat zurückkehren konnten und dort mit ihrem früheren Posten und Rang wieder ins Militär integriert wurden.<sup>312</sup> Die Fremdenlegion, die aus innenpolitischen Gründen bevorzugt Ausländer engagierte und per Gesetz nur außerhalb Frankreichs eingesetzt werden durfte,<sup>313</sup> agierte anfangs besonders im 1830 von Frankreich eroberten Algerien, wo auch Carl Jäger stationiert und zu Straßenarbeiten herangezogen wurde.<sup>314</sup> Er gefiel Pückler, der die Vorstellung seines Landsmannes folgendermaßen schließt: „Der gute Muth und das gefällige Wesen des jungen Mannes interessierten mich, und ich versprach, mich für ihn zu verwenden.“<sup>315</sup>

Das tat der Fürst auch: Zunächst verschaffte er ihm durch Kontakte zum Obersten und zum kommandierenden General<sup>316</sup> eine weniger körperliche Arbeit in der Fremdenlegion und dann

---

<sup>309</sup> Vgl. Neuenhoff 1980.

<sup>310</sup> Emile Bernard schreibt, Jäger selbst habe im Duell den Major seines Regiments getötet.

<sup>311</sup> Die Lebensgeschichte eines anderen deutschen Fremdenlegionärs präsentiert Fendri 2017. Der Deutsche Johann Gottlieb Krüger (1808/09-1890) trat in die Fremdenlegion ein und verbrachte fünf Jahre in Algerien. 1839 trat er in den Dienst des Beys von Tunis, wo er die weiteren 50 Jahre bis zu seinem Tod 1890 lebte. Unter dem Namen Krüger-Bey diente er auch Karl May als Vorlage für seine Romane. Zwar hatten schon zeitgenössische Quellen auf Johann Krüger hingewiesen, aber erst 2010 konnte Mounir Fendri Krügers eigenhändigen biographischen Aufzeichnungen (die zur Veröffentlichung gedacht waren, zu der es aber nie kam) auffinden und damit Krügers wirkliche Existenz belegen. Anhand der Biographie dieses sehr einfachen Mannes, der seine deutsche Muttersprache nur rudimentär beherrschte, wird deutlich, dass mitunter ganz persönlich-existentielle Gründe zu einem Aufenthalt im Orient bewegen konnten, fernab jeglicher politischer Orient-Okzident-Debatte und eine Rückkehr mitunter zwar erhofft, aber aus finanziellen, politischen, familiären oder gesellschaftlichen Gründen nicht möglich war. Fallbeispiele dieser Art, die der Mikrogeschichte zuzuordnen sind, stellen wertvolle Dokumente dar, die einen anderen Blick auf Orientlerlebnisse des 19. Jahrhunderts öffnen.

<sup>312</sup> Bernard 1917, S.386. Bernard erwähnt auch, dass viele deutsche Offiziere Frankreich in Algerien und Mexiko dienten und als vornehm, gebildet und gesellig geschätzt wurden. Allerdings konnten so die preußischen Offiziere französische Militärorganisation und Kampfmethoden kennen lernen, ein Wissen - so Bernard - das im deutsch-französischen Krieg 1870 strategisch gegen Frankreich eingesetzt werden konnte und zu dessen Niederlage führte.

<sup>313</sup> Pückler 2013, S. 98, Anm. 4.

<sup>314</sup> Ebd, S. 99.: Frankreich brauchte zu Kolonisierung Algeriens Soldaten und setzte dort bevorzugt Ausländer ein. Per Gesetz war auch festgelegt, dass die Fremdenlegion nur außerhalb Frankreichs aktiv werden durfte.

<sup>315</sup> Ebd, S. 99.

<sup>316</sup> Ebd.

eine höhere Position als Corporal. Im Februar 1835 nahm Pückler den „rüstigen und stets heiteren Studiosus J...“<sup>317</sup> in seine eigenen Dienste, der „als Semilasso‘ s Secretair und auch als sein Vertheidiger, wenn es Noth thun sollte, fungirte“.<sup>318</sup> Carl Jäger begleitete den Fürsten dann ein Jahr lang auf dessen Reise durch Algerien, Tunesien, Malta und Griechenland, erledigte für ihn Schreibarbeiten, fertigte Auszüge aus Pücklers Tagebüchern an, die dieser dann Lucie schickte,<sup>319</sup> jagte für den Fürsten und mit ihm<sup>320</sup> und erwies sich durch die Erzählung von Anekdoten aus seinem abenteuerreichen Leben als geselliger Unterhalter.<sup>321</sup> Nachdem er 1838 Pferde und andere Käufe des Fürsten erfolgreich nach Muskau gebracht hatte und dann aus dessen Diensten ausgeschieden war, diente er ab 1841 bei den Spahis in Oran, wo er, wie erwähnt, den Namen Caïd Osman annahm, mit dem er auch in der französischen (Militär)Geschichte bekannt wurde.<sup>322</sup> Auffallend ist, dass Caïd Osman in den Memoiren französischer Generäle immer mit Pückler in Verbindung gebracht wird. So schreibt der General François Charles du Barail (1820-1902) in seinen 1897 in Paris erscheinenden *Souvenirs*<sup>323</sup>:

Il fut bientôt connu et aimé de toute l’armée, et ses nombreux amis, trouvant son nom [Mohammed-Ouled-Cäid-Osman] trop long, ne l’appellèrent plus que Caïd Osman, et même, plus familièrement le Caïd. Il ne parlait jamais de son passé. On racontait qu’il s’appelait Jaeger, qu’il avait été lieutenant de cuirassiers dans la garde prussienne et qu’il avait dû abandonner sa famille et son pays, pour avoir tué en duel le major de son régiment. Il était venu prendre du service dans notre légion étrangère, où l’avait trouvé le prince Puckler-Muskau, qui l’avait pris pour secrétaire et l’avait récompensé en le faisant admettre dans les spahis. [...] Il arriva vite au grade de lieutenant, au titre indigène, mais ne le dépassa jamais.<sup>324</sup>

Bestätigt der General dem jungen Preußen, dem er beim Eintritt in die Spahis selbst den neuen Namen verliehen hatte,<sup>325</sup> großes Charisma, so geht er davon aus, dass Jäger - auch wenn dieser darüber nicht viel sagt - selbst den Tod des Grafen in der Heimat zu verantworten hatte. Die

---

<sup>317</sup> Pückler 2013, S. 186. Pückler schreibt nie Carl Jägers Namen aus, sondern bezeichnet ihn immer nur als J....

<sup>318</sup> Ebd.

<sup>319</sup> Ebd, S. 382.

<sup>320</sup> Ebd, S. 545.

<sup>321</sup> Ebd, S. 467-477.

<sup>322</sup> Dem Wörterbuch Larousse zufolge ist ein «caïd » ein militärischer Chef in arabischen Ländern. Im heutigen Französisch wird „caïd“ noch gebraucht, um einen Bandenchef zu bezeichnen oder auch einen durch seine besonderen Fähigkeiten herausragenden Mann, der sich in seinem Milieu durchsetzt. Siehe [larousse.fr/dictionnaires/français/caïd/12139](http://larousse.fr/dictionnaires/français/caïd/12139).

<sup>323</sup> Barail 1897, hier Bd 1, 126-128.

<sup>324</sup> Ebd, S. 126f.

<sup>325</sup> Du Barail selbst hatte für Carl Jäger den neuen Namen ausgesucht, denn Carl Jäger musste beim Eintritt beiden Spahis einen einheimischen Namen tragen. Siehe Barail 1897, Bd1, S. 126.

Funktion als Sekretär beim Fürsten Pückler erscheint als eine wichtige, wenn auch nicht näher ausgeführte Lebensetappe des Preußen. Jägers Eintritt in die Spahis wird auf Pücklers Intervention zurückgeführt und bedeutet nicht nur eine Belohnung seitens des Fürsten, sondern auch eine Integration in die französische „Armée d’Afrique“ und damit einen sozialen Aufstieg.

Auch Graf Pierre de Castellane (1824-1883) hatte in seinen *Souvenirs de la vie militaire en Afrique*<sup>326</sup> Caïd Osmans Lebensgeschichte in Verbindung mit Pückler gebracht und schreibt:

Mohamed-Ould-Caïd-Osman [...] avait rang d’officier indigène. [...] le nom arabe cachait un nom prussien et une vie agitée, pleine de duels et d’aventures, de condamnations à mort et de pendaisons en effigie. Tenez cependant pour certain qu’instruct, plein d’esprit, il avait dans sa brusquerie un grand charme et une bravoure justement renommée qui le faisait considérer de tous. [...] Quant à la vie d’Afrique du caïd, elle était connue, et ses accidents avaient plus d’une fois egayé les longs repos des jours de bivouac. A deux reprises différentes, on le vit à Alger, mais avec des fortunes bien diverses. La première fois, dans toute sa splendeur, il voyageait avec le prince Puckler-Muskau [sic] qui en parle dans ses *Lettres*, ne le désignant pourtant que par ses initiales; la seconde, en 1840, il avait revêtu le sac du fantassin et marchait vers le col de Mouzaïa, dans les rangs de la légion étrangère.<sup>327</sup>

Wie Pückler selbst hatte Caïd Osman also ein bewegtes Leben, war in Duelle verstrickt, liebte es, Anekdoten zu erzählen und seine Mitmenschen zu belustigen und die Zeit, die er mit dem Fürsten verbrachte, war im Gegensatz zu anderen Lebensabschnitten<sup>328</sup> - so Castellane - eine luxuriöse. Mit den *Lettres* bezeichnet Castellane hier Pücklers Reiseberichte aus dem Orient, besonders *Semilasso in Afrika*, die zum großen Teil in Briefform gehalten sind. Dass Pückler in seinem Bericht in der Tat Jäger nur mit seinen Initialen nennt, mag aus Gründen der Diskretion erfolgen, ist aber auch als ein spielerisches Element zu verstehen, denn auch Briefkapitel, die an seine Frau adressiert sind, tragen den Titel “An die Fürstin von P... M...“,

---

<sup>326</sup> Castellane 1852.

<sup>327</sup> Ebd. S. 107. Der Graf Castellane war Unterleutnant und dann stellvertretender Kapitän bei den Karabinieri zu Pferd und Genralkonsul von Budapest. Ü.d.V.: „Das Leben des Caïd in Afrika war bekannt und das Erzählen seiner Missgeschicke hatten mehr als ein Mal die langen Ruhepausen an Biwak-Tagen aufgeheitert. Zwei Mal wurde er in Alger gesehen, aber unter ganz unterschiedlichen Lebensbedingungen. Das erste Mal, in seinem ganzen Glanz, reiste er mit dem Fürsten Puckler-Muskau [sic], der davon in seinen *Briefen* spricht, ihn jedoch immer nur mit seinen Initialen nennt. Das zweite Mal, 1840, hatte er wieder den Tornister auf dem Rücken und lief auf den Bergpass von Mußkaja zu, in den Rängen der Fremdenlegion.“ Castellane erwähnt hier den von Pückler ebenso beschriebenen Zug durch Alger, den der Fürst in Begleitung von Jäger und mindestens fünf anderen Personen neben Ali Ben Khasnadschi, dem vom algerischen Gouverneur eingesetzten Stammesoberhaupt, der 4000 Krieger kommandierte, durchführt. Dabei ist Pückler (vielleicht auch Jäger) orientalisch und reich geschmückt gekleidet. Vgl. Pückler 2013, S. 184.

<sup>328</sup> Caïd Osman war vor und nach dem mit Pückler verbrachten Jahr in der Fremdenlegion.

wobei es dem Leser ein Leichtes ist, Lucie Pückler-Muskau zu identifizieren, noch dazu, wenn Pückler sie dann als „Herzensfreundin“ bezeichnet und duzt.<sup>329</sup>

Und noch 1917 erwähnt der französische Maler und Schriftsteller Emile Bernard (1868-1941), der 1893 bis 1904, also mehr als zehn Jahre, in Ägypten gelebt hatte, in seinem Artikel über Caïd Osman dessen Anstellung bei Pückler: „[...] il s’était embarqué pour Alger où il avait fait la connaissance d’un certain prince allemand Puckler-Muscau dont il était devenu le secrétaire.“<sup>330</sup>

Emile Bernard scheint der Name Pückler jedoch nichts mehr zu sagen, wie dem „un certain prince“ zu entnehmen ist, während du Barail von Pücklers Bemühungen für Caïd Osman weiß und Castellane auch die literarischen Werke des Fürsten kennt.

Steht in französischen Publikationen das Leben und Wirken des Caïd Osman im Mittelpunkt und wird der Fürst nebenbei erwähnt, so wird in der deutschen Heimat besonders hervorgehoben, dass der dem Publikum unbekannt Autor Carl Jäger, der 1839 sein Buch *Der Missionär. Historisch-romantische Skizze aus Tunis und Malta* herausgibt,<sup>331</sup> der langjährige Sekretär des Fürsten Pückler war. Die *Zeitung für die elegante Welt* schreibt:

Der Verfasser dieses anziehenden Buches begleitete als Secretär den Fürsten Pückler mehrere Jahre lang auf dessen Reisen durchs nördliche Afrika, Malta und Griechenland. Der fortgesetzte Umgang mit der reisenden Celebrität mag nicht wenig dazu beigetragen zu haben, in Jäger die Lust zur Schriftstellerei zu erwecken und seinen Fähigkeiten, die ihn dazu geschickt machten, eine bestimmte Richtung zu geben.<sup>332</sup>

Auch in einer Anzeige der *Allgemeinen Zeitung* wird dem Autorennamen beigefügt „ehemal. Secretär und Reisebegleiter des Fürsten Pückler-Muskau.“<sup>333</sup> Die *Literarische Zeitung* geht mit Jägers Werk allerdings hart ins Gericht, und wirft ihm vor:

---

<sup>329</sup> Siehe „Erster Brief: An die Frau Fürstin von P....M....“ (S. 18-73), hier S.18, siehe auch das Kapitel „Achter Brief: An die Frau Fürstin von P....M....“ (S. 382-408) in Pückler 2013.

<sup>330</sup> Bernard 1917, S. 386.

<sup>331</sup> Jäger C. 1839. Es geht darin um einen Mann, der vom jüdischen zum protestantischen Glauben übergetreten war und für eine britische Bibelgesellschaft Bibeln zu günstigen Preisen an tunesische und algerische Händler verkaufte. Emile Bernard schreibt, Carl Jäger habe diesen Missionar persönlich gekannt. Er schreibt auch, dass dieses Buch, als es in Baden herauskam, gleich konfisziert wurde, siehe Bernard S. 387. Es handelt sich aber hier wohl um die Verwechslung mit einem anderen Buch von Carl Jäger, mit dem Titel *Briefe und Bilder aus dem Großherzogtum Baden und dem Elsass*, Leipzig 1841.

<sup>332</sup> *Zeitung für die elegante Welt*, Nr.68 vom 04. April 1840, S. 272. Der Autor des Artikels bestätigt Jäger viel Talent für Charakteristiken und Ortsbeschreibungen, seine Feder als gewandt „wenn auch hier und da etwas leichtfertig“.

<sup>333</sup> BAZ vom 19. März 1839, S. 603.

Der eigentliche Zweck, eine gewisse Leserklasse zu vergnügen, wird durch den gewöhnlichen, nirgends eigenthümlichen Stil, so wie durch die Anwendung herkömmlicher Reizmittel gewiss erreicht werden. Wir jedoch müssen aus Ueberzeugung vor der Scharteke warnen.<sup>334</sup>

Wichtig bleibt festzuhalten, dass sowohl in Frankreich als auch in Deutschland Carl Jägers bzw. Caïd Osmans Name in der Literatur und Presse immer im Zusammenhang mit Pückler erscheint<sup>335</sup> und Pückler auch in diesem Kontext in Frankreich präsent bleibt, sogar in einem 2006 erschienenen französischen Werk über die Fremdenlegion.<sup>336</sup>

Pückler und Caïd Osman blieben bis zum Tod des Letzteren im Jahre 1863 in brieflicher Verbindung. Für den Zeitraum zwischen 1835 bis 1863 liegen insgesamt 44 unveröffentlichte, auf Deutsch verfasste Briefe vor. Solange Caïd Osman in Pücklers Diensten stand, geht es in seinen Briefen hauptsächlich um die Erledigung von Aufträgen für den Fürsten und die Berichterstattung vom Rückweg mit Pferden und Gepäck nach Muskau. In den Briefen aus den 1840er bis 1860er Jahren informiert Caïd Osman den Fürsten hauptsächlich über politische Entwicklungen in den verschiedenen Ländern, in denen er militärisch im Einsatz ist. Dem Fürsten dient er dabei nicht nur als Informant, sondern ist ihm als Augenzeuge und unmittelbar an den Konflikten Beteiligter ein wertvoller (hauptsächlich epistolarer) Gesprächspartner. Vom 14. bis 18. Dezember 1861 war Caïd Osman auch nachweislich in Branitz zu Gast, wie Pücklers Tafelbücher belegen.<sup>337</sup>

Im Rahmen dieser Studie soll jedoch ein anderer Aspekt beleuchtet werden: Pückler wird als ein wichtiges Element in das Familiennetzwerk der Familie Jäger einbezogen, kann sich wiederum durch sein eigenes Netzwerk tatkräftig für Caïd Osman einsetzen und auch dessen Schwester und Mutter beim Verfassen eines Briefes an den französischen Kaiser im Sinne eines vertikalen Kulturtransfers beraten.

Aufgrund der vorangegangenen Ausführungen und Zitate des Fürsten kann man davon ausgehen, dass Pückler eine tiefe Sympathie mit dem 26 Jahre jüngeren Caïd Osman verband,

---

<sup>334</sup> *Literarische Zeitung* Nr. 26, Berlin, den 26. Juni 1839, S. 475 f.

<sup>335</sup> In August Jägers *Skizzen und Erinnerungen aus Algier und Algerien* (1840) wird das noch im Druck befindliche zweite Buch des Bruders angepriesen als ein Werk „von Carl Jäger, ehemaligem Secretair des Fürsten Pückler-Muskau und jetzigem Ordonnanzoffizier beim Generalstabe in Algerien“, S. 276.

<sup>336</sup> Siehe Pierre Montagnon 2006, wo es heißt: „Il [Caïd Osman] était venu prendre du service dans notre Légion Etrangère où l'avait trouvé le prince Pückler-Muskau, qui l'avait pris pour secrétaire et l'avait récompensé en le faisant admettre dans les spahis.“ o.S. Ü.d.V.: „Er diente in unserer Fremdenlegion, wo ihn der Fürst Pückler-Muskau gefunden hatte, ihn als Sekretär einstellte und ihn mit der Aufnahme in die Spahis belohnte.“

<sup>337</sup> Insgesamt sind fünf Tafelbücher erhalten, die Pückler ab 1854 anlegte. Siehe Friedrich 2017, S. 12.

er ihn sogar vielleicht wie den Sohn betrachtete,<sup>338</sup> den er selbst nie hatte. Hinweise darauf sind Pücklers Anreden in seinen späteren Briefen wie „Lieber Caïd“<sup>339</sup> und „Liebster Caïd“.<sup>340</sup> Beide verbindet auch viel: die preußische Heimat, die militärische Laufbahn, der Orient als zeitweiliger Lebensort, die enge biographische Bindung an Frankreich, die hohe Bildung, eine gesellige Lebenslust und auch die schriftstellerische Tätigkeit.

Caïd Osman liebte auch - wie Pückler - Selbstinszenierungen. 1847 reiste er von Oran nach Besançon, um dort einen französischen Freund, den er in der Fremdenlegion kennen gelernt hatte, zu besuchen. In der Stadt tritt er orientalisches gekleidet auf und zieht damit alle Blicke auf sich. Emile Bernard schreibt, dem Bericht eines Augenzeugen zufolge:

Pendant l'été 1847, un personnage singulier intriguait fort les habitants de Besançon ; ils rencontraient en effet, depuis quelque temps dans les rues et sur les promenades de leur ville, un homme au teint bronzé, vêtu à la mode orientale. Grand, fort, d'un aspect peut-être un peu lourd, il avait une physionomie calme qui respirait la bonté ; l'oeil était bleu et clair ; de longues moustaches ornaient ses lèvres et rejoignaient une barbe châtain fauve bien fournie. Le costume qu'il portait paraissait étrange et personne ne se rappelait avoir vu semblable dans la cité franc-comtoise. Vêtu d'une large culotte bouffante bleu de ciel qui tombait à mi-genoux sur des bottes en cuir rouge, il avait un gilet et une veste de drap rouge, soutachée de broderies de soie noire ; sur les manches état brodé en arabesques un galon d'or qui semblait être l'indice du grade de sous-lieutenant. Comme coiffure, le fez, entouré d'un ruban blanc maintenu par une cordelière en poils de chameau. Un grand burnous de drap rouge complétait l'ensemble de cet élégant uniforme. D'anciens soldats de l'armée d'Afrique affirmaient que ce personnage, si regardé par tous, était tout simplement un sous-lieutenant indigène de spahis d'Oran, en quoi ils ne se trompaient point. - Toutefois la curiosité des badauds était loin d'être satisfaite, et tout le monde se demandait ce que pouvait bien faire, si loin de l'Algérie, ce bel officier dont la brillante tenue faisait l'admiration des femmes et l'émerveillement des enfants.<sup>341</sup>

---

<sup>338</sup> Carl und August Jäger hatten 1821 ihren Vater verloren. Der Kaufmann Schlitz aus Harbke wurde ihr Vormund.

<sup>339</sup> Brief von Pückler an Caïd Osman vom 14. Februar 1856 (eingesehen in Krakau, Varnhagen-Sammlung Kasten 93).

<sup>340</sup> Brief von Pückler an Caïd Osman vom 20. Februar 1863 (eingesehen in Krakau, Varnhagen-Sammlung, Kasten 93).

<sup>341</sup> Bernard 1917, S. 385, Ü.d.V.: „Im Sommer 1847 verwunderte eine sonderbare Figur die Einwohner von Besançon; sie sahen nämlich seit geraumer Zeit in den Straßen und auf den Promenaden ihrer Stadt einen Mann mit gebräuntem Teint in orientalischem Gewand. Er war groß, kräftig, erschien vielleicht ein bisschen schwerfällig, stahlte Ruhe und Güte aus; seine Augen waren hell und blau, ein langer Schnurrbart schmückte seine Lippen und traf auf einen dichten hellbraunen Bart [...] dieser schöne Offizier, dessen glänzende Kleidung, die von den Frauen bewundert wurde und die Kinder entzückte.“ In einer Fußnote auf derselben Seite erklärt Bernard, er habe diese Informationen von einem Monsieur Courbet kurz vor dessen Tod persönlich erhalten. Der Herr hatte als Kind den Besuch Caïd Osmans miterlebt.

Caïd Osman setzt also auf einen Schaulusteffekt, wenn er als Orientale gekleidet durch das französische Besançon streift und alle Blicke auf sich zieht und erinnert damit auch an Pückler, der mit Voliebe in Muskau ebenfalls orientalische Kleidung trug.

Nach jahrelangem militärischen Dienst im Orient bemühte sich Caïd Osman, die französische Staatsangehörigkeit zu erhalten, um in die reguläre französische Armee eintreten zu können. Pückler mobilisiert dazu all seine Kontakte und nutzt seinen Parisaufenthalt 1854 und das persönliche Treffen mit Napoleon III., um sich für Caïd Osmans Anliegen einzusetzen. Auf ausdrückliche Einladung des Kaisers lässt der Fürst auf das Gespräch noch aus Paris einen Brief folgen. Er schreibt:

Sire

Votre Majesté Impériale m'ayant ordonné de Lui soumettre une note plus détaillée sur l'affaire de l'officier aux Spahis Kaid Osman dont V.M. m'avait permis de lui parler au bois de Boulogne, je m'empresse d'exposer à l'Empereur que Kaid Osman a servi la France depuis 15 ans, dont 11 ans comme Sous Lieutenant aux Spahis, qu'il est depuis 10 ans décoré de la croix de la légion d'honneur et que durant cette époque il a été sept fois mentionné avec éloges dans les rapports militaires.

C'est sans contredit un très bon soldat, toutes les fois que je l'ai vü, tant à Berlin, où il se trouvait en congé qu'ici à Paris, il a toujours montré un bien sincère attachement à Votre Majesté. Tout ce qu'il désire aujourd'hui est d'être naturalisé français, et employé à un service militaire plus rapproché de Votre Majesté sans rester éternellement relégué en Afrique, avec aucun espoir d'avancement.

Votre Majesté le rendrait donc le plus heureux homme de la terre si Elle voulait lui accorder la faveur de le nommer sous lieutenant dans sa garde d'honneur, et je suis sûr que V.M. n'aura jamais lieu de se repentir d'un pareil bienfait.

Il ne me reste qu'à m'excuser auprès de V.M. d'avoir peut être abusé de Son inépuisable bonté en présentant cette requête du Kaid Osman, accompagné de mes propres sollicitations en sa faveur, mais j'avoue que le sort de ce pauvre officier, si malheureux de quitter la France et Son Empereur après quinze ans de bons et fidèles services m'a semblé digne de compassion. La grâce que je sollicite ainsi pour lui, ne pourra au reste, si V.M. l'accorde, augmenter mon dévouement pour Son auguste personne, mais elle doublera sans doute ma respectueuse reconnaissance de l'aimable et gracieux accueil [sic] dont Vos Majestés ont bien voulüs [sic] m'honorer à Paris.<sup>342</sup>

---

<sup>342</sup> Brief von Pückler an den französischen Kaiser Napoleon III. vom 13. April 1854, CD 26, Film 112, Bild 128 -131. Ü.d.V.: „Majestät, Ihre Kaiserliche Hoheit hatte mir aufgetragen, Ihr eine ausführlichere Mitteilung über das Anliegen des Offiziers bei den Spahis Kaid Osman vorzulegen, von dem mir Ihre Majestät im Bois de Boulogne erlaubt haben zu erzählen. Ich teile dem Kaiser nun mit, dass Kaid Osman 15 Jahre lang Frankreich gedient hat, davon 11 Jahre als Unterleutnant bei den Spahis. Er hat seit 10 Jahren das Verdienstkreuz der Ehrenlegion und wurde in dieser Zeit sieben Mal in Form von Lobreden in Militärberichten erwähnt. Er ist ohne Zweifel ein sehr

Pückler wählt die der Situation angemessene Anrede mit „Sire“ und folgt dem „Befehl“ des Kaisers, ihm detailliertere Informationen zu Caïd Osmans Fall zukommen zu lassen, was Pückler auch umgehend tut (je m’empresse) und damit die Wichtigkeit unterstreicht, die er dem Anliegen beimisst. Der Fürst bürgt für den ihm persönlich bekannten Caïd Osman und dessen Loyalität dem französischen Kaiser gegenüber. In einer Unterwürfigkeitsgeste bittet er den Kaiser zwar um Entschuldigung für die Belästigung durch ihn und Caïd Osman selbst, signalisiert aber gleichzeitige Nähe zwischen dem Kaiser und seiner „unerschöpflichen Güte“ und dem eigenen Mitgefühl für Caïd Osman. Rhetorisch geschickt schreibt Pückler, dass er im Falle einer positiven Antwort des Kaisers diesen nicht noch mehr schätzen kann (denn das Maximum sei schon erreicht), sondern ihm nur doppelt dankbar sein kann, zum einen für die Naturalisierung des Caïd und zum anderen für den äußerst freundlichen Empfang, den das Kaiserpaar Pückler in Paris bereitet hatte, womit Pückler sich selbst mit Caïd Osman solidarisiert, insofern als beide von der Güte des Kaisers profitieren können.

Pückler hatte sich 1854 auch an Armand Jacques Leroy de Saint-Arnaud (1798-1854) gewendet, der 1837 Kapitän der Fremdenlegion in Afrika war, dann in Frankreich unter dem Präsidenten Louis-Napoleon Bonaparte (dem späteren Napoleon III.) 1851 zum Kriegsminister ernannt worden war und nach dem von ihm mitorganisierten Staatsstreich 1852 Marschall von Frankreich und Großstallmeister des Kaisers geworden war. 1854 übernahm Saint-Arnaud das Kommando für die Expedition in die Krim, weshalb er für Pückler in Bezug auf die Ambitionen des Caïd Osman der geeignete Ansprechpartner war. Pückler schreibt, noch in Paris:

Il y a 5 ou 6 mois quand il avait adressé à S.M. l’Emp. une supplique pour obtenir un poste civil dans l’administration parce qu’alors il n’y avait aucune probabilité de guerre. Mais aujourd’hui que cette guerre est déclarée, son âme de soldat ne brûle que du désir d’y prendre part et V.E. fera un heureux si Vous pouviez consentir à le joindre à Votre

---

guter Soldat. Jedesmal, wenn ich ihn gesehen habe, in Berlin, wo er auf Urlaub war oder hier in Paris, hat er eine aufrichtige Verbundenheit mit Eurer Majestät an den Tag gelegt. Alles, was er heute wünscht, ist, die französische Staatsangehörigkeit zu bekommen und einem Militärdienst zugeordnet zu werden, der Eurer Majestät näher ist, ohne immer nach Afrika geschickt zu werden, wo er keine Aussicht auf Beförderung hat. Eure Majestät würde ihn zu dem glücklichsten Mann der Welt machen, wenn Sie ihm den Gefallen täte, ihn als Unterleutnant in seine Ehrengarde aufzunehmen, und ich bin sicher, Eure Majestät, dass Sie eine solche Wohltat nie bereuen wird. Es bleibt mir nur, Eure Majestät um Verzeihung zu bitten, vielleicht Ihre unerschöpfliche Güte mit diesem Anliegen des Kaid Osman missbraucht zu haben, nebst meiner eigenen Bitte zu seinen Gunsten, aber ich gebe zu, dass das Schicksal dieses armen Offiziers, der so unglücklich ist, Frankreich und Seinen Kaiser nach fünfzehn Jahren guter und treuer Dienste verlassen zu müssen, mir des Mitleids wert scheint. Die Gnade, die ich so für ihn erbitte, kann übrigens, wenn Eure Majestät sie bewilligen sollte, meine Ergebenheit für Eure erhabene Person nicht erhöhen, aber sie verdoppelt gewiss meine respektvolle Dankbarkeit für den lebenswürdigen und freundlichen Empfang, den Eure Majestät mir in Paris bereitet haben.“ Dieser Brief ist in den Archiven mit dem Datum 13/04/1834 angegeben, wobei es sich um einen Irrtum handelt, denn 1834 war Louis-Napoleon noch nicht französischer Kaiser. Der Brief stammt aus dem Jahr 1854, als Pückler in Paris war.

état-major, pour l'employer ensuite suivant l'occasion quoique dans un grade subalterne, j'imagine qu'avec sa bravoure et son expérience militaire, un grand homme de guerre comme Vous, M.I.M., trouvera bien le moyen de l'utiliser avec avantage. Au moins je le connais assez pour savoir qu'il ne recule devant rien. Cependant comme tous les officiers d'Afrique ont reçu l'ordre de s'en retourner incessamment à leurs régiments respectifs, il faudrait bien avant tout, que V.E. permette au Caïd Osman d'attendre ici à Paris Vos ordres ultérieurs.<sup>343</sup>

Aus Pücklers Brief, der eine Vorschrift bzw. Abschrift ist, wie die Abkürzung „Emp.“ für „Empereur“ nahelegt, geht hervor, dass Caïd Osman sich schon selbst an den Kaiser gewendet hatte, um einen Posten in der französischen Verwaltung zu bekommen, anscheinend ohne Erfolg. Inzwischen war der Krimkrieg ausgebrochen, an dem Caïd Osman teilnehmen wollte. Auch in diesem Brief bürgt Pückler persönlich für Caïd Osman, betont dessen Tapferkeit und militärische Erfahrung, die – so schmeichelt Pückler Saint-Arnaud – ihm als „grand homme de guerre“ von Nutzen sein könne, auch wenn er ihm einen subalternen Posten zuweise. Indirekt schützt Pücklers Schreiben auch Caïd Osman vor Sanktionen, wenn er nicht der Aufforderung folgt, nach Afrika zurückzugehen, sondern in Paris eine Antwort auf Pücklers Anfrage abwartet.

In der Tat nahm Caïd Osman 1855 am Krimkrieg teil. Ob dies allerdings auf den Marschall Arnaud und Pücklers Schreiben hin erfolgte, muss offen bleiben: Der schon herzkrankte Marschall gewann die Schlacht an der Alma am 20. September 1854, erkrankte aber an der Cholera und starb schon am 29. September 1854. Belegt ist allerdings, dass Caïd Osman 1855 am Krimkrieg als Ordonanzoffizier des französischen Generals Louis-Michel Morris (1803-1867)<sup>344</sup> diente. Er nahm dann 1859 am Italienkrieg unter General Guyot de Lesparre teil und ging 1862 mit General de Laumière auf Expedition nach Mexiko.<sup>345</sup>

---

<sup>343</sup> Briefvorschrift von Pückler an den Marschall Arnault, o.D. o.O. [1854]. Ü.d.V.: „Vor 5 oder 6 Monaten hatte er [Caïd Osman] an Seine Majestät den Kaiser ein Bittgesuch gestellt, um einen zivilen Posten in der Verwaltung zu bekommen, da damals ein Krieg ganz unwahrscheinlich erschien. Aber heute, da dieser Krieg ausgerufen ist, brennt seine Soldatenseele, daran teilzunehmen und Eure Exzellente würde aus ihm den glücklichsten Mann der Welt machen, wenn Sie ihn in Ihren Generalstab aufnehmen würde, um ihn dann je nach Gelegenheit, auch in einem untergeordneten Dienst, zu verwenden. Ich nehme an, dass ein Mann des Krieges wie Sie, mit seiner Kühnheit und seiner militärischen Erfahrung, ein Mittel finden wird, ihn gewinnbringend einzusetzen. Zumindest kenne ich ihn gut genug, um zu wissen, dass er vor nichts zurückschreckt. Da aber alle Afrika-Offiziere den Befehl bekommen haben, sofort in ihre entsprechenden Regimente zurückzukehren, müsste Eure Exzellente zuvor gestatten, dass Caïd Osman hier in Paris auf weitere Befehle von Ihnen wartet.“ Frankreich und Großbritannien erklärten am 27./28.03.1854 Russland den Krieg (Krimkrieg), auf den Pückler hier referiert.

<sup>344</sup> Bernard 1917, S. 390.

<sup>345</sup> Ebd.

Es ist davon auszugehen, dass Pücklers persönlich an den Kaiser gerichtetes Eintreten für den Caïd Osman nicht den erhofften Erfolg hatte, denn 1855 wendet sich Pückler an die Hofdame des französischen Kaiserpaares, die Gräfin Stéphanie Tascher de la Pagerie (auf die im nächsten Kapitel näher eingegangen wird), und spricht erneut Caïd Osmans Wunsch nach der französischen Staatsangehörigkeit an. In seinem Brief beschreibt Pückler ihr der Dame, die selbst ihre Jugendzeit in Deutschland verbracht hatte, folgendermaßen:

C'est un Allemand qui sert depuis près de 12 ans dans les Spahis à Alger, où il a été décoré de la légion d'honneur, obtenû une renommée générale de bravoure extraordinaire. Malgré cela manquant de protection, il est resté sans avancement et n'a même pas pu parvenir à être naturalisé en France, ce qui seul, peut lui donner la qualité d'officier français, et l'espoir d'une carrière militaire plus solide.<sup>346</sup>

Pückler weiß um Stéphanie Taschers Netzwerk und gibt ihr ganz konkrete Anweisungen, was sie tun kann:

Voilà maintenant chère Comtesse, ce que Vous pourriez faire bien facilement pour lui. Le jeune homme [rayé : car il n'a que 35 ans ce que j'appelle jeune], Lieutenant aux Spahis est en ce moment devant Sébastopol et souvent de service auprès de la personne du Général Canrobert, ayant fait partie de son escorte aussi bien à la bataille de l'Alma qu'à celle d'Inkermann de manière qu'il est au moins personnellement connu du Général, mais comme étranger et simple officier aux Spahis, toujours sans protection auprès de lui. Personne ne pourrait mieux lui être utile sous ce rapport que la Princesse Hatzfeld, qui est fort liée avec le Général Canrobert, et comme Caïd Osman dont le vrai nom est Charles Jäger est Prussien et le neveu d'un homme fort riche très considéré à Potsdam, le Conseiller de Commerce Jacobs, il n'y aurait rien de plus naturel que de voir la femme du Ministre de Prusse s'intéresser à lui.<sup>347</sup>

---

<sup>346</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 07. Januar 1855, CD 29, Film 142, Bild 359-365. Ü.d.V.: „Es ist ein Deutscher, der seit 12 Jahren bei den Spahis in Algier dient, wo er mit dem Orden der Ehrenlegion ausgezeichnet wurde und sich allgemeines Ansehen durch außerordentlichen Mut erworben hat. Trotz dieser Tatsache konnte er, da er ohne Unterstützung ist, bisher keine Beförderung erlangen und auch nicht die französische Staatsangehörigkeit erwerben, was allein ihm zum Rang eines französischen Offiziers und damit zu einer solideren militärischen Karriere verhelfen würde.“

<sup>347</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 07. Januar 1855, CD 29, Film 142, Bild 359-365. Ü.d.V.: „Hier nun, was Sie, werte Gräfin, ganz einfach für ihn tun könnten: Der junge Mann [gestrichen: denn er ist erst 35 Jahre alt, was ich jung nenne], Leutnant bei den Spahis, befindet sich momentan vor Sewastopol und oft in persönlichen Diensten des General Canrobert, denn er war in dessen Eskorte, sowohl in der Schlacht an der Alma [20. September 1854, A .d.V.] als auch in der bei Inkerman [05. November 1854, A.d.V.], so dass er zumindest dem General persönlich bekannt, aber als Ausländer und einfacher Offizier bei den Spahis weiterhin ohne dessen Protektion ist. Kein anderer kann ihm in dieser Hinsicht behilflicher sein als die Fürstin [eigentlich Gräfin, A.d.V.] Hatzfeld, die eng befreundet ist mit dem General Canrobert. Und da Caïd Osman, mit wirklichem Namen Carl Jäger, Preuße und Neffe eines sehr reichen und sehr angesehenen Mannes in Potsdam ist, dem Handelsrat Jacobs [Bruder der Mutter, einer geborenen Jacobs, A.d.V.] ist doch nichts natürlicher als dass sich die Ehefrau des preußischen Gesandten für ihn interessiert.“ Bezüglich des Alters muss Pückler hier einem Irrtum unterliegen. Caïd Osman wäre demnach 1820 geboren und 1835 in Algier, als Pückler ihn kennen lernte, erst 15 Jahre alt gewesen, was unwahrscheinlich ist.

Pückler hat Informationen, über die Stéphanie Tascher nicht verfügt: dass Caïd Osman gerade im Krimkrieg für Frankreich kämpft und im Dienste des General Canrobert (1809-1895) steht. Sie aber hat Beziehungen zu Pauline von Hatzfeld (1823-1895), der Ehefrau des preußischen Gesandten und bevollmächtigten Ministers von Preußen in Paris Graf Maximilian von Hatzfeld-Trachtenberg (1813-1859), der Pückler hilfreich sein könnte. Da Pückler die Dame jedoch nicht persönlich kennt, kann er sich nicht direkt an sie wenden und ist auf Stéphanie Taschers Netzwerk angewiesen. Wie das zu aktivieren ist, gibt Pückler in seinem Brief genau an:

Je connais trop peu Mde de Hatzfeld pour m'adresser directement à cette Dame qu'on m'a cependant représentée comme étant aussi bonne et bienveillante que spirituelle et aimable. A Vous, chère Comtesse, il ne coûterait certainement qu'un mot pour la déterminer à s'occuper de cette bonne œuvre et elle même n'aurait qu'à écrire ou faire écrire par son mari qu'elle recommande au Général Canrobert Caïd Osman, Officier aux Spahis, Chevalier de la légion d'honneur, et Prussien de naissance pour lequel s'intéressent vivement plusieurs personnes considérables en France [rayé : quoiqu'il est brouillé avec ses oncles pour avoir pris service en France et peut-être aussi un peu pour] [rayé : y avoir dépensé trop d'argent mais c'est un brave et bon militaire /soldat et reconnu comme tel dans toute l'armée d'Alger] qui seraient flattées de voir un Prussien bien accueilli au service de la France.<sup>348</sup>

Stéphanie Tascher und auch Pauline von Hatzfeld sind also potenzielle Akteurinnen eines Netzwerkes, durch deren persönliche privilegierte Kontakte sich Pückler Erfolg verspricht. Interessant ist zu bemerken, dass die Entscheidung, Caïd Osman die französische Staatsangehörigkeit zu bewilligen, in der Hand der Männer liegt, die Netzwerkarbeit jedoch, ohne die der Kontakt vielleicht gar nicht zustande kommen würde, von Frauen geleistet wird, deren oft verkannte Wichtigkeit in Netzwerken schon von Nolde und Opitz-Belakhal unterstrichen wurde.<sup>349</sup>

Da es sich auch hier um eine Briefvorschrift des Fürsten handelt, kann Pücklers Schreibprozess mitverfolgt werden: Alle Informationen über Caïd Osman, die diesem zum Nachteil gereichen

---

<sup>348</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 07. Januar 1855, CD 29, Film 142, Bild 359-365. Ü.d.V.: „Ich kenne Frau von Hatzfeld zu wenig, um mich direkt an diese Dame zu wenden, die man mir aber als so gut und wohlwollend wie geistreich und freundlich beschrieben hat. Sie, werthe Gräfin, würde es wohl nur ein Wort kosten, um sie dazu zu bringen, sich um diese gute Tat zu kümmern. Und sie selbst bräuchte nur eine Empfehlung zu schreiben oder von ihrem Ehemann schreiben zu lassen, in dem sie dem General Canrobert den Caïd Osman, Offizier bei den Spahis, Ritter der Ehrenlegion und gebürtiger Preuße, für den sich viele hochangesehene Leute in Frankreich lebhaft interessieren [gestrichen: obwohl er mit seinen Onkeln verstritten ist, da er in Frankreich dient und vielleicht auch ein wenig weil er dort zu viel Geld ausgegeben hat, aber er ist ein tapferer und guter Militär/Soldat und als solcher in der ganzen Armee von Algier angesehen] und geschmeichelt wären, einen Preußen in französischen Diensten gut aufgenommen zu sehen.“

<sup>349</sup> Nolde / Opitz-Belakhal 2008.

könnten (Zwist mit der Familie, leichtfertiger Umgang mit Geld) streicht Pückler wieder. Stattdessen bezieht er andere Aktanten in das Netzwerk ein, die den Preußen in Paris persönlich kennen gelernt haben und ihn schätzen oder auch, wie General Fleury, erster Adjutant des Kaisers Napoleon III., schon für ihn aktiv geworden sind. Pückler schreibt weiter in seinem Brief an die Gräfin:

Au reste, je l'ai vû à Paris, très bien vû par plusieurs généraux de l'Armée d'Afrique et reçu aussi par le colonel Fleury, qui lui a même, je crois, facilité les moyens de passer en Crimée, car son congé étant expiré, il avait lorsque je quittais Paris, l'ordre en poche de retourner sans délai à Alger, dont il était fort désolé, ainsi que plusieurs Dames de sa connaissance.<sup>350</sup>

Besonders General Emile Félix Fleury (1815-1884), der selbst 1837 in das Corps der Spahis in Algerien eingetreten und 1840 zum Leutnant, 1844 zum Hauptmann aufgestiegen war und schließlich Kommandant der Spahis von Oran wurde, erscheint als eine Referenz in diesem Netzwerk.<sup>351</sup> Er war schon 1848 Ordonnanzminister unter dem Präsidenten Louis-Napoleon und hatte aktiv dessen Staatsstreich 1851 mit vorbereitet. Nach der Krönung Louis -Napoleons zum Kaiser 1852 wurde Fleury dessen erster Adjutant und Verantwortlicher des kaiserlichen Gestüts. Ob aber Caïd Osman durch sein Dazutun in die Krim kam, muss auch für Pückler selbst nur eine Vermutung bleiben, worauf sein „je crois“ hinweist.

Deutlich wird an den französischen Kontakten Pücklers auch, dass diese immer eng verbunden sind mit dem Orient, da viele der regierungsnahen Persönlichkeiten selbst Orientenerfahrung hatten bzw. hohe Posten in der französischen Militärhierarchie eingenommen hatten, ein Aspekt, der besonders in Hinsicht auf eine Netzwerkanalyse näher untersucht werden könnte.

Wie sehr Pückler aber auch in die Familie Jäger einbezogen war, wird schon früh deutlich. August Jäger (1808-1848), der ältere Bruder des Caïd, in Deutschland als Schriftsteller unter dem Pseudonym August von Schlumb bekannt, weilte 1835/36 unter deutschen Emigranten und Studenten in Paris, also zu der Zeit, als Carl Sekretär von Pückler war. Im Vorwort seiner Pückler-Biographie erwähnt August Jäger, dass er schon in Paris Briefe des Fürsten erhielt:

---

<sup>350</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 07.01.1855, CD 29, Film 142, Bild 359-365. Ü.d.V.: „Im Übrigen habe ich ihn in Paris gesehen. Er wird sehr gut angesehen von verschiedenen Generälen der Armee von Afrika und wurde auch von Oberst Fleury empfangen, der ihm selbst, so glaube ich, dazu verholfen hat, sich auf die Krim zu begeben, denn sein Urlaub war zuende. Er hatte, als ich Paris verließ, den Befehl in der Tasche, unverzüglich nach Alger zurückzukehren, was ihn sehr betrübte, ebenso wie mehrere ihm bekannte Damen. Was die Politik angeht, werte Gräfin, so spreche ich erst nach der Einnahme von Sewastopol und unserer [preußischen, A.d.V.] Teilnahme an einer europäischen Allianz darüber, deren Chef Ihr Kaiser sein wird. Momentan macht sie mich traurig, die Politik.“

<sup>351</sup> Barail 1897 widmet Fleury, in dessen Diensten er stand, in den *Souvenirs* mehrere Seiten. Vgl. Bd 1, S. 76f.

Anführen kann ich zu dem Ende noch, daß ein Bruder von mir den Fürsten auf dessen Reisen in den Orient längere Zeit als Secretär begleitete und ich schon damals das Glück genoß, von dem Fürsten mehrere Briefe, namentlich Empfehlungsschreiben während meines Aufenthalts in Paris zu erhalten . Daß ich von Zeit an den Wohlthäter meines Bruders, den gefeierten Mann mit doppeltem Interesse auf seinen Reisen verfolgte, ihn in seinem Privatleben beobachtete, mich über sein früheres Leben unterrichtete und innigen Antheil nahm an Allem, was ihm widerfuhr, was er schaffte, was er schrieb, was über ihn geschrieben wurde, bedarf wohl keiner weiteren Versicherung, zumal seine Erscheinung, sein Wesen, sein Charakter, seine Handlungen stets mein ganzes Interesse in Anspruch nahmen und mich mächtig zu ihm hinzogen.<sup>352</sup>

Es ist anzunehmen, dass die Empfehlungsschreiben Caïd Osman galten und nicht August Jäger selbst, den Pückler zu diesem Zeitpunkt noch nicht persönlich kannte. Der « Wohlthäter » des Bruders, für den sich August Jäger dann besonders begeistern sollte, unterstreicht, dass er auf derselben Schule war wie der Fürst, an derselben Universität studiert hatte, und längere Zeit in der Schweiz, in Nordafrika, England und Frankreich verbracht hatte, auch Muskau aus früheren Zeiten kannte.<sup>353</sup> Gleichen seine Auslandsdestinationen denen des Fürsten, so gleicht seine Biographie stark der des Bruders, denn auch er hatte ein tödlich endendes Duell sekundiert und wurde zur Festungshaft verurteilt, die er in der Festung Magdeburg abgesessen hatte. Da seine Bemühungen, in ein französisches Regiment einzutreten, erfolglos geblieben waren, trat er zu Beginn der 1830er Jahre in die Fremdenlegion ein, wo er anderthalb Jahre blieb und ebenfalls in Algerien stationiert wurde. Es muss offen bleiben, ob Pückler mit seinen Empfehlungsschreiben auf August Jägers Kontakte zu deutschen Emigranten und Franzosen in Paris setzte oder dessen eigene (schließlich erfolglose) Erfahrungen mit der französischen Militärverwaltung. Pückler fühlte sich zu August auch weniger hingezogen als zu Carl, denn die von ihm unternommene Pückler-Biographie wurde „mit Erlaubnis, wenn auch nicht mit Billigung des Fürsten“<sup>354</sup> geschrieben. Pückler gehörte ebenfalls nicht - wie schon erwähnt - zu den Subskribenten von Jägers Buch um orientalische Pferde.

Pückler steht allerdings mit Luise Jäger (1808 ?- nach 1865), der Schwester von Carl und August, und über sie auch mit der Mutter Wilhelmine Jäger, geborene Jacobs (1787-1865) in Briefkontakt, der hauptsächlich dazu dient, Neuigkeiten über den Verbleib des Caïd auszutauschen. So schreibt der Fürst am 10. Februar 1856 „An Fräulein Jäger in Halle“:

---

<sup>352</sup> Jäger A. 1843, S. 18f.

<sup>353</sup> Jäger A. 1843, S. 19.

<sup>354</sup> Ebd, S.17.Jäger unterstreicht allerdings, dass die Verleger so großes Interesse an einer Pückler-Biographie bekundeten, dass sie sich um einen anderen Autoren bemüht hätten, wenn er das abgelehnt hätte, siehe S.18.

Eben im Begriff Ihnen, mein verehrtes Fräulein, zu schreiben, daß ich einen Brief von Ihrem Herrn Bruder erhalten, worin er erklärt, sich so gesund und wohl wie der pont neuf zu befinden, erhalte ich Ihr gütiges Schreiben mit derselben Nachricht. [...] Wahrhafte Freude empfinde ich darüber, daß Ihre Frau Mutter und Sie nun beruhigt sind, und unser lieber Sünder sich noch eiserner gezeigt hat als Kugeln, Schwert und Noth und Pest. Auch hatte ich, der seine seltene Constitution und nicht zu ruinierenden Glücksstern kennt (denn Fortuna liebt solche Naturen qui ne doutent de rien) niemals seinethalben eine ernste Besorgniß, was ich Ihnen, meine Damen, auch für die Zukunft rathe.<sup>355</sup>

Ein Zeichen für Pücklers Nähe ist die Anrede, die in den Briefanfang integriert wird und nicht vom Text abgetrennt ist,<sup>356</sup> aber auch und besonders das „unser lieber Sünder“, wobei das „unser“ auf die Zusammengehörigkeit verweist und das implizite Engagement sich auszutauschen, sobald der Eine oder die Andere Neuigkeiten von Caïd Osman hat. Kommen hier auch die geschlechtsspezifischen Stereotype (besorgte Frauen, standhafter Mann) zum Tragen, so wird doch eine gewisse gemeinsame Basis deutlich durch den Humor, den beide Männer im Kontrast zu den besorgten Frauen an den Tag legen. Caïd Osman fühlt sich (trotz seiner inzwischen 45 Jahre) so frisch wie die Pariser Brücke Pont Neuf, die schon aus dem 16. Jahrhundert stammte, aber als erste Brücke die beiden Seine-Ufer miteinander verband, wenig bebaut war und mit Bürgersteigen ausgestattet war, um Fußgänger vor Schmutz und den Pferden zu schützen: eine alte, aber außergewöhnliche Brücke. Pücklers „lieber Sünder“ und „eiserner als Kugeln und Schwert“ verweisen auch auf eine zwar kriegerische, aber dennoch spielerische Leichtigkeit, die mit der Sorge der Frauen kontrastiert. Dass Pückler wirklich davon ausging, dass Naturgewalten wie Caïd Osman nichts geschehen könne, wird auch später in seinen Ausführungen über Napoleon III. deutlich, als dieser knapp einem Attentat entkommt.

Die Nähe Pücklers zur Familie Jäger wird auch erkennbar, wenn der Fürst sich wie selbstverständlich bei den bürgerlichen Damen zum Essen einlädt und ankündigt:

Ich bin schon seit lange [sic] kränklich an der Grippe, die mich vorläufig an die Stube fesselt. Sobald ich aber fort kann, reise ich nach Weimar, und lade mich dann bei Ihnen auf ein frugales Mittagessen ein, und melde mich zwei Tage vorher an, damit ich Sie sicher zu hause finde.

Bis dahin meine besten Wünsche und freundschaftlichsten Grüße

Pückler<sup>357</sup>

---

<sup>355</sup> Brief von Pückler an Luise Jäger vom 10. Februar 1856, CD 28, Film 122, Bild 147-148.

<sup>356</sup> Siehe Grassi 1998, S.47.

<sup>357</sup> Brief von Pückler an Luise Jäger vom 10. Februar 1856, CD 28, Film 122, Bild 148.

Auch die „freundschaftlichsten“ Grüße und die auf den Adelstitel verzichtende Unterschrift zeugen von Vertrautheit innerhalb dieses Familiennetzwerkes, das allerdings - so wird am Briefanfang deutlich - auch redundant ist, da sowohl Pückler als auch Luise Jäger über dieselben Informationen verfügen.

Zwei Jahre später, 1858, scheint Caïd Osmans Anliegen immer noch keine positive Antwort gefunden zu haben, weshalb Luise Jäger sich direkt an den französischen Kaiser wenden will. In einem nicht mehr erhaltenen Schreiben hatte Luise Jäger an den Fürsten Pückler einen Briefentwurf geschickt, den er korrigiert und mit praktischen Ratschlägen versehen auf Deutsch beantwortet:

Liebes Fräulein

Ich habe Ihren Brief nach meinem besten Ermessen und Kenntniß der Person geändert, bin aber der Meinung, daß er mit einiger Hoffnung des Erfolges nicht von Ihnen, sondern von Ihrer Frau Mutter ausgehen muß.

Schreiben Sie ihn auf einem großen Bogen ebenso wie in französischen Lettern ab wie mein Konzept, weil der Kaiser zwar sehr geläufig deutsch spricht wie Sie und ich, es mir aber nicht genau bekannt ist, ob er die deutschen Buchstaben geläufig liest. Viel Hoffnung gebe ich Ihnen nicht, aber man beruhigt sein Gewissen, wenn man thut was man kann, und unmöglich wenigstens ist der Erfolg nicht. [...] - Senden Sie diesen Brief nur direkt an Den Kaiser unter der Adresse A Sa Majesté L'Empereur des Français affranchie a Paris.<sup>358</sup>

Pückler weiß, dass der französische Kaiser Napoleon III. aufgrund seiner im Schweizer Exil verbrachten Jugend fließend Deutsch spricht und liest, allerdings vielleicht nicht die für den deutschsprachigen Briefverkehr damals übliche Kurrentschrift entziffern kann, weshalb Luise Jäger „in französischen Lettern“ schreiben soll. Pückler empfiehlt ihr, auf einem großen Bogen zu schreiben, wie es üblich war, wenn man sich an Adlige und/oder Regierende wendete.<sup>359</sup> Auch wenn Pückler Luise Jäger nicht viel Hoffnung auf Erfolg macht, gibt er doch genaue Anweisungen und schreibt ihr den Brief sogar vor, den sie nur noch abzuschreiben braucht. Der Fürst vermittelt hier Kulturtechniken, die die bürgerliche Luise nicht beherrschen kann und leistet damit einen vertikalen Kulturtransfer.

Doch noch im Juli 1862 scheint das Anliegen Caïd Osmans immer noch nicht entschieden bzw. Pückler nicht bekannt zu sein, denn der Fürst fragt Luise Jäger in einem Brief aus Branitz: „Ist

---

<sup>358</sup> Pücklers Brief an Luise Jäger vom 21. April 1858, CD 28, Film 122, Bild 219 -220. Pücklers Briefkonzept ist leider nicht mehr erhalten.

<sup>359</sup> Siehe Baasner 1999, S. 21.

er denn wirklich naturalisirt? Und in diesem Fall warum noch immer Lieutenant bei dieser Popularität in der französischen Armee?“<sup>360</sup>

In der Tat sollte Caïd Osman als Begleiter des Generals de Laumière (1812-1863)<sup>361</sup> mit auf die Expedition nach Mexiko gehen.<sup>362</sup> Pückler hatte es geschafft, vom preußischen Gesandten einen Empfehlungsbrief für Caïd Osman zu erhalten, den er ihm nach Paris geschickt hatte. Pückler wendet sich an Luise Jäger, die ihrerseits den Kontakt zwischen dem Fürsten und CaïdOsman herstellen soll, und schreibt:

Eben erhalte ich Ihren Brief vom 29. d.M. und besorge hiernach, daß der Brief, den ich vor fünf Tagen an den Kaïd laut mir von ihm gegebenen Adresse nach Paris geschickt, Rue Grammont N° 1 gar nicht mehr in seine Hände kommt.

Es ist insofern wichtig, weil ich Ihrem Bruder darin einen sehr warmen Empfehlungsbrief von unserem preußischen Gesandten, Baron von Wagner, eingelegt hatte. Vielleicht wissen Sie etwas Näheres über dies Pariser Logis, und können dorthin die Ordre gelangen lassen, meinen Brief an die rechte Adresse weiter zu expedieren/ spedieren.<sup>363</sup>

Pückler freut sich, dass Caïd Osman mit der französischen Armee nach Mexiko geht und hofft, noch dazu, wenn die Einbürgerung inzwischen erfolgt sein sollte, dass sein Schützling nun endlich sein Glück finden möge:

Daß der Kaïd nach Mexico geht, freut mich in seinem Interesse, denn dergleichen ist einmal sein Element und Ruhe würde ihm nur schlecht bekommen, so lange er noch jung und rüstig ist als jetzt. Überdies habe ich eine Ahnung, daß ihm Mexico günstiger sein wird als irgend ein anderes Land vorher und daß er dort, wenn er sich nur recht bemüht, am leichtesten die reiche Frau finden wird, die er sich wünscht. Hierin würde ihm dann unser Gesandter, der ein eben so gefälliger als liebenswürdiger Mann ist, außerordentlich nützlich sein können. Teilen Sie dies dem Kaid mit.

---

<sup>360</sup> Brief von Pückler an Luise Jäger vom 31. Juli 1862, CD 28, Film 122, Bild 262-264, hier 262.

<sup>361</sup> Siehe Barail 1897, Bd 2, S. 433.

<sup>362</sup> Nach dem mexikanischen Bürgerkrieg von 1857 bis 1861 war das Land wirtschaftlich geschwächt und konnte seine Schulden an Frankreich, Großbritannien und Spanien, nicht zurückzahlen. Im Londoner Vertrag (1861) vereinbarten die europäischen Großmächte, die Schulden mit allen Mitteln einzutreiben und schickten Expeditionen nach Mexiko. Als klar wurde, dass es Napoleon III. nicht nur um die Schulden ging, sondern er in Mexiko eine von Frankreich abhängige Monarchie errichten wollte, zogen Großbritannien und Spanien ihre Truppen ab. Maximilian I., Bruder des österreichischen Kaisers Franz Joseph I. wurde Kaiser von Mexiko. Als auf Druck der USA Frankreich seine Truppen 1866 abzog, entschloss Maximilian zu bleiben. Er wurde nach der verlorenen Schlacht von Cerro de las Campanas festgenommen und im Juni 1867 hingerichtet.

<sup>363</sup> Brief von Pückler an Luise Jäger vom 31. Juli 1862, CD 28, Film 122, Bild 262-264, hier 262. Baron von Wagner war der preußische Gesandte in Mexiko, der dort französische und spanische Interessen vertrat. Siehe Bédollière 1866, S.72.

Meinen besten Empfehl an Ihre Frau Mutter, die sich keine Sorgen um Ihren Sohn machen soll, sondern dankbar sein für diese neue Gelegenheit sich Ruhm und vielleicht bleibendes Vermögen in jenem reichen Land zu erwerben. Ganz der Ihrige

Pückler<sup>364</sup>

Pückler fügt ein Postskriptum an, um dem Caïd als letzten Freundschaftsdienst aus Europa insofern behilflich zu sein, als er sich anbietet, dessen Mitbringsel aus China zu verkaufen und ihm somit zu Geldeinnahmen zu verhelfen.

P.S: Apropos, schicken Sie mir doch eine genaue Liste der noch übrigen chinesischen zu verkaufenden [unleserlich] des Kaid, die er Ihnen übergeben hat, aber zugleich mit Angabe des letzten Preises für jeden einzelnen Artikel. Vielleicht kann ich etwas davon unterbringen.<sup>365</sup>

Der Fürst, der dem Bronze-Statuettengießer Léotar jegliche Hilfe verwehrt hatte, um diesem in seinem Netzwerk potenzielle Kunden zu verschaffen, bietet sich hier selbst an, um durch den Verkauf von Gegenständen Caïd Osman zu Geldeinkünften zu verhelfen. Der in diesem Fall mögliche materielle Kulturtransfer aus China scheint dem Fürsten hier weniger am Herzen zu liegen als die konkrete Unterstützung des Freundes, der Liquiditäten braucht. Man kann aus Pücklers Einsatz für Caïd Osman auch schließen, dass jener weniger mit dem gesellschaftlichen Stand zu tun hat, denn Léotar und Caïd Osman sind beide Bürgerliche, als vielmehr mit einer persönlichen Hingezogenheit und Zuneigung, die im Falle Caïd Osmans familiäre Züge annimmt.

Weder von diesen Verkäufen noch vom Einsatz des Fürsten und der Familie Jäger konnte der Caïd jedoch profitieren, da er in der Schlacht bei Puebla<sup>366</sup> von einer Kugel getroffen wurde, die ihm die Schulter zertrümmerte und in seine Brust eindrang. Zwar konnte die Kugel entfernt werden, jedoch verweigerte Caïd Osman die notwendige Amputation des Armes und starb kurz danach.<sup>367</sup> In seiner Brieftasche wurde ein Schreiben seiner Familie gefunden, die ihn bat, nach Hause zu kehren<sup>368</sup> und auch der preußische König hatte ihn, begnadigt.<sup>369</sup> Im zweiten Band seiner *Souvenirs* schreibt General du Barail:

A côté de lui [le commandant Capitan], il y avait la place encore chaude qu'avait occupée un autre de mes amis, une autre noble victime : le caïd Osman, l'aide de camp

---

<sup>364</sup> Brief von Pückler an Luise Jäger vom 31. Juli 1862, CD 28, Film 122, Bild 262-264, hier 262-263.

<sup>365</sup> Ebd. Bild 264.

<sup>366</sup> In der Schlacht bei Puebla am 05. Mai 1862 wurden die zahlenmäßig unterlegenen und schlecht bewaffneten Franzosen vorläufig geschlagen.

<sup>367</sup> Barail 1897, Bd 1, S. 128.

<sup>368</sup> Ebd, Bd 2, S. 433.

<sup>369</sup> Ebd, Bd 1, S. 127.

du beau de Laumière, qui avait suivi son général dans la tombe. [...] C'était un beau soldat et un brave garçon que ce Jeger, le Prussien fantaisiste qui faisait depuis si longtemps la guerre avec nous et qui, comme s'il eût voulu justifier son nom véritable, qui signifie chasseur, passait son temps, dans nos courses africaines, à tirer le lièvre et l'antilope sur les flancs de nos colonnes.<sup>370</sup>

Interessant zu bemerken ist hier, dass General du Barail Caïd Osman als Freund (un autre de mes amis) bezeichnet, Standesunterschiede und militärischer Rang keine Rolle zu spielen scheinen, dagegen ein langjähriges Miteinander, militärisches Können und Originalität ausschlaggebend sind für die persönliche Wertschätzung.

Dass Pückler auch von französischer Seite eine Vermittlerfunktion im Netzwerk um Caïd Osman zugeschrieben wurde, wird in seinem Brief an General d'Autemarre (1805-1891) klar. Pücklers Schreiben ist eine Antwort auf die durch den General erfolgte Benachrichtigung vom Tod des Caïd und dessen Bitte, die tragische Botschaft der Schwester und Mutter Jäger schonend weiterzuleiten, indem vorerst nur von einer Verwundung des Bruders bzw. Sohnes gesprochen werden soll. Pückler befolgt den Rat und schreibt dem General :

Suivant la volonté de Votre Excellence j'ai écrit sur le champ une lettre préparatoire à la sœur, parlant d'abord seulement d'une blessure dangereuse que le Caïd devait avoir recüe au siège de Puebla.

J'ai retardé ma réponse à Votre Excellence jusqu'à l'arrivée de la sienne, qui me conjure de lui dire toute la vérité si j'en suis instruite officiellement, et qu'elle préfère tout aux tourments de l'incertitude.

Je vais donc avec Votre permission, mon Général, (de laquelle je ne doute pas) lui expédier immédiatement la lettre de Votre Excellence même, qui servira mieux que tout ce que je pourrais leurs [sic] écrire moi-même à consoler ces malheureuses femmes, qui ne sont guères des Spartiates, mais qui verseront des pleurs reconnaissantes [sic] en lisant le beau témoignage qu'une autorité aussi respectable que la Votre, mon Général, daigne accorder aux qualités militaires du défunt, que nous regrettons tous.<sup>371</sup>

---

<sup>370</sup> Ebd, Bd 2, S. 433.

<sup>371</sup> Brief(konzept) von Pückler an General d'Autemarre vom 25. Juni 1863, Ü.d.V.: „Ihrem Wunsch zufolge, Seine Exzellenz, habe ich der Schwester sofort einen vorbereitenden Brief geschrieben, in dem ich vorerst nur eine gefährliche Verwundung des Caïd während der Besatzung von Puebla angekündigt habe. Ich habe meine Antwort auf Ihr Schreiben, Seine Exzellenz, bis zum Eintreffen des ihrigen aufgeschoben, in dem sie mich inständig bittet, ihr die Wahrheit zu sagen, sobald ich sie von offizieller Seite erfahre und schreibt, dass sie lieber alles höre als weiterhin von Ungewissheit geplagt zu werden. Ich werde ihr also mit Ihrem Einverständnis (an dem ich nicht zweifle), mein General, sogleich den Brief, den Sie mir, Exzellenz, selbst geschrieben haben, senden, der ihnen mehr dienen kann als alles, was ich schreiben könnte, um diese unglücklichen Frauen zu trösten. Sie sind keine Spartanerinnen und werden dankbare Tränen vergießen, wenn sie diesen schönen Bericht lesen, den eine so hochstehende Autorität wie Sie, mein General, dem Verstorbenen, den wir alle vermissen, für seine militärischen Verdienste widmen.“

Hieran wird deutlich, welche bedeutende Rolle Briefe in einem Netzwerk spielen können: Sie können zurückgehalten und zu späteren Zeitpunkten eingesetzt werden (Ankündigung von Caïd Osmans Tod in Autemarres Brief). Sie können zum Informationsaustausch zweier Aktanten eingesetzt werden (Autemarre und Pückler), die sich absprechen, um Dritten (Luise Jäger) gewisse Informationen vorzuenthalten. Hier geschieht das, um die direkt Betroffenen zu schonen, in anderen Fällen könnte diese Strategie auch dazu eingesetzt werden, um den Dritten aus dem Netzwerk zu drängen.

Ein Teil des um Caïd Osman aufgebauten Netzwerkes wurde auch nach dessen Tod in Form einer Dyade zwischen Pückler und Luise Jäger fortgeführt. Es liegt ein auf Deutsch geführter Briefwechsel der beiden vor, der insgesamt 52 Briefe von Luise an Pückler und dessen Briefkonzepte umfasst.<sup>372</sup> Luise Jäger hatte vor, die Biographie ihres Bruders zu schreiben und holte dazu Pücklers schriftstellerischen Rat ein. Der Fürst riet ihr aber von diesem Vorhaben dringlichst ab und schrieb:

[...] Ihr Manuscript hatte ich noch in Berlin angefangen etwas zu korrigieren, aber nachdem ich es ganz durchgelesen (ich muß Ihnen die volle Wahrheit sagen) habe ich es in dieser Gestalt vollkommen unfähig gefunden, vor dem Publicum zu erscheinen. Es würde für das erste wohl kaum irgendeinen Verleger finden und geschähe dies, vollkommen unbeachtet bleiben, wohl nicht vor mir mit Spott erwähnt werden. Geben Sie diese Weise, den Caïd zu illustrieren völlig auf.<sup>373</sup>

Pückler wird hier von der jungen Frau als schriftstellerischer und verlegerischer Berater gefragt, eine Rolle des Fürsten, die in der Pückler-Forschung bisher kaum beachtet wurde.<sup>374</sup> Auch hier nimmt der Fürst, der sich nach seinen eigenen Publikationen im Literaturbetrieb auskannte, einen vertikalen Kulturtransfer vor, indem er Luise Jäger auf sanfte Art deren mangelndes schriftstellerisches Talent attestiert.

Zusammenfassend kann zum Briefnetzwerk um Caïd Osman festgehalten werden, dass Pückler sowohl in ein Familiennetzwerk einbezogen ist als auch eine wichtige Vermittlerfunktion einnimmt, wobei besonders seine Kontakte nach Frankreich zum Tragen kommen. Sehrdeutlich wird hier, dass ein Familiennetzwerk zwar starke, vertrauensvolle Beziehungen schafft, aber die Dynamik nur durch Kontakte nach außen entsteht.

---

<sup>372</sup> Angabe nach Katalog von Stern 1911, S. 375.

<sup>373</sup> Brief von Pückler an Luise Jäger vom 27. Juni 1864, CD 28, Film 122, Bild 354.

<sup>374</sup> Bekannt sind besonders Pücklers Bemühungen und Strategien, die die Herausgabe seiner eigenen Werke betreffen, wobei für die Berichte von der Orientreise sein Briefwechsel mit Heinrich Laube besonders aufschlussreich ist.

Pückler und Carl Jäger bilden eine sehr enge Dyade, die von gegenseitiger Wertschätzung und Vertrauen gekennzeichnet ist, und durch die wechselnde geographische Situierung Carl Jägers hauptsächlich auf einem epistolaren Austausch beruht. Als eine Art Vaterersatz (Carl Jäger hatte seinen Vater verloren, als er 10 Jahre alt war) agiert Pückler, indem er alle ihm zur Verfügung stehenden Kontakte mobilisiert und sogar seine direkte Verbindung zum französischen Kaiser Napoleon III. dazu nutzt, um sich für Carl Jägers Belange einzusetzen. Besonders bemerkenswert ist dabei die doppelte Identität des jungen Preußen: Während er in der deutschen Heimat, die er früh verlässt, ein fast unbeschriebenes Blatt ist, geht er in Frankreich unter dem (orientalischen) Namen Caïd Osman in die (Militär)Geschichte ein. Sowohl in Frankreich als auch in Deutschland werden sein Name und Pückler immer zusammen erwähnt, wobei in Frankreich Caïd Osman das tragende Element ist, in Deutschland Pückler. In Frankreich spielt die deutsche Herkunft der beiden keine Rolle, sie werden mit dem Orient verbunden, über den sie in Anekdoten und literarischen Schriften berichten.

Interessant ist zu bemerken, dass Pückler nicht nur Luise Jäger davon abgeraten hat, eine Biographie über den Bruder zu schreiben. Auch er selbst hat seine Beziehung zu ihm und auch beider Briefwechsel nie öffentlich gemacht. Dabei kommt gerade durch diese ein ganz neuer Aspekt des Fürsten zum Vorschein: der sich uneigennützig für ihm Nahestehende einsetzende väterliche Freund, der nicht auf Inszenierung und Schau aus ist, sondern bestehende Kontakte in Deutschland und besonders in Frankreich dazu einsetzt, nützlich und hilfreich zu sein.

Abschließend lässt sich für Pücklers Orientnetzwerk festhalten, dass er mit einem hohen sozialen Kapital im Orient erscheint und nicht nur ein kontemplativer Orientreisender ist, sondern ganz konkreten Einfluss auf gesundheitspolitische Entscheidungen in Ägypten nehmen kann. Er stellt dem „Vizekönig“ auch seine bestehenden Kontakte in Frankreich bereit, bietet sich als Vermittler zwischen Orient und Okzident an, macht die Orientalen mit europäischen Umgangsformen im Briefverkehr und Pressewesen vertraut und stellt ihnen ein europäisches Netzwerk in Aussicht, das sich, dem Beispiel Griechenlands folgend, für die Unabhängigkeit Ägyptens stark machen will. Mehemed Ali schlägt allerdings Pücklers Vermittlungsversuche aus, was auch die Erklärung dafür sein mag, dass all diese Briefwechsel unveröffentlicht geblieben sind. Allerdings nimmt Ludmilla Assing sieben auf Französisch verfasste Briefe Pücklers an Mehemed Ali in ihre Publikation<sup>375</sup> auf, in der Pückler noch voller Tatendrang

---

<sup>375</sup> Pückler 1873-76, Bd 7, S. 151-168, besonders S. 164.

erscheint und sich, sobald er wieder in der Heimat sein sollte, um eine aktive Netzwerkarbeit in Diensten des „Vizeköigs“ kümmern will.

Besonders am hippologischen Netzwerk, das um Pückler entsteht, konnte deutlich werden, wie der Fürst exklusives Wissen um arabische Pferde nach Europa vermittelt und das Netz bereichert durch die Integration von unveröffentlichtem Material und den Tieren selbst, die er käuflich erwirbt. Deutlich wurde auch, dass es sich dabei zwar um ein adliges Netzwerk handelt, dieses sich aber sowohl nach Frankreich öffnet als sich auch an eine breitere Öffentlichkeit richtet, denn die Briefe des Fürsten an den Grafen von Veltheim bleiben nicht privat, sondern erscheinen als „offene Briefe“ in der deutschsprachigen und französischsprachigen Presse.

Dass Pückler schließlich nicht nur mit Adligen verkehrte, macht besonders die sehr persönliche Beziehung mit dem Nichtadligen Carl Jäger/ Caïd Osman deutlich, dessen Biographie eng mit dem Orient und Frankreich verbunden ist. Pückler wird durch ihn nicht nur Mitglied eines starken Familiennetzwerkes, sondern setzt sich über seine Kontakte in Frankreich und Deutschland intensiv für den jungen Mann ein. Auffällig ist die durchgehend gemeinsame Nennung beider Namen (Pückler und Jäger in Deutschland / Caïd Osman und Pückler in Frankreich).

Für Pückler scheint weniger die soziale Zugehörigkeit zum Adel wichtig zu sein als vielmehr eine den adligen Verhaltensnormen entsprechende Haltung, wobei bei Nichteinhaltung derselben der gemeinsame Erinnerungsort „Orient“ nicht ausreicht, um eine dauerhafte, nicht-kommerzielle Beziehung aufrecht zu erhalten.

Dass Pücklers Orientreise auch heute noch von bedeutendem Interesse ist, macht ein erst im April 2020 erschienener origineller Zeitungsartikel<sup>376</sup> in der *taz* klar: Mit Hinweis auf das schwierige Reisen in Zeiten der Pandemie veröffentlicht die Zeitung - ganz wie Pückler es seinerzeit tat - einen Vorabdruck der Neuausgabe seiner *Rückkehr* (1840-48). Als Autor des anziehenden, bebilderten Artikels ist der Fürst selbst angegeben, der die Leser virtuell nach Syrien mitnimmt, in Gebiete, die heute von Krieg und Zerstörung betroffen sind.

---

<sup>376</sup> Siehe Pückler 2020.

## 4.2 Pücklers Netzwerke am Hof

Im Folgenden stehen mehrere Briefwechsel des Fürsten im Mittelpunkt, die besonders auf eine Vermittlungstätigkeit zwischen dem preußischen und dem französischen Hof in den 1850er Jahren verweisen. Es ist zu untersuchen, in wie fern seine auf Französisch gehaltenen unveröffentlichten Briefwechsel auch hier im Sinne des Kulturtransfers neue Aufschlüsse liefern können.

Zu den einzelnen preußischen Herrschern hatte Pückler unterschiedlich intensive Beziehungen, wie Heinrich Laube schreibt, der die allgemeine Reserviertheit des Fürsten gegenüber dem preußischen Hof von Berlin auf die jeweiligen politischen Umstände und die unterschiedlichen Herrscherpersönlichkeiten Preußens zurückführt:

In seiner Jugend gehörte Muskau zu Sachsen, er [Pückler] ist als sächsischer Junker aufgewachsen, ist sächsischer Reiterofficier gewesen und ist einmal - zur Unterhaltung - von der Elbbrücke in Dresden mit seinem Rosse hinabgesprengt in die Elbe. Daher kam es wohl, dass er nie ein enragierter Preuße war. Auch war sein Verkehr mit dem Berliner Königshofe nie von sonderlicher Ausgiebigkeit für ihn. Zu Friedrich Wilhelm III. passte sein ungewöhnliches Wesen gar nicht, und Friedrich Wilhelm IV., ein doctrinärer Geist, war auch nicht für den Libertiner Pückler eingenommen. Dieser des Wortes sehr mächtige König bedachte ihn gern mit Stachelreden, und Pückler erwiderte stachlig - nach Maßgabe eines vornehmen Unterthans. [...] Nur dem Prinzen Wilhelm, dem jetzigen Kaiser, war Pückler sehr anhänglich. Dieser hatte ihm stets seine freundliche Aufmerksamkeit erwiesen.<sup>377</sup>

In der Tat hatte Pückler ganz besonders zu Wilhelm und Augusta von Preußen ein sehr gutes Verhältnis, das durch regelmäßige Zusammenkünfte, pünktliche Geburtstagswünsche allsommerliche gemeinsame Aufenthalte in Baden-Baden und gegenseitige Geschenke geprägt war.

Zu den französischen Herrschern hatte der Fürst besonders bei seinen Paris-Aufenthalten 1834 und 1854 persönlichen Kontakt. Schon 1834 war Pückler nicht nur als Fürst, sondern auch als innovativer Landschaftsgärtner und gefeierter Schriftsteller nach Paris gekommen, in den 1850er Jahren war er noch dazu Orientkenner und Pferdefachmann. Sowohl Louis-Philippe als auch der Kaiser Napoleon III. waren zeitweilig im englischen Exil gewesen und von daher auch persönlich an Pücklers *Briefen eines Verstorbenen* interessiert.

---

<sup>377</sup> Laube zitiert in Friedrich/Herold/Kohlschmidt 1995, S. 92.

Der Fürst wurde bei Louis-Philippe zum Essen eingeladen, von Napoleon III. zu Bällen und Soireen. Ein direkter epistolarer Kontakt zu den Herrschern war aber sehr selten und erfolgte, wie schon im Zusammenhang mit Caïd Osman erwähnt wurde, nur aus besonderem Anlass bzw. auf besondere Einladung. Ansonsten war Pückler auf Andere, dem Hof nahe Stehende angewiesen, um neue Informationen über die französischen Herrscher einholen bzw. an sie vermitteln zu können. Dies waren oft Hofdamen, die Pückler nicht zuletzt wegen ihrer Zweisprachigkeit für sich gewann, wie 1834 die Marquise Christine-Zoë de Dolomieu (1779-1849),<sup>378</sup> die dem Fürsten zufolge „genauso gut Deutsch wie Französisch sprach und in einer Sprache so liebenswürdig wie in der anderen war“.<sup>379</sup>

Ein Kontakt zum französischen Hof erfolgte dann auch in den 1840er Jahren über Madame de Dolomieu. Pückler hatte dem französischen König Louis-Philippe im Januar 1848 ein Beileidschreiben zu dem am 31. Dezember 1847 erfolgten Tod dessen Schwester und enger politischen Beraterin Adélaïde d'Orléans (1777-1847) zukommen lassen, auf das der gerührte König persönlich antwortete:

Mon cher Prince de Pückler Muskau,

J'ai reçu la lettre où vous me témoignez toute la part que vous prenez à ma grande douleur. J'ai été touché de l'hommage si bien senti, que vous rendez à la mémoire de la Sœur chérie en qui je perds une des plus précieuses affections de ma vie. J'ai à cœur de vous en remercier, ainsi que des vœux que vous formez pour moi, et je vous renouvelle l'expression de tous les sentiments que je vous porte. Votre affectionné, Louis Philippe<sup>380</sup>

In einem Brief vom 20. Februar 1848, den er an die Marquise adressiert, gibt Pückler, wie er es schon in den 1830er Jahren in seinen literarischen Werken und auch in seinen Artikeln in der *Allgemeinen Zeitung*<sup>381</sup> getan hatte, seiner Bewunderung für Louis-Philippe Ausdruck, in dem er nach den Wirren der Revolutionen von 1789 und 1830 den Garanten für Frieden und Ruhe,

---

<sup>378</sup> Madame de Dolomieu war Hofdame von Louis-Philippes Gemahlin, der Königin Maria-Amalie von Neapel-Sizilien, Tochter der Erzherzogin Maria Karolina von Österreich (1752-1814).

<sup>378</sup> Vgl. Pückler 2018, S. 192.

<sup>379</sup> Ebd.

<sup>380</sup> Brief von König Louis-Philippe an Pückler vom 28. Januar 1848, CD 27, Film 116, Bild 226. Ü.d.V.: „Mein werter Fürst Pückler-Muskau, ich habe Ihren Brief erhalten, in dem Sie mir Ihre ganze Anteilnahme an meinem Schmerz bezeugen. Ich war sehr berührt von der so einführenden Ehrung, die Sie meiner lieben Schwester zukommen lassen. Ich verliere mit ihr einen der wertvollsten Menschen in meinem Leben. Mir ist es wichtig, Ihnen dafür zu danken, auch für die Wünsche, die Sie für mich selbst aussprechen und bleibe Ihnen sehr verbunden. Ihr Louis-Philippe.“

<sup>381</sup> Siehe Pücklers Artikel in ABAZ vom 29. Oktober 1835, vom 30. Oktober 1835 und vom 31. Oktober 1835.

einen Retter der französischen Nation sah, der Preußen fehlte. Pückler schreibt zwar an die Marquise, kann aber davon ausgehen, dass diese auch hier an Louis-Philippe weitervermittelt:

[...] que Dieu veuille nous conserver jusqu'aux limites du possible ce grand et bon Roi qui déjà une fois a mérité le nom de sauveur de l'Europe et qui pourrait bien être appelé à le devenir une seconde fois - car en vérité, notre horizon se couvre tous les jours de plus en plus de nuages noirs et menaçants. Quant à la France, je la crois heureusement arrivée au lendemain des révolutions, en Allemagne au contraire, je crains que nous en sommes à la veille et malheureusement sans posséder un Louis Philippe pour nous en tirer. Aussi, je vous assure que ma moitié allemande a grand envie de s'unir entièrement à sa moitié française en demandant sa naturalisation à Votre belle France.<sup>382</sup>

Der Fürst sieht Louis-Philippe sogar als Retter für ganz Europa an und schreibt Frankreich eine den Kontinent stabilisierende Rolle zu, da er das Land nach zwei erfolgten Revolutionen geeint wähnt. Einmal mehr spielt Pückler auch hier auf seine halb-französische Herkunft an, mit der er seine sehr enge Anbindung an Frankreich erklärt.

Pückler sollte sich hier aber sehr irren, denn schon zwei Tage später, am 22. Februar 1848, wurde Louis-Philippe zur Abdankung gezwungen und floh nach England ins Exil, wo er zwei Jahre später starb.<sup>383</sup> Weder der im Allgemeinen politisch gut informierte Fürst noch der französische König selbst hatten wohl mit einer so plötzlichen Wendung in der französischen Politik gerechnet, was diesen kurzen Briefwechsel zu einem höchst aufschlussreichen Dokument der Zeit macht. Ein weiterer Briefwechsel zwischen dem Hof des Bürgerkönigs bzw. ihm selbst und Pückler ist nicht bekannt.

Auch mit Napoleon III. stand Pückler nur - so weit der Quellenstand - ein einziges Mal direkt in brieflichem Kontakt, als er auf „Befehl“ des Kaisers Präzisionen zu Caïd Osmans Anliegen liefert (siehe Kapitel 4.1.6). Pücklers epistolarer Kontakt zum französischen Hof der 1850er

---

<sup>382</sup> Brief von Pückler an die Marquise Dolomieu vom 20. Februar 1848, CD 16, Film 63, Bild 441-444, hier 442f. Ü.d.V.: „Auf dass Gott uns diesen großen und guten König bis an die Grenzen des Möglichen erhalte, er, der schon einmal die Auszeichnung als Retter Europas verdient hat und vielleicht noch ein zweites Mal dazu berufen sein wird, es zu werden - denn in Wirklichkeit verfinstert sich unser Horizont durch dunkle und bedrohliche Wolken jeden Tag etwas mehr. Was Frankreich betrifft, so glaube ich, dass es so glücklich ist, die Revolutionen hinter sich zu haben, in Deutschland aber, befürchte ich, dass wir kurz davor stehen und leider haben wir keinen Louis-Philippe, der uns heraushelfen könnte. Ich versichere Ihnen, dass meine deutsche Hälfte große Lust hätte, sich ganz zu ihrer französischen Hälfte zu gesellen und Ihr schönes Frankreich um die Staatsbürgerschaft zu bitten.“

<sup>383</sup> Nach Missernten in den Jahren 1845 und 1846, Skandalen hochgestellter Persönlichkeiten und dem Verbot politischer Treffen hatte sich die wirtschaftliche und politische Lage auch in Frankreich zugespitzt und führte zum Aufstand.

Jahre wurde wiederum durch eine Hofdame geleistet, die Gräfin Stéphanie Tascher de la Pagerie (1814-1905).<sup>384</sup>

Im Mittelpunkt der nun zu untersuchenden Briefwechsel stehen zwei Personen: Napoleon III. und Augusta von Preußen. Um die Tragweite der untersuchten Briefwechsel zu erfassen und an die politischen Hintergründe zu erinnern, sei hier kurz auf die Biographie der beiden Persönlichkeiten eingegangen.

Da Hortense de Beauharnais (1783-1837) die Rückkehr von Napoleon I. aus Elba unterstützt hatte, wurde sie nach dessen endgültigem Sturz 1815 aus Frankreich verbannt und lebte fortan, von ihrem Ehemann Louis Bonaparte (1778-1846, König von Holland von 1806 bis 1810) getrennt, mit ihrem Sohn Louis-Napoleon, dem zukünftigen Napoleon III. (1808-1873),<sup>385</sup> in der Schweiz, wo sie 1818 das Schloss Arenenberg kaufte und bewohnte.<sup>386</sup> Zwar gibt es keine schriftlichen Beweise für einen dortigen Besuch Pücklers, jedoch legen im Pariser *Institut de France* aufgefundene „Pochaden“ (schnell angefertigte kleine Aquarelle, die man in die Tasche, also die „poche“ stecken konnte), die den Fürsten darstellen, und auch die Tatsache, dass ein Schüler Pücklers den Schlossgarten Arenenberg mitanlegte, nahe, dass Pückler Schloss Arenenberg kannte.<sup>387</sup> Es ist auch nicht auszuschließen, dass Pückler schon auf einer seiner frühen Reisen Schloss Arenenberg<sup>388</sup> besucht hatte, wo neben den bayerischen und württembergischen Königen, den badischen Großherzögen, russischen, polnischen und preußischen Fürsten auch Franz Liszt zu Gast war,<sup>389</sup> so wie auch Alexandre Dumas (der Ältere), Chateaubriand und Eugène Sue, der eine besonders enge Beziehung zu der Familie Beauharnais hatte: Er war der Patensohn von Hortenses Bruder Eugène de Beauharnais (1781-1824) und hatte ihm zur Ehre seinen Vornamen Marie-Joseph abgelegt, und seine literarischen Werke unter dem Namen Eugène Sue veröffentlicht.<sup>390</sup>

---

<sup>384</sup> Der Name wird sowohl „Tascher“ als auch „Tacher“ orthographiert. Gräfin Stéphanie selbst unterschreibt mit „Tascher“, weshalb diese Schreibung auch hier beibehalten wird.

<sup>385</sup> Der ältere Sohn Napoleon Louis (1804-1831) war beim Vater geblieben.

<sup>386</sup> Zu Napoleon III. siehe Haas 1976, Sagnes 2008, Aprile 2010.

<sup>387</sup> Siehe Gügel 2012, S. 215 (mit Abbildung). Sagnes 2008 erwähnt ebenfalls einen Besuch des Fürsten in Arenenberg, allerdings ohne Angabe eines genauen Datums noch einer Quelle (S.16).

<sup>388</sup> Das Schloss Arenenberg mit dem heutigen Napoleonmuseum befindet sich am Untersee/Bodensee in der Schweiz (Kanton Thurgau).

<sup>389</sup> Siehe Sagnes 2008, S. 16. Der Autor nennt auch den „architecte paysagiste Hermann von Pückler-Muskau“ zu den Gästen auf Arenenberg (S.16).

<sup>390</sup> Ebd., S.75.

Louis-Napoleon ging in Augsburg zur Schule und sprach fließend Deutsch. Sich nach dem Tod des Bruders 1831 und dem des potenziellen Napoléon II.<sup>391</sup> im Jahr 1832 als legitimer Nachfolger seines Onkels Napoleon I. fühlend, unternahm er 1836 einen ersten Putschversuch in Strassburg, der misslang. Der französische König Louis-Philippe (1773-1850) begnadigte ihn, allerdings unter der Bedingung, dass er sich nach Amerika exiliere, was er auch tat. 1837 kam Louis-Napoléon zurück, um seine im Sterben liegende Mutter ein letztes Mal zu sehen. Frankreich forderte sofort von der Schweiz eine Auslieferung, die jedoch nicht erfolgte, Louis-Napoléon aber veranlasste, nach London ins Exil zu gehen. Von dort aus organisierte er 1840 einen zweiten Putschversuch in Frankreich, der ebenfalls scheiterte und für den er zu lebenslanger Haft auf der Festung Ham in Nordfrankreich verurteilt wurde, aber 1846 durch eine abenteuerliche Flucht entkommen konnte. Im Verlauf der Revolution von 1848 kam er nach Frankreich zurück und versuchte nun, über den demokratischen Weg an die Macht zu gelangen. Er gewann die Wahlen 1848 und regierte zunächst als Präsident der Zweiten Republik, unternahm aber kurz vor Ende seiner Amtszeit am 02. Dezember 1851 (Datum der Krönung seines Onkels im Jahre 1804) einen Staatsstreich, ließ eine neue Verfassung wählen, die ihm Vollmachten eines Alleinherrschers zugestand, organisierte im November 1852 eine Volksabstimmung zur Wiedereinführung des Kaisertums in Frankreich und ließ sich am 02. Dezember 1852 als Napoleon III. zum Kaiser krönen. Durch die nicht zufällig gewählten Daten und die Namenswahl Napoleon III. verwies er klar auf eine Kontinuität mit seinem Onkel, die auch von seiner Mutter betont und unterstützt wurde.<sup>392</sup>

Viele Gegner mussten ins Exil, allen voran Victor Hugo (1802-1885), der Napoleon III. abfällig als „Napoléon le petit“ bezeichnet hatte.<sup>393</sup> Auch viele Andere sahen ihn als Usurpator ohne jegliche Legitimität. Napoleon musste sich also beweisen, was er innenpolitisch durch viele Reisen durch ganz Frankreich tat, um den direkten Kontakt mit der Bevölkerung zu suchen. Außenpolitisch setzte er sich für den Erhalt und die Stärkung des Osmanischen Reiches ein und gewann im Bündnis mit britischen Truppen den Krimkrieg gegen Russland (1854-56), der mit einer fast einjährigen Belagerung der Festung Sewastopol einherging, die 1856 erobert wurde und den Krieg beendete. Napoleon III. bewies diplomatisches Geschick bei der Ausarbeitung eines Friedensvertrags, der schon im Juli 1854 von Österreich und Preußen (die beide im

---

<sup>391</sup> Napoléon-François (1811-1832), auch Herzog von Reichstadt, war der einzige leibliche Sohn von Napoleon I. und dessen zweiter Ehefrau Marie-Louise von Österreich (1791-1847).

<sup>392</sup> Siehe Sagnes, S. 19.

<sup>393</sup> Victor Hugo gab 1852 ein gleichnamiges Buch in Brüssel heraus, abenso seinen Gedichtband „Châtiments“, der ebenfalls gegen Napoleon III. gerichtet war.

Konflikt neutral blieben) akzeptiert, von Russland unter Nikolaus I. (1796-1855) jedoch abgelehnt worden war und erst von seinem Sohn und Nachfolger Alexander II. (1818-1881) zwei Jahre später angenommen wurde. Die Führungsrolle unter den europäischen Mächten, die vorher Russland innehatte, kam daraufhin Frankreich zu und bedeutete für Napoleon III. auch Anerkennung seines Kaiserreiches in Europa. Als noch dazu 1856 sein Sohn Louis-Napoléon (1856-1879) geboren wurde, schien auch die Dynastie gesichert. In den Jahren darauf erfolgte in Frankreich ein wirtschaftlicher Aufschwung, Paris wurde verschönert und von Grund auf modernisiert, nicht zuletzt durch den Baron Haussmann (1809-1891), das Bahnnetz wurde ausgebaut, die Kunst und Archäologie gefördert. So stieg auch das Ansehen des Kaisers, der 1855 zwei Attentate überlebt hatte, in der Bevölkerung. In den 1860er Jahren änderte Napoleon III. seinen autoritären Regierungsstil, räumte dem Parlament mehr Rechte ein, lockerte die Zensur und ließ Gewerkschaften zu. Allerdings verlangsamte sich die wirtschaftliche Entwicklung ab Mitte der 1860er Jahre und zusätzliche außenpolitische Rückschläge schwächten das Kaisertum. So die französische Intervention in Mexiko (1862-67), die mit der Hinrichtung des von Napoleon III. eingesetzten Kaisers Maximilian I. (1832-1867), der österreichischer Herkunft war, endete und die erfolglosen Versuche, Luxemburg zu annektieren (1867). Den Schlusspunkt setzte dann der deutsch-französische Krieg 1870-71, an dem der schwerkranke Kaiser selbst teilnahm, schon zwei Tage nach Kriegsbeginn gefangen genommen wurde und 1873 im Londoner Exil starb.

Augusta von Preußen (1811-1890) stammte aus dem Großherzogtum Sachsen-Weimar-Eisenach, wuchs am Weimarer Hof auf, an dem auch Goethe und Pückler häufige und gern gesehene Gäste waren. Sachsen-Weimar-Eisenach hatte sich als erstes deutsches Land schon 1816 eine Verfassung gegeben und damit eine modern-fortschrittliche Vorreiterrolle eingenommen.<sup>394</sup> Augusta wuchs in dieser liberalen Atmosphäre auf, wobei aber auch strikt auf Pflichterfüllung und Etikette geachtet wurde.

Augustas politische Haltung wurde von der liberalen Atmosphäre am Weimarer Hof stark beeinflusst: Wie Pückler schwebte ihr eine konstitutionelle Monarchie für Preußen vor, nach Vorbild Großbritanniens. Trotz der russischen Herkunft ihrer Mutter und der russlandfreundlichen Haltung des preußischen Hofes fühlte sich Augusta eher den Westmächten zugeneigt und sah es als persönlichen Erfolg an, ihren Sohn Friedrich Wilhelm (1831-1888) 1858 mit der Tochter der britischen Königin, Victoria, genannt „Vicky“ (1840-

---

<sup>394</sup> Siehe für alle folgenden Ausführungen zu Augusta von Preußen Micke-Serin 2017.

1901) verheiratet zu können. Von dieser Verbindung versprach sie sich auch die Beeinflussung ihres Sohnes, dem Kronprinzen, und eine liberalere Ausrichtung der preußisch-deutschen Politik, eine Hoffnung, die allerdings enttäuscht wurde, da Vicky und Friedrich Wilhelm eher Bismarcks Politik guthießen und sich mehr und mehr von Augusta distanzierten.

Nach ihrer Eheschließung mit Wilhelm von Preußen (1797-1888) im Jahr 1829 lebte Prinzessin Augusta am Berlin Hof, wobei sie sich wenig einbringen konnte, da alle karitativen Aufgaben der Königin Elisabeth (1801-1873) vorbehalten waren. Augusta interessierte sich intensiv für Politik, las täglich mehrere nationale und internationale Zeitungen, fertigte Zusammenfassungen und Berichte an, die sie ihrem Ehemann unterbreitete. Sie begann 1843 mit der Ausarbeitung historisch-politischer Denkschriften, zunächst meist in Form von Jahresübersichten und in französischer Sprache („Annales“), seit 1848 ausschließlich auf Deutsch und bei jedem wichtigen Zeiteinschnitt bis 1852. Sie ließ diese Schriften ihrem Gemahl und auch anderen bedeutenden Politikern zukommen.<sup>395</sup> Augusta war lange erbitterte Gegnerin von Bismarck, der seinerseits die Presse auf sie hetzte.<sup>396</sup> Auch die Unterstützung der katholischen Kirche durch die protestantische Prinzessin wurde als unpassend empfunden. Die in der Berliner Zeit an Depressionen leidende, oft kühl und reserviert erscheinende, sehr pflichtbewusste Augusta wurde vom Berliner Volk trotz ihres großen sozialen Engagements, besonders im Gesundheitswesen, nicht geliebt.

Als König Wilhelm IV. (1795-1861) die Märzrevolution 1848 vom Militär niederschlagen ließ, wurde dafür Prinz Wilhelm verantwortlich gemacht und fortan als „Kartätschenprinz“ von der Bevölkerung geschmäht. Er ging kurzzeitig ins Exil nach London, während Augusta, die die politische Brisanz in Berlin hautnah miterlebt hatte, mehr denn je von der Notwendigkeit einer Verfassung überzeugt war und fortan alles daran setzte, ihren Ehemann für eine liberale Politik zu begeistern. Augustas liberal-konservative politische Haltung war bekannt und es soll 1848 sogar Pläne gegeben haben, den amtierenden König abzusetzen, den exilierten Wilhelm zu umgehen, den Sohn Friedrich auf den preußischen Thron zu setzen und Augusta, solange dieser noch minderjährig war, die Regentschaft zu übertragen. Es muss allerdings offen bleiben, ob das wirklich beabsichtigt war und ob Augusta eingewilligt hätte, denn entsprechende Unter-

---

<sup>395</sup> Siehe Schuster/Bailleu 1912, Bd 1, S. 274. Anm. 4. Eine Denkschrift von Augusta aus dem Jahr 1848 ist erhalten und hier abgedruckt.

<sup>396</sup> Siehe auch Bismarcks eigene Ausführungen zu seinem Verhältnis zu Augusta von Preußen in: Bismarck 2015 [1898], besonders S. 104-109 und 548-552.

redungen wurden später von Augusta und Bismarck (1815-1898) sehr unterschiedlich dargestellt.<sup>397</sup>

In den 1850er Jahren lebte das Prinzenpaar mit den Kindern Friedrich und Luise (1838-1923) in Koblenz, da Wilhelm zum Militärgouverneur der neuen preußischen, ehemals von Frankreich besetzten Provinzen Rheinland und Westfalen, ernannt wurde. In Koblenz - ihre wohl glücklichsten Jahre - baute sich Augusta einen liberalen Gegenhof zur Berliner „Kamarilla“ um Friedrich Wilhelm IV. auf, wobei der Jurist und Diplomat Alexander von Schleinitz (1807-1885) und der badische Politiker Franz von Roggenbach (1825-1907) zu ihren Vertrauten gehörten. Mit Roggenbach stand Augusta vor allem zwischen 1866 bis 1871 in einem streng geheimgehaltenen Briefwechsel, in dem es vor allem um politische Belange ging. Die Zusammenarbeit ging sogar so weit, dass Augusta, die mit Wilhelm oft schriftlich kommunizierte, Roggenbach dessen Briefe zuschickte, dieser sie mit einer Antwort versah, die dann Augusta wörtlich oder leicht verändert übernahm<sup>398</sup> und wiederum Wilhelm als eigene Schriften übergab.

1858 übernahm Wilhelm die Regentschaft für seinen schwerkranken Bruder, was die Familie veranlasste, nach Berlin zurückzukehren. Wilhelm läutete in Preußen die „Neue Ära“ (1858 - 1862) ein, eine liberale Politik, wobei viele neue Minister dem Koblenzer Kreis angehört hatten. 1861 wurde Wilhelm König von Preußen und berief 1867 Bismarck zum preußischen Ministerpräsidenten. Augusta verurteilte seine Kriegsbereitschaft, Bismarck den Einfluss, den sie auf Ehemann und Sohn nehmen wollte.<sup>399</sup>

Es konnte deutlich werden, dass Napoleon III. besonders zu Beginn seines Kaisertums Anfang der 1850er Jahre, daran gelegen war, den europäischen Höfen unter Beweis zu stellen, dass er ein - wenn auch durch ungewöhnliche Weise an die Macht gekommener - ernstzunehmender und Stabilität versprechender Herrscher sei. Augusta von Preußen war - wenn auch eher von Großbritannien als von Frankreich angezogen - an den Westmächten als politische Verbündete mehr interessiert als an Russland. Auch wenn ihr politischer Einfluss nur ein indirekter sein

---

<sup>397</sup> Siehe Ullrich 1998, S. 38.

<sup>398</sup> Ein ausführliches und belegtes Beispiel dafür bei Heyderhoff 1943, S. 15.

<sup>399</sup> Siehe dazu Bismarck 2015, S.104.

konnte, so war sie, wie dargestellt wurde, sehr an Politik interessiert und konnte zumindest zeitweilig ihren Ehemann von ihren Vorstellungen überzeugen.

Im Folgenden werden drei Briefwechsel im Vordergrund stehen, die - im Gegensatz zu den mit dem Orient verbundenen Briefwechseln - eng miteinander verzahnt sind.

#### 4.2.1 Stéphanie Tascher de la Pagerie: Die wertvolle Informantin am französischen Hof

Stéphanie Tascher de la Pagerie war eine Französin, die ihre Kindheit und Jugend in München verbracht hatte und mit ihrer Familie ab 1852 am französischen kaiserlichen Hof lebte, wo ihr Vater Louis Tascher de la Pagerie (1787-1861) zum Senator ernannt worden war, auch ehrenamtlicher Großmeister der Kaiserin Eugénie (1826-1920) war und diese zu Festen und Zeremonien begleitete. Die Familie Tascher de la Pagerie war eng verbunden mit Napoleon I.: Stéphanies Vater war der Cousin der französischen Kaiserin Joséphine, geborene Tascher de la Pagerie (1763-1814), wurde 1802 von Napoleon I. an den Pariser Hof gerufen und 1810 in den Grafenstand erhoben. Er war ein enger Gefolgsmann von Eugène de Beauharnais (1781-1824), dem Sohn Josephines aus erster Ehe,<sup>400</sup> den Napoleon I. sowie auch seine Schwester Hortense de Beauharnais adoptiert hatte. 1805 wurde Eugène de Beauharnais zum Vizekönig von Italien ernannt, mit Auguste von Bayern (1788-1851) verheiratet und somit Schwiegersohn des Königs Maximilian I. Joseph von Bayern (1756-1851).<sup>401</sup> Dieser ernannte Eugène de Beauharnais nach Napoleons Niederlage zum Herzog von Leuchtenberg und Fürsten von Eichstätt und holte Eugène samt seiner Familie an den Münchener Hof. Louis Tascher war dem Herzog Eugène mit seiner Frau und seinen sechs Kindern, darunter Stéphanie, nach München gefolgt und unterhielt dort einen allgemein gern besuchten Salon. Die Familie Tascher wäre wohl in Bayern geblieben, wenn Louis Tascher nicht nach dem von Louis-Napoléon 1851 unternommenen Staatsstreich an den französischen Hof zurückgerufen worden wäre. Als er 1861 starb, übernahm Stéphanies Bruder Charles Tascher de la Pagerie (1811-1869) dieses Amt. In seinem

---

<sup>400</sup> Joséphines erster Mann und Vater ihrer beiden Kinder Eugène et Hortense war der ebenfalls in Fort-Royal/Martinique geborene Alexandre de Beauharnais (1760-1794), der sich von Joséphine 1785 getrennt hatte, sich im amerikanischen Unabhängigkeitskrieg auszeichnete, kurz nach der Revolution in Paris Präsident der Nationalversammlung war und 1794 guillotiniert wurde.

<sup>401</sup> Eugène de Beauharnais kaufte 1803 das Pariser Hôtel Villeroy, das er restaurieren, prunkvoll im Empire-Stil ausstatten und in Hôtel de Beauharnais umbenennen ließ. Später wurde es von Friedrich Wilhelm III. gekauft und war Sitz der Preußischen Gesandtschaft. Seit 1961 ist das Hôtel de Beauharnais die Residenz des deutschen Botschafters in Paris.

Hause trafen sich die Sekretäre der Gesandten aller deutschen Höfe sowie viele in Paris weilende deutsche Persönlichkeiten, die freundlich empfangen wurden.<sup>402</sup>

Stéphanie Tascher selbst stand in engem Kontakt zum französischen Kaiser, mit dem sie regelmäßig Tee trank und ihm bei Gelegenheit Pücklers Briefinhalte weiterleitete, auch die Reaktionen und Antworten des Kaisers an Pückler zurückgab. Außerdem konnte sie Fragen bezüglich des französischen Kaiserpaares beantworten. Damit war sie für den Fürsten eine äußerst wichtige Informationsquelle und eine vielversprechende Akteurin eines deutsch-französischen Netzwerkes. Es musste dem Fürsten also daran liegen, geschickte Strategien zu finden, um sie immer auf's Neue zu interessieren, herauszufordern, zum Schreiben anzuhalten, um den Briefkontakt nicht abbrechen zu lassen und damit diesen exklusiven Kontakt zu verlieren. Pückler hatte die Dame bei seinem Parisaufenthalt 1854 am Hof kennengelernt und mit ihr sympathisiert. Die Gräfin Stéphanie Tascher de la Pagerie war bei der Rückkehr nach Frankreich 37 Jahre alt, gewollt unverheiratet und lebte mit ihrer Familie an den Tuileries, wo sie keine präzise Funktion innehatte, aber als gute Unterhalterin galt, das Kaiserpaar in die Sommerresidenzen nach St Cloud und Compiègne begleitete, dort Feste in sogenannten und sehr beliebten „Serien“ organisierte, Tänzer suchte und Proben leitete. Stéphanie Tascher war nur sechs Jahre älter als der Kaiser, den sie schon aus ihrer Kindheit kannte, denn sie hatte die Sommer oft auf Schloss Arenenberg am Bodensee verbracht.

Als Pückler und Stéphanie Tascher sich kennenlernten, war sie 39, er 69 Jahre alt. In den Archiven befindet sich ein unveröffentlichter, durchweg auf Französisch gehaltener Briefwechsel mit 25 Briefen von Stéphanie an den Fürsten und 26 Briefen bzw. Briefentwürfen des Fürsten an sie. Der Briefwechsel erfolgt zunächst von 1854 bis 1857. Dann wird er drei Jahre lang unterbrochen. Es ist allerdings nicht auszuschließen, dass die Briefe aus diesen Jahren verloren gegangen sind. Eine zweite Serie (ungefähr die Hälfte) erfolgt in den Jahren 1860 bis 1866 und wird dann aus ungeklärten Gründen abgebrochen.<sup>403</sup> Wenn nicht doch noch Briefe aus den Folgejahren gefunden werden, kann man mit Marie-Ange Maillet verschiedene Gründe für einen Kontaktabbruch suchen: Pückler ist immer öfter krank und es besteht wenig Aussicht auf ein Wiedersehen, daher sinkt die Motivation, den Briefwechsel aufrecht zu erhalten. Das französische Kaiserreich war ab Mitte der 1860er Jahre auch von wirtschaftlichen und außenpolitischen Schwierigkeiten gekennzeichnet und Pückler schätzte Bismarck immer

---

<sup>402</sup> Vgl. für diese und alle anderen hier angeführten Informationen über Stéphanie Tascher de la Pagerie Maillet 2015, S.123. In seinem Brief an Prinzessin Augusta vom 20. Februar 1854 schreibt Pückler aus Paris, dass der erste Kammerherr des Kaisers, der junge Tascher, mehr Deutscher als Franzose sei.

<sup>403</sup> Siehe Maillet 2015, S. 121f.

positiver für Deutschlands Zukunft ein. Schließlich schien die 1866 erfolgte Schlacht bei Königgrätz die Führungsrolle Preußens innerhalb des entstehenden Deutschlands zu besiegeln. Gegen eine politische Motivation, den Briefwechsel zu beenden spricht allerdings, wie auch Maillet anführt, dass Stéphanie Tascher noch nach 1871 den Prinzen von Preußen traf und aufgrund eines Beileidschreibens, das er zum Tod ihrer Mutter an sie geschickt hatte, Stéphanie Tascher selbst in Frankreich als Spionin diffamiert wurde. Besonders aufschlussreich sind dazu auch ihre eigenen Ausführungen, die sie in ihrem dreibändigen und sehr erfolgreichen *Mon séjour aux Tuileries*<sup>404</sup> veröffentlichte, in denen allerdings Pückler mit keinem Wort erwähnt wird.

Der Briefwechsel zwischen Pückler und Stéphanie Tascher entfacht sich zunächst an der Tatsache, dass sich beide als „Originale“<sup>405</sup> verstehen, die besonders in Bezug auf die Liebe eine unterschiedliche, auch den gegebenen Normen konträre Meinung vertreten und diese zum Gesprächsthema ihrer Briefe machen. Stéphanie Tascher fühlt sich den französischen Präziösen der Zeit Ludwig XIV. nahe, lehnt eine Vernunftehe ab und bekennt sich zur platonischen Liebe, wobei sie eine eventuelle Liebesheirat nicht ganz ausschließt.<sup>406</sup> Der wesentlich ältere Pückler, der eine Ehe nur als Konvenienz-Ehe akzeptiert und diese auch praktiziert, hält der platonischen Liebe die freie Liebe entgegen. Noch 1865 schreibt er:

Vous avez bien raison, chère Philosophe, vous-même, de vous féliciter de votre indépendance. Si le bon Dieu m'avait fait naître fille, je ne me serais certainement jamais mariée pour devenir d'après nos sottises lois, l'esclave d'un mâle tyran, mais j'aurai [sic] joui de la vie autant que possible, aussi des mâles, mais seulement d'après ma propre volonté, et avec le plaisir d'une variation fréquente.<sup>407</sup>

Die unterschiedliche Auffassung von Liebe und das von Pückler im Stil der Präziösen eingebrachte erotische Moment kann durchaus als Strategie des Fürsten angesehen werden, um die Gräfin zu brüskieren und zum Argumentieren und Vertreten ihrer eigenen Position, also letztendlich zum Reagieren auf seine Briefe, herauszufordern.

---

<sup>404</sup> Tascher de la Pagerie 1893-95.

<sup>405</sup> Brief von Stéphanie Tascher an Pückler vom 26. Juni 1856, CD 29, Film 142, Bild 413-416, hier 414.

<sup>406</sup> Brief von Stéphanie Tascher an Pückler vom 03. April [1855] CD 29, Film 142, Bild 370-373, hier 371.

<sup>407</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 02. November 1865, CD 29, Film 142, Bild 528-529. Ü.d.V.: „Sie haben ganz recht, werte Philosophin, sich selbst zu ihrer Unabhängigkeit zu beglückwünschen. Wenn der liebe Gott mich als Mädchen zur Welt hätte kommen lassen, hätte ich ganz bestimmt nie geheiratet, um unseren dummen Gesetzen zufolge Sklavin eines männlichen Tyrannen zu werden, sondern ich hätte das Leben so gut wie möglich genossen, auch die Männer, aber nur nach meinem eigenen Willen und mit dem Vergnügen eines häufigen Wechsels.“

Schätzt der Fürst an Stéphanie Tascher, dass sie prompt und detailliert aus erster Hand vom französischen Hof berichtet, so erfreut sie sich an seinem Humor und seiner epistolaren Kunst, zu den jeweiligen Situationen passende Vergleiche und Metaphern anzuführen bzw. die ihren aufzugreifen.<sup>408</sup> Pückler sichert somit den Fluss der epistolaren Beziehung zu der Französin, die sich fragt, wie Pückler es schafft, noch im Herbst präzise auf ihr Schreiben vom Frühling reagieren zu können:

Son contenu me disait assez que vous ne m'avez pas oubliée, je dirai plus, elle répondait à mille petits sujets qui formaient l'ensemble de ma lettre de ce printemps, ce qui veut dire ou, que vous avez une mémoire étonnante ou que vous avez conservé et gardé le souvenir épistolaire que je vous ai adressé, de toute manière, je me félicite de vous avoir écrit et je vous dis merci de ne pas m'oublier !<sup>409</sup>

Was die Gräfin nicht weiß, ist, dass der Fürst nicht nur erhaltene Briefe archiviert, sondern auch von seinen eigenen Schreiben Abschriften behält, was ein genaues Eingehen auf Briefinhalte und Aufgreifen von Stilmitteln, die seine Briefpartnerin benutzt, ermöglicht und den Briefwechsel so persönlich gestaltet. Die Sorge vergessen zu werden bzw. die Gefahr, dass der Kontakt abbrechen könnte, wird zu Beginn und auch in dem obigen Zitat besonders von Stéphanie Tascher geäußert, später auch von dem oft kränklichen Pückler, der bettlägerig ist, nicht viel Neues berichten kann und fürchtet, kein interessanter Briefpartner mehr zu sein. Dass Pückler aber schon von Anfang an in der ganzen Familie Tascher (potenzielle) Netzwerkarbeiter sieht, falls der Kontakt zu Stéphanie abbrechen sollte, wird daran deutlich, dass Pückler regelmäßig Grüße ausrichten lässt, die nicht nur als Höflichkeitsfloskeln zu interpretieren sind, sondern die Eingebundenheit in ein (Familien)netzwerk unterstreichen. So schreibt der Fürst am Ende seines ersten Briefes an Stéphanie Tascher:

J'adresse encore mille remerciemens à Mr Votre frère d'avoir eu la bonté de présenter mes très humbles hommages à Leur majestés et le supplie de vouloir bien saisir encore une occasion propice pour me [~~rayé : rappeler~~] mettre à Leurs pieds. J'ai été bien sensible aussi « à la litanie » de compliments si aimables de la part de vos excellents parents, et vous prie de leur en offrir mes hommages les plus reconnaissants en me

---

<sup>408</sup> So schreibt der kranke Pückler, er sei ein „enfant malade“, das umsorgt werden müsse, ein Topos, das in mehreren Briefen der beiden aufgegriffen wird. Der Fürst schickt Stéphanie auch eine Ananas aus seiner Orangerie, der unterwegs das Grün abfällt, woraufhin er schreibt, diese Ananas sei wie sie, eine Königin ohne Krone.

<sup>409</sup> Brief von Stéphanie Tascher an Pückler vom 08. November [1854], CD 29, Film 142, Bild 351-354, hier 351. Ü.d.V.: „Sein Inhalt ließ mich verstehen, dass Sie mich nicht vergessen haben, ich würde sogar sagen, dass er auf tausend kleine Dinge einging, die ich in meinem Brief im Frühling geschrieben hatte, was heißt, dass Sie ein erstaunliches Gedächtnis haben oder dass Sie meinen Brief als Erinnerung aufbewahrt haben, auf jeden Fall beglückwünsche ich mich, Ihnen geschrieben zu haben und danke Ihnen dafür, mich nicht zu vergessen.“

conservant Vous même cette bonne amitié que j'apprécie tant et que je Vous rends de si grand cœur PHP.<sup>410</sup>

Schon, in diesem ersten Brief des Fürsten an Stéphanie Tascher wird aber auch sein eigentliches Anliegen deutlich: den Kontakt zu Napoleon III. aufrecht zu erhalten. Keiner ist dem kaiserlichen Hof näher als Stéphanie und ihre Familie, kann direkte Informationen von dem und über den französischen Herrscher einholen als sie. Pückler verspricht sich von diesem privilegierten Kontakt, zuverlässigere bzw. dem Kaiser geneigtere, auch tiefgründigere Informationen einholen zu können als die oft über die deutschsprachige Presse verbreiteten, die den französischen Kaiser gerne als den Prunk liebenden Arrivisten darstellte und immer wieder die Infragestellung seiner Legitimität thematisierte. So übernimmt beispielsweise die *Pfälzer Zeitung* am 12. Januar 1853 einen Artikel aus der *Allgemeinen Zeitung*, in der es heißt, die nordischen Mächte würden sich am Titel des französischen Kaisers stören und daher zögern, ihm die Anerkennung auszusprechen, woraufhin der Kaiser, der „sonst nicht redselig ist und am liebsten die Andern reden lässt, mit Lebhaftigkeit“ ausgerufen haben soll „Ei, mein Gott! Was liegt daran, ob man mich Napoleon III, oder Louis Napoleon oder Napoleon schlechtweg nennt? Wahrlich, ich werde wegen einer solchen Kleinigkeit keinen Krieg anfangen.“<sup>411</sup>

Pückler erhofft sich über Stéphanie Tascher tiefgründigere Informationen über den Kaiserhof, was er selbst auch deutlich zum Ausdruck bringt, wenn er schreibt: „Vous qui Vous trouvez si bien placée pour en avoir les plus intéressantes et de plus vraies [nouvelles] que les niaiseries débitées par les journaux.“<sup>412</sup>

Auch kann Pückler dem französischen Kaiser über die junge Frau vermitteln lassen, wie dessen Person und Politik in Preußen aufgenommen wird, ganz besonders von Seiten des Prinzen Wilhelm und der Prinzessin Augusta, bei denen er in den 1850er Jahren oft in Koblenz zu Gast ist, von seinen Landsleuten, der preußischen Presse und nicht zuletzt von ihm selbst. Auf

---

<sup>410</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 27. Oktober 1854, CD 29, Film 142, Bild 347-350. Die Grüße hat Pückler am Rand von S. 349 und 350 angebracht. Ü.d.V.: „Ich übersende noch tausend Danksagungen an Ihren Herrn Bruder, der die Güte hatte, meine demütige Ehrerweisung Ihren Majestäten zu überbringen und bitte ihn inständig, noch eine weitere günstige Gelegenheit zu nutzen, um Ihnen meine Ehrerweisung zu Füßen zu legen. Ich war auch sehr empfänglich für 'die Litanei' von den liebenswerten Komplimenten Ihrer wunderbaren Eltern an meine Adresse und ich bitte Sie, Ihnen meine dankbarste Ehrung zu übermitteln. Behalten Sie mir gegenüber die gütige Freundschaft, die ich so sehr schätze und die ich Ihnen aus vollem Herzen ebenfalls entgegenbringe. PHP [Prince Hermann Pückler]“. Grüße lässt er auch im Brief vom 28. März 1855 ausrichten.

<sup>411</sup> *Pfälzer Zeitung* vom 12. Januar 1853, S. 3.

<sup>412</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 28. März 1855, CD 29, Film 142, Bild 366-369, hier 369. Ü.d.V.: „Sie, die Sie sich an einer so guten Stelle befinden, um interessantere und wahrheitsgetreuere Neuigkeiten zu erhalten als die Nichtigkeiten, die die Zeitungen verbreiten.“

Stéphanie Taschers Wunsch, er möge doch bald wieder nach Paris kommen, schreibt er im Oktober 1854:

A revoir à Paris. Hélas ! que [rayé : je le voudrais bien] cela me ferait plaisir quoiqu'à dire vrai, j'aurais presque honte de Vous présenter à Paris un Prussien dans les circonstances actuelles. Mon Dieu, Madame, je Vous assure, mon humeur est aussi [rayé : triste que le mois dans lequel je vous écris] noir que le ciel sous lequel je Vous écris. Quand je songe à l'espoir [rayé : qui m'animait alors et elle] dont je me flattais encore lors de mon séjour à Paris et [rayé : cette pitoyable triste [unleserlich] que j'envisage aujourd'hui le résultat pitoyable qu'une politique, aussi faible [rayé : que dangereuse] qu'insensée a depuis amené pour nous et dans un moment encore, où la fortune nous offrait plus que jamais la plus belle perspective de gloire et de [rayé : grandeur] puissance. Des personnes bien [rayé: plus] autrement importantes que moi en [rayé : sont plongés] restent accablés de douleur, et sans doute neuf dixièmes de la nation souffrent dans leur honneur comme dans leurs intérêts. Mais tout cela est en vain, et cette malheureuse mystification de Sébastopol dont toute l'Europe était la dupe n'a pas [unleserlich] contribué aussi au triomphe de notre stupide Camarilla. Je ne sais quels vœux et quels sacrifices je n'offrirais pas volontiers à la sainte Vierge si j'en pouvais accélérer par là une réussite plus éclatante des Alliés en Crimée et soyez bien persuadée, chère Comtesse, que le jour où cette nouvelle arrivera enfin, je me réjouirais [sic ] de la vie de Votre grand Empereur et de votre belle et adorable Impératrice aussi chaudement que [rayé : le meilleur des Français] Vous-même, et ce [rayé : serait] sera tout autant dans l'intérêt de ma patrie que dans celui de la France.<sup>413</sup>

Pückler bezieht hier eine klare Stellung zu Frankreich. Der Fürst bedauert, ja ist beschämt über das Verhalten Preußens, das im Kontext des Krimkrieges im April 1854 mit einem abgeschlossenen Schutz- und Trutzbündnis mit Österreich eine russlandfreundliche und frankreichfeindliche Neutralität beabsichtigte, wobei Österreich genau das Gegenteil wollte

---

<sup>413</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 27. Oktober 1854, CD 29, Film 142, Bild 347-350, hier 347 f. Ü.d.V.: „[Sie schreiben mir] am Ende Ihres Briefes: Auf ein Wieder-Sehen in Paris! Oh, [gestrichen: das würde ich gerne] das würde mir großes Vergnügen bereiten, aber, um ehrlich zu sein, würde ich mich schämen, Ihnen in der aktuellen Situation in Paris einen Preußen zu präsentieren. Mein Gott, werte Dame, ich versichere Ihnen, dass mein Gemütszustand so [gestrichen: traurig wie diese Jahreszeit ist] schwarz wie der Himmel ist, unter dem ich Ihnen schreibe. Wenn ich nur an die Hoffnung denke, [gestrichen: die ich damals hatte], die ich noch stolz während meines Parisaufenthalts hatte und [gestrichen: diese erbärmlich traurige [unleserlich]] wenn ich heute das erbärmliche Ergebnis einer ebenso schwachen wie [gestrichen: gefährlichen] unsinnigen Politik sehe, die geführt wurde, als wir eine einzigartige Gelegenheit hatten, Ruhm und [gestrichen: Größe] Macht zu erlangen! Weitاً wichtigere Leute als ich fühlen sich tief verletzt, und wahrscheinlich leiden neun Zehntel der Nation in ihrer Ehre wie auch in ihren Interessen. Aber das alles ist unnütz, und diese seltsame Irreführung um Sewastopol, die ganz Europa an der Nase herumgeführt hat, hat auch nicht zum Triumph unserer dummen Camarilla beigetragen. Ich weiß nicht, welche Wünsche ich nicht äußern und welche Opfer ich nicht der heiligen Jungfrau bringen würde, wenn ich dadurch den Verbündeten zu einem glorreichen Erfolg auf der Krim verhelfen könnte! Und seien Sie überzeugt, werte Gräfin, dass ich mich an dem Tag, an dem diese Neuigkeit endlich eintreffen wird, so sehr darüber freuen werde wie [gestrichen: der beste Franzose] Sie selbst, dass es Ihren großen Kaiser und Ihre schöne und bewundernswerte Kaiserin gibt und das [gestrichen: würde] wird genauso im Interesse meines Vaterland sein als auch im Interesse Frankreichs.“

und so verhindert wurde, dass beide als ein mitteleuropäischer Block eine Vermittlerrolle spielen konnten.<sup>414</sup> Preußen hatte somit - nicht nur in den Augen des Fürsten - eine Gelegenheit verpasst, durch eine klare Positionierung und Diplomatie politische Größe zu zeigen und zeichnete sich durch eine « personelle und institutionelle Desorganisation »<sup>415</sup> aus, wobei unklar blieb, was an den politischen Entscheidungen von König Friedrich Wilhelm IV., was von seinen Ministern und was von seiner am Hof wirkenden kleinen, aber mächtigen Partei, der Camarilla,<sup>416</sup> ausging, die Pückler in seinem Schreiben als „stupide“ aburteilt. Wenn Pückler seine ganze Hoffnung auf den französischen Kaiser setzt, so erfolgt das (zumindest hier) nicht aus bewundernder Verklärung für Napoleon III., sondern ist eine politische Positionierung auf Seiten von Frankreich und seinen Verbündeten gegen Russland und Preußen, wie sie auch die liberalkonservative Wochenblattpartei<sup>417</sup> vertrat. Pückler, der in seinen Briefen (wie auch heute noch viele Franzosen) sonst häufig die erste Person Konjunktiv (je serais) mit der ersten Person Futur (je serai) verwechselt, korrigiert in seinem Brief das „ce serait“ (das wäre) der dritten Person Konjunktiv in die dritte Person Indikativ Futur „ce sera“ (das wird), wenn es um Napoleons III. Erfolg in der Europapolitik geht: Diesen will Pückler in seinem Brief aus dem Jahre 1854 nicht nur als Wunsch, als Möglichkeit verstanden wissen, sondern als eine Gewissheit, die sich einstellen wird. Sie wird sich nach der Einnahme von Sewastopol und der Unterzeichnung des Pariser Friedensvertrags 1856 auch einstellen und Napoleons außenpolitisches Ansehen stärken.

Die vielen Streichungen und Umformulierungen in Pücklers Briefvorschrift weisen auch darauf hin, wie genau er seine Formulierungen abwägt „traurig“ durch „schwarz“ ersetzt, die preußische Politik nicht als „gefährlich“, sondern als „unsinnig“ darstellt, die verpasste Chance Preußens, an politischem Gewicht zu gewinnen nicht als eine Frage der „Größe“, sondern der „Macht“ darstellt, die dann dem zukommen soll, der sich aktiv dafür einsetzt: Napoleon III.

Als Napoleon III. im April und im September 1855 jeweils einem Attentat entgeht, kann Pückler auch hier von Stéphanie Tascher einen genauen (Augenzeugen)Bericht erhalten. Besonders interessiert ihn die Reaktion des Kaisers, dessen stoisches Verhalten ihn nicht

---

<sup>414</sup> Vgl. Baumgart 1980

<sup>415</sup> Ebd, S. 61.

<sup>416</sup> Ebd, S. 61 f.

<sup>417</sup> Die Wochenblattpartei, so benannt nach dem *Preußischen Wochenblatt zur Besprechung politischer Tagesfragen* (1851-1861) war ein Zusammenschluss von 40 preußischen liberal-konservativen Politikern, die im Krimkrieg für einen militärischen Eingriff Preußens gegen Russland plädierten. Ein Teil ihrer Mitglieder standen Wilhelm von Preußen persönlich nahe und besetzten in seiner Regierung der „Neuen Ära“ (1858-1862) politische Funktionen, so Moritz August von Bethmann-Hollweg (1795-1877) das Kultusministerium.

verwundert, denn für ihn ist Napoleon III. von der Vorsehung geschickt, und es geht - so Pückler - nicht an, dass er stirbt, bevor seine Mission vollbracht ist,<sup>418</sup> denn:

Les hommes providentiels, et l'Empereur est bien visiblement de ce nombre, n'ont rien à craindre pour leurs jours, tant que la Providence les choisit pour exécuter ses décrets, et à moins que la ruine de l'Europe ne soit l'arrêt du destin, le seul Prince qui peut la sauver est l'Empereur Napoléon.<sup>419</sup>

Diese Meinung teilt auch Stéphanie Tascher, wenn sie am Rande ihrer vierseitigen Berichterstattung noch vermerkt: „Notre Empereur est un héros de courage ... que l'Europe le reconnaisse enfin.“<sup>420</sup> Denn wie auch Napoleon III. selbst, ist Pückler davon überzeugt, dass dieser das von seinem Onkel begonnene Werk, nämlich die Einigung und Neuordnung Europas, fortzuführen hat. Die britische Königin Victoria warnt in ihrem Memorandum vom 2. Mai 1855 nach dem Besuch des französischen Kaisers in London, wohin dessen Überzeugung, ein “Retter” zu sein, im schlimmsten Fall führen könnte:

[...] I believe that the Empereor Napoleon would not hesitate to do a thing by main force, even if in itself unjust and tyrannical, should he consider that the accomplishment of his destiny demanded it.<sup>421</sup>

So wie Napoleon die Kontinuität zelebriert, tut es auch Pückler, indem er seiner Bewunderung der beiden Kaiser auch materiell Ausdruck verleiht, wobei das Darüber-Schreiben mindestens genauso wichtig ist wie die Gegenstände selbst.<sup>422</sup> Pückler schreibt zwar an Stéphanie Tascher, der eigentliche Adressat ist aber der Kaiser selbst, dem Stéphanie Tascher - dessen kann sich

---

<sup>418</sup> Seinen dann doch oft enttäuschten Glauben an die Vorsehung erwähnt Pückler auch in einem Brief an die Herzogin von Sagan, deren Lebensgefährtin, der rechtsliberale preußische Politiker Felix von Lichnowsky (1814-1848) nur 34jährig durch aufgebrachte Volksmengen in Frankfurt auf der Straße tödlich verletzt wurde und starb. Pückler schreibt am 26.09.1848 „[...] weil ich der festen, leider so bitter getäuschten! inneren Ueberzeugung war, daß die höhere Weltführung, an die ich glaube, in solcher Zeit einen solchen Mann nicht abrufen wollen, ein junges Leben in so rosiger Grazie, in Liebe und ritterlichem Abentheuer hingeflossen, unter pöbelhaften Abschaumes unbarmherzigen Händen so gräßlich nicht enden lassen könne.“ (Hervorhebungen im Original), siehe Pückler 1873-76, Bd 6, S. 152.

<sup>419</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 29. April 1855, CD 29, Film 142, Bild 374-375, hier 374.Ü.d.V.: „Die Männer der Vorsehung, und der Kaiser ist ganz offensichtlich einer von ihnen, haben nicht um ihr Leben zu bangen, solange die Vorsehung sie auswählt, um ihre Dekrete zu verwirklichen, und außer wenn der Untergang Europas diesem Schicksal ein Ende setzt, ist der Einzige, der Europa retten kann, Kaiser Napoleon.“

<sup>420</sup> Brief von Stéphanie Tascher an Pückler vom 02. Mai 1855 nach dem Attentat auf Napoleon III., CD 29, Film 142, Bild 376-379, hier 379. Ü.d.V.: „Unser Kaiser ist ein mutiger Held ... Europa sollte das/ihn endlich anerkennen.“ (Hervorhebung im Original).

<sup>421</sup> Siehe Murray 1908, S. 124. „Memorandum by Queen Victoria“ vom 02. Mai 1855, S. 122-126; siehe dort auch die auf Französisch gehaltenen Briefe der Königin Victoria an Napoleon III. vom 25. April 1855 und 27. April 1855, S. 118 f. (Hervorhebung im Original)

<sup>422</sup> Vgl. Stobbe 2012.

Pückler sicher sein - davon erzählt und diesem somit einen erneuten Beweis seiner Verehrung liefert. Pückler beschreibt seinen Arbeitsplatz im Schloss Branitz wie folgt:

[...] assis devant mon Secrétaire, j'ai là devant mes yeux suspendus à la tapisserie du mur trois Médaillons, dont deux représentent l'Empereur et l'Impératrice, en porcelaine de Sèvres, et au milieu le troisième qui contient un véritable trésor pour moi, c'est une mèche de cheveux de Napoléon premier, détachée de cette tête illustre par Marchand à Ste Hélène et ceci en cadeau de Mademoiselle Marchand pour feu ma femme avec une notice en dessous des cheveux de sa main, de Melle Marchand pour servir de document à l'authenticité de cette sainte relique. Je crois que c'est par l'entremise de la femme du général Breier, grande amie d'enfance de la Princesse Puckler que la dernière a obtenu ce présent qui est maintenant en ma possession et que je suis bien fier de pouvoir montrer aux personnes qui viennent me voir.<sup>423</sup>

All seinen Besuchern offenbart Pückler hier seine Frankophilie und leistet schon dadurch einen Kulturtransfer. Dieser ist durch die genannten Schenkungen eng verbunden mit einem (Frauen)Netzwerk, durch das die wertvolle „Reliquie“ in Pücklers Besitz geriet: Über die Tochter des Kammerdieners Louis Joseph Marchand (1791-1876), der Napoleon I. in die Verbannung nach Sankt Helena gefolgt und bis zu dessen Tod als Krankenpfleger, Sekretär und Vertrauter bei ihm geblieben war und einen Teil seines Nachlasses geerbt hatte, war die Strähne des französischen Kaisers über die Frau des Generals Brayer,<sup>424</sup> der Schwiegermutter Marchands, in die Hände von deren Jugendfreundin Lucie von Pückler-Muskau und nach deren Tod in die des Fürsten gekommen.<sup>425</sup> Pückler unterstreicht sowohl die Authentizität der Haarsträhne (Beschriftung der Tochter Marchands)<sup>426</sup>, als auch das Netzwerk, das sich sich um Napoleon rankt und den Fürsten nur als einen unter vielen Napoleon-Anhängern auszeichnet.

---

<sup>423</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 13. April 1856, CD 29, Film 142, Bild 392-404, hier 402-403. Ü.d.V.: „Wenn ich an meinem Sekretär sitze, habe ich vor meinen Augen an der Wand drei Medaillons hängen, zwei davon mit dem Kaiser und der Kaiserin, aus Sèvres-Porzellan, und in der Mitte befindet sich ein wahrer Schatz für mich, es ist eine Haarsträhne von Napoleon dem Ersten, die Marchand auf Sankt Helena von diesem berühmten Kopf abgeschnitten hat. Es war ein Geschenk von Fräulein Marchand an meine verstorbene Frau mit einer von Fräulein Marchand handgeschriebenen Notiz unter den Haaren, um die Authentizität dieser heiligen Reliquie zu bestätigen. Ich glaube über die Frau des General Breier, eine große Kindheitsfreundin der Fürstin Pückler, hat Letztere dieses Geschenk erhalten, das jetzt in meinen Besitz übergegangen ist. Ich bin sehr stolz, es allen, die mich besuchen, zeigen zu können.“

<sup>424</sup> Michel Silvestre Brayer (1769-1840) war ein französischer General der Revolutionszeit und im Ersten Kaiserreich. Als enger Gefolgsmann von Napoleon I. erbte er von diesem 100 000 Franken. Louis Joseph Marchand heiratete 1823 die Tochter des General Brayer.

<sup>425</sup> Auguste Ehrhard schreibt, dass nach Pücklers Tod die Strähne an den Erben Graf Heinrich von Pückler übergang: „Le comte Henri garda aussi la vitrine qui contient la boucle de cheveux de Napoléon Ier“, siehe Ehrhard, Bd 2, S. 301.

<sup>426</sup> Noch am 20. September 2017 wurde in der französischen Stadt Chateauroux eine Strähne von Napoleon zum Ausgangspreis von 2000 € versteigert, die der General Bertrand Napoleon auf Sankt Helena abgeschnitten hatte. Die handschriftliche Aufschrift „Cheveux de Napoléon coupés à Sainte-Hélène“ wird als Beweis für deren

Auguste Erhard weiß auch zu berichten, dass nach Pücklers Tod der Graf Heinrich Pückler die Vitrine mit Napoleons Haarsträhne an sich nahm.<sup>427</sup> Pücker gibt sogar zu, dass sein Schwiegervater Hardenberg (1750-1822) bei der Belagerung des Schlosses St Cloud 1813 ein Porträt von Napoleon I. hatte mitgehen lassen, das jetzt ebenfalls seine Wand ziert, was er Stéphanie Tascher bzw. dem Kaiser mit Humor beichtet :

Au dessus des médaillons, vous verriez un très beau portrait de Napoléon, d'une ressemblance frappante, qui m'a été légué par mon beau-père le Prince Hardenberg qui lors de notre invasion de 1813 l'a enlevé de St Cloud où il était logé. C'était un larcin pardonnable, et tombé toutesfois en bonnes mains.<sup>428</sup>

In das Netzwerk der Napoleonverehrer bezieht Pückler also sogar seinen Schwiegervater Fürst Hardenberg ein, der von 1804 bis 1806 preußischer Außenminister und von 1810 bis 1822 preußischer Staatskanzler war und zu Napoleon I. eine politisch eher konfliktreiche Beziehung unterhielt. Die Nennung von Lucie Pückler, deren Vater Hardenberg und Jugendfreundin Frau Brayer auf deutscher Seite, sowie von Marchand und dessen Tochter, besonders aber Napoleon I. und III. und der Kaiserin auf französischer Seite legen die Vermutung nahe, dass es Pückler hier um die Unterstreichung des familiären Charakters des Netzwerkes geht, dass sozusagen ein deutsch-französisches Familiennetzwerk existiert bzw. von ihm geschaffen wird, das seinem Wunschtraum, einer « Verschmelzung » von Frankreich und Deutschland nahe kommt. Dass Napoleon III. dabei das höchste Amt zukommen sollte, suggeriert Pückler, wenn er das Porträt von Friedrich dem Großen, das er als Erbstück von seinem Großvater erhalten hatte, nur als Platzhalter betrachtet:

J'ai placé à côté le portrait de Frédéric le Grand donné à mon Grandpère par ce Souverain en attendant que je puisse me procurer un portrait bien ressemblant de l'Empereur Napoleon III, qui fera un bien meilleur pendant à Son Oncle, d'autant plus que selon moi ces deux portraits devaient toujours être placés ensemble, parce que l'un de ces deux génies extraordinaires dans la même famille a été visiblement envoyé par la Providence, non pas pour imiter, mais pour compléter l'autre.<sup>429</sup>

---

Authentizität angesehen. Siehe : <https://www.francebleu.fr/infos/insolite/une-meche-de-napoleon-ier-mise-aux-encheres-a-chateauroux-1505916395> (eingesehen am 22.05.2019)

<sup>427</sup> Ehrhard 1927/28, Bd 2, S. 301.

<sup>428</sup>Ebd, Bild 403-404. Ü.d.V.: „Über den Medaillons würden Sie ein sehr schönes, frappierend wirklichkeitstreu Porträt von Napoleon sehen, das mir von meinem Schwiegervater Fürst Hardenberg vermacht wurde, der es bei unserer Invasion 1813 in St Cloud, wo er untergebracht war, mitgehen ließ. Das war ein kleiner, verzeihbarer Diebstahl, der jedoch in gute Hände geraten ist.“

<sup>429</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 13. April 1856, CD 29, Film 142, Bild 392-404, hier 404. Ü.d.V.: „Ich habe daneben das Porträt von Friedrich dem Großen gehängt, das mein Großvater von diesem Herrscher bekommen hat, solange bis ich mir ein wirklichkeitstreu Bild von Kaiser Napoleon III. beschaffen kann, das ein besseres Pendant zu seinem Onkel wäre. Noch dazu, da meiner Auffassung nach diese beiden Porträts immer

Pücklers heute als naiv anmutende Verklärung des französischen Kaisertums, das besonders zu Beginn der 1850er Jahre auch von Repression und Zensur geprägt war, entsprach völlig der Tendenz der Zeit, denn Napoleon III. selbst unterstrich ja die Kontinuität zwischen seinem Onkel und ihm selbst, die auch sinnlich fassbar gemacht wurde. Der französische Historiker Jean Garrigues beschreibt, wie Napoleon III. das auch ganz konkret und persönlich unternahm:

Visitant à cheval les casernes pour entretenir la légende impériale, il fait diffuser des images, des estampes, des gravures qui l'associent à son oncle. L'affiche « Napoléon et ses neveux » le montre avec l'Empereur et ses cousins Bonaparte. 'Son nom est un symbole, un phare d'espérance' dit la chanson *Histoire de Louis-Napoléon*, écrite par Albert Dabée.<sup>430</sup>

Pückler tat also das, was auch in Frankreich gewünscht und getan wurde und brachte so, für alle sichtbar, seine pro-französische Haltung zum Ausdruck, zu der er sich bekannte.

Auch wenn Pückler 1000 Franken nach Paris schickt, um die Aufbauarbeiten nach der Ende Mai/Anfang Juni 1856 erfolgten großen Überschwemmungen im Rhône- und Loiretal zu unterstützen, richtet sich seine Geste, wie er selbst in seinem Brief an Stéphanie Tascher betont, nicht nur an die Hilfsbedürftigen, sondern vor allem an Napoleon III., dessen Modernisierungs- und Verschönerungsmaßnahmen in Frankreich damit zum Teil zunichte gemacht wurden. Der Kaiser hatte sich sofort nach Lyon, Dijon, Valence und Arles und eine Woche später nach Orléans, Blois und Angers begeben, um das Ausmaß der Katastrophe selbst zu sehen, der Bevölkerung beizustehen<sup>431</sup> und sie bei den Wiederaufbauarbeiten zu unterstützen. Pückler schreibt an Stéphanie Tascher :

Ce qui m'a bien affligé, tant pour les pauvres gens qui en souffrent directement que surtout pour l'Empereur qui doit en avoir eû l'ame bien attristée – c'est le désastre de ces Inondations inouïes dont plusieurs Provinces de la France ont été frappées.

---

nebeneinander hängen sollten, denn eines dieser beiden außerordentlichen Genies aus derselben Familie ist offensichtlich von der Vorsehung geschickt worden, nicht um das andere zu imitieren, sondern um es zu ergänzen."

<sup>430</sup> Garrigues 2012, S. 36. Ü.d.V.: „Er besuchte die Kasernen zu Pferd, um die kaiserliche Legende aufrecht zu erhalten, brachte Bilder und Stiche in Umlauf, die ihn mit seinem Onkel in Verbindung brachten. Das Plakat 'Napoleon und seine Neffen' zeigt ihn mit dem Kaiser und seinen Cousins der Bonaparte-Familie. 'Sein Name ist ein Symbol, ein Leuchtturm der Hoffnung', so das Lied *Die Geschichte von Louis-Napoleon*, das Albert Dabée schrieb."

<sup>431</sup> Dass Napoleon dabei nicht nur humanitäre, sondern durchaus auch politische Absichten verfolgte, kann man der Tatsache entnehmen, dass er sich auch nach Trélazé (Vorort von Angers) begab, wo im Jahr zuvor ein Aufstand von 500 bis 600 Arbeitern der Schieferbrüche stattgefunden hatte. Diesem hatte Napoleon einschnelles und hartes Ende gesetzt, Festnahmen und sogar Deportationen nach Cayenne angeordnet. Nun war der Deich gebrochen, die Schieferbrüche waren geflutet und mehrere Monate lang stillgelegt, die Arbeiter ohne Einkünfte. Auch mehrere Todesopfer waren zu beklagen. Napoleon zeigte sich in dieser Katastrophensituation volksnah und ließ den Deich, der heute noch „Chemin Napoléon“ heißt, aufwändig instandsetzen.

Cependant la conduite touchante de l'Empereur dans cette occasion a dû augmenter à bien des degrés l'amour et le respect de son peuple, comme l'admiration des autres nations. Permettez, chere Comtesse, que je Vous charge de bien vouloir remettre au comité qui distribue les secours aux malheureuses victimes de cette calamité mille francs que je prends la liberté de joindre à cette lettre. En passant par Vos mains, cela portera bonheur à ceux qui le recevront.<sup>432</sup>

Die Familie Tascher hatte wohl verstanden, dass Pücklers Spende vor allem als politisches Signal zu verstehen war, denn Stéphanie Tascher kann Pückler dankend berichten, dass ihr Bruder Charles auf Anweisung der Kaiserin eine Anzeige in den „Monitor“ hat setzen lassen, die sie dem Fürsten beifügt.<sup>433</sup> Diese Anzeige diente nicht nur dazu, den in den 1830er Jahren auch in Paris gefeierten Pückler wieder ins Gespräch zu bringen, sondern vor allem der Geneigtheit des preußischen Fürsten - zu interpretieren als ein Teil Preußens - dem französischen Herrscher gegenüber Ausdruck zu verleihen.

Dass er mit dieser sehr positive Einschätzung des französischen Kaisers nicht alleine steht, sondern sie mit hochstehenden Persönlichkeiten teilt, hebt Pückler hervor, wenn er auf einen Brief verweist, den die britische Königin Victoria nach dem Empfang des französischen Kaiserpaars in London an Prinzessin Augusta von Preußen schickt, mit der wiederum Pückler in Verbindung steht:

Nos deux Princesses [Augusta und Marie, A.d.V.] étaient du même avis, et une lettre de la Reine d'Angleterre à son amie la Princesse de Prusse était tellement emplie d'un véritable enthousiasme pour l'Empereur et l'Impératrice que la lecture de cette lettre, toute confidentielle, m'a donné encore plus de satisfaction et de plaisir que les relations des journaux sur la magnifique réception de S.M. en Angleterre.<sup>434</sup>

---

<sup>432</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 16.Juni 1856, CD 29, Film 142, Bild 409-412, hier 410-412. Ü.d.V.: „Was mich sehr bekümmert hat, sowohl für die armen Leute, die direkt davon betroffen sind als besonders für den Kaiser, der darüber sehr betrübt gewesen sein muss – das ist dieses unglaubliche Hochwasser, das mehrere französische Provinzen erfasst hat. Das so menschliche Verhalten des Kaisers in dieser Situation hat die Liebe und den Respekt des Volkes ihm gegenüber bestimmt noch erhöht, ebenso die Bewunderung seitens der anderen Nationen. Erlauben Sie mir, werte Gräfin, Ihnen aufzutragen, dem Komitee, das den unglückseligen Opfern dieser Katastrophe Hilfe leistet, die tausend Franken zukommen zu lassen, die ich mir erlaube, diesem Brief beizulegen. Indem dies über Ihre Hände erfolgt, wird es denen, die es erhalten, Glück bringen.“ (Hervorhebung im Original).

<sup>433</sup> Leider ist diese Anzeige nicht mehr vorhanden. Es handelt sich aber wohl um dieselbe, von der Léotar berichtet.

<sup>434</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 29.April 1855, CD 29, Film 142, Bild 374-375, hier 374, Ü.d.V.: „Unsere beiden Prinzessinnen [Augusta und Marie von Preußen, A.d.V.] waren derselben Meinung [dass ein „Retter“ nicht vor Beendigung seiner Mission sterben kann, A.d.V.], und ein Brief der Königin von England an ihre Freundin, die Prinzessin von Preußen [Augusta, A.d.V.] war so voll von wahrer Begeisterung für den Kaiser und die Kaiserin, dass mir das Vorlesen dieses ganz vertraulichen Briefes noch mehr Genugtuung verschaffte und Vergnügen bereitete als der Bericht der Zeitungen über den wunderbare Empfang Seiner Majestät In England.“

Dieses positive Bild von Napoleon III. findet man auch in dem schon erwähnten Memorandum der britischen Königin wieder, in dem sie schreibt:

That he is a very extraordinary man, with great qualities there can be no doubt - I might almost say a mysterious man. He is evidently possessed of indomitable courage, unflinching firmness of purpose, self-reliance, perseverance, and great secrecy; to this should be added, a great reliance on what he calls his Star, and a belief in omens and incidents as connected with his future destiny, which is almost romantic - and at the same time he is endowed with wonderful self-control, great calmness, even gentleness, and with a power of fascination, the effect of which upon all those who become more intimately acquainted with him is most sensibly felt.<sup>435</sup>

Dem sie allerdings doch etwas misstrauisch hinzufügt: „[...] How far he is actuated by a strong moral sense of right and wrong is difficult to say.“<sup>436</sup>

Pückler erweist sich in seinem Schreiben, das er zwar an Stéphanie Tascher richtet, das aber unmissverständlich dem Kaiser gilt, als ein durchaus wichtiges Element in einem europäischen Netzwerk. Sein politisches Gewicht ist zwar unbedeutend, dennoch kann er dem französischen Kaiser vermitteln, wer auf seiner Seite steht. Briefe spielen dabei eine außerordentlich große Rolle, da sie vorgelesen und weitergereicht werden. Durch seinen privilegierten Kontakt zu Augusta von Preußen weiß Pückler sogar um einen vertraulichen Brief zwischen ihr und der britischen Königin. Auch erfährt der Fürst über Prinzessin Augusta, dass ihr Mann Wilhelm dem französischen Kaiser ebenfalls wohlgesonnen ist, eine wichtige Information, die Pückler über Stéphanie Tascher an den Kaiserhof weitervermitteln kann:

Lorsque j'ai communiqué Votre [rayé : lettre] relation à notre chère Princesse, elle l'a lûe avec la plus vive sympathie, me disant qu'elle a reçu tout à l'heure une lettre de son Mari remplie également d'expression [rayé : dans le même sens que celles que je Vous ai écrites, tant par rapport au présent qu'à l'avenir] du plus grand intérêt pour la personne de l'Empereur sous tous les rapports.<sup>437</sup>

Interessant ist hier besonders die Streichung: Wilhelm von Preußen in den Mund zu legen, dass auch er in Napoleon den Mann der Vorsehung sehe, muss Pückler selbst als übertrieben

---

<sup>435</sup> Murray 1908, S. 122 f.

<sup>436</sup> Ebd, S.123.

<sup>437</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 06. Mai.1855, CD 29, Film 142, Bild 380-383, hier 380 f. Ü.d.V.: „Als ich Ihren [gestrichen: Brief] Bericht an unsere werte Prinzessin weitergeleitet habe, hat sie ihn mit lebhaftestem Interesse gelesen und mir gesagt, dass sie gerade einen Brief ihres Mannes erhalten habe, in dem er [gestrichen: im gleichen Sinne wie ich Ihnen über die Gegenwart und Zukunft geschrieben habe] seinem größten Interesse für die Person des Kaisers in jeder Hinsicht Ausdruck verleiht.“

erschienen sein und so korrigiert er sich und bestätigt lediglich das große Interesse, das der preußische Prinz dem französischen Herrscher entgegenbringt.

Ebenso leitet Pückler, wie dem letzten Zitat entnommen werden kann, die von Stéphanie Tascher erhaltenen Informationen über den französischen Kaiserhof weiter an das preußische Prinzenpaar.

Wie wichtig Pückler die Exklusivität in diesem Netzwerk ist, in dem er einen Cutpoint beansprucht, wird deutlich, als er einen Brief erhält, den ein Graf Kleist von Stéphanie Tascher erhalten hat und den Pückler an die Prinzessin Augusta weiterleiten soll. Stéphanie Tascher berichtet dort - so Pückler - <sup>438</sup> ausführlicher darüber als in dem an Pückler gerichteten Schreiben, wie der junge preußische Prinz Friedrich, Sohn von Augusta und Wilhelm, bei seinem Parisaufenthalt empfangen wurde. Pückler sieht in dem Grafen Kleist, den er in seinem Brief als „Freund“ bezeichnet, einen Rivalen, wie er selbst schreibt, einen Rivalen um exklusive Nachrichten:

Pour le coup me voilà jaloux comme Otello ! Mon Ami Kleist vient de m'envoyer une lettre de vous, aimable comtesse, en me priant d'en faire part à Madame la Princesse de Prusse. J'ai vu, en la lisant, que vous y faites à cet Ami de cœur une description beaucoup plus détaillée du séjour du Prince Frédéric à Paris qu'à moi et j'en ai le cœur navré.<sup>439</sup>

Ein Blick auf die politische Biografie des Grafen Hans Hugo von Kleist-Retzow (1814-1892) lässt allerdings vermuten, dass Pückler nicht nur der Verlust der exklusiven Berichterstattung aus Paris kränkte, sondern ihn auch die Beziehung beunruhigte, die ohne sein Wissen zwischen Stéphanie Tascher und dem konservativen Politiker Kleist-Retzow zu existieren schien. Kleist-Retzow hatte als Mitglied des preußischen Abgeordnetenhauses von 1849 bis 1852 die konservativen Interessen bei der Verfassungsrevision vertreten und sah auch bei seiner 1851 erfolgten Berufung zum Oberpräsidenten der Rheinprovinz seine Aufgabe darin, ein konservatives Gegengewicht zu seinem liberalen Vorgänger Rudolf von Auerswald (1795-1866) herzustellen und die Ziele der Hofkamarilla am Rhein zu vertreten.<sup>440</sup> Hinzu kam, dass Auerswald ein Jugendfreund und Vertrauter des Prinzen Wilhelm war, mit dem er auch nach

---

<sup>438</sup> Der entsprechende Brief ist leider nicht erhalten.

<sup>439</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 12. Januar 1857, CD 29, Film 143. Ü.d.V.: „Jetzt fühle ich mich eifersüchtig wie Othello! Mein Freund Kleist hat mir gerade einen Brief von Ihnen, werte Gräfin, geschickt, und mich darum gebeten, ihn an die Prinzessin von Preußen weiterzuleiten. Ich habe beim Lesen des Briefes bemerkt, dass Sie diesem Herzensfreund eine viel detailliertere Beschreibung vom Parisaufenthalt des Prinzen Friedrich zukommen lassen als mir und das betrübt mich sehr.“

<sup>440</sup> Vgl. Richter 1980, S. 28-29.

seiner Entlassung 1851 in Kontakt blieb<sup>441</sup>, während eine Nichte Kleists mit Otto von Bismarck verheiratet war, beide Männer zeitweilig in Berlin dieselbe Wohnung geteilt und sich über politische und religiöse Anliegen ausgetauscht hatten.<sup>442</sup> Prinz Wilhelm war in der Koblenzr Zeit in Konflikt mit Kleist-Retzow und dessen kompromisslosen politischen und religiösen (konservativ-protestantischen) Anschauungen geraten.<sup>443</sup> Pückler als Vertreter liberalen Gedankenguts mag also in dem Grafen Kleist 1855 auch den politischen Widersacher und auf das Prinzenpaar konservativen Einfluss Suchenden gesehen haben, was die Bezeichnung « mon ami » als Ironie identifizieren würde.

In einem Brief aus Baden-Baden schreibt Pückler der Gräfin, sie möge ihm doch bitte mitteilen, welchen Eindruck Bismarck hinterlassen habe, der 1862, bevor er preußischer Ministrpräsident wurde, preußischer Gesandter in Paris war. Pückler schreibt:

J'ai là des articles dans les journaux de Paris qui, à force de flatteries [ajouté: outrées] paraissent se moquer de lui. Pourvu qu'il n'ait pas déplu à l'Empereur, c'est sans [rayé: importance] consequence, mais comme je ne [rayé: espère] souhaite rien de plus ardemment qu'une alliance sincere entre Votre [rayé: pays] patrie et la mienne, j'ai toujours pensé qu'aucun homme d'état Prussien pourrait mieux convenir à l'Empereur que Bismarck. Il manque un peu de formes, mais il est le seul ministre depuis longtemps chez nous qui montre de l'énergie et peut-être du genie. Il lui faudra sans doute [ajouté: encore] de la qualité, dans doute celle d'être heureux, et la meilleure preuve qu'il la possède serait [ajouté: à mon avis] d'avoir inspiré quelque intérêt [rayé: à l'Empereur des Français] au premier genie du siècle.<sup>444</sup>

Eine Antwort von Stéphanie Tascher ist leider nicht bekannt. An den vielen Streichungen wird erkennbar, wie sorgfältig Pückler seine Worte wählt und Napoleon III. auch noch zwanzig Jahre nach seinem Parisbesuch nicht nur als „Kaiser der Franzosen“, sondern sogar als „Genie des Jahrhunderts“ bezeichnet. Zu dem gewünschten Bündnis sollte es bekanntlich nicht kommen,

---

<sup>441</sup> Als Wilhelm 1858 die Regentschaft für seinen schwer kranken Bruder Wilhelm IV. übernahm, wurde Auerswald Staatsminister ohne Portefeuille und stellvertretender Vorsitzender des Ministeriums der „Neuen Ära“. Vgl. Gollwitzer, S. 440. Kleist dagegen wurde von Wilhelm sofort aus seinem Amt abberufen. Vgl. Richter, S. 29.

<sup>442</sup> Vgl. Richter, S. 29.

<sup>443</sup> Ebd.

<sup>444</sup> Brief von Pückler an Stéphanie Tascher vom 14. November 1865, CD 29, Film 143. Ü.d.V: „Ich habe hier Zeitungen aus Paris, die durch das [hinzugefügt: allzu] viele Lob sich über ihn lustig zu machen scheinen. Ich hoffe, er hat dem Kaiser nicht missfallen, das ist ohne [gestrichen: Wichtigkeit] Konsequenz, aber da ich nichts sehnlicher wünsche als ein aufrichtiges Bündnis zwischen Ihrem [gestrichen: Land] Vaterland und meinem, habe ich immer gedacht, dass kein anderer Staatsmann Preußens besser zu dem Kaiser passen würde als Bismarck. Es fehlt ihm noch etwas an Umgangsformen, aber er ist der einzige Minister seit langem bei uns, der Energie zeigt und vielleicht sogar Genie. Er braucht bestimmt [hinzugefügt: noch] eine Eigenschaft, besonders die, Glück zu haben, und der beste Beweis dafür, dass er sie hat, wäre [hinzugefügt: meiner Meinung nach] [gestrichen: dem Kaiser der Franzosen] dem Genie des Jahrhunderts gegenüber etwas interessant erschienen zu sein.“

aber dass Bismarck eine große Rolle in den folgenden Jahren spielen sollte, hat Pückler wohl schon geahnt.

Eine erfolgreiche Strategie Pücklers, gerade das Interesse an seiner Person aufrecht zu erhalten, bieten ihm seine Gartenschöpfungen. Der Fürst beschreibt Stéphanie Tascher die Arbeiten am Tumulus. Er erklärt, dass diese Pyramide den Moeris-Pyramiden nachempfunden sei, die er selbst im Orient gesehen hat und die teilweise (heute völlig) verschwunden sind. Pückler gibt hier Informationen über das eigene Schaffen, eigene Erfahrungen, verbunden mit kulturwissenschaftlich-historischem Wissen weiter. Er erläutert, weshalb er seine Pyramide aus Erde und nicht aus Stein anlegen lässt: Steinpyramiden können zerstört werden, wenn die Steine als Material für Anderes begehrt werden. Erde hingegen werde die Jahrhunderte und Jahrtausende überdauern.

Dass aber auch diese Ausführungen hauptsächlich dazu dienen, erneut seiner Bewunderung für Napoleon III. Ausdruck zu verleihen, wird deutlich, wenn Pückler - wie er eingesteht, etwas anmaßend - den Vergleich zieht zwischen seinem landschaftsgestalterischen Werk und dem politischen Werk, das er sich von dem französischen Kaiser verspricht:

[...] pendant que l'Empereur Napoléon érige sous sa brillante étoile la pyramide colossale de son règne qui remplira le monde et restera dans l'histoire tant qu'on en fera - moi, chétif, j'élève aussi ma petite pyramide de terre qui en durée au moins sera aussi inattaquable.<sup>445</sup>

Pückler kann durchaus davon ausgehen, dass Stéphanie Tascher dem französischen Kaiser alles übermittelt, was er ihr mitteilt. Ebenso leitet sie alles weiter, was der Kaiser über Pückler sagt:

Cher Prince !

J'ai les choses les plus amicales à vous dire de la part de n. cher Empereur et comme mes paroles vont vous faire un plaisir réel, je ne vois pas pourquoi je tarderai plus longtemps à vous les transmettre. [...] Il y a deux jours, nous avons dîné chez l'Emp. chez lui car l'Impé. est encore dans son appartement. Après le dîner, il est venu [prendre] ma main, j'ai de suite pensé à vous, et toutes vos commissions ont été transmises à L'Emp. : [Il a] répondu : « J'aime beaucoup le Prce Pückler, c'est un aimable et spirituel homme, j'ai pour lui un sentiment tout particulièrement amical et je sais tout l'attachement bien réel qu'il me porte ! Dites lui que je suis très touché de son bon souvenir, ne viendra-t-il pas à Paris, voir le bois de Boulogne ? » La-dessus, je lui ai conté tout ce que je savais, votre maladie, il a écouté tout avec intérêt, il a ri et souri,

---

<sup>445</sup> Ebd. Ü.d.V.: „[...] während der Kaiser Napoleon unter seinem leuchtenden Stern die kolossale Pyramide seiner Herrschaft erbaut, die die Welt erfüllen und in der Geschichte verankert bleiben wird, solange Geschichte gemacht wird, erbaue ich Schmächtling meine Erdpyramide, die zumindest in ihrer Dauer genauso unangreifbar sein wird.“

j'avoue que je lui ai fait passer la revue du Tumulus, idée que le vulgaire des hommes appellera originale, pour moi, je la trouve profonde. [...] J'ai conté à L'Emp. le vol de St Cloud et les cheveux de l'Emp. Nap.I. »<sup>446</sup>

Allein an Stéphanie Taschers Formulierung "et toutes vos commissions ont été transmises" wird deutlich, dass sie sich ihrer Vermittlerfunktion sehr bewusst ist. Pückler bleibt dank der französischen Freundin mit dem Kaiser in Kontakt. Er bringt durch das Erzählen konkreter Sympathiebeweise (Strähne, Bild aus St Cloud) den Kaiser zum Lachen und Lächeln und kann diesen in seiner eigenen Überzeugung, dass er dazu bestimmt sei, das Werk des Onkels zu vollenden, bestärken. Außerdem wahrt sich der Fürst durch den Briefwechsel mit Stéphanie Tascher auch in der Erinnerung des Kaisers einen Platz, der seinerseits dem Fürsten seine Sympathie beweist. Beide werden damit wichtige Elemente der deutsch-französischen Beziehungen der Zeit. Pückler zeigt sich als überzeugter Befürworter der französischen Außenpolitik und kritisiert die preußische Politik, obwohl er seinem Vaterland (ma patrie) verhaftet bleibt. Durch die Erwähnung der Errichtung eines Tumulus wird der an Landschaftsgestaltung interessierte Napoleon III. auch weiterhin dazu veranlasst, über Stéphanie Tascher Informationen über das Voranschreiten der Arbeiten einzuholen und mit dem Fürsten (indirekt) in Kontakt zu bleiben.

Zusammenfassend kann festgehalten werden, dass Pückler und Stéphanie Tascher zwei äußerst wichtige Akteure in einem deutsch-französischen Netzwerk um Napoleon III. sind. Beide sind Cutpoints: Stéphanie Tascher auf französischer Seite, da sie über exklusive Informationen über den französischen Kaiser verfügt; Pückler auf deutscher Seite, da er in Kontakt steht mit Augusta und Wilhelm von Preußen. Besonders er kann deren Einschätzung (und noch dazu die der britischen Königin) publik machen. Deutlich wurde auch, dass Pückler verschiedene Strategien anwenden muss (Aufgreifen von Inhaltlichem und Stilfiguren, Provokationen), um

---

<sup>446</sup> Brief von Stéphanie Tascher an Pückler vom 26. April 1856, CD 29, Film 42, Bild 405-408, hier: 405-407. Ü.d.V.: „Werter Fürst! Ich habe Ihnen die freundschaftlichsten Grüße unseres guten Kaisers zu übermitteln und da ich weiß, dass diese Worte Ihnen ein wahres Vergnügen sein werden, sehe ich nicht ein, weshalb ich länger damit warten sollte. [...] Vor zwei Tagen haben wir beim Kaiser gegessen, bei ihm, denn die Kaiserin ist noch in ihren Gemächern [Eugénie hatte gerade entbunden, A.d.V.]. Nach dem Essen hat er meine Hand genommen und ich habe sofort an Sie gedacht, alle Ihre Aufträge habe ich dem Kaiser überbracht. Er hat geantwortet: „Ich mag den Fürsten Pückler sehr gerne, er ist ein liebenswerter und geistreicher Mann, ich hege für ihn äußerst freundschaftliche Gefühle und weiß, wie aufrichtig verbunden er mir ist! Sagen Sie ihm, dass ich sehr angenehm berührt bin von seinen Grüßen. Kommt er nicht wieder nach Paris, um den Bois de Boulogne zu sehen? Daraufhin habe ich ihm alles erzählt, was ich von Ihnen wusste, auch Ihre Krankheit, er hat allem mit Interesse zugehört, er hat gelacht und gelächelt, ich gebe zu, ich habe ihm alles über das Entstehen des Tumulus erzählt, eine Idee, die ein gemeiner Mensch nur als originell bezeichnen würde, ich finde sie tiefgründig. [...] Ich habe dem Kaiser von dem Diebstahl in St Cloud und der abgeschnittenen Strähne von Napoleon erzählt.“

die Beziehungen zu pflegen und seine Position im Netzwerk zu verteidigen. Durch seine vielen verschiedenen Wirkungskreise kann er dabei aus dem Vollen schöpfen.

Weder Stéphanie Tascher noch Pückler haben direkten politischen Einfluss, können jedoch Hintergrundinformationen liefern, Auskunft über das Stimmungsbild und die Sympathienlage im jeweiligen Heimatland geben. Beide „arbeiten“ damit am positiven Bild Napoleons, der ja in den 1850er Jahren durchaus nicht unumstritten war. Neben Victor Hugo klagte auch Emile Zola den Kaiser im Zyklus der Rougon-Macquard (Untertitel: „Eine Natur- und Sozialgeschichte einer Familie im Zweiten Kaiserreich“) an, eine Gesellschaft geschaffen zu haben, in der das Geld die menschlichen Beziehungen pervertiere. Flaubert befürchtete, dass Paris, wo am Hof rauschende Feste gefeiert wurden, zu einem neuen Babylon verkomme.<sup>447</sup> Andere dagegen, und das in allen Bevölkerungsschichten, bewunderten Napoleon III. für die durch ihn initiierten Modernisierungen, die Einrichtung von Gasbeleuchtung, die Trinkwasserversorgung, ein Abwassersystem und die Pflege bestehender und Errichtung neuer Denkmäler. Napoleons III. saint-simonistisch geprägtes Weltbild, das sich auch in seinen Publikationen, hauptsächlich in *L'Extinction du pauperisme* (1844)<sup>448</sup> niederschlägt, gilt heute als belegt.<sup>449</sup> Ein diesbezüglicher Austausch mit Pückler ist jedoch nicht bekannt.

Auch die außenpolitischen-diplomatischen Erfolge - neben den schon genannten auch die Einigung Italiens<sup>450</sup> und die Schlichtung der Frage um Neuchâtel,<sup>451</sup> und seine freundschaftlichen Beziehungen zu England wurden Napoleon III. von seinen Befürwortern hoch angerechnet. Zu Letzteren zählten sich, so konnte aufgezeigt werden, sehr eindeutig Stéphanie Tascher und Pückler. Ihr Briefwechsel wurde aber nicht, auch nicht teilweise, in die neunbändige Ausgabe von Assings herausgegebenen *Briefwechsel und Tagebücher* aufgenommen, was neben dem sprachlichen Hindernis auch mit deren Erscheinungsdatum zusammenhängen mag. Nach der französischen Niederlage 1871 wäre Pücklers Lobgesang auf den Kaiser nicht mehr zeitgemäß erschienen, seine Wunschvorstellung einer „Verschmelzung“

---

<sup>447</sup> Vgl. Cogeval 2016, S. 16.

<sup>448</sup> Bonaparte 1844.

<sup>449</sup> Siehe besonders Sagnes 2008, der auf den Einfluss saint-simonistischen Gedankenguts schon in Napoleons Jugendzeit hinweist.

<sup>450</sup> Napoleon III. unterstützte die Einigungsbestrebungen Italiens und trat im April 1859 in den Krieg mit Österreich ein, dem er im Juli 1859 ein Friedensangebot unterbreitete.

<sup>451</sup> Seit dem Wiener Kongress 1815 gehörte das Fürstentum Neuchâtel (Neuenburg) zum einen der Schweizerischen Eidgenossenschaft als Kanton an, war aber auch von 1707 bis 1806 und erneut ab 1814 mit Preußen in Personalunion verbunden. Als es 1856 zum Konflikt kam, trat Napoleon III. schlichtend ein. Im Pariser Vertrag von 1857 verzichtete dann der preußische König Wilhelm IV. auf alle Ansprüche an Neuchâtel für sich und seine Erben.

beider Kulturen gehörte der Vergangenheit an und musste im neuen deutschen Kaiserreich fast peinlich wirken. Somit ist aber in der Forschung auch bis in die Jahre 2000 Pücklers intensive deutsch-französische Netzwerkarbeit unberücksichtigt geblieben.

#### 4.2.2 Augusta von Preußen: Freundin und Gleichgesinnte

Beim Briefwechsel von Augusta von Preußen und Pückler handelt es sich um insgesamt 21 zwischen 1850 und 1866 verfasste Briefe von Pückler an Augusta und um 59 zwischen 1843 und 1869 verfasste Briefe von ihr an Pückler.<sup>452</sup> Bei diesem unausgeglichen erscheinenden Volumen muss jedoch berücksichtigt werden, dass Pücklers Briefe im Gegensatz zu denen der Prinzessin oft mehrere Seiten umfassen. Es muss auch davon ausgegangen werden, dass viele Briefe, besonders Pücklers Schreiben an Augusta vor 1850 nicht mehr erhalten sind. Beide schreiben sich sowohl auf Französisch als auch auf Deutsch. Hier soll natürlich der französische Briefwechsel im Vordergrund stehen.

Das schon erwähnte freundschaftliche Verhältnis zwischen Pückler und Augusta spiegelt sich auch in ihrem Briefwechsel wider: Beide schreiben sich regelmäßig zu ihren Geburtstagen, dem 30. September für Augusta, dem 30. Oktober für Pückler und beschenken sich: Pückler schickt der Prinzessin Wasser von der „heiligen Stätte“, dem Jordan, zur Taufe ihres Enkels<sup>453</sup>, schenkt ihr einen blauen Ara<sup>454</sup>, Kölnisch Wasser, sowie Zeichnungen von neuen eleganten Wagen<sup>455</sup> und eine besonders schöne Ananas aus seinem eigenem Anbau.<sup>456</sup> Die Prinzessin sendet Pückler einen von ihr selbst gestickten [wohl bestickten], heute allerdings nicht mehr existierenden Sessel,<sup>457</sup> einen zierlichen Leuchter<sup>458</sup>, etwas von ihrer Hand Hergestelltes, unbestimmt Bleibendes in „orientalischem Stil“<sup>459</sup> und Zeichnungen eines talentvollen

---

<sup>452</sup> Zur Auswertung des Briefwechsels siehe Micke-Serin 2017. Im Folgenden wird mit „CD“ verwiesen auf die im Branitzer Archiv vorliegenden Transkriptionen.

<sup>453</sup> Augusta an Pückler, Brief vom 29. Juli 1847, CD S. 152-153, hier S. 153.

<sup>454</sup> Augusta an Pückler, Brief vom 18. Februar 1855, CD S. 172-173, hier S. 173. In diesem Brief wird Pückler als „Geber“ bezeichnet. In dem von Augusta an Pückler vom 02. Oktober 1843, CD S. 169 geht es auch um einen blauen Ara.

<sup>455</sup> Pückler an Augusta, Brief vom 02. Dezember 1858, CD S. 78-79, hier S. 78.

<sup>456</sup> Pückler an Augusta, Brief vom 18. September 1865, CD S. 101-102, hier S. 102.

<sup>457</sup> Augusta an Pückler, Brief vom 29. Juli 1847, CD S. 152.

<sup>458</sup> Pückler an Augusta, Brief vom 31. Oktober 1857, CD S. 72-73, hier S. 73.

<sup>459</sup> Augusta an Pückler, Brief vom 31. Mai 1858: „Ich freue mich, daß endlich das wandernde, fast zur Mythe gewordene Produkt meiner Hände im orientalischen Style seinen hohen Besitzer erreicht hat, und sich von langen Irrfahrten erholt.“ CD S. 188. Auch Augusta erscheint Pücklers Orientreise als ein seine Persönlichkeit und Aura konstituierendes Element.

Düsseldorfer Malers samt einer Brioche [Hefezopf].<sup>460</sup> Und 1861 schreibt Pückler in sein Tagebuch:

Fast täglich bei Hof eingeladen, und das Königspaar höchst gnädig gegen mich und meine Nichte. Am letzten Tage schenkt höchstdasselbe mir ein verschönertes facsimile meines in Graz verlorenen Stockes mit deren beiderseitigem Portrait auf goldener Platte unter dem Knopf und dem Lorgnon, nebst der Zuschrift um die Einfassung „Zauberstäbchen von Branitz“, wie ich es früher, als ich die Anlagen in Babelsberg dirigierte, immer scherzweise zu nennen pflegte.<sup>461</sup>

Während Pückler in Frankreich auf Mittelsmänner bzw. -frauen angewiesen war, um mit den Herrschern kommunizieren zu können, erfolgt der Briefkontakt mit Augusta auf direktem Wege. Dies wird auch von Augusta ausdrücklich gewünscht<sup>462</sup> und trotz ihrer nach 1861 umfangreichen und zeitraubenden Aufgaben als Königin<sup>463</sup> beibehalten. Augusta erwähnt in vielen Briefen ihre Dankbarkeit für Pücklers nie wankende positive Gesinnung ihr und ihrer Familie gegenüber, seine Loyalität und Treue in allen Lebenslagen. Pücklers stets gleichbleibend positive Haltung ihr gegenüber konnte Augusta nur gut tun. Aus Koblenz schreibt sie ihm:

Die Welt steht Ihnen offen, Sie sind überall willkommen und gefeiert und dennoch scheuen Sie nicht die einfache und einförmige Existenz unsres kleinen Hofes, und theilen diese in guten und bösen Tagen mit gleicher Bereitwilligkeit. Wer nur die brillante Seite Ihres Verstandes kennt ohne die Gemüthlichkeit, die sich in solchem Verkehr entwickelt, kann Sie nicht beurtheilen wie Sie sind, und es freut mich in dieser Beziehung ein specielles Urtheil fällen zu können, daß [sic] Ihnen volle Gerechtigkeit widerfahren läßt.<sup>464</sup>

Pückler ist dem Prinzen- und späteren Königspaar, und besonders Augusta, dankbar für diese positive Haltung ihm gegenüber. Auch als seine *Tutti frutti* bei ihrem Erscheinen 1834 vom Berliner Hof als Affront gegen das Vaterland und die Kirche aufgefasst wurden und Pückler die Zensur befürchten musste,<sup>465</sup> konnte er auf die Loyalität von Augusta und Wilhelm rechnen. Gegenseitige Dankbarkeit und moralische Unterstützung, auch in schwierigen Zeiten, charakterisieren das Verhältnis von Augusta und Pückler und bieten eine fruchtbare Basis für

---

<sup>460</sup> Brief von Augusta an Pückler vom 28. Oktober 1859, CD S. 212-213, hier S. 213.

<sup>461</sup> Pückler 1873-76, Bd 9, S. 338.

<sup>462</sup> Augusta hatte einen Brief von ihrem Bruder beantworten lassen, holt aber eine persönliche Antwort nach, siehe Brief von Augusta an Pückler vom 20. Februar 1861, CD S. 219-220, hier S. 220.

<sup>463</sup> Brief von Augusta an Pückler vom 24. Oktober 1855, CD S. 175-178, hier S. 177: „Ich suche jetzt meine Nerven etwas zu calmiren und die Briefschulden von 49 eigenhändigen Antworten nach und nach abzutragen.“

<sup>464</sup> Brief von Augusta an Pückler vom 30. Oktober [1854 ?] aus Koblenz, CD S. 113-114.

<sup>465</sup> Siehe Micke-Serin 2011a.

ein Netzwerk, das man aufgrund seiner starken Bindungen durchaus als ein Familiennetzwerk bezeichnen könnte. Als Gast am Weimarer Hof im September 1828 hatte Pückler die zwanzigjährige Prinzessin Marie und die siebzehnjährige Prinzessin Augusta kennengelernt und an Lucie geschrieben:

Ein langes Gespräch mit den beiden allerliebsten Prinzessinnen , das sehr animirt war, machte mich in der That bedauern, daß ich kein Prinz bin, denn beide, jede in ihrer Art, die ältere sentimental und schmachtend, die zweite muthwillig und lose, sind reizende Wesen, dabei von dem reinsten und natürlichsten Ton, wie der elegantesten Tournüre. Alle anderen Damen sahen wie Kammerjungfern gegen sie aus.<sup>466</sup>

Die junge Prinzessin gehört somit zur „Kindergeneration“, ja sogar zur „Enkelgeneration“. Augusta ist sich der schon lange existierenden Verbundenheit ihrer Familie mit dem Fürsten sehr bewusst und expliziert dies in einem Brief an Pückler: „[...] ich baue auf die Fortdauer der Gesinnung deren sich mein älterliches Haus stets zu erfreuen hatte, und die Sie auf mich übertragen haben, als ein Erbtheil auf welches ich großen Werth lege.“<sup>467</sup> Sie sieht dies als ein „Recht“ an, dessen sie sich sicher sein kann: „Sie werden mir und den Meinen stets die Gesinnung erhalten, die ich als ein Anrecht seit meiner Jugend zu betrachten berechtigt bin und die ich dankbar erwidere.“<sup>468</sup>

Die Grüße der Familie, die Augusta dem Fürsten in ihrem Brief ausrichtet, sind auch hier nicht nur eine Floskel, sondern der stolze Beweis einer langen, die Generationen überdauernden, freundschaftlichen Verbindung:

Meine Mutter hat mir ihren freundlichen Dank für Sie aufgetragen und mein Bruder und meine Schwägerin haben ihre Grüße denen meiner Mutter zugefügt, so daß ich mich freue alle diese Aufträge erhalten zu haben und nach Branitz befördern zu können.<sup>469</sup>

Auch Pücklers Anteilnahme am Tod Augustas Mutter Maria Pawlowna 1859 und sein (leider nicht erhaltenes) trostpendendes Beileidschreiben unterstreichen die familiäre Bindung. Augusta schreibt:

Ich mußte den Jahreswechsel verwaist und tief gebeugt von dem unmenschlichen Verlust ernster feiern als je zuvor, es hat mir aber auch bei dieser Umwandlung um so mehr jeder Beweis bleibender Gesinnung wohl gethan! Von Ihnen bin ich aus dem theuren älterlichen Hause und einer langen Reihe der Jahre hindurch an eine Theilnahme gewöhnt, die sich auch jetzt durch treue Wünsche kund gegeben hat. Sie sind eben so

---

<sup>466</sup> Siehe Pücklers Brief an Lucie vom 17. September 1828, in: Pückler 1873-76, Bd 2, S. 207.

<sup>467</sup> Brief von Augusta an Pückler vom 30. Oktober 1850, CD S. 167.

<sup>468</sup> Brief von Augusta an Pückler vom 10. Oktober 1858, CD S. 205-206, hier S. 206.

<sup>469</sup> Brief von Augusta an Pückler vom 24. Februar 1858, CD S. 183-185, hier S. 184.

wahr empfunden als dankbar anerkannt, und die Bestätigung meiner Empfindung ist der Zweck dieser Zeilen.<sup>470</sup>

Als Beweis der langen Freundschaft und Treue übersendet Augusta dem Fürsten die (auch nicht erhaltene) „Lebensschilderung“<sup>471</sup> der Mutter.

Ohne den Fürsten als einen orientalischen Märchenprinzen zu bewundern, wie es Sarolta von Bujanovics<sup>472</sup> tut oder als eine „unsichtbare Fee“, die unerkannt Andere beschenkt, wie Edouradine de Tahy,<sup>473</sup> bezeichnet Augusta den Fürsten dennoch in mehreren Briefen als einen Zauberer,<sup>474</sup> der mit seinem Zauberstäbchen Überraschendes und Schönes - besonders in der Natur - herbeizaubert,<sup>475</sup> aber auch eine positive und angenehme Stimmung zu schaffen weiß.<sup>476</sup> Auch Pückler selbst greift diese Metapher auf und verbindet sie mit einer Anspielung auf sein altes Pseudonym des „Verstorbenen“, nicht ohne einen Seitenhieb auf seinen im selben Jahr verstorbenen Konkurrenten Lenné. Auch gibt er seinem Wunsch Ausdruck, in Augustas Dienste zu treten:

[...] Euer Majestät Gartendirektor würde ich selbst von Herzen gern werden, wenn nur Allerhöchstdero mir verliehenes Zauberstäbchen es feenartig bewerkstelligen könnte, daß der alte langweilig überstehende Fürst Pückler sofort begraben würde, und aus ihm ein junger Ingenieur Lenné (doch ohne dessen Pockennarben) aufzustehen vermöchte, um dann dessen so sensiblen schönen Wirkungskreis viele Jahre lang auszufüllen, was für meine Mittelmäßigkeit eine ebenso beneidenswerthe Stellung seyn würde, als sie es für den verstorbenen Besitzer derselben gewesen ist.<sup>477</sup>

---

<sup>470</sup> Brief von Augusta an Pückler vom 10. Oktober 1859, CD, S. 209-211, hier S. 209 f. (Hervorhebungen im Original).

<sup>471</sup> Ebd, S. 211.

<sup>472</sup> Brief von Hélène de Tahy an Pückler o.D., CD 13, Film 38, Bild 108-111 über ihre Nichte Sarolta von Bujanovics: „[...] elle est tellement épris [sic] par votre renomé [sic] Européen [sic], mon prince, qu'elle vous mete [sic] dans son imagination [sic] enfantine comme un Prince de mille et une nuit.“ Ü.d.V.: „Sie ist so von Ihrem europäischen Ruf eingenommen, mein Fürst, dass sie in ihrer kindlichen Phantasie glaubt, Sie seien ein Prinz aus 1001 Nacht.“

<sup>473</sup> Brief von Hélène de Tahy an Pückler o.D. CD 29, Film 138, Bild 211-214, hier 213. „[...] elle vous appelle encor [sic] toujours [sic] sa bon [sic] fée invisible » Ü.d.V.: „Sie nennt Sie immer noch ihre gute unsichtbare Fee.“

<sup>474</sup> In ihrem Brief vom 01. Oktober 1847 (CD S. 154-155) nennt Augusta den Fürsten „gütigen Zauberer“ und „großen Zauberer“.

<sup>475</sup> Augusta schreibt in ihrem Brief an Pückler vom 10. Oktober 1859, dass sie wegen wichtiger Schreibtischarbeiten noch warten muss, bis sie ihr Auge „an der Schöpfung weiden kann, die [Pücklers] Zauberstäbchen ihr Daseyn verdankt“, CD S. 209-211, hier S.210.

<sup>476</sup> In ihrem Brief vom 6. August [o.J.] (CD S.126) aus Babelsberg schreibt Augusta: „Wenn Ihnen, wie ich es zu meiner Freude vernommen, der vorgestrige Tag einen angenehmen Eindruck zurückgelassen hat, so haben Sie es sich selbst zuzuschreiben, als Zauberer, und wir alle haben zu danken!“

<sup>477</sup>Brief von Pückler an Augusta vom 12. April 1866, CD S.104-107, hier S. 105. Lenné war im selben Jahr verstorben.

Der im Rahmen dieser Arbeit interessanteste Teil des Briefwechsels sind jedoch Pücklers Briefe aus Paris, wo er sich von Januar bis April 1854 und im August 1855 aufhielt. Es handelt sich dabei um zwei Briefserien von jeweils drei Briefen.<sup>478</sup> In Augustas Auftrag macht der Fürst in Paris einen Händler für Lampenschirme ausfindig, sucht nach einem französischen Kochbuch und einer Firma, die Bronzeminaturen von antiken Statuetten anfertigt.<sup>479</sup> An Léotar denkt er dabei allerdings nicht! Pückler erstellt für Augusta auch eine Liste von Möbeln, falls sie diese in Paris erstehen will. Vom französischen Hof berichtet er über die Toilette der Damen, die neue Mode, frisches Obst im Haar zu tragen, und von der Sorge der Kaiserin Eugénie um den ausbleibenden Nachwuchs und das in diesem Fall zu erwartende gleiche Schicksal wie das der Kaiserin Joséphine.<sup>480</sup> Pückler erwähnt zunächst den überaus freundlichen Empfang durch die Franzosen, obwohl er die französische Hauptstadt seit 1834 nicht mehr besucht hatte:

Ich bin in den verschiedenen Gesellschaften von Paris, Hof, Finanz, Gelehrtenwelt und Fauxbourg St Germain, trotz der kurzen Zeit ziemlich bekannt geworden, und in der That mit mehr Zuvorkommenheit aufgenommen worden, als ich irgend ein Recht hatte zu erwarten.<sup>481</sup>

Auch seine Schriften sind den Franzosen noch bekannt:

Was mich am meisten frappirte war die Popularität welche meine Schriften, mir ganz unbewußt, hier in Paris erlangt haben, und wenn ich den Personen die mir darüber Complimente machten auf den Zahn fühlte, fand ich sogar zu meinem Erstaunen, daß sie sie wirklich gelesen hatten. Hier weilt seltenere Schmeichelei als in Deutschland, wo die Leute meine Schriften immer erst geschenkt haben wollten ehe sie zu deren Lektüre schritten, denn - äußerten besonders die vornehmen Damen - aus der Leihbibliothek sind solche Bücher zu schmutzig, und zum Kaufen sind sie zu theuer.<sup>482</sup>

Das eigentliche und übergeordnete, für Augusta und Preußen relevante Interesse an seinem Parisaufenthalt gilt jedoch - dessen ist er sich sehr bewusst - dem kaiserlichen Hof:

---

<sup>478</sup> Die erste Serie umfasst insgesamt 36 Blatt, von denen drei Blatt auf Französisch verfasst sind: Brief vom 28. Januar 1854 (Nr. 8-10) 5 Blatt; Brief vom 26. Februar 1854 (Nr. 11-21) 22 Blatt; Brief vom 06. März 1854 (Nr. 22-26) 9 Blatt. Die zweite Serie umfasst 19 Blatt, wobi der erste Brief auf Deutsch, der zweite auf Deutsch und Französisch und der dritte hauptsächlich auf Französisch geschrieben ist: Brief vom 15. Mai 1855 (Nr. 27-28) 3 Blatt; Brief vom 11. August 1855 (Nr. 29-30) 4 Blatt und Brief vom 20. August 1855 (Nr. 31-36) 12 Blatt.

<sup>479</sup> Brief von Pückler an Augusta, Brief aus Paris vom 28. Januar 1854, CD S. 8-10.

<sup>480</sup> Ebd.

<sup>481</sup> Brief von Pückler an Augusta vom 20. Februar 1854, CD S. 6-35, hier S. 7f.

<sup>482</sup> Brief von Pückler an Augusta, aus Paris vom 20. Februar 1854, CD S. 6-35, hier S. 7.

Nachdem ich meiner Eitelkeit diesen kleinen Triumph gestattet, wird im Verlauf meines Schreibens von mir nur sowenig als möglich die Rede seyn. Vom Kaiser und der Kaiserin muß ich wohl billig meinen Hauptstoff entnehmen.<sup>483</sup>

Pückler verfasst für Augusta einen „Unterthänigsten Pariser Rapport N<sup>o</sup> 1“,<sup>484</sup> in dem er ihr von seinen persönlichen Gesprächen mit dem französischen Kaiser<sup>485</sup> in direkter Rede berichtet, wie in einem Protokoll oder (technisch noch nicht möglichen) Mitschnitt, um die Authentizität zu unterstreichen.<sup>486</sup> Die Einschätzung der internationalen politischen Lage seitens des französischen Kaisers und die Reaktion Preußens auf seine Krönung gibt Pückler wie folgt wieder :

De la Prusse, sagte er, qui ne montrait pas de mauvaise volonté, je reçus cependant une singulière réponse, tout au reste, j'ai admiré la naïveté. J'aurais pu parfaitement comprendre qu'on m'eut dit: Votre avènement au trone de France, élu empereur par le peuple français, est une chose si neuve, si importante à la fois, et encore si incertaine dans ses effets qu'il faut bien nous laisser le tems de réfléchir et de voir quelle tournure prendront les choses avant de nous déclarer définitivement sur une affaire aussi grave - mais au lieu de cela on m'insinua seulement après quelques phrases bienveillantes qu'il fallait, avant de prendre une résolution, écrire à St Petersburg et en attendre la réponse. Mon Dieu, pensais-je en lisant ces paroles, est-ce que la Prusse est donc devenue le vassal de la Russie ?<sup>487</sup>

Der französische Kaiser empfindet Preußen als zögernden, unsicheren, russlandhörigen Staat ohne Kraft und Durchsetzungsvermögen, was ganz zu der preußischen Zurückhaltung bzw. Neutralität im Krimkrieg passt und das Gegenteil von dem ist, was sich Pückler und Augusta erhoffen. Ihre Ambition, eine europäische Einigung nicht durch Kriege, sondern durch eine

---

<sup>483</sup> Ebd. Über das gesellschaftliche Leben in Paris, die baulichen Veränderungen seit seinem letzten Aufenthalt, die Gärten und Parks und Einladungen, denen er folgte, schreibt er besonders an seine Frau Lucie Pückler, siehe CD 23, Film 94, Bild 299-345.

<sup>484</sup> Brief von Pückler an Augusta, aus Paris vom 20. August 1855, CD S. 55-67, hier S. 55.

<sup>485</sup> Über „seinen Freund“, den General Fleury hatte Pückler es 1855 dadurch, dass er den Kaiser schon kannte, geschafft, eine Privataudienz zu erhalten, anstatt mit allen anderen anwesenden Preußen gemeinsam empfangen zu werden. Siehe Brief von Pückler an Augusta vom 20. August 1855, CD S. 55-67, hier S. 57.

<sup>486</sup> Bismarck verfährt ebenso, um eine 1855 erfolgte Unterredung zwischen ihm selbst und dem Prinzen Wilhelm wiederzugeben, siehe Bismarck 2015, S. 545. Man kann daraus schließen, dass die wörtliche Wiedergabe von Gesprächen durchaus üblich war.

<sup>487</sup> Brief von Pückler an Augusta vom 26. Februar 1854, CD S.17. Ü.d.V.: „Von Preußen, sagte er, das keinen bösen Willen an den Tag legt, erhielt ich jedoch eine seltsame Antwort, die ich zumindest wegen ihrer Naivität bewunderte. Ich hätte durchaus verstehen können, wenn man mir gesagt hätte: Ihr Besteigen des französischen Throns und jetzt ein vom Volk gewählter Kaiser zu sein, ist so etwas Neues und zugleich Wichtiges, jedoch so Ungewisses in seiner Wirkung, dass Sie uns ein bisschen Zeit lassen müssen, damit wir überlegen und sehen, was daraus erfolgt, bevor wir zu einer solch gewichtigen Frage Stellung nehmen – aber stattdessen wurde mir nach ein paar netten Worten nur gesagt, dass man, bevor man sich dazu äußern könne, erstmal nach Sankt Petersburg schreiben und die Antwort abwarten müsse. Mein Gott, dachte ich, als ich das las, ist Preußen denn jetzt zum Vasallen der Russen geworden?“

moralische Vorbildfunktion zu erreichen, teilen Pückler und Augusta mit Napoleon III., der Pückler gegenüber ausführt:

[...] les tems [sic] sont changés, l'esprit humain malgré les vicissitudes dont nous avons été les témoins, a fait un progrès. Les conquérants deviennent désormais impossibles dans les sociétés civilisées, et pour ma part, je suis persuadé qu'à l'avenir le plus véritablement puissant parmi les grands souverains de l'Europe ne sera pas celui qui paraîtra le plus redoutable par ses forces matérielles, mais bien celui qui inspirera le plus de confiance par sa loyauté, la fermeté de ses principes et de son caractère, et par le respect inviolable qu'il portera aux intérêts légitimes et aux droits des autres puissances. Il est malheureux, fûgte er hinzu, que l'Empereur de Russie n'ait pas voulu garder cette belle position.<sup>488</sup>

Interessant ist hierbei das Datum des Briefes, den Pückler an Augusta schickt: der 26. Februar 1854, zwei Wochen, bevor Frankreich und Großbritannien mit dem von Russland angegriffenen Osmanischen Reich einen Kriegshilfevertrag unterzeichneten (12. März 1854) und vier Wochen, bevor die beiden Westmächte Russland den Krieg erklärten (27. März 1854). Noch im Januar 1854 hatte Napoleon III. - erfolglos - einen letzten Vermittlungsversuch mit Russland unternommen, das von dem geschwächten Osmanischen Reich profitieren wollte und in die Fürstentümer Moldau und Walachei eingefallen war, um sich den Zugang zum Bosphorus und damit zum Mittelmeer zu sichern.

Vor diesem Hintergrund wird deutlich, wen der französische Kaiser als denjenigen ansieht, der durch diplomatisches Geschick und Respekt der anderen Staaten die wahre Macht beanspruchen kann: sich selbst. Seine eigene politische Handlungsweise, die Kriegsandrohung, als letzte Lösung nach erfolglosen diplomatischen Schlichtungsversuchen verstanden zu wissen, zum Schutz des Osmanischen Reiches und des europäischen Gleichgewichts und nicht als Angriff auf Russland, liegt Napoleon am Herzen. Dem preußischen Gast Pückler, dem gegenüber Napoleon III. dies ausführt, wird damit eine politisch-diplomatische Übermittlerrolle zugewiesen. Dass Napoleon dabei ganz besonders auf Augusta zählt, wird deutlich, wenn er auf die Frage, wo sie sich gerade befinde, von Pückler erfährt, dass sie in Berlin weilt, und sagt :

---

<sup>488</sup> CD S.21. Ü.d.V.: „Die Zeiten haben sich gewandelt, der menschliche Geist hat, trotz aller Umwälzungen, deren Zeugen wir waren, Fortschritte gemacht. In zivilisierten Gesellschaften sind Eroberer unmöglich geworden und ich persönlich bin davon überzeugt, dass in Zukunft unter den Herrschern nicht mehr der wirklich mächtig sein wird, der den anderen durch seine materielle Überlegenheit Angst einflößt, sondern der, der den anderen Vertrauen vermittelt, durch seine Loyalität, seine festen Prinzipien, seine Charakterstärke und seinem unerschütterlichen Respekt, den er den legitimen Interessen und Rechten der anderen Mächte entgegen bringt. Es ist sehr schade, fügte er hinzu, dass der russische Zar diese schöne Rolle nicht weiterhin einnehmen wollte.“

J'en suis bien aise, car l'influence de la Princesse de Prusse n'y peut être que fort salubre dans un moment aussi important. Sa Sagesse et ses hautes qualités si bien connues en font foi.<sup>489</sup>

Augusta schätzt Pücklers Einblicke und seine durch gute Kenntnisse ermöglichte Einbettung in einen größeren historischen Kontext, wenn sie sich auch nicht die Zeit für eine nähere Auseinandersetzung mit den einzelnen Aspekten nehmen kann. Pückler verspricht Augusta auch eine "Fortsetzung nach eingeholtem Befehl"<sup>490</sup>, allerdings ist kein zweiter Rapport bekannt.

Der Informationsfluss erfolgte allerdings hauptsächlich von Frankreich nach Preußen und kaum umgekehrt, was Pückler zu Recht auf das Fehlen eines politischen Auftrags zurückführt, und auf Deutsch schreibt:

Natürlich konnte ich ihn wenig fragen, worüber Sie Auskunft wünschten, weil ich nichts weiß, auch wenn ich etwas wüßte mich nicht berechtigt gehalten hätte, etwas zu fragen, aber ich hörte sehr viel von allen Seiten [...].<sup>491</sup>

Es wird deutlich, dass Pückler für Augusta kein politischer Berater war, wie z.B. von Roggenbach, aber immerhin konnte Pückler die Stimmungslage und auch Fragen, die der Kaiser sich zur preußischen Politik stellte, übermitteln.

Pückler hatte mehrmals der Prinzessin gegenüber den Wunsch geäußert, als Privatsekretär in ihre Dienste zu treten und damit mehr am politischen Austausch teilnehmen zu können. Augusta hatte diesen Wunsch wohl verstanden, konnte ihm aber nicht nachkommen:

Einen Wunsch den Sie mir ausgesprochen und an den Sie mich erinnert haben, vermag ich um so weniger zu beurtheilen als die administrativ-politische Natur der betreffenden Stellung in den gegenwärtigen Verhältnissen complicirter scheint.<sup>492</sup>

Abgesehen davon war Pückler 1859 schon 74 Jahre alt und häufig krank, was ein solches Amt wohl von vornherein ausgeschlossen hätte, es kann jedoch als ein erneuter Beweis seiner Verbundenheit verstanden werden. Pückler geht sogar so weit, Augusta mangelndes Vertrauen in ernstesten Angelegenheiten vorzuwerfen:

---

<sup>489</sup> Brief von Pückler an Augusta, aus Paris vom 26. Februar 1854, S. 21. Ü.d.V.: „Das freut mich, denn der Einfluss der preußischen Prinzessin kann nur von Vorteil sein in einem so wichtigen Moment. Ihre Weisheit und ihre wohlbekanntesten hervorragenden Eigenschaften sprechen dafür.“

<sup>490</sup> Brief von Pückler an Augusta, aus Paris vom 20. August 1855, CD S. 55-67, hier S. 67.

<sup>491</sup> Brief von Pückler an Augusta, aus Paris vom 26. Februar 1854, CD S. 21. (Hervorhebungen im Original).

<sup>492</sup> Brief von Augusta an Pückler vom 10. Oktober 1859, CD S. 209-211, hier S. 211.

D'ailleurs il y a en moi depuis long tems une persuasion bien triste. C'est que Votre Altesse n'a jamais voulu m'accorder une véritable confiance, étendue aux choses sérieuses et importantes. Le fait est qu'Elle ne me croît capable et utile que pour planter des arbres et pourtant une voix intérieure me dit péremptoirement que si je possédais cette confiance que je regrette, mon cœur et mon esprit ainsi que ma franchise tout à fait désintéressée, dès que Vous demanderiez en faire usage, pourraient peut-être mieux Vous servir que Vous ne pensez.<sup>493</sup>

Andererseits sieht Pückler aber gerade das Fehlen von einem politischen Auftrag auch als Freiheit an, sich als Privatmann äußern zu können, ohne jegliche parteiliche Restriktion, und auch von der Regierung nicht zugelassene politische Perspektiven zu öffnen, denen er Gehör verschaffen und auf diese Art einen Kulturtransfer leisten will :

Denn einmal hat das, was ich als eine unbedienstete und folglich politisch ganz nichtsbedeutende Person ausspreche, nur einen mich allein angehenden Privatcharakter, zweitens aber erschien es mir, meiner vollsten Ueberzeugung nach, in der That wünschenswerth, daß der K. Napoleon, dessen Allianz und guter Wille für uns vielleicht bald eine Nothwendigkeit für Preußens Heil und Sicherheit in der Zukunft werden kann, von Jemand der ihm nicht verdächtig ist, Aeüßerungen hört, die ihn nicht im voraus alle Hoffnung aufgeben lassen, von jener Seite her irgend einer anerkennenden und wohlwollenden Gesinnung auf hohem Standpunkte zu begegnen.<sup>494</sup>

Pückler kann durch seine lange (Frankreich)Erfahrung die neue politische Situation im Nachbarland einschätzen und insofern den preußischen Hof doch beraten:

Ueberhaupt glaube ich, daß nach und nach die alte königliche Etikette eingeführt werden wird [...] er [der Kaiser] ist in der That Alles hier, Kammern, Senat, Ministerien, die Nation sind nichts mehr. Man hat es nur mit ihm zu thun, und daher glaube ich, müßte man sich auch mehr direkt an ihn richten, und mit etwas mehr Vertrauen, für welches er sehr empfänglich ist, und natürlich jetzt noch mehr als vielleicht später.<sup>495</sup>

Er fügt seinem Brief auch ein vierseitiges Promemoriem bei, das er schon vier Jahre zuvor verfasst hatte, und in dem er seine historische Einordnung des Zeitgeschehens, was auch Augusta lobt, unter Beweis stellt. Neben allen Sympathiebekundungen für Frankreich steht aber für Pückler von jeher fest:

---

<sup>493</sup> Brief von Pückler an Augusta vom 25. Oktober 1858, CD S. 74-75, hier S. 75. Ü.d.V.: „Übrigens habe ich seit langer Zeit eine recht traurige Überzeugung. Dass Ihre Hoheit mir nie wahres Vertrauen entgegen gebracht hat, das sich auf ernste und wichtige Dinge bezieht. Es ist die Tatsache, dass Sie mich nur fähig und nützlich zum Bäumepflanzen einschätzen. Und dennoch sagt mir eine innere, voraussagende Stimme, dass, wenn ich dieses Vertrauen, das ich bedaure, gewinnen könnte, mein Herz, mein Geist und meine uneigennützigte Offenheit, wenn Sie davon Gebrauch machen wollten, Ihnen nützlicher sein könnten als Sie vielleicht vermuten.“, CD, S. 254.

<sup>494</sup> Brief von Pückler an Augusta, aus Paris vom 20. August 1855, CD S.55-67, hier S. 66.

<sup>495</sup> Brief von Pückler an Augusta, aus Paris vom 06. März 1854, CD S.37-44, hier S. 43.

Sollte es aber in der Außenwelt zum Äußersten kommen, wo jede, auch die kleinste Capazität in Anspruch zu nehmen ist, so wird auch der Invalide, statt des Zauberstäbchens, noch einmal den Degen ergreifen, um für die Familie seiner Herrscher freudig in den Kampf zu gehen.<sup>496</sup>

Von seinem zweiten Besuch in Paris 1855 gibt Pückler besonders ein Gespräch mit Napoleon III. wieder, der erfahren möchte, wie er das Schwanken zwischen einer prorussischen und prowestlichen Haltung des preußischen Königs Friedrich Wilhelm IV. im Krimkrieg einschätzen soll. Napoleon III. hatte, so Pückler, über seinen Botschafter in Berlin erfahren, dass der preußische König zwar den Russen gegenüber sehr zugeneigt sei, es aber ablehne, als „Russenfreund“ bezeichnet zu werden und seinen Gesandten darum gebeten hatte, dies dem französischen Herrscher mitzuteilen. Diesem Netzwerk scheint der Franzose nicht zu trauen und bittet den Fürsten um Erhellung, der ihm nicht ohne Humor und mit diplomatischem Geschick erklärt:

Mais Sire, antwortete ich, je crois que le Roi a été sincère en parlant ainsi. Seulement son âme poétique prend consécutivement tant de points de vue différents des choses que ceux d'aujourd'hui ne ressemblent pas toujours à ceux du lendemain. Au reste, je suppose en effet notre Roi beaucoup moins Russe que plutôt pacifique à tout prix quand même, et dans le moment allégué par V.M. il a sans doute pesé dans son esprit tous les avantages qu'une bonne entente entre les deux gouvernements pourrait offrir réciproquement pour leurs intérêts respectifs si on pouvait seulement s'y résoudre.<sup>497</sup>

Der französische Kaiser, so Pückler, scheint daraufhin beruhigt<sup>498</sup> und lässt dem preußischen Kronprinzen [Wilhelm], den Pückler in Ostende treffen wird, seine Ehrerbietung übermitteln und sein lebhaftes Interesse an dessen Person.<sup>499</sup> Deutlich wird daran, dass Napoleon so wie auch Pückler und Augusta auf eine liberalere prowestliche Regierung setzen, die mit Wilhelms Politik der Neuen Ära erst drei Jahre später eingeleitet werden soll. Trotz seiner von ihm selbst betonten politischen Bedeutungslosigkeit kommt Pückler hier eine wichtige Vermittlerrolle

---

<sup>496</sup> Brief von Pückler an Augusta vom 09. November 1850, CD S. 6-7. Der 81jährige Pückler hatte schon 1866 darum gebeten, mit in den Krieg gegen Österreich ziehen zu dürfen, was der König ihm schließlich auch bewilligt hatte. Allerdings wurde der Angriff zeitlich verlegt und Pückler nicht geweckt! Eine Auszeichnung hat er dennoch für seine Teilnahme erhalten. Siehe Pückler 1873-76, Bd 2, S. 281.

<sup>497</sup> Brief von Pückler an Augusta, aus Paris vom 20. August 1855, Blatt Nr. 32. Ü.d.V.: „Aber Eure Majestät, antwortete ich, ich glaube, der König ist aufrichtig, wenn er das sagt. Nur hat er eine sehr poetische Seele, die nacheinander so viele verschiedene Aspekte einer Gegebenheit beleuchtet, dass seine Ansicht heute nicht mehr der vom nächsten Tag entspricht. Aber ich glaube, dass unser König weniger ein Russe als vielmehr ein überzeugter Pazifist ist und in dem Moment, von dem Eure Majestät sprechen, hat er bestimmt in seinem Geist alle Vorteile abgewägt, die ein gutes Einvernehmen zwischen den beiden Regierungen an Vorteilen bringen würde - wenn man sich nur zu diesem Einvernehmen durchringen könnte.“

<sup>498</sup> Ebd.

<sup>499</sup> Ebd.

zwischen Frankreich und Preußen zu, die auf eine Alternative zur preußischen Politik der 1850er Jahre setzt. Auch Augusta kann als Vermittlerin angesehen werden, denn letztlich wird nicht sie die politischen Entscheidungen treffen.

Die besondere Beziehung, die Pückler zu Augusta unterhält, ist sowohl respektvoll-distanzierter als auch freundschaftlich-privater Natur, was sich auch in der Materialität und Form der Briefe niederschlägt. Pückler bringt in all seinen Briefen an Augusta seine Hochachtung und seinen Respekt zum Ausdruck, indem er die übliche Anrede „Eure Durchlauchtigste Königin, Gnädige Frau“ oder „Durchlauchtigste Frau Königin“ oder „Allerdurchlauchtigste Königin, Allergnädigste Frau“ verwendet. Der Anrede folgen dann drei bis vier Leerzeilen, die ja den sozialen Unterschied, die Ehrerweisung und den Respekt des Briefeschreibers gegenüber dem Adressaten signalisiert.<sup>500</sup> Auch die Schlussformel spiegelt Pücklers Respekt wider. In insgesamt neun Briefen unterschreibt er „Euer königlichen Hoheit (fünf Zeilen Abstand) unterthänigst gehorsamer Hermann Fürst Pückler“ oder auch „In tiefer Ehrfurcht (zwei Zeilen Abstand) Eurer Königlichen Hoheit (drei Zeilen Abstand) unterthänigster H. Fürst von Pückler“.<sup>501</sup> Aber auch wenn Pückler sich formal strikt an die Regeln hält, wird der Inhalt schnell familiär, wenn er schreibt „Erhabene Königin (2 Zeilen Abstand) Oh Gott! Ich danke Ihnen und Ihrer Majestät für diesen eben erhaltenen Brief, der mir eine schwere Last, einen tiefen Kummer abgenommen hat.“ In einem späteren Brief schreibt er, dass er die ganzen Floskeln am Ende der Einfachheit halber weglässt und entschuldigt sich für viele Streichungen und Umformulierungen: „Verzeihen Eure Königliche Hoheit diese letzten persönlichen Bemerkungen, sowie die kleinen Korrekturen und unziemlichen Flecken in diesem zum Aktenstück gewordenen Briefe.“<sup>502</sup>

Er benutzt das Papier, das ihm gerade zur Verfügung steht, und beschreibt es dicht. Neben der respektvollen Anrede überwiegt der Wunsch, zeitnah und detailliert Informationen zu vermitteln, wobei die äußere Erscheinung des Briefes zweitrangig ist. Doch lässt sich auch in den Augusta-Briefen, wie schon bei Léotar und Stéphanie Tascher, das adressatengerechte Zitieren aus der Literatur feststellen. Der oft, auch in Paris kranke Pückler schreibt: „Ich sehe meine Kräfte wie meinen Wirkungskreis täglich kleiner werden. Doch verachte ich ihn deshalb nicht, Göthes Worte eingedenk: ‘Groß ist der kleinste Wirkungskreis, wenn man ihn recht zu

---

<sup>500</sup> Siehe Grassi 1998, S. 7.

<sup>501</sup> Siehe Micke-Serin 2015, S. 113f.

<sup>502</sup> Brief von Pückler an Augusta, aus Paris vom 20. Februar 1854, CD S. 6-35.

pflügen weiß.”<sup>503</sup> Goethe, den Dichter”fürsten” aus Weimarer zu zitieren, passt hier natürlich ganz besonders gut.

Augusta benutzt fast immer das gleiche kleinformatige, persönliche Briefpapier mit feinem eingepägtem gold-roten Rand und ihrem persönlichen Signum. Sie hat eine ausladende Schrift, so dass die kleinen Seiten schnell vollgeschrieben sind. Das Persönliche findet sich hier - im Gegensatz zu Pückler - besonders in der Anrede und Schlussformel. Sie nennt Pückler oft liebevoll italianisierend „Principe” oder auch „Principino”<sup>504</sup> und unterzeichnet derweilen einfach mit „A.”, wobei sich Pückler über dieses spielerische Element freut. Ebenso erkennt er an Augustas Schrift, ob es ihr gerade gut geht oder nicht: „Daß Allerhöchstdieselben vollkommen wohlauf sind, bezeugte mir schon der malerisch künstlerische Schnörkel, oder vielmehr die Arabeske auf dem Couvert, was mich doppelt beglückte.”<sup>505</sup>

Als Augusta 1861 Königin wurde, blieb der Briefkontakt zwar bestehen, jedoch konnte Augusta aus Zeitgründen nur knapp oder auch gar nicht antwortend, was sie bedauerte und wofür sie sich entschuldigte:

In der ersten Zeit nach dem erschütternden Wechsel meines Schicksals konnte ich voraussichtlich weder Ihren Brief, lieber Fürst, - so wohl mir auch dessen treu theilnehmender Inhalt gethan, - noch die Briefe Andrer beantworten, ja ichwar recht eigentlich unfähig zu irgend einer andern Beschäftigung als zur Erfüllung peinlicher Pflichten, die auch jetzt noch meine Zeit und Kraft in Anspruch nehmen.<sup>506</sup>

Augustas Briefe sind meist undatiert, schlecht zu entziffernden Jahreszahlen lassen sich sich oft nur aus dem Briefinhalt erschließen. Viele politisch kompromitierende Briefe aus den 1840er Jahren hat sie selbst vernichtet, wie es auch Lucie Pückler getan hat. Pückler dagegen datiert alle seine Briefe, wohl auch aus Gründen der sorgsam Archivierung und dem gewünschten Erhalt aller ihm wichtig erscheinenden Dokumente für die Nachwelt.

Ein Beispiel dafür, dass Pückler weitere deutsch -französische Kontakte pflegte, die allerdings (fast) nicht durch Briefwechsel belegt sind, bietet das Beispiel der Großherzogin (Witwe) von Baden, Stéphanie de Beauharnais (1789-1860), die Pückler regelmäßig im Sommer in Baden-

---

<sup>503</sup> Brief von Pückler an Augusta vom 09. November 1850, CD S. 6-7.

<sup>504</sup> Brief von Pückler an Augusta vom 31. Oktober 1857: „Ganz beschämt bin ich in der That von der Gnade mit der Eure Königliche Hoheit sich stets meines Geburtstages erinnern und schon eine ganze Reihe dieser Anniversairs mit Ihren Geschenken verschönern. Das werthvollste diesmal war Principino - ein vollständiges Verjüngungsmittel, das für einige Augenblicke 72 in 27 umwandelte - denn ein treuergebnes Herz altert nicht und blüht auch noch unter dem Schnee.” CD S. 72.

<sup>505</sup> Brief von Pückler an Augusta vom 27. Februar 1861, CD S. 80-83, hier S. 80.

<sup>506</sup> Brief von Augusta, inzwischen Königin, an Pückler vom 20. Februar 1861, CD. S. 219-220, hier S. 219.

Baden sah. Oft begleitete Pückler in den 1850er und 1860er Jahren Augusta dorthin, die neben einem Kur-Aufenthalt auch ihre Tochter Louise besuchte, die seit 1856 verheiratet und Großherzogin von Baden war.<sup>507</sup> Es liegt nur ein Brief von Pückler an die Großherzogin Stéphanie vor, der noch dazu - wohl wegen des identischen Vornamens - unter dem Briefwechsel mit Stéphanie Tascher eingeordnet war.<sup>508</sup> Es wird hierbei deutlich, dass, wenn persönliche Treffen möglich waren, das Schreiben (außer Kurznachrichten) überflüssig erschien. Persönliche oder auch politische Gespräche hatten den Vorteil keine Spur zu hinterlassen, was bei brisanten Themen eher von Vorteil war.

Stéphanie de Beauharnais<sup>509</sup> unterhielt aber ihrerseits ein deutsch-französisches (Frauen)Briefnetzwerk, besonders mit der französischen Kaiserin Eugénie de Montijo (1826-1920), in das aber indirekt auch Augusta eingebunden war. Stéphanie de Beauharnais war Französin, eine entfernte Verwandte von Kaiserin Joséphine. Sie war 1806 von Napoleon I. adoptiert und mit dem Kurprinzen Karl von Baden (1786-1818), der bald Großherzog des neu entstandenen Großherzogtum Baden werden sollte, verheiratet worden. Nach dem frühen Tod ihres Ehemannes entschied Stéphanie, der die Badische Bevölkerung erst sehr abweisend gegenübergestanden hatte, die sich dann aber großer Beliebtheit erfreute, in Baden zu bleiben. Als in Deutschland lebende Französin hatte sie es sich zur Aufgabe gemacht, zwischen Deutschland und Frankreich zu vermitteln. Sie war oft in Paris am Kaiserhof und konnte da Informationen einholen oder auch verbreiten. Sie hatte ein enges Verhältnis zu Napoleon III, ihrem Neffen, und korrespondierte regelmäßig mit der Kaiserin Eugénie, wobei sich beide auch über Politik austauschten. Insgesamt sind 80 Briefe erhalten.<sup>510</sup> Stéphanie de Beauharnais schreibt an die Kaiserin Eugénie, dass Augusta, die sie gerade getoffen hatte, froh sei, dass der Kaiser das auf ihn verübte Attentat überlebt habe<sup>511</sup> Stéphanie pflichtet ihrerseits Eugénie bei, die die passive Haltung Preußens im Krimkrieg kritisiert.<sup>512</sup> 1859 meldet Stéphanie nach Paris, dass viele Deutsche sich einen Krieg wünschten, um die Einheit zu festigen, wie einst 1814.<sup>513</sup> Die Großherzogen(witwe) wohnte auch der Hochzeit von Augustas Tochter Louise bei, auf der sie den russischen Kaiser traf, von dem sie - so schreibt sie nach Frankreich - den Eindruck hatte, er würde gerne den französischen Kaiser treffen, ebenso der deutsche König. Augusta nutzt

---

<sup>507</sup> Siehe auch Micke-Serin 2018a.

<sup>508</sup> Brief von Pückler an Stéphanie de Beauharnais vom 23. Mai 1854, CD 29, Film 142, S.340-342.

<sup>509</sup> Siehe auch Micke-Serin 2017.

<sup>510</sup> Eine Auswahl davon befindet sich in Haas 1976, S. 107-115, siehe dort auch Briefe der Großherzogin Stéphanie an Louis Napoleon, S.104-105 und Briefe von Louis Napoleon an Großherzogin Stéphanie S.106.

<sup>511</sup> Brief von Stéphanie de Beauharnais an Eugénie de Montijo vom 22. März 1859, in Haas, S. 113.

<sup>512</sup> Brief von Stéphanie de Beauharnais an Eugénie de Montijo vom 28. Mai 1855, Haas, S. 107.

<sup>513</sup> Brief von Stéphanie de Beauharnais an Eugénie de Montijo vom 22. März 1859, Haas, S. 113.

ihrerseits Stéphanies Kontakt zum französischen Kaiserhof, um auch von ihr zu erfahren, wie ihr Sohn bei seinem Parisbesuch aufgenommen wurde. 1850 fuhr Stéphanie de Beauharnais, so kann man einem weiteren Brief entnehmen, nach London und besprach mit dem preußischen Gesandten von Bunsen und auch mit Königin Victoria, Möglichkeiten einer engeren Zusammenarbeit zwischen England, Preußen und Frankreich. Auch wenn Pückler nicht (belegbar) in dieses Netzwerk eingebunden war, wird hier deutlich, wie wichtig es allgemein erschien zu wissen, was wer über wen dachte und die allgemeine politische Lage in Deutschland und Frankreich, aber auch darüber hinaus, eingeschätzt wurde. Oft geht es dabei in den verschiedenen Netzwerken um dieselben, da an die Aktualität gebundenen Themen, wobei auch hier wieder deutlich wird, welche wichtige Rolle dabei die Frauen einnehmen (konnten).

Zusammenfassend lässt sich festhalten, dass Pückler besonders 1854 und 1855 ein wichtiges Verbindungsglied zwischen Napoleon III. und dem preußischen Prinzenpaar Wilhelm und Augusta war und eine intensive Netzwerkarbeit mit wenigen, aber bedeutenden Akteuren unternahm. Ein politischer Kulturtransfer kann besonders in dem Sinne ausgemacht werden, als Pückler über Reaktionen, Meinungen, Fragestellungen und Motivationen des französischen Kaisers Auskunft geben kann, auch über dessen (politische) Sympathie Augusta gegenüber. Der Briefwechsel an sich fand nur zwischen Pückler und Augusta statt, denn, wie Pückler später in sein Tagebuch schrieb, ist es kaum möglich mit dem König (Wilhelm) über Politisches zu sprechen, denn "dazu müsste man in einem dienstlichen Verhältniß stehen."<sup>514</sup> Allerdings kann davon ausgegangen werden, dass Pücklers Berichte aus Paris auch Wilhelm erreichten.

Der Ausdruck gegenseitiger (politischer) Sympathie zwischen Augusta einerseits und Napoleon andererseits erfolgte weniger in einem inhaltlichen Austausch als vielmehr an Hintergrundinformationen wie der Frage Napoleons III., wo sich denn Augusta im Moment aufhalte, um einzuschätzen, wo sie auf wen Einfluss nehmen konnte. Auch das Ausrichten von Grüßen an den in Ostende weilenden preußischen Prinzen Wilhelm ist nicht nur eine Floskel, sondern ein Ausdruck der Sympathie, die durchaus im Laufe der Zeit politisch wichtig werden konnte. Pückler nimmt damit im Netzwerk auch hier eine Cutpoint-Stellung ein, denn alle Informationen erfolgen in beide Richtungen über ihn, so wie sie in Baden alle über die Großherzogin Stéphanie laufen.

---

<sup>514</sup> Pückler 1873-76, Bd 9, Tagebucheintrag aus dem Jahr 1866, S. 360.

### 4.2.3 Louise von Oriola: Palastdame und Mittelsfrau

Als letztes Beispiel für Pücklers Hofnetzwerk sei sein Briefwechsel mit Augustas Palastdame Louise von Oriola angeführt. Fürst Pückler stand sowohl mit Maximiliane von Oriola (1818 - 1894) als auch mit Louise von Oriola (1824-1899), deren Schwägerin, in Briefwechsel. Maximiliane, auch kurz „Maxe“ genannt, war die älteste der drei Töchter von Bettine von Arnim (1785-1859).<sup>515</sup> Sie spielte in den 1840er Jahren eine gesellschaftlich wichtige Rolle am Hof des preußischen Königs Wilhelm Friedrich IV., mit dessen Cousin Waldemar von Preußen sie eng befreundet war. Sie führte in Berlin einen literarisch-musischen Salon, der erst 1890 seine Türen schloss, war mit anderen Salonnières ihrer Zeit befreundet und engagierte sich, wie auch Augusta, im sozialen Bereich, besonders für Frauen und Kriegsoffer.<sup>516</sup> Sie war seit 1853 mit dem portugiesischen Diplomaten Eduard von Oriola (1809-1862) verheiratet, der 1822 in den preußischen Grafenstand erhoben worden war.<sup>517</sup> Der Briefwechsel zwischen Maximiliane von Oriola und Fürst Pückler ist, obwohl teilweise auf Französisch gehalten, von seinem Inhalt her wenig aufschlussreich für die hier behandelte Thematik.<sup>518</sup> Festzuhalten bleibt jedoch, dass Maximiliane ebenso wie Augusta von Preußen und Delphine de Girardin zur Kindergeneration gehört, mit der Pückler den mit den Eltern bzw. Müttern initiierten (Brief)Kontakt aufrecht erhielt.

Besonders interessant im Sinne der Netzwerkarbeit und der deutsch-französischen Beziehungen ist jedoch Pücklers Briefwechsel mit Louise von Oriola, der Schwester des Grafen Oriola. Im Branitzer Archiv liegen insgesamt 17 Briefe (bzw. Abschriften) des Fürsten an Louise vor und vier Briefe von Louise an Pückler, geschrieben zwischen November 1853 und März 1855.<sup>519</sup> Sie sind teils auf Französisch, teils auf Deutsch verfasst, mitunter auch gemischt, d. h. einzelne Paragraphen, manchmal aber auch nur Sätze oder Wörter der jeweils anderen Sprache sind eingeflochten. Pückler schreibt aus den verschiedenen Etappen seiner mehrmonatigen Reise

---

<sup>515</sup> In einem Brief an Varnhagen vom 29. November 1844 erklärt Pückler: „Bettina bitte ich zu sagen, daß ich immer zu ihren Verehrern gehören werde, so lange ich lebe, daß ich ihr aber nicht mehr schreibe, weil sie mir nie antwortet“, siehe Gajek/Gajek 2001, S. 529 und Pückler 1873-76, Bd. 3 S. 401.

<sup>516</sup> Vgl. Werner 1937.

<sup>517</sup> Eduard von Oriola begleitete 1842/43 den Prinzen Adalbert von Preußen nach Brasilien und 1844/46 den Prinzen Waldemar von Preußen nach Indien. Das Paar lebte mit seinen fünf Kindern abwechselnd in Bonn, Koblenz, Berlin und Breslau, jeweils da, wo Graf Eduard von Oriola als hoher Militär das Kommando führte.

<sup>518</sup> Siehe Werner 1937. Werner erwähnt eine umfangreiche Korrespondenz zwischen Maxe von Oriola und Pückler, aus der Werner die Gräfin zitiert: „Man mag über und gegen Pückler sagen, was man will - ich kann mir nichts Geistreicherer und Graziöserer denken als seine Konversation und die vielen Billets und Briefe, die mir der 'arme alte Weltwanderer', wie er sich gerne nannte, damals in Bonn und aus Paris geschrieben hat.“ Besonders erwähnt Maxe einen langen Brief des Fürsten aus Paris vom 18. Februar 1854, siehe Gajek 2001, S. 529 f.

<sup>519</sup> Siehe CD 28, Film 132, Bild 144-250.

aus Koblenz, Stuttgart, Lindau und besonders Paris. Louise antwortet aus Koblenz, Baden und Berlin, den jeweiligen Aufenthaltsorten der Prinzessin Augusta. Damit ist auch das Hauptinteresse des Briefwechsels benannt: Pückler liefert Reiseberichte, die zwar an Louise persönlich gerichtet, aber zum Vorlesen in höfischer Gesellschaft bestimmt und besonders zum Weiterleiten an Augusta gedacht sind, was Pückler ganz klar benennt, wenn er sich aus Paris beschwert:

[...] qu'avez Vous fait de ma lettre de Bonn que, par une politesse toute aimable, Vous qualifiez d'intéressante. L'avez-vous communiquée à la veillée comme je Vous en avais priée, ou ne l'avez [vous] pas trouvée assez intéressante pour cela ? <sup>520</sup>

Pückler tauscht sich (ähnlich wie mit Stéphanie Tascher) mit Louise über Lebensphilosophie aus, erhofft sich aber hauptsächlich von ihr Berichte aus dem Alltag am Hof, von Festlichkeiten und kleinen Ungeschicken, um virtuell, aus der Ferne am preußischen Hofleben teilzuhaben und Anekdoten weiterzählen zu können. Diese doppelte Rolle macht Pückler auch daran deutlich, dass er Louise „Philiberte“<sup>521</sup> im persönlich-philosophischen Austausch nennt und „Louise“, wenn er sich an die Palastdame wendet. Besonders klar wird dies in einem Brief von Pückler, in dem er im gegebenen Kontext „Philiberte“ streicht und durch „Louise“ ersetzt.<sup>522</sup> Allerdings beklagt sich der Fürst, dass Louise, wenn sie überhaupt antwortet, wenig über den Hof schreibt. Pückler wiederholt die Befürchtung, dass Louise seine Briefe der Prinzessin Augusta vorenthält und die Kommunikation zwischen ihm und der Prinzessin auf diesem Wege nicht funktioniert:

J'aurais désiré au moins que Vous m'en eussiez accusée [sic] la réception d'autant plus qu'il y avait incluse une lettre à S.A.R. Mde la Princesse de Prusse, en Vous priant d'y ajouter verbalement une notice sur un objet administratif assez intéressant. N'auriez-vous pas reçu cette lettre? <sup>523</sup>

Pückler wendet Taktiken an, um die junge Dame zum Reagieren zu zwingen: Er schickt Louise auf sie persönlich zugeschnittene Geschenke, referiert auf Passagen ihrer Briefe, durch die er

---

<sup>520</sup> Brief von Pückler an Louise von Oriola, aus Paris vom 10. Februar 1854, CD 28, Film 132, Bild 169-170, hier 170. Ü.d.V.: „Was haben Sie mit meinem Brief aus Bonn gemacht, den sie so freundlich als interessant bezeichneten? Haben Sie ihn an die Abendgesellschaft weitergereicht, worum ich Sie gebeten hatte, oder haben Sie ihn für nicht interessant genug dafür gehalten?“ (Hervorhebung im Original)

<sup>521</sup> Philiberte de Savoie war eine französische Adlige (1498-1524). Warum Pückler Louise von Oriola so nannte, geht aus dem Briefwechsel nicht hervor.

<sup>522</sup> Brief von Pückler an Louise von Oriola vom 10. Juli 1854, CD 28, Film 132, Bild 219-221, hier 220.

<sup>523</sup> Brief von Pückler an Louise von Oriola, aus Paris am 25. März 1854, CD 28, Film 132, Bild 182-183, hier 183. Ü.d.V.: „Ich hätte gewünscht, dass Sie zumindest das Eintreffen des Briefes bestätigen, noch dazu da er einen Brief an Seine Majestät die Prinzessin von Preußen enthielt und ich Sie gebeten hatte, mündlich eine Bemerkung über ein interessantes, die Verwaltung betreffendes Thema hinzuzufügen. Sollten Sie diesen Brief nicht erhalten haben?“

sich (vermeintlich) persönlich verletzt fühlt, provoziert sie und macht Späßchen<sup>524</sup>, lässt ihr über Dritte kleine Aufträge zukommen, erfährt durch Fremde, was am preußischen Hof passiert,<sup>525</sup> womit er gleichzeitig signalisiert, dass er noch über andere Kontakte im höfischen Netzwerk verfügt. Louise hat diese allerdings auch: Pückler weiß, dass sie sich Handschuhe von jemand anderem als ihm aus Paris mitbringen lässt.<sup>526</sup> Wie beabsichtigt, reagiert die Gräfin und fagt sich, warum eine große Harmonie zwischen beiden herrsche, wenn sie sich sähen, auch lange Ausritte gemeinsam unternähmen, aber Missverständnisse und Aggressivität seitens des Fürsten ihren Briefwechsel prägten. Sie fordert: „Trouvez y une solution!“<sup>527</sup>

Warum liegt aber dem Fürsten so viel an diesem nicht unkomplizierten Briefkontakt? Es ist zu vermuten, dass Louise von Oriola sich dessen sehr bewusst war, dass sie nur eine Vermittlungsfunktion einnahm und der Fürst weit weniger an ihrer Person selbst interessiert war, was auch ihre Schreibfaulheit erklären würde. Besonders in den Briefen aus Paris wird die Komplementarität der Briefe, die Pückler direkt an Augusta sendet und die, die über Louise an den preußischen Hof gelangen, ersichtlich: Im Gegensatz zu den Briefen, die Pückler direkt an Augusta sendet, enthalten die Briefe an Louise kaum politische Inhalte. Er schreibt: „Je me tais sur la politique“,<sup>528</sup> fügt dann aber doch noch, allerdings kurz und nur hier hinzu: „[...] mais je tremble des suites d’un système de neutralité qui ressemble comme deux gouttes d’eau à celui que nous suivions avec tant de succès avant la bataille de Iéna.“<sup>529</sup>

Pückler beschreibt aber ausführlich die sehr freundliche Aufnahme am französischen Hof, erwähnt, dass er mittags mit der Großherzogin Stéphanie in den Tuileries gegessen habe, abends mit dem Kaiserpaar in kleinem Kreise. Der Kaiser hat ihm seine Sommerresidenz in St Cloud und die Porzellanmanufaktur in Sèvres gezeigt, ebenso die kaiserlichen Pferdeställe, die Pückler bewundert. Napoleon III. beauftragt auch General Fleury damit, dem Fürsten die Pferderennbahn in St. Cloud zu zeigen, woran deutlich wird, dass auch die Franzosen um

---

<sup>524</sup> Brief von Pückler an Louise von Oriola, aus Paris vom 02. April 1854, CD 28, Film 132, Bild 184-186, hier 185 f. „Voilà des détails, [...], aimable paresseuse [sic] qui ne répond jamais ni à ces détails, ni à mes plaisanteries, ce qui me fache le plus.“ Ü.d.V.: „Hier Details, lebenswürdige Schreibfaule, die nie auf diese Details reagiert und auch nicht auf meine Späßchen, was mich am meisten ärgert.“

<sup>525</sup> Ebd., Bild 184.

<sup>526</sup> Brief von Pückler an Louise von Oriola, aus Paris vom 10. Februar 1854, CD 28, Film 132, Bild 169-170, hier 170.

<sup>527</sup> Brief von Louise von Oriola an Pückler, aus Koblenz vom 09. Juli 1854, CD 28, Film 132, Bild 215-218, hier 218. Ü.d.V.: „Finden Sie eine Lösung!“

<sup>528</sup> Brief von Pückler an Louise von Oriola, aus Paris vom 02. April 1854, CD 28, Film 132, Bild 184-186, hier 186. Ü.d.V.: „Ich schweige über die Politik.“

<sup>529</sup> Ebd., Ü.d.V.: „[...] aber ich zittere vor den Folgen eines Systems der Neutralität, das auf’s Haar genau dem ähnelt, das wir so erfolgreich vor der Schlacht bei Jena befolgt haben.“

Pücklers Pferdebegeisterung und besonders um dessen Kompetenz auf diesem Gebiet wussten bzw. in französischen Zeitungen hatten lesen können. Diese - wenn auch nur deskriptive - Berichterstattung aus Paris vervollständigt das Bild, das Pückler Augusta von dem französischen Kaiser gezeichnet hatte: Eine sehr offene und freundliche Haltung nicht nur dem Fürsten, sondern stellvertretend auch Preußen gegenüber, eine hohe Wertschätzung und Möglichkeit der Bereicherung durch Austausch von Informationen und von Besuchen gesellschaftlicher Einrichtungen. Dabei kann Napoleon III. davon ausgehen, dass der mitteilungsfreudige und frankophile Fürst durch seine hohe gesellschaftliche Stellung und seine Freundschaft mit Augusta in Paris Erlebtes, Gesehenes und Gehörtes nicht nur für sich behält.

Dass Pückler sich selbst - durchaus berechtigt - durch seine Nähe zum preußischen Hof, aber auch durch seine Orientierung und seinen großen Bekanntheitsgrad als Reiseschriftsteller und Landschaftsgärtner als privilegierte Kontaktperson im In- und Ausland sieht, belegt ein weiteres Beispiel aus dem Briefwechsel mit Louise von Oriola: In Stuttgart besichtigt er die „Wilhelma“, ein Ensemble von orientalischen Gebäuden, die sich der König Wilhelm I. von Württemberg (1781-1864) in seinem Schlosspark hatte anlegen lassen, aber nur selten und nur auf ausdrückliche Erlaubnis zur Besichtigung freigab.<sup>530</sup> Pückler erhält eine solche Erlaubnis, besucht in Gesellschaft einiger Gräfinnen, die alleine nicht in diesen Genuss gekommen waren, diese Anlagen, über deren Existenz damals kaum jemand etwas wusste, und berichtet Louise begeistert und sehr detailliert darüber auf dem „Beiblatt“ zu seinem Brief:

Je me promenais pendant une heure dans ces lieux enchanteurs, marchant toujours de surprise en surprise, tantôt à travers de vastes pièces, prolongées à l'infini par les glaces placées avec art, les murs, les plafonds étincelants de dorures, et des couleurs les plus variées et éclairés par des vitraux peints en fleurs de la plus grande beauté – tantôt me reposant vis-à-vis d'une fontaine au doux murmure de l'eau et sous l'abris de hauts palmiers, ou parcourant un petit bois d'Orangers en pleine terre dont les fleurs répandaient une odeur presque étourdissante, plus loin passant par des volières remplies des plus rares oiseaux exotiques, puis par un kiosk dont la voûte en verre ne couvrait qu'une seule fleur, la Vitoria aux fleurs gigantesques, autour des quelles jouaient des poissons dorés et argentés – enfin je ne cesserais pas de Vous écrire si je voulais faire l'énumération de tous les détails de cet ensemble presque féérique.<sup>531</sup>

---

<sup>530</sup> Brief von Pückler an Louise von Oriola, aus Stuttgart vom 26. Juni 1854, CD 28, Film 132, Bild 206-214.

<sup>531</sup> Ebd, Beiblatt auf Bild 214. Üd.V.: „Ich spazierte eine Stunde lang durch diese zauberhaften Orte, kam von Überraschung zu Überraschung, manchmal durch große Räume, die durch kunstvoll angelegte Spiegel ins Unendliche verlagert schienen, die Wände, die gold funkeln den Decken und so viele, ganz verschiedene Farben, erhellt durch mit Blumen bemalte Kirchenfenster von wahrer Schönheit - manchmal erholte ich mich an einem Springbrunnen, bei dem sanften Gemurmel des Wassers und unter hohen Palmen oder indem ich durch einen kleinen Hain von in die Erde gepflanzten Orangenbäumen ging, deren Blüten einen fast berausenden Duft

Pückler nimmt hier eindeutig einen Kulturtransfer vor, indem er unbekannte, da private und den meisten unzugängliche Orte, die er besucht, beschreibt und somit bekannt macht.<sup>532</sup> Da die Wilhelma auf den Orient referiert, ist auch eine Brücke geschlagen zu Pücklers eigener Orientreise. Louise antwortet, dass die Prinzessin Augusta sehr von diesem Bericht angetan war<sup>533</sup> und Pücklers persönlichen Besuch erwarte<sup>534</sup>, um mehr zu erfahren.

Pückler ist also nicht nur in Bezug auf Frankreich, sondern überall, wo er sich befindet, als Mittler auf kulturellem und politischem Gebiet tätig. Dabei spielen Briefe und ein weitgefächertes, aber bezüglich der zu erreichenden Adressaten und Multiplikatoren zielgerichtetes Briefnetzwerk eine überaus wichtige Rolle, was besonders an diesem Briefwechsel deutlich wird: Geht es um Politik, wendet sich Pückler direkt an Augusta, geht es um kulturelle Belange, so schreibt Pückler an die Palastdame, wobei die eigentliche Adressatin ebenfalls Augusta ist. Er kann auf diesem zweifachen Kanal ein umfassendes Bild - besonders aus Frankreich - liefern.

Einen kulturellen Transfer aus dem Orient integriert Pückler auch in das Netzwerk, wenn er Louise eine orientalische Art der Begrüßung beschreibt, ein Ausdruck höchster Achtung, die er, so gesteht er, in Gedanken Augusta und Wilhelm gegenüber vollzieht. Pückler schreibt an Louise, aber eigentlich auch wieder an Augusta:

Les Orientaux, quand ils veulent exprimer le plus haut degré de leur respectueux dévouement, saluent en faisant la pantomime de soulever la poussière [rayé : de la rue] du sol pour la mettre sur leur tête, leur [rayé :s] [rayé: yeux] front et leur poitrine. C'est ainsi en vérité que je salue toujours Leurs Altesses Royales dans mon imagination surtout quand je songe depuis combien de tems déjà Elles n'ont jamais changées [sic] dans Leur bienveillance pour moi, quand tant d'autres [rayé: dans] de notre pays, et les

---

ausstrahlten, etwas weiter gab es Volieren mit den seltensten exotischen Vögeln, dann ging ich zu einem Kiosk, dessen Glaskuppel nur eine Blume bedeckte die Vitoria mit gigantischen Blüten, um die herum goldene und silberne Fische sprangen - kurz: Ich könnte gar nicht mehr aufhören zu schreiben, wenn ich Ihnen alle Details dieses fast feenartigen Ensembles beschreiben wollte.“

<sup>532</sup> Große Teile der Wilhelma kann man heute noch sehen. Sie sind in den Zoologischen Garten der Stadt Stuttgart integriert, der denselben Namen beibehalten hat.

<sup>533</sup> Bild von Louise von Oriola an Pückler, aus Koblenz vom 09. Juli 1854, CD 28, Film 132, Bild 215-218, hier 215. „La Princesse a beaucoup goûté ce tableau [...]“, Ü.d.V.: „Der Prinzessin hat Ihre Schilderung [der Wilhelma] sehr gut gefallen [...].“

<sup>534</sup> Brief von Louise von Oriola an Pückler, aus Koblenz vom 09. Juli 1854, CD 28, Film 132, Bild 215-218, hier 216. „La Princesse me charge de vous exprimer qu'Elle aspire beaucoup vous voir encore cet été que ce soit à Coblenz ou à Baden.“ Ü.d.V.: „Die Prinzessin trägt mir auf, Ihnen mitzuteilen, dass sie sehr hofft, Sie noch diesen Sommer zu sehen, sei es in Koblenz oder in Baden.“

plus puissants, ne me voulaient que du mal. C'était une [ajouté: consolation] un bienfait pour mon âme dont le souvenir ne s'effacera jamais chez moi.<sup>535</sup>

Pückler nutzt den Briefwechsel mit Louise von Oriola zur Huldigung der Prinzessin Augusta. Gleichzeitig verbindet er damit einen Kulturtransfer aus dem Orient und antwortet indirekt auf die von Augusta ausgesprochene Würdigung der zwischen ihnen bestehenden Freundschaft. Netzwerk und Kulturtransfer sind hier auf das Engste miteinander verbunden.

#### 4.3 Materielle Kulturtransfers

Konkrete Kulturtransfers sind besonders gut an Gegenständen festzumachen, weshalb abschließend ein Kapitel den Objekten gewidmet werden soll, die Pückler aus anderen Kulturkreisen mitbrachte und über deren Existenz, Kauf und Transport auch Briefe Aufschluss geben.

Schon in den 1810er und 1820er Jahren hatte Pückler Pferde aus England nach Muskau transportieren lassen. Nach einem englischem Modell wurde für ihn auch ein Wagen gebaut, mit dem es möglich war, große Bäume ausgepflanzt an einen anderen Ort zu transportieren, wo sie ohne ihr Wachstum zu unterbrechen, weiterwachsen konnten.<sup>536</sup> Ganz eindeutig bereicherte Pückler damit den deutschen Landschaftsbau um eine neue, aus England eingeführte Technik, und um das entsprechenden Wissen zur erfolgreichen Anwendung.

Auch legte er sich ein Erinnerungsalbum an mit erstandenen Postkarten, Karikaturen und Zeitungsausschnitten, in dem er mit Lucie im hohen Alter blättern und in Erinnerungen schwelgen wollte. Während seines Englandsaufenthaltes und danach kleidete Pückler sich gern als Dandy.<sup>537</sup> Im Muskauer Schlossmuseum ist ein Quartettspiel zu sehen, das die europäischen Dandys der Zeit zeigt: Pückler ist auch eine Spielkarte gewidmet. Es wird daran deutlich, dass Pückler auch schon durch sein vestimentäres Auftreten eine Art Kulturtransfer betrieb.

---

<sup>535</sup> Brief von Pückler an Louise von Oriola, aus Stuttgart vom 10. Juli 1854, CD 28, Film 132, Bild 211-221, hier 220. Ü.d.V.: „Die Orientalen grüßen, wenn sie den höchsten Grad ihrer respektvollen Ergebenheit zum Ausdruck bringen wollen, indem sie pantomimisch tun, als würden sie den Staub [gestrichen: der Straße] des Bodens aufheben und auf ihren Kopf, [gestrichen: ihre Augen] ihre Stirn und ihre Brust tun. In Wirklichkeit begrüße ich so in Gedanken immer Ihre Königliche Hoheiten, besonders dann, wenn ich daran denke, dass sie schon so lange immer gleich wohlwollend für mich sind, als so viele Andere [gestrichen: in] unseres Landes, und sogar die Mächtigsten, mir Böses wollten. Das war [gestrichen: ein Trost] eine Wohltat für meine Seele, die ich nie vergessen werde.“

<sup>536</sup> Eine Nachbildung ist in Branitz zu sehen.

<sup>537</sup> Siehe Abbildung in Krönert 2002, S. 9.

Aus Frankreich holte sich Pückler besonders Anregungen für die Innenausstattung seiner Schlossräume. Er hatte die seit 1839 zwei Mal monatlich erscheinende und bis nach Amerika verbreitete Pariser Zeitschrift *Le Garde-meuble* abonniert, die hauptsächlich aus « Bildtafeln von Möbelentwürfen, Fenster-, Kamin- und Türgestaltungen sowie Raumausstattungen »<sup>538</sup> bestand und von der heute noch 200 Lithographien in der Pückler-Sammlung erhalten sind. Dass diese Modelle Pückler wirklich zur konkreten Umsetzung dienten, belegen Briefwechsel zwischen ihm, seinem Sekretär Billy Masser und verschiedenen Handwerkern, Kaufleuten und Architekten.<sup>539</sup> Ein Möbelstück hat sich auch im Branitzer Schloss erhalten, das nachweislich nach einer Vorlage aus *Le Garde-meuble* von dem Bildhauer Christian Lehr angefertigt wurde,<sup>540</sup> was durch sehr präzise und umfassende Arbeitsanleitungen, die das Journal den Lithographien beifügte, durchaus möglich war.<sup>541</sup>

Ähnlich verhält es sich mit einem orientalischen Möbelstück, das Pückler während seiner Resie nutzte und es dann mit nach Hause brachte, um nach seinem Modell weitere dieser sogenannten Engarebs anfertigen zu lassen. Er schreibt in einem Artikel, den er der *Allgemeinen Zeitung* zukommen lässt und damit auch einem breiteren Publikum öffnet:

Die Dorfbewohner brachten auch sogleich mehrere Engarebs, eine Art Sopha von antiker Form, herbei, auf die sie uns einluden alle unsere Koffer und übrigen Sachen zu legen, da, was an der Erde bliebe, sonst über Nacht der Ameisen Beute werde. Die Engarebs sind ein eben so dauerhaftes als bequemes Möbel, und ich habe eins derselben, das mir abwechselnd als Bett, Sopha oder Gartenbank diente, zwei Jahre lang mit mir geführt, und zuletzt, als Modell, auch glücklich mit nach Europa zurückgebracht. Es besteht aus einem Rahmen von sehr festem Holz mit vier kurzen gedrechselten Füßen. Ein Netz überspannt das Ganze, welches aus in Streifen geschnittener frischer Ochsenhaut angefertigt ist, und durch das Trocknen sich eng zusammenziehend der Lagerstätte eine eben so große Dauerhaftigkeit als Elasticität gibt. Das Engareb widersteht Tage langem Regen, wie der glühendsten Sonnenhitze, gleich gut, und man braucht nur einen Teppich darauf zu legen, um sich den bequemsten, vor Insecten gesicherten Ruhesitz zu verschaffen, der überdies ein so geringes Gewicht hat, daß er auf das leichteste überall hin zu transportiren ist.<sup>542</sup>

Durch die sehr genaue Beschreibung des orientalischen Möbelstücks und dessen Nutzen, aber auch durch die Mitnahme eines solchen bahnt Pückler einen Kulturtransfer an, der durchaus den privaten Rahmen überschreiten und die heimische Wohnkultur bereichern könnte. Leider

---

<sup>538</sup> Siehe Schneider 2012, S. 237.

<sup>539</sup> Ebd.

<sup>540</sup> Ebd, S. 240.

<sup>541</sup> Ebd.

<sup>542</sup> BAZ Nr. 285 vom 12. Oktober 1839.

muss offen bleiben, ob dies auch wirklich erfolgte – kein Möbelstück dieser Art ist in Pücklers Nachlass erhalten. Andere Gegenstände wie Waffen, Vasen, Ausgrabungsstücke, die der Fürst erwirbt, mitnimmt bzw. schon vor seiner Rückkehr in die Heimat schickt, dienen Pückler zur Ausstellung in seinem Schloss, in dem er ein heute noch existierendes „Orientzimmer“ einrichtet, durch das er seinen Gästen den Orient nahebringen und dessen kulturelle Gegenstände entdecken lässt.<sup>543</sup> Auch die bequeme orientalische Kleidung, die er mit Vorliebe zu Hause trug und so auch seine Gäste empfing, können als Elemente eines Kulturtransfers angesehen werden, ebenso wie seine Pferdeschauen, in denen er sein Personal in orientalische Gewänder kleidet und auch die eingeführten arabischen Pferde entsprechend schmückt. Dorothea von Kurland, Herzogin von Dino-Talleyrand-Sagan (1793-1862), die 1843 das Fürstenpaar in Muskau besucht, gibt einen Einblick in das vom Orient geprägte Schloss Muskau. Sie vermerkt in ihrer Chronik unter dem 22. Juni 1843:

On a déjeuné, puis la Princesse a montré beaucoup de curiosités rapportées par son mari, des coffres, des cadres, des modèles du Saint-Sépulcre, des chapelets, des croix en nacre de perle, parfaitement travaillées en Palestine, des peintures arabes, des armes, des instruments de tous genres. [...] Il y a de tout dans cette curieuse demeure où les contrastes abondent. [...] Plus tard, on est monté en calèche, et, arrivés à une grande pelouse couverte de monde, on s'est arrêté à voir parader, caracoler, galoper les chevaux arabes et égyptiens du prince Pückler, montés par ses gens vêtus en costume oriental. C'était animé, gracieux et joli.<sup>544</sup>

Pücklers unveröffentlichte französische Briefwechsel belegen darüber hinaus, dass der Fürst über Jahrzehnte hinweg in direktem Kontakt stand mit verschiedenen französischen Händlern. Er bezog seinen Champagner, von dem er pro Jahr 400 bis 500 Flaschen brauchte,<sup>545</sup> aus Reims in der Champagne und seinen Burgund-Wein aus Beaune, französische Delikatessen aus Bordeaux.

Der Fürst kommunizierte dabei nicht mit Angestellten, sondern direkt mit den jeweiligen Unternehmern, holte Informationen und Empfehlungen über besondere Jahrgänge und Preise

---

<sup>543</sup> Das „Orientzimmer“ wurde im Rahmen der Ausstellung „Sehnsucht nach Konstantinopel. Pückler im Orient“ restauriert. Eine Aufstellung und Fotos von Pücklers Orientalika in Simone Neuhäuser 2018, S. 89-107.

<sup>544</sup> Dino 1909-10, Bd 3, S. 294 f. Ü.d.V.: „Wir haben gegessen, dann hat uns die Prinzessin viel Merkwürdiges gezeigt, das ihr Mann mitgebracht hat, Truhen, Rahmen, Modelle des Heiligen Grabes, Rosenkränze, Kreuze in Permutt, perfekt in Palästina hergestellt, arabische Gemälde, Waffen, Instrumente aller Art [...]. Es gibt alles Mögliche in dieser seltsamen Bleibe, wo die Kontraste aufeinander treffen. [...] Später sind wir in die Kutsche gestiegen und als wir auf eine Wiese voller Menschen kamen, hielten wir an und haben die arabischen und ägyptischen Pferde des Fürsten gesehen, wie sie stolzierten, tänzelten und galoppierten, geritten von seinem Personal, das orientalisch gekleidet war. Das war lebendig, anmutig und hübsch.“

<sup>545</sup> Siehe Brief von Pückler an die Firma Ferrand und Deiters in Lude (Nähe Reims), [November 1864] CD 03, Film 07, Bild 236-237.

ein,<sup>546</sup> bestellte kleine Mengen zum Testen neuer Händler, die an ihm als Kunde interessiert waren,<sup>547</sup> und versuchte Zwischenhändler zu umgehen.<sup>548</sup> In einem Brief an den Champagnerhändler Sergent in Mareuil/Ay schreibt Pückler 1858, dass er schon seit 50 Jahren seinen Champagner bei Heidsieck in Reims kaufe.<sup>549</sup> Pücklers häufige eigenen Beteuerungen, ein aufrichtiger und beständiger Freund zu sein, finden hier ein Echo. Pückler beschränkte sich allerdings nicht auf einen einzigen Händler, sondern bestellte auch bei den Champagnerhändlern Saturnin Irroy, Mumm und Louis Folliet.<sup>550</sup>

Es kam aber auch zu Reklamationen. Sergent reagiert in seinem Brief vom 05. Februar 1858 auf eine Kritik von Pückler, eine halbe Flasche Champagner entspreche nicht, wie angegeben, der Hälfte einer ganzen. Sergent weist diese Kritik zurück, hält den Fürsten aber dazu an, das mit einer vollen großen und zwei kleinen leeren Flaschen zu testen,<sup>551</sup> was Pückler auch tut und recht behält.<sup>552</sup> Sergent prüft seinerseits und muss eingestehen, dass einige halbe Flaschen seines Glasfabrikanten in der Tat versehentlich kleiner waren. Als Entschädigung schickt er Pückler zusätzlich zu dessen nächster Bestellung 25 halbe Flaschen gratis mit.

Bei dem Delikatessenhändler *Labour* in Paris bestellte der Fürst Trüffeln, Erbsen, Olivenöl, Johannisbeeren-Konserven, den heute noch beliebten Senf der Firma Maille<sup>553</sup>, sowie Estragon-Essig, Kapern, Oliven, Sojasoße, „Ketschup“,<sup>554</sup> Anchovis, Kirsch- und Aprikosenfruchtgelee. Auch Pfeffer, Datteln, Kaffee, Likör aus La Martinique<sup>555</sup> lässt er aus Frankreich kommen sowie ein Kilo Roquefort-Käse, wobei er bittet, diesen in eine Weißblechdose zu verpacken, damit er die anderen Lebensmittel mit seinem Geruch nicht „verpeste“.<sup>556</sup> 1863 bestellt Pückler

---

<sup>546</sup> Siehe den Brief der Firma Faucheux aus Bordeaux vom 19. März.1846, CD 03, Film 07, Bild 44-45 und den Brief der Firma Frey aus Beaune vom 30. Oktober 1862, CD 03, Film 07, Bild 154.

<sup>547</sup> Siehe den Brief der Firma Mumm in Reims vom 29. Dezember 1862, CD 03, Film 07, Bild 161-162, in dem die Rede ist von einer „petite comande à titre d’essai“ (Bild 161). Dem Briefpapier ist zu entnehmen, dass die Firma G.H. Mumm in Reims ansässig ist, die Firma P.A. Mumm in Frankfurt, was für Studien zum deutsch-französischen Kulturtransfer aufschlussreich sein könnte. Siehe auch den Brief des Weinhändlers Frey aus Beaune vom 24. Februar 1863, CD 03, Film 07, Bild 173 und dessen Sendung einer „petite caisse de vins que vous avez bien voulu me demander pour échantillon“.

<sup>548</sup> Siehe Pücklers Briefe an die Firma Ferrand et Deiters: CD 03, Film 07, Bild 236-237 [November 1864] und Brief von Pückler vom 26. November 1864, CD 03, Film 07, Bild 233.

<sup>549</sup> Brief von Pückler an Sergent vom 14. Februar 1858, CD 03, Film 07, Bild 109-111, hier 109.

<sup>550</sup> Siehe Brief von Pückler an Ferrand und Deiters, o.D. CD 03, Film 07, Bild 236-237, hier 237.

<sup>551</sup> Brief von Sergent an Pückler vom 05. Februar 1858, CD 03, Film 07, Bild 107-108

<sup>552</sup> Brief von Pückler an Sergent vom 14. Februar 1858, CD 03, Film 07, Bild 109-111.

<sup>553</sup> Brief an Labour vom 10. Oktober 1842. CD 16, Film 63, Bild 102-103, hier 102. Pückler lässt diese Bestellung an Lucie Pückler nach Berlin schicken.

<sup>554</sup> Ebd.

<sup>555</sup> Siehe Pücklers auf Französisch verfasste Bestellung vom 22. Dezember 1855 (Adressat nicht angegeben), CD 03, Film 07, Bild 51-52.

<sup>556</sup> Ebd, Bild 52: „2 livres de fromage de Roquefort dans une boîte de fer blanc, pour qu’il n’empeste pas le reste des comestibles.“

im Haus *Leduc* in Paris neben den oben schon genannten Lebensmitteln auch Zwiebeln, besonders zubereitete Heringe, Erdbeer- und Kirschkompott, Kirschen in Brantwein und Artischocken,<sup>557</sup> wobei er betont, dass er diese Lebensmittel auch aus Gründen der Authentizität gern direkt aus Frankreich kommen lasse, anstatt sie von Berliner Delikatessenhändlern zu beziehen.

Doch auch hier kommt es zu Reklamationen. Pückler beklagt sich in einem Brief vom 05. April 1841 an Monsieur Labour über die schlechte Qualität der Enten- und Gänseleberpaste, die wohl wegen der Kälte den Transport nicht überstanden hatten<sup>558</sup> und kritisierte auch die mangelnde Qualität anderer Produkte. Er schreibt auf Französisch :

Je ne sais si je vous l'ai déjà écrit, mais en tout cas je vous prie d'en prendre note maintenant que plusieurs des articles que vous m'avez fournis l'année passée se sont trouvés être de fort mauvaise qualité, entre autres le vinaigre et le Ratafia de cerises vraiment détestables, en général la plus part des liqueurs soi-disant super fines et des Isles, très médiocres.<sup>559</sup>

Es stellt sich hier wie auch bei der oben beschriebenen Reklamation die Frage, warum Pückler bei Unzufriedenheit nicht zu anderen Händlern wechselte, die ihm eine größerer Genugtuung verschaffen konnten, sondern immer auf dieselben zurückgriff, wie ein Lieferschein von Labour aus dem Jahre 1843 belegt.<sup>560</sup>

Es liegt die Vermutung nah, dass für Pückler „Vertrauen, gemeinsame Werte und Reputation“ im Handelsnetzwerk von Bedeutung waren, wie es Berghoff und Sydow an historischen Handelsnetzwerken deutlich machen konnten.<sup>561</sup> Pannen wurden somit vom Fürsten in Kauf genommen, mussten angesprochen, nach Möglichkeit vermieden werden. Einiges war gewiss verbesserungswürdig, stellte jedoch das aufgebaute Vertrauenverhältnis nicht in Frage.

Der Fürst hatte Labour 1842 sogar dazu angehalten, eine Lieferung (auf dessen eigenes Risiko) nach Konstantinopel zu senden, die er erst dann bezahlen wollte, wenn sie vollständig und in gutem Zustand angekommen sei.<sup>562</sup> Obwohl offen bleiben muss, an wen diese Lieferung gehen

---

<sup>557</sup> Siehe Pücklers auf Französisch verfasste Bestellung an das Pariser Haus Leduc vom August 1863, CD 23, Film 94, Bild 516.

<sup>558</sup> Brief von Labour an Pückler vom 05. April 1841, CD 16, Film 59, Bild 45.

<sup>559</sup> Brief von Pückler an Labour vom 01. Oktober 1842, CD 16, Film 62, Bild 511-513, hier 511.

<sup>560</sup> Brief von Pückler an Labour im Jahr 1843 (ohne präzises Datum), CD 16, Film 63, Bild 247-248.

<sup>561</sup> Siehe Berghoff/Sydow 2007, S. 49.

<sup>562</sup> Siehe Brief von Pückler an Labour vom 01. Januar 1842, CD 16, Film 62, Bild 511-513, hier 512: „Faites-moi encore savoir si vous pourriez vous charger d'un petit envoi à Constantinople à votre risque et peril. C'est-à-dire que je vous ne payerai le montant qu'après être sûr que la marchandise est arrivée, et en bon état. “

sollte, öffnet Pückler dem französischen Händler hiermit seine Kontakte und - bei aller gebotenen Vorsicht - einen neuen Markt.

Pückler servierte diese selbst ausgewählten französischen Spezialitäten seinen zahlreichen Gästen. In den teilweise noch im Branitzer Archiv erhaltenen Tafelbüchern des Fürsten<sup>563</sup> hielt sein Sekretär Billy Masser fest, wer wann geladen war und was serviert wurde. So wollte der Fürst verhindern, seinen Gästen zweimal die gleiche Mahlzeit zu servieren und darauf achten, den Ruf, seine Tafel gehöre zu den besten und stünde dem Berliner Hof in nichts nach,<sup>564</sup> zu bewahren. Renommiertere französische Händler erwähnten auch gerne und wie nebenbei, dass sie auch den preußischen Hof belieferten. So schreibt der Weinhändler Farre aus Reims 1860 eine Weinlieferung begleitend: „Avant de goûter ces vins (qui sont les mêmes que nous fournissons à la Cour royale de Prusse) nous vous recommandons de les laisser reposer une quinzaine de jours.“<sup>565</sup>

Dem Briefkopf ist zu entnehmen, dass Farre für seine (Champagner)Weine mit einer Medaille auf der Weltausstellung (wohl 1855 in Paris)<sup>566</sup> ausgezeichnet worden war. Auch der Champagner-Händler Heidsieck warb im Briefkopf für seine Produkte mit dem Vermerk „Fournisseur breveté de S.M. le Roi de Prusse“.<sup>567</sup>

Pückler war also eingebunden in ein Netzwerk von adligen Konsumenten hochwertiger französischer Produkte. Schon aus Gründen des Prestiges war es wichtig, ein Mitglied dieses Netzwerkes zu bleiben, den Kontakt zu einem Lieferanten nicht voreilig abubrechen und immer auf höchste Qualität und Originalität zu achten. Umgekehrt waren auch die Händler in dieses Netzwerk eingebunden, denn die Konsumenten kannten sich untereinander und konnten bei Enttäuschung oder Unzufriedenheit auf andere Händler ausweichen, unter denen auch gewisse Regeln einzuhalten waren, denn „Fairness und Ehrlichkeit wurden durch den drohenden Reputationsverlust erzwungen, weil dieser bereits im Betrugsfall gegenüber einem einzigen Netzwerkhändler mit dem Abbruch der Geschäftsverbindungen zu allen Teilnehmern einhergehen konnte.“<sup>568</sup>

---

<sup>563</sup> Siehe Friedrich S.2017, S. 12.

<sup>564</sup> Brief von Farre an Pückler vom 24. April 1860, CD 03, Film 07, Bild 127-128, hier Bild, 127.

<sup>565</sup> Ebd.

<sup>566</sup> CD 03, Film 07, Bild 127-128, hier 127. Auch auf der Weltausstellung 1889 in Paris war eine Champagnerweinfirma Ch.Farre aus Reims vertreten.

<sup>567</sup> Brief von Heidsieck an Pückler vom Dezember 1862 (ohne präzises Datum), CD 03, Film 07, Bild 156-157.

<sup>568</sup> Berghoff/Sydow, 2007, S.50. Zwar beziehen sich die Autoren unter Bezugnahme auf die Arbeiten von Avner Greif : Contract Enforceability and Economic Institutions in Early Trade: the Maghribi Traders' Coalition, in *The*

Das Servieren französischer Produkte konnte auch Kulturtransfers initiieren, wenn dann die Gäste ihrerseits neue Lebensmittel und deren Zubereitung entdeckten, bei demselben Lieferanten bestellten, sie wiederum in ihrem Kreis servierten und bekannt machten. Durch die mögliche Weitergabe von guten Adressen konnte Pückler zum „Cutpoint“ eines (gastronomischen) Netzwerkes werden. In seiner Abwesenheit fiel diese Rolle Lucie Pückler zu, die der Fürst aus der Ferne mit kulinarischen Spezialitäten versorgte, damit sie diese ihrem Bekanntenkreis servieren konnte. Pückler schreibt ihr schon am 15. Dezember 1834 aus dem südfranzösischen Tarbes:

[...] da ich hier im Lande der Trüffeln und Pasteten bin, so mache ich Dir ein Präsent mit einem großen pâté de foie de canard aux truffes de Toulouse. Von der letzteren sind sechs Pfund darin, und einer der besten fiseurs hat sie unter meinen Augen gemacht. Traktiere damit Bresson und Deine Berliner Freunde!

Auch wenn Pückler selbst woanders zu Gast war und exzellente Speisen und Getränke serviert wurden, konnte er die Adresse des Lieferanten einholen und seinerseits direkt in Frankreich bestellen, wie es aus einem Brief des Weinhändlers Frey aus Beaune hervorgeht, der schreibt:

Monsieur le Prince,

J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre, dont vous avez bien voulu me favoriser le 14 de ce mois, par laquelle j'ai été très charmé d'apprendre, que vous avez été très satisfait du vin de St Peray mousseux que vous avez bû à Eisenach, provenant de ma maison, et votre commande de cinquante bouteilles de ce vin, m'a fait grand plaisir!<sup>569</sup>

Die Händler nennen auch gern andere bekannte adlige und wohl kaufkräftige Persönlichkeiten, die zu ihren Kunden zählen, damit zu dem entsprechenden Handelsnetzwerk gehören und gleichzeitig Garanten für die hohe Qualität der Produkte darstellen. So bietet Monsieur Irroy aus der Champagne dem Fürsten Weine aus seiner Reserve an, die auch der Herzog von Nassau und der Fürst von Sachsen-Coburg bei ihm gekauft haben:

Il me reste encore des vins de plusieurs années fort remarquables 1856 et 1857. J'ai l'honneur d'expédier souvent ces derniers à Son Altesse le Duc de Nassau et à S.A. le Prince de Saxe Coburg, qui en paraissent satisfaits.<sup>570</sup>

---

*American Economic Review* 83 (3), S. 525-548 auf historische Beispiele, was aber auch hier gut nachvollziehbar ist.

<sup>569</sup> Siehe Brief von Frey an Pückler vom 23. Oktober 1862, CD 03, Film 07, Bild 151. Ü.d.V.: „Ich habe die Ehre, den Brief zu erhalten, mit dem Sie mir am 14. dieses Monats Ihre Gunst erwiesen haben und durch den ich freudig vernahm, dass Sie sehr zufrieden waren mit dem Schaumwein St Peray, den Sie in Eisenach getrunken haben und der aus meinem Hause stammte. Ihre Bestellung über fünfzig Flaschen hat mich sehr beglückt.“

<sup>570</sup> Brief von Saturnin Irroy aus Mareuil/Ay vom 26. Dezember 1862, CD 03, Film 07, Bild 152-153, hier 152. Ü.d.V.: „Ich habe noch Weine der sehr guten Jahrgänge 1856 und 1857 und habe die Ehre, diese oft an Ihre Hoheit den

Wendige Händler versuchen auch strategisch geschickt, doch bei Bewahrung der Etikette, durch persönliche Kontakte den Fürsten als treuen Kunden zu gewinnen. So schreibt das HausMumm schon bei Versendung der ersten Test-Flaschen:

Si votre Altesse voulait bien permettre, mon représentant Monsieur A. Schalm, qui dans quelques semaines ira à Cottbus, aura l'honneur de se présenter à Votre château et répétera ses visites tous les six mois pour demander vos ordres ; si toutefois Votre Altesse préférerait nous en honorer directement, nous en avertirons notre représentant, aussitôt que votre volonté nous sera connue.<sup>571</sup>

An Pücklers Briefwechsel mit französischen Händlern wird besonders deutlich, wie eng Kulturtransfer und Netzwerk miteinander verflochten sind: Direkt aus Frankreich bezogene Produkte, die einen Briefwechsel mit den entsprechenden Händlern voraussetzen, können in der Heimat verkostet, bekannt gemacht und - im besten Fall - in die deutsche Gastronomie eingeführt werden. Umgekehrt dient das heimische (adlige) Netzwerk auch dazu, bei Anderen wertvolle französische Produkte kennenzulernen und gute Adressen einzuholen, um dann ebenfalls dieses Produkt aus Frankreich zu beziehen und zu seiner noch größeren Verbreitung in der Heimat beizutragen.

Neben Kulinarischem ließ Pückler auch Accessoires für Gartenfeste aus Paris kommen, besonders Laternen, elektrisch<sup>572</sup> beleuchtbare Blumen, Früchte und Ballons aus Glas, eine originelle Exklusivität und Neuheit, wie aus dem Briefpapier des in Paris tätigen und aus England stammenden Händlers Fred Barnett hervorgeht : „Seul magasin fabrique de fleurs et de fruits lumineux et tous articles d'illumination.“<sup>573</sup> Pückler sichert sich so ein ausgefallenes Gartenfest, von dem er in seiner am 15. Dezember 1862 nach Katalog erfolgenden Bestellung einen Vorgeschmack gibt:

---

Herzog von Nassau und Ihre Hoheit den Prinzen von Sachsen-Coburg zu schicken, die mit ihnen sehr zufrieden scheinen.“

<sup>571</sup> Brief der Firma G.H. Mumm (Reims) vom 29. Dezember 1862, CD 03, Film 07, Bild 161-162, hier 162. Ü.d.V.: „Sollte Ihre Hoheit zustimmen, so wird mein Vertreter Herr A. Schalm, der in einigen Wochen in Cottbus sein wird, die Ehre haben, sich auf Ihr Schloss zu begeben. Er wird Ihnen dann alle sechs Monate einen Besuch abstatten, um Ihre Bestellungen entgegen zu nehmen. Sollte Ihre Hoheit es jedoch vorziehen, sich direkt an uns zu wenden, so unterrichten wir unseren Verteter davon umgehend.“

<sup>572</sup>Pückler bestellt neben den Glastulpen auch die „Lampen“, die diese beleuchten sollen: „[...] pour pouvoir en cas de besoin y mettre une grosse tige en fer ou en bois, que je ferais construire ici, mais vous m'enverrez les lampes pour placer dedans.“, CD 16, Film 66, Bild 348-351, hier 350, Ü.d.V. : „[...] um wenn nötig, dort eine dicke Stange aus Eisen oder Holz hineinzuschieben, die ich mir hier anfertigen lassen werde, aber schicken Sie mir die Lampen, um sie darin anzubringen.“

<sup>573</sup> Siehe Barnetts in Brief vom 15. Dezember 1862, CD 02, Film 04, Bild 384. Ü.d.V.: „Einziges Geschäft für die Herstellung von Leuchtblumen und -früchten und Leuchtartikeln aller Art.“

[...] 50 lanternes, simples comme les ballons ordinaires et en différentes couleurs, arrangés de manière à être attachés sur des bâtons et portés par autant d'hommes ou femmes qui exécutent des danses derrière une haie qui cache leur personnes [sic], produisent l'effet très drôle de lanternes sautillant tout seuls en l'air.<sup>574</sup>

Dass Pückler so durchaus einen materiellen Kulturtransfer initiieren und ihm zu einer größeren Kundschaft verhelfen könnte, unterstreicht Barnett in seinem Brief, in dem er der Hoffnung Ausdruck gibt, dass der Fürst zufrieden sein und ihn weiterempfehlen möge: „J'espère que tout est arrivé en bon état et que mes soins et mon attention vous contenteront assez pour mériter votre recommandation.“<sup>575</sup>

Wenn Barnett hofft, Pücklers Weiterempfehlung zu « verdienen », dann geht diesem auch hier eine Reklamation seitens des Fürsten voraus. In seiner Bestellung vom 15. November 1862<sup>576</sup> referiert Pückler gleichzeitig auf eine schon vorher erfolgte Lieferung, die nicht zu seiner Zufriedenheit ausgeführt worden war, denn ein Ballon war auf dem Transport kaputt gegangen und die Farben einiger Glasfrüchte verblichen. Er hofft auf Ersatz, eine fortan bessere Verpackung und frischere Farben, wobei eine weitere Zusammenarbeit auch hier keinesfalls in Frage gestellt wird. Es mag hier allerdings auch hinzukommen, dass - wie dem Briefkopf zu entnehmen ist - Barnett der einzige Vertreter dieser beleuchtbaren Glasobjekte in Paris war.

Ein weiterer, kurzer Briefwechsel lässt den Fürsten zu einem wichtigen Element eines europäischen Kulturnetzwerkes werden: Zeitgleich wurde in Belgien und in Frankreich in den 1860er Jahren eine neue Gesamtausgabe des insgesamt vierbändigen „*Froissart*“ unter der Berücksichtigung der vor allem im 15. Jahrhundert weit verbreiteten und reich illustrierten Abschriften vorbereitet, wobei sich zwei Bände dieses „*Froissart*“ in der Pücklerschen Schlossbibliothek befanden.<sup>577</sup> Es handelt sich dabei um eine von dem Franzosen Jehan Froissart (um 1337 - um 1405)<sup>578</sup> verfasste Chronik über die erste Hälfte des Hundertjährigen

---

<sup>574</sup> Pücklers auf Französisch verfasste Bestellung vom 15. November 1862, CD 16, Film 66, Bild 348-351, hier 349. Ü.d.V.: „50 Laternen, einfach wie gewöhnliche Bälle und in verschiedenen Farben, so gemacht, dass sie an Stäben angebracht werden können, die von ebenso vielen Männern oder Frauen getragen werden, die hinter einer Hecke tanzen, die wiederum ihre Körper verbirgt, was einen sehr lustigen Effekt hat: Die Laternen hüpfen wie von allein durch die Luft.“

<sup>575</sup> Siehe Barnetts auf Französisch verfassten Brief an Pückler vom Januar [kein genaues Datum] 1863, CD 02, Film 04, Bild 389. Ü.d.V.: „Ich hoffe, dass alles in gutem Zustand eingetroffen ist und dass meine Sorgfalt und meine Bemühungen Sie so zufrieden gestellt haben, dass ich Ihre Weiterempfehlung verdiene.“

<sup>576</sup> Brief von Pückler an Barnett vom 15. November 1862 CD 16, Film 66, Bild 348-351.

<sup>577</sup> Friedrich/Herold 2019.

<sup>578</sup> Andere Quellen geben 1410 als Todesdatum an.

Krieges (1337-1453). Der Autor hatte direkten Kontakt zum französischen, englischen und schottischen Hof, an denen er Informationen von Zeitzeugen einholte, was seine *Chroniques de France, d'Angleterre, d'Ecosse, de Bretagne, de Gascogne, de Flandre et lieux circonvoisins*, erstmals gedruckt 1495, zu einem äußerst wertvollen Dokument über die europäische Geschichte des 14. Jahrhunderts werden ließ. Die beiden Bände, die Pücklers Vorfahren im 18. Jahrhundert durch einen Ankauf aus der Wassenaarschen Bibliothek im Haag (heute das niederländische Den Haag) erstanden hatten, umfasste die vier Bücher in zwei Foliobänden mit 263 Pergamentblättern und 200 Miniaturmalereien.<sup>579</sup> Auf französische Abkaufangebote zu hohen Summen schon zu Zeiten Ludwig XVI. waren Pücklers Vorfahren nicht eingegangen.<sup>580</sup> Der belgische Archivar, Historiker und Politiker Baron Joseph Kervyn de Lettenhove (1817-1891) sowie der französische Archivar und Historiker Siméon Luce (1833-1892) baten Pückler schriftlich und unabhängig voneinander um Präzisionen und die Abschrift ausgewählter Seiten. Wie Lettenhoves Brief vom 12. Dezember 1867 zu entnehmen ist<sup>581</sup>, hatte er vom Großherzog von Sachsen-Weimar-Eisenach erfahren, dass Pückler ein Exemplar des „Froissart“ besaß und hatte sich in einem ersten Schreiben an den deutschen Diplomaten in Brüssel, Herrmann von Balan (1812-1874) gewendet, der den Kontakt zu Pückler herstellte und Lettenhoves Anfrage weiterleitete.<sup>582</sup> Es folgt ein Brief an Pücker selbst vom 13. Januar 1868<sup>583</sup> und Pücklers Antwortschreiben mit den präzisen Antworten auf Lettenhoves Fragen.<sup>584</sup> Ein Dankschreiben des Belgiers vom 07. April 1868<sup>585</sup> beendet diesen kurzen und sehr zweckgebundenen Briefwechsel. Der Franzose Siméon Luce wendet sich im August desselben Jahres in einem Brief an den Fürsten, dem er schreibt, er würde gerne in Branitz vorbeikommen und Abschriften selbst vornehmen, um den Fürsten nicht damit zu belasten, wenn die Zeit nicht drängen würde.<sup>586</sup> Der fortwährend kranke Pückler entschuldigt sich für seine späte Antwort, die er dem französischen Archivar erst im Februar des darauffolgenden Jahres zukommen lässt und ihn freundlich darauf hinweist, dass er die ihm gegebenen Antworten auch schon dem belgischen Historiker geliefert hat.<sup>587</sup>

---

<sup>579</sup> Friedrich/Herold 2019, S.51.

<sup>580</sup> Friedrich/Herold 2019, S.51.

<sup>581</sup> Siehe Brief von Lettenhove an Pückler vom 12. Dezember 1867, CD 16, Film 67, Bild 367-370.

<sup>582</sup> Siehe Brief von Balan an Pückler, dem er den Brief von Lettenhove beilegt, CD 16, Film 67, Bild 367-370.

<sup>583</sup> Brief von Lettenhove an Pückler vom 13. Januar 1867, CD 16, Film 67, Bild 396-398.

<sup>584</sup> Brief von Pückler an Lettenhove vom 28. März 1868, CD 16, Film 67, Bild 416-419.

<sup>585</sup> Brief von Lettenhove an Pückler vom 07. April 1868, CD 16, Film 67, Bild 430-431.

<sup>586</sup> Brief von Luce an Pückler vom 11. August 1868, CD 16, Film 68, Bild 154-157.

<sup>587</sup> Brief von Pückler an Luce vom 24. Februar 1869, CD 16, Film 68, Bild 151-153.

Lettenhove veröffentlichte die *Chroniques* zwischen 1867 und 1877 in 26 Bänden mit Varianten von 137 verschiedenen Manuskripten.<sup>588</sup> Luce brachte die Chroniken zwischen 1869 und 1879 in acht Bänden heraus. Heute ist dieses wertvolle Buchobjekt, das Varnhagen und Ludmilla Assing bei ihrem Besuch im Juli 1858 in Branitz noch bewundern konnten,<sup>589</sup> und das bis um 1900 noch in der Pücklerschen Bibliothek vorhanden war,<sup>590</sup> nicht mehr auffindbar, was Pücklers Antworten auf Lettenhoves Fragen und deren Integration in die Neuausgaben noch wertvoller machen und Pücklers Beitrag zu diesen beiden kurzen Briefwechseln in einem größeren Kontext situieren.

In Pückler Nachlass befinden sich auch Einladungen französischer Institutionen, wie die Pariser *Société française de Statistique universelle*<sup>591</sup>, in der Pückler schon 1834 Ehrenmitglied wurde<sup>592</sup> und das Pariser Afrika-Institut, das Pückler die Ehrenpräsidentschaft antrug.<sup>593</sup> Deutlich werden daran nicht nur die hohe Achtung und Wertschätzung, die der Fürst damit auch in Frankreich erfuhr, sondern ebenso der ihm somit potenziell geöffnete Zugang zu neuen französischen Netzwerken.

Es wird deutlich, dass Pückler durch Kulturobjekte, Kulturtechniken, kulinarische Spezialitäten, Kleidung und nicht zuletzt seine arabischen Pferde die eigene Kultur bereicherte. Dienen diese materiellen Kulturtransfers in erster Linie seinem eigenen Komfort und als Erinnerungsstücke, so wird auch deutlich, dass Pückler darauf bedacht war, Elemente anderer Kulturen in die eigene einzuführen. Ganz besonders gilt dies natürlich für die arabischen Pferde, die er nicht nur zeigt, sondern auch verkauft und damit auf die Pferdezucht in Deutschland Einfluss nimmt. Durch gastronomische Spezialitäten bereichert er auch die deutsche Küche und trägt so neue Produkte, französische Spezialitäten und Zubereitungsarten in die Heimatkultur, die, so wie es auch tut, von seinen Gästen durchaus übernommen werden können.

---

<sup>588</sup> Besonders im 15. Jahrhundert erfuhr die Chronik eine beachtliche Verbreitung. Mehr als hundert Manuskripte waren aus dieser Zeit erhalten, darunter auch die Pücklerschen Exemplare. Siehe Friedrich/Herold 2019, S. 52.

<sup>589</sup> Siehe Friedrich/ Herold 2019, S. 51.

<sup>590</sup> Ebd. S. 53.

<sup>591</sup> Diese Gesellschaft existierte mit besonderer Erlaubnis des französischen Innenministeriums und unter dem Schutz des französischen Königs von 1829 bis 1860. Ihre Mitglieder umfassten unter anderen Fürsten, Minister, Gesandte, Abgeordnete. Die Gesellschaft hatte sich zur Aufgabe gestellt, genaue Statistiken in allen Wissensgebieten zu erstellen. (Siehe Untertitel des von der Gesellschaft herausgegebenen *Journals des travaux de la Société française de la Statistique universelle*, IV, n° 7 Paris 1834).

<sup>592</sup> Siehe Pücklers Brief an César Moreau, den Direktor der Société vom 01. Januar 1834: „J’accepte avec infiniment de plaisir l’honneur que me fait la Société française de Statistique universelle en m’admettant au nombre de ses membres honoraires.“ in Pückler 1873-76, Bd 8, S. 356.

<sup>593</sup> Siehe Brief des Präsidenten Hippolyte de Saint-Anthoine an Pückler vom 15. Oktober 1852, CD 01, Film 03, Bild 546-549.

## 6. Fazit

Die hauptsächliche Frage, der in der vorliegenden Studie nachgegangen wurde, war: Welche Aufschlüsse liefern die auf Französisch gehaltenen, bisher unveröffentlichten Briefwechsel des Fürsten Pückler sowohl über ihn selbst als auch über seine deutsch-französischen Kulturtransfers? Letztere waren schon zuvor in einschlägigen Forschungsbeiträgen untersucht und nachgewiesen worden, jedoch vor allem an Pücklers literarischen Werken und kaum an seinen Briefwechseln.

Im Laufe der Untersuchung wurde recht schnell klar, dass angesichts der Fülle des Materials nicht alle auf Französisch verfassten unveröffentlichten Briefe des Fürsten einbezogen werden konnten, sondern eine Auswahl getroffen werden musste. Dabei erschienen die beiden Themenbereiche „Orient“ und „Hof“ als besonders vielversprechend, da sie einerseits einen politischen Hintergrund haben und sich andererseits auf die zweite Hälfte der 1830er und die 1850er Jahre beziehen, Zeiträume die zugunsten Pücklers früher Schriften bisher in der Forschung weniger Beachtung fanden.

Die untersuchten Briefwechsel aus beiden Zeiträumen haben gemeinsam, dass auch sie dem von Ulf Jacob als Lebensprinzip des Fürsten herausgestellten und auf saint-simonistischem Gedankengut beruhenden Nützlichkeitsgedanken folgen. Im Orient, besonders in Ägypten, ist Pücklers höchstes Ziel, sich dem „Vizekönig“ Mehemed Ali nützlich zu machen und ihm zu einem positiveren Bild in Europa zu verhelfen. In der Heimat ist es Pücklers oberstes Ziel, dem preußischen Hof den französischen Kaiser Napoleon III. als vertrauenswürdigen Partner für den Aufbau eines soliden Europa nahe zu bringen. Im Orient setzte Pückler dabei auf ein weitverzweigtes Netzwerk und den Einsatz möglichst vieler Medien, das heißt seine Reiseberichte, die er zum Teil schon während seiner Abwesenheit in Deutschland auf den Markt bringen ließ, und Zeitungsartikel, die er für die Augsburger *Allgemeine Zeitung* schrieb. Beide mussten daher bei der Untersuchung mit berücksichtigt werden, denn die Briefe liefern hier oft nur Zusatz- und Hintergrundinformationen. In Bezug auf den französischen und preußischen Hof geht es Pückler jedoch umgekehrt um exklusive Kontakte, um Informationen aus erster Hand, die in einem kleinen Netzwerk auf höchster Ebene weitergeleitet werden, wobei Pückler eine zentrale Rolle zukommt.

Im Einzelnen lassen sich folgende Ergebnisse von den untersuchten Briefwechseln festhalten:

- Pückler ist besonders in Ägypten Augenzeuge von französischen Kulturtransfers, über die er in seinen Reiseberichten detailliert berichtet und das Land als ein modernes, im Aufbau begriffenes darstellt. Erst durch einen bisher unveröffentlichten Brief erfahren wir, dass er sogar selbst in Ägypten innenpolitische Entscheidungen zu beeinflussen wusste und sich als ein in der Aktualität verankerter, tätiger, auch einflussreicher Orientreisender zeigt und damit eine herausragende Stellung unter den Orientreisenden seiner Zeit einnimmt. Es wurde allerdings auch deutlich, dass Pückler in seinen Reiseberichten literarische, publikumswirksame Verfahren benutzt, die seine Haltung dem Orient gegenüber insofern uneindeutig erscheinen lassen, als sie trotz all seiner gegenteiligen Behauptungen in den Vorworten seiner Reiseberichte und in seinen hier untersuchten Briefen nicht frei von einem Überlegenheitsgestus gegenüber dem Orient erscheint. In Europa dient dieses Verfahren vor allem dazu, im öffentlichen Gespräch zu bleiben und Kritik hervorzurufen, auf die Pückler (ebenfalls publikumswirksam) reagieren kann. In Ägypten kompromittiert dieses Vorgehen allerdings das Anliegen des Fürsten, ein aktiver Vertrauensmann des ägyptischen Herrschers zu werden. Pücklers Bemühungen um Kulturtransfers aus Europa, nämlich europäische Publikationsstrategien als kulturelle Phänomene zu erklären und den Orientalen nahezubringen, scheitern.
- Bei seinem Bemühen, die französische Presse für Mehemed Ali zu gewinnen, kann sich Pückler auf seine bestehenden Kontakte in Frankreich berufen, indem er sich an Delphine de Girardin wendet. Es wird hier deutlich, dass Pückler in ein (Wahl)Familiennetz eingebunden ist, das durch langes Bestehen, gegenseitige Wertschätzung und Vertrauen eine solide Basis abgibt, und auf das zur weiteren Zusammenarbeit zurückgegriffen werden kann. Dabei können die Ansprechpartner innerhalb des Familiennetzes wechseln. War zunächst Sophie Gay für Pücklers eigenen Erfolg in Frankreich eine wichtige Akteurin, um den Fürsten in den Pariser Kulturbetrieb zu integrieren, so wird später deren Tochter für Pückler die Verbindungsfrau zur französischen Presse. Zu bemerken ist, dass bei der deutsch-französischen Netzwerkarbeit zwischen Sophie Gay und Pückler thematisierte nationale Stereotype, die auf Unterschiede statt auf Gemeinsamkeiten verwiesen, gelöscht werden: Delphine de Girardin und Pückler agieren Mehemed Ali gegenüber nicht mehr als Französin und Deutscher, sondern als Europäer, die den Orientalen (allerdings vergeblich) mit europäischen Kulturtechniken vertraut machen wollen.

- Ein Netzwerk besonderer Art - auch wenn es nur indirekt mit französischen Briefwechseln des Fürsten in Verbindung steht - ist das „hippologische“ Netzwerk um Pückler, in dem er selbst ganz eindeutig Kulturtransfers vom Orient nach Europa leistet. Angeregt durch persönliche Kontakte, bis dahin unveröffentlichte französischen Dokumente und beauftragt mit präzisen Fragestellungen entwickelt sich der pferdebegeisterte Pückler im Orient zu einem wahren Pferdespezialisten. Er vermittelt nicht nur Wissen um die Tiere nach Deutschland, sondern auch praktische Kauftipps und erstet selbst mindestens zehn arabische Pferde, die er nach Deutschland transportieren lässt und die dort zur Ansicht, Überzeugung, zum Verkauf und zur Zucht zur Verfügung stehen. Damit werden die Pferde selbst wichtige Akteure im Netzwerk. In diesem benutzt Pückler auch das Medium Brief auf besonderen Art: Durch eine mehrteilige Artikelserie in Briefform in der *Augsburger Allgemeinen Zeitung* öffnet der Fürst das Netzwerk potenziell der ganzen Leserschaft der Zeitung. Die Strategie ist von Erfolg gekrönt, da die Leser Details zu den Pferden einfordern. Ganz dem Habitus des Adligen entsprechend, der Zeit, Geld, gute Kontakte, exklusives Wissen und nicht zuletzt die Pferde selbst als Statussymbol besitzt, erobert sich Pückler - selbst kein Pferdezüchter - einen Platz in der Diskussion, die die norddeutschen adligen Pferdezüchter entzweit und sich auf Frankreich ausweitet. Pückler erweist sich also auch hier als „Medienjongleur“, wie besonders die Forschungsarbeiten von Urte Stobe verdeutlicht hatten.
- Für Pückler Briefwechsel nach der Orientreise stellte sich die Frage, ob der Orient als gemeinsamer Erinnerungsort ausreichte, um den Kontakt zwischen ehemaligen Reisenden aufrecht zu erhalten. Herausgestellt werden konnte, dass positive Erinnerungen an eine gemeinsam im Orient verbrachte Zeit zwar ein Wiedersehen motivieren konnten, die Bedingungen dieser Beziehung aber außerhalb des Orients jedesmal neu verhandelt werden mussten. An zwei Beispielen (Léotar und Bonorand) konnte verdeutlicht werden, dass besonders soziale Unterschiede das Fortbestehen der Beziehung bedingen. Daraus ergibt sich wiederum die Frage, ob Pückler den Briefkontakt mit Adligen privilegierte. Sie lässt sich insofern bejahen, als hauptsächlich in Pücklers adligen Netzwerken umfassende Kulturtransfers erfolgten, da sich auch das Netz durch die adligen Netzwerkteilnehmer und deren Kontakte schnell ausdehnen konnte. Allerdings belegt gerade die Korrespondenz mit dem nicht-adligen Léotar, dass Pückler selbst als Mittler zwischen den Kulturen fungierte und über die Jahrzehnte hinweg in der französischen Presse präsent war. Keine andere Quelle als die bisher

unbekannten und unerforschten Briefe von Léotar geben so viel Auskunft über die Rezeption von Pückler in Frankreich. Nicht nur inhaltlich sind Léotars Briefe an den Fürsten von hohem Interesse. Sie sind auch auf Grund ihrer Materialität kulturhistorisch wertvolle Dokumente, denn der soziale Unterschied macht sich nicht zuletzt an Léotars unsicherem Umgang mit der eigenen Muttersprache bemerkbar.

- Dass Pückler nicht nur ein „Repräsentationskünstler“<sup>1</sup> und „talentierter Selbst-Vermarkter“<sup>2</sup> war, sondern seine Kontakte nach Frankreich auch nutzte, um sich uneigennützig, fernab von jeglicher Repräsentation und Inszenierung jahrzehntelang für Andere einsetzte, belegt das Briefnetzwerk um Carl Jäger/Caïd Osman. Pückler mobilisierte in Frankreich all seine bestehenden Kontakte - auch die höchsten - für den in französischen Diensten stehenden preußischen Landsmann, der vom Alter her sein Sohn hätte sein können. Bei aller Bewunderung für dessen militärische Erfolge kümmert sich Pückler väterlich um ihn und wird selbst ein fester Bestandteil des Familiennetzwerkes, das sich aus Caïd Osman, seiner Mutter, Schwester, seinem Bruder und Pückler zusammensetzt, wobei dieser selbst eine überaus wichtige Position im Netzwerk einnimmt und nicht nur die Vaterrolle übernimmt, sondern durch Kontakte nach außen - besonders nach Frankreich und dabei zu Napoleon III. persönlich - das Anliegen der Familie voranbringen kann. Durch diese enge Familienverbundenheit, die sogar nach dem Tod Caïd Osmans aufrecht erhalten wird, muss auch die Aussage, Pückler habe an „Bindungsschwäche“<sup>3</sup> gelitten, revidiert werden. - Der Kulturtransfer erfolgt im Netzwerk um Caïd Osman zum einen in seiner vertikalen Dimension, wenn Pückler der Familie Kulturpraktiken vermitteln kann. Zum anderen erhält Pückler - von der breiten Öffentlichkeit unbemerkt und unabhängig von seinem Dazutun - in der französischen (Militär)Geschichte des 19. Jahrhunderts einen festen Platz: Caïd Osman wird in den Memoiren französischer Generäle immer im Zusammenhang mit dem Fürsten genannt, mit dem Hinweis, dass er diesem im Orient als Sekretär gedient hatte, der Fürst ihm aber auch innerhalb der französischen Armee durch entsprechende Kontakte ermöglicht hatte, die Fremdenlegion zu verlassen und den französisch-algerischen Spahis beitreten zu können. Darüber hinaus bietet Caïd Osman, der für die französische Armee bis in die heutige Ukraine, nach China und Mexiko kommt, selbst ein wichtiges Element des Kulturtransfers: Über den Briefwechsel mit ihm kann Pückler

---

<sup>1</sup> Stobbe 2015, S. 199.

<sup>2</sup> Jacob/Neuhäuser/Streidt 2019, S. 7.

<sup>3</sup> Ebd, Bildlegende von Ulf Jacob, S. 342.

aus erster Hand über militärische Eingriffe Frankreichs in der Welt informiert werden, wobei eine eingehende Untersuchung des (auf Deutsch gehaltenen) Briefwechsels zwischen Pückler und Caïd Osman noch aussteht.

- Pücklers Einbezug in Familiennetzwerke werden auch in der Beziehung zu Augusta von Preußen deutlich, die Pückler - bei aller Einhaltung der Etikette - als ein Mitglied des Familiennetzwerkes am sächsisch-weimarischen Hof ansieht, ein Privileg, so schreibt sie, das sie als ein von ihren Großeltern und Eltern ererbtes bezeichnet. Pückler gilt ihr als beständiger Freund und Berater in allen politisch und familiär schwierigen Lebenslagen, ein Gleichgesinnter, der treu zu ihr hält, wenn sie am Berliner Hof und in der Bevölkerung auf wenig Sympathie stößt. Damit steht eine zwischenmenschliche Basis bereit, die es zulässt, politische Informationen von außen (hier Informationen über Napoleon III.) als zuverlässig und glaubwürdig erachten zu lassen.
- Das Aufdecken von Pücklers Einbezug in verschiedene (Wahl)Familiennetzwerke war eher unerwartet, erweist sich aber insofern als bedeutungsvoll, als die Familiennetzwerken eigenen „strong ties“ hier in ihrer das Netzwerk konsolidierenden Funktion voll zur Wirkung kommen. Die Dynamik des Netzwerkes muss allerdings von einer Person geleistet werden, die auch in Verbindung zu anderen Netzwerken steht. Diese Rolle nimmt in all den oben genannten Familiennetzwerken Pückler ein.
- Im höfischen Netzwerk ist Pückler die Exklusivität der Kontakte wichtig. Von seiner Audienz bei dem französischen Kaiser 1854 liefert er Augusta von Preußen direkt einen detaillierten Bericht, der insofern als Kulturtransfer zu betrachten ist, als er das Bild, das sich der preußische Hof vom französischen Kaiser macht, positiv beeinflussen kann und soll. Umgekehrt wird der preußische Hof auch darüber informiert, wie die eigene Politik und das Weltgeschehen von dem französischen Kaiser interpretiert werden. Auch wenn Pücklers - ebenso wie Augustas - politische Einflussnahme natürlich sehr beschränkt war, geht dennoch Pücklers Haltung zu Napoleon III. über eine kontemplative, nur schwärmerische weit hinaus. Der Fürst übernimmt eher die Funktion eines Diplomaten, allerdings ohne Amt. Das Ideal eines geeinten, starken Europas sieht Pückler - zumindest in den 1850er Jahren - nur durch Napoleon III. erreichbar, in enger Zusammenarbeit mit Preußen. Ganz in diesem Dienst stehen seine Bemühungen um eine deutsch-französische Annäherung, der er mit den ihm gegebenen Mitteln Vorschubleistete.
- Um den Kontakt zum französischen Kaiserhof aufrecht zu erhalten, wählt Pückler aus den in Paris persönlich gemachten Bekanntschaften eine Person aus, Stéphanie Tascher

de la Pagerie, die ihm Informationen aus erster Hand liefert, die er wiederum an den preußischen Hof weiterleiten kann. Informationen darüber, wie der französische Kaiser im Alltag agiert und reagiert (besonders auf die gegen ihn verübten Attentate) sieht der Fürst als wichtige Hintergrundinformationen dafür an, Napoleon III. als Politiker einschätzen und seine zukünftigen Reaktionen auf das Weltgeschehen davon ableiten zu können. Stéphanie Tascher ist - wie in der Studie deutlich werden konnte - nicht Pücklers einzige Kontaktperson nach Frankreich, wohl aber die „am besten platzierte“, wie Pückler selbst schreibt, nämlich in nächster Nähe des Kaisers. Die Gräfin ist sich der sie instrumentalisierenden Rolle durchaus bewusst und trägt das Ihre dazu bei, den französischen Kaiserhof über alles zu rühmen. Um sie immer wieder zum Schreiben anzuhalten und den Kontakt nicht abbrechen zu lassen, benutzt Pückler, wie Maillet schon überzeugend dargestellt hatte, den galanten Schreibcode und verzichtet nicht auf ein erotisierendes Moment, das besonders seinen Schriftverkehr mit Frauen kennzeichnet.

- Bei den materiellen Kulturtransfers, die Pückler aus dem Orient vornimmt, gibt es verschiedene Arten zu unterscheiden. Zum einen geht es um Objekte (z.B. die Engarebs, eine Art Klappliege), die es in der deutschen Heimat nicht gibt und die durch ihre Solidität und ihre Multifunktionalität - sprich ihre Nützlichkeit - von dem Fürsten mit der ausdrücklichen Absicht in die Heimat importiert werden, sie dort nachbilden zu lassen. Andere Objekte werden in einem „Orientzimmer“ im heimatlichen Schloss ausgestellt und dienen nicht nur dem eigenen Erinnern, sondern auch dem Zeigen, wobei Pückler sich einen bunt zusammengewürfelten, eigenen „Orient“ schafft und sich dadurch, ebenso wie durch die orientalische Kleidung, die er trägt und der nichts „Karnevaleskes“<sup>4</sup> anhaftet, als Weitgereister und Mann von Welt inszeniert.
- Aus Frankreich - so konnten verschiedene Briefwechsel mit französischen Händlern belegen - ließ Pückler kulinarische Spezialitäten liefern, um so deren Authentizität zu garantieren. Die durch Tafelbücher belegbaren Diners gaben dem Fürsten die Gelegenheit, seine Gäste diese französischen Produkte entdecken zu lassen, ebenso wie ausgefallene Accessoires, die er aus Paris für Gartenfeste kommen ließ. Gerade im kulinarischen Bereich erwies sich Pückler in den Briefwechseln als treuer Kunde, der trotz gelegentlicher Reklamationen über Jahrzehnte hinweg mit denselben französischen Händlern in Geschäftsbeziehungen stand.

---

<sup>4</sup> Polaschegg 2019, S. 188.

- Durch den Besitz wertvoller historischer Dokumente, besonders der mittelalterlichen Chronik „Froissart“ war Pückler schließlich auch selbst ein wichtiger Kontakt für französische und belgische Historiker, die sich vor einer Neuedition schriftlich an den Fürsten wendeten.

Es bleibt zu fragen, warum gerade die hier behandelten Briefe bzw. Briefwechsel zu denen gehören, die Ludmilla Assing nicht veröffentlichte bzw. Pückler selbst nicht zur Publikation bestimmte. Natürlich gilt zuerst das sprachliche Argument: Eine an ein deutschsprachiges Lesepublikum gerichtete Publikation konnte nicht zu viele fremdsprachliche Anteile, noch dazu ohne Übersetzung, aufweisen. Andere Briefwechsel, wie der mit Léotar, enthalten mehr Briefe von Léotar als von Pückler selbst und hätten noch dazu die Herausgeberin vor materielle Herausforderungen gestellt. Wie sollte sie Abschriften aus französischen Zeitungen und Zeitungsausschnitte über Pückler, wie Léotars holpriges Französisch wiedergeben? Andere Briefe wiederum, wie Pücklers Brief an Boghos Bey über den französische Arzt Clot-Bey hätten dem widersprochen, was Pückler selbst über dessen (vermeintliche) Errungenschaften in Ägypten in den Reiseberichten geschrieben hatte. Und Delphine de Girardins Angebot, einen Korrespondenten für die *Presse*, vielleicht sogar Pückler selbst, als Fürsprecher für Mehemed Ali im Orient zu haben, schlug fehl und wäre vom Lesepublikum wohl eher als Misserfolg seitens Pücklers interpretiert worden. Die sieben von Assing aufgenommenen Briefe<sup>5</sup> von Pückler an den « Vizekönig » aus den Jahren 1837 und 1838 zeigen den Fürsten dagegen als einen enthusiastischen Verteidiger Mehemed Alis, der in ganz Europa die Presse mobilisieren möchte, um Ägypten zu Ansehen und Unabhängigkeit zu verhelfen, ganz nach dem Modell der Philhellenen um Griechenland, wobei dem Leser die Konkretisierung dieser Pläne vorenthalten wird, ebenso wie die Reaktionen von Mehemed Ali. Gerade weil diese unveröffentlichten Briefe und Briefwechsel nicht in den hagiographischen Plan Pücklers und Assings passen, sind sie für heutige Forscher(innen) besonders interessant und aufschlussreich, denn sie eignen nicht nur den „tollen“ Pückler.

Neu und die Pückler-Forschung bereichernd ist - so hoffe ich - besonders das Aufdecken eines umfassenden Kulturtransfers durch Pückler im Sinne von Wissensverbreitung um arabische Pferde. Pückler integriert unveröffentlichte französische Dokumente in seine eigenen Beobachtungen, die er in Briefform nicht nur Adligen, sondern allen zur Verfügung stellt und die sowohl in der deutschen als auch der französischen Presse ihren Platz finden. Pückler tut

---

<sup>5</sup> Siehe Pückler 1873-76, bd 7, S. 151-168.

damit einen Schritt hin zur „Verschmelzung“, die er sich nicht nur für Frankreich und Deutschland, sondern für den Orient und Okzident wünscht.

Eine zweite, meines Erachtens wichtige und ausschließlich auf unveröffentlichte Briefwechsel aufbauende Erkenntnis, ist die, dass Pückler nicht immer und nicht nur auf Repräsentation und Selbstvermarktung bedacht war. Er war in verschiedene (Wahl)Familiennetzwerke eingebunden, wobei er sich - ganz besonders für Carl Jäger/Caïd Osman – uneigennützig einsetzte und all seine Kontakte in Frankreich mobilisierte, bis hin zum französischen Kaiser.

Drittens muss festgehalten werden, dass Pücklers Kontakte zu keinem anderen Land so intensiv und mannigfaltig waren wie mit Frankreich, was besonders seine französischen Briefwechsel belegen.

Leider musste in dieser Studie darauf verzichtet werden, Pücklers französische Briefwechsel in ihrer Gesamtheit zu präsentieren. Unabhängig von Kulturtransfers und Netzwerkanalyse wäre eine eingehende Untersuchung der (zumindest teilweise) auf Französisch verfassten Korrespondenz Pücklers mit Damen aufschlussreich, denn nach eigenen Angaben war besonders diese Art der Korrespondenz, die er „nicht ohne einige Feile“<sup>6</sup> schrieb, sein „wahres Element“.<sup>7</sup>

Auch Pücklers Verhältnis zu Frankreich müsste noch vertieft werden, um es in seiner ganzen Komplexität zu erfassen. Es erstaunt nämlich, dass Pückler, der sich - wie hier aufgezeigt werden konnte - 1854 und 1855 intensiv um eine deutsch-französische Annäherung bemühte und seiner Napoleon-Begeisterung Ausdruck verlieh, 1861 angesichts der mangelnden Durchsetzungskraft des preußischen Königs in seinem Tagebuch vermerkte:

Wir werden bald unsere Stellung in Deutschland so widrig und hoffnungslos gemacht haben, daß uns nichts mehr übrig bleibt, als Hingebung an Frankreich. – Wir haben seit Friedrichs des Großen Tode unsägliche Fehler gemacht, aber die schädlichsten in der neuesten Zeit. Erstens daß wir uns nicht, worin Sardinien geschickter war, an die englisch-französische Allianz gegen Russland sofort anschlossen. Zweitens daß wir nicht nach der Schlacht von Magenta [1859, A.d.V.] ohne Zögern den damaligen Enthusiasmus in ganz Deutschland, den wir seither auf das ungeschickteste untergruben,

---

<sup>6</sup> Pückler 1873-76, Bd.9, S. 304, Tagebucheintrag Oktober 1859.

<sup>7</sup> Ebd.

benutzten, um Frankreich den Krieg zu erklären, das in diesem Augenblick fast wehrlos war.<sup>8</sup>

Pücklers Napoleon-Begeisterung schien also (patriotische) Grenzen gehabt zu haben, die einen Krieg gegen den eigentlich als Verbündeten Gewünschten nicht ausschloss, ja sogar dessen Ausbleiben bedauerte. Ob sich Pücklers politische Einstellung Frankreich gegenüber am Ende der 1850er Jahre gewandelt hatte oder aber die hier untersuchten Briefe nicht seine wahre Überzeugung widerspiegelten, bedarf einer weitgreifenden politisch-historischen Untersuchung, für die der hier im Mittelpunkt stehende Briefnachlass nicht ausreicht.

Das Kapitel Pückler und Frankreich ist also bei Weitem noch nicht abgeschlossen.

---

<sup>8</sup> Siehe Pückler 1873-76, bd 9, S. 336. Tagebucheintrag Dezember 1861.



## 6. Zusammenfassung auf Deutsch

Die vorliegende Studie ist im Rahmen eines deutsch-französischen Cotutelle-Verfahrens zwischen der Universität Bielefeld und der Université d'Angers / Université catholique de l'Ouest (Frankreich) entstanden. Zum Gegenstand hat sie die auf Französisch verfassten und zum größten Teil noch unveröffentlichten Briefwechsel des Fürsten Hermann von Pückler-Muskau (1785-1871). Die Bedeutung Frankreichs, der französischen Sprache, Kultur, Politik, Geschichte, Literatur, Kunst und Gastronomie in Pücklers Leben und Werk wird erst seit wenigen Jahren erforscht (Friedrich/Jacob/Maillet 2012). Bis dahin stand Pücklers Beziehung zu Großbritannien im Vordergrund, was auf seinen ersten und größten literarischen Erfolg, den Reisebericht *Briefe eines Verstorbenen. Ein fragmentarisches Tagebuch aus England, Wales, Irland und Frankreich, geschrieben in den Jahren 1828 und 1829* (1830/31) zurückzuführen ist. Erste Forschungsergebnisse mit Frankreichbezug referierten vor allem auf Pücklers Reiseberichte, kaum auf seine zahlreichen Briefe, wobei sein Nachlass auf 80 000 Blatt geschätzt wird.

Nach intensiver Archivarbeit und Transkription wurden Briefwechsel zu zwei Themenbereichen aus zwei verschiedenen Zeiträumen mit zwei verschiedenen gesellschaftspolitischen Hintergründen zur genaueren Analyse ausgewählt: Pückler und der Orient (in den 1830er Jahren), Pückler und der französische /preußische Hof (in den 1850er Jahren).

Methodisch wurde auf den Ansatz der Kulturtransferforschung zurückgegriffen (Espagne/Werner 1988, Espagne 1999, Middell 2016), der sich besonders für den deutsch-französischen Kontext des 19. Jahrhunderts anbietet. Der Ansatz betont die Wichtigkeit des "Mittlers", der kulturelle Unterschiede überhaupt wahrnehmen und darüber kommunizieren muss, damit ein Transfer initiiert werden kann. Dabei geht es nicht um das Aufdrängen des "Eigenen", sondern vielmehr um eine Defiziterfahrung im "Eigenen", das durch das "Fremde" bzw. "Andere" bereichert werden kann. Um diesen Mittler nicht isoliert zu betrachten, erscheint es sinnvoll, den Ansatz des Kulturtransfers mit der aus der Soziologie stammenden Netzwerkanalyse (Granovetter, Burt u.A.) zu kombinieren. Besonders in einem Briefnetzwerk kann so nicht nur deutlich werden, wer mit wem kommuniziert, sondern auch hinterfragt werden, wo sich ein Mittler in einem Netzwerk positioniert, positionieren muss/müsste oder kann, um größtmöglichen Erfolg beim Kulturtransfer zu erlangen.

An den beiden untersuchten Briefwechseln konnte herausgestellt werden, dass Pückler im Orient auf ein großes Netz mit weiter Verbreitung setzt, am Hof eher auf ein kleines, exklusives Netzwerk.

Im Orient - hauptsächlich in Ägypten - legt Pückler Zeugnis ab von schon aus Frankreich erfolgten Kulturtransfers, mit dem ausdrücklichen Ziel, das Orient-Bild der Europäer zu aktualisieren und durch Fakten zu untermauern. Er hebt sich durch seine feste Verankerung in der Aktualität von den zu seiner Zeit tonangebenden französischen Orientreisenden Chateaubriand und Lamartine ab, obwohl seine Haltung bei Weitem nicht immer eindeutig erscheint (Said 1978, Polaschegg 2005, Hamann 2007).

Pückler, der im Orient sein Wissen um arabische Pferde vertieft, diese auch käuflich erwirbt und in die Heimat transportieren lässt, nimmt eine zentrale Stelle in einem entstehenden deutsch-französischen "hippologischen" Netzwerk ein, in dem auch den Pferden eine entscheidende Rolle zukommt (Latour 2006) und Pückler durch beides (Wissen und Pferde) die heimatische Kultur wesentlich bereichert. Das Medium Brief wird dabei - je nach Bedarf- als Privatbrief oder als offener Brief in der Presse eingesetzt.

Ein ganz neuer Aspekt konnte durch ein Briefnetzwerk aufgedeckt werden, in dem Pückler sich nicht als "Medienjongleur" und "Repräsentationskünstler" (Stobbe 2015) inszeniert, sondern alles in Bewegung setzt, um sich durch seine privilegierten Kontakte, fernab von der Öffentlichkeit, nützlich zu machen. Pückler wird Teil eines Familiennetzwerkes, wobei den Kontakt nach außen sichert und zur Dynamik desselben beiträgt (Bidart/Gegenne/Grossetti 2011). Briefen kommt dabei eine tragende Rolle zu.

Die Netzwerke am Hof dienten Pückler hauptsächlich dazu, Hintergrundinformationen, Reaktionen, Einschätzungen der Weltpolitik von Frankreich nach Preußen und (in geringerem Maße) von Preußen nach Frankreich zu vermitteln. Dabei wurde der Kontakt zu den französischen Herrschern besonders durch dritte - oft Hofdamen – gewährleistet. In einem kleinen, exklusiven Netzwerk musste Pückler Strategien anwenden, um selbst ein interessanter Gesprächspartner zu bleiben und den Kontakt nicht zu verlieren. Seine adlige Kompetenz des galanten Schreibens (Kittelman 2012) konnte ihm dabei dienen.

Deutlich wurde, dass auch und gerade Pücklers französische Briefwechsel Aufschluss darüber geben können, wie fest und auf welche verschiedenen Arten Pückler mit Frankreich verbunden war und sich nach seinem durch den Saint-Simonismus beeinflussten Weltbild (Jacob 2012) nützlich machen wollte, auch in und für Frankreich.

## 7. Literaturverzeichnis / Bibliographie

### PRIMÄRLITERATUR

ASSING 1873-74: Ludmilla Assing, Fürst Hermann von Pückler-Muskau. Eine Biographie, 2 Bde, Bd 1: Hamburg 1873, Bd 2: Berlin 1874.

ASSING 2004: Ludmilla Assing, Fürst Hermann von Pückler-Muskau. Eine Biographie, 2 Bde, Bd 1: Hamburg 1873, Bd2: Berlin 1874. (Nachdruck), Hildesheim u.a. 2004.

BARAIL 1897: François Charles du Barail, Mes souvenirs. Bd 1: 1820-1851, Bd 2: 1851-1864, Bd 3: 1864-1870, Paris 1897 (12. Auflage).

BELOW 1907: Georg von Below, Artikel « Saucken » in: Allgemeine Deutsche Biographie, herausgegeben von der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Band 53 (1907), S. 713-717.

BISMARCK 2015: Otto Fürst von Bismarck, Gedanken und Erinnerungen, Köln 2015. (Nachdruck der gleichnamigen, zweibändigen Ausgabe von 1898).

BÖRNE 1832: Ludwig Börne, Briefe aus Paris 1830-1831, 2 Bde, Hamburg 1832.

BONAPARTE 1844: Louis-Napoléon Bonaparte, L'extinction du paupérisme, Paris 1844.

BUHL 2005: Marc Buhl, Rashida oder der Lauf zu den Quellen des Nils, Frankfurt, Eichborn 2005.

CAILLIAUD 1823-27: Frédéric Cailliaud, Voyage à Méroé et au fleuve blanc (4 tomes et un atlas), fac simile de l'édition royale de 1823-27, Paris 1823-27.

CASTELLANE 1852: Pierre de Castellane, Souvenirs de la vie militaire en Afrique, Paris 1852.

CHATEAUBRIAND 1811: François de Chateaubriand, Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, Paris 1811, hg. von Jean-Claude Berchet, Paris 2005.

DAMOISEAU 1833: Louis Damoiseau, Voyage en Syrie et dans le désert par feu Louis Damoiseau, précédé d'une notice sur l'auteur par Jean May, Paris 1833.

DAMOISEAU 1842: Louis Damoiseau, Hippologische Wanderungen in Syrien und der Wüste. Aus dem Französischen übersetzt von Theodor Heinze, Leipzig 1842.

DEVAL 1828: Charles Deval, Deux années à Constantinople et en Morée (1825-1826) ou Esquisses historiques sur Mahmoud, les Janissaires, les nouvelles troupes, Ibrahim-Pacha, Solyman-Bey, etc., London/Paris 1828.

DICKENS 1839: Charles Dickens, Die Pickwickier, Leipzig 1839, Original: The Posthumous Papers of The Pickwick Club, (1836/37), auch bekannt unter dem Titel « The Pickwick Papers ».

DICKENS 1855: Charles Dickens, Die Pickwickier. Neu aus dem Englischen von Dr. Carl Kolb. Zweite Auflage, Stuttgart 1855.

DINO 1909: La Duchesse de Dino, Chroniques de 1831 à 1862, 4 Bde, Bd 1: 1831-1835, Bd 2: 1836-1840, Bd 3: 1841-1850, Bd 4: 1851-1862, hg. von der Prinzessin Radzewill, Paris 1909.

ESTOURMEL 1844: Joseph d'Estourmel, Journal d'un voyage en Orient, 2 Bde, Paris 1844.

GAJEK/GAJEK 2001: Enid und Bernhard Gajek, Die Leidenschaft ist der Schlüssel zur Welt. Bettine von Arnim/Hermann von Pückler-Muskau. Briefwechsel 1832-1844, Stuttgart 2001.

GALLAND 1704-08: Antoine Galland, Les mille et une nuits : contes arabes, Paris 1704-08.

GAY 1837: Sophie Gay, Salons célèbres, Paris 1837.

GIRARDIN 1860/61: Delphine de Girardin, Œuvres complètes, 6 Bde, Paris 1860/61.

GOETHE 1830: Johann Wolfgang von Goethe [Rezension] Briefe eines Verstorbenen. Ein fragmentarisches Tagebuch aus England, Wales, Irland und Frankreich, geschrieben in den Jahren 1828 und 1829. Zwei Theile, F.G. Franck, München 1830. In: Jahrbuch für wissenschaftliche Kritik, Berlin 1830, Bd 2, Spalten 468-472. Auch in: Christian Friedrich / Volkmar Herold/ Siegfried Kohlschmidt (Red), hg vom Fürst Pückler Museum - Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr.1), Berlin 1995, S. 66-69.

GRABEIN 1943: A.C [Anna Cecile] Grabein, Der letzte große Kavalier. Hermann von Pückler-Muskau. Roman, Berlin 1943, Neuauflagen 1944 und 1953.

HAHN-HAHN 1842: Ida Hahn-Hahn, Erinnerungen aus und an Frankreich, Berlin 1842.

HAHN-HAHN 1844: Ida Hahn-Hahn, Orientalische Briefe, Hamburg 1844.

HERWEGH 1841: Georg Herwegh, Gedichte eines Lebendigen. Mit einer Dedikation an den Verstorbenen, Zürich und Winterthur 1841, S. 7-11.

HEINE 1831: Heinrich Heine, Nachträge zu den Reisebildern, Hamburg 1831.

HOFFMANN 2004: E.T.A Hoffmann, Das öde Haus (1817), in: ders. Nachtstücke, 2. Teil, Berlin 1817, S. 1-74. Separate Ausgabe, Husum 2004.

IMMERMANN 1839: Karl Immermann, Münchhausen. Eine Geschichte in Arabesken. Dritter Theil, 6. Buch, Düsseldorf 1839.

JÄGER A. 1840: August Jäger, Skizzen und Erinnerungen aus Algier und Algerien, Leipzig 1840.

JÄGER A. 1841: August Jäger, Das Leben des Fürsten von Pückler-Muskau, Stuttgart 1843.

JÄGER A. 1846: August Jäger, Das orientalische Pferd und das Privat-Gestüte Seiner Majestät des Königs von Württemberg. Eine hippologische Monographie für Züchter, Freunde und Kenner von edeln Pferden, Stuttgart 1846.

JÄGER C. 1839: Carl Jäger, Der Missionär. Historisch-romantische Skizze aus Tunis und Malta, Leipzig 1839.

JÄGER C. 1841: Carl Jäger, Briefe und Bilder aus dem Großherzogtum Baden und dem Elsass, Leipzig 1841.

LABORDE/BELLEFONDS 1830: Léon de Laborde / Linant de Bellefonds, Voyage de l'Arabie Pétrée, Paris 1830.

LABORDE 1837: Léon de Laborde, Voyage de la Syrie par MM Alexandre de Laborde, Becker, Hall et Léon de Laborde, Paris 1837.

LABORDE 1838: Léon de Laborde, Voyage d'Asie mineure, Paris 1838.

LAFOND 1910 : Paul Lafond, L'Aube romantique. Jules de Rességuier et ses amis, Chateaubriand - Emile Deschamps - Sophie Gay - Madame de Girardin - Victor Hugo - Lamartine - H.T. de Latouche - Sainte-Beuve - A.Soumet - Eugène Sue - Alfred de Vigny. Paris, Mercure de France 1910.

LAMARTINE 2011: Alphonse de Lamartine, Souvenirs, impression, pensées et paysages pendant un voyage en Orient (1832-1833) ou Notes d'un voyageur, Paris 1835, Ausgabe Folio hg. von Sophie Basch, Paris 2011.

LAROUSSE 1875 : Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle, Bd 13, Paris, Larousse 1875, Eintrag « PUCKLER-MUSKAU » S. 394f.

LAUBE 1932: Heinrich Laube, Die arabischen Pferde des Fürsten Pückler (1841). Privatdruck der Fürst-Pückler-Gesellschaft. Erste Jahregabe zur Tagung 3./4. September 1932 in Muskau, Berlin 1932.

MÄHLY 1888: Jacob Achilles Mähly: "Pückler-Muskau, Fürst von", in: Allgemeine Deutsche Biographie, hg von der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Bd 26 (1888), S. 692-695.

MARMONT 1837: Auguste de Marmont (= Herzog von Ragusa), Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transsylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte 1834-1835. Paris 1837.

MAUSS 1925: Marcel Mauss, Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques, in: L'Année Sociologique 1 (1923/24), S. 30-186, Paris 1925 (Originaltext); deutsch : Die Gabe (1968, Nachdrucke 1984,1990, zuletzt 2009)

MEYER 1944: Alfred Richard Meyer, Fürst Pückler in Athen. Zugleich der Roman einer romantischen Liebe, Berlin 1944.

MEYRON 1846: Charles Lewis Meryon: Memoirs of the Lady Hester Stanhope as related by herself in conversations with her physician, comprising her opinions and anecdotes of some of the most remarkable persons of her time, Band 3, London 1845, 2. Auflage 1846 [1845].

MURRAY 1907: John Murray (Hg), *The Letters of Queen Victoria, A selection from her majesty's correspondence between the years 1837 and 1861*, 3 Bde, Bd 3: 1854-1861, London 1907.

PERSIGNY 1845: Victor Fialin de Persigny, *De la destination et de l'utilité permanente des pyramides en Égypte et de Nubie*, Paris 1845.

POUJOULAT 1841: Baptistin Poujoulat, *Voyage dans l'Asie mineure, en Mésopotamie, à Palmyre en Syrie, en Palestine et en Égypte, faisant suite à la Correspondance d'Orient*, Brüssel 1841.

PROKESCH 1828-1831: Anton Prokesch von Osten, *Erinnerungen aus Ägypten und Kleinasien*, 3 Bde, Wien 1828-1831.

PROKESCH 1831: Anton Prokesch von Osten, *Das Land zwischen den Katarakten des Nils*, Wien 1831.

PROKESCH 1831a: Anton Prokesch von Osten, *Reise ins Heilige Land*, Wien 1831.

PROKESCH 1836/37: Anton Prokesch von Osten, *Denkwürdigkeiten und Erinnerungen aus dem Orient*, 3 Bde, Stuttgart 1836/1837.

PROKESCH 1842-44: Anton Prokesch von Osten, *Kleine Schriften herausgegeben von einem Freunde [Pückler-Muskau]*, 7 Bde, Stuttgart 1842-1844.

PROKESCH 1877: Anton von Prokesch-Osten, *Mehmed-Ali. Vize-König von Aegypten. Aus meinem Tagebuche 1826-1841*, Wien 1877.

PÜCKLER 1830/31: Hermann Fürst von, *Briefe eines Verstorbenen. Ein fragmentarisches Tagebuch aus England, Wales, Irland und Frankreich, geschrieben in den Jahren 1828 und 1829*, 4 Bde, Stuttgart 1830-1831.

PÜCKLER 1831: Hermann von Pückler-Muskau, *Tour in England, Ireland, and France, in the Years 1828 & 1829, With Remarks on the Manners and Customs of the Inhabitants and Anecdotes of Distinguished Public Characters. In a Series of Letters. By a German Prince*, 2 Bde, London 1831, übersetzt von Sarah Austin.

PÜCKLER 1832: Hermann von Pückler-Muskau, *Tour in Germany, Holland and England, in the Years 1826, 1827 & 1828. With Remarks on the Manners and Customs of the Inhabitants and Anecdotes of Distinguished Public Characters. In a Series of Letters. By a German Prince*, 2 Bde, London 1832, übersetzt von Sarah Austin.

PÜCKLER 1832/33: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, *Mémoires et voyages du prince Puckler-Muskau. Lettres posthumes sur l'Angleterre, l'Irlande, la France, la Hollande et l'Allemagne, traduites de l'édition allemande par Jean Cohen*, 5 Bde, Paris 1832/1833.

PÜCKLER 1834: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Andeutungen über Landschaftsgärtnerei, verbunden mit der Beschreibung ihrer praktischen Anwendung in Muskau mit 44 Ansichten und 4 Grundplänen, Stuttgart 1834. Erneut aufgelegt 1933, 1977 und 1979.

PÜCKLER 1834a: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Tutti frutti. Aus den Papieren des Verstorbenen, 5 Bde, Stuttgart 1834.

PÜCKLER 1834/35: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, De tout un peu. Tiré des papiers d'un défunt et traduit de l'ouvrage allemand Tutti frutti par Jean Cohen, 5 Bde, Paris 1834/35

PÜCKLER 1835: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Jugendwanderungen. Aus meinen Tagebüchern, für mich und Andere. Vom Verfasser der Briefe eines Verstorbenen, Stuttgart 1835.

PÜCKLER 1835/36: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Vorletzter Weltgang von Semilasso. Traum und Wachen. Aus den Papieren des Verstorbenen, 1. Teil: In Europa, 2. Teil: Semilasso in Afrika und ein Atlas, Stuttgart 1835/36.

PÜCKLER 1836 : Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Chroniques, lettres et journal de voyage. Extraits des papiers d'un défunt, partie 1 : Europe (2 Bde), Paris 1836.

PÜCKLER 1837: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Chroniques, lettres et journal de voyage. Extraits des papiers d'un défunt, 2 Bde, Paris 1837.

PÜCKLER 1838: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Der Vorläufer, Stuttgart 1838.

PÜCKLER 1838a: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Lettres posthumes sur l'Angleterre, l'Irlande, la France, la Hollande et l'Allemagne par J. Cohen, 2 Bde, Paris 1838.

PÜCKLER 1838/39: [Hermann von Pückler-Muskau], Einige Bemerkungen über arabische und syrische Pferde. Enthalten in einem Briefe des F.v.P.-M. an den Hrn Grafen R. von Veltheim, in : Außerordentliche Beilage zur Allgemeinen Zeitung vom 14. November und 15. November 1838 und in der Beilage zur Allgemeinen Zeitung vom 1. April und 2. April 1839.

PÜCKLER 1839: [Hermann von Pückler-Muskau], Das Gestüt von Balbona. Brief an den Grafen v. Veltheim in: Beilage zur Allgemeinen Zeitung vom 29. November und 30. November 1839.

PÜCKLER 1840: Hermann Fürst von, Entre l'Europe et l'Asie. Voyage dans l'archipel par Prince Pukler-Muskau [sic], traduit de l'allemand par Jean Cohen, bibliothécaire à Ste Geneviève, Paris 1840.

PÜCKLER 1840-41: Hermann Fürst von, Südöstlicher Bildersaal, 3 Bde, Stuttgart 1840-41.

PÜCKLER 1844: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Aus Mehemed Alis Reich, Vom Verfasser der Briefe eines Verstorbenen, 3 Bde, Bd 1: Unter-Ägypten, Bd 2: Oberägypten, Bd3: Nubien und Sudan, Stuttgart 1844.

PÜCKLER 1846-48: Hermann Fürst von, Die Rückkehr. Vom Verfasser der Briefe eines Verstorbenen, 3 Bde, 1. Teil: Ägypten (1846), 2. Teil: Syrien (1847), 3. Teil : Syrien und Kleinasien (1848), Berlin 1846-1848.

PÜCKLER 1873-76: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Briefwechsel und Tagebücher hg. von Ludmilla Assing, 9 Bde (Aus dem Nachlass des Fürsten Pückler-Muskau), Bd 1 und 2 : Hamburg 1873, Bd 3-9: Berlin 1873-1876.

PÜCKLER 1985: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Aus Mehemed Alis Reich. Ägypten und der Sudan 1840. Mit einem Nachwort von Günther Jantzen und einem biographischen Essay von Otto Flake, Zürich 1985.

PÜCKLER 1998 : Herrmann von Pückler-Muskau, Aperçus sur l'art du jardin paysager. Traduit et présenté par Eryck de Rubercy, Paris 1998.

PÜCKLER 1998a: Hermann Fürst von Pückler-Muskau. Liebesbriefe eines alten Kavaliers. Briefwechsel des Fürsten Pückler mit Ada von Treskow 1860-1864, hg. von Antonia Meiners, Berlin 1998.

PÜCKLER 2006: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Briefe eines Verstorbenen, hg. von Heinz Ohff, Berlin, 2. Auflage 2006 [1986].

PÜCKLER 2007: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Vorletzter Weltgang. Semilasso in Europa. Ungekürzte, kommentierte Neuauflage der drei Originalbände aus dem Jahr 1835, Berlin 2007.

PÜCKLER 2013: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Semilasso in Afrika. Eine Reise durch Nordafrika im Jahre 1835. Ungekürzte, kommentierte Neuauflage der fünf Originalbände vom Jahr 1836, Berlin 2013.

PÜCKLER 2014: Hermann von Pückler-Muskau, Petite revue de parcs anglais extraite des Lettres d'un défunt, traduit de l'allemand avec une postface sur le paysage formé du parc à l'anglaise par Eryck de Rubercy, Reihe L'esprit et Les formes, Paris 2014.

PÜCKLER 2015: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Aperçu sur l'art du jardin paysager assortis d'une description détaillée du parc de Muskau, hg von Stéphanie Courtois/Marie-Ange Mailet/Eryck de Rubercy, Reihe L'esprit et Les formes, Paris 2015.

PÜCKLER 2018: Hermann Fürst von Pückler-Muskau, Vorletzter Weltgang. Semilasso in Europa. Ungekürzte, kommentierte Neuauflage der dreibändigen Ausgabe von 1835, Berlin 2018.

PÜCKLER-MUSKAU 2020: Hermann von Pückler-Muskau, Mashalla und vorwärts! in : taz vom 18. /19. April 2020, S. 36-37 (Vorabdruck aus Hermann von Pückler-Muskau: Die Rückkehr. Semilasso in der Levante. Neuauflage des gleichnamigen Originals in 3 Bänden von 1840-1848), Berlin 2020.

RICHTER 1980: Günter Richter, Kleist-Retzow, Hans von, in: Neue deutsche Biographie (NDB), Bd 12, Berlin 1980, S. 28-29.

SAVARY 1785-86: Claude-Etienne Savary, Lettres sur l'Égypte, Bd 1 : Paris 1785, Bd 2 und 3 : 1786.

SCHLUMB 1838: August von Schlumb [= August Jäger], Der Deutsche in Paris, Leipzig 1838.

SCHUSTER / BAILLEU 1912: Georg Schuster/ Paul Bailleu (Hg), Aus dem literarischen Nachlass der Kaiserin Augusta mit Porträt und geschichtlichen Einleitungen, Berlin 1912, 2 Bde (2. Auflage).

STERN 1911: Ludwig Stern, Die Varnhagen von Ensesche Sammlung in der Königlichen Bibliothek zu Berlin, Berlin 1911.

TASCHER DE LA PAGERIE 1893-95: Stéphanie Tascher de la Pagerie, Mon séjour aux Tuileries, Paris, Serie 1 : 1852-1858 (1893), Serie 2 : 1859-1865 (1894) ; Serie 3 : 1866 -1871 (1895).

THIERSCH 1846: Friedrich Thiersch, Apologie eines Philhellenen wider den Fürsten L.G. Pückler-Muskau, München 1846.

TIECK 1831: Ludwig Tieck, Der Jahrmakkt (1831) in ders.: Schriften Bd 20. Novellen, Berlin 1846, S. 1-188.

THOMAS 1861: Georg Martin Thomas: Gesammelte Werke von Jakob Philipp Fallmerayer, Bd 1: Neue Fragmente aus dem Orient. Leipzig 1861, darin: Fallmerayer: Semilasso und die ägyptischen Fellahs (1839) S. 53-69 und Fallmerayer: Noch ein Wort über die ägyptischen Fellahs, über den ‚Verstorbenen‘ und über deutsche Kolonien im Orient (1845), S.70-84.

UNGERN-STERMBERG 1846: Alexander von Ungern-Sternberg, Tutu. Phantastische Episoden und poetische Exkursionen, Leipzig 1846.

VARNHAGEN 1865: Karl August Varnhagen von Ense, Aus dem Nachlass Varnhagen's von Ense. Briefe von Staegemann, Metternich, Heine und Bettina von Arnim nebst Briefen, Anmerkungen und Notizen von Varnhagen von Ense, Leipzig 1865.

VAUPEL 2005: Günter J. Vaupel (Hg), Entre chien et loup. Hermann Graf von Pückler-Muskau. Briefe und Biographie 1785-1808. Mit einer kurzen Einführung in die Geschichte der Standesherrschaft Muskau von 1640-1785, Dresden 2005.

VAUPEL 2008: Günter J. Vaupel (Hg): Entre chien et loup. Hermann Graf von Pückler-Muskau. Briefe und Biographie 1808-1815, Dresden 2008.

VELTHEIM 1820: Röttger Graf von Veltheim, Bemerkungen über die Englische Pferdezzucht mit Beziehung ihrer Grundsätze auf die Veredelung des Pferdegeschlechts im übrigen Europa und besonders in Deutschland, Braunschweig 1820.

VELTHEIM 1833: Röttger Graf von Veltheim, Abhandlung über die Pferdezucht Englands, noch einigen europäischen Ländern, des Orients u.s.w. in Beziehung auf Deutschland, nebst einer Revision der seit Mitte des 18. Jahrhunderts aufgestellten Systeme über die Pferdezucht, Braunschweig 1833.

VELTHEIM 1837: Röttger Graf von Veltheim, Neueste Stimmen aus England über den jetzigen Zustand der Zucht edler Pferde daselbst (mit Conrad von Hochstetter), Berlin 1837.

VOSS 1781-85: Johann Heinrich Voss, Die tausend und eine Nacht arabischer Erzählungen, 6 Bde, Bremen 1781-85.

## SEKUNDÄRLITERATUR

ACKERMANN 2004: Andreas Ackermann, Das Eigene und das Fremde: Hybridität, Vielfalt und Kulturtransfers, in: Friedrich Jaeger / Jörn Rüsen (Hg), Handbuch der Kulturwissenschaften. Bd 3: Themen und Tendenzen, Stuttgart/Weimar 2004, S. 138-154.

ADAM 1998: Jean-Michel Adam, Les genres du discours épistolaire. De la rhétorique à l'analyse pragmatique des pratiques discursives, in: Jürgen Siess (Hg), La lettre entre réel et fiction, Paris 1998, S. 37-53.

ALLMENDINGER 1913: Johann Allmendinger, Die Romanschriftstellerin Sophie Gay, Rottenburg 1913.

ALEXEIEV/ DMITRIEVA /ESPAGNE 2018: Pavel Alexeiev/ Ekaterina Dmitrieva /Michel Espagne (Hg), La Sibérie comme champs de transferts culturels. De l'Altaï à l'Iakoutie, Paris 2018.

AUBERT-NGYEN/ESPAGNE 2015: Hoai Huong Aubert-Ngyen/Michel Espagne, Le Vietnam: une histoire de transferts, Paris 2015.

APRILE 2010: Sylvie Aprile, La révolution inachevée 1815-1870, Paris 2010.

ASSMANN 2015: Jan Assmann, Zum Humanismus der Ähnlichkeit, in: Anil Bhatti/ Dorothee Kimmich (Hg), Ähnlichkeit. Ein kulturtheoretisches Paradigma, Konstanz 2015, S. 47-60.

AUST/ SCHÖNPFLUG 2007: Martin Aust/Daniel Schönplflug (Hg), Vom Gegner lernen. Feindschaften und Kulturtransfers im Europa des 19. und 20. Jahrhunderts, Frankfurt /M. u.a. 2007.

BAASNER 1999: Rainer Baasner (Hg), Briefkultur im 19. Jahrhundert, Tübingen 1999.

BAASNER 1999a: Rainer Baasner, Briefkultur im 19. Jahrhundert. Kommunikation, Konvention, Postpraxis, in: ders. (Hg), Briefkultur im 19. Jahrhundert, Tübingen 1999, S. 1-36.

BARIDON 1998: Michel Baridon, Les jardins. Paysagistes - Jardiniers - Poètes, Paris 1998.

BAUMGART 1980 : Peter Baumgart, Bildungspolitik in Preussen zur Zeit des Kaiserreichs (= Preussen in der Geschichte Bd.1), Stuttgart 1980.

BEDOLLIERE 1866: Emile de la Bédollière, Histoire de la guerre du Mexique 1861 à 1866, Paris 1866.

BELLIGER/ KRIEGER 2006: Andréa Belliger/David J. Krieger (Hg), ANThology. Ein einführendes Handbuch zur Akteur-Netzwerk-Theorie, Bielefeld 2006.

BENOIST/ESPAGNE 2013: Jocelyn Benoist Michel Espagne (Hg), L'itinéraire de Tran Duc Thao. Phénoménologie et transferts culturels, Paris 2013.

BERCHET 1985: Jean Claude Berchet, Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle, Paris 1985.

BERCHET 2005: Jean-Claude Berchet. « Einleitung » zu Chateaubriand : Itinéraire de Paris à Jérusalem, Paris 2005.

BERGER/SICK 2002: Günther Berger / Franziska Sick (Hg), Französisch-deutscher Kulturtransfer im Ancien Régime, (= Cahiers Lendemains, Bd 3), Tübingen 2002.

BERGHOFF/SYDOW 2007: Hartmut Berghoff/ Jörg Sydow (Hg), Unternehmerische Netzwerke. Eine historische Organisationsform mit Zukunft ?, Stuttgart 2007.

BERNARD 1917: Emile Bernard, Un officier prussien au service de la France. Le caïd Osman, In: Revue des études historiques, 83<sup>e</sup> année, Paris 1917, S. 385-391.

BERTSCH 2005: Daniel Bertsch, Anton Prokesch von Osten (1795-1876): ein Diplomat Österreichs in Athen und an der Hohen Pforte: Beiträge zur Wahrnehmung des Orients im Europa des 19. Jahrhunderts, München 2005.

BERTSCH 2018: Daniel Bertsch, 'Himmels Segen über Sie, Wanderer im Heiligen Morgenlande!'. Anton Prokesch von Osten und Hermann von Pückler-Muskau, in: Simone Neuhäuser (Red), Sehnsucht nach Konstantinopel. Fürst Pückler und der Orient, hg von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr.14), Cottbus 2018, S. 33 - 42.

BHATTI/KIMMICH 2015: Anil Bhatti/Dorothee Kimmich (Hg): Ähnlichkeit. Ein kulturtheoretisches Paradigma, Konstanz 2015.

BIDART/DEGENNE/GROSSETTI 2011 : Claire Bidart/Alain Degenne/Alain Grossetti, La vie en réseau. Dynamique des relations sociales. Paris 2011.

BÖHMER 2007: Sebastian Böhmer, Fingierte Authentizität. Literarische Welt- und Selbstdarstellung im Werk des Fürsten Pückler-Muskau am Beispiel seines „Südöstlichen Bildersaals“, (= Germanistische Texte und Studien Band 77), Hildesheim/Zürich/New York 2007.

BOUCHARD/FARINELLI 2019: François Bouchard/Patricia Farinelli (Hg), Les régions slovènes entre le 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècle : Plurilinguisme et transferts culturels à la frontière entre Habsbourg et Venise, Paris 2019.

BOURDIEU 1983: Pierre Bourdieu, Ökonomisches Kapital, kulturelles Kapital, soziales Kapital, in: Reinhard Kreckel (Hg), *Soziale Ungleichheiten. Soziale Welt*, Sonderband 2, Göttingen 1983, S. 183-198.

BOURDIEU 2018: Pierre Bourdieu, Die feinen Unterschiede. Kritik der gesellschaftlichen Urteilskraft [frz. Originaltitel : *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris 1979], Frankfurt am Main 2018 (26. Auflage).

BOWMAN 2010: Peter James Bowman, *The Fortunate Hunter. A German Prince in Regency England*, Oxford 2010.

BOWMAN 2015: Peter James Bowman, Ein Glücksritter. Die englischen Jahre von Fürst Pückler-Muskau, Berlin 2015. (deutsche Fassung von *The Fortunate Hunter* 2010).

BODENHEIMER 2012: Nina Bodenheimer, 'Je ne vois pas pourquoi je ne dirai pas qu'il est St. Simonien'. Pückler-Muskau und die Saint-Simonisten, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Mailet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers. Berlin 2012, S. 309-322.

BORGOLTE u. A. 2011: Michael Borgolte/Julia Dücker/Marcel Müllerburg/Bernd Schneidmüller (Hg), *Integration und Desintegration der Kulturen im europäischen Mittelalter (= Europa im Mittelalter, Band 6)*, Berlin 2011.

BOSBACH 2008: Franz Bosbach (Hg), *Landschaftsgärten im 18. und 19. Jahrhundert. Beispiele deutsch-britischer Kulturtransfers*, München 2008.

BRAUN 1990: Rudolf Braun, Konzeptionelle Bemerkungen zum Obenbleiben: Adel im 19. Jahrhundert, in: Hans-Ulrich Wehler (Hg) *Europäischer Adel 1750-1950*, Göttingen 1990 *Geschichte und Gesellschaft*, Sonderheft 13), S. 87-95.

BREY/BREY 2005: Nicole Brey/ Michael Brey, Von der Bildersprache der Erinnerung zum Lebensatlas. Der Reiseschriftsteller in England, hg. Stiftung Fürst-Pückler-Park Bad Muskau, *Englandsouvenirs. Fürst Pücklers Reise 1826-1829*, Zittau, 2005, S. 31-42.

BRÖHAN 2010: Margrit Bröhan, Die Reise des jungen Pückler durch das 'mittägliche' Frankreich, in: Christian Friedrich/, Ulf Jacob (Hg), „...ein Kind meiner Zeit, ein ächtes, bin ich...“, Stand und Perspektiven der Forschung zu Fürst Pückler. Dokumentation einer interdisziplinären Tagung der Stiftung Fürst-Pückler-Museum und Schloss Branitz, Cottbus/Branitz, 6. und 7. November 2009, Berlin 2010, S. 165-177.

BRÜCKNER 2011: Leslie Brückner, Adolphe François Loève-Veimars (1799-1854): der Übersetzer und Diplomat als interkulturelle Mittlerfigur, Berlin u.a. 2011.

BRÜCKNER 2012: Leslie Brückner, Fürst Pückler und die Orientreisen der französischen Romantiker, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012, S. 131-144.

BUNZEL 2015: Wolfgang Bunzel, Der epistolare Pakt. Zum Briefwechsel zwischen Bettine von Arnim und Hermann Fürst von Pückler-Muskau », in: Jana Kittelmann (Hg), Briefnetzwerke um Hermann von Pückler-Muskau, Dresden 2015, S. 15-26.

BURT 1992: Ronald Burt, Structural Holes: The social structure of competition. Cambridge Mass., 1992.

CALLON 2006: Michel Callon, Einige Elemente einer Soziologie der Übersetzung: Die Domestikation der Kammuscheln und der Fischer der St.Brieuc-Bucht, in: Andréa Belliger/David J. Krieger (Hg), ANThology. Ein einführendes Handbuch zur Akteur-Netzwerk-Theorie, Bielefeld 2006, S. 135-174. Originaltitel: Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques dans la Baie de Saint-Brieuc (1986).

CAPANEMA/DELUERMOZ/MOLIN 2015: Silvia Capanema/Quentin Deluermoz/Michel Molin (Hg), Du transfert culturel au métissage : Concepts, acteurs, pratiques, Rennes 2015.

COGEVAL 2016: Guy Cogeval, La fête perpétuelle, in Guy Cogeval/Yves Badetz/Paul Perrin/Marie-Paule Vial (Hg), *Spectaculaire Second Empire*, Katalog zur gleichnamigen Ausstellung im Musée d'Orsay Oktober bis Dezember 2016, Paris 2016, S. 14-29.

COURTOIS 2012 : Stéphanie de Courtois, Pückler und die Gartenkunst in Frankreich, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012, S. 197-213.

DANA/SAVALLI-LESTRADE 2019: Madalina Dana/Ivana Savalli-Lestrade (Hg), La cité interconnectée dans le monde gréco-romain (Ive s.a.C. – IV s.p.C.): Transferts et réseaux institutionnels, religieux et culturels aux époques hellénistique et impériale, Bordeaux 2019.

DION Robert u. A. 2012: Robert Dion/Ute Fendler/Albert Gouaffo/Christoph Vatter (Hg), Interkulturelle Kommunikation in der frankophonen Welt, Sankt Ingberg 2012.

DMITRIEVA/ESPAGNE 1996: Katia Dmitrieva/Michel Espagne (Hg), Philologiques IV. Transferts culturels triangulaires, France-Allemagne-Russie, Paris 1996.

DUEMPELMANN 2007: Sonja Duempelmann (Hg), Pückler and America. (= Bulletin of German Historical Institute, Supplement Number 4), Washington 2007.

EHRHARD 1927/28: Auguste Ehrhard, Le prince de Pückler-Muskau, Bd 1: De l'aube au zénith, Bd 2: Du zénith à la tombe, Paris 1927/28.

EHRHARD 1935: Auguste Ehrhard, Fürst Pückler. Das Leben eines Künstlers und Edelmannes, Berlin u.a. 1935 (deutsche Fassung der französischen Ausgabe).

ERHARDT 2009: Sonja Erhardt (Hg), Europäischer Musiktransfer. Russland im späten 18. Jahrhundert (Kulturtransfer und « kulturelle Identität»), Paderborn 2009.

ESPAGNE/WERNER 1985: Michel Espagne/Michael Werner, Deutsch - französischer Kulturtransfer im 18. und 19. Jahrhundert. Zu einem neuen interdisziplinären Forschungsprogramm des C.N.R.S., in: Francia 13 (1985), S. 502-510

ESPAGNE/ WERNER 1987 : Michel Espagne/Michael Werner, La construction d'une référence culturelle allemande en France : Genèse et Histoire (1750-1914), in: Annales E.S.C. 42 (1987), H. 4, S. 969-992.

ESPAGNE/WERNER 1988 : Michel Espagne/Michael Werner (Hg), Transferts, les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand, Paris 1988.

ESPAGNE/WERNER 1988a: Michel Espagne/Michael Werner, Deutsch-französischer Kulturtransfer als Forschungsgegenstand. Eine Problemskizze“, in: dies. (Hg), Transferts, les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand, Paris 1988, S. 11-34.

ESPAGNE 1992: Michel Espagne, Französisch-sächsischer Kulturtransfer im 18. und 19. Jahrhundert. Eine Problemskizze, in: Comparativ 2, Heft 2 (1992), S. 100-121.

ESPAGNE 1996: Michel Espagne, Frankreichfreunde. Mittler des französisch-deutschen Kulturtransfers (1750-1850), Leipzig 1996.

ESPAGNE 1997: Michel Espagne, Die Rolle der Mittler im Kulturtransfer, In: Hans-Jürgen Lüsebrink/ Rolf Reichardt in Zusammenarbeit mit Annette Keilhauer und René Nohr (Hg), Kulturtransfer im Epochenbruch. Frankreich/Deutschland 1770-1815. Leipzig, 2 Bde (Reihe Deutsch-Französische Kulturbibliothek, Bände 9.1 und 9.2), 1997, Bd 1, S. 309-330.

ESPAGNE 1999: Michel Espagne, Les transferts culturels franco-allemands, Paris 1999.

ESPAGNE/MIDDELL 1999: Michel Espagne/Matthias Middell (Hg), Von der Elbe bis an die Seine. Kulturtransfer zwischen Sachsen und Frankreich im 18. und 19. Jahrhundert, Leipzig, 1999 (2. erweiterte Auflage der Erstauflage von 1993; Band 2 der Deutsch-Französischen Kulturbibliothek)

ESPAGNE u. A. 2003: Michel Espagne/Martina Kaller-Dietrich/Lutz Musner/ Wolfgang Schmale (Hg), « Kulturtransfer » - Europäische Geschichte gegen den Strich nationaler Mythen. (Podiumsdiskussion in den « Wiener Vorlesungen ») in: Wolfgang Schmale (Hg), Kulturtransfer (Wiener Schriften zur Geschichte der Neuzeit Bd 2), Wien 2003, S. 13-38.

Espagne 2005: Michel Espagne (Hg), Russie - France - Allemagne - Italie. Transferts culturels quadrangulaires du néoclassicisme aux avant-gardes. Tusson, (Collection « Transferts ») Paris 2005.

ESPAGNE 2012: Michel Espagne, Pücklers Wahrnehmung von Paris, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012, S. 77-89.

ESPAGNE 2012a: Michel Espagne, Geleitwort, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012, S. 15.

ESPAGNE/GORSHENINA/GRENET 2016: Michel Espagne/Svetlana Gorshenina/Franz Grenet (Hg), *Asie centrale - Transfers culturels le long de la Route de Soie*, Paris 2016.

FECHTER 1935: Paul Fechter, Pückler als Schriftsteller, in: Paul Ortwin Rave (Hg), *Fürst Hermann Pückler-Muskau*, Breslau 1935, S. 25-34.

FENDRI 2017: Mounir Fendri, « Krüger-Bei ». Ein deutsch-maghrebinisches Schicksal, Dresden 2017.

FLORACK 2001: Ruth Florack, *Tiefsinnige Deutsche, frivole Franzosen. Nationale Stereotype in deutscher und französischer Literatur*, Stuttgart 2001.

FRIED/ GREBNER 2009: Johannes Fried/ Gundula Grebner, *Kulturtransfer und Hofgesellschaft im Mittelalter. Wissenskultur am sizilianischen und kastilischen Hof im 13. Jahrhundert (= Wissenskultur und gesellschaftlicher Wandel Bd 15)*, Berlin 2009.

FRIEDRICH/HEROLD/KOHLSCHMIDT 1995: Christian Friedrich/Volkmar Herold /Siegfried Kohlschmidt (Red), *Im Spiegel der Erinnerungen*, Hermann Fürst von Pückler-Muskau. *Gartenkünstler – Schriftsteller – Weltenbummler*, hg von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr.1), Berlin 1995.

FRIEDRICH 2007: Bernd-Ingo Friedrich, *Das Fürst-Pückler-Eis. Geschichte, Geschichten und Rezepte*, Cottbus, Stiftung Fürst-Pückler-Museum, Park und Schloss Branitz, Cottbus 2007.

FRIEDRICH/JACOB 2010: Christian Friedrich/Ulf Jacob (Hg), '...ein Kind meiner Zeit, ein ächtes, bin ich...'. *Stand und Perspektiven der Forschung zu Fürst Pückler. Dokumentation einer interdisziplinären Tagung der Stiftung Fürst-Pückler-Museum und Schloß Branitz, Cottbus/Branitz, 6. und 7. November 2009*, Berlin 2010.

FRIEDRICH/JACOB/MAILLET 2012: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), *Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers. Dokumentation einer interdisziplinären Tagung der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz und der Forschungsgruppe „Groupe de recherche sur les transferts culturels“ des Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), UMR 8547, Paris, in Zusammenarbeit mit dem Napoleonmuseum Thurgau, Schloss und Park Arenenberg und der Universität Potsdam, Cottbus/Branitz, 21. und 22. Oktober 2011*, Berlin 2012.

FRIEDRICH/HEROLD 2012: Christian Friedrich/Volkmar Herold: *Familie Callenberg und Frankreich*, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), *Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers*, Berlin 2012, S.61-71.

FRIEDRICH/NEUHÄUSER 2018: Christian Friedrich/Simone Neuhäuser, '[...] und wie interessant ist es von daher zurückzukommen.' Die Orientreise des Hermann von Pückler-Muskau und seine Rückkehr in Begleitung, in: Simone Neuhäuser (Red): Sehnsucht nach Konstantinopel. Fürst Pückler und der Orient, hg. von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr.14), Cottbus 2018, S. 11-31.

FRIEDRICH 2019: Christian Friedrich, Zur Erinnerung an den Pückler-Bibliographen Walter Drangosch, in: Ulf Jacob/Simone Neuhäuser/Gert Steidt (Hg), Fürst Pückler. Ein Leben in Bildern, Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss, Berlin 2019, S. 446.

FRIEDRICH/HEROLD 2019: Christian Friedrich/Volkmar Herold, 'Der Froissart' in der Pückler-Callenberg-Bibliothek im Schloss Branitz, in: Stadtverwaltung Cottbus (Hg), Cottbuser Heimatkalender 2019, S. 50-54.

FÜLLNER 2015: Bernd Füllner: 'Ja, wo ist jetzt der Wandersüchtige Ueberall und Nirgends?' Wechselseitige Unterstützung in schwierigen Missionen. Untersuchungen zum Briefwechsel zwischen Heinrich Heine und Fürst Hermann von Pückler-Muskau, in: Jana Kittelmann (Hg): Briefnetzwerke um Hermann von Pückler-Muskau, Dresden 2015, S. 27-42.

GARRIGUES 2012: Jean Garrigues, Les hommes providentiels. Histoire d'une fascination française. Paris 2012.

GATTER 1996: Nikolaus Gatter, Gift, geradezu Gift für das unwissende Publicum. Der literarische Nachlaß von Karl August Varnhagen von Ense und die Polemik gegen Ludmilla Assings Editionen (1860–1880), Bielefeld 1996.

GATTER 2004: Nicolaus Gatter, 'Gratulation zum Neujahr bis zur Heirath im Himmel'. Ludmilla Assing unterwegs zu einer Fürst-Pückler-Biographie, in: Assing: Fürst Hermann von Pückler-Muskau. Eine Biographie, Reprint, Hildesheim u.a. 2004, Bd.1, S. V- XXXI.

GATTER 2012: Nikolaus Gatter, '... en témoignage contre la Prusse des hoberaux ...' Pückler, der Varnhagen-Kreis und die deutsch-französische Konfrontation, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012, S. 323-338.

GATTER 2015: Nikolaus Gatter, 'Könnte man alles vollständig haben, wäre auch mein Ideal'. Ludmilla Assing und die Briefwechsel von und mit (dem) Verstorbenen, in: Jana Kittelmann (Hg), Briefnetzwerke um Hermann von Pückler-Muskau, Dresden 2015, S. 207-236.

GERBER/LEUCHT/WAGNER 2012: Georg Gerber/Robert Leucht/Karl Wagner (Hg), Transatlantische Verwerfungen - Transatlantische Verdichtungen: Kulturtransfer in Literatur und Wissenschaft, 1945-1989, Göttingen 2012.

GEROGIORGAKIS/SCHEEL/DITTMAR 2011: Stamatios Gerogiorgakis/Roland Scheel/Dittmar Schorkowitz, Transferprozess: Rezeptionsverlauf, Vermittlungstypen, Transferkausalität, in: Michael Borgolte/Julia Dücker/Marcel Müllerburg /Bernd Schneidmüller (Hg), Integration und Desintegration der Kulturen im europäischen Mittelalter (= Europa im Mittelalter, Band 6), Berlin 2011.

GOER/HOFMANN 2008: Charis Goer/Michael Hofmann (Hg), *Der Deutschen Morgenland, Bilder des Orients in der deutschen Literatur und Kultur von 1770 bis 1850*, München 2008.

GOLLWITZER 1953: Hans Gollwitzer, Auerswald, Rudolf Ludwig Cäsar, in: *Neue Deutsche Biographie (NDB)*, Bd 1, Berlin 1953, S. 439-440.

GRANOVETTER 1973: Marc Granovetter, *The Strength of Weak Ties*, in: *American Journal of Sociology* 78 (1973), S. 1360-1380.

GRASSI 1998: Marie-Claire Grassi, *Lire l'Épistolaire*, Paris 1998.

GREILING 2012: Wolfgang Greiling, Pückler und Varnhagen von Ense: Politische Blicke nach Frankreich, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Mailliet (Hg), *Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers*, Berlin 2012, S. 269-281.

GRIMM-HAMEN/ALEXANDRE 2007: Sylvie Grimm-Hamen/Philippe Alexandre, *L'Orient dans la culture allemande ax VIIIe et XIXe siècles*, Nancy 2007.

GRÖNING 2008: Gert Gröning, Hermann Fürst von Pückler-Muskau und Humphrey Repton. A Map of Influence », in: Franz Bosbach (Hg), *Landschaftsgärten im 18. und 19. Jahrhundert. Beispiele deutsch-britischen Kulturtransfers*, München 2008, S. 49-78.

GUTZWILLER 1992: Hellmut Gutzwiller, *Die Entwicklung der Schrift in der Neuzeit*, in: *AfD, Archiv für Diplomatik, Schriftgeschichte, Siegel- und Wappenkunde* 38 (1992), S. 381–488.

GÜGEL 2012: Dominik Gügel, Fürst Pückler, Königin Hortense, Kaiser Napoleon III. und das Château Impérial d'Arenenberg – eine Spurensuche, in: Christian Friedrich/ Ulf Jacob/Marie-Ange Mailliet (Hg), *Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers*, Berlin 2012, S. 215-231.

HAAS 1976: Rudolf Haas, *Stephanie Napoleon. Großherzogin von Baden. Ein Leben zwischen Frankreich und Deutschland 1789-1860*. Mannheim 1976 (2. Auflage 1978).

HAMANN 2007: Christof Hamann, 'Neuer Sinn im Orient'. Pückler-Muskau und die Europäisierung Ägyptens nach 1800, in: Charis Goer/Michael Hofmann (Hg), *Der Deutschen Morgenland, Bilder des Orients in der deutschen Literatur und Kultur von 1770 bis 1850*, München 2008. S. 179-197.

HEICKER 2018: Dino Heicker, 'Karikaturen aus der Gesellschaft'. Die Rezeption der orientalischen Reiseberichte Hermann von Pückler-Muskau durch Alexander von Ungern-Sternberg, in: Simone Neuhäuser (Red): *Sehnsucht nach Konstantinopel. Fürst Pückler und der Orient*, hg. von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr.14), Cottbus 2018, S. 45-53.

HEROLD 1999: Volkmar Herold, Eine Schatzkammer der Kulturgeschichte - das Pückler-Archiv in Branitz, in: Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloß Branitz (Hg), Pückler, Pyramiden, Panorama. Neue Beiträge zur Pücklerforschung. Cottbus 1999 (= Edition Branitz, 4), S. 157-168.

HEYDERHOFF 1943: Julius Heyderhoff (Hg), Im Ring der Gegner Bismarcks. Denkschriften und politischer Briefwechsel Franz von Roggenbachs mit Kaiserin Augusta und Albrecht von Stosch 1865-1896 (= Deutsche Geschichtsquellen des 19. Jahrhunderts, Bd. 35), Leipzig 1943.

HODGSON 2004: Barbara Hodgson, Die Krinoline bleibt in Kairo. Reisende Frauen 1650 bis 1900, Hildesheim 2004, [englischer Originaltitel: No Place for a Lady, Vancouver 2002].

HODGSON 2006: Barbara Hodgson, Die Wüste atmet Freiheit. Reisende Frauen im Orient 1717 bis 1930, Hildesheim 2006 [englischer Originaltitel: Dreaming of East, Vancouver 2005].

HÜBENER 2008: Andrea Hübener, Epistolarische Pflanzschule der Garten- und Liebeskunst. Hermann und Lucie von Pückler-Muskau, in: Renate Stauf /Annette Simonis /Jörg Paulus (Hg) : Der Liebesbrief. Schriftkultur und Medienwechsel vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart, Berlin 2008, S. 329-351.

HÜBENER 2015: Andrea Hübener, 'Mondschein' – 'Wolken' – 'Ende'. Zur Inszenierung von Briefereignissen und deren Materialität in der Korrespondenz zwischen Lucie und Hermann von Pückler-Muskau, in: Jana Kittelmann (Hg), Briefnetzwerke um Hermann von Pückler-Muskau, Dresden 2015, S. 61-80.

IBA Fürst-Pückler-Land 2010: IBA Fürst-Pückler-Land, Neue Landschaft Lausitz / New Landscape Lusatia. Katalog (deutsch/englisch), Berlin 2010.

JACOB 1955: Herbert Jacob (Hg), Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung aus den Quellen von Karl Goedeke, Band XIV, Achstes Buch: Vom Frieden 1815 bis zur französischen Revolution 1830. Zweite, ganz neu bearbeitete Auflage, Berlin/Düsseldorf 1955, S. 691-730.

JACOB 2007: Ulf Jacob, Identity, Knowledge, Landscape: Biography and Space in Pückler's works, in: Sonja Duempelmann (Hg), Pückler and America. (= Bulletin of German Historical Institute, Supplement Number 4), Washington 2007, S. 31-52.

JACOB 2010: Ulf Jacob, Esprit und Empirie. Konturen einer neuen Pücklerforschung, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob (Hg), '...ein Kind meiner Zeit, ein ächtes, bin ich...'. Stand und Perspektiven der Forschung zu Fürst Pückler, Berlin 2010, S.15-42.

JACOB 2012: Ulf Jacob, 'Apropos, ich bin St. Simonianer geworden.' Der Einfluss des Saint-Simonismus auf Pücklers Weltanschauung, Identität und Kunst, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012, S. 283-306.

JACOB 2013: Ulf Jacob, Einführungsvortrag. Alles fließt, oder: Nach dem Aufbruch kommt der Alltag. Drei Branitzer Tagungen im Zeichen einer neuen Pücklerforschung, in: Irene Krebs/Gert Streidt/Volkmar Herold (Hg), Resonanzen. Pücklerforschung im Spannungsfeld von Wissenschaft und Kunst. Ein Konferenzbericht, (= Edition Branitz Nr.8), Berlin 2013. S. 17-30.

JACOB/NEUHÄUSER/STREIDT 2019: Ulf Jacob/Simone Neuhäuser/Gert Streidt (Hg), Fürst Pückler. Ein Leben in Bildern, hg. von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss, Berlin 2019.

JAEGER/RÜSEN 2004: Friedrich Jaeger / Jörn Rüsen (Hg), Handbuch der Kulturwissenschaften. Bd 3: Themen und Tendenzen, Stuttgart/Weimar 2004.

JAHNKE/MOËL 2015: Selma Jahnke/ Sylvie Le Moël (Hg), Briefe um 1800. Zur Medialität von Generation, Berlin 2015.

JANSEN 2003: Dorothea Jansen, Einführung in die Netzwerkanalyse. Grundlagen, Methoden, Anwendungen. Wiesbaden 1999. Zweite erweiterte Auflage, Opladen 2003.

KAISER 2012: Gerhard R. Kaiser, Pücklers Beitrag zum Napoleonmythos, in: Christian Friedrich/ Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012, S. 251-266.

KAISER 2017: Gerhard R. Kaiser, Deutsche Berichte aus Paris 1789-1933. Zeiterfahrung in der Stadt der Städte, Göttingen 2017.

KEILHAUER 2012: Annette Keilhauer, Weiblicher Kulturtransfer im Epochenumbruch. Stéphanie Félicité de Genlis in Deutschland, in: Robert Dion u. A. (Hg), Interkulturelle Kommunikation in der frankophonen Welt, Sankt Ingberg 2012, S.392 - 409.

KERBRAT-ORECCHIONI 1998: Catherine Kerbrat-Orecchioni, L'interaction épistolaire, in: Jürgen Siess (Hg), La lettre entre réel et fiction, Paris 1998, S. 15-36.

KITTELMANN 2010: Jana Kittelmann, Von der Reisenotiz zum Buch. Zur Literarisierung und Publikation privater Reisebriefe Hermann von Pückler-Muskau und Fanny Lewalds. Mit unveröffentlichten Nachlassdokumenten, Dresden 2010. (Zugleich Dissertation, Humboldt-Universität Berlin, 2009).

KITTELMANN 2013: Jana Kittelmann, Herrinnen des Terrains – Der Briefwechsel zwischen Lucie von Pückler-Muskau und Adelheid von Carolath-Beuthen. Begleitpublikation zur Ausstellung im Schloss Branitz vom 15.11.2013 - 31.03.2014, (= Edition Branitz Nr. 9), Cottbus 2013.

KITTELMANN 2012: Jana Kittelmann, 'Mit Lucie Sevigné zu Tisch' - Pückers Rezeption französischer Briefkultur, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012, S. 115-129.

KITTELMANN 2015: Jana Kittelmann (Hg), Briefnetzwerke um Hermann von Pückler-Muskau, Dresden 2015.

KITTELMANN 2015a: Jana Kittelmann, Genie, Wanderer, Wahlverwandter. Zum Bild Pücklers im Briefwechsel zwischen Lucie von Pückler-Muskau und Adelheid von Carolath-Beuthen, in: dies. (Hg), Briefnetzwerke um Hermann von Pückler-Muskau, Dresden 2015, S. 81-101.

KITTELMANN 2015b: Jana Kittelmann, Waldintermezzo. Unveröffentlichte Briefe des Forstwissenschaftlers Wilhelm Pfeil an Hermann und Lucie von Pückler-Muskau, in: dies. (Hg), Briefnetzwerke um Hermann von Pückler-Muskau, Dresden 2015, S. 165-182.

KLAMMT /ROSSIGNOL 2009: Anne Klammt/Sébastien Rossignol (Hg), Mittelalterliche Eliten und Kulturtransfer östlich der Elbe. Interdisziplinäre Beiträge zu Archäologie und Geschichte im mittelalterlichen Ostmitteleuropa, Göttingen 2009.

KLUXEN/KRIEGER/MAY 2016: Andrea M. Kluxen/Julia Krieger/Andrea May (Hg), Freunde in Franken. Migration und Kulturtransfer, Würzburg 2016.

KREBS/STREIDT/HEROLD 2013: Irene Krebs/Gert Streidt/Volkmar Herold (Hg), Resonanzen. Pücklerforschung im Spannungsfeld von Wissenschaft und Kunst. Ein Konferenzbericht. (= Edition Branitz Nr. 8), Berlin 2013.

KRECKEL 1983: Reinhard Kreckel (Hg), *Soziale Ungleichheiten. Soziale Welt*, Sonderband 2, Göttingen 1983.

KRÖNERT 2002: Hans-Hermann Krönert, Der tolle Pückler. Hermann Fürst von Pückler-Muskau in Selbstzeugnissen und im Urteil seiner Zeitgenossen, Cottbus 2002.

KÜMMEL 2013: Ute Kümmel, Heirat, Reise, Beute. Kulturtransferprozesse von spätmittelalterlichen Fürstenschätzen, in: Matthias Müller/Karl-Heinz Spieß/Udo Friedrich (Hg), Kulturtransfer am Fürstenhof. Höfische Austauschprozesse und ihre Medien im Zeitalter Kaiser Maximilians I, Berlin 2013, S. 104-121.

KUHN/NEUHÄUSER 2017: Karin Kuhn/Simone Neuhäuser, 'Principe!' Ein Überblick zum Briefwechsel zwischen Augusta von Preußen und Hermann von Pückler-Muskau, in: Simone Neuhäuser (Red): Augusta von Preußen. Die Königin zu Gast in Branitz, hg. von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr.13), Cottbus 2017, S. 71-90.

LANGER / MICHELS 2001: Andrea Langer/Georg Michels (Hg), Metropolen und Kulturtransfer im 15./16. Jahrhundert. Prag - Krakau - Danzig - Wien (= Forschungen zur Geschichte und Kultur des östlichen Mitteleuropas, 12), Stuttgart 2001.

LASSÈRE 2003: Madeleine Lassère, Delphine de Girardin. Journaliste et femme de lettres au temps du romantisme, Paris 2003.

LATOUR 2006: Bruno Latour, Eine neue Soziologie für eine neue Gesellschaft. Einführung in die Akteur-Netzwerk-Theorie. Aus dem Englischen übersetzt v. Gustav Roßler, Frankfurt/Main 2006.

LATOUR 1993: Bruno Latour, Der Berliner Schlüssel. Erkundungen eines Liebhabers der Wissenschaften. Aus dem Französischen übersetzt von Gustav Roßler, Berlin 1993.

LEVÊQUE 2012: Daniel Levêque (Hg), Esprit des mots, mots d'esprit. Création, interprétation et traduction de formes laconiques non figées ou défigées. (= Cahiers du CIRHILL N°38), Paris 2012.

LÜHR 2003: Rosemarie Lühr, Zum französischen Wortschatz in den Reiseberichten des Hermann von Pückler-Muskau, in: Xenja von Ertzdorff-Kupffer/Gerhard Giesemann (Hg), Erkundung und Beschreibung der Welt. Zur Poetik der Reise- und Länderberichte, Vorträge eines interdisziplinären Symposiums vom 19.-24. Juni 2000 an der Justus-Liebig-Universität Gießen (= Chloe, Beihefte zum Daphnis, 34), Amsterdam/Atlanta 2003, S. 429-445.

LÜSEBRINK/REICHARDT 1997: Hans-Jürgen Lüsebrink/Rolf Reichardt (Hg), Kulturtransfer im Epochenumbruch Frankreich-Deutschland 1770 bis 1815, 2 Bde, Leipzig, 1997.

MAHAJAN 2015: Gurpreet Mahajan, Jenseits von Differenz und vollkommener Identität. Das Konzept der Ähnlichkeit in den Sozialwissenschaften, in: Anil Bhatti/ Dorothee Kimmich (Hg), Ähnlichkeit. Ein kulturtheoretisches Paradigma, Konstanz 2015, S. 153-163.

MAHLING 2017: Lubina Mahling, Um der Wenden Seelenheyl hochverdient - Reichsgraf Friedrich Casper von Gersdorf: Eine Untersuchung zum Kulturtransfer im Pietismus, Bautzen 2017.

MAILLET 2012: Marie-Ange Maillet, Pückler-Muskau und Frankreich, Pückler-Muskau in Frankreich. Pückler und Frankreich: eine Liebes- und Lebensgeschichte, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/ Marie-Ange Maillet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012, S. 19-38.

MAILLET 2012a: Marie-Ange Maillet, Einführung zu dem Kapitel "Frankreichbild zwischen Erfahrung und Fiktion" in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg): Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012, S. 75-76.

MAILLET 2013: Marie-Ange Maillet, Fürst Pückler und Frankreich als Forschungsobjekt und Popularisierungsvorhaben - eine Bilanz nebst Ausblick, in: Irene Krebs/Gert Streidt/Volkmar Herold (Hg), Resonanzen. Pücklerforschung im Spannungsfeld von Wissenschaft und Kunst. Ein Konferenzbericht. (= Edition Branitz Nr. 8), Berlin 2013, S. 205-220,

MAILLET 2015: Marie-Ange Maillet, Fürst Pückler und Stéphanie Tascher de la Pagerie. Eine deutsch-französische Freundschaft im Zeichen Napoleons III., in: Jana Kittelmann (Hg), Briefnetzwerke um Hermann von Pückler-Muskau, Dresden 2015, S. 118-132.

MAISSEN/WERNER 2005-2011: Thomas Maissen/Michael Werner (Hg), Deutsch-französische Geschichte (11 Bde), Darmstadt 2005-2011. Die französische Ausgabe: Gudrun Gersmann/Michael Werner (Hg), Histoire franco-allemande. (11 Bde), Villeneuve d'Ascq 2011-2018.

MASURE 2019: Patrick Masure, Chers jardins. Quand la passion mène à la ruine, Paris 2019.

MASURE 2019a: Patrick Masure, Se ruiner à l'allemande. Hermann von Pückler, in: ders. : Chers jardins. Quand la passion mène à la ruine, Paris 2019, S. 136-153.

MICKE-SERIN 2009: Andrea Micke-Serin, L'image de la France et des Français dans l'œuvre du prince Hermann von Pückler-Muskau (1785-1871). (Unveröffentlichte Masterarbeit, Université d'Angers/ Université catholique de l'Ouest, Angers 2009).

MICKE-SERIN 2010: Andrea Micke-Serin, Frankreich und die Franzosen in den Schriften des Fürsten Pückler. Reiseberichte, Fiktion oder „fingierte Authentizität“, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob (Hg), '...ein Kind meiner Zeit, ein ächtes, bin ich ...'. Stand und Perspektiven der Forschung zu Fürst Pückler (= Edition Branitz Nr.6), Berlin 2010, S.179-194.

MICKE-SERIN 2011: Andrea Micke-Serin, Les jardins de Pückler ou l'art du paysage d'un prince allemand au XIXe siècle, in: Marie-Claude Rousseau (Hg), Jardins d'ici et d'ailleurs, Cahiers du CIRHiLL (Centre interdisciplinaire de recherche en histoire, langues et littératures, Angers), Hors série, Angers 2011, S. 89-96.

MICKE-SERIN 2011a: Andrea Micke-Serin, « Tutti frutti » – un prince allemand à l'italienne, in: Yannick Le Boulicaut (Hg), Etymologie et exégèse littéraire, (= Cahiers du CIRHiLL N° 35), Paris 2011, S.141-168.

MICKE-SERIN 2012: Andrea Micke-Serin, « Un "couple" franco-allemand au XIXe siècle: créations linguistiques du prince Hermann von Pückler-Muskau inspirées par Sophie Gay, in: Daniel Levêque (Hg), Esprit des mots, mots d'esprit. Création, interprétation et traduction de formes laconiques non figées ou défigées. (= Cahiers du CIRHiLL N°38), Paris 2012, S. 127-146.

MICKE-SERIN 2014: Andrea Micke-Serin, 'Ma chère amie ...' Une amitié épistolaire au XIXe siècle entre le prince Hermann de Pückler-Muskau (1785-1871) et Sophie Gay (1776-1852), in: Maurice Daumas (Hg), L'Amitié dans les écrits du for privé et les correspondances, de la fin du Moyen Age à 1914, Pau 2014, S. 249-267.

MICKE-SERIN 2015: Andrea Micke-Serin, Der Fürst und die Kaiserin. Fürst Pücklers Briefwechsel mit der deutschen Prinzessin, Königin und späteren Kaiserin Augusta, in: Jana Kittelmann (Hg), Briefnetzwerke um Hermann von Pückler-Muskau (= Edition Branitz Nr.11) Dresden 2015, S. 105-117.

MICKE-SERIN 2017: Andrea Micke-Serin, 'Der politische Horizont droht und die Erfahrung predigt tauben Ohren'. Augusta und die Politik, in: Simone Neuhäuser (Red): Augusta von Preußen. Die Königin zu Gast in Branitz, hg. von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr.13), Cottbus 2017, S. 59-69.

MICKE-SERIN 2018: Andrea Micke-Serin, Der Fürst als Hippologe: 'Hier ist er recht eigentlich in seinem Elemente', in: Simone Neuhäuser (Red), Sehnsucht nach Konstantinopel. Fürst Pückler und der Orient, hg. von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr.14), Cottbus 2018, S. 67-77.

MIDDELL 2000: Matthias Middell, Kulturtransfer und Historische Komparatistik - Thesen zu ihrem Verhältnis, in: Comparativ 10 (2000), H.1, S.7-41 (= Leipziger Beiträge zur Universalgeschichte und vergleichenden Gesellschaftsforschung), Leipzig 2000.

MIDDELL 2001: Matthias Middell, Von der Wechselseitigkeit der Kulturen im Austausch: Das Konzept des Kulturtransfers in verschiedenen Forschungskontexten, in: Andrea Langer/Georg Michels (Hg), Metropolen und Kulturtransfer im 15./16. Jahrhundert. Prag - Krakau - Danzig - Wien (= Forschungen zur Geschichte und Kultur des östlichen Mitteleuropas, 12), Stuttgart 2001, S. 15-51.

MITTERBAUER 2003: Helga Mitterbauer, Die Netzwerke des Franz Blei. Kulturvermittlung im frühen 20. Jahrhundert, Tübingen/Basel 2003.

MITTERBAUER/SCHERKE 2005: Helga Mitterbauer/Katharina Scherke (Hg), Ent-grenzte Räume. Kulturelle Transfers um 1900 und in der Gegenwart, Wien 2005.

MITTERBAUER 2005a: Helga Mitterbauer, Dynamik - Netzwerke - Macht. Kulturelle Transfers 'am besonderen Beispiel' der Wiener Moderne, in: dies./Katharina Scherke (Hg), Ent-grenzte Räume. Kulturelle Transfers um 1900 und in der Gegenwart, Wien 2005, S. 109-130.

MONTAGNON 2006: Pierre Montagnon, Légionnaires d'hier et d'aujourd'hui, Paris 2006.

MÜLLER/SPIESS/FRIEDRICH 2013: Matthias Müller/Karl-Heinz Spieß/Udo Friedrich (Hg), Kulturtransfer am Fürstenhof. Höfische Austauschprozesse und ihre Medien im Zeitalter Kaiser Maximilians I, Berlin 2013.

NERLICH 2012: France Nerlich, Fürst Pücklers Ansichten zur französischen Kunst seiner Zeit, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012, S. 181-194.

NEUENHOFF 1983: Gerhard Neuenhoff, Eine Hasenjagd vor den Toren der Universität Halle 1829, vom Fürsten von Pückler-Muskau und seinem Sekretär Carl Jäger als Fremdenlegionär, in: Einst und Jetzt 28, 1983, S. 171-180.

NEUHÄUSER 2017: Simone Neuhäuser (Red), Augusta von Preußen. Die Königin zu Gast in Branitz, hg. von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr.13), Cottbus 2017.

NEUHÄUSER 2018: Simone Neuhäuser (Red), Sehnsucht nach Konstantinopel. Fürst Pückler und der Orient, hg von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr.14), Cottbus 2018.

NICKISCH 1991: Reinhard M.G.Nickisch, Brief (Sammlung Metzler Realien zur Literatur Band 260), Stuttgart 1991.

NOLDE/OPITZ-BELAKHAL 2008: Dorothea Nolde/Claudia Opitz-Belakhal (Hg), Kulturtransfer über Familienbeziehungen, Köln 2008.

NORA 1984 -92: Pierre Nora, Les Lieux de mémoire, 3 Bde, Paris 1984, 1986, 1992.

OHFF 1991: Heinz Ohff, Der grüne Fürst. Das abenteuerliche Leben des Fürsten Pückler-Muskau, München 1991.

OSTERHAMMEL 2020: Jürgen Osterhammel, Die Verwandlung der Welt. Eine Geschichte des 19. Jahrhunderts, München [2009]

PADGETT/ ANSELL 1993: J.F. Padgett und C.K. Ansell, Robust Action and the rise of the Medici, 1400-1434, in: American Journal of Sociology 98, 1993, S. 1259-1319.

PANZAC 1989: Daniel Panzac, *Médecine révolutionnaire et révolution de la médecine en Égypte de Muhammad Ali: le Dr Clot-Bey*, in: *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 1989, 52-53, S. 95-110.

PANZAC 1995: Daniel Panzac, *Les docteurs orientaux de la Faculté de médecine de Paris au XIXe siècle*, in: *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 1995, 75-76, S. 295-303.

PAULMANN 1998: Johannes Paulmann, *Internationaler Vergleich und interkultureller Transfer. Zwei Forschungsansätze zur europäischen Geschichte des 18. bis 20. Jahrhunderts*, in: *Historische Zeitschrift*, 1998, H. 267, S. 649-685.

PFEIFFER/ZIMMERMANN 2013: Lorenz Pfeiffer /Moshe Zimmermann (Hg), *Sport als Element des Kulturtransfers: Jüdische Sportler zwischen NS-Deutschland und Palästina*, Göttingen 2013.

PEUKERT 2012: Sylvia Peuckert, Hermann Pückler-Muskau Champollion-Lektüre, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), *Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers*, Berlin 2012, S. 147-163.

POLASCHEGG 2008: Andrea Polaschegg, *Die Regeln der Imagination. Faszinationsgeschichte des deutschen Orientalismus zwischen 1770 und 1850*, in: Charis Goer/Michael Hofmann (Hg), *Der Deutschen Morgenland. Bilder des Orients in der deutschen Literatur und Kultur von 1770 bis 1850*, München 2008, S. 13-36.

POLASCHEGG 2019: Andrea Polaschegg, *Pücklers Orient*, in: Ulf Jacob/Simone Neuhäuser/Gert Streidt (Hg), *Fürst Pückler. Ein Leben in Bildern*, hg. von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss, Berlin 2019, S. 183-188.

RAULFF 2015: Ulrich Raulff, *das letzte Jahrhundert der Pferde. Geschichte einer Trennung*, München 2015.

RAVE 1935: Paul Ortwin Rave (Hg), *Fürst Hermann Pückler-Muskau*, Breslau 1935.

ROSEN-PREST 2012: Viviane Rosen-Prest, *Die Familie La-Tour-du-Pin, Pücklers Ahnen mütterlicherseits*, in: Christian Friedrich/ Ulf Jacob/ Marie-Ange Maillet (Hg), *Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers*, Berlin 2012, S. 43-59.

SAGNES 2008: Jean Sagnes, *Napoléon III. Le parcours d'un saint-simonien*, Sète 2008.

SAID 2009: Edward W. Said, *Orientalismus*, Frankfurt am Main 2009, Original: *Orientalism*, New York 1978.

SCHÄFER/MATTHES 2015: Anne Schäfer/Rainer Matthes, *'Der eigentlich oberste Landschaftsgärtner bin ich in der That selbst...'* Die Korrespondenzen des Fürsten Pückler mit seinen Gärtnern, in: Jana Kittelmann (Hg), *Briefnetzwerke um Hermann von Pückler-Muskau*, Dresden 2015, S. 149-156.

SCHERKE 2005: Katharina Scherke, Kulturelle Transfers im Rahmen gegenwärtiger globaler Entwicklungen. Einige Streiflichter, in: Helga Mitterbauer/ Katharina Scherke (Hg), Ent-grenzte Räume. Kulturelle Transfers um 1900 und in der Gegenwart, Wien 2005, S. 195-214.

SCHILP/WELZEL 2012: Thomas Schilp/Barbara Welzel, Dortmund und die Hanse: Fernhandel und Kulturtransfer, Bielefeld 2012.

SCHMALE 2003: Wolfgang Schmale (Hg), Kulturtransfer. Kulturelle Praxis im 16. Jahrhundert (= Wiener Schriften zur Geschichte der Neuzeit, 2), Innsbruck 2003.

SCHNEIDER 2010: Beate Schneider, 'Ich will nicht das Leben, wie ein Spiel betrachten.' Biographisches zu Lucie Fürstin von Pückler-Muskau, in: Katrin Ziesack (Red): Die grüneFürstin. Lucie von Hardenberg - die Frau Fürst Pücklers hg. von der Stiftung Fürst-Pückler- Museum Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr. 5), Cottbus 2010, S. 11-29.

SCHNEIDER 2012: Beate Schneider, Französische Vorbilder für die Innenraumgestaltung im Schloss Branitz, in: Christian Friedrich/Ulf Jacob/Marie-Ange Maillet (Hg), Fürst Pückler und Frankreich. Ein bedeutendes Kapitel des deutsch-französischen Kulturtransfers, Berlin 2012. S. 233- 244.

SCHWEIZER 1989: Thomas Schweizer (Hg), Netzwerkanalyse. Ethnologische Perspektiven, Berlin 1989.

SCHWEIZER 1989a: Thomas Schweizer, Einleitung, in: ders. (Hg), Netzwerkanalyse. Ethnologische Perspektiven, Berlin 1989, S. 1-32.

SCHWEIZER 1996: Thomas Schweizer, Muster sozialer Ordnung. Netzwerkanalyse als Fundament der Sozialethnologie. Berlin 1996.

SEBAUX 2007: Gwénola Sebaux, Les colonies d'Orient: Trait d'union entre les aires orientale et occidentale, in: Sylvie Grimm-Hamen/Philippe Alexandre, L'Orient dans la culture allemande ax VIIIe et XIXe siècles, Nancy 2007.

SEIDLER 2015: Miriam Seidler, 'Spiel der Imagination die alles herleiten muss was uns das Glück nicht wirklich schenckt'. Der Briefwechsel zwischen Bettine von Arnim und Hermann von Pückler-Muskau, in: Jana Kittelmann (Hg), Briefnetzwerke um Hermann von Pückler- Muskau, Dresden 2015, S. 43-58.

SEITZ 1986: Gabriele Seitz, Geliebter Pascha! Feurigste Gnomini! Hermann Fürst v. Pückler und Ada v. Treskow in ihren Liebesbriefen, Zürich/München 1986.

SIESS 1998: Jürgen (Hg), La lettre entre réel et fiction, Paris 1998.

SIESS 1998a: Jürgen Siess, L'interaction dans la lettre d'amour, in: ders. (Hg), La lettre entre réel et fiction, Paris 1998, S. 111-134.

STAMM 2015 : Ulrike Stamm, 'Jedes Wort, das Sie sagen, weckt in mir den Gegensatz ganz unwillkürlich'. Der Briefwechsel zwischen Fürst Pückler-Muskau und Ida Gräfin Hahn-Hahn, in: Selma Jahnke/ Sylvie Le Moël (Hg), Briefe um 1800. Zur Medialität von Generation, Berlin 2015, S. 411-430.

STAPPENBECK 2019: Frieder Stappenbeck, Kulturtransfer am Beispiel von Yi Munyols Roman « Saram-ui adul » (Der Menschensohn). Ein multilingualer Übersetzungsvergleich, München 2019.

STAUF/SIMONIS/PAULUS 2008: Renate Stauf/Annette Simonis/Jörg Paulus (Hg), Der Liebesbrief. Schriftkultur und Medienwechsel vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart, Berlin 2008.

STEDMAN/ ZIMMERMANN 2007: Gesa Stedman/Margarete Zimmermann, Höfe - Salons - Akademien. Kulturtransfer und Gender im Europa der Frühen Neuzeit, Hildesheim 2007.

STERN 1911: Ludwig Stern, Die Varnhagen von Ense'sche Sammlung in der Königlichen Bibliothek zu Berlin 1911; für Pückler-Muskau die Seiten 614-627.

STOBBE 2015: Urte Stobbe, Fürst Pückler als Schriftsteller. Mediale Inszenierungspraktiken eines schreibenden Adligen, Hannover 2015.

STOBBE 2015a: Urte Stobbe, Adlige Briefschreiber unter sich. Pücklers Selbstdarstellung gegenüber Schriftsteller-Kolleginnen, in: Jana Kittelmann (Hg), Briefnetzwerke um Hermann von Pückler-Muskau, Dresden 2015, S. 133-146.

STRUNCK 2017: Christina Strunck, Christiane von Lothringen am Hof der Medici: Geschlechterdiskurs und Kulturtransfer zwischen Florenz, Frankreich und Lothringen (1589-1636), Petersberg 2017.

TELESKO 2010: Werner Telesko, Das 19. Jahrhundert. Eine Epoche und ihre Medien. Wien/Köln/Weimar 2010.

TELUS 1994: Magdalena Telus, Einige kulturelle Funktionen gruppenspezifischer Stereotype, in: Zeitschrift für Empirische Textforschung 1, 1994, S. 33-39.

ULLRICH 1998: Volker Ullrich, Otto von Bismarck, Hamburg 1998.

VOBIS 1989: Gertrud Vobis, Die jüdischen Minderheiten in Westeuropa: Die literarischen Salons im 19. Jahrhundert als Quelle für Netzwerkanalysen, in: Thomas Schweizer (Hg), Netzwerkanalyse. Ethnologische Perspektiven, Berlin 1989, S. 167-184.

WEHLER 1990: Hans-Ulrich Wehler (Hg), Europäischer Adel 1750-1950, Göttingen 1990 (= Geschichte und Gesellschaft, Sonderheft 13), Göttingen 1990.

WERNER 1937: Johannes Werner, Maxe von Arnim. Tochter Bettinas /Gräfin von Oriola, 1818-1894. Ein Lebens- und Zeitbild aus alten Quellen geschöpft, Leipzig 1937.

WERNER 1998: Michael Werner, Nachwort, in: Marc Schalenberg (Hg), Kulturtransfer im 19. Jahrhundert, Berlin 1998.

WERNER/ZIMMERMANN 2002: Michael Werner/Bénédicte Zimmermann, Vergleich, Transfer, Verflechtung. Der Ansatz der *Histoire croisée* und die Herausforderung des Transnationalen, in: *Geschichte und Gesellschaft* 28 (2002), H.4, S. 607-636.

WERNER/ZIMMERMANN 2004 : Michael Werner/Bénédicte Zimmermann (Hg), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris 2004.

WIEDEMANN 2007: Kerstin Wiedemann, *L'Orient aux yeux des femmes: La poétique du regard dans les Lettres Orientales (1844) de la comtesse Ida Hahn-Hahn*, in: Sylvie Grimm-Hamen / Philippe Alexandre (Hg), *L'Orient dans la culture allemande aux XVIIe et XIXe siècles*, Nancy, 2007, S. 73-83.

WIEMKEN 1963: Helmut Wiemken (Hg), *Fürst Pücklers orientalische Reisen. Aus den abenteuerlichen Berichten des weltkundigen Fürsten Hermann von Pückler-Muskau*, Hamburg 1963.

WOLFERT 1996: Raimund Wolfert: Globetrotter und Kosmopolit: Gut zu Fuß, in: *Nordeuropaforum* 1996, Nr. 2, S. 57-59.

WOLFS 2016: Rein Wolfs, Einleitung. Parkomanie: Ein Rundgang auf Haupt- und Nebenwegen, in: *Parkomanie. Die Gartenlandschaften des Fürsten Pückler in Muskau, Babelsberg und Branitz*, hg. von der Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, München/London/New York 2016, S. 17-19.

ZIESAK 2010: Katrin Ziesak, *Die grüne Fürstin - Lucie von Hardenberg, die Frau Fürst Pücklers* hg. von der Stiftung Fürst-Pückler-Museum Park und Schloss Branitz (= Edition Branitz Nr. 5), Cottbus 2010.

ZWIERLEIN 2003: Cornel Zwierlein, *Komparative Kommunikationsgeschichte und Kulturtransfer im 16. Jahrhundert – Methodische Überlegungen entwickelt am Beispiel der Kommunikation über die französischen Religionskriege (1559-1598) in Deutschland und Italien*, in: Wolfgang Schmale (Hg), *Kulturtransfer. Kulturelle Praxis im 16. Jahrhundert*, Innsbruck 2003, S. 85-120.

## ELEKTRONISCHE QUELLEN

ANTOINE Philippe 2006 : Philippe Antoine, IUFM d'Amiens, « Qu'attend-on d'un récit de voyage ? L'Itinéraire et la presse de 1811. », *Fabula / Les colloques*, L'Itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document401.php>, 2006), S.1 (17.08.2018).

BAUMGART 1980: Winfried Baumgart, *Österreich und Preußen im Krimkrieg 1853-1856*, Vortrag vor der Preußischen Historischen Kommission in Berlin am 18.02.1980  
<https://publications.ub.uni-mainz.de/opus/volltexte/2010/2374/pdf/2374.pdf>  
(22.05.2019).

ESPAGNE 2013 : Michel Espagne, La notion de transfert culturel, Revue Sciences/Lettres [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 28 janvier 2016. URL : <http://journals.openedition.org/rsl/219> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rsl.219>

MICKE-SERIN 2018a: Andrea Micke-Serin, Augusta und der Badische Hof, in: Die Welt verbessern, 2018, Kulturgeschichte Preussens – Colloquien 7, <https://perspectivia.net/publikationen/kultgep-colloquien/7/micke-serin>

MIDDELL 2016: Matthias Middell, Kulturtransfer, Transferts culturels, Version: 1.0, in: Docupedia-Zeitgeschichte, 28.1.2016, URL: <http://docupedia.de/zg/Kulturtransfer?oldid=118328> (17.07.2017)

SCHMALE 2012: Wolfgang Schmale, Kulturtransfer, in: Europäische Geschichte Online (EGO), hg. vom Leibniz-Institut für Europäische Geschichte (IEG), Mainz European History Online (EGO), published by the Leibniz Institute of European History (IEG), Mainz 2012-10-31. URL: <http://www.ieg-ego.eu/schmalew-2012-de> URN: <urn:nbn:de:0159-2012103101> [2014-08-09].

The New York Times vom 23. März 1879 [http://query.nytimes.com/mem/archive-free/pdf?\\_r=1&res=9E07EFDE133EE73BBC4B51DFB5668382669FDE](http://query.nytimes.com/mem/archive-free/pdf?_r=1&res=9E07EFDE133EE73BBC4B51DFB5668382669FDE). (17.07.2017)

Lausitzer Rundschau « Eine Rose für eine Sklavin » vom 4. April 2015: <https://www.lr-online.de/lausitz/elsterwerda/eine-rose-fuer-eine-sklavin-37275320.html> (20.05.2020)

Literarische Zeitung Nr.26, Berlin 26. Juni 1839, S. 475f. [https://digipress.digitale-sammlungen.de/view/bsb10502244\\_00251\\_u001/1](https://digipress.digitale-sammlungen.de/view/bsb10502244_00251_u001/1)

Zeitung für die elegante Welt, vom 4. April 1839, S. 272. [https://digipress.digitale-sammlungen.de/view/bsb10532436\\_00307\\_u001/1](https://digipress.digitale-sammlungen.de/view/bsb10532436_00307_u001/1)

Zur Erforschung der Nilquellen:

<https://paperlandscapes.unibas.ch/?p=849> (Website « paperlandscapes » der Universität Basel, 2013, (10. Januar 2019).

Zur Versteigerung Napoleons Haarsträhne:

<https://www.francebleu.fr/infos/insolite/une-meche-de-napoleon-ier-mise-aux-encheres-a-chateauroux-1505916395> (22. Mai 2019)

### **Eigenständigkeitserklärung**

Hiermit erkläre ich, dass ich die vorliegende Arbeit selbstständig verfasst habe. Ich habe keine anderen Quellen als die angegebenen benutzt und habe die Stellen der Arbeit, die anderen Werken entnommen sind, in jedem einzelnen Fall unter der Angabe der Quelle als Entlehnung kenntlich gemacht.

Bielefeld, den 11. August 2020



### **Engagement de non plagiat**

Je, soussignée Andrea MICKE-SERIN, déclare être pleinement consciente que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publié sur toutes formes de support, y compris internet, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire cette thèse.

Bielefeld, le 11 août 2020



**Titre :** Le prince Pückler-Muskau (1785-1871) comme médiateur culturel entre la France et l'Allemagne. Etude de sa correspondance inédite en français

**Mots clés :** Pückler-Muskau / médiateur culturel / France-Allemagne / correspondance / correspondance inédite / Orient

**Résumé :** Le prince Hermann von Pückler-Muskau jouit de son vivant d'une immense notoriété dans les États allemands, dans toute l'Europe et même au-delà. Propriétaire de l'une des plus grandes seigneuries de la Haute-Lusace (Prusse), il comptait parmi les paysagistes allemands les plus célèbres de son époque. Grand voyageur, il parcourut notamment l'Orient pendant presque six ans et rédigea des récits de voyage à grand succès. Il laissa également une correspondance abondante, en grande partie rédigée en français et inédite. Basée sur l'approche du transfert culturel (Espagne/Werner/Middell), complétée par l'analyse des réseaux (Granovetter/Burt), cette thèse avait pour objectif d'examiner les contacts (épistolaires) de ce prince francophone et francophile.

Il résulte de cette étude que le prince Pückler-Muskau établit un véritable réseau entre l'Orient, la France et les États allemands par lequel il tenta d'exercer de l'influence sur les décisions politiques. Par ailleurs il contribua à enrichir le savoir hippologique en Europe, par des connaissances théoriques et pragmatiques, mais aussi par l'achat de chevaux qu'il ramena en Prusse (transfert matériel). Par l'intermédiaire d'un autre réseau, il créa des relations entre la Cour de Napoléon III et la Cour de Prusse, œuvrant pour un rapprochement franco-allemand. La correspondance du prince révèle aussi qu'il ne se mettait pas toujours en scène (Maillet/Stobbe/Jacob), mais fut aussi l'acteur central et discret d'un réseau quasi familial pour lequel il mobilisa ses contacts en France.

**Title :** Prince Pückler-Muskau (1785-1871) as a cultural mediator between France and Germany. A study of his unpublished correspondence in French

**Keywords :** Pückler-Muskau / cultural mediator / France-Germany / correspondence / unpublished correspondence / Orient

**Abstract :** Prince Hermann von Pückler-Muskau (1785-1871) enjoyed tremendous notoriety during his lifetime, whether it be in the German States, throughout Europe or even beyond. He was not only the owner of one of the largest estates in Upper Lusatia (Prussia), but also one of the most famous German landscape architects of his time, the author of highly successful travelogues and a traveller who spent almost six years in the Orient. He also left an abundant correspondence, much of it written in French and unpublished. Based on the cultural transfer approach (Espagne/Werner/Middell), supplemented by network analysis (Granovetter/Burt), the aim of this thesis was to examine the epistolary contacts of this French-speaking and Francophile prince. This study shows that Pückler-Muskau established a real network

between the Orient, France and the German States, through which he tried to exert influence over political decisions and contributed to enriching equestrian expertise in Europe, not only through theoretical and pragmatic knowledge, but also through the purchase of horses which he brought back to Prussia (material transfer). Through another network, he established relations between the Court of Napoleon III and the Court of Prussia, working for Franco-German rapprochement and a united Europe. The prince's correspondence also reveals that he did not always put himself on the scene (Maillet/Stobbe/Jacob), but was also the central and discreet actor of an almost family network for which he mobilised all his contacts in France.